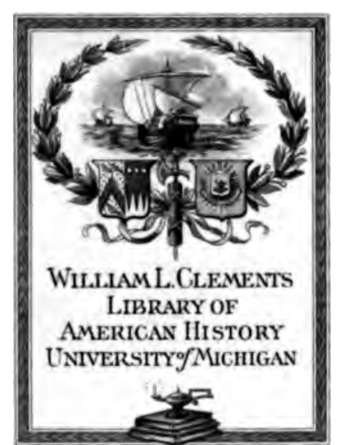
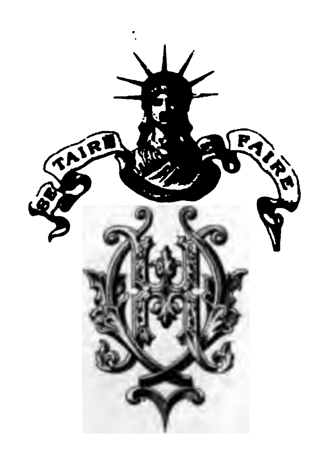



WILLIAM L. CLEMENTS
LIBRARY OF
AMERICAN HISTORY
UNIVERSITY of MICHIGAN


SE TAIRE FAIRE

JOSEPH DOMBEY

MÉDECIN, NATURALISTE, ARCHÉOLOGUE
EXPLORATEUR DU PÉROU, DU CHILI ET DU BRÉSIL

(1778-1785)

SA VIE, SON ŒUVRE, SA CORRESPONDANCE,

Avec un choix de pièces relatives à sa Mission,
une carte et vingt planches hors texte.

PAR

LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle,
Président de la Société des Américanistes de Paris, etc.



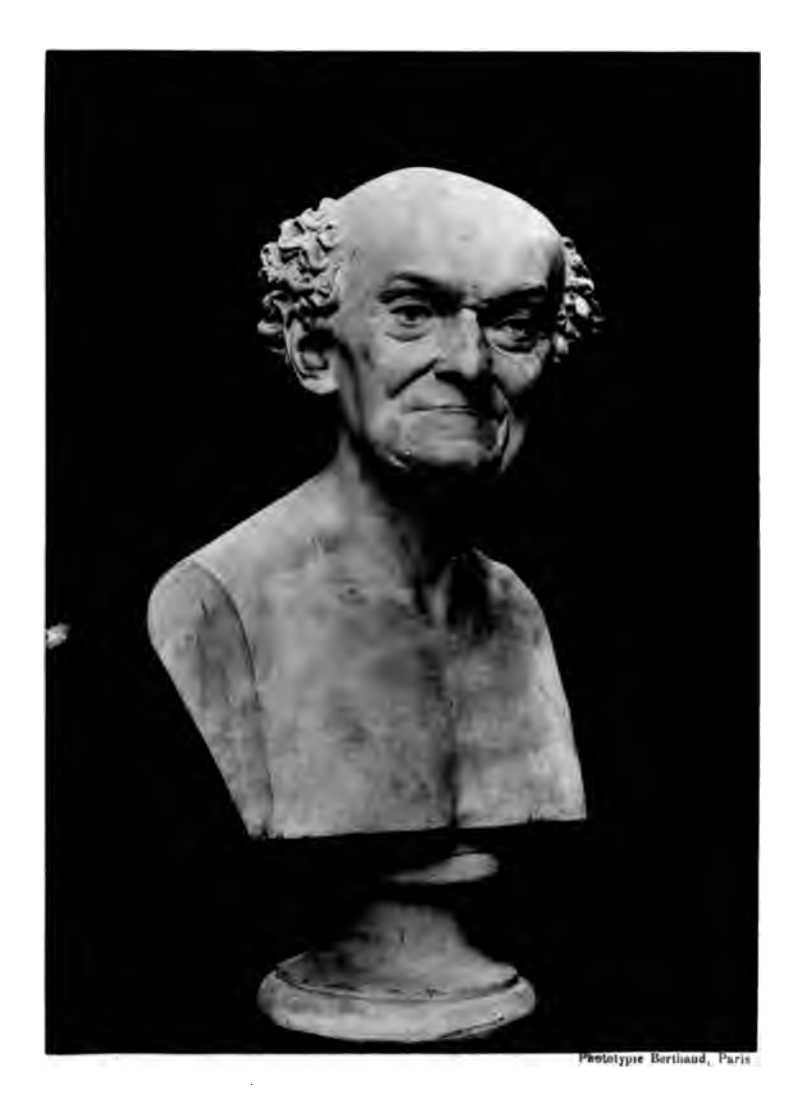
LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS
1905

à notre cher Président d'honneur
M. le Duc de Loubat.
je dédie le premier exemplaire de
ce livre publié sous ses auspices

E.-T. Hamy

JOSEPH DOMBEY

Angers. — Imprimerie A. Burdin et Cie.



Phototypie Berthaud, Paris

JOSEPH DOMBEY

Médecin naturaliste et ethnographe,
Explorateur du Pérou et du Chili.

1778 - 1785

JOSEPH DOMBEY

MÉDECIN, NATURALISTE, ARCHÉOLOGUE,
EXPLORATEUR DU PÉROU, DU CHILI ET DU BRÉSIL

(1778-1785)

SA VIE, SON ŒUVRE,
SA CORRESPONDANCE,

Avec un choix de pièces relatives à sa Mission, une carte et cinq planches hors texte,

PAR

LE Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle,
Président de la Société des Américanistes de Paris, etc.



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS
1905

CE LIVRE

EST PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

ET

DE M. LE DUC DE LOUBAT

Correspondant de l'Institut,
Président d'Honneur de la Société des Américanistes
de Paris

que l'auteur remercie bien vivement
de leur généreux concours.

AVANT-PROPOS

On comprenait déjà fort bien en France au XVIIIe siècle l'intérêt scientifique et économique des voyages d'exploration, et à diverses reprises le Gouvernement, l'Académie des Sciences ou les grandes Compagnies commerciales avaient donné à des hommes de choix de véritables *missions* tout à fait comparables aux nôtres. C'est ainsi qu'après Marchand et Paul Lucas, Tournefort avait parcouru le Levant en compagnie du peintre Aubryet pour le service du Roi, que Duplessis, le P. Feuillée, Frézier avaient successivement visité les côtes occidentales de l'Amérique du sud, etc., etc.

Antoine de Jussieu rédigeait des instructions pour les voyageurs de la Compagnie des Indes ou dressait à l'usage de Saint-Domingue des listes de plantes utiles; son frère Joseph partait pour Quito avec la célèbre expédition qui a illustré le nom de La Condamine; Marion du Fresne et d'autres hardis marins s'efforçaient de pénétrer les mystères du Continent Austral; Bougainville, enfin, conduisait les premiers vaisseaux français qui aient fait le tour du monde.

Ce mouvement d'expansion si remarquable allait s'accentuer encore avec l'arrivée aux affaires de l'illustre Turgot. Occupé dès le séminaire à l'étude de l'histoire naturelle générale et de la géographie « considérée par rapport à la richesse respective des différentes contrées [1] », s'intéressant aux productions spéciales des diverses parties du globe et aux branches de commerce « qui *naissent* de leur variété. » Turgot n'avait jamais manqué depuis lors de s'enquérir des choses lointaines et lorsqu'on avait renvoyé

1. *Œuvres de Turgot*, 1802, in-8°, t. II.

JOSEPH DOMBEY

SA VIE ET SON ŒUVRE

INTRODUCTION

Joseph Dombey est beaucoup moins ignoré du monde savant que la plupart des voyageurs contemporains et quoiqu'il n'ait presque rien publié, son œuvre mal connue, il est vrai, n'est pourtant point tombée dans un complet oubli comme celle des autres collaborateurs de Turgot. Dombey a trouvé, en effet, plusieurs biographes à Paris, à Mâcon, à Lyon et l'un de ces écrivains surtout, J. P. F. Deleuze a rédigé pour le Muséum d'Histoire Naturelle une *Notice Historique* qui, dans les limites étroites où l'auteur devait se tenir, met bien en évidence les vertus et les qualités du voyageur, les actions et les travaux qui remplissent les huit années de sa laborieuse mission.

Cette notice de Deleuze[1], qui occupe trente-quatre pages du quatrième volume des *Annales du Muséum* a servi de base à presque toutes celles qui ont paru depuis lors et notamment au travail lu par Cap à la séance de rentrée de l'École de Pharmacie en 1858[2].

J'ai fait plusieurs fois usage de l'excellente étude de Deleuze pour éclairer certaines particularités de la vie de notre

1. J. P. F. Deleuze, *Notice historique sur Joseph Dombey* (*Ann. du Mus.*, t. IV, p. 136-169, 1804).
2. P. A. Cap, *Joseph Dombey* (*Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences*, 2e sér., Paris, 1854, in-12, p. 141-163).

voyageur. J'ai aussi utilisé avantageusement la *Notice* lue par Gilibert à la Société de Santé de Lyon peu après la mort de Dombey et les notes manuscrites de Villars, de Grenoble et de Michal, de Tullins que l'on conserve au Muséum[1].

Mouton-Fontenille qui a aussi écrit un éloge de Dombey pour la Société d'Agriculture de Lyon[2] ne saurait être consulté avec la même confiance, surtout lorsqu'il parle des premières années de notre personnage. Cet écrivain, sans critique, a accepté en effet des assertions que démentent complètement les papiers de famille qui m'ont été communiqués.

Ces documents ont été la première base de la biographie que l'on va lire; actes de catholicité, recueillis à Pont-de-Veyle par M. Demaizière, à Mâcon par M. Lex, et donnant la généalogie de la famille Dombey depuis 1630; testament olographe du père du voyageur, retrouvé par M. Lacroix, de Mâcon et permettant d'apprécier la prospérité de ses affaires; lettres et autres pièces faisant connaître dans une certaine mesure l'état des relations de Joseph avec sa parenté. Pour le séjour à Montpellier j'ai eu par l'entremise de M. Cazalis de Fondouce toute la série des actes probatoires du futur explorateur. Ses relations avec Goüan et Séguier ont été éclairées par les trouvailles faites à Nîmes dans la correspondance de ce dernier par M. Galien Mingaud[3].

M. le professeur Florence, de la faculté de médecine de Lyon, m'a communiqué l'original de son brevet de voya-

1. Gilibert, *Notice sur la vie et les travaux d'Antoine Dombey, médecin-naturaliste* (*Rec. des actes de la Soc. de santé de Lyon*, depuis l'an premier jusqu'à l'an cinq de la République, etc. Lyon, an VI (1798), in-8°, p. 453-464.

2. J. Mouton-Fontenille, *Eloge de Joseph Dombey* (*Comptes-rendus de la Soc. d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon* (1809-1810, Lyon, in-8°, p. 37). — Cf. Idem, *Éloge de Joseph Dombey, médecin, botaniste du Roi*, précédé d'un tableau succinct de l'état de la Botanique à l'époque où ce naturaliste entra dans la carrière, Bourg, Boltier, s. d., br. in-12 de 57 pp.

3. La correspondance de Goüan qui devrait se trouver à Montpellier est perdue. Il en est de même des lettres de Cusson.

geur dont on trouvera plus loin une reproduction photographique. J'ai connu, jusque dans leurs détails les plus minutieux, grâce aux pièces conservées aux Archives Nationales, les arrangements financiers relatifs aux indemnités accordées à Dombey pour son voyage et le dépouillement de la correspondance d'Espagne aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères m'a permis de suivre, pas à pas, les négociations conduites par Vergennes, d'Ossun, Montmorin et Bourgoing auprès du Cabinet de Madrid. Les papiers de Thouin et de Jussieu, au Muséum, ceux de Hennin, à la bibliothèque de l'Institut, ne m'ont rien laissé ignorer des intrigues et des vilenies d'Ortega. Les voyages à travers le Pérou et le Chili ont pu être suivis étape par étape, sur les Journaux[1] et les Certificats de Dombey déposés avec ses collections au Muséum après la mort de L'héritier, et toute l'histoire intime de ces huit années d'épreuves se lit dans de nombreuses lettres qui nous ont été conservées.

Ces lettres, qui constituent la partie la plus étendue de ce volume, sont au nombre de cent quatorze, écrites du 2 juillet 1775 au 3 janvier 1788. Soixante sont adressées à Thouin et comme elles forment à elles seules un ensemble fort complet, j'en ai fait une première série, qui se suit à peu près sans lacunes, pendant un peu moins de treize ans. J'ai imprimé à la suite les cinquante-quatre autres lettres que j'ai retrouvées, soit au Muséum, soit dans divers dépôts publics de Paris et des départements, ce sont dix-sept lettres à Antoine-Laurent de Jussieu, son protecteur et l'un de ses maîtres, huit à d'Angivillers, directeur des bâtiments, sept à Vergennes, ministre des Affaires Étrangères, six à Necker, trois à Ruiz, son compagnon de voyage[2], deux à Séguier, autant à Calonne et à La Vauguyon, l'ambasseur de France

1. Ces trois volumes de journaux rédigés par Dombey en cours de route pour assurer la priorité de ses découvertes sont aujourd'hui déposés au laboratoire de botanique du Muséum. Les deux premiers ont été écrits au Pérou avant 1782, le troisième se rapporte aux deux années de séjour de l'explorateur dans les diverses provinces du Chili.

2. J'ai emprunté ces pièces à une publication de M. Hidalgo qui a paru dans le tome XXII de la *Revista de los Progresos de las sciencias exactas, fisicas y naturals* (n. 6, p. 361).

à Madrid, une enfin à ses amis Mme du Gage, La Saussaye, L'héritier.

Dans une troisième et dernière partie on trouvera groupées un certain nombre de pièces relatives à la mission, allant de 1776 à l'an VIII ; correspondance de Clugny (1776) ; lettres de Roussel, Magallon et Condorcet (1776); correspondance de Vergennes et de Taboureau des Réaux (1777-1786); instructions rédigées par Séguier pour le voyageur (1777) ; instruction du gouvernement espagnol (1777) ; correspondance d'Ortega avec Thouin relative à Dombey (1777-1799) ; lettres de Bordenave à Jussieu (1778-1784) ; correspondance d'Antoine-Laurent de Jussieu (1778-1785), d'André Thouin (1780-1787), de L'héritier (1786-an VI); certificats de Dombey traduits de l'espagnol (1778-1783), etc.

Ce copieux matériel d'information ajouté aux lettres originales énumérées plus haut a fourni les éléments du travail qu'on va lire d'abord, où je me suis efforcé de retracer aussi complètement que possible la vie de Joseph Dombey, et d'analyser ses travaux et ses découvertes de tout ordre, dans le domaine des sciences historiques, médicales ou naturelles.

CHAPITRE I

La famille de Joseph Dombey. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Mâcon et Montpellier. — Goüan et Cusson. — Jean-Jacques Rousseau. — Voyages botaniques en France, en Suisse, etc. — Mission au Pérou.

Joseph Dombey descendait d'une vieille famille bourgeoise de Pont-de-Veyle, en Bugey[1]. Son arrière grand-père, Abraham était né en 1613 dans cette petite ville où il était marchand ; il était mort le 7 août 1670 laissant à sa femme Antoinette Josserand une fort nombreuse famille[2]. L'une de ses filles, Isabeau, avait épousé en 1668 Jean Rabuel, doc-

1. On trouvera la généalogie des Dombey de Pont de Veyle et de Mâcon, dressées par M. Lex et M. Demaizière à la fin de ce volume.
2. De douze à quinze, suivant des évaluations un peu vagues.

teur en médecine et plus tard maire de Pont-de-Veyle, et en avait eu dix héritiers dont l'aîné, Claude, savant mathématicien, fut professeur à Lyon et a laissé des ouvrages d'Algèbre. Un des fils d'Abraham, Philibert Dombey, maître-chirurgien à Pont-de-Veyle, est la souche d'une dynastie de médecins et de chirurgiens qui, de père en fils, a exercé la profession avec honneur jusqu'en 1836[1]. Un autre, Léonard, marchand comme son père, premier syndic en 1700 eut douze enfants de deux mariages, avec Claudine Besson et Marie-Philibert Nugoz. Le onzième, Jean-Philibert, est le père de Joseph.

Jean-Philibert, né à Pont-de-Veyle le 12 octobre 1704 avait continué dans un centre plus important, la profession de son père et de son aïeul. Marié à Mâcon le 6 mai 1730 avec Marie Carra, une tante du fameux girondin, il avait repris la maison de confiserie et d'épicerie de son beau-père, Benoît Carra, et il a su si bien faire prospérer ses affaires qu'à sa mort, survenue en 1756, il laissait une petite fortune à chacun des sept enfants qui survivaient des quatorze qu'il avait eus de 1731 à 1748.

Son testament olographe, daté du 29 mai 1754, désigne comme « héritière universelle » de ses biens sa fille Marie devenue l'année suivante (4 août 1755) l'épouse de Jean-Baptiste Monnot, conseiller du Roi aux bailliage et présidial de Mâcon, à charge d'acquitter les legs de *dix mille livres* qu'il fait à chacun de ses autres enfants[2].

1. Philibert, maître chirurgien et recteur de l'Hôtel-Dieu (1655-1710) ; Jean, docteur en médecine, conseiller du Roi et trésorier des fortifications de Bourgogne (1694-1744) ; Jean-Philibert, maître chirurgien (1728-1776) ; Claude-Marie François, docteur en médecine, syndic perpétuel (1757-1831) ; Jean-François, docteur en médecine (1782-1836).

2. Ce testament, retrouvé par M. Lacroix père, conservateur du Musée de Mâcon, qui s'est empressé de me le communiquer, stipule qui Philibert Dombey sera inhumé dans l'église paroissiale de Mâcon ; qu'il sera dit après son décès 400 messes pour le repos de son âme, 200 par les PP. Capucins, 200 par les Minimes de cette ville, « laissant le surplus de ses œuvres pies à la discrétion de son héritière universelle, ainsi que les frais funéraires ». Cette héritière universelle, Marie Dombey doit donner à chacun de ses frères et sœurs, Benoît, Denis, *Joseph*,

Né le 22 février 1742[1], Joseph était le quatrième de ces survivants. Sa mère, Marie Carra, avait succombé, jeune encore, mais épuisée de l'excès de sa fécondité, le 4 novembre 1751 et vers la fin de 1756, à quatorze ans, la mort de son père le laissait orphelin. Un oncle, Denis Dombey, docteur en théologie et curé de Montagneux en Dombes, une tante, Marie-Claudine Hoste, veuve du chirurgien Jean Dombey de Pont-de-Veyle, et l'un des frères atnés se partagèrent les soins à donner aux quatre plus jeunes enfants. La bonne tante Hoste à laquelle Joseph se trouvait confié, âgée de 64 ans, était la nièce du célèbre jésuite Paul Hoste, mathématicien, tacticien et ingénieur maritime[2], qui avait pendant douze ans voyagé sur mer avec Mortemar, d'Estrées et Tourville, et le souvenir fréquemment évoqué de ses brillantes campagnes, n'a pas peu contribué sans doute, à développer chez Joseph cet amour des voyages qui le posséda toute sa vie, en même temps que les traditions dont était toute remplie la maison de Pont-de-Veyle[3] et les conseils de Commerson dont il était parent par sa grand'mère

Philibert, Jeanne-Marie et Thomas, institués héritiers particuliers *dix mille livres* « payables en argent ou effets de la succession au choix de la dite héritière, y compris dans les dittes dix mille livres, les legs à eux faits par la D[lle] Marie Carra leur mère, ainsi que tout ce qui pourroit leur être échu dans la succession de leurs frères ». Le testament de Philibert Dombey a été enregistré à Mâcon le 21 décembre 1756.

1. *Extrait du Registre des actes de naissance, mariage et décès de la ville de Mâcon pour l'an* 1742.

Le vingt-trois février mil sept cent quarante deux a été baptisé Joseph, fils de S[r] Philibert Dombey, marchand confiseur, et de Marie Carra, son épouse, né hier. Son parrain a été S[r] Joseph Bertrand marchand, sa marraine Antoinette Deveyle, sa grand mère qui a signé avec le père et le parrain.

Signé au Registre : DOMBEY, ANTOINETTE DEVEYLE, BERTRAND et BUSSIÈRE vicaire.

2. Il était né à Pont-de-Veyle le 19 mai 1652, ses principales publications portent les dates de 1692 à 1697.

3. Ce sont probablement les différents séjours de Dombey chez sa tante de Pont-de-Veyle qui ont donné le change à Gilibert qui fait naître son ami à Chalamont *dans l'Ain*.

Nugoz[1] le poussaient vers l'étude des sciences médicales. C'est cette double influence, qui semble avoir orienté toute la carrière de Joseph Dombey.

Il fut élève des Jésuites auxquels le recommandait le souvenir de Paul Hoste qui avait illustré leur ordre. L'un de ses biographes, Mouton-Fontenille, généralement peu renseigné sur ses premières années, affirme qu'il *répondit fort mal* aux efforts que l'on fit pour lui donner « une éducation proportionnée aux facultés de ses parents » et que « ses maîtres et surtout le P. Chesnard[2] en étoient d'autant plus affligés qu'ils trouvoient dans le jeune Dombey de la vivacité et de l'intelligence[3] ». Gilibert[4] assure au contraire qu'il parcourut avec succès la carrière des belles-lettres » et que « les langues savantes lui étoient devenues familières ».

Ce qui est bien certain et donne tout à fait raison à Gilibert, c'est que, dès la fin de 1763, ayant à peine dépassé vingt et un ans, Dombey avait son grade de maître ès-arts et se préparait à commencer sa médecine.

Il arrivait à Montpellier au début de 1764 et le 28 janvier, après les formalités d'usage, il était immatriculé comme étudiant à la faculté de médecine[5]. Sa première inscription est datée de février 1764, la douzième et dernière, de mai

1. Philiberte Nugoz était fille d'Antoine, notaire royal à Châtillon-les-Dombes, où G. M. Commerson, le père du voyageur, exerçait la même charge.

2. Claude Chesnard, de Mâcon (1696-1788) entré dans la compagnie de Jésus, en 1714.

3. Mouton-Fontenille, *op. cit.*, p. 37.

4. Michel de Tullins, camarade de Dombey à Montpellier, parle de la « bonne éducation » que celui-ci avait reçue (*Ms. Michal, Bibl., du Mus.*).

5. « *Ego Josephus Dombey Matisconensis policitus sum me quam primum exhibiturum Litteras testimoniales peracti per bienium cursus philosophici et magisterii Artium, ea lege inscriptus fui in albo studiosorum medicinæ Monspeliensium, præstito prius juramento solito.*

« Monspelii die 28 januarii anni 1764. DOMBEY. »

(*Reg. des Matricules* 1744-1766). — Je dois ces documents tirés des Archives de la Faculté de médecine de Montpellier à la complaisance de mon vieil ami Cazalis de Foudouce.

1767[1]. Dès le 16 mai 1766 il était reçu bachelier[2], et du 2 juin au 13 juillet il subissait avec succès les diverses épreuves qui lui faisaient obtenir la licence, puis le doctorat en médecine (4 juillet 1767)[3]. Il avait eu pendant ces trois années les leçons de professeurs éminents, Barthez, Broussonnet, Goüan, Cusson, etc. Le penchant naturel qui déjà dans sa province natale l'attirait vers l'observation de la nature et de la vie s'était développé encore au contact de ces savants maîtres, et l'histoire naturelle en général, celle des plantes en particulier, devint dès lors l'objet de ses prédilections exclusives.

« Gouan et Cusson, dit Gilibert, furent ses guides et ses

1. *Ibid. Reg. des Inscript.*, 1762-1764, 1766-1769 (le registre de 1765 manque).

2. « Josephus Dombey Matisconensis apud Burgundos, Bachelier sous M. Imbert chancelier, le 2 may 1766 (*Ibid. Reg. des Obtentions de grades*, 1759-1797).

3. Il reçoit la licence le 3 juin de M. des Pallières, grand-vicaire, en présence de Goüan et de Broussonnet. Il continue de suite ses épreuves et passe ses quatre examens du 9 au 15 juin avec Le Roy, Barthès, Lamure et Venel pour ses *triduanes* du 25 au 27 juin avec Broussonnet, Imbert, Lamure, Venel et Le Roy, enfin il fait son *point rigoureux*, le 3 juillet et le même jour, l'Assemblée décrète pour le lendemain sa reception.

« *Die* 3ª *Mensis Julii anni* 1767 *congregati R. R. D. D. professores regii in Conclavio Collegii Regii Medicorum Monspeliensium audiverunt supplicationem magistri Josephi Dombey Matisconensis apud Burgundos rogantis ut adepto Licentiatus gradu sibi concedatur Pater Laureans à quo possit accipere insignia magistralia sive Doctoratus, cujus petitioni libenter assensi sunt, et decreverunt quod promovebitur à R. D. Venel, Professore Regio, ad quem ordo laureandi pertinet.*

« IMBERT, cancell. et judex. »

(*Ibid., Reg. de la Congrégation*, 1762-1786.)

Une page plus loin, on lit la déclaration suivante :

« *Ego Josephus Dombey Matisconensis apud Burgundos accepi gradum Baccalaureatus preside ac patre Reverendissimo DD. Joanne Francisco Imbert, Cancellario et Iudice die* 2ª *mensis maii anni* 1766 ; *gradum licentiæ à RR. DD. Nicolao Francisco Olivier de Palieris, Vicario generali die* 3ª *mensis Junii* 1767 ; *gradum denique Doctoratus à RR. DD. Francisco Delamure, Decano, Professore Regio die* 4ª *mensis Julii* 1767 ; *Litteras vero testimoniales predictorum graduum à RR. DD. Joanne Francisco Imbert, Concellario et Judice die* 5ª *mensis Julii anni* 1767. = DOMBEY.

amis[1] », Gouan dans toute la force de l'âge (il n'a que 44 ans), professeur à l'Université et directeur du jardin de Montpellier, Cusson, un peu plus jeune (il a 40 ans) et qui vient d'être nommé vice-professeur de botanique à l'Université.

« C'est dans la conversation de ces savants hommes, poursuit Gilibert, c'est dans leurs herbiers qu'il puisa pendant trois ans la connoissance de tous les détails de la Botanique » à laquelle il ne tarda pas à se vouer tout entier. « Infatigable dans ses courses, bravant sans cesse les ardeurs d'un sol fécond en végétaux, non seulement son séjour à Montpellier lui eut bientôt fait épuiser les plantes des environs de la ville, mais deux voyages aux Alpes Pyrénéennes lui procurèrent encore tout ce qu'elles récèlent de plus curieux. »

Le premier de ces voyages fut fait dans l'été de 1768 sous la conduite de Goüan, avec les conseils de Séguier[2]. Dombey avait auparavant visité Paris et ses environs[3] et ébauché quelques relations premières avec le Jardin du Roi.

De retour à Mâcon vers la fin de 1768[4], il continue à donner à la botanique le meilleur de son temps. « Il parcourait avec avidité, dit encore Gilibert, les marais de la Bresse, qui présentent presque toutes les plantes aquatiques de l'Europe; trois fois, il gravit et étudie les hautes montagnes du Bugey. L'année suivante il employa presque trois mois à parcourir les Alpes Delphinales. On imagine aisément qu'après tant de courses et de travaux il possédait une riche collection de plantes sèches. En effet il avait recueilli et préparé presque toutes les plantes médicinales et alpines et les espèces rares exotiques, cultivées dans les jardins de Perpignan, de Montpellier, etc., ne lui avaient point échappé[5]. »

C'est en herborisant ainsi qu'il avait rencontré à Bourgoin, en Dauphiné, Jean-Jacques Rousseau qui commençait

1. Gilibert, *loc. cit.*, p. 454.
2. Voy. plus loin le n° LXVI de la correspondance de Dombey (p. 219).
3. *Ibid.*, p. 220, n. 1.
4. Gilibert, *loc. cit.*, p. 454.
5. Il semble avoir fait alors un peu de clientèle (lettre XIII, p. 32).

à s'occuper de botanique. Il lui servit plusieurs fois de guide, lui fit présent d'un herbier et Jean-Jacques lui adressant ses remerciements pour ce don précieux lui dit, à ce qu'assure Michal, que *ce serait là qu'il étudierait ses leçons.* « Ainsi, ajoute Michal, l'on pourroit dire que M. Dombey a été le vrai maître de ce grand homme pour la botanique[1]. » Rousseau reconnaissant recommandait peu après à Buffon le jeune naturaliste dont il avait apprécié à la fois le savoir et le caractère[2].

Après une herborisation fructueuse en Dauphiné[3], Dombey visitait pour la seconde fois Paris en 1772 et y devenait le disciple de Bernard de Jussieu, de Le Monnier, de Daubenton en même temps qu'il se liait avec Thouin, Duchesne, Antoine-Laurent de Jussieu, Richard, Gallot, Roussel, Giroud et quelques autres. Il avait présenté au vieux Bernard, à ce que nous assure Deleuze, un bel herbier des Pyrénées, qui lui avait conquis la faveur du maître[4]. Il fréquentait chez M. de la Saudraye, amateur distingué, fidèle auditeur des Cours du Jardin du Roi et chez la marquise du Gage de Pommereuil, qui s'occupait de l'étude des graminées et il leur a voué dès lors une amitié respectueuse et fidèle, qui ne s'est jamais démentie.

Joseph Dombey avait été favorisé de la nature : il était d'une taille moyenne (5 pi. 4 po.) mais bien prise, d'une santé robuste, agile et vigoureux, son esprit était gai, sa figure fort agréable, et le seul reproche qu'on ait trouvé plus tard à lui faire à son arrivée à Lima c'était de paraître *un peu jeune*[5] (il avait pourtant 36 ans!).

A l'époque où nous le retrouvons à Paris, il se livre avec une même ardeur à l'étude et au plaisir, sans songer encore à l'avenir[6]. « Aimable et généreux, dit Deleuze, qui l'a

1. Ms. Michal (*Bibl. du Mus.*).
2. Gillibert, *loc. cit.*, p. 455.
3. C'est sans doute alors qu'il fit les essais dont il parle dans la lettre LI, sur une plante des Alpes, qu'il supposait tinctoriale (p. 198).
4. Deleuze, *loc. cit.*, p. 138.
5. P. 335.
6. *Id.*, p. 137. — Il forma cependant vers cette époque des projets de

personnellement connu, il se répandoit dans la société et ne calculoit ni la perte de temps, ni la dépense... L'hiver il ne paroissoit occupé que des amusemens de la Ville, mais sitôt que le printemps ramenoit la végétation, il étoit appelé à la campagne par les fleurs. Il voyageoit dans les provinces du Midi et le long de la mer; la floraison des plantes cessoit-elle dans la plaine, il alloit parcourir les montagnes; il y attendoit que les neiges vinssent l'en chasser et l'on étoit plusieurs mois sans entendre parler de lui, sans savoir même où on pourroit le trouver. Avait-il de l'argent, il n'épargnoit rien pour faciliter ses courses ; n'en avoit-il plus, il savoit s'en passer, aller à pied et vivre avec la frugalité d'un anachorète, jusqu'à ce qu'il rencontrât quelqu'un qui voulût bien lui en prêter. Alors calculant qu'il auroit bientôt de quoi s'acquitter, il ne craignoit pas de donner un intérêt exorbitant, et comme il continuoit de dépenser sans compter, l'époque du remboursement arrivée, il se trouvoit inquiété pour ses dettes et avoit recours à des ressources ruineuses. A cette inconséquence, continue Deleuze, il joignoit une extrême délicatesse; une parole d'honneur étoit un engagement sacré pour lui. Également confiant et désintéressé il étoit d'un commerce doux et facile et il joignoit à cette douceur de la fermeté, de la bravoure et une sorte de fierté convenable à l'homme qui se respecte lui-même. »

Nous le trouvons à Lyon en 1774. Rast de Maurepas, le célèbre agronome, lui offre une large hospitalité qu'il partage avec le Suédois Adolf Murray, dans son domaine d'Ecully[1].

En 1775 il court le Jura et il est sur la Dôle quand lui parvient une lettre de Thouin qui va décider de son sort.

Turgot, appelé par la confiance du Roi à remplacer l'abbé Terray le 24 août 1774, s'est ouvert à Condorcet, son ami, de divers projets de missions qu'il médite pour certaines con-

mariage assez arrêtés, pour qu'il ait conclu certains achats particuliers auxquels il est fait allusion dans une lettre à Thouin de novembre 1780 (p. 81).

1. Lettres VIII, IX, p. 18, n. 2, p. 27, n. 1.

trées lointaines. Il s'agit notamment d'un « voyage de très longe cours pour aller chercher des productions qu'on voudroit naturaliser dans nos climats[1] ». Jussieu, consulté à son tour, et qui s'était une première fois occupé sans succès[2] à trouver pour Dombey l'emploi d'une activité demeurée jusqu'alors un peu stérile, saisit l'occasion qui vient ainsi s'offrir. Thouin écrit à Dombey, qui rentre précipitamment à Paris et on le présente à Turgot qui l'agrée, sans lui fixer d'abord l'objectif de son voyage. On a parlé vaguement de Bourbon, de Madagascar, de Pondichéry, et Thouin a mis Dombey à l'herbier de Commerson, après avoir au préalable apaisé un créancier importun, qui avait fait arrêter au Fort-Levêque le futur explorateur du Pérou.

On sut bientôt que c'était Saint-Emond qui partait pour la mer des Indes, tandis que Dombey se rendrait à Lima, et dès lors son attention se porta tout entière sur les plantes de Joseph de Jussieu que le vieux Bernard lui confiait. Il apprenait en même temps l'espagnol et un peu de dessin.

Tandis que Dombey continuait à préparer sa mission au Jardin du Roi sous la direction de Thouin, devenu son meilleur ami, les adversaires, toujours plus nombreux et plus puissants, du contrôleur général, réussissaient enfin à décider le Roi à lui donner l'ordre de résigner ses fonctions (12 mai 1776) ; c'était le triomphe de cette *ligue pour les abus* que Turgot avait prévue dès son entrée aux affaires et qui comprenait toutes les hautes classes de la société, menacées par les réformes qu'il avait poursuivies pendant les vingt et un mois de son ministère[3].

Dombey en fut tout bouleversé. La disgrâce du grand ministre qui avait eu l'initiative du voyage qu'il comptait mener à bonne fin, lui paraissait devoir nécessairement entraîner l'abandon de cette belle entreprise.

Mais Jussieu connaissait Clugny, l'intendant de Bordeaux,

1. Lettre II, n. 3, p. 3.
2. Il s'agissait d'un nouveau voyage de Bougainville dans la direction du Pôle Nord.
3. Cf. P. Foncin, *Essai sur le ministère de Turgot*, Paris 1877, 1 vol. in-8°, liv. III, chap. XVI.

qui avait pris la place de Turgot et dès le 18 juin il poursuivait auprès de ce personnage les démarches les plus actives en faveur de Dombey[1]. Si étranger qu'il fût aux recherches scientifiques, le nouvel intendant-général se montra relativement bien disposé, et il mettait en juillet sous les yeux du Roi le mémoire que Jussieu lui avait fait tenir.

Les appointements de Dombey étaient fixés à 3.000 # et on lui accordait 800 # une fois payées pour subvenir aux dépenses que son séjour à Paris lui avaient occasionnées. Le 24 août, Clugny écrivait à Vergennes, ministre des Affaires étrangères, pour lui demander une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de France à Madrid, le marquis d'Ossun et peu après le nouveau ministre de la Maison du Roi, Amelot, lui faisait tenir pour son voyage le brevet de *botaniste du Roy* reproduit ci-contre.

Pendant que ces pourparlers se poursuivaient lentement à Versailles, Dombey qui voulait avant de « courir sur les Cordillères » comme il l'écrit lui-même, prendre les conseils de l'illustre Haller particulièrement versé dans l'étude des flores alpestres, gagnait Berne en grande hâte. C'est dans ce court voyage qu'il a connu Gilibert qui nous a laissé de cette rencontre le récit ému que voici :

« ... Je me rendois, dit-il, en Pologne, appelé par le plus instruit et le plus infortuné des Rois[2] je désirois voir les plantes rares de la Suisse et surtout converser avec les savans Naturalistes de cette contrée. Occupé à disposer les espèces de ma dernière herborisation, je fus agréablement interrompu par les questions d'un voyageur qui me dit : « Nous ne nous sommes jamais vus, mais nous nous connaissons, nous nous aimons. Les mêmes goûs, la même ambition nous conduisent vers deux points opposés du globe, vous vous rendez en Pologne, je pars pour le Pérou ; nous allons l'un et l'autre parcourir, au péril de notre vie, de

1. Voy. plus loin, p. 305, 307.
2. Gilibert venait d'être appelé en Pologne par Stanislas Poniatowski, sur les conseils de Haller.

de vastes contrées et nous serons heureux si nous pouvons reculer les limites d'une science qu'on ne peut aimer qu'avec passion... »

« Quel plaisir n'éprouvai-je pas, continue Gilibert, à embrasser un savant qui m'étoit bien connu par la correspondance de notre ami commun, le célèbre Goüan ! Je l'engageai à suspendre sa marche pendant quelques heures, à me consacrer une journée que je compterai toujours comme une des plus agréables de ma vie... Quel intérêt n'étoit pas capable d'inspirer un jeune homme doux, honnête, plein d'énergie, qui alloit exposer sa vie dans un voyage périlleux. Peut-être ma position lui inspira-t-elle les mêmes sentiments à la vue des malheurs qu'il prévoyoit pour moi; aussi notre séparation nous causa-t-elle autant de tristesse que notre entrevue nous avoit causé de joie. Nous nous quittâmes en versant des larmes. Il m'écrivit de Cadix[1] prêt à s'embarquer en m'adressant une relation très intéressante de son voyage d'Espagne fait en entier à pied et toujours en herborisant. Il la terminoit par le calcul des lieues qu'il avoit ainsi parcourues en l'honneur de Flore[2]... ».

CHAPITRE II

De Paris à Madrid. — Organisation de la Mission. — Ortega et Galvès. — Ruiz et Pavon. — Instructions du gouvernement espagnol. — Départ pour Lima.

D. Fernando de Magallon, qui venait de quitter le poste de secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris pour rentrer à Madrid et s'était lié pendant son séjour parmi nous avec les encyclopédistes, avait bien voulu se charger, à la demande de Condorcet, de négocier avec D. José Galvez, le nouveau président du Conseil des Indes, et dès le 16 septembre 1776 il informait son illustre correspondant du suc-

1. J'ai vainement recherché cette lettre à Lyon : les papiers de Gilibert ont été dispersés ou détruits.
2. Gilibert, *loc. cit.*, p. 458.

cès de ses démarches[1]. Dombey pouvait venir; il trouverait prêts ses passeports. Le départ était fixé à la fin de novembre sur le vaisseau qui devait transporter les *Azogues* pour les mines[2] et sur lequel on lui accorderait passage. Mais le voyageur français ne *devait pas partir seul, des Espagnols devaient l'accompagner.* C'était le premier résultat d'une campagne entreprise par un naturaliste qui jouissait alors d'un crédit considérable à Madrid. Casimir Gomez Ortega — c'était son nom — avait considéré, dès le premier moment, cette intrusion d'un étranger dans l'étude de l'histoire naturelle de contrées soumises à l'Espagne, comme une véritable atteinte aux droits et à l'honneur des savants espagnols et il s'était mis à la traverse avec toute l'activité que lui laissait une obésité précoce.

Le *gros* Ortega, comme tout le monde l'appelait à Madrid, était un homme de 46 ans. Né à Añover de Tajo en 1740, il était neveu de D. José Ortega, apothicaire de Ferdinand VI, sous-directeur du Jardin Botanique de Madrid et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de cette ville, qui dirigea lui-même son éducation scientifique. Après avoir fait ses premières études à Tolède, Madrid et Barcelone, il avait été envoyé à Bologne comme pensionnaire du gouverneur espagnol (1758) et y avait pris ses grades de docteur en philosophie et en médecine (1762). Les connaissances spéciales qu'il avait acquises en Italie et développées par de longues recherches dans la Sierra Morena et ailleurs, depuis son retour de Bologne, lui firent obtenir la première chaire du Jardin Botanique de Migas-Calientes. Il en était titulaire depuis quatre ans au moment de l'arrivée de Dombey à Madrid[3].

Ortega faisait partie des Académies Royales de médecine et d'Histoire et l'Académie des sciences de Paris en avait fait un de ses correspondants pendant son séjour dans cette ca-

1. Voyez plus loin, p. 309.
2. *Azogue*, mercure pour le traitement des minerais précieux par amalgamation.
3. Cf. M. Colmeiro, *La Botanica y los Botanicos de la Peninsula Hispano-Lusitana*, Madrid, 1858, in-8°, p. 167.

pitale, au cours d'un voyage officiel qui lui avait permis de visiter les principaux jardins botaniques de France, d'Angleterre et des Pays-Bas. Ortega, bon professeur, écrivain laborieux, avait à grand'peine groupé autour de lui un petit nombre de disciples[1] et fondé avec Palau un enseignement qui commençait seulement à donner quelques fruits.

La mission au Pérou, dont un botaniste étranger allait se trouver investi, offusquait son orgueil et blessait ses intérêts. Les Espagnols n'étaient-ils donc pas capables d'explorer eux-mêmes leurs colonies, et d'en faire connaître les produits naturels, que l'on confiait cette belle tâche à un botaniste de l'École de Montpellier? N'était-ce point déjà trop que des moines, des ingénieurs ou des médecins de cette nation aient été autorisés naguère à parcourir ces contrées espagnoles et à faire connaître à l'étranger des richesses végétales et minérales qui pouvaient susciter quelque jour des convoitises. Et peut-être ajoutait-il plus bas qu'il ne fallait pas laisser voir à un étranger la faiblesse des Espagnols dans ce pays travaillé depuis près de trente-cinq ans par l'insurrection indienne.

Sans doute il était tout à fait impraticable de chasser ce Français, envoyé par le neveu du Roi, mais il serait aisé de restreindre le plus possible son rôle scientifique en absorbant la mission qu'il tient de Versailles dans une mission espagnole beaucoup plus importante. On donnerait à un naturaliste indigène la haute main sur les deux missions confondues en une seule et l'on imposerait au Français de telles conditions que son initiative personnelle serait à peu près annulée !

Pour la direction de l'entreprise ainsi transformée, Ortega avait sous la main un jeune cousin dont il avait à faire la fortune. C'était D. Hipolito Ruiz, de Belorado. A peine âgé de plus de 23 ans, Ruiz n'avait rien écrit encore, mais il suivait depuis cinq ans déjà les cours d'Ortega et de Palau au Jardin botanique[2]. Il avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait

1. Lettre VIII, p. 20.
2. Colmeiro, *op. cit.*, p. 179.

pour remplir le rôle fâcheux que lui assignait le vindicatif Ortega et il fut plus d'une fois fort désagréable à son compagnon français...

Dombey, auquel Condorcet a fait tenir la lettre de Magallon[1] s'est mis en route pour Madrid où il arrive tout en herborisant, le 5 novembre 1776[2], après un long voyage à pied, que les recommandations de Duluc-Labadie, un armateur de Bayonne engagé dans d'importantes affaires en Espagne et du naturaliste madrilène D. Cayetano Yzquierdo, momentanément à Paris, lui ont rendu à la fois agréable et instructif. Il rend visite à Davila, le fondateur du Muséum de Madrid[3] et à Ortega qui lui fait en apparence du moins un accueil chaleureux; il se présente chez l'ambassadeur de France, et les difficultés commencent. D'Ossun n'est prévenu de rien; le brevet qu'on a lu plus haut ne fait aucune mention de la permission de l'Espagne. On envoie notre naturaliste au Pérou « comme dans un pays de domination française »; il aurait été plus décent de lui donner des lettres pour le ministre espagnol. Et Dombey de convenir de la validité des remarques de l'ambassadeur en répondant que son unique devoir est de *bien travailler* et qu'il n'a pas à « remontrer leur devoir » aux ministres du Roi.

Les personnes qui doivent l'accompagner ne sont point nommées encore et il regrette d'autant plus d'être si vite parti de Paris que tout est fort cher à Madrid[4]. Toutefois il occupe utilement ses premiers loisirs à rédiger une note qui lui attirera, espère-t-il, la bienveillance des pouvoirs publics.

On croyait encore à cette époque, que le Haut-Pérou possédait la véritable cannelle et le girofle et Valmont de Bomare, dans son excellent Dictionnaire, parlait d'une *Cannelle blanche* ou *Cannelle du Pérou* et d'une *Cannelle noire* ou

1. P. 309.
2. P. 5.
3. P. 6, n. 4.
4. P. 7, 217, etc.

Giroflée donnant une *écorce de girofle* et un clou (*clavo do Peru*). Bernard de Jussieu, recevant Dombey qui venait lui faire ses adieux, lui avait parlé des projets qu'avait formés naguère Maldonado pour cultiver le premier de ces arbres précieux et Dombey avait eu l'idée de rédiger un mémoire sur la matière qu'il alla présenter à Magallon. Il montrait notamment dans ce travail que la grande consommation de cette écorce par les Espagnols, tant en Amérique qu'en Europe, surtout pour la préparation du chocolat dont ils ne sauraient se passer, rendrait la culture d'un arbre qui le produit particulièrement intéressante. On conserverait ainsi dans les pays de la Couronne d'Espagne l'argent donné aux Hollandais pour obtenir leur cannelle et plus tard on pourrait partager avec les Pays-Bas un commerce fort lucratif.

Le mémoire de Dombey fut bien accueilli. On fit examiner à l'Apothicairerie Royale les échantillons envoyés par le Président de Quito et les botanistes de l'expédition, enfin désignés, étaient invités officiellement, quelques mois plus tard, à considérer la culture de la cannelle au Pérou, comme *un des points les plus importants de leur commission*[1].

Cependant Ortega, tout en poursuivant ses menées hostiles entretient les meilleures relations extérieures avec l'envoyé de la cour de France, et le marquis d'Ossun qui le croit sincère lui en témoigne publiquement ses remerciements officiels. Il en est « *aux petits soins* », « *aux petites peines* » avec Dombey, « cet aimable botaniste[2], écrit-il à Thouin, qui est bien digne de la protection du ministre françois et espagnol. » Plus il le connaît, plus il l'estime! Il le fait nommer correspondant de l'Académie de médecine espagnole, le reçoit à sa table, lui montre ses collections.

Dombey suit d'ailleurs ses cours avec assiduité pour s'instruire ou pour se parfaire dans la langue castillane qu'Ortega parle très purement[3].

1. P. 9 et 11.
2. P. 327-329.
3. P. 20.

Mais, par derrière, Ortega dessert sans relâche l'odieux Français qui voudrait enlever à son pays l'honneur de publier la flore péruvienne, et Dombey, quoique médiocrement touché de ces « espiègleries »[1] et entretenant une paix apparente avec son prétendu protecteur, croit devoir se pourvoir auprès du marquis d'Ossun d'un certificat attestant qu'il s'est conduit « avec tout l'honneur, toute la sagesse et toute la probité possible à Madrid pendant les dix ou onze mois qu'il y a résidé et qu'il a mérité l'estime de tous ceux qui l'ont fréquenté » et celle de l'ambassadeur en particulier.

Les naturalistes et les dessinateurs espagnols qui doivent composer la mission organisée enfin à la date du 8 avril 1777, reçoivent leurs brevets le 17 du même mois. D. Hipolito Ruiz dont j'ai déjà parlé, âgé de 23 ans, simple élève à l'apothicairerie royale est nommé *primer Botanico para esta Expedicion facultativa en el Reyno del Peru.* Son camarade, D. Joseph Pavon, second botaniste, reçoit comme lui le titre de *Professeur.* Dombey, désigné comme *médecin naturaliste et botaniste français, accompagne* les Espagnols[2]. Les dessinateurs sortent de l'Académie, ce sont D. Joseph Brunette, élève de Raphaël Mengs et D. Isidro Galvèz.

Les instructions qu'ils reçoivent du Conseil des Indes[3] sont rédigées de telle façon que les Espagnols aient toujours la direction du voyage, puisque toutes les décisions doivent être prises à la pluralité des voix sous l'approbation du vice-roi ou du gouverneur. On reconnaît bien, il est vrai, l'insuffisance momentanée des deux élèves d'Ortega ; les premières herborisations devront être faites en commun. Quand les Espagnols sauront faire des observations par eux-mêmes, ils alterneront en la compagnie de Dombey, mais celui qui marchera seul ne devra jamais s'éloigner que de quelques jours de ses compagnons de travail. On leur recommande à tous de vivre en bonne harmonie

1. P. 231.
2. P. 225.
3. P. 324 et suiv.

avec le savant français, de gagner sa confiance et son amitié et de profiter de ses connaissances théoriques et pratiques. Ils ne devront jamais lui faire mystère de leurs découvertes et ils devront recourir à ses bons offices toutes les fois qu'il sera nécessaire « sans que pour cela ils soient ni puissent se croire dépendants de lui ni qu'il puisse lui-même les traiter comme tels dans aucun cas ni matière. »

D'autres articles fixent le partage des collections à faire, les règles à suivre pour la description *suivant les règles botaniques de Linné*. Sous aucun prétexte, aucun des membres de la mission ne doit se mêler directement ou indirectement de matières de commerce; expédier en Europe ou en recevoir aucun genre de marchandise de quelque espèce que ce soit, sous les peines les plus sévères. Les envois de la mission doivent être faits directement au *Secretario del Despacho d'Indias*. Dombey recevra de cette instruction une copie en français, afin qu'il n'ignore rien de ce qui le concerne, et il devra contribuer pour sa part à « l'accomplissement des fins et objets que se propose le Roi dans ce voyage d'où peuvent sortir de grands avantages pour l'accroissement des Arts et des Sciences et par suite pour le bien de l'humanité[1] ».

Dombey devait présenter à son retour en Europe deux exemplaires de ses observations et de ses herbiers; les professeurs du Jardin Royal de Madrid, les collationneraient en sa présence et en celle de ses compagnons et l'un des exemplaires demeurerait acquis à la collection espagnole[2]. C'est cette dernière clause, dont l'exécution rigoureuse fut exigée à Cadix en 1785 sous l'inspiration d'Ortega, qui a occasionné pour une large part les incidents qui ont si tristement marqué les dernières années de notre malheureux voyageur.

1. D. J. G. Hidalgo, *Algunas Noticias sobre la expedicion cientifica hecha al Peru por orden del Rey de España Carlos III* (*Rev. de los Progresos de las Ciencias exactas fisicas y naturales*, t. XXII, n° 6, p. 355-359.
2. P. 327.

Le président du Conseil des Indes, D. José Galvez, ancien avocat de la nation française à Madrid, amateur passionné de notre langue et de notre littérature, était naturellement bien disposé pour le Français que lui envoyaient Turgot, Condorcet et Jussieu. Il avait dû céder aux considérations patriotiques que faisaient valoir Ortega et ses élèves. Mais sa bienveillance trouva l'occasion de se manifester d'une manière efficace lorsqu'il fut question de régler définitivement le budget de l'expédition. Fort expérimenté en ce qui concernait les voyages dans les possessions américaines, où il avait vécu dix longues années, il fit observer au marquis d'Ossun que Dombey ne pouvait pas vivre avec 1.000 écus au Pérou et cette remarque n'a point médiocrement contribué à faire élever à 6.000# les appointements du voyageur français qui, ainsi augmentés, demeuraient encore inférieurs de 4.000 à ceux de ses deux compagnons[1].

Il est juste de noter en passant l'empressement de l'honnête voyageur à faire servir pour une large part cette amélioration à régler les dettes qu'il avait laissées en France.

Dans le même temps Dombey, qui avait provoqué de toutes parts l'envoi d'instructions et de notes voyait s'ajouter de nouveaux documents à ceux qu'il tenait déjà du grand Haller et de Bernard de Jussieu. La Tourette, de Lyon, Costa, de Perpignan, l'abbé Rozier, Lalande, Bertin le ministre, son neveu le comte de Mellet lui prodiguaient « leurs conseils et leurs avis[2] ». Le Camus, de Fontanier, lui expédiait des livres à Madrid et Séguier lui faisait tenir le précieux mémoire que l'on pourra lire à la fin de ce volume[3].

Retardé tous les jours par les lenteurs d'Ortega, chargé de toute la mise en route[4] et finalement brusqué après huit mois d'attente[5] le départ avait lieu le 28 octobre 1777 à

1. Dombey avait en outre un *extraordinaire* de 3.000# qu'il utilisa fort à propos dans la suite.

2. P. 21 et 27.

3. P. 318.

4. P. 33, 225.

5. P. 14, 30.

bord d'*El Peruano*, de 60 canons « un des meilleurs batimens de toutes les Espagnes », commandé par Don Joseph de Cordova y Ramos, « un des meilleurs marins de cette contrée »[1].

L'intention de Galvez avait été d'abord d'embarquer la mission à destination de Buenos-Ayres. « Ce fut le Dieu de la Botanique, écrivait un peu plus tard à Thouin Joseph Dombey, ce fut ce Dieu qui inspira au ministre un contre-ordre qui fut le salut des cinq voyageurs. La caravane qui s'était formée pour passer les *pampas* qui séparent cette ville du Chily » fut massacrée par les *Indios bravos*. On ignore le nombre des morts et leurs noms; les Indiens ont emporté les têtes de ceux qu'ils ont égorgés, de sorte qu'il n'a été possible de reconnaître personne. Un seul voyageur s'est échappé et a apporté la fatale nouvelle à Lima[2].

Pendant ce temps *El Peruano* faisait le tour du Nouveau Continent et après une traversée relativement heureuse[3] de 5 mois et 3 jours jetait l'ancre dans la rade du Callao le 7 avril 1778[4].

CHAPITRE III

Arrivée et premier séjour à Lima. — Courses aux environs de la capitale. — San Lorenzo et le Rimac. — Les Amancaës. — Maté et Manglillo. — *Quinoa* et pomme de terre. — Laine végétale. — La *Vestidura del Inca*.

Descendus à terre le 9 avril, les voyageurs achevaient le 11 au soir le débarquement de leurs bagages après de longs délais imposés par les formalités de douane et l'insuffisance des moyens de transport. Ils s'installèrent tous ensemble à Lima dans une maison qu'on leur louait fort cher[5].

1. P. 30, 32.
2. P. 37.
3. P. 35.
4. P. 237.
5. P. 36, n. 2.

Le chanoine Santiago de Bordenave, originaire du Béarn, grand ami de Joseph de Jussieu, auquel Antoine-Laurent avait recommandé Dombey, voulait lui offrir le logis et la table dans son collège de Lima[1]. Mais quelque avantageuse que fût, à bien des égards, la proposition du bon prêtre, Dombey crut devoir la décliner, estimant que s'il se séparait des Espagnols l'ouvrage pourrait *languir faute de communication*. Il faisait ainsi au « bien du voyage » le sacrifice de « vivre dans une même maison et à la même table[2] » que des compagnons dont plusieurs lui témoignaient déjà une sourde hostilité.

La première visite fut pour le Vice-Roi D. Emmanuel de Quirrior « qui parle bien françois et qui est d'un caractère très aimable, condition favorable pour notre entreprise[3] ». D. Cosme Bueno, premier professeur de mathématiques à Lima, grand cosmographe du royaume du Pérou, associé de l'Académie de médecine de Madrid et médecin du Vice-Roi avait bien voulu aider le voyageur français de ses bons offices auprès de son illustre client. « C'était, dit Dombey[4], un homme d'un esprit rare et de beaucoup de connoissance[5] ». D'autres personnages importants donnèrent aussi à la mission un concours efficace, et le colonel Jaros, D. Estevan de Urrutia, D. Juan Baptista d Etchegaray firent à notre naturaliste les honneurs de la capitale.

Quelques jours plus tard commençaient à S. Lorenzo les herborisations, dont les résultats sont consignés en détail dans les volumineux manuscrits que conserve le laboratoire de botanique du Muséum. J'ai déjà dit que ces manuscrits se composent de trois volumes pet. in-f° reliés en parchemin, deux pour le Pérou, intitulés l'un *Journal*, l'autre *Classes*

1. P. 35 et 335.
2. P. 36.
3. P. 35.
4. *Journ. ms.*, p. 32.
5. Dombey avait créé en son honneur le genre *Buena* et l'espèce *B. montana* pour une plante de Chancay. Ruiz et Pavon ont institué plus tard le genre *Cosmibuena* qui est resté.

Plantarum Peruvianarum et un troisième pour le Chili [1]. Il ne faut point s'attendre à trouver dans ces documents, non plus que dans les lettres de Dombey à Thouin, Jussieu et autres, etc., des descriptions plus ou moins développées des lieux visités, des paysages traversés, des êtres vivants qui les animent.

Dombey avait réservé tous ces renseignements pittoresques pour un autre ouvrage d'une certaine étendue consacrée à l'étude détaillée des contrées qu'il avait parcourues [2]. Or cet ouvrage destiné au roi Louis XVI, dont on connaît le goût particulier pour la géographie a disparu, avec toutes les autres rédactions du voyageur, dans l'*auto da fé* auquel il s'est livré en 1786, ainsi qu'on le verra plus tard. Il n'est donc resté, par suite, de son œuvre scientifique que les cahiers de diagnoses botaniques dont je viens de parler entremêlés de quelques notes et la correspondance fort inégale que l'on pourra lire plus loin.

Dombey donne avec soin dans ses Journaux les localités et les dates où il a rencontré ses *types*, ce qui permet presque toujours de préciser ses itinéraires. Il décrit méthodiquement les caractères génériques et spécifiques qu'il a observés, mais surtout il ne perd jamais de vue le but utile qu'il s'est chargé de poursuivre en même temps qu'il doit rassembler des matériaux de l'ordre scientifique. Dès les premiers temps de son séjour à Lima, il s'efforce de se procurer des renseignements pratiques qu'il consigne dans son *Journal*. Il s'adresse, à cet effet, aux médecins et aux apothicaires ; mais il ne néglige pas de s'enquérir des croyances et des pratiques du peuple, quelque difficile qu'il soit le plus souvent de triompher de l'obstination des Indiens à cacher leurs connaissances thérapeutiques ou autres. C'est ainsi qu'on lui a révélé les vertus médicamenteuses de divers *cestres* qui poussent aux environs de Lima, et que les indigènes considèrent à la fois comme pectorales

1. J'en dois l'obligeante communication à mon collègue, M. le professeur Bureau. La mise au net du premier de ces volumes existe dans les manuscrits Delessert à la bibliothèque de l'Institut.

2. P. 190.

ou diurétiques et emploient pour déterger les ulcères et pour traiter le mal vénérien ! C'est ainsi qu'il connut les propriétés vénéneuses de la *contoya*, une lobéliacée des bords du Rimac et qu'il put déterminer le *chinchimali* des Indiens, dont avait parlé le P. Feuillée.

Parmi les végétaux qui ont fixé particulièrement son attention à Lima, le plus remarquable peut-être est le *Cèdre de Guayaquil,* connu de Linné et de Brown sous le nom de *Cedrela* et qui élève très haut sa belle tête arrondie, au feuillage pinné. Les Franciscains avaient introduit à Lima cet arbre qui peut être mis, dit-il, « au premier rang des arbres utiles de l'Amérique méridionale[1] ». « Des sujets bien développés produisaient le plus bel effet dans leur vaste jardin. » Propre à la charpente et à la confection des meubles, le bois de ce cèdre d'un beau rouge, impénétrable à l'eau, est plus précieux encore pour la construction navale. Toutefois son emploi offrirait un certain danger dans les vaisseaux de guerre, « il éclate beaucoup » en effet, et dans un combat « ses esquilles pourroient blesser beaucoup de soldats et de matelots ».

Les débuts du botaniste sur la terre péruvienne, ne peuvent pas être bien brillants au commencement d'avril. « Les montagnes sont toutes brûlées, on n'aperçoit aucun vestige d'arbrisseaux ». Mais les habitants du pays assurent au voyageur que dans deux mois, lorsque les rosées auront détrempé la terre, toutes ces montagnes, qui n'offrent qu'un aspect si triste, se couvriront de jolies plantes qui poussent très promptement ». D'ici là nos naturalistes visiteront l'île de S. Lorenzo et les bords du Rimac, et ramasseront les graines « sur la terre même, amoncelées par les fourmis ».

San Lorenzo « paraît avoir été brûlée, écrit Dombey. Aujourd'hui séparée en trois, elle ne faisoit qu'une seule isle » avant le tremblement de terre de 1746[2]. « On y rencontre beaucoup de loups et de lions marins » continue notre voyageur qui croit y reconnaître « deux espèces de *phoca* de

1. *Journ.*, p. 133.
2. P. 238.

M. Linnæus ». L'île renferme aussi beaucoup d'oiseaux de mer et une araignée énorme. Malgré sa stérilité, S. Lorenzo a fourni aux collections commençantes quelques plantes et quelques semences.

Sur les bords du Rimac, avec la *Contoya* déjà nommée (*Lobelia decurrens*) qui rappelle par son port la campanule pyramidale, Dombey récolte un *Solanum* inédit, tout chargé de panicules, une prêle nouvelle, des lithres, des calcéolaires, tandis que Ruiz découvre la *Magallonia repens*, dédiée au conseiller Magallon qui avait pris une part très active à l'organisation de la mission à Madrid.

Les rencontres intéressantes se multiplient en même temps que la saison s'avance. Le 3 mai, Dombey trouve aux portes de la ville une belle plante à feuilles de myrte, d'un beau vert, chargée de fleurs écarlates, qui lui paraît appartenir à un nouveau genre et lui donne le nom de Galvez (*Galvesia Limensis*) le ministre des Indes.

Le 8, se promenant hors des murs avec le colonel D. Jaros, D. Estevan d'Urrutia et D. J. B. d'Etchegaray, il cueille une sorte de *Jussieua* aux bractées colorées, dont il fait le genre *Guirriora* (*G. rivularis*) en l'honneur du Vice-Roi qui l'avait si bien accueilli. « Vous savez, écrit-il à Thouin, qu'il faut se faire protéger et que c'en est le moyen. »

« M. Ortega à l'amitié duquel je n'ai pas renoncé, ajoute-t-il non sans un peu d'ironie, malgré ses mauvaises volontés à mon égard a aussi reçu le tribut que méritent ses talens. Ce sera la seule vengeance que je tirerai de luy[1]. » Un genre nouveau prendra le nom de *Casimiria* (Casimir on l'a dit, est le prénom du gros homme) car il y a déjà dans Löffling un genre *Ortegia*, et la *flor de S. Juan* sera la *Casimiria tuberosa*, voisine des *Begonia*, si elle ne se confond pas avec ces dernières. Elle croît abondamment sur la petite montagne des Amancaës dont je reparlerai plus loin.

Barnades y Claris eut aussi son genre peu après. En juin 1778 Dombey rencontrait une capraire dont il fit hommage

1. P. 40.

à ce naturaliste (*Barnadia*[1]). Il avait connu à Madrid cet héritier de la science et des manuscrits d'un père, qui avait été professeur de botanique dans la capitale espagnole et avait le premier rédigé en langue castillane des *Principes de Botanique* publiés en 1767[2].

La *Capraire* était encore, au temps du Père Feuillée, le *thé* des habitants de Lima; ils en infusaient les feuilles et buvaient chaud et sucré le breuvage ainsi confectionné. Dombey trouvait la Capraire oubliée; c'était le *maté* du Paraguay qui avait pris sa place. Déjà Frézier[3] avait signalé l'invasion de cette dernière substance qui arrivait de son temps par charrettes de la Plata à Santa Fé. *L'hierba de Camini*, qui se tirait des *terres des Jésuites*, entrait dès lors pour un tiers environ dans la masse énorme de 1.250.000# de *maté* qui se débitait de la Paz au Cuzco. L'importation de ce produit, réputé supérieur, avait depuis lors gagné la côte occidentale sous l'influence des Bons Pères. Dombey ajoute malicieusement dans son *Journal* (p. 15) que « l'intérêt qu'ils avoient à en propager l'usage a fait attribuer à cette plante des vertus que véritablement elle n'a pas ».

L'importance qu'avait prise ainsi le *maté*[4] dans la consommation liménienne faisait chercher dans la flore locale un succédané qu'on avait cru découvrir dans le *Manglillo*, qui abonde aux environs de Lima et de Chancay et porte jusqu'à douze pieds de haut ses fruits ronds, un peu plus petits que ceux du poivre. Dombey montra que cet arbre, qui a un peu l'aspect d'un laurier cerise, appartient à un genre spécial auquel il a proposé de donner le nom de *Duhamelia* en l'honneur du célèbre polygraphe, Duhamel du Monceau[5].

1. Comme Linné avait fait un genre *Bernadesia*, ce nom n'a pas été maintenu.

2. Lettre LXX, p. 228 ; LXXV, p. 236.

3. *Op. cit.*, p. 229.

4. On lira sur le commerce du maté les chap. IV et V de la brochure de Demersay intitulée *Étude économique sur le maté ou Thé du Paraguay* (*Mém. Soc. d'Agricult.* 1865). Paris, 1867, br. in-8°, p. 31, sqq.

5. Mes compagnons de voyage, dit Dombey (*Journ. ms.*, p. 58) Dn Hypolite Ruyz et Dn Joseph Pavon me dédièrent cette plante (août

Au Paseo de Amancaës déjà mentionné plus haut, à Miraflores, à Bellavista, au Cerro de S. Cristobal, on récolte une waltheria d'abord appelée *Aubentonia* en l'honneur de Daubenton, des calcéolaires, des valérianes, des euphorbes, des comalines, des physalis, etc., etc.

Dombey a dédié à Mme du Gage, son amie, une jolie plante particulièrement recherchée à Lima et qu'il croit devoir ouvrir un nouveau genre : c'est en réalité un poivre, ainsi qu'il l'a reconnu plus tard, cette *Amancaya*[1], qui a donné son nom au groupe de collines qui s'élève à une demi-lieue au nord de Lima. Elle porte une fleur charmante qui émaille les rochers de ses milliers d'épis d'or, et dont les beautés de la ville s'ornent les cheveux et la poitrine, en revenant de la célèbre promenade du solstice d'été. Dombey en a fait la *Dugagesia verticillata*, voulant ainsi honorer « cette dame, née avec tous les charmes qui rendent son sexe aimable » et qui « au lieu de s'adonner aux amusemens qu'offre le séjour de Paris », vit « retirée au Jardin du Roi » et s'occupe « avec le plus grand succès aux différentes branches de l'histoire naturelle. »

« Le thermomètre était à la hauteur de 11 degrés au dessus du terme de la glace, écrit-il dans son *Journal*, lorsque je cueillis la *Dugagesia verticillata* : 10 à 12 degrés au dessus de la glace sont ordinairement le plus grand froid à Lima comme 22 à 24 degrés sont le plus grand chaud. Je parle seulement du territoire de Lima parce qu'à quinze lieues de la capitale en pénétrant dans les montagnes et en s'éloignant de la côte, on rencontre en peu d'heures toutes les saisons de notre Europe. C'est pourquoi les plantes de ce pays sont très variées ».

Et il ajoute : « C'est pourquoi aussi je regrette beaucoup d'être associé avec des compagnons indolens et de ne pouvoir me donner quelques domestiques pour faire la plus grande

1778). Je la dédiai à M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences. — L'espèce en question fut nommée *Duhamelia manglillo.*

1. Aussi nommée *Congona.*

2. P. 41 et 248.

peine. J'étois en même tems mon perruquier, mon valet de chambre et souvent mon cuisinier et mon palefrenier...

« Si je n'avois pas apporté avec moi d'Europe deux malles de linge et d'habits, il ne m'auroit pas été possible de subsister à Lima. Autrefois prodigue, je deviens très économe et ne me permets aucun plaisir. Mes compagnons ont chacun 4.000 # de plus que moi. Comme dans ce climat l'on juge du mérite par la figure que l'on fait, je jouis de peu de considération dans leur esprit et dans celui des habitants de Lima. L'état de médecin ne me rend rien parce que je ne suis pas connu, ne pouvant sortir ny en voiture ny à cheval, etc., etc... » La *Dugagesia* fut dessinée par Isidro Galvez, mais Dombey ne put pas obtenir de l'artiste espagnol une copie de ce dessin pour la faire passer à Paris !

Notre voyageur étudie dans le même moment divers produits végétaux, qui intéressent à des titres bien différents la santé publique au Pérou. C'est d'abord la graine de *Quinoa* (*Chænopodium Quinoa*) qui « peut le disputer pour la bonté au riz, d'après le Père Feuillée » et qu'il serait intéressant de répandre en Europe. Les montagnes qui produisent le *Quinoa* « ont la température du printemps de Paris. Cette graine cultivée en France coûteroit moins cher que le riz. On ne sauroit trop multiplier les choses utiles au bien de nos semblables[1]. »

Puis ce sont les fruits du piment, les semences du *Physalis pubescens* et du *Solanum lycopersium* accusées de donner aux Espagnols et aux Indiens une maladie épouvantable, le *bicho* ou *mal del valle*, sur lequel Dombey a rédigé pour l'Académie Royale de médecine de Madrid un petit mémoire que je n'ai pas pu retrouver[2]. « L'origine de beaucoup de maladies populaires » se tire des aliments dont les gens se nourrissent. » L'abbé Teissier ne considère-t-il pas le seigle ergoté comme la cause de certaines épidémies?

Dombey recueille également des recettes indiennes pour la préparation des pommes de terre. Il a écrit à ce sujet à

1. Voy. plus loin, p. 42, 52.
2. P. 42, 254.

Duchesne une lettre intéressante publiée aussi par Rozier.

« Depuis quelques années, dit Dombey[1], nos savans s'occupent à tirer le meilleur parti de la pomme de terre. Les Péruviens, de temps immémorial, ont su se préserver de toute espèce de disette et de famine par la culture de cette plante qui, avec le maïs, est leur unique nourriture. Je vous envoie ci-joint la manière succincte de les préparer, avec une lettre à M. Daquin, secrétaire de votre respectable Académie de Chambéry que je vous prie de bien vouloir lui faire passer. Je crois que c'est particulièrement en Savoie où cette préparation doit être exécutée, parce que ce peuple a la plus grande ressemblance avec le Péruvien, et par sa position et par sa douceur, sa frugalité et sa constance au travail.

« On recueille, comme vous savez, monsieur et bien cher confrère, les pommes de terre en automne et on les conserve pour l'hiver : mais il s'en pourrit un tiers. Les Péruviens ont obvié à cet inconvénient par ces deux manières simples de les préparer. Ces peuples sobres entreprennent les plus grands voyages à pied avec un havresac plein de pommes de terre desséchées et un peu de maïs en grains qu'ils mâchent continuellement. Comment des Peuples aussi sobres ont-ils pu être conquis? mais que ne fait pas entreprendre la soif de l'or ».

Avec cette préparation indienne dite *chuño,* Dombey enverra à Duhamel une laine végétale qu'il vient de découvrir. « La plante qui produit cette substance est un cierge épineux » ; la laine « est plus courte, mais de la même couleur que celle du mouton du Pérou (*lama*)[2] ».

C'est au cours d'une de ses premières recherches à Lima et dans les environs que Dombey s'est procuré la fameuse *vestidura de Inca*, qui est aujourd'hui le plus bel ornement de la salle péruvienne du *Museo Arqueológico nacional* de

1. *Extrait d'une lettre de M. Dombey à M. Duchesne, écrite de Lima le 20 mai 1779 sur l'usage des Pommes de terre chez les Péruviens (Observations sur la Physique*, etc., par M. l'abbé Rozier. Paris, 1782, in-4, t. XIX, p. 82-83).

2. *Ibid.*, p. 252, 254.

Madrid. Cette remarquable relique trouvée dans une fouille « des ruines du temple du Soleil connu sous le nom de Pachacamac » était gardée « depuis près d'un siècle dans la famille d'un cacique » comme « une marque ancienne d'un pouvoir qui n'existe plus ».

C'est une tradition constante chez les indigènes du Pérou d'attribuer ainsi à l'*Inca* toute chose ancienne qui sort de l'ordinaire. Et cette fois encore les Indiens s'étaient conformés à la tradition, en attribuant à un Inca la fort belle pièce de costume qu'ils avaient trouvée dans une fouille.

Mais ce *poncho* magnifiquement décoré dont je reproduis la figure d'après la planche qui accompagne le mémoire de D. Florencio Janér sur les ornemements des indigènes du Nouveau Monde dans le *Museo Español* de Dorregaray[1], cette belle pièce, dis-je, qui donne une si haute idée « des talens des anciens habitans du Pérou » et que Dombey n'avait pas payée moins de 700 p. fut, sans aucun doute à l'usage d'un riche personnage inhumé à Pachacamac à l'époque de la domination incasique. Mais ce n'est pas la *vestidura* d'un Inca. La robe ou tunique de l'Inca, telle que nous la connaissons par les portraits que j'ai publiés dans mon Album du Trocadéro, descend au dessous des genoux ; elle est en plumes de couleurs variées, et semée de petits bouquets aussi de plumes, qui se détachent sur le fond. Les bords inférieurs de la robe, exécutés en mosaïque de pierreries, forment des escaliers, des chevrons, des triangles, etc.[2]

1. D. Florencio Janér, *Adornos peculiares de los pueblos indigenas del Nuevo Mundo con referencia a los que existen en el Museo Arqueologico nacional* (*Mus. Espan.*, t. II, p. 155). — La pièce porte le n° 70 de la section. Elle a été exposée sous le n° 1424 dans la salle O de l'*Exposicion Historica Americana* de 1892.

2. E. T. Hamy, *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Choix de pièces d'archéologie et d'ethnographie*, etc. Paris, 1897, in-f°, pl. LI, n°s 145-146 et p. 102. — Cf. Id. *Note sur six anciens portraits d'Incas du Pérou conservés au Musée d'Ethnographie du Trocadéro* (*Acad. des Inscrip. et Bell.-Lettres, Compt. Rend.* 1897, p. 10-17).

CHAPITRE IV

De Lima à Chancay et Huaura le long de l'Arenal. — Nègres marrons. — Antiquités de Torre Blanca. — Cannelle. — Platine. — Salpêtre des bords du Pacifique.

La première exploration de la mission franco-espagnole conduisit les cinq membres qui la composaient de Lima à Huaura, à trente lieues environ de la capitale, le long de l'*Arenal.*

Le début en fut marqué par un incident qui faillit tout compromettre.

En quittant Lima, chacun des voyageurs avait touché trois mois de solde, et pour se mettre en état de supporter les mêmes frais que ses compagnons espagnols mieux appointés que lui Dombey, comme on l'a vu, s'était fait payer l'extraordinaire de 3.000 # auquel il avait droit de recourir en cas d'urgence. Ces détails parvinrent, on ne sait comment, à la connaissance d'une bande de nègres marrons qui résolurent de dépouiller les voyageurs. Avertie par le maître de l'*estancia* où l'expédition devait passer sa première nuit, la bande composée de huit noirs vint attaquer les cinq Européens qui se défendirent avec avantage et leur firent trois prisonniers, après avoir blessé leurs chevaux. Interrogés par le vainqueur, les captifs avouent que d'autres malfaiteurs doivent venir renforcer les premiers au milieu de la nuit. Dombey et Pavon s'embusquent. A dix heures du soir les nouveaux assaillants sont reçus à coups de fusil, l'un d'eux est tué, les autres prennent la fuite[1]... et personne à Lima de s'enquérir de cette agression et de ses conséquences!

La route se poursuit vers le Nord le long de cet immense désert de sable que l'on nomme *arenal*, entrecoupé de vastes salines et où débouchent quelques vallons faiblement cultivés.

1. P. 44-45.

La flore est misérable au milieu de ces plages désolées. Des cactées, des chardons, des salicornes se montrent en petit nombre. Dombey et ses compagnons recueillent péniblement dans les sables quelques portulacées et solanées nouvelles, une isnardie dans les marais salants[1]. Sur les petites montagnes au bord de la mer, pousse en larges buissons la *Loosa urens*, plus piquante que l'ortie[2], des gentianes, des campanules, des stellaires, des antirrhines, se montrent çà et là. A l'ombre dans les rochers fleurit le Géranium tubéreux[3] et la *Palauvia dichotoma* dédiée par Ruiz à Palau, et en remontant dans les vallées qui amènent les eaux de l'intérieur on rencontre la *Hierva de la Santissima Trinidad* (*Psoralea pubescens*), la *Flor de la aranea* (*Byttneria aculeata*), le *Saya-saya* (*Erigeron coronopi-folium*) bon, dit-on, pour les angines, le *Limpion* ou *Pichana* (*Malva lutea*) dont les racines servent à nettoyer les dents des dames de Lima[4].

C'est aussi dans ces parages que vivent plusieurs espèces de ces *Sida*, dont les graines envoyées à Thouin ont donné au Jardin du Roi les sujets décrits plus tard par L'héritier et dessinés par Redouté et par Fréret[6].

La mission est bientôt à Chancay et fait pendant quatre mois (juillet-octobre), de ce chef-lieu peuplé d'un grand nombre d'Espagnols et qui offre des ressources fort appréciables, le centre de ses recherches scientifiques. Au mois d'août elle explore les sites d'Arnedo, de Torre-Blanca, etc., et dans cette dernière localité, Dombey et Ruiz organisent des fouilles dans une nécropole indienne. Près de la *hacienda* de Torre-Blanca, à une lieue à l'est de Chancay, se voient des *huacas* qui remontent au temps des

1. *Journ.* ms., p. 22, 64, 78, etc.
2. *Ibid.*, p. 72.
3. *Ibid.*, p. 96, 100, 116, etc.
. *Journal*, p. 87.
5. *Ibid.*, p. 54, 65, 67, etc.
6. *Stirpes novæ descriptionibus et iconibus illustratæ* a Carolo Ludovico L'héritier, Dom. de Brutelle, in Aula Juvaminum Parisiensi Regis Consiliario, Paris. Pierres, 1785, in-f°, fasc. V et VI.

anciens Yuncas et nos voyageurs fouillent un certain nombre de ces sépulcres[1] d'où sortent des ustensiles variés en terre cuite, vases de diverses formes, jarres, marmites, cruches, bouteilles, gobelets, etc., ayant parfois des formes humaines ou représentant des animaux, perroquets, cobaies, d'un travail assez imparfait; des fragments de corps enveloppés de mantes, des cordelettes, des fuseaux, du coton filé ou naturel, etc. Ce dernier servait à garnir les aisselles ou à fermer la bouche du mort ; sur deux momies une plaque de cuivre complétait l'occlusion. Un petit chien était empaqueté de coton et une fillette, de trois ans environ, avait à côté d'elle un petit panier avec un jeu de jonchets et un collier de semences de *Chirimoya*. On découvrit enfin dans une *huacha*, un instrument de bois, ayant pu servir à un potier, une fronde, une hache en pierre de touche, enfin à chaque angle de la sépulture des paquets de cordes de coton et de laine de lama, employées sans doute à descendre la momie dans la chambre funéraire.

Ces antiquités de Chancay sont entrées pour une certaine part dans le premier envoi que faisait Dombey quelque temps après en Europe. Il est resté un témoin très caractéristique de cette fouille dans le vase à *chicha* engobé de blanc et de noir violet qui porte le n° 1 du Catalogue des vases antiques du Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale. Cette pièce, que l'on a longtemps prise pour un vase grec, offre bien les caractéristiques du *type céramique* de Chancay, tel que Quesnel l'a si bien défini[2].

On a gagné en septembre la ville de Huaura, dont la longue rue fermée d'un vieux donjon traverse une large vallée admirablement cultivée. C'est un petit centre fort

1. Cf. Fl. Janér., *loc. cit.*, p. 374, n. 2.

2. E. T. Hamy, *Galerie américaine*, p. 91 et pl. XLVI. — Ces vases de Chancay sont d'une terre rouge assez mince, bien cuite, avec ornements en relief ou peints à la main. Ils sont revêtus d'une engobe blanche sur laquelle un décor noir violet a été appliqué. Quesnel a établi qu'ils sont le produit d'une ancienne industrie locale, dont les spécimens se sont répandus assez loin en suivant la côte.

médiocre et sans ressources ; on n'y fait qu'un court séjour. L'herbier de la mission s'enrichit néanmoins de plusieurs genres nouveaux, dédiés notamment à Thouin, le maître bien aimé de Paris, et à Pavon, celui des compagnons espagnols avec lequel Dombey sympathise le plus volontiers. La *Thouinia multiflora* a été remplacée plus tard par une plante de plus grand intérêt, la *Pavonia lutea*, *Membrillaso* des indigènes, sorte de petit cognassier, a perdu aussi son nom, mais pour une tout autre cause, nos voyageurs ayant décidé en commun de ne se point dédier de plantes les uns aux autres « afin de ne pas avoir l'air d'*asinus asinum fricat*[1] » !

J'ai dit que le port de Huaura n'avait pas été dépassé du côté du Nord. Si Dombey avait poussé un peu plus loin dans la même direction, il aurait rencontré sans doute un compatriote, Coquet de Gaillard, de Saint-Trivier en Bresse, qui s'était fait une situation importante dans l'administration péruvienne. Échappé à quinze ans de la maison paternelle, errant dans les rues de Paris, Coquet avait été recueilli par un grand seigneur espagnol qui s'était intéressé à son sort et l'avait fait élever avec son fils. Nommé Vice-Roi du Mexique, le protecteur du jeune aventurier l'avait conduit en Amérique ; plus tard, son fils passant au Pérou avec le même titre l'emmenait avec lui ; il devenait Don Coquettos y Gaillardos et remplissait au moment du voyage de Dombey de hautes fonctions dans le Nord de la Vice-Royauté[2].

Dombey revenait dans la capitale le 10 octobre avec un certificat du gouverneur D. Manuel Ruiz del Burgo attestant qu'il avait bien rempli sa tâche.

1. Le genre passa à Villars.

2. Cf. *Travaux de la Société d'Émulation de l'Ain*, 1817-1818, in-8, p. 57. — L'auteur de ce travail assure que « D. Coquettos accueillit le naturaliste Dombei (*sic*) et tous les autres voyageurs qui visitèrent la terre des Incas ». S'il en avait été ainsi, Dombey n'aurait pas manqué de parler de lui dans sa correspondance, où il n'est pas une fois question de ce personnage. Coquet de Gaillard, chassé par la Révolution après 40 ans de services, revint mourir à Saint-Trivier le 31 décembre 1817.

Comme s'il prévoyait dès lors que, plus tard, on lui contesterait son œuvre, il avait pris le parti de se munir ainsi tout le long de sa route de pièces officielles, et le document émané du *corregimiento* de Chancay est le premier d'une série dont il sera plusieurs fois question dans la suite de ce travail[1]. L'ensemble des collections botaniques réunies tant aux environs de Lima que dans la petite expédition qui prenait fin, s'élevait à trois cents végétaux séchés en nombreux exemplaires et peints d'après nature par les artistes de l'expédition. Une moitié de ce précieux ensemble semblait appartenir à des espèces et même à des genres tout à fait inconnus.

Malheureusement pour Dombey ses tardives leçons de dessin avaient été tout à fait insuffisantes, il était hors d'état de copier une plante, une fleur, un fruit. Ses compagnons ont continué à refuser d'assez mauvaise grâce les croquis qu'il demandait pour les amis auxquels il dédiait les nouveaux genres qu'il avait découverts. Et il en a pris quelque humeur qui ne s'est traduite d'ailleurs, en apparence, que par le refus d'agréer la dédicace du *Manglillo* que, malgré la convention mentionnée un peu plus haut, voulaient lui offrir ses compagnons et qui prit comme on l'a vu plus haut, le nom de *Duhamelia*.

En rentrant à Lima Dombey allait trouver un nouvel aliment à son activité.

A peine débarqué, en avril précédent, il s'était hâté de commencer l'étude sur la canelle du Pérou considérée — nous l'avons vu plus haut — comme « un des points les plus importants » de la mission. Il avait fait demander à Quito et à Santa Fé des spécimens du végétal dont il s'agissait de préciser la nature. On lui remettait en octobre les éléments de cette détermination et il reconnaissait bientôt qu'aucun des échantillons envoyés n'appartenait au véritable *Cinnamome* des Hollandais. Il s'empressa de communiquer à

1. Voy. à la fin des *Pièces justificatives* la série des certificats de Dombey (p. 397 et suiv.).

Galvez ce résultat négatif, en lui faisant observer que cette canelle que les Espagnols avaient considérée comme semblable à celle de Ceylan, mais inférieure à celle-ci *par le seul défaut de culture* était la *Canella sylvestris americana*[1]. Sans doute il serait possible de tirer quelque profit de cette plante, et notamment de ses calices, mais on ne pouvait espérer la porter par la culture au degré de perfection de celle qu'exploitent les Hollandais. Pour mettre le ministre des Indes en état de se rendre compte des différences botaniques, entre les deux espèces, Dombey priait Thouin peu après d'envoyer à Madrid un échantillon de l'herbier qu'il avait laissé à Paris entre les mains de son ami Duchesne. Il est intéressant, écrivait-il, de lever tous les doutes sur un objet de cette importance, afin que le Gouvernement espagnol sache à quoi s'en tenir, pour éviter toute entreprise inutile et coûteuse[2].

Une autre mission spéciale dont notre voyageur était aussi chargé par Turgot, puis par l'Académie des Sciences, consistait dans la récolte d'une quantité aussi grande que possible de platine, encore si rare en Europe. Il n'en avait pu obtenir à Madrid qu'une très petite masse, envoyée à Buffon, qui s'occupait de la matière[3]. Il lui fallait s'en procurer davantage au Pérou et dès le commencement de l'année 1780 il en possédait 38 livres qui firent partie de son premier envoi : il y en avait 11 livres pour Turgot, 11 livres pour l'Académie que Condorcet devait présenter à ce corps savant, autant pour Buffon et le Cabinet du Roi, enfin 5 à 6 livres pour le minéralogiste Sage. « Cette somme assez considérable, écrivait Dombey, mettra nos sçavans en état de faire des expériences en grand ».

Autant qu'on en peut juger par un rapport que lisait en thermidor an VII Guyton de Morveau à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut de France, l'Acadé-

1. Aujourd'hui le *Laurus quixos* de Lamarck.
2. Voy. p. 59.
3. Voy. p. 25. — Cf. *Correspond. inédite de Buffon*, recueillie et annotée par M. H. Nadault de Buffon, Paris, 18 br. in-8, t. I, p. 150.

mie avait formé dans les dernières années de son existence le projet « de faire exécuter en platine un grand télescope, persuadée que l'inaltérabilité de ce métal par les différentes températures de l'atmosphère et par les émanations dont elle se charge, en ferait un instrument très précieux pour les observations astronomiques. Cette opinion qui se fortifia des témoignages que rendirent les astronomes de la supériorité du télescope à miroir de platine exécuté par l'habile artiste Carochez » sous la conduite de l'abbé Rochon, fit émettre le vœu qu'on fît en ce métal « un instrument d'un tout autre effet » par ses dimensions, en lui donnant environ 4 pieds de diamètre et c'était pour rentrer dans ces vues que l'on demandait à Dombey du platine qui depuis a été employé avec celui qu'on obtint par la suite « à *la fabrication des prototypes et étalons du mètre et du kilogramme*[1] ».

Dombey s'est employé dans le même temps à l'étude d'une autre question qui occupait beaucoup l'Académie des sciences au moment de son départ. C'est la question du salpêtre et des *salpêtrières* ou *nitrières*. On avait nommé une commission spéciale où figuraient notamment Sage, Baumé, Demontigny et Desmarais, à laquelle Taboureau des Réaux avait demandé une instruction détaillée (29 novembre 1776). L'État attachait assez d'importance à cette matière pour envoyer des missions à Malte, en Prusse et en Suède et on avait fait imprimer deux travaux, l'un du comte de Milly « sur les nitrières de Fürth », l'autre de Tronson du Coudrai sur les méthodes employées à l'étranger « pour la génération du salpêtre ».

Dombey en a trouvé beaucoup sur les côtes du Pacifique. « Dans quelques endroits, écrit-il à d'Angivillers[2], le salpêtre est si abondant qu'on le ramasse à pleines mains ». Et il recueille des échantillons qu'il va envoyer peu après avec un

1. *Compt. rend. ms. de la classe des Sc. Phys. et Math. de l'Institut de France*, séance du 29 thermidor, an VII (t. 112, p. 263).
2. P. 248.

petit mémoire qu'imprimera l'abbé Rozier dans son journal de physique[1].

CHAPITRE V

Fouilles à Pachacamac. — Découvertes archéologiques. — Premier envoi de collections. — Le désastre du *Bueno Consejo*.

Ce fut sans doute l'acquisition de la belle pièce dont il vient d'être question au précédent chapitre, et l'espoir de rencontrer quelque autre objet digne du Roi auquel il l'avait destinée, qui conduisirent Dombey, vers les premiers jours de janvier 1779, à Pachacamac, sur les bords du Lurin. Après avoir traversé par monts et par vaux le désert d'argile schisteuse de 5 à 6 lieues qui sépare cette rivière du Rimac, où il découvrait entre autres espèces nouvelles la *Verbena nodiflora*, il venait camper sur une rive verdoyante et fertile où il herborisait et recueillait notamment une plante qu'il détachait des *Waltheria* pour en faire un genre dédié à Daubenton (*Aubentonia*) et le *Chinchimalli* des Indiens, la *Veronica limensis*, etc.

Il visitait les ruines, qui dominent majestueusement la mer et se mettait à fouiller dans le voisinage du Temple du Soleil quelques-uns des innombrables puits funéraires qui constituent, sur cette terre sacrée des anciens Yuncas, l'immense nécropole tant de fois violée depuis Pizarre jusqu'à nos jours.

Le journal des fouilles de Dombey a malheureusement disparu — il l'a détruit sans doute, comme nous le verrons plus loin, avec ses autres manuscrits. — Nous savons seulement qu'à Pachacamac mieux encore qu'à Chancay, le collectionneur passionné qu'était Dombey, recueillit des objets antiques remarquables, créant ainsi de toutes

1. *Extrait d'une lettre datée de Lima de M. Dombey à l'abbé Rozier, sur le salpêtre naturel de Pérou et sur la lumière phosphorique de la mer* (*Observat. sur la physique*, etc., t. XV, p. 212-214).

pièces une archéologie nouvelle, dont les voyageurs avaient négligé jusqu'alors de s'enquérir.

Quelques-unes de ces pièces, parvenues jusqu'à nous avec leurs étiquettes originales, offrent un intérêt exceptionnel. Ce sont d'abord quelques vases, d'une terre mince, et fine, engobés de noir, reproduisant le plus souvent des formes animales ou végétales. Tantôt ce sont de simples imitations de cucurbitacés surmontées d'un col court et évasé, tantôt des gourdes à fond plat ou des cruches munies d'une ou de deux petites anses, tantôt encore des bouteilles globuleuses ou cubiques, simples ou doubles, surmontées d'une anse tubulée ou pleine, droite ou courbe, ronde ou aplatie. Les panses accolées de plusieurs de ces vases doubles communiquent par un orifice. L'un des deux récipients est surmonté d'un tube plus ou moins étroit et allongé; l'autre communique avec l'extérieur par un orifice construit de façon que le liquide qui passe du premier vase dans le second chasse l'air par ce trou en produisant un sifflement rythmé. Ces vases sont bien connus au Pérou sous le nom de *silvadores*. Dombey en avait recueilli plusieurs ornés de têtes d'hommes, de singes ou d'oiseaux. Le plus important, dont je donne ci-joint la figure [1] représente un guerrier accroupi, qui tient de la main droite une massue en pierre ayant la forme d'une étoile à six pointes et de la gauche la tête coupée d'un ennemi. Une fronde est tournée autour de son crâne et son bouclier carré est jeté avec aisance sur ses épaules.

Nous avons ainsi sous les yeux la représentation fidèle d'un ancien guerrier péruvien, représentation qui offre en outre cet intérêt de trouver des analogues d'une part sur la fameuse porte du Soleil à Tiahuanuco, et de l'autre sur un os gravé trouvé dans cette même localité antique par M. Théodore Ber. Le bouclier carré de notre personnage reproduit d'ailleurs fidèlement ceux dont sont armés les Incas, dont j'ai dit plus haut quelques mots.

Les vases doubles à anse tubulée ne sont pas des *silva-*

1. Il est déjà représenté à petite échelle dans *La Nature* du 10 juin 1882.



Silvador en terre noire, de Pachacamac.

(*Mus. d'Ethn. Collect. Dombey.*)

Phototypie Berthaud, Paris

dores, ils représentent généralement un même objet, fruit, oiseau, etc., symétrique ou inversé.

Un des vases de la collection offre cette particularité tout à fait remarquable de mettre en évidence de la façon la plus démonstrative la technique des anciens céramistes du Pérou maritime ; c'est une cucurbitacée manifestement moulée sur nature en deux pièces à l'aide d'un estampage, ainsi que l'a fort bien montré M. Jules Hébert dans une note insérée au *Journal de la Société des Américanistes* pour 1902[1].

Avec ces vases, dont Paris n'a reçu qu'une petite partie, comme on le verra plus loin, Dombey a recueilli quelques objets de bois, sceptres ou bâtons de commandant avec une tête de chef ou des oiseaux découpés à jour qui grimpent le long de l'axe, bâton arqué et excavé, d'un usage encore inconnu, navette, fuseaux, fléau de balance, enfin, en bois sculpté et ajouré.

C'est en effet à Dombey que revient l'honneur d'avoir le premier constaté l'existence de la balance à fléaux égaux chez les anciens peuples du Pérou. La pièce qu'il a découverte se voit tout au centre du panneau droit de la planche LV de ma *Galerie Américaine*[2]. C'est une planchette de bois (nº 4003), large de 0m,105, haute de 0m,026, découpée à jour ; de petits quadrupèdes à longues oreilles, d'espèce indéterminable, marchent en deux files à la rencontre les uns des autres. Une mince cloison qui correspond à l'axe de la planchette sépare les deux groupes et est transpercée d'un trou vertical; les angles inférieurs sont aussi perforés mais obliquement et l'ensemble représente le *fléau* de la balance rustique que l'on tient encore suspendue à la main dans certains marchés reculés.

Depuis Dombey, bien d'autres archéologues, Angrand[3]

1. T. IV, p. 6 et pl. I.
2. Cf. *Ibid.*, p. 110.
3. Cf. [A. de Longpérier], *Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités Américaines du Musée du Louvre*, 2e éd. Paris, 1851, in-8, p. 112.

Deux des cinq caisses renfermaient les plantes sèches préparées pour le Jardin du Roi, des fruits et des graines pour quelques personnes et notamment pour Thouin et Duhamel, enfin deux boîtes de *salpêtre vierge* destinées à Turgot et à l'Académie. Une troisième caisse était pour Goüan, Rozier et de la Lande et contenait en outre à l'adresse de ce dernier « une vingtaine de vases péruviens tant grands que petits, dont plusieurs en morceaux ».

Une quatrième, envoyée au ministre Bertin, était remplie par dix-neuf autres vases péruviens plus ou moins intacts et trois coquilles de l'île de Taïti, couriosités alors toutes nouvelles.

Enfin dans la cinquième et dernière caisse, adressée personnellement au comte d'Angivillers, avaient pris place à côté de la boîte de la Société d'Agriculture de Chambéry contenant entre autres le *chuño* dont il était question plus haut, les objets d'antiquités que Dombey désirait être présentés en son nom à Louis XVI, et notamment une série choisie des plus beaux vases trouvés dans les fouilles, divers « ustensiles et ajustemens » des indigènes, enfin et surtout emballé à part sous l'adresse nominale du Roi de France, la fameuse *vestidura del Inca*[1].

El Bueno Consejo portait outre les caisses de Dombey celles que lui avaient confiées les naturalistes espagnols. Et l'on avait installé sur le pont des plantes vivantes, recommandées au capitaine, mais sur le sort desquelles notre naturaliste n'avait pas beaucoup d'illusions. Après avoir heureusement touché aux Açores[2], le galion se fit prendre par un corsaire anglais qui alla vendre dans le port de Lisbonne le contenu de sa prise, quinquina, cacao, cuivre, étain et marchandises.

Le consul de France, M. de Montgelas, avait tenté vainement de racheter deux des caisses de Dombey à la vente

1. J'emprunte tous ces détails à l'inventaire sommaire du 4 février 1781, publié plus loin d'après l'original des Archives Nationales.

2. P. 55.

desquelles il assistait[1]. Elles furent acquises avec onze autres (il en manquait quatre à l'appel) pour le compte de l'Espagne et le 30 janvier 1781, Galvès donnait l'ordre à Ortega, dans une lettre datée du Prado[2], de « faire remettre à l'ambassadeur » les caisses envoyées par Dombey à la Cour de France « *en retirant toutefois un habillement d'Incas qui doit être placé dans le Cabinet Royal de cette Cour selon la volonté de Sa Majesté* ».

Ortega y ajouta, *de son chef*, une partie des vases et il eut le cynisme d'annoncer triomphalement ce beau larcin à Ruiz qui se fit naturellement un plaisir d'en informer Dombey. « J'ai présenté au *Roy d'Espagne*, écrivait-il[3], l'habillement de l'Inca que M. Dombey *destinait au Roy de France*, avec *la superbe caisse de vases* trouvés dans la sépulture des anciens Péruviens ».

J'ai déjà dit que cette pièce de premier ordre est encore aujourd'hui conservée au *Museo Archeólogico Nacional* de Madrid, où l'on sait seulement qu'elle provient de Pachacamac. Le catalogue actuel de cet établissement attribue à Don Baltasar Taime, évêque de Truxillo (1788) la collection céramique à laquelle notre infortuné compatriote a pourtant contribué involontairement, il est vrai, pour une large part[4].

Dombey apprit le désastre dix-huit mois plus tard par une lettre d'Angivillers; il n'en fut pas trop découragé. « Il est facile, écrivait-il à Thouin, de remplacer les plantes sèches perdues, parce que je n'en envoyai que la plus petite quantité, craignant le malheur qui m'est arrivé. Quant aux cu-

1. P. 77.
2. P. 416.
3. P. 117.
4. Il serait possible, si l'on avait le désir de rendre à chacun ce qui lui appartient, de démêler les collections confondues aujourd'hui. Dombey n'avait au moment du départ de *El Bueno Consejo* que des objets de Chancay et de Pachacamac. L'évêque D. Baltasar Taime avait exhumé ses vases de Truxillo. Or on sait fort bien aujourd'hui que ces derniers, de fabrication Chimu, présentent des caractères qui les différencient nettement, dans la plupart des cas, de ceux des Yuncas de Lima, Pachacama, etc.

riosités il n'est pas facile de les remplacer; le hazard seul les procure. Je m'étois défait jusqu'aux draps de lit acheptés à Paris pour mon mariage, pour acquérir le vêtement de l'Incas que j'avois envoyé à M. le C[te] d'Angivillers pour être présenté au Roi »... Il ne pouvait pas se plaindre, dit-il ailleurs; « le vaisseau *El Bueno Consejo* ayant été pris par les Anglois, ensuite racheptè par les Espagnols à Lisbonne, la France perdoit tous ses droits ». Quelques lots d'objets de ce premier envoi de Dombey, antiquités, plantes sèches et graines parvenaient un peu plus tard, à Paris, faibles témoins du zèle et du mérite du laborieux voyageur.

CHAPITRE VI

De Lima à Ceuchin. — Eaux minérales. — Traversée de la Cordillière des Andes. — Séjour à Tarma et à Huasa Huasi. — Herborisations et fouilles. — De Tarma à Lima par S. Mateo. — Manuscrits de Joseph de Jussieu.

Cependant l'activité de Dombey avait trouvé un nouvel emploi et il s'était engagé dans une entreprise qui lui souriait d'autant plus qu'elle le rapprochait de cette Cordillière des Andes qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir à distance et sur laquelle il désirait depuis longtemps « courir et ramasser de toutes ses forces les belles plantes qui y sont », comme il l'écrivait à Jussieu[1]. Le 16 février 1779, le Vice-Roi D. Manuel de Guirrior lui faisait savoir[2] qu'il était « convenable pour le meilleur service du bien public » qu'en même temps qu'il travaillerait à remplir sa commission botanique, il procédât, comme *étant de sa faculté*, à l'analyse des eaux minérales de Chauchin et autres qui se trouvent aux environs.

Chauchin, Chiuchin ou Ceuchin (les trois formes se juxtaposent dans les papiers relatifs à Dombey) est une petite localité, située dans la haute vallée du Rio de Huaura, à une quarantaine de lieues de Lima. Dombey, sans compter

1. P. 7, n. 1.
2. P. 53, n. 1.

et toutes affaires cessantes[1], se hâte d'obéir à la réquisition du Vice-Roi auquel il est flatté de pouvoir se rendre utile et nous le trouvons remontant gaiement la large vallée dont il a visité le cours inférieur en 1778.

« A quinze lieues de la capitale, écrit-il dans son journal, en s'éloignant de la côte et en pénétrant dans les montagnes on rencontre en peu d'heures toutes les saisons de notre Europe. » Aussi les plantes sont-elles « extrêmement variées », et l'herbier du voyageur s'enrichit-il de nouveaux types, à mesure qu'il approche des sources thermales qu'il a accepté d'étudier. Il est heureux d'être son maître et de se trouver pour un temps affranchi de la société de ses « compagnons indolens ». Bientôt il a gagné les monts au pied desquels les sources épanchent leurs eaux chaudes. Il a pris avec lui un Indien, auquel il apprend un peu de botanique pratique : les plantes nouvelles sont en si grande abondance, que le temps manque pour les mettre en herbier. En sept jours le botanisme-voyageur a décrit *cinq genres nouveaux*, dédiés à Malesherbes, Daubenton, etc.

« Si la crainte de mécontenter ceux qui espèrent sur mon travail n'inquiétoit pas mon esprit, écrit-il le 20 avril à Jussieu, en pensant à ses analyses, je serois le plus heureux des hommes d'habiter les belles montagnes où je me trouve. »

Et cependant la vie est plutôt dure pour l'étranger à Ceuchin où seul l'Alcade du village parle castillan, où le pain est inconnu, où l'Indien se refuse à vendre des vivres au voyageur et où l'on ne trouverait que des pommes de terre à manger, si « malgré le droit naturel » qui interdit toute violence, on ne se décidait pas à enlever ce dont on a besoin en payant ensuite. « J'ai soin de mon cheval, écrit encore Dombey, de ma cuisine, de mon lit... j'aurois besoin de deux ou trois esclaves; ce soulagement me permettroit d'écrire et je n'en ai pas le temps ».

L'analyse et la description des plantes nouvelles de Ceuchin forment un gros cahier qui ne comprend pas moins d'une soixantaine de diagnoses. Les espèces sont des plus variées depuis la belle loranthacée appelée *Pupa* dans le pays (*L. di-*

1. P. 252.

C'est pendant ce séjour que Dombey a exécuté des fouilles dans une grotte immense et fort élevée, à 3 lieues de Tarma, où un tombeau, dont la description est perdue, lui a donné entre autre choses remarquables parvenues et conservées à Paris, divers vases de terre cuite intéressants, un sceptre en bois de *chonta* représentant un *puma* assis orné d'un décor blanchi dans les creux ; un diadème d'argent en forme de lune et deux *topos* du même métal. La sculpture en bois est de ce style carré propre aux œuvres de l'Entre-Sierras, les poteries diffèrent essentiellement de celles de la côte par la nature et l'épaisseur de la pâte, l'engobe, la peinture, le modelé. J'en distingue quatre dans ce qui nous reste à Paris de la collection de notre voyageur, toutes quatre d'une terre très cuite, épaisse et dense, engobée d'un jaune rougeâtre-ocreux, polie avec soin, luisante et ornée de peintures polychrômes. Elles représentent un faisceau de quatre calebases bizarrement assemblées ; un oiseau d'eau, à grand bec tordu ; un masque riant dont les cheveux et les pupilles sont noirs, les iris marrons ; les lèvres et les paupières rouges, enfin les sclérotiques et les dents blanches. Le quatrième de ces vases encore plus remarquable mérite une description plus détaillée.

Il se distingue en effet tout à la fois par la beauté de la matière et la perfection relative du travail de retouche de ses détails. Il a $0^m,20$ de hauteur et $0^m,13$ de largeur et son orifice mesure $0^m,067$ d'ouverture. C'est un Indien assis, la tête couverte d'une calotte lisse, et entourée d'une fronde qui maintient une plume au dessus de l'oreille droite. Les cheveux longs indiqués par une peinture brune, tombent sur le cou et en avant des oreilles attachées très loin en arrière. Les pupilles et les sourcils sont indiqués à l'aide d'une couleur semblable à celle des cheveux. Les yeux en amande, avec paupières égales, sont cernés d'un léger relief; les angles internes portent une sorte de tatouage formé d'un petit cercle avec un point au centre. Le nez est aquilin, les narines sont un peu dilatées et la bouche souriante, aux lèvres minces relevées en arc de cercle, est cernée par un repli génio-labial bien accentué.



Vase en terre peinte, de Tarma.

(*Mus. d'Ethn. Collection Dombey.*)

Phototypie Berthaud, Paris

Le personnage est vêtu d'une longue chemise peinte de rayures longitudinales blanches et brunes. Les bras sont nus, le droit assure à la hauteur du sein une bretelle en bandoulière qui porte un petit sac où se trouve un instrument brisé devenu indéterminable. Le bras gauche porte une lourde hache assujettie dans un manche de bois à l'aide d'une épaisse courroie.

C'est la hache de pierre à oreilles, telle que nos voyageurs l'ont parfois rencontrée dans leurs fouilles. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro possède plusieurs de ces haches trouvées dans les hautes terres et dont une surtout est identique à celle que le personnage de Tarma porte sur l'épaule gauche. Cette belle pièce a été recueillie par M. Th. Ber au cours de ses fouilles de Tiahunaco.

La description que l'on vient de lire s'applique mot à mot à une autre céramique sans provenance connue, conservée au Musée Archéologique National de Madrid et dont un dessin a été publié par Janér en tête de son article *Armes offensives* (p. 277) du *Museo* de Dorregaray. Cette seconde pièce a fait partie, sans aucun doute, du lot attribué à l'Espagne dans le partage de 1785 dont il sera question plus loin. C'est une *réplique* exacte de la première et la comparaison des deux échantillons prouve bien que dans l'Entre-Sierra, comme sur le littoral du Pacifique, les anciens céramistes connaissaient toutes les ressources du moulage.

A la fin de septembre la mission se transportait de Tarma à Huasa-huasi et remontait toutes les vallées du voisinage. Palcamayo, Acobamba, Churupallana, Chunpakuma, le torrent de Susa venaient augmenter la liste des localités explorées et des espèces acquises à la science. Rhexias, Andromèdes, Gentianes, Mespiles, Asters, Valérianes, Nicotianes, Lobelias, Ophrys, etc., s'accumulent dans l'herbier. Parmi les plus intéressantes de ces nouvelles conquêtes, il y a lieu de mentionner le *Tiri*, une mélastomée, dont les branches et les feuilles bouillies servent à teindre en jaune[1] la laine

1. « J'observe, dit à ce sujet Joseph Dombey, que le jaune est la couleur la plus agréable à ce peuple » (p. 214).

et le coton ; le *Tahia macha*, dont les drupes font une teinture noire pour les peaux ; la Lobélia verte et rouge qui par ses émanations trouble la vue et donne des maux de tête (ainsi que le voyageur l'a éprouvé en faisant sa description) ; l'Andromède pourpre, *macha-macha*, dont le fruit enivre ; le *Vira vira*, un *Graphalium*, dont la feuille sert à faire des cataplasmes pour les fractures[1] ; l'Ophrys ailée qui est munie de bulbes comestibles, une hydrocotyle (*Frutilla de monte*) qui rappelle la fraise, etc., etc. Dombey a fait une place à part dans ses diagnoses de Huasa-huasi à la *Campomania tinctoria*, « dédiée à M. O. Campomanes, fiscal du Conseil de Castille, directeur de l'Académie d'Histoire de Madrid, homme aussi recommandable par son intégrité que par ses rares talens. »

En janvier 1780 l'expédition était rentrée dans la capitale, chargée des dépouilles de la Cordillière, en descendant le long du Rimac par San-Mateo et Surco. Le voyageur commençait à ressentir les effets du climat et de la fatigue. « Les chaleurs de la zone torride, écrivait-il à Jussieu en avril suivant, le passage subit du chaud au froid, l'air suffoquant que l'on respire dans les lieux très élevés ont fait un changement considérable à ma constitution. Cette grande vigueur dont je jouissois en Europe n'est pas la même ici ». Et quelques jours plus tard : « Je souffre d'une suffusion qui me fatigue beaucoup lorsque j'observe une plante. Cette raison m'a obligé de me donner deux domestiques qui me gênent dans ma fortune, mais qui m'aident beaucoup, parce que je les ai formés à mon travail ».

Il envoyait en même temps à son correspondant quelques petits manuscrits de son oncle Joseph de Jussieu, dont il s'était donné la tâche de recueillir, dans la mesure du pos-

1. Dombey, tout en relevant avec soin les détails de ces remèdes populaires, a bien soin de mettre en garde ses lecteurs contre une trop grande confiance dans leur efficacité. Ces plantes, prend-il bien soin de dire, n'ont un bon effet que lorsque la maladie est légère ; alors la Nature fait tout et le peuple, partout ignorant, crie au miracle. J'ai vu de très mauvais effets de l'application et de la décoction de toutes ces plantes dans les cas graves (*Journ.*, p. 284).

sible, les livres et les papiers. Malheureusement un chirurgien français nommé Lagrange s'en était fait livrer la majeure partie pour les rapporter en France[1]; « il mourut dans la traversée et tout se perdit par sa mort. »

CHAPITRE VII

De Lima à Huanuco. — Sur les bords du Huallaga. — Coca et quinquinas. — Incident de Cochero. — Retour à Lima. — Deuxième voyage à Huanuco. — Tupac-Amaru et l'insurrection indienne.

Pendant leur séjour à Tarma et à Huasa-huasi Dombey et ses compagnons avaient vainement tenté à diverses reprises de descendre vers l'Amazone; les immenses territoires forestiers qu'arrose ce grand fleuve n'avaient été qu'entrevus, pour ainsi dire, par Jérôme Ximenès et les autres missionnaires franciscains, et promettaient aux naturalistes des découvertes de première importance. C'était tout un monde inconnu qui allait s'ouvrir à leurs recherches!

Mais des « difficultés insurmontables » dans le détail desquelles notre voyageur n'a pas jugé bon d'entrer, vinrent se dresser devant l'expédition et l'on dut retourner à Lima sans avoir dépassé vers l'Est le Rio de Churupallana. Il fallait encaisser les récoltes scientifiques qui se montaient pour le seul territoire de Tarma à plus de 300 plantes nouvelles avec leurs descriptions et leurs dessins et envoyer de suite les paquets de graines à Madrid et à Paris.

Les planches et les herbiers furent déposés au palais du Vice-Roi. On avait résolu en effet de ne plus faire aucun envoi en Europe « jusqu'à la publication de la paix[2]. » Le sort malheureux des premières collections n'est point encore connu de Dombey et de ses compagnons, mais la prudence est de rigueur et la perte des dessins surtout serait irréparable...

Il s'agit maintenant de tenter de s'ouvrir le chemin de

1. P. 242, 250.
2. P. 56.

l'Est, dans une autre direction. On sait que le lac de Lauricocha, où suivant la croyance la plus commune prend son origine le fleuve des Amazones[1], n'est séparé de Lima que par un peu plus de 50 lieues et c'est de ce côté que l'expédition va se diriger vers les derniers jours d'avril 1780.

Après avoir franchi la Cordillière au-dessus de S. Mateo, elle atteint la Oroya, gagne le Nord en suivant le rio Mantaro et arrive, après avoir franchi le cerro de Pasco, au bord d'un ruisseau qui est en réalité la source du Huallaga, principal affluent du Marañon[2]. On n'a plus qu'à suivre ce cours d'eau une dizaine de lieues pour atteindre la ville de Huanuco qui doit devenir le nouveau centre des recherches de nos explorateurs.

C'est une excellente méthode pour des naturalistes d'explorer ainsi par étapes un pays neuf en rayonnant autour de certains centres choisis d'avance et munis des ressources nécessaires. Ils ont bien plus de chances de faire, en procédant ainsi, des découvertes qui leur échapperaient s'ils se contentaient de traverser rapidement la contrée.

Dombey a devancé ses compagnons, coupant à travers la montagne au milieu des forêts de Quinquinas et de Cocas. Il avait découvert à Quinoa un nouveau genre *Yriartia* (*Y. acuminata*); il découvre à Rondo un autre nouveau genre dédié à Tremblay, l'ingénieux académicien auquel on doit les fameuses expériences sur le *polype d'eau douce* (*Trembleyia spicata*).

Notre voyageur a couru de sérieux dangers dans ce périlleux itinéraire; l'Indien, son botaniste, a roulé avec sa mule dans un torrent profond et Dombey n'a pu le sauver de la mort qu'en le hissant à l'aide de cordes.

Remis de ces violentes émotions, il se hâtait d'explorer les abords de Huanuco en attendant les Espagnols et découvrait bientôt deux nouveaux genres qu'il consacrait à Lamarck (*Markea*) et à Cusson (*Cussonia*)[3].

1. P. 57

2. Dombey et ses contemporains prenaient ce fleuve pour le Marañon moderne (p. 67).

3. P. 65.

Huanuco, capitale de la province du même nom, à 270 kilomètres au N.-N.-E. de Lima, est assise sur la rive gauche du Huallaga, affluent de l'Amazone. C'est une des plus anciennes villes espagnoles du Pérou, fort médiocre par elle-même, avec ses maisons d'adobe couvertes de tuiles, mais toute remplie d'édifices religieux dont quelques-uns se font remarquer par leur grandeur et leur richesse relatives. L'altitude est de 1.872 mètres, le climat est généralement sain et fort égal, mais la dysentérie et le *tabardillo* [1] y sont répandus et les cas de goître se montrent fréquents et graves dans le populaire. L'expédition y a souffert et Hipolito Ruiz a failli mourir d'une fièvre maligne.

C'est le pays des *Chirimoyas*, ces anones au parfum délicat, à la chair savoureuse, des *Goyaves*, des Grenadilles, des Pysydies, etc. Les campagnes environnantes produisent la canne à sucre, le café ; les bois sont pleine de *Quinquinas* et de *Cocas* : et ce dernier, que Dombey avait tout d'abord mal classé parmi les polypodes [2] et qu'il reconnaît maintenant appartenir au genre *Erythroxylum* de Jacquin, est à peu près « l'unique commerce des habitans » [3]. « Notre espèce est nouvelle et nous lui avons conservé le nom spécifique de *Coca*, ses feuilles sont presque semblables à celles de l'*E. havanense*, elles en diffèrent par trois nervures dans le genre de celles du *Cinnamomum* ». « C'est un arbrisseau, dit-il ailleurs, qu'on effeuille trois fois dans l'année comme le mûrier ; l'arbre est arrêté dans sa croissance par ces pratiques et ne dépasse guère trois pieds. Il peut toutefois atteindre encore dans sa vieillesse une taille quatre fois plus grande ; bien ménagé il dure trente ans environ. »

Les Quinquinas découverts, seulement en 1779, sont au nombre de trois parmi lesquels celui que les créoles appellent *Cascarille boba* (*Cinchona nitida*). On ne compte pas les espèces de *Banisteria*, de *Sauvagesia*, de *Besteria*, de *Lantana*, de *Melastoma*, etc., etc. C'est toute une flore nouvelle qui enchante le voyageur. Les lianes (*Bejujo* ou *Vesijo*)

1. Sorte de fièvre pourprée.
2. P. 58.
3. P. 66.

abondent, obstruant tous les abords des forêts; l'une des plus remarquables est dédiée au célèbre minéralogiste Sage, l'un des maîtres de Dombey à Paris.

Le Huallaga sur la rive gauche duquel Huanuco est assise, est déjà large d'une quarantaine de mètres, mais son lit n'est encore accessible qu'à de tout petits batelets, et seulement dans la saison des pluies. Le fleuve circule dans un parcours de près de trois cents mètres, sur des bancs de graviers et des rochers et il faut dépasser Huanuco de plusieurs milles dans la direction du N.-E. pour atteindre la limite extrême de la navigation. La petite troupe est donc contrainte à s'avancer prudemment le long de la rive gauche de l'Huallaga, sur un sentier tracé à travers la forêt. Les Chunchos ne sont pas bien loin et leurs flèches empoisonnées font, dit-on, de redoutables blessures. Cette piste, qui même à Acomayo et Chinchao, aboutit à Cuchero; c'est la route qu'avait ouverte en 1631 le franciscain Philippe Lugando, fondateur des premières bourgades indiennes du Huallaga.

Avant d'entreprendre ce voyage dangereux d'une trentaine de lieues, les membres de la mission ont pris toutes sortes de précautions que va rendre en grande partie inutiles l'humidité extrême du climat : ils ont fait cuire du biscuit, saler et boucaner de la viande, ils emportent à dos de mulets du maïs, des pommes de terre, de l'eau de vie et tout le matériel de campement, lit, table, chaise, etc. Chacun a son petit personnel, domestique, muletier et guides. On herborise, en avançant, et les plantes nouvelles s'accumulent : *Bonnetia, Oldenlandia, Curcuma, Costus*, etc., etc.

Le *Mata-palos* (tue-bois) que l'on rencontre enlacé aux arbres voisins, distille une résine que les créoles assurent « excellente pour la guérison des hernies[1]. » Le bois de *Balsa* sert à faire des canots légers pour traverser le fleuve et de son fruit s'échappe une sorte de laine fine, chaude et élastique, dont les voyageurs se font à Cuchero des matelas et des oreillers. Un arbre superbe, détaché du genre *Hypericum* de Jacquin, devient le prototype du genre *Daubentonia*, etc., etc.

1. P. 72.

Cependant l'humidité a rapidement gâté toutes les provisions, et pendant six semaines d'un travail excessif, Dombey et ses compagnons sont réduits à manger du biscuit, tout souillé par les blattes. Les cousins, les abeilles noires (?) dont la forêt est remplie, leur font de cuisantes piqûres. « J'occupois, écrit le voyageur[1], mon domestique au dessèchement des plantes; j'allois avec la hache botaniser et chaque plante m'obligeoit à abattre un arbre. La chaleur et le défaut de circulation de l'air, joints au travail pénible de couper des arbres excédoient mes forces qui ne pouvoient pas se réparer faute de nourriture... La misère où nous nous trouvions étoit grande, cependant nous supportions avec plaisir nos peines à cause des belles découvertes que nous faisions. La journée étoit pour nous moindre qu'une minute, il régnoit entre nous autres botanistes et nos dessinateurs une émulation qui fut avantageuse à notre ouvrage, et nous tirâmes plus de cent dessins enluminés de Cuchero[2] » représentant entre autres nouveautés botaniques des *Clethra*, des *Uvaria*, des *Prockia*, des *Vandelia*, et de magnifiques fougères arborescentes « beaucoup de genres nouveaux en somme ou qui nous parurent tels ».

« Notre intention, continue Dombey, étoit de passer tout le mois de septembre dans ces forêts; déjà nous avions envoyé des messages pour les provisions de bouche qui nous manquoient, lorsque le 1er août à la nuit tombante, en me retirant dans mon logis chargé de plantes, je fis la rencontre dans la forêt de deux péons coupeurs de *cascarillas*, qui me dirent avec les expressions de la plus grande terreur, qu'ils venoient de faire la rencontre de deux cents *sauvages*. C'étoient, assuroient-ils, des Chunchos armés d'arcs et de flèches et nous devions être attaqués pendant la nuit. »

Toutes les armes dont disposaient botanistes et dessinateurs étaient cinq sabres et trois fusils. On fit porter les effets dans l'église afin de s'y fortifier contre l'agression attendue. Mais quelqu'un ayant observé que la construction

1. P. 73, 79.
2. P. 73.

était en bois, couverte de paille et facile à brûler, on se décida à battre en retraite. La difficulté des chemins et l'obscurité de la nuit firent rebrousser chemin à Ruiz et aux artistes. Dombey poursuivit avec Pavon, son journal sous le bras, à travers un petit sentier rempli de fondrières, et après une horrible nuit, les deux compagnons de fuite se retrouvèrent sur la bonne route, éloignés du péril, mais malades de fatigue et d'émotion. « Nous sûmes ensuite, reprend Dombey, que ce bruit avait été publié à dessein par deux coquins pour profiter du désordre et piller les maisons[1]. »

Dombey, remis de la courte maladie qu'il avait contractée à la suite de cette pénible aventure, envoyait vingt jours plus tard des mules à son Indien qui s'était courageusement offert à rester en arrière pour garder le bien de son maître, et qui rapportait peu après toutes les plantes et tous les effets en bon ordre à Huanuco[2]. « Cette aventure m'attacha beaucoup cet Indien », dit Dombey en terminant son dramatique récit.

Dombey séjourna à Huanuco jusqu'à la fin d'août pour réparer ses pertes, continuant en même temps à se multiplier au profit des habitants. Le corrégidor D. Pedro Joseph de Loyola y Estraña[3] rendait solennellement hommage au médecin français dans un décret du 27 de ce mois. Puis il fallut revenir à Lima pour se procurer des secours, afin de reprendre l'entreprise. C'était un long et rude voyage de deux cents lieues à faire[4], en franchissant deux fois la Cordillière, et Dombey, surmené de fatigue, incommodé par les alternatives de chaud et de froid, chagrin de l'anéantissement de ses premiers efforts (il venait d'apprendre à Huanuco le sort d'*El Bueno Consejo*) arriva en novembre dans la capitale de la vice-royauté en un assez triste équipage, ayant perdu en route deux mules et le *peu de vaisselle* qu'il

1. P. 74-75.
2. P. 79.
3. Voy. plus loin, p. 398-399.
4. De Lima à Huanuco en ligne directe il n'y a que 67 lieues environ, mais avec le détour obligé par S. Mateo, il y a bien les 100 lieues dont parle Dombey.

avait emportée à son usage[1]. Il trouvait au retour beaucoup de dégâts dans ses effets, mais toutes ses collections en ordre, et se mettait rapidement à organiser une nouvelle expédition à l'intérieur. Huanuco en devait être de nouveau le point de départ et l'on aurait gagné le Para par Pampa-Hermosa et Lamas en descendant le Huallage et l'Amazone[2]. « Un beau morceau de gomme élastique naturelle » qu'il s'était procuré des sauvages l'excitait particulièrement à rechercher l'existence des plantes à *caûchu* (caoutchouc[3]), dont il soupçonnait l'importance au point de vue économique.

Il lui fallait, pour réaliser ce grand projet, réunir une somme considérable. Les 10.000 livres d'extraordinaire allouées par Necker avaient été employées au profit des collections et il n'y fallait plus compter. Ses compagnons, qui touchaient chaque année 4.000 # de plus que lui-même, se trouvaient ses débiteurs pour la somme de 7.850 piastres[4]. Où allait-il trouver les ressources nécessaires pour ravitailler l'expédition demeurée en souffrance à Huanuco et l'entraîner jusqu'aux bouches de l'Amazone? Deleuze particulièrement bien renseigné à cet égard, va suppléer au silence des lettres et des journaux[5]. Tout est bon à citer dans ce passage consacré à la vie de Dombey à Lima et à la façon dont il prépare sa nouvelle expédition. « J'ai dit, écrit Deleuze[6], que Dombey rapportoit à Lima le fruit de ses herborisations. Dans cette ville il s'occupoit à rédiger ses descriptions qu'il écrivoit au moins en double, à arranger ses herbiers, à se procurer tous les objets qui pouvoient l'intéresser : ces soins auxquels il se livroit avec ardeur n'absorboient pas cependant tout son temps. Il avoit d'abord été bien reçu ainsi que ses compagnons; mais bientôt, dans un

1. P. 77.
2. P. 80.
3. P. 205.
4. P. 75.
5. Le journal de Dombey s'arrête brusquement à l'aventure de Cochero.
6. *Loc. cit.*, p. 144.

pays où le luxe est excessif, où la richesse est tout, où les sciences sont si peu connues[1], des hommes qui alloient à pied, qui ramassoient des herbes, furent l'objet de la raillerie et du mépris[2]. Quelques personnes seulement à qui ils avoient été recommandés, les traitoient avec distinction. Il y avoit contre Dombey une prévention plus défavorable; les ouvrages des philosophes et des littérateurs françois avoient scandalisé le clergé espagnol et tout François passoit pour hérétique ». Si l'Inquisition, écrit Dombey à Thouin, avoit quelque pouvoir sur un envoyé d'un Roy, je ne vivrois pas un instant en Espagne[3] ». Cependant, continue Deleuze, il se conduisit avec une prudence qui lui concilia bientôt l'estime et enfin la considération. Il étoit médecin et il alloit voir les malades; quelque prévention qu'on eût contre lui, on ne le regardoit pas moins comme plus habile que les médecin du pays; il visitoit également les riches et les pauvres, et n'acceptoit absolument aucun salaire de personne[4]; il distribuoit aux pauvres les remèdes *gratis*, il leur donnoit même de l'argent. S'il travailloit sans relâche jusqu'à la nuit, il alloit ensuite dans la société, évitant seulement de se trouver dans les mêmes maisons que ses compagnons de voyage[5]. Les femmes du Pérou sont très agréables, elles aiment beaucoup le plaisir, mais elles n'ont aucune instruction[6]. Dombey ne recherchoit point leur société particulière, mais il leur faisoit sa cour dans les assemblées. Le jeu est leur principale occupation; faire leur partie est le plus sûr moyen d'être bien accueilli; comme elles n'attachent point de prix à l'argent, elles font peu d'attention à leur jeu. Dombey se prêtant à leurs amusements, jouoit les jeux de commerce d'une manière noble et désintéressée, mais avec attention : il étoit heureux et il gagnoit; c'étoit pour lui une ressource, et il est assez singulier qu'un

1. Il ne faut pas oublier que tout ceci est écrit en 1804.
2. P. 48.
3. P. 63.
4. P. 97, 172, 246.
5. P. 87.
6. P. 47.

goût si souvent ruineux et presque toujours opposé à celui de l'étude, lui ait été utile et l'ait mis à même de faire des acquisitions d'objets d'histoire naturelle. En se conformant aux usages, en se distinguant auprès des femmes. par une galanterie respectueuse, Dombey acquit bientôt une grande réputation. Pour les gens frivoles, c'étoit un des hommes les plus aimables qu'on pût rencontrer; pour ceux qui savent apprécier le mérite, il étoit recommandable par ses mœurs et ses connoissances; enfin par la douceur de son commerce, par sa franchise, par les services qu'il avoit rendus, il s'étoit fait des amis qui lui offroient l'argent dont il avoit besoin[1]; un d'eux lui prêta à la fois 40.000 #! Cependant il ne faisoit point d'économies. Avoit-il gagné, il payoit d'abord ses dettes, il faisoit ensuite des acquisitions, et s'il lui restoit quelque chose, il le donnoit aux malheureux. Voilà pourquoi on le vit tantôt faisant de grandes dépenses, tantôt réduit à n'avoir pas même un domestique[2], et travaillant avec le même zèle dans toutes les circonstances.

« Si le gouverneur Espagnol est souvent méfiant, continue Deleuze, si le peuple est livré à l'indolence et avili par la superstition, il y a dans cette nation, peut-être plus que chez toute autre, des hommes d'une âme élevée et généreuse, qui sont enflammés par tout ce qui porte le caractère de la grandeur et qui ne comptent pour rien les sacrifices; il y a des hommes éclairés qui font d'autant plus de cas des lumières, qu'elles sont plus rares et qu'ils en sentent mieux le besoin. Ce fut dans cette classe que Dombey trouva des admirateurs et des amis. Ils s'estimèrent heureux de lui offrir leurs services, de lui ouvrir leur bourse, et de coopérer ainsi au bien qu'il faisait[3] ». Plusieurs traits de sa conduite devaient bientôt exciter l'enthousiasme de ces braves gens.

« Lorsque Dombey se fut procuré les fonds nécessaires, (cela demanda dix-neuf jours seulement) et qu'il eut encaissé les objets qu'il avoit recueillis, il voulut retourner à

1. P. 261, etc.
2. P. 49.
3. « J'ai dépensé à mes amis, écrit-il à Thouin, 200.000 + » (p. 101).

Huanuco où il avoit laissé ses compagnons. Ce voyage présentoit des dangers qui s'étoient singulièrement accrus pendant les dernières semaines : plusieurs provinces étoient en feu : l'Indien Joseph Condorcanqui se disoit cacique du Tungaruca et se faisoit passer sous le nom de Tupac-Amaru pour un descendant des Incas, étoit à la tête d'un parti de plus en plus considérable; il avoit entraîné dans sa révolte une foule de villages. Déjà cette guerre avoit coûté la vie à plusieurs milliers d'habitants, et l'on craignoit que le Pérou ne fût perdu pour Sa Majesté Catholique. Ces circonstances alarmantes ne changent point les projets de Dombey et il arrive à Huanuco, à la fin d'août 1780[1]. Il trouve la ville plongée dans la consternation et réduite à la plus affeuse détresse : on n'avoit ni vivres ni argent ».

Il se présente le 11 janvier devant le corregidor de la ville[1] et lui offre « pour subvenir à la subsistance et au « maintien des troupes qui doivent la garder et la défendre... « dix charges de bled, dix de fèves et mille piastres fortes en argent effectif ». Le conseil se réunit en Assemblée générale, les officiers des corps d'infanterie et de cavalerie, colonels et capitaines[2] ont été convoqués et après lui avoir rendu « les grâces dues à la franchise et libéralité d'avoir « préparé ladite somme d'argent et de denrées pour le « bien de la troupe, déclarent qu'ils maintiendront leurs « compagnies à leurs dépens et chacun à son tour. » Des remerciements sont votés pour une *action si méritoire*, non seulement par le Conseil, mais aussi par le chapitre de Huanuco[3] : le procureur général[4], le gouverneur de la montagne de Huanuco[5], le visiteur général et le Vice Roi lui-même[6] lui adressent des remerciements chaleureux.

« Quoique mes offres ne fussent pas du tout acceptées, écrit Dombey à Thouin, cependant j'ai fait naître l'émulation

1. P. 401.
2. P. 401, 401, 405.
3. P. 403.
4. P. 409.
5. P. 409.
6. P. 405.

qui sauva ces provinces du désastre qu'éprouva le Cusco ». Ne voulant pas reprendre ses vingts charges de grain, il les offrit aux pauvres et notamment aux malades de l'hôpital de Saint-Jean de Dieu. A son départ de Huanuco, Dombey fut accompagné des bénédictions de tout un peuple[1]. Il rentrait à Lima à la fin du mois de mars 1781.

CHAPITRE VIII

De Lima à Concepcion. — Vingt mois au Chili. — La peste. — De Santiago à Coquimbo. — Dans la Cordillière Chilienne. — Mines de Jarilla. — Le pin d'Araucanie. — Retour au Pérou. — Le *bicho*.

Dombey avait appris, nous l'avons dit, à son premier retour de Huanuco, le sort fait à ses premières collections par les corsaires anglais, puis par la malice d'Ortega, et en revenant se fixer pour quelques mois au siège de la Vice-Royauté, il se préoccupa tout d'abord de réparer ses pertes dans la mesure du possible. Les dessins de Brunette et de Galvez avaient été rachetés à Lisbonne; on remplaça facilement les plantes sèches[2] dont il existait des doubles, et l'œuvre botanique au moins se trouva restituée en son entier.

Dombey est bien fatigué et parle de rentrer en Europe. Mais avant de regagner sa patrie il désire connaître le Chili, d'autant plus intéressant à visiter pour un botaniste, que le climat est plus voisin du nôtre et que par conséquent les espèces végétales sont d'une acclimatation plus facile et plus sûre.

Ayant reçu de Cadix le papier qui lui manquait pour ses herbiers[3] et déposé entre les mains des gardes du trésor royal vingt et une caisses de collections dont il envoyait l'inventaire à Paris[4], il entraîne ses collaborateurs, à la fin

1. Deleuze, *op. cit.*, p. 148.
2. P. 81.
3. P. 82.
4. P. 80, 93.

de novembre 1781, de Lima à la Concepcion du Chili où ils parviennent au mois de févier suivant. Il a ses deux préparateurs indiens qu'il s'est attachés au prix de lourds sacrifices et dont les services lui sont tous les jours plus précieux[1].

La Concepcion où l'expédition séjourne quatorze mois (1782-1783) est un chef-lieu de province, siège d'un évêché, à un peu plus de cent lieues au S. S. O. de la capitale de la vice-royauté sur la rive droite du Biobio, et à trois lieues du Pacifique, où Talcahuano est son port.

C'est l'automne; les travaux des naturalistes commencent tout aussitôt et en très peu de temps. Dombey, à lui tout seul, a réuni les éléments d'une collection presque aussi importante que celle qu'il a laissée à Lima.

Le Chili est le pays des myrtes, des lauriers (*Sassafras*, *Boldo*, etc.), des *Catas* (*Piñol*, *Noto*, *Rarale*), etc., etc. Les nouveautés abondent, et cette fois c'est Valmont de Bomare, l'auteur du *Dictionnaire*, le savant abbé Rozier, directeur du *Journal de Physique*, et d'autres encore qui donneront leurs noms aux genres décrits dans le *Journal* (*Bomarea*[2], *Roziersia*, etc.). Un des *Catas* sera offert — c'est Ortega qui l'a demandé de Madrid, — à Moniño, comte de Florida-Blanca, ministre des affaires étrangères, et Dombey de noter malicieusement en passant que Linnæus a recommandé « de ne dédier les plantes qu'aux botanistes qui s'en sont rendus dignes par leurs travaux et leur savoir! ». Le *Coquil-boquil*, « plante grimpante, dont le fruit se mange et dont le tronc sert à faire toutes espèces de liens », s'appellera *Thouinia* en l'honneur de l'ami et du maître du Jardin du Roi. Le *Michaye* « très propre à faire de belles haies vives, agréable à la vue par ses belles fleurs et ses fruits persistants » devient le *Volkameria verticillata*.

Le *Lithi*, arbre d'un beau vert agréablement arrondi, dont les branches font de bon charbon, et dont le tronc

1. P. 83.

2. Il y avait déjà un genre *Bomarea* et dans une lettre d'avril 1785, Dombey priait L'héritier, par l'entremise de Thouin, de prendre à son compte le nouveau genre, *Héritieria macqui* (p. 153).

donne des *courbes* pour les vaisseaux, mais qui porte une ombre aussi dangereuse, dit-on, que *celle du Mancenillier*; le *Maiten*, une *Cassina*, réputée contre-poison du *Lithi*; le *Couilli verde*, une *Oxalis*, dont on prépare des tourteaux, qui donnent en décoction une boisson rafraîchissante[1]; le *Quillay*, une saponaire, dont l'écume savonneuse sert à dégraisser les laines; le *Hulgue* des Indiens, une Gratiole apéritive et purgative; le *Maytensillo*, une *Landernia*, « un de leurs plus souverains purgatifs » ; enfin un Fucus indéterminé très grand et très épais, abondant sur la côte et recherché des indigènes, qui le font cuire sur la braise; toutes ces plantes intéressantes méritent d'être signalées, au milieu des descriptions sans nombre que nous ont conservées les cahiers du voyageur[2].

Cependant ce pays, habituellement si salubre, est devenu le foyer d'une épidemie qui rappelle celle de Tarma, et Dombey n'a pas oublié qu'il est médecin et qu'il a une première fois réussi dans sa lutte contre le mal. « La peste désoloit ce beau royaume, écrit Dombey[3]; Saint-Jacques (Santiago), la capitale avoit perdu 14.000 hommes et la Conception 21.000. Les enfants étoient trouvés morts sur les mamelles de leurs mères abandonnées!... Je m'aperçus qu'il y avoit plus d'épouvante que de péril, je renonçai à entrer dans les maisons de mes amis qui craignoient la contagion et je me dédiai surtout aux pauvres. Je leur donnai des gardes payées chacune 5 # par jour, des matelas, de la viande, du riz, du vinaigre, le vin, le sucre, enfin tout ce dont ils pou-

1. « Je possède, dit Mouton-Fontenille (p. 44) la moitié d'un gâteau fait, à ce que m'a dit Dombey, avec les feuilles de deux espèces d'*Oxalis* du Chili, connues sous les noms de *Culi rouge* et de *Culi vert*. On emploie dans le pays ces gâteaux pour guérir les fièvres malignes. On peut juger par l'acidité de ce gâteau, fait depuis trente ans, de celle que doivent avoir les feuilles de cet *Oxalis* lorsqu'elles sont fraîches. Ces feuilles laissent dans la bouche une acidité très agréable. Je pense que les feuilles de l'*Oxalis acetocella* pourraient être employées à faire de fins gâteaux; c'est une expérience à tenter. »

2. Les localités mentionnées aux environs de Concepcion sont Coronel, Playa-blanca, Villagra, Palo-Negro et Coulioume.

3. P. 407-408.

voient avoir besoin; mes soins eurent un succès étonnant. Lorsque l'on vit que je guérissois sans mourir, l'effroi disparut, plusieurs personnes charitables m'aidèrent de leurs dons et en deux mois de temps il n'y eut plus de peste ». Dn Francisco Joseph de Maron, évêque de Concepcion voulut lui donner de sa conduite dans ces circonstances, un certificat des plus sympathiques[1]. Il alla plus loin; décidé à garder à Concepcion un médecin de cette valeur, il lui faisait offrir 2.000 piastres de traitement en qualité de médecin de la ville; il tenta même tous ses efforts pour lui faire épouser une jeune fille fort belle et fort riche qui était touchée de son mérite et de ses vertus. Dombey était sur le point d'accepter un établissement qui lui était « moins agréable encore par l'argent que par l'intérêt du cœur. » Mais il estima qu'il était avant tout de son *devoir* de terminer la mission qu'il avait acceptée en rapportant à sa patrie le fruit de ses labeurs, et il abandonna brusquement le pays avec « la douce satisfaction, dit-il, d'être payé de ses soins par les larmes des pauvres qui le combloient de leurs bénédictions ». Il a plusieurs fois depuis lors laissé deviner ses regrets. « Plut au Ciel, disait vingt plus tard Deleuze[2], qu'il eût cédé aux sollicitations de la reconnoissance! il vivroit encore; il auroit envoyé du Chili en Europe ce qu'il auroit pu recueillir, il n'auroit pas eu la douleur de se voir privé de la plus grande partie du fruit de ses travaux; il n'auroit pas été en proie aux chagrins qui empoisonnèrent son existence et faillirent troubler sa raison; il n'auroit pas été témoin de ce spectacle de terreur et de barbarie qui le força à quitter la France; il n'auroit pas enfin péri misérablement dans des lieux où il n'avoit ni parens ni amis!.....

A peine arrivé à Santiago, où le précédait sa réputation de savoir et d'habileté, Dombey recevait de D. Thomas Alvarez Açevedo, Régent de l'Audience Royale et Visiteur des finances du Royaume, une lettre où ce personnage le priait d'aller examiner une mine de vif-argent, signalée sur un

1. Deleuze, *op. cit.*, p. 150-151.
2. Voy. la correspondance d'Açevedo avec Dombey, p. 413 et suiv.

coteau nommé la Jarilla, près d'Andacollo, à douze lieues de La Serena, chef-lieu de la province de Coquimbo. On comptait sur ce gisement pour remplacer ceux de Huancavelica devenus inabordables[1]. Dombey était prié en outre d'examiner les autres carrières qu'il rencontrerait sur sa route et d'en rapporter des échantillons bien classés pour les analyser. On lui demandait des plans géométriques et perspectifs, et des descriptions détaillées.

C'était un voyage de près de cent lieues, que malgré sa santé délabrée et sa vue qui baissait[2], le courageux voyageur n'hésita pas à entreprendre après trois jours seulement de préparatifs et qu'il prolongea bien davantage encore en s'avançant jusqu'à Copiaco, chef-lieu de la province d'Atacama où il découvrit le gisement du cuivre muriaté décrit depuis lors par Haüy sous le nom d'*atacamite*[3]. Il était rentré en septembre 1783 à Santiago, ayant rempli le mandat qui lui avait été confié[4] de façon à mériter les témoignages de satisfaction et de reconnaissance que lui prodiguait D. Thomas Alvarez Açevedo.

Le gouverneur de Coquimbo, D. Gregorio Dimar de Echaurren a voulu payer de sa bourse les frais de nettoyage et de dessèchement de la mine prospectée par le naturaliste français et l'envoyé de la Cour de France ne peut pas être moins grandiose que le fonctionnaire espagnol. Açevedo lui a dit et répété dans chacune de ses lettres que les frais de la mission seraient « remboursés par les finances du Roy ». Mais Dombey a dépassé 15.000 ₶, c'est une très grosse somme; il ne veut pas qu'on le marchande et refuse de présenter ses comptes.

« On m'offroit mes déboursés, écrivait-il plus tard à Thouin, mais si je les avais reçus, j'aurois eu l'air d'avoir été récompensé, parce que le voyage étant cher et ne faisant pas tout de suite en Europe la différence des dépenses d'un

1. P. 110.
2. P. 94, 121, 264.
3. P. 108.
4. P. 121. — Il avait dressé lui-même un plan de deux lieux où l'on pouvait ouvrir 30 à 40 mines.

pays à celles d'un autre, on les aurait trouvées exorbitantes ». D'ailleurs, ajoutait-il avec fierté, « que signifie d'employer un homme, de l'exposer et ensuite de lui offrir de régler ses avances? Sans doute que si j'avois été un homme de mauvaise foi, en triplant mes comptes j'aurois été payé et *récompensé*! J'aimois mieux renoncer à tout et en avoir le mérite. » Il eut cet autre mérite encore aux yeux des Espagnols, celui d'adresser à Madrid un mémoire sur le gisement et l'exploitation des mines en général, où il détaillait les moyens de les reconnaître et de les mettre en valeur[1]. C'est d'après ces instructions du naturaliste français qu'on envoya un peu plus tard des minéralogistes espagnols au Chili (1783).

Il rendit cet autre service à la marine d'Espagne de lui signaler le rôle utile qu'était appelé à jouer dans la construction navale le pin d'Araucanie « droit comme une flèche » et « haut de 150 pieds. » Cet arbre, dont Molina avait déjà parlé et que Daubenton a fait connaître en 1787 sous le nom de *Basilaire* à la Société d'Agriculture, est le même que Lamarck a décrit sous le nom de *Dombeya* et Jussieu sous celui d'*Araucaria*.

Le *S. Pedro d'Alcantara* ayant été démâté à Talcahuano d'un coup de tonnerre, était allé au Callao chercher un autre mât qui avait coûté au roi d'Espagne 30.000 piastres ou 150.000 #. Sur les conseils de Dombey un second mât, égal au premier, tiré de l'arbre dont il est question, fut donné au même vaisseau dans les chantiers de Talcahuano et ne coûta que 3.000 p. ou 15.000 #, ce qui valut à notre voyageur « un honneur dont peu de particuliers jouissent », une lettre de remerciements du ministre des Indes de la part du roi Charles III[3].

L'idée que l'on avait partout du savoir de Dombey, la

1. P. 166.
2. P. 121.
3. P. 172-173. — On lui doit aussi la découverte entre Santiago et Coquimbo, d'un arbrisseau résinifère (p. 124); il envoya un petit caisson de cette résine par le courrier avec un mémoire pour Galvez.

confiance que lui témoignaient les autorités, les témoignages de satisfaction qui s'accumulaient dans ses portefeuilles avaient surexcité au plus haut point la basse jalousie de Ruiz et des dessinateurs, Pavon seul demeurait en dehors de leurs petites conspirations et restait attaché au chef de la mission qui s'était fait de lui un véritable ami. Dombey n'ignorait rien de ces hostilités sourdes et il a cité des traits bien remarquables de la perfidie du cousin d'Ortega. Il ne s'en est jamais plaint d'ailleurs et il a toujours affecté même après son retour de se loner des égards, de la conduite et des travaux[1] des compagnons qui lui avaient été imposés.

Ce sont des sentiments analogues à ceux de Ruiz qui dirigèrent, après le retour à Lima, la conduite du visiteur Escovedo. Je renvoie le lecteur aux détails que donne Dombey[2] sur l'entrevue qu'il eut alors avec ce très haut fonctionnaire qui, inspiré par Ortega, reçut fort mal l'envoyé du Président et du Régent de Santiago, porteur d'échantillons métalliques des mines qu'il avait réouvertes. La fermeté de Dombey eut raison des insultes du visiteur, qui peu soucieux, après réflexion, de s'attirer une mauvaise affaire avec un envoyé du neveu de son Roi, donnait le lendemain à l'insulté de la veille toutes les satisfactions qu'il pouvait souhaiter et publier!...

La vue de Dombey s'était affaiblie par le travail prolongé des analyses florales, et dans son voyage à la Jarilla il était devenu sourd[3]. « Quand on est sourd et aveugle, écrivait-il non sans quelque exagération, on n'a, je crois, plus rien à faire que de plier bagage et de se mettre dans un coin pour ne pas être heurté des passans ». Il avait pris le scorbut. « Je perds beaucoup de sang par les gencives; mes forces sont diminuées et avec elles tous désirs de fortune et d'ambition[4]. » Et bientôt une dysentérie violente qu'il attribuait

1. P. 120-121.
2. P. 122.
3. P. 266.
4. P. 267.

à l'émotion que lui avait causée l'algarade d'Escovedo[1], le réduisait à la dernière extrémité. Le *bicho* se déclarait, terrible complication intestinale dont personne ne guérissait, disait-on à Lima[2]. « Lorsque j'arrivai au Pérou, écrit tristement Dombey à d'Angivillers le 8 février 1784, frappé de la singularité de cette maladie, j'écrivis un mémoire que j'ai différé d'envoyer à l'Académie Royale de Correspondance de Médecine, parce qu'il me manquoit quelques observations. J'ignorois alors que je devois me les fournir à moi-même! »

Le pauvre voyageur lutte contre son mal avec la dernière énergie, et presque mourant travaille encore, sans discontinuer, à mettre ses collections en état d'être embarquées par le prochain navire de registre. « Si dans ces jours-cy je vais à mal, écrit-il le même jour à Thouin, je formerai un petit caisson de mes papiers et je les enverrai à M. l'Ambassadeur d'Espagne, je crois qu'avec une précaution aussi respectable, le tout vous arrivera à bon port[3]. » Et plus loin : « A l'exception de mon herbier, de mes mines et des autres curiosités, dont j'ai même acquitté le droit de Quint au Roy, je débarquerai nud à Cadix ; il y a cependant à parier que mon mal et mes chagrins me tueront[4]. » Le mal inexorable pour tant d'autres, ne tua pas notre courageux explorateur qui s'embarquait encore fort souffrant avec ses 73 caisses le 14 avril 1784 sur ce même galion *El Peruano* qui l'avait naguère amené de Cadix à Lima.

1. P. 100.
2. P. 270.
3. P. 101.
4. P. 102.

CHAPITRE IX

De Lima en Espagne. — Tempêtes dans l'Atlantique sud. — Relâche à Rio-Janeiro. — Arrivée à Cadix. — Encore Ortega. — Partage et promesse. — Retour à Paris.

El Peruano, de 50 canons, commandé cette fois encore par D. Joseph da Cordova y Ramos, doit convoyer jusqu'à Cadix un second galion, de moindre force, le *S. Pedro d'Alcantara.* Par délibération du Vice-Roi et du Visiteur-général et pour éviter toutes contestations à l'arrivée, les caissons du Roi de France sont à bord d'*El Peruano*; ceux du Roi d'Espagne ont été embarqués à bord du *S. Pedro*[1]. Les deux navires marchent de conserve jusqu'au 44e degré sud, mais à cette hauteur une voie d'eau se déclare à bord du dernier et il est contraint de gagner Talcahuano pour se réparer au plus vite.

Les vents continuent à se montrer favorables jusque par 50°, et l'on se flatte de doubler heureusement le cap Horn, lorsque le temps change si complètement qu'il ne faut pas moins d'un long mois pour *franchir 10 degrés* « avec des vents et une mer si forte » que l'équipage composé pourtant de 400 hommes se trouve « rebuté de travail et transi de froid ». Le 16 juin[2], par 59°, le navire a perdu son timon pendant la nuit et toutes les œuvres mortes de la proue sont enlevées par un coup de mer. « Une courbe-bande, dit Dombey, servant à assujettir notre beaupré, d'où dérivait toute la sûreté de nos mâts se rompit. Notre grande vergue se rendit; le bâtiment ne gouvernoit plus. » *El Peruano* est lourdement chargé de 50 millions pesant; or, argent, cuivre, cacao, quinquina, avec six mois de vivres. Trente-deux hommes sont morts du scorbut, soixante-douze sont malades. Depuis un mois on n'a pas pu faire le point; on est vers les Malouines et l'on craint d'être jetté à la côte par les courants du large.

1. P. 134, 136.
2. P. 104.

On tente de remonter un gouvernail, il faut pour cela des plongeurs. Dombey, toujours généreux, offre 300 piastres au premier qui se jettera à l'eau ; douze hommes se précipitent, la marche du navire est assurée et prudemment on atteint Rio Janeiro où l'on mouille le 4 août 1784[1].

Pendant cinquante-neuf jours Dombey avait eu devant les yeux les horreurs d'une mort *beaucoup plus effrayante que celle que l'on donne aux criminels* : il en avait *perdu les cheveux*[2] ; son état scorbutique était toujours grave[3] et sa santé générale demeurait fortement compromise[4]. Le vice-roi, D. Vasconcellos y Sousa, qui connaissait les services éminents rendus à Huanuco et ailleurs par le voyageur français, lui fait l'accueil le plus distingué[5]; il l'envoie prendre en carrosse et le conduit lui-même visiter une maison de campagne, où il lui montre une superbe volière, et une fort belle collection de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons et d'insectes[6]. Il lui fait voir ensuite une corderie où l'on confectionne des câbles très solides avec une sorte d'*Urena* (*Waltheria*) dont notre voyageur se hâtera de recueillir des semences pour le Jardin du Roi[7]. Le Vice-Roi lui envoyait peu après une caisse si belle que Dombey, toujours grandiose, donna *13 onces d'or* au porteur[8].

Le bon air, une alimentation choisie, rétablirent suffisamment sa santé pour qu'il lui fût possible de botaniser quelque peu, malgré des pluies presque continuelles, et il eut assez de bonheur pour découvrir aux environs de la ville plusieurs espèces nouvelles et notamment un *Lithrum* et quatre *Dalechampia*[9].

1. P. 105, 273.
2. P. 114, 272.
3. P. 103.
4. P. 111.
5. P. 274.
6. P. 106, 123.
7. P. 127.
8. P. 123.
9. P. 112, 285.

Pendant qu'on réparait lentement le navire, Dombey augmentait sa collection par des acquisitions heureuses dont il emplissait cinq nouvelles caisses. C'étaient des pierres précieuses, telles qu'une aigue-marine de la grosseur d'un œuf de pigeon, un saphir, des topazes, des cristaux de roche, etc.[1]; c'était encore un arbre portant « perchés sur ses branches treize jolis oiseaux[2], » puis, une collection de *bois d'usage*, de la *gomme élastique* (*caûchu*) pour l'Académie, enfin une collection de papillons, qui sont encore aujourd'hui parmi les plus beaux de ceux que l'on admire dans les armoires du Muséum[3].

El Peruano, complètement radoubé, reprenait sa course à la fin de novembre vers l'Espagne, où les retards causés par la longue relâche du galion à Rio-Janeiro donnaient de vives inquiétudes[4]. Il jetait l'ancre dans le port de Cadix le 28 février 1785[5] après un voyage de dix mois, dont huit mois moins dix-sept jours à la mer.

En débarquant, Dombey était *comme hébêté*, et *pouvait à peine parler*[6]; sa faiblesse était telle qu'il avait de la peine à écrire[7] et c'est dans ce fâcheux état de santé qu'il allait avoir à subir une lutte inégale et prolongée pour défendre sa propriété scientifique.

Il apprenait, en descendant à terre le 26, du secrétaire du consulat de France à Cadix, Jean-Baptiste Poirel, que le Président de la Contractation attendait des lettres de Madrid pour lui remettre les 78 caissons qui contenaient sa collection.

Peu après arrivent deux ordres de Galvez, le premier déclarant que les caisses seraient déposées dans un appartement séparé de la Douane, le deuxième, en interdisant

1. P. 106-107, 127.
2. P. 124.
3. P. 107.
4. P. 369.
5. P. 114.
6. P. 124.
7. P. 113.

la vue à tout le monde et à Dombey lui-même[1]. Des nouvelles reçues de Lima assurent que, pour sauver le *S. Pedro d'Alcantara*, on l'a allégé de tout son contenu à l'exception du trésor dont il était chargé. Les collections des naturalistes espagnols sont à la mer, et Dombey commence à craindre qu'on élève des prétentions sur les siennes.

En attendant de nouvelles décisions de Madrid, il s'agite maladivement sur le sort de ses caisses qu'il a si coûteusement emballées au Pérou. Il ne cesse de pleuvoir, il craint l'humidité;... on va lui tendre des pièges en introduisant quelque part dans son bagage des objets prohibés!!... Le doute où on le laisse est vraiment cruel. Ses dépenses augmentent chaque jour, sa santé reste mauvaise et l'Indien qui l'accompagne est gravement malade à son tour.

Dombey n'a laissé *aucune dette* en Amérique; il avait en quittant Santiago 20.000# destinées à régler ses créanciers français[2] mais sa maladie à Lima, l'accident du timon, le séjour au Brésil, l'ont réduit à une gêne extrême. Après bien des peines et des dépenses qui atteignent *un million* de notre monnaie, il est arrivé au port et voici que la haine jalouse d'un Ortega va l'exposer à perdre tout le fruit de ses travaux[3]. Car c'est Ortega seul qu'il accuse d'ourdir toute l'intrigue dans laquelle il se sent de plus en plus engagé; Ortega qui a violé les lettres de Goüan[4] et d'autres et les a mises sous les yeux de Galvez en les commentant avec perfidie; Ortega qui a réussi à entraver les observations demandées par Lalande à Dombey[5]; qui tracasse à son sujet l'abbé Pourret[6], etc., etc., et qu'il n'hésite pas à accuser dès lors de vouloir confisquer à son profit les notes et les herbiers de ses élèves. « Il aura, s'écrie-t-il[7], l'honneur de présenter au Roi le travail de ces infortunés, il recevra les

1. P. 133.
2. P. 289.
3. P. 137-140.
4. P. 117.
5. P. 123.
6. P. 125.
7. P. 126.

récompenses qui leur sont dues et ils mourront victimes de la mauvaise foi de leur maître ! »

C'était aller trop loin sans aucun doute : Ortega ne songeait nullement — l'avenir l'a prouvé du reste — à s'emparer des travaux de Ruiz et de Pavon. Il voulait seulement, dans un sentiment de jalousie patriotique et exclusive, qui n'excuse pas d'ailleurs les procédés odieux qu'il a souvent mis en usage, assurer à la science espagnole la priorité dans la description de documents recueillis en terre espagnole et par une mission où les Espagnols entraient pour quatre cinquièmes dans la composition du personnel scientifique et artistique.

Il lui fallait éliminer Dombey, et pour cela la première chose à faire était de le dépouiller autant que possible de ses collections personnelles. On commença par lui appliquer strictement les termes de l'Instruction de 1777[1], dont il avait accepté la teneur. L'article 6 de cette Instruction stipulait que le naturaliste français, à son retour en Europe, soumettrait *deux exemplaires* de ses Observations et de ses herbiers aux professeurs du Jardin botanique de Madrid, qui les compareraient et en choisiraient un pour les collections espagnoles. Cet article, souscrit par Dombey, impliquait, comme l'on voit, l'ouverture des caisses et le partage des collections botaniques qu'elles pouvaient renfermer, et dès le mois de septembre précédent[2], le comte de Florida-Blanca, ministre des affaires étrangères, avait avisé Vergennes, l'assurant d'ailleurs que l'opération pratiquée avec soin, à la Casa de la Contractation, sous les yeux même du voyageur, ne ferait courir aucun risque aux collections.

Le 16 mars, un mois après le retour de Dombey, d'Angivillers, directeur général des bâtiments, annonçant au même ministre l'évènement qu'il venait d'apprendre par Rayneval[3] estimait que dans les circonstances présentes, « quand même le ministère espagnol n'auroit pas annoncé ses intentions de partager dans ce qui étoit envoyé pour le Roi

1. P. 324 et suiv.
2. P. 344.
3. P. 345-346.

de France, il convenoit d'en faire l'offre et la proposition ». Et le surlendemain le ministre annonçait à Bourgoing, qui remplissait les fonctions de chargé d'affaires à Madrid, que la collection destinée au roi d'Espagne ayant été jetée à la mer, S. M. T. C. se ferait un plaisir de partager la sienne avec S. M. C. « Comme le sieur Dombey est sur les lieux, il présidera à cette opération ».

Ce fut avec un véritable désespoir que Dombey prit connaissance, au commencement d'avril, de cette décision qui le privait ainsi de *la moitié de son ouvrage* [1]. Dans les lettres qu'il adresse coup sur coup à Thouin et à Jussieu — il ne leur a pas écrit moins de quinze fois dans les trois mois qui ont suivi son arrivée à Cadix, — il invoque tour à tour sa santé et sa dépense, les difficultés d'un partage, les collections qu'il faudra étiqueter : il parle de ses avances, dont certaines caisses sont le gage, des frais de remballage qu'il y aura lieu de subir, de ses dettes qu'il ne pourra pas payer en arrivant à Paris, etc , etc. « Après dix ans de peines et de travaux, sçachant que j'étois moribond on n'a fait attention à rien de ces choses [2]. »

Il se résignera cependant, après réflexion, à se conformer à la volonté du Roi. « Les désirs d'un souverain sont des ordres pour un particulier... [3] le meilleur parti pour moi est de faire la chose de bonne grâce... j'aurai donc soin de faire un partage égal avec les personnes nommées par la Cour d'Espagne et je tirerai des reçus de tout ce que je remettrai [4]... »

Le 16 avril le président de la Contractation de Cadix annonce l'arrivée prochaine d'un disciple d'Ortega chargé de représenter le Jardin de Madrid au partage des collections.

Mais il élève, au nom du ministère des Indes, de nouvelles prétentions bien plus préjudiciables encore à Dombey que les premières. On veut exiger en effet du savant français la *promesse solennelle de ne point publier son ouvrage* avant

1. P. 146.
2. P. 346.
3. P. 146.
4. P. 144, 289, etc.

que ses collègues espagnols, demeurés au Pérou, soient de retour en Espagne, afin de *faire ensemble* la publication projetée. C'est un nouveau tour d'Ortega. Il a fait demeurer ses élèves au Pérou, afin de donner plus d'importance à leur participation à l'œuvre commune. Dombey semblera ainsi avoir abandonné l'expédition avant sa fin ; il ne sera pour rien dans une notable portion des résultats obtenus après son départ et les deux Espagnols, rentrant chargés de nouvelles dépouilles, pourront se dispenser de son concours à une œuvre, que l'abstention qui lui est imposée jusque-là laissera tout entière.

Aux yeux des diplomates, la promesse demandée à Dombey se justifie d'ailleurs, comme étant une conséquence indirecte de l'Instruction déjà citée de 1777.

Dombey répond au Président qu'il est prêt au partage, puisqu'il en a reçu l'ordre de son souverain, mais que « pour la *promesse solennelle* » il doit faire part à Versailles de cette clause inattendue : il exécutera les ordres qu'il aura reçus du ministre[4]. Et le président de lui déclarer que *tant qu'il n'aura pas donné la promesse qu'on lui demande, il ne sortira pas de Cadix* !... C'est ainsi que l'on récompense tant de travaux et tant de mérites !

En attendant les ordres de la Cour de France, Dombey, que hante le souvenir des infortunes de Joseph de Jussieu, son prédécesseur au Pérou, fait prudemment un paquet de ses *Journaux* et les remet au capitaine de la frégate *La Bellone*, M. de Costebelle, qui les emporte en France. En même temps il adresse à Bourgoing une copie française des *Certificats* qui détaillent les services qu'il a rendus à la Couronne d'Espagne au Pérou et au Chili.

Il avait écrit à Vergennes, en lui faisant connaître avec détail la conduite qu'il avait tenue pendant ses huit années d'absence, et en lui dénonçant, avec modération d'ailleurs, les mauvais procédés d'Ortega. Il s'efforçait du reste dans

1. P. 293.
2. P. 146.
3. Cf., p. 349-350.
4. P. 170-171.

toutes ses lettres de dégager la personnalité du ministre des Indes : « M. de Galvez est environné d'affaires trop considérables pour donner attention à la botanique.... Il a chargé Ortega de toute cette affaire dès 1776.... Il est probable qu'avec sa générosité que je connois, si ce seigneur étoit informé des menées d'Ortega, il en seroit surpris[1]. » Et il recommence douloureusement le récit de la vie d'« un homme envoyé seul et sans défense ; qui s'est toujours occupé dans les forêts ou avec des malades de qui il n'a jamais voulu rien prendre ; qui au contraire a toujours obéi à tous les ordres qui luy ont été donnés relativement à des objets étrangers à sa commission ; qui a toujours refusé ses déboursés ; qui a maintenu les communautés dans l'affaire de Huanuco et qui rapporte des certificats honorables des Corps de ville, du Vice-Roi, du Visiteur-Général, des Évêques, des Présidents, des Regents et du Ministre même des Indes... On aura sans doute peine à croire qu'une personne qui leur a été confiée, qui ne leur a jamais rien demandé, qui a constamment tout refusé, qui a dépensé près de 200.000 piastres en différentes occasions pour montrer son zèle et son amour pour le Roy d'Espagne reçoive à son arrivée à Cadix où il débarqua malade pour toute récompense *une prison* ! »

Il écrivait encore à Thouin au même moment. « Il aurait été nécessaire que le ministre français fût instruit de toutes les sourdes menées de M. Ortega. M. Ortega, disposant de toute la secrétairerie des Indes a toujours empêché que les certificats envoyés ne parvinssent. Rien n'est aussi poli en apparence que M. Ortega, il est habile et sçavant, reçu de beaucoup d'académies, en correspondance avec tout ce qu'il y a de plus considérable en Europe, qui s'adresse à lui pour avoir des curiosités des Indes. Le moyen que j'eusse été écouté et cru ? Je fus obligé de dissimuler les affronts reçus. Ma conduite au Pérou et au Chili auroit dû démentir les mauvaises impressions... le mal fut que rien ne put arriver jusqu'au Ministre. »

1. P. 772.

« On ignore à Paris mes souffrances et les grands sacrifices que j'ai été obligé de faire pour regagner l'Europe. Il est vray qu'arrivé à Cadix je ne m'attendois pas à ce que M. Ortega mettroit le comble à ses méchancetés. Je pourrois me venger, rien n'est aussi facile. Lorsqu'on ne craint pas la mort qu'a-t-on à risquer? J'abandonne cependant tous moyens de vengeance. Je crois qu'il sera mieux puni en l'abandonnant à son mauvais génie[1]. »

Sur ces entrefaites, le *facultatif*, un certain Juan Cuëllar, qui s'est fait connaître plus tard par un voyage botanique à Manille[2] est arrivé à Cadix (5 juin 1785). Il apporte avec lui un courrier pour Dombey que son maître Ortega garde en mains *depuis 20 mois*, ce qui donne un nouvel aliment aux ressentiments de Dombey[3]. Et le 13 juin le douloureux partage commence à la Casa de la Contractation.

Quelques jours auparavant (4 juin)[4] Vergennes, en même temps qu'il informait son collègue espagnol des vexations éprouvées par Dombey et sollicitait les ordres nécessaires pour faire cesser ce triste état de choses, autorisait l'infortuné naturaliste à souscrire sous certaines conditions à ce qu'on exigeait de lui à Cadix. Et le 28 du même mois[5] Dombey considérant la protection qu'il avait reçue des autorités espagnoles, les bontés de Galvez à son égard, les insinuations de l'ambassadeur de France[6], consentait à promettre par écrit *de ne pas publier son ouvrage fait dans l'Amérique méridionale, jusqu'à l'arrivée en Europe de MM. les professeurs espagnols qui sont actuellement au Pérou, se réservant cependant la faculté d'en rendre compte au Roi et à l'Académie Royale des Sciences de Paris.*

Non seulement Dombey dut réserver la publication de

1. P. 174.
2. P. 176.
3. Colmeiro, *op. cit.*, p. 182.
4. P. 179, 293.
5. P. 349.
6. P. 297.
7. P. 181, 295.

ses travaux personnels sur la flore péruvienne, il lui fallut encore s'employer à empêcher qu'on fît paraître en France les espèces issues des semences qu'il avait envoyées de Lima, Huanuco, etc.

Dans les trois premiers fascicules des *Stirpes Novæ* de L'héritier[1] figuraient dix planches représentant des plantes de Dombey dessinées et gravées au Jardin du Roi. Il fut contraint de désavouer en quelque sorte cette publication *faite sans sa participation et alors qu'on le croyoit mort*, et de supplier L'héritier de ne point donner la suite de ses planches et de ses diagnoses.

Le partage, commencé le 13 juin dura jusqu'au 4 août. On dédoubla l'herbier. Dombey, pour en finir plus vite, *abandonna toutes les descriptions qui étaient jointes aux plantes*[2] — on verra plus loin quelles conséquences eut pour son œuvre cet abandon. — Il dut délivrer 56 # de platine sur les 160 qu'il avait ramassées là-bas, « une plus grande quantité » de mines de Huantacaya (il en avait pour 25.000 #)[3], de « très belles et riches pierres » pour lesquelles il avait « fait des grands sacrifices », une « grosse quantité de vases trouvés dans les tombeaux des Péruviens » (il en rapportait plus de 400)[4].

L'ouverture des caisses emballées à grands frais au Pérou et parfois précieuses comme celle de Vasconcellos, donnait lieu de temps en temps à des incidents pénibles pour le collectionneur. Trois caissons du Brésil, par exemple, étaient brutalement brisés par les gardes de la Douane[5], qui trouvaient plaisants les dégâts que faisaient leurs coups de marteau dans une *magnifique caisse d'insectes*.

Les Espagnols avaient, en effet, exigé qu'après avoir partagé les 73 caisses du Pérou et du Chili, on leur ouvrît aussi les cinq caisses de Rio-Janeiro.

Le président de la Contractation voulait seulement, di-

1. P. 158, 293, 294.
2. P. 196.
3. P. 185, 193.
4. P. 290.
5. P. 121, 128.

sait-il, que « le commissionné pût prendre des instructions sur les *raretés* du Brésil », mais quelques jours plus tard (8 août) des ordres arrivaient de Madrid pour partager aussi ces objets, recueillis cependant en dehors des terres de la domination espagnole[1].

Vergennes intervint activement, et le ministre des Indes renonça à toucher à ces collections absolument personnelles au voyageur.

Vergennes faisait valoir à ce propos la *manière honnête* dont s'était conduit, dans toute cette affaire, le ministère français envers le ministère espagnol. N'avait-on pas, en effet, refusé avec une certaine hauteur tout paiement pour « la part de la collection » retirée pour le compte du Roi d'Espagne ? La Vauguyon avait été chargé d'observer à Florida Blanca et à Galvez « que les objets rassemblés par le Sr Dombey n'appartiennent pas à celui-cy, mais à Sa Majesté, et que par conséquent il ne sauroit être question d'acquitter la valeur de ce qui en sera séparé pour S. M. C. *Le Roi ne s'estime que trop heureux* de pouvoir faire en cette occasion chose qui soit agréable au Roi son oncle[2]. »

Le trésor fit le nécessaire pour Dombey à Cadix ; après un séjour forcé de dix mois dans ce port, le malheureux voyageur ramenait au Havre sur le *Jeune-Henry* les 36 caisses qui lui restaient des 78 qu'il avait en quittant Rio-Janeiro[3]. Il rentrait à Paris après neuf ans d'absence, le 13 octobre 1785.

CHAPITRE X

Accueil à Paris. — Le Roi et l'Académie. — Collections exposées. — La maladie noire. — Fuite en province. — Gex, Tullins et Lyon. — L'héritier et ses projets. — Six ans à Lyon. — Le siège. — Mission aux États-Unis. — Pointe-à-Pître et Mont-Serrat. — Captivité et mort de Dombey.

Dombey s'était fait précéder dans la capitale par quelques

1. P. 299, 352.
2. P. 351.
3. P. 300.

notes imprimées par les soins de son compatriote Lalande, dans la *Gazette de France*[1] et les *Mémoires secrets de la République des Lettres*[2], faisant rapidement connaître les principales circonstances de son retour et publiant les bienfaits qu'il avait reçus en Espagne et en Amérique. On insistait à dessein dans ces écrits sur le bon accueil de Galvez, le ministre des Indes, « amateur des sciences et dont les projets tendent tous à illustrer sa nation. »

Dombey s'est toujours plu d'ailleurs à reconnaître le bon accueil qu'on lui avait généralement fait en Espagne et en Amérique. « Je ne cesserai jamais, écrit-il quelque part, de me louer de toute la nation espagnole et principalement de la générosité des Grands avec lesquels j'ai eu l'honneur de traiter... C'est le sort des Grands qui ont de vastes occupations, ajoute-t-il au sujet de Galvez, d'être souvent trompés. Voilà ce qui cause aujourd'hui mes chagrins !... Si dans l'esprit du populaire j'ai souvent passé, à titre de Français, pour un hérétique ; les gens instruits m'ont rendu plus de justice et m'ont honoré de leur amité. Et cela m'a suffi[3] !

Les amis de la science ne lui firent pas un moindre accueil à son retour à Paris; l'Académie Royale, qui l'avait nommé correspondant le 21 août 1783[4] avec les privilèges attachés à ce titre, l'avait félicité dès son retour, par la plume de Lavoisier[5] et le reçut très honorablement. Les amateurs de curiosités, Calonne, La Rochefoucauld, Bertin, d'Angivillers et autres se disputaient le plaisir de sa conversation. Le 31 octobre le Roi, sur les instances de Buffon et de Calonne, lui accordait une somme de 60.000 # pour le mettre en état de se libérer et S. M. ajoutait à cette grâce la continuation temporaire du traitement de 6.000 # dont il jouissait au Pérou.

Dombey avait loué un appartement pour y déballer ses

1. *Gaz. de France*, 15 fév.-29 mars. *Mém. sec.*, 22 fév.
2. P. 96. — Cf. p. 277 et 295.
3. P. 63.
4. P. 130.
5. P. 285.

41 caisses et les *Mémoires secrets* rendent compte en ces termes d'une visite faite à ces précieuses collections avant leur partage entre les Cabinets du Roi (janvier 1786).

« M. Dombey, médecin-naturaliste, écrit le journaliste, envoyé au Pérou par le gouvernement sous le ministère de M. Turgot, dont on a annoncé le retour, avant de transporter au Cabinet du Roi les objets qui lui sont destinés, les laisse voir chez lui aux savans, aux amateurs, aux curieux de toute espèce. Son herbier, composé de deux ou trois mille plantes en renferme plus des deux tiers absolument ignorées. Ses mines de métaux précieux sont d'une richesse rare; il a un sable verd, inconnu jusques à présent, qui contient des parties cuivreuses et qui, jetté dans le feu, y produit une flamme très agréablement colorée, qui dure assez longtemps. Ses insectes sont de la plus belle conservation. Le visiteur admire les oiseaux du Brésil sur un arbre artificiel destinés à la Reine; leurs diverses attitudes, leurs riches couleurs, l'espèce de vie apparente dont ils jouissent forment un tableau très agréable. M. Dombey assure que c'est un Indien qui a préparé les oiseaux et construit l'arbre... On admire dans cette exposition beaucoup d'autres choses trop longues à détailler[1]. »

Dès les derniers jours de décembre, Dombey avait partagé son platine; à la fin de janvier il livrait ses autres collections à Lemonnier, d'une part, à Barthélemy, de l'autre[2].

Le moment est venu de satisfaire à un désir exprimé par le Roi, dont on connait le goût pour la géographie. Louis XVI voudrait avoir de la main de l'explorateur, une description de toutes les provinces du Pérou et du Chili, de leurs productions, de leurs industries, du naturel des Indiens, etc., etc. Dombey a tous les éléments de ce travail, il va se mettre à la tâche, lorsque le mal, qui lui a laissé quelque répit depuis son arrivée au Havre reprend une nouvelle force. L'infortuné souffre à la fois du corps et de l'esprit. En même temps que la dysentérie l'accable, la ma-

1. *Mém. secrets de la Républ. des lettres*, t. XXXI, p. 40.
2. P. 301-302.

ladie noire, dont il a déjà manifesté maintes fois les symptômes à Cadix, prend d'inquiétants développements.

Jussieu qui avait assisté aux derniers moments de Guettard décédé entre ses bras le 6 janvier 1786 vient lui offrir la candidature au fauteuil devenu vacant à l'Académie des Sciences, il refuse cet honneur (son âme était, dit son vieil ami Michal, *sans énergie et sans ambition* depuis Cadix [1]) et brusquement, dans un accès de mélancolie exaspérée il disparaît de Paris. Il court à Gex d'abord, puis à Lyon, puis à Tullins, il ne se trouve bien nulle part; ses visions douloureuse le poursuivent et le tourmentent.

A Tullins où Michal le recueille et le soigne, il vit plusieurs mois « ignoré de tout le monde de Paris qui ne savoit où le prendre... Il étoit, dit son hôte, d'une tristesse... d'une mélancholie que rien ne pouvoit dissiper. Chaque jour il se mettoit en fureur contre Don Galvez et Ortega, qu'il regardoit comme ses ennemis et la cause de tous ses malheurs. » Cette idée fixe le trouble au point de lui suggérer les idées les plus étranges. Il parle de repasser au Pérou et de soulever le pays. Avec quinze ans de moins, il n'aurait besoin de personne en Europe pour y réussir!!!

Ce fut bien pis encore lorsque dans le cours du mois d'août il reçut une lettre de Calonne l'interrogeant au nom de Vergennes au sujet d'un article paru le 11 juillet précédent dans la *Gazette de Madrid* et qui avait soulevé un orage parmi les diplomates.

Il y était question de L'héritier chargé, disait-on, de rédiger les découvertes de notre botaniste [2] et de « tirer les dessins sur les sujets secs des herbiers ». Et l'on signalait les livraisons successives des *Stirpes Novæ* du savant académicien. « Ce procédé, ajoutait le journaliste espagnol, est non seulement une violation manifeste des conventions et une usurpation de la place due aux Professeurs espagnols de l'expédition, mais encore un manque de respect envers

1. *Ms. Michal (Bibl. du Muséum).*
2. P. 353-355.
3. P. 355.

le public qui achètera un ouvrage incomplet dans ses descriptions et imparfait dans ses dessins. »

« Nos botanistes, continuait l'auteur de l'article manifestement inspiré par Ortega[1], nos botanistes qui suivent dans ce moment-ci, avec un zèle infatigable, les découvertes qu'ils ont déjà faites au Pérou, ont composé un ouvrage de deux tomes in-f° intitulé *Flora del Peru* dont la publication est retardée jusqu'à leur retour afin qu'ils puissent le soigner eux mêmes et l'enrichir d'un grand nombre de plantes qu'ils ont reconnues et dont ils n'ont point encore envoyé le dessin ni les descriptions »...

La Vauguyon, puis Vergennes s'étaient émus à cette lecture et Calonne mettait en cause, au nom du Ministre, le pauvre Dombey.

Celui-ci n'eut pas de mal à prouver qu'il n'était pour rien dans l'article du journal « publié à son insu et pendant son absence »; il ajouta qu'il n'avait donné aucune relation de son voyage, mais qu'il savait que le comte de Buffon, dépositaire de son herbier et de ses manuscrits, les avait remis à L'héritier « pour les faire dessiner et graver » et que cette remise avait été faite sans sa participation « pendant qu'il était dangereusement malade à Lyon[2]. » Dombey avait éprouvé, en effet, vers la fin de mai, en arrivant de Gex dans cette grande ville, une nouvelle attaque de son mal qui avait failli l'emporter[3].

C'était à Lemonnier, médecin du Roi, qu'il avait fait remettre ses plantes par Duchesne[4], et c'était Buffon qui les avait eues pour le Jardin des Plantes et les avait confiées à L'héritier dès le 25 février 1876, « sous la condition expresse d'en remettre promptement le catalogue..., de faire dessiner les espèces ou genres les plus intéressans,

1. Ortega suivait de très près la publication de L'héritier. Il avait souscrit aux *Stirpes novæ* par l'entremise de Cavanilles dès le 6 mai 1785 (*Lettre de Cavanilles à L'héritier. Bibl. de l'Institut. Coll. Decaisne*, t. V).

2. P. 356.

3. P. 199.

4. P. 202.

de mettre en ordre les descriptions y relatives, de publier sans délai d'abord les genres et ensuite les espèces et de restituer promptement et à première réquisition ledit herbier pour que le Public puisse en jouir[1]. » Buffon estimait que la promesse extorquée par force au malheureux voyageur, était tout à fait sans valeur et il avait voulu donner toutes les facilités possibles à L'héritier qui ne regardait pas à la dépense, et offrait de publier à ses frais l'œuvre du pauvre Dombey malade et impuissant! Sur l'intervention du comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne à Paris, Calonne écrit à Buffon de retirer la collection des mains de L'héritier et de la garder en dépôt jusqu'à nouvel ordre au Cabinet du Roi[2], etc. Buffon, absent de Paris charge Thouin de suivre l'affaire, qui traîne quelque peu par suite de circonstances trop longues à exposer ici, mais dont on lira plus loin l'amusant détail dans une lettre de Thouin à Dombey[3]. L'héritier, qui ne veut rien rendre, file à Londres avec l'herbier et tandis qu'on le croit dans sa terre de Brutelle en Picardie, il travaille chez Joseph Banks pour établir avant tout la synonymie des espèces nommées par Linné. Redouté ira bientôt le rejoindre[4], et l'on travaillera activement à avancer l'ouvrage.

Dombey est tout ému de ces nouvelles. Il soupçonne la vérité et toujours poursuivi par le souvenir de ses persécuteurs il annonce à Thouin qu'il abandonnera le Royaume pour se soustraire à leurs poursuites!

C'est de Lyon qu'il écrit cette lettre si troublée. En quittant Michal il s'est retiré rue des Bouchers, dans cette ville, chez une dame veuve d'une cinquantaine d'années, M[me] Jacquemart[5] qu'il a connue à Madrid. Il a emporté ses nombreux papiers avec lui et Mouton-Fontenille[6] nous le montre allumant son feu avec les manuscrits qui lui avaient coûté

1. P. 389.
2. P. 356.
3. P. 379.
4. P. 387.
5. *Ms. Villars* (*Bibl. du Mus.*).
6. *Op. cit.*, p. 38.

tant de peines, de fatigues et de dangers. Le sacrifice était consommé à la fin d'octobre 1786.

Brûlée la description géographique promise au Roi; brûlées les études médicales sur le *bicho*, l'*uta*, la peste au Chili, la *coca*; brûlées les notes d'archéologie indienne; brûlées les observations barométriques destinées à Lalande, les mémoires sur les carrières et sur les mines, etc., etc. Il n'est resté de tout ce travail de neuf longues années que les journaux de botanique dont il s'était séparé dès Cadix et qui seuls, avec ses lettres, attestent son immense labeur !!

Les témoins de sa vie pendant les six années qu'il a passées à Lyon, Gilibert, Mouton-Fontenille, Villars, s'accordent à nous le dépeindre comme un homme d'un aspect triste et maladif. Son teint était terreux, son crâne tout chauve. Son œil jadis si vif, était à demi éteint. Il était devenu très dur d'oreille et « incommodé, dit Villars[1], d'une dartre universelle ». Sa vie était uniforme, « quelques promenades, le délassement du jeu étaient son unique occupation ». Pas une lecture, pas une herborisation! Toutefois il continuait à correspondre de temps en temps avec Thouin et quelques autres.

C'est par ses dernières lettres à son fidèle ami, que nous pouvons le mieux nous rendre compte de l'amélioration graduelle de son état moral. L'histoire naturelle qu'il avait prise en horreur lui est de nouveau sympathique. Le genre *Dombeya* l'intéresse[2]; il cause de gomme, de caoutchouc, et s'il ne garde rien des curiosités que l'ami Pavon lui adresse, du moins il en rédige une sorte de commentaire.

Mais au milieu de ces distractions scientifiques, l'idée fixe reparaît toujours urgente. Qu'on garde bien le secret sur les relations qu'ont maintenues avec lui ses anciens compagnons; ils seraient sacrifiés si l'on savait qu'ils lui ont fait passer des planches et des dessins! L'héritier est-il revenu? s'il a publié quelqu'une des plantes de Dombey, il lui a rendu un mauvais service[3], etc., etc.

1. *Bibl. du Mus. Ms. Villars.*
2. P. 205.
3. P. 204.

Enfin en août 1787, il pousse un grand soupir de soulagement ! « M. L'héritier aura beau jeu... *M. de Galvez, le ministre des Indes vient de mourir*[1] ! Et un peu plus tard : « Je suis charmé de ce que M. Lhéritier a exécuté. Il est heureux cependant pour moi que MM. de Vergennes et de Galvez soient morts, car à la publication de l'ouvrage de M. Lhéritier on auroit sonné le toscin et j'aurois été obligé de m'expatrier pour éviter le courroux de M. de Galvez... Je crois qu'il n'y aura plus aucun inconvénient pour M. Lhéritier... » Puis il se reprend en pensant à un autre persécuteur : « Nous avons encore ce gros Ortega qui fera son possible pour le traverser ! »

Après une courte visite, au milieu de 1788[2] dans la capitale, où il ne rechercha que fort peu de personnes, il était rentré à Lyon et il y poursuivait sa carrière paisible et retirée, lorsque éclatèrent les douloureux événements qui mirent à deux doigts de sa ruine la seconde ville de France.

Dombey a pris une part active au douloureux siège de Lyon; il s'était engagé comme officier de santé à l'Hôpital Militaire. « Quoiqu'il fût, dit Deleuze, étranger aux événemens et qu'il ne fît aucun cas de sa vie », la désolation publique jetta un nouveau trouble dans tout son être. La dysentérie reparut et, fatigué, endolori, il eut néanmoins le courage de secourir les malades et de soulager de son mieux « quelques uns des infortunés qui succomboient aux horreurs de la famine[3] » Michal a consigné dans ses notes manuscrites plusieurs traits de son admirable charité.

« Pendant la prise de la ville[4] par les conventionnels, continue Deleuze, Dombey se hâta d'abandonner *un lieu de carnage et de dévastation*, pour aller chercher bien loin un asile paisible ».

Il n'avait point perdu tout à fait son goût pour les voyages et désireux de quitter momentanément la France, avide de

1. P. 208.
2. *Ms. Michal* (*Bibl. du Mus.*).
3. Deleuze, *op. cit.*, p. 162.
4. Cf. L. Blanc, *Histoire de la Révolution française*, t. IX, ch. VIII.

faire encore quelque chose d'utile à son malheureux pays, il sollicitait bientôt une commission officielle pour les États-Unis d'Amérique.

Le Comité d'Instruction Publique ayant invité le Comité de Salut Public à envoyer un savant français « présenter aux États-Unis l'étalon des nouvelles mesures », ce dernier lui donna cette commission le 26 frimaire (16 décembre 1793) par l'arrêté reproduit ci-dessous[1].

On le chargeait en même temps d'acheter aux États-Unis des grains pour la France et on lui remettait une série de questions relatives à des objets de science, de commerce et de géographie[2]. C'était une véritable *mission scientifique* qui lui était ainsi confiée.

Il partit du Havre le 24 nivôse suivant (17 janvier 1794) sur un brick américain, mais la tempête ayant forcé le petit navire à relâcher aux Antilles, il débarqua pour son malheur à la Pointe-à-Pître le 21 ventôse (13 février).

« La Guadeloupe, dit Deleuze[3], étoit alors déchirée comme la France; la faction révolutionnaire dominoit à la Pointe-à-Pître; le Gouverneur étoit à la Basse-Terre, réuni à ceux qui vouloient maintenir l'ancien ordre dans la colonie. Dombey fut très bien accueilli en qualité d'envoyé de la République et par cette raison il devint suspect au Gouverneur qui lui donna ordre de venir le trouver. Quoique ses principes fussent opposés à ceux des factieux, il ne jugea point à propos de se rendre à l'ordre et il résolut de partir

1. *Extrait de l'arrêté du Comité de Salut public*, du 26 frimaire, an II, qui autorise le citoyen Dombey à se rendre dans les Etats-Unis d'Amérique pour y remplir une mission.

« Le Comité de Salut public arrête qu'il sera délivré par le ministre des affaires étrangères un passeport au citoyen Dombey pour se rendre à sa destination ». — Signé : C. A. Prieur, R. Lindet, Robespierre Billaud-Varennes, Carnot, Arist. Couthon, B. Barrère.

Pour extrait :

Arist. Couthon (*sig. aut.*).
R. Lindet. (*id.*)

Le présent a été delivré le 29 frimaire. » (*Arch. du Minist. des Aff. Etrang.*).

2.

3. Deleuze, *op. cit.*, p. 162.

avec des députés de corps représentatif révolutionnaire qui avoient frété un petit bâtiment pour se rendre à Philadelphie. Il partit donc de la Pointe-à-Pître le 1er germinal (11 mars 1794), et alla le soir sur un islot où le vaisseau devoit le prendre le lendemain. Pendant la nuit il fut enlevé et mis en prison à la baie Mahaut. Les habitans de la Pointe-à-Pître vinrent en foule demander que l'envoyé du Comité d'Instruction Publique fût relâché, ce qui fut exécuté à l'instant. Quand on le vit paroître, les têtes s'échauffèrent et pour le venger du traitement qu'il avait essuyé, on vouloit aller s'emparer de ceux qui en étoient les auteurs. Dombey ayant inutilement employé les prières pour s'opposer à cette violence, se mit au devant des chefs et ce fut en luttant contre eux qu'il tomba dans la Rivière Salée d'où on le tira sans connoissance. Cet accident détourna l'attention du peuple et il obtint qu'on s'en retournât paisiblement : ainsi le dernier acte de sa liberté fut de défendre ceux dont il avoit à se plaindre.

« Cependant sa chute et l'agitation qu'il avoit éprouvée lui causèrent une fièvre violente. Dès qu'il fut rétabli, il jugea que pour éviter de nouveaux troubles, le parti le plus sûr étoit de se rendre chez le Gouverneur. Il y fut interrogé ; on jugea que c'étoit un homme droit, étranger à tout esprit de parti. On lui ordonna cependant de quitter la colonie et de s'embarquer sur le vaisseau américain qui l'avoit amené et qui alloit remettre à la voile.

« A peine ce vaisseau étoit-il sorti de la rade, qu'il fut poursuivi par deux corsaires contre lesquels il ne put se défendre. Dombey qui s'étoit déguisé en matelot espagnol fut reconnu et conduit dans les prisons du Mont-Serrat où la maladie, les chagrins, les mauvais traitemens eurent bientôt terminé sa carrière. On ignora longtemps son sort. La France étoit en proie à de telles convulsions, qu'on ne songeoit à s'occuper des malheurs d'un absent. Enfin la nouvelle de sa mort parvint à New-York, d'où elle fut communiquée au Comité d'Instruction Publique le 27 vendémiaire an III (18 octobre 1794), environ six mois après l'évènement ».

« Ainsi périt, dit Mouton-Fontenille en terminant l'*Éloge de Joseph Dombey*, ainsi périt, loin de sa patrie, loin de ses amis, au milieu des fers, dans l'obscurité et l'horreur des prisons, dans l'indigence et l'abandon, cet homme célèbre, digne de tous nos regrets, dont la vie a été un enchaînement continuel de calamités. S'il éprouva quelques instants de bonheur et de jouissance, ils furent traversés par mille événemens fâcheux. Mais si ses derniers momens nous paraissent affreux, ils le sont bien moins sans doute que le sort qui l'attendait à Lyon où il eût péri comme tant de victimes infortunées. Deux de ses amis, La Tourette et Rozier y ont trouvé leur tombeau; le premier succomba au chagrin, le second fut écrasé d'un éclat de bombe. Dombey que ses vertus auroient rendu suspect aux autorités de ce tems, eût éprouvé un sort encore plus affreux, réservé à tout homme qui joignait la franchise à la probité. »

Tous ceux qui avaient connu de près Dombey, savants de Paris, amis de la province ou de l'étranger furent unanimes dans l'expression de leurs sympathies et de leurs regrets. Tous ont vanté sa science et sa modestie, sa probité et sa douceur; l'amour de la patrie et de la science le soutenait au milieu des fatigues et des dangers; il fut bienfaisant aux siens et aux autres, il fut utile à l'humanité tout entière et quoiqu'il n'ait presque rien publié, il laisse un nom qui vivra dans la mémoire des hommes de science aussi longtemps que l'histoire naturelle sera honorée chez les peuples civilisés.

CHAPITRE XI

Les *Stirpes novæ* de L'héritier. — L'héritier et Ruiz. — Assassinat de L'héritier. — La *Flora Peruana et Chilensis*. — L'œuvre de Dombey considérée dans son ensemble. — Résultats minéralogiques, botaniques, zoologiques et ethnographiques.

Nous avons laissé L'héritier (dont les *Stirpes novæ* com-

mencées en 1784[1] avaient cessé de paraître[2] vers le milieu

1. Voici la liste des espèces de Dombey que l'on trouve dans les six livraisons parues des *Stirpes novæ*. Pl. IV, p. 7-8, *Spilanthus albus*; Pl. XVI, p. 32, *Aristotelia macqui*, Concepcion; Pl. XVII, p. 33, *Dombeya lappacea*; Pl. XIX, p. 38, *Siegesbeckia floscula*; Pl. XXI, p. 43, *Salvia formosa*, Huanuco; Pl. XXII, *Physalis prostrata*, Chancay; Pl. XXVII, p. 53, *Malva Scoparia*; Pl. XXXI, p. 63, *Allionia incarnata*, Acotama; Pl. XXXIII, p. 67-68, *Convolvulus Hermanniæ*, Surcot; Pl. XXXV, p. 72, *Cestrum auriculatum*, Lima; Pl. XXXVI, p. 74, *Cestrum Parqui*, Concepcion; Pl. XXXVII, p. 75, *Illecebrum frutescens*; Pl. XXXIX, p. 82, *Tetragonia cristallina*; Pl. 00, p. 106, *Begonia octopetala*; Pl. L, p. 000, *Melope parvipetala*; Pl. 00, p. 112, *Sida paniculata*; Pl. LV, p. 116, *Sida ricinoïdes*; Pl. LVI, p. 118, *Sida jatrophoïdes*; Pl. LVII, p. 119, *Sida pterosperma*; Pl. LIX, p. 123, *Sida nudiflora*; Pl. LXI, p. 128, *Sida cistiflora*; pl. LXIV, *Sida retrorsa*. (C.-L. L'héritier, *Stirpes novæ descriptionibus et iconibus illustrata*. Paris, Pierre, 1784-1785, 6 fascicules parus in-fol.).

2. Les recherches qu'un obligeant et bien regretté ami, le Dr Félix Dargaud a bien voulu faire dans la bibliothèque de Candolle à Genève, m'ont procuré l'Inventaire des deux livraisons inédites des *Stirpes novæ* (VII et VIII) qui contiennent, non pas 28 planches, comme l'annonce le *Thesaurus litteraturæ botanicæ* de Pritzel, mais 27 seulement dont voici les titres.

1. *Spartium nubigena*.
2. — *vergatum*.
3. — *umbellatum*.
4. — *patens*.
5. *Genista triquetra*.
6. *Cytisus divaricatus*.
7. — *anagyrius*.
8. *Spartium heterophylum* L'héritier.
9. *Solanum muricatum*.
10. — *giganteum*.
11. — . . . .[1].
12. — *corymbosum*.
13. — . . . .
14. — . . . .
15. — . . . .
16. — *auriculatum* L'héritier.
17. (Un chardon sans désignation.)
18. (Une légumineuse avec signature à la main Redouté.)
19. (Une légumineuse sans désignation.)
20. — —
21. — —

1. Ces quatres solanées n'ont pas reçu de nom.

de 1785, conformément au désir de Dombey)[1] poursuivant à Londres la préparation de la *Flora Peruana et Chilensis* dont il annonçait, avec une bonhomie un peu naïve, la publication imminente à Ruiz et Pavon (mars-avril 1786). Il ne voulait être que l'éditeur de cet ouvrage, écrivait-il, et il en envoyait le plan sommaire aux Espagnols en réclamant leur bienveillant concours; il ne laisserait pas ignorer au public la part prise par eux à l'ouvrage qu'il lui présenterait ainsi.

L'héritier prévoyait déjà, sans doute, les difficultés qu'allait nécessairement soulever une publication de cette importance (il ne parlait pas de moins de mille planches) dont les figures n'auraient généralement d'autre source que les plantes desséchées d'un herbier, si bien préparé qu'il pût être.

Il existe dans la bibliothèque de Candolle, à Genève, où sont conservés aujourd'hui les papiers de L'héritier acquis après sa mort, une demi-douzaine seulement de dessins qui témoignent du peu d'empressement de Redouté et de Sowerby à utiliser à leur point de vue, les éléments fournis ainsi par les récoltes de Dombey. Ce sont une *Buchosia*, de Redouté, dédiée à Buch'hoz, un *Hymenopapus*, une *Louichea* qui rappelle le nom de grand botaniste Louiche-Desfontaines, deux *Virgilia*, un *Oxybaphus*, un *Tricratus* enfin signés par Redouté et par Sowerby. Et c'est tout!

Et sur les 1.200 feuillets (et non pas 2.000 comme affirme Pritzel) qui composent les quatre cartons de diagnoses botaniques de L'héritier recueillis dans la même bibliothèque de Candolle, il n'y en a que 31 qui soient indiqués comme ayant été rédigés d'après les échantillons de l'herbier de Joseph Dombey[3].

22. *Teucrium abutiloïdes.*
23. *Tricratus admirabilis.*
24. *Cessus biternata.*
25. *Salvia digitata.*
26. *Chysanthemum pinnatifidum.*
27. *Salvia tiliæfolia.*

1. P. 378.
2. P. 382-383.
3. Renseignements recueillis sur place et communiqués par mon regretté ami, le Dr Félix Dargaud.

Mince résultat pour le grand effort qu'il avait nécessité ; voyage en Angleterre, travail incessant dans les herbiers de Banks, visites répétées aux serres de Kew et de Chelsea, etc., etc.

L'héritier n'est rentré de Londres qu'au milieu de décembre 1787. Vergennes, Galvez sont morts, Calonne et Aranda sont absents. Le temps qui s'est écoulé, dit Thouin, a *assoupi l'affaire* et L'héritier ne doit plus trouver d'empêchement sérieux à réaliser ses desseins.

Mais les choses ont bien changé en France depuis sa fugue ; la Révolution est proche et L'héritier va être pour bien des années détourné de ses travaux scientifiques. Il est commandant du bataillon de la garde nationale, dit *des Lombards*. Il assiste à la douloureuse journée du 6 octobre 1789 et il a le bonheur d'arracher à la mort onze Gardes du Corps que la populace allait massacrer. Plus tard il a une situation importante au Ministère de la Justice; par deux fois il est élu juge au tribunal civil de Paris et il en remplit les fonctions, dit Cuvier, « avec la droiture qui a été la règle de sa vie ».....

C'est au milieu de ces occupations administratives et judiciaires que L'héritier recevait un jour, de Madrid, une longue missive en espagnol, signée d'Hipolito Ruiz, répondant aux deux lettres qu'il avait écrites plus de douze ans plus tôt aux deux compagnons de Dombey (1786-1798). On lui apprenait que, rentrés en Espagne depuis dix ans avec des notes considérables et 2.000 dessins originaux ; sans nouvelles de Dombey leur compagnon français, depuis plusieurs années; les Espagnols s'étaient décidés à imprimer, d'abord un prodrome orné de 37 planches et de 136 figures de genres nouveaux (1793) puis, après la nouvelle de la mort de Dombey, les premiers volumes de leur Flore du Pérou et du Chili[4].

Le tome I était complètement paru avec 266 descriptions de végétaux des quatre premières classes de Linné et

1. P. 380.
2. P. 379.
3. P. 208, 381.
4. P. 383-385, du Chili.

216 figures en 106 planches gravées. Soixante planches du tome II étaient prêtes et pourraient voir le jour au commencement de 1799.

Ruiz annonçait en outre un *Systema Vegetabilium Floræ Peruvianæ et Chilensis*, résumé du grand ouvrage à l'usage de ceux qui ne pourraient pas en faire l'acquisition fort onéreuse.

L'héritier ne semble pas avoir répondu à cette communication triomphante de Ruiz, qui, étant donné l'état où se trouvait depuis une dizaine d années la *Flora* qu'il avait commencée, ne pouvait que le décourager de donner suite à une entreprise onéreuse, devenue désormais sans objet.

On sait comment quelques mois plus tard, le 28 thermidor an VIII (16 avril 1800), L'héritier âgé seulement de 44 ans[1], était assassiné à coups de sabre à quelques pas de sa maison[2]. « Les motifs et les auteurs de ce crime, écrit un de ses biographes, sont restés couverts d'un voile impénétrable ». « L'héritier, dit-il encore, naturellement bon, était d'un caractère difficile et impatient, il eut des discussions très vives avec Cavanilles sur l'antériorité de la découverte de quelques plantes et il ne paraît pas que le droit fût de son côté ». Cela ne veut pas dire assurément (quoique la phrase prête à l'équivoque) que Cavanilles fût pour quoi que ce soit dans l'attentat du 16 avril. Si Dombey avait encore vécu, il n'eût pas manqué d'y voir la main d'Ortega !! Mais en admettant que ce dernier fût capable d'aller jusqu'au crime pour satisfaire ses haines patriotiques, à quoi pouvait bien servir en 1800 la disparition de L'héritier, distancé de si loin dans sa publication péruvienne par les botanistes madrilènes !

L'héritier n'avait rien de ce qu'il faut pour rendre la vie à l'œuvre dont Dombey lui avait légué le squelette. Les botanistes espagnols qui possédaient l'avantage d'avoir vu par eux-mêmes ce qu'ils avaient à faire connaître, n'ont publié pourtant qu'une œuvre morte. La *Flora Peruana et Chilensis*

1. Charles-Louis L'héritier, sieur de Brutelle, était né à Paris en 1746.
2. *Magas. Encycl*, VIe année, t. III, p. 108, 1800.

est un simple catalogue de genres et d'espèces classés suivant le système linnéen, sans aucune vue d'ensemble, sans aucune considération générale. Celui qui chercherait à se faire une idée de la nature sud-américaine, en parcourant ces nomenclatures arides, perdrait son temps et sa peine. Les descriptions rédigées suivant les formules classiques ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique. Une partie des genres proposés par Ruiz et Pavon paraissaient à Jussieu pouvoir se réduire à des genres déjà connus, « *nonnulla* (genera) *redigi posse ad genera jam nota mihi visa sunt* », quoiqu'il acceptât d'ailleurs que le plus grand nombre sont inédits et enrichissent le trésor botanique. Alibert et Zea sont plus sévères ; le premier estime que les deux auteurs sont souvent infidèles dans ce qu'ils rapportent, *sæpè infideles in eis quæ referunt esse*, et le second engage ses collègues à ne lire leur ouvrage qu'avec prudence et circonspection, *botanicos ea cautè et prudenter legere oportet.*

Ce que l'on reprochera éternellement à Ruiz et à Pavon — nous ne sommes pas en mesure d'isoler la responsabilité de l'un ou de l'autre[1] – c'est d'avoir à peu près complètement passé sous silence les travaux de leur compagnon français. Ils ont oublié tout ce que leur inexpérience au début de cette longue mission, devait à la science déjà consommée de Dombey. Ces deux jeunes gens de 23 ans, ces deux *élèves* de l'apothicairerie royale, avaient presque tout à apprendre, au point de vue théorique et pratique, de l'infatigable explorateur, qui avait déjà consacré près de quinze années à l'étude des flores européennes quand ils le connurent à Madrid.

Et cependant, non seulement ils ont exclu son nom du titre d'un ouvrage auquel il avait très activement collaboré, mais encore ils ne l'ont nommé qu'incidemment, et seulement deux fois, dans les trois volumes in-f° de leur Flore. La première, c'est pour rappeler que s'il y a des plantes du Pérou divulguées dans des ouvrages antérieurs, cela tient

1. Je serais pourtant disposé à diminuer le plus possible la responsabilité de Pavon en lisant certains passages de la correspondance de Dombey (p. 205 et suiv.).



en partie à ce que Dombey envoyait des graines en France[1]; la seconde, pour indiquer vaguement qu'ils se sont servis des spécimens secs que leur collègue a laissés en Espagne et des descriptions qu'*El Peruano* avait par bonheur rapportées à Cadix[2].

On a vu plus haut qu'en effet, en partageant son herbier avec Cüellar, Dombey, *pour finir plus promptement*, avait donné *toutes les descriptions qui étoient jointes aux plantes*[3]. Sans doute bien des feuilles de l'herbier n'avaient que leur nom générique et spécifique, ainsi qu'il le reconnaît lui-même[4]; mais il s'en trouvait néanmoins un nombre considérable qui étaient accompagnées de transcriptions du *Journal* ou des *Classes plantarum*[5]. Or Deleuze comparant ces pages manuscrites avec la *Flora Peruviana* a constaté que « les auteurs espagnols ont souvent copié les descriptions du botaniste français[6] ».

Quant aux planches qui accompagnent leur texte, elles sont fort ordinaires. Je ne connais pas les peintures elles-mêmes de Joseph Brunette et d'Isidro Galvez, je n'ai pas vu non plus celles qu'ont faites par la suite Francisco Pulgar, qui remplaça Brunette mort au cours de l'expédition, et Joseph Rivera, qui poursuivit l'entreprise avec Juan Tafalla et Juan Manzanilla après le départ de Ruiz, Pavon, Galvez et Pulgar pour l'Espagne en avril 1788.

Mais il me paraît évident que l'œuvre gravée, publiée à Madrid sous la surveillance d'Isidro Galvez assisté de Joseph Rubio, le cède de beaucoup aux planches des *Stirpes novæ* de L'héritier, par exemple, ou des premiers volumes des Annales de notre Muséum.

Le premier volume de la *Flora Peruviana* a paru seulement en 1798, dix ans après le retour des auteurs (l'ordre de publier est de 1797)! On justifie ce long retard dans la

1. T. I, Préface.
2. T. III, Préface.
3. P. LXXXIV et 196.
4. P. 183.
5. Voy. plus haut, p. LXXXIV.
6. Deleuze, *op. cit.*, p. 106, n. 2.

Préface « *variis eventibus, rerumque humanarum vicissitudinibus!* » Le tome II est daté de 1799, le tome III n'a vu le jour qu'en 1802; tout le reste de la *Flora*[1] est allé rejoindre dans l'oubli les débris accumulés de l'œuvre restée inédite des Barnades et des Serra, des Mutis et des Née, des Sessé, des Mociño, etc., etc.

Du moins Ortega put-il contempler dans sa retraite cette triste faillite et ce fut son châtiment!... Ortega avait été remplacé en 1801 par l'abbé Cavanilles, qui avait succédé dans ses haines et dans ses persécutions à Yzquierdo et à Dombey, et avait obtenu néanmoins sa place au Jardin botanique du Prado de Madrid. Que de fois, poursuivi par l'ombre vengeresse de Dombey et de L'héritier, le gros homme dut se répéter que ce n'était vraiment pas la peine d'avoir commis toutes ces iniquités pour que deux de ses élèves aient le droit de mettre leur nom abrégé (*R. et Pav.*) à la suite d'un certain nombre de noms propres latinisés, substitués à ceux que leur compagnon avait auparavant choisis! Que de fois il dut se dire, en feuilletant cette flore qu'il avait voulue exclusivement espagnole, que l'odieux Français qu'il avait poussé au désespoir et presque à la folie, dont il avait anéanti l'œuvre presque entière, dont il avait volé les collections, aurait pu, avec ses connaissances si étendues et si variées dans les sciences naturelles et médicales, donner tout autre chose au monde savant que cette ennuyeuse et pénible nomenclature linnéenne qui emplit trois gros volumes in-f°!

Et son patriotisme jaloux n'a-t-il pas aussi souffert de voir ces élèves chéris oubliant leur fierté nationale, en même temps qu'ils célébraient dans leurs dédicaces botaniques leur roi et leur reine (G. *Carloduvica*) ou de grands voyageurs espagnols Juan et Ulloa (G. *Juanulloa*), ou des naturalistes nationaux très distingués comme lui-même Or-

1. Le tome IV existe en manuscrit avec les planches gravées, le t. V et les suivants ont aussi beaucoup de leurs planches gravées. La publication devait avoir d'abord huit, puis douze volumes, dont la distribution se suit dans les manuscrits conservés au Jardin botanique du Prado de Madrid (Colmeiro, *op. cit.*, p. 180).

tega (*indefesso præceptori nostro*) s'en allaient donner à des genres *espagnols* les noms de *Bonapartea*, de *Lapageria*, de *Malesherbia*, de *Pourretia*, etc.

Dombey était de force à élargir considérablement l'œuvre de la mission. Il était médecin au moins autant que botaniste. L'anatomie et la zoologie ne lui étaient pas étrangères, il avait des notions de chimie et de minéralogie suffisantes pour aborder certains problèmes difficiles, qu'on n'a pas hésité, à Ceuchin ou à Coquimbo par exemple, à soumettre à son appréciation. Avec des ressources aussi abondantes et aussi variées, il aurait certainement produit une œuvre qui lui aurait longuement survécu.

Il nous reste à examiner dans quelle mesure les découvertes qu'Ortega n'a pas pu lui enlever, ont enrichi la science et l'humanité.

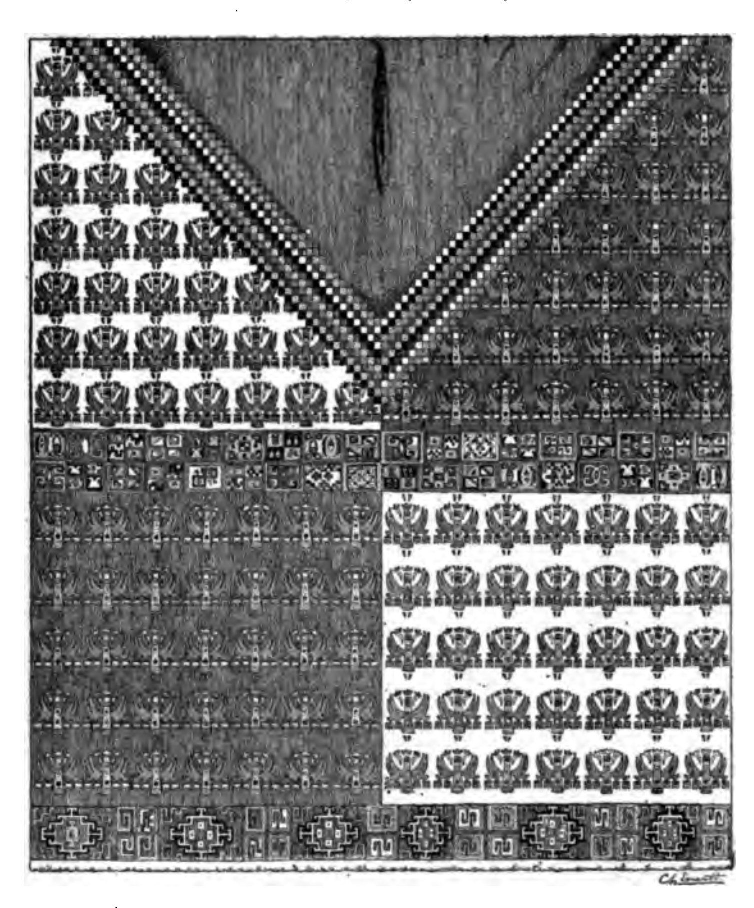
En minéralogie, on lui doit la trouvaille d'une espèce de roche très singulière que l'on a nommée *euclase*, dit Haüy[1], « à cause de la facilité et de la netteté avec lesquelles elle se divise dans le sens de ses joints naturels ». Vauquelin qui en a fait l'analyse y a rencontré la glucyne qu'il avait découverte dans le béril. « Cette pierre, que Dombey a trouvée au Pérou, dit encore Haüy, n'a été vue dans aucun autre pays »[2]. C'est lui aussi qui a rapporté de sa mission dans le nord du Chili le sable vert que Fourcroy et La Rochefoucauld ont reconnu depuis être du *muriate de cuivre*. Provenant du désert d'Atacama, cette roche a pris le nom d'*Atacamite*. Lucas mentionne, en outre, dans une note remise à Deleuze, divers spécimens de roches remarquables qui faisaient partie des collections remises par Dombey au Jardin du Roi, quartz hyalin prismatique, quartz aurifère, argent muriaté, grès pliant, émeraude, etc.

En botanique, l'herbier dont il a été si souvent question

1. *Note ms.* (Bibl. du Mus.).
2. A l'époque où Deleuze écrivait sa notice, c'était dans le cabinet de M. de Drée qu'était le plus beau des cristaux connus d'euclase.

plus haut, ne comprend pas moins de 60 genres nouveaux presque tous démarqués par Ruiz et 1.500 espèces, parmi lesquelles il en est un certain nombre qui se sont largement répandues depuis un siècle dans toute l'Europe tempérée. « Tel est, dit Deleuze[1], cet arbrisseau connu sous le nom de *Floripondio* qui, pendant plusieurs mois de l'année produit dans nos parterres un effet si pittoresque et se fait remarquer de loin par ses fleurs en cloche, longues d'un pied, suspendues et flottantes à l'extrémité des rameaux; telle est l'*Aristotelia maqui*, dont les baies donnent une liqueur rafraîchissante qui fut à Dombey d'une grande ressource pour la guérison de la maladie contagieuse du Chili; telle est encore cette sauge que L'héritier à nommée *Salvia formosa*, la *belle sauge*, dont les grandes fleurs écarlates ont l'éclat le plus vif. Mais de toutes les plantes que Dombey nous a fait connaître, la plus intéressante est la verveine à odeur de citron (*Verbena triphylla* L'hér.). Cet arbrisseau, qui s'élève à 15 pieds, est de tous les végétaux qu'on peut cultiver en Europe, celui dont le feuillage a le parfum le plus délicieux... » Deleuze a dressé la nomenclature des principales plantes introduites en Europe par Dombey, d'après L'héritier, Willdenow, etc; il ne sera pas sans intérêt de transcrire ici cette liste qui ne comprend pas moins de 35 espèces, quelques-unes fort intéressantes[2].

1. *Op. cit.*, p. 166.
2. Voici cette liste (*op. cit.*, p. 168, n. 1) : *Poa peruviana* Jacq. — *Alstroemeria salsilla* L. — *Amaryllis tubiflora*; *A. maculata*; *A. chilensis* L'hér. — *Illecebrum frutesccns* L'hér. *I. porrigens*. Jacq. — *Salvia scabiosafolia*, H. P. — *Hemitomus fruticosus* L'hér. — *Physalis prostrata* L'hér. — *Solanum corymbosum* Willd; *S. reclinatum* L'hér.; S. Pinnatifidum Lmk. — *Cestrum parqui* L'hér. — *Tourretia lappacea* Willd. — *Convolvulus hermanniæ* L'hér. — *Lobelia tupa* L. — *Buphtalmum sericeum* L'hér. — *Encelia canescens* Lmk. — *Siegesbeckia floscala* L'hér. — *Spilanthus albus* L'hér. — *Allionia incarnata* L'hér. — *Palava malvæfolia* Cav. — *Malope parvipetala* L'hér. — *Malva scoparia* L'hér. - *Sida paniculata* L; *S. ricinoïdes*, *S. jatrophoïdes*; *S. pterosperma*; *S. nudiflora*; *S. cistiflora* L'hér. — *Tetragonia cristallina* L'hér. — *Oenochera rodea* L. — *Calastrus octogonus* L'hér. — *Begonia octopetala* L'hér.



Représentation conventionnelle des Couleurs.
Blanc.— Jaune vif.— Vert clair.— Mauve.— R. Ponceau. Noir bleuté

La Vestidura del Inca
au Musée Archéologique national de Madrid.

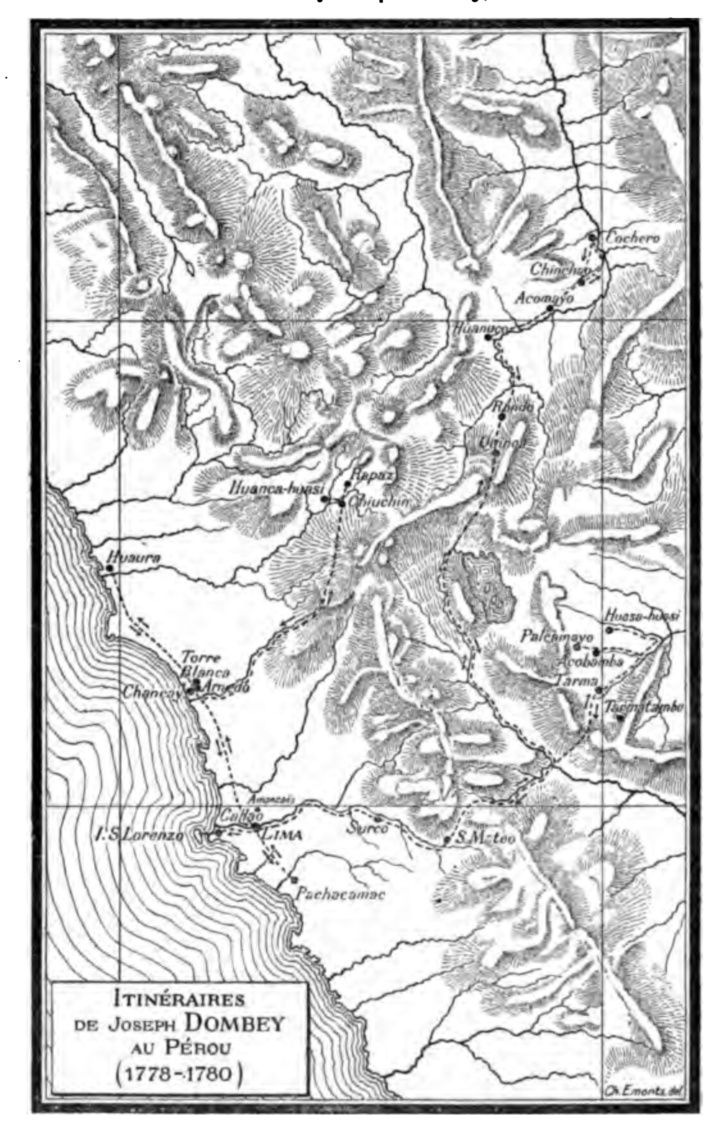
« J'aurois désiré, écrivait de Huanuco notre voyageur, embrasser tous les genres de l'histoire naturelle, mes forces et celles de mon domestique ne suffisent pas pour la seule botanique : pour faire chasser, empailler les oiseaux et les différens animaux, il me faudroit prendre à gage bien des serviteurs et vous serez étonné lorsque je vous dirai que mon Indien me mange la moitié de mes appointemens[1]. »

Dombey a néanmoins enrichi la zoologie de quelques types intéressants. Elle lui doit notamment la *Mouffette* du Chili, décrite dans les *Supplémens à Buffon*, le *Momot de Dombey*, magnifique oiseau des forêts du département de Lima, publié par Le Vaillant et plusieurs autres belles espèces de *Tangaras*, le *Gastrobranche de Dombey* qu'a fait connaître Lacépède, enfin plusieurs lépidoptères du Brésil et du Pérou nommés par Fabricius et par Olivier[2].

J'ai gardé pour la fin l'anthropologie ou plutôt l'archéologie. On a pu constater par quelques passages du présent travail[3] que ce sont vraiment les fouilles de Dombey soit à Chancay, soit plutôt encore à Pachacamac et dans la grande grotte de Tarma, qui ont apporté aux anthropologistes les premiers éléments d'une étude ethnographique de l'ancien Pérou. Ces découvertes de l'infortuné voyageur, dont on vient de lire la biographie, ont montré nettement l'existence de deux civilisations parallèles, localisées l'une au bord du Pacifique, l'autre dans l'Entre-Sierras. Elles ont permis, en outre, de se rendre compte du degré d'avancement de ces peuples au point de vue des transactions commerciales et de la perfection qu'avaient atteinte chez eux certaines industries artistiques. On a singulièrement accru depuis lors ces premières connaissances, mais il faut admettre, en bonne justice, que Dombey en fut le vé-

1. P. 76.
2. Deleuze, *loc., cit.* p. 166. — Le Vaillant, *Histoire naturelle des oiseaux du Paradis, des Rolliers et des Promerops*, livr. 10, p. 113, pl. 39. — Lacépède, *Hist. Nat. des Poissons*, t. I, p. 531.
3. Voy. plus haut, p. XXXVIII, XLII, LIV.

ritable initiateur, et c'est pourquoi j'ai fait figurer sur le frontispice de ce livre, parmi les titres qui le recommandent à la reconnaissance du monde savant, celui d'*archéologue* à côté de ceux de *médecin* et de *naturaliste*.


ITINÉRAIRES
DE JOSEPH DOMBEY
AU PÉROU
(1778-1780)
Cochero
Acomayo
Huanuco
Rondo
Palcamayo
Repaz
Huanca-huasi
Chiuchin
Huaura
Torre
Blanca
Chancay
Callao
LIMA
I. S. Lorenzo
Surco
Pachacamac
Ch. Emonts del.

CORRESPONDANCE

DE

JOSEPH DOMBEY

ET

CHOIX DE PIÈCES

RELATIVES A SA MISSION

CORRESPONDANCE

DE

JOSEPH DOMBEY

LETTRES

A ANDRÉ THOUIN[1]

1775-1788

I

A Saint-Claude, 2 juillet 1775.

MONSIEUR,

Depuis deux mois je suis sur le mont Jura et dans les environs de la Dole[2]; les belles plantes que j'y trouve renouvellent mon ardeur pour la botanique et me rappellent les offres de M. de Jussieu[3]. Si le voyage de M. le

---

1. On sait déjà qu'André Thoüin, auquel sont adressées les lettres que l'on va lire, était jardinier en chef du Jardin du Roi depuis le 28 janvier 1764.

A moins d'indication contraire, les pièces de correspondance, ici publiées, se trouvent dans un carton spécial de la collection des Manuscrits de la Bibliothèque du Muséum de Paris.

2. La Dole, l'un des sommets du Jura (1678m), entre le col de St Cergue et celui de la Faucille.

3. Antoine-Laurent de Jussieu, docteur-régent de la Faculté de médecine et membre de l'Académie des Sciences; il n'entrera au Jardin Royal que trois ans plus tard comme « sous démonstrateur aux écoles de botanique » (18 juin 1778).

capitaine de Bougainville avoit lieu et qu'on voulût un botaniste tel quel, je vous prie, Monsieur, de vous rapeller de moy; je ferai le voyage avec plaisir[1].

Dans ma première course au Jura je me suis enrichi de *Tozzia alpina*, *Vaccinium oxycocos*, *Viola alpina*, *Antyllis montana*, que je n'avois [jamais] vus. Les montagnes de la Suisse, sans cesse couvertes de neiges, dont je suis peu éloigné, me font le plus grand plaisir, j'attends avec impatience le mois d'aoust pour voir le Mont-Blanc.

Si à mon retour je pouvois augmenter votre riche et rare collection de quelques plantes nouvelles pour vous, je me croirois dédommagé de mes peines.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Voudriez vous,Monsieur, me rappeler dans le ressouvenir de MM. Lemonier[2] et de Jussieu et les assurer de mon respect, lorsque vous aurez occasion de les voir.

II

A Saint-Claude, le 13 aoust 1775.

MONSIEUR,

Je n'ai reçu que le 10 de ce mois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser[3]. Aussitôt j'ai fait

---

1. Bougainville projettait un nouveau voyage de découvertes dans la direction du pôle Nord.

2. Louis-Guillaume Le Monnier, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des Sciences et professeur de botanique au Jardin Royal des Plantes depuis le 30 juin 1759.

3. Voici cette lettre d'André Thoüin :

A Monsieur Dombey, Docteur en Médecine et Botaniste du Roy.

M. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai l'honneur de vous ap-

fermer ma caisse de plantes et je pars pour Paris afin de pouvoir profiter de la bonne volonté de M. le Con-

---

prendre que Mr le Controleur-Général agrée vos services, qu'il a reçu avec empressement les offres que lui en a fait M. le Mis de Condorcet, secrétaire de l'Académie[1] à qui M de Jussieu son ami a fait voir la lettre que vous avez eu la complaisance de m'écrire. Ce ministre vous destine, Monsieur, à une Commission secrète; autant que j'en puis juger c'est pour un voyage de très long-cours, et pour aller chercher des productions, qu'on voudroit naturaliser dans nos climats. Ce qui me fait croire cela, c'est que M. Turgot m'a demandé un mémoire détaillé des plantes et arbres étrangers utiles dans les Arts ou pour la nourriture des hommes qui pourroient se cultiver en Corse ou en Provence. Si les objets qui vous ont conduit où vous êtes, Monsieur, vous permettent de revenir promptement, je vous conseille de ne pas tarder, c'est l'avis de M. de Jussieu, parceque sitôt que vous serez ici on vous présentera au Ministre, et vous règlerez ensemble les conditions de votre place, qui, je crois, seront les mêmes que celles de feu Mr Commerson[2]; elles étoient de 200 # par mois, la table du Capitaine pendant le voyage de mer, de plus il a eu 1200 fr. pour avoir des livres et se mettre en équipage de voyage, il est vrai qu'il a été assez mal payé, mais je crois, que vous le serez exactement, le Controleur-Général étant le monteur de l'entreprise et ayant fort à cœur la réussite de son projet.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, des offres que vous me faites d'augmenter notre collection, je les accepte avec plaisir. Nous recevrons avec reconnoissance toutes les semences des montagnes que vous parcourez, surtout des ombelles et des petites plantes alpines que vous rencontrez.

Je vous prie de vouloir bien me faire l'honneur de m'écrire si tôt que celle-ci vous sera parvenue, afin que je puisse tenir en haleine ces Messieurs sur votre compte. En attendant j'ai celui d'être avec la considération la plus distinguée, etc.

A. Thouin.

1. Le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, s'intéressait beaucoup à la mission de Dombey. On trouvera plus loin la lettre qu'il lui écrivit à Madrid en octobre 1776.

2. Le célèbre naturaliste-voyageur Philibert Commerson, mort à l'Ile de France à l'âge de 46 ans, le 13 mars 1773.

trolleur-Général[1] et répondre à vos bons offices. Je serai avant la fin du présent mois d'aoust à Paris.

Ce départ précipité vous privera des semences qui sont tardives dans ce climat qui est très froid, mais en revanche vous aurez toutes les plantes que j'ai recueillies, parmi lesquelles il y en a plusieurs que je n'ai point vües aux Pyrénées. Quelques semaines de plus m'auroient procuré beaucoup de semences de la Dôle et du mont Jura, que j'avois marquées par des baguettes plantées. Mais un voyage autour du monde nous dédommagera de ce que nous laissons à nos pieds. Je me propose d'avance de vous faire parvenir tout ce que je recueillerai, afin que si, comme Commerson, je viens à mourir, je puisse au moins vous dédommager, Monsieur, de vos bontés.

Je ne sçaurois, Monsieur, vous exprimer combien votre lettre, et votre proposition m'est agréable. Assurez, je vous prie, tous ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, que je me porterai de la meilleure volonté et avec toute l'ardeur de mon âge[2], à tout ce dont on voudra m'employer, et que je ne négligerai rien pour répondre à la bonne estime que vous avez bien voulu donner de moi.

En attendant que je puisse vous remercier de vive voix, je vous prie de me croire avec toute la considération, et la reconnoissance imaginable, Monsieur, etc.

Je suis sensible au ressouvenir de M. de Jussieu et vous prie de le remercier et de l'assurer de mes respects.

---

1. Anne-Robert-Jacques Turgot, le grand économiste, appelé au ministère de la marine le 19 juillet 1774 et nommé Contrôleur-Général le 24 août suivant.

2. On se rappellera que Dombey n'avait alors que 33 ans.

III

[*Au Fort Levêque*,] ce 26 sept. 1775.

Monsieur,

Je crois que je ne pourrai pas travailler aujourd'hui avec vous. Un marchand de ce pays à qui je dois quatre cent livres et qui m'avoit promis d'attendre que je pusse le payer, ne m'a point tenu parole. J'ai été arrêté, ce matin à sept heures, par un garde du commerce et mis au Fort-Levêque. Ainsi, monsieur, je crois que je ne pourrai pas continuer l'ouvrage que j'avois commencé avec vous ny me promener à Bourbon, à Madagascar, et à Pondichery, dont bien me fâche[1].

J'ai l'honneur d'être, etc.

IV

A Madrid, le 11 novembre 1776.

Monsieur et cher ami,

Je suis arrivé heureusement à Madrid le 5 du courant[2]. Dans toute la route les lettres de recommandation de

1. « J'ai paré, écrit Thouin dans une note jointe à cette lettre, j'ai paré ce coup qui pouvoit être funeste à Dombey et aux sciences, en apaisant ce créancier importun. Il a continué à venir travailler à l'herbier de Commerson, à apprendre l'espagnol et à dessiner ».

2. Il avait fait le voyage entièrement à pied (Voy. plus loin, lettre n° XLII) et toujours herborisant (*Notice sur la vie et les travaux de Dombey* (*Rec. des Act. de la Soc. de Santé de Lyon* de l'an Ier à l'an V de la République. Lyon, An VI, in-8°, p. 458).

MM. Dulucq[1] et Yzquierdo[2], m'ont procuré les agrements dont l'Espagne est susceptible. MM. Ortega[3], et Davila[4] m'ont très bien accueilli.

Monsieur le marquis d'Ossun[5] m'a recû avec bonté; il a paru surpris de n'avoir pas été prévenu de mon voyage.

Monsieur Magallon[6] luy même m'a fait témoigner, par M. Ortega, qu'il étoit également surpris de ce que mes brevets ne faisoient pas mention de la permission que la Cour d'Espagne avoit donnée; qu'il paroissoit qu'on m'envoyoit au Pérou comme dans un païs de la domination françoise; qu'il auroit été plus décent de me donner des lettres de recommandation pour MM. les

---

1. Duluc-Labadie, armateur de Bayonne, engagé dans d'importantes affaires en Espagne (*Archiv. du Minist. des Aff. Etrang. Espagne, Correspond.* T. 598, f[os] 57, 129-147, 332-335).

2. Le naturaliste Yzquierdo, en ce moment à Paris, nommé quelques mois plus tard sous-directeur du Cabinet d'Histoire naturelle de Madrid.

3. D. Casimir Gomez Ortega, botaniste, alors âgé de 46 ans, professeur au Jardin royal de Madrid, membre des Académies de médecine et d'histoire.

4. D. Pedro Fr. Davila, célèbre collectionneur hispano-américain. Il avait réuni à Paris un superbe cabinet qu'il s'est résolu à vendre au profit du Muséum fondé à Madrid en 1769 et dont il est devenu le directeur perpétuel jusqu'à sa mort survenue en 1785.

5. Pierre Paul, chevalier, marquis d'Ossun, baron Deheches de Saint-Luc, seigneur de Bartraës, d'Azereia, de Montesquieu, grand d'Espagne de première classe, conseiller d'État d'Epée de Sa Majesté Très Chrétienne, chevalier de ses Ordres, maréchal de ses Camps et Armées et son ambassadeur extraordinaire auprès de Sa Majesté Catholique.

6. D. Fernando de Magallon, secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris et chargé d'affaires en l'absence du comte de Fuentes (1765-1766) venait de rentrer à Madrid (août 1775). Il avait reçu en quittant son poste pour retourner en Espagne « une tabatière avec le portrait de S. M. de 6763 ₶ » (*Arch. du Minist. des Aff. Etrang. France. Mém. et Doc.* T. 2095, f° 27).

Ministres d'Espagne. Je convins de la validité de ces raisons, mais à celà j'ai répondu que mon devoir étoit de bien travailler et que je ne devois pas remontrer aux Ministres leurs devoirs [1]. Il faut espérer que cela ne fera pas difficulté.

Les personnes qui doivent m'accompagner ne sont pas encore nommées, de sorte que j'aurois très bien fait de partir plus tard.

M. Ortega me fait espérer que j'aurai mon passage gratis, cette clause est très essentielle. Je vous avoüe que sans l'ardeur que j'ai de voir les Cordillières, je serois très mortifié d'être obligé de demander à chaque instant des grâces à des étrangers [2]. Il seroit plus convenable pour le bien du voyage que la Cour de France m'ait envoyé avec la décence nécessaire auprès d'une nation très susceptible. J'espère que la mort de M. de Cluny [3] et les bontés de M. notre Ambassadeur aplaniront toutes les difficultés.

Je vous instruirai de ce que je deviendrai lorsque l'Espagne aura pris ses arrangemens pour nous envoyer tous au Pérou. En attendant, je vous prie de reçevoir mes remercimens de toutes les bontés que vous avez eu pour moi à Paris, et d'être assuré de la reconnoissance que je vous conserverai tant que je vivrai.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

1. « Ma seule besogne à moi, écrit-il le même jour à A.-L. de Jussieu, est de courir sur les Cordilières et de ramasser de toutes mes forces toutes les belles plantes qui y sont. »

2. Il déclare au surplus à Jussieu (*même lettre*) qu'il n'est pas *homme à se piquer* : « Je ne renoncerai à la partie que lorsqu'on me chassera ».

3. Jean-Étienne Bernard de Clugny, intendant à Bordeaux depuis 1766, appelé au Contrôle Général après le renvoi de Turgot et mort quelques mois plus tard (18 octobre 1776) à l'âge de 47 ans.

Je vous prie de présenter mes respects à Me Dugage[1] et luy dire que l'ordinaire prochain j'aurai l'honneur de luy écrire. Vous ne m'oublierez pas je vous prie auprès de M. de la Saudraye.

V

A Madrid, le 5 décembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

M. de Galvès[2], Ministre des Indes, m'a promis de me favoriser de tout son crédit pour me faire voyager au Pérou avec l'agrément et la sûreté nécessaires. Ce seigneur m'a obtenu du Roy d'Espagne mon passage gratis, et me fera compter par le Vice-Roy du Pérou les appointemens que la Cour de France voudra me donner annuellement. Avec les deux élèves espagnols que l'on me donnera, j'aurai deux dessinateurs de la même nation qui m'accompagneront.

Monsieur le marquis d'Ossun, notre ambassadeur, a écrit à M. de Vergennes[3] pour sçavoir de luy quelle somme il vouloit que l'on me fit compter annuellement ; si les intentions de M. d'Ossun sont adoptées, il me fera

---

1. Mme du Gage et M. de la Saudraye sont des amateurs de botanique qui fréquentent le Jardin du Roi. Mme la marquise du Gage de Pommereuil bien connue de Buffon (*Corresp.*, t. II, p. 86) s'occupe de l'étude des graminées et ses travaux donnent de grandes espérances. Son éloge revient souvent sous la plume de Dombey.

2. D. José Galvez, âgé de 46 ans comme Ortega, et depuis un peu moins d'un an, *président du Conseil des Indes.* « Il aimait avec passion, dit un de ses biographes, la langue et la littérature françaises et avait été *avocat de la nation française* à Madrid, avant d'entrer, sous les auspices du marquis de Grimaldi, au Conseil des Indes (1769). »

3. Charles Gravier, comte de Vergennes, ministre des Affaires Étrangères depuis le 8 juin 1774.

voyager avec plus de décence que M. de Cluny. Ainsi, vous voyez, Monsieur, que les difficultés s'évanouissent de plus en plus.

L'on désireroit que je fasse des essais sur la culture de la canelle qui est abondante au Pérou [1]. Je vous serai obligé, Monsieur et cher ami, de me faire passer à Cadix ou à Madrid (et dans ce dernier cas, vous m'écrirez sous l'enveloppe de *M. Durocher, chirurgien de la feu Reine*) quelques mémoires relatifs à cette culture [2].

J'ignore le moment de mon départ, je le désire avec impatience, comme aussi de pouvoir vous faire passer toutes les graines et plantes du Pérou. En attendant je vous prie de me croire, Monsieur et cher ami, avec la reconnoissance et l'amitié la plus sincère,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Mes respects à Mlle votre sœur, à Me Dugage et M. de a Saudraye. Mes amitiés à MM. vos frères.

VI

A Madrid, le 24 février 1777.

J'ai reçû, Monsieur et bon ami, votre lettre du 30 Novembre dernier. Pour y répondre j'attendois quelque circonstance heureuse, c'est à dire la nouvelle de mon départ. Quoiqu'il ne soit pas encore décidé, j'espère qu'il sera prochain. Déjà j'ai reçu un ordre de la Cour par le-

1. On verra par la suite que la plante du Pérou, prise pour la canelle, est une espèce de laurier (*Laurus Quixos*, Lmk).

2. Il demandait par le même courrier à Jussieu un petit mémoire que son oncle Bernard avait communiqué à M. de Maldonado « lorsqu'il étoit à Paris », c'est-à-dire en 1746. (Voy. plus loin p. 10, n. 3.)

quel on m'engage à regarder la culture de la canelle comme un point des plus importants de ma commission[1].

En faisant mes adieux à M. Bernard de Jussieu[2], ce respectable vieillard me parla des projets qu'avoit eu M. de Maldonado[3] pour cultiver cet arbre précieux[4].

---

1. *Copie de l'ordre adressé par Son Excellence M. de Galvès, ministre des Indes, à MM. Joseph Dombey, Hypolite Ruyz et Joseph Pavon.*

« Le président de Quitto remit au Roy les échantillons de canelle et de clous de girofle qui se trouvent dans différents endroits de cette province et les ayant fait examiner dans son apoticairerie royale et par Dn Casimiro Gomes Ortega, professeur royal de botanique, ils ont donné leur rapport ainsi que vous verrez par les mémoires cy-joints que je vous envoye par ordre de S. M. comme un premier objet de votre commission afin que vous éxécutiez ce que propose led. Ortega sans rien négliger pour cet important objet. Au Prado, le 15 février 1777. »

Signé DE GALVÈS.

Avec cet ordre le président du Conseil des Indes envoyait plusieurs échantillons de ce que l'on prenait pour la canelle et les clous de girofle et deux mémoires faisant connaître le sentiment de l'apothicairerie et du professeur Ortega.

2. Bernard de Jussieu, oncle et maître d'Antoine-Laurent qui a développé sa méthode de classification naturelle, était « sous-démonstrateur de l'extérieur des plantes médecinales » au Jardin du Roi depuis le 30 septembre 1722.

3. Don Pedro de Maldonado, gouverneur d'Esmeraldas, qui rendit tant de services aux académiciens envoyés en mission au Pérou. Il descendit avec La Condamine le fleuve des Amazones (1743), passa en Europe (1744), vint en France (1746) et fut nommé correspondant de l'Académie des Sciences. Il est mort à Londres en visitant l'Angleterre (17 novembre 1748). (Cf. La Condamine, *Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur, servant d'Introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du Méridien*. Paris, Impr. Roy., 1751, in-4, p. 56, 90, 188, 209, 211.)

4. Tous les botanistes croyaient, à cette époque, à l'existence de la canelle vraie dans la province de Quito : « La grande consommation que les Espagnols font de cette écorce, écrivait Dombey à Jussieu le 22 février 1777, pourroit rendre la culture de cet arbre très intéressante à l'Espagne en luy conservant l'argent

Cette ouverture me fit naître l'idée de présenter à mon arrivée à Madrid un mémoire à M. Magallon, qui a été bien accueilli, puisque j'ai été prié de ne rien négliger pour faire réussir cet important objet, ainsi que vous le verrez par la copie que j'envoie à M. de Jussieu le jeune.

M. Duchesne[1] que vous connoissez aussi bien que son zèle à obliger ses amis, m'apprend qu'à la considération de M. de Jussieu j'ai obtenu de M. le Controlleur-Général une augmentation de 3000 ₶. Vous voyez, Monsieur et très cher ami, quelle bonne tournure prend mon voyage. Je suis un peu honteux d'avoir tant obtenu et de n'avoir rien encore mérité; je vais faire tous mes efforts pour me rendre digne des bontés de tous ceux qui ont bien voulu répondre de moi en me proposant au Ministre.

M. Ortega m'a fait voir ces jours-ci une boite de graines qui vous étoit destinée. Si mon voyage se diffère, il me fait espérer que je voyagerai dans quelques provinces d'Espagne pour y botaniser avec MM. Palau, second professeur de botanique[2], Joseph Pavon et Hypolite Ruyz[3] mes compagnons de voyage. A quelque chose

---

qu'elle donne aux Hollandois en échange de cette écorce et en luy faisant partager dans la suite avec la Hollande un commerce très lucratif ».

1. Antoine-Nicolas Duchesne, élève de Bernard de Jussieu, bien connu dès lors pour son *Manuel de botanique* (Paris, 1764, in-12) et pour ses expériences dans le potager de Versailles. Il a notamment publié en 1766 une bonne monographie des fraisiers (Duchesne fils, *Histoire naturelle des fraisiers, contenant les vues d'Économie réunies à la Botanique et suivies de remarques particulières sur plusieurs points qui ont rapport à l'Histoire naturelle générale*, Paris, 1766, 1 vol. in-12).

2. Palau était démonstrateur de botanique au Jardin de Madrid et avait publié en langue castillane des *Principes de botanique*.

3. Don José Pavon et Don Hipolite Ruyz ou Ruisz, futurs auteurs de la *Flora Peruana et Chilensis*.

mon retard sera bon; il me mettra à même de vous envoyer des plantes sèches d'Espagne avec les graines que je recueillerai chemin faisant.

M. Yzquierdo, notre ami commun, a été nommé sous-directeur du Cabinet d'Histoire naturelle; cette nouvelle qui vous fera beaucoup de plaisir est d'autant plus intéressante que les sujets tels que M. Yzquierdo sont très rares en Espagne et qu'il doit être un jour le Buffon de sa patrie. Le roy lui a accordé 3000 # de pension et la permission de voyager pendant deux années, afin de voir les sçavants et les *Museum* de l'Europe et de faire des achats pour le cabinet d'histoire naturelle d'Espagne.

M. Bowles[1] vient d'abjurer le Kuaqrisme[2] et s'est fait bon catholique romain; l'Espagne qui est la mère nourrice du catholicisme se rejouit d'avoir attiré dans son giron un homme aussi célèbre.

Plus mon voyage se diffère, plus mon ardeur s'augmente. Je rève sans cesse à Lima et aux Cordillières, je ne serai parfaitement heureux que lorsque mon voyage sera en train et achevé et que je pourrai vous faire part de toutes les richesses que nous promet un aussi beau pays. En attendant cet heureux instant, je vous prie de me croire, Monsieur et très cher ami, avec la plus vive reconnoissance, l'estime et la considération que vous sçavez vous concilier et que vous méritez si bien, etc.

L'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde m'oblige

---

1. L'Irlandais William Bowles, dont il est ici question, avait publié peu auparavant à Madrid un ouvrage, qui fut traduit plus tard en français et en italien et qui a pour titre *Introduccion a la Historia natural y a la Geográfia fisica de España*, Madrid, 1775, in-4.

2. Quakérisme, secte américaine des Quakers.

à vous faire part que j'ai été reçu correspondant de l'Académie de médecine de Madrid.

Je vous serai obligé de vouloir remettre à M. de la Saudraye la lettre cy-incluse et de vous informer quelle est l'adresse de M. l'abbé Reynal[1], pour lui faire parvenir la lettre que je vous envoie; M. de Jussieu pourra vous renseigner exactement.

VII

A Madrid, le 31 Mars 1777.

J'ai reçu, Monsieur et très cher ami, vos deux lettres en date des 13 février et 12 mars dernier, par lesquelles vous m'annoncez les espérances que je dois fonder sur les sollicitations de M. de Jussieu auprès de M. le Controlleur-Général, et la réussite de ces mêmes sollicitations qui m'ont valu une augmentations de 3000 #. Vous me felicitez aussi du nouvel honneur que m'a procuré M. Ortega en me faisant recevoir correspondant de l'Académie de Médecine de Madrid. Mon cher Thoüin, je dois vous faire mes remercîmens sincères de tout le bien qui m'arrive et du chemin de la gloire où vous avez voulu me guider : c'est bien fait, je vous les dois. Votre modestie et votre franchise se cachent, et satisfait du bien que vous faites vous négligez les louanges qui vous sont dues. Permettez-moi cependant, mon cher ami, de vous en attribuer la plus grande part et de vous

1. Guillaume-François Thomas Raynal, alors âgé de 66 ans, auteur de l'ouvrage si discuté : *Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes,* qui a eu une vingtaine d'éditions depuis 1770, date de son apparition.

faire dans ce moment des remercîmens très justes pour toutes les bontés que vous avez eues pour moy et dans mon séjour à Paris, et depuis l'instant fortuné que j'ai eu le bonheur de vous connaitre.

M. de Galvès, Ministre des Indes, vient de m'avertir que mon départ est fixé au 15 juin prochain avec celuy de MM. les botanistes et dessinateurs espagnols. M. de Galvès m'a dit qu'il avoit donné des ordres pour que mes appointemens me fussent payés à Lima, aussi bien que les secours extraordinaires que l'on accordoit à MM. les Espagnols.

Le Roy d'Espagne, désirant savoir à combien les secours extraordinaires de MM. les Espagnols pouvoient monter, a jugé à propos de les fixer à 5000# (outre les 5000 # d'appointemens qui leur avoient été adjugés) avec cette clause, cependant, que les Espagnols qui doivent me suivre ne jouiront de leurs 10000 #, qu'autant qu'ils seront toujours en route et en exercice. Cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'obliges de travailler et d'être sans cesse en haleine pour avoir leurs appointemens en entier, nous serons tous dans le cas de mettre notre tems à profit. Nous nous reposerons en Europe.

J'ai fait part à M. le marquis d'Ossun de cette détermination de la Cour d'Espagne. Ce seigneur ne se trouvant pas suffisamment autorisé par le Ministère de France pour prendre des engagemens pécuniaires avec son Exc. M. de Galvès, m'exhorte à écrire à MM. Taboureau[1] et de Lisle[2] (à qui j'avois précédemment fait mes remercimens) pour

1. Taboureau des Réaux, conseiller au Parlement, puis intendant de Valenciennes : contrôleur général des finances depuis la mort de Clugny (octobre 1776) ; il gardera ce poste jusqu'au 2 juillet 1777.

2. De l'Isle, premier commis des finances.

les supplier d'avertir M. de Novera[1], trésorier extraordinaire de S. M. C. à Paris, qu'il luy seroit payé chaque année 6000 # pour les appointemens que le roy a bien voulu m'accorder. Cette précaution une fois prise, mon voyage ne souffre plus de difficulté.

Par le courier précédent, j'ai écrit à M. de Lisle une lettre de remercîmens et je le prie de m'instruire, si je dois espérer les 3000 # d'augmentation comme faisant suite de mes appointemens de cette année qui a commencé le 1er juillet 1776 et dans ce cas je le prie de les faire compter à M. de Jussieu pour acquitter une partie de mes dettes à Paris[2]; et dans la suite, c'est à dire chaque année, je luy ferai passer quelques sommes jusqu'à l'entière extinction de ce que je dois à Paris. J'ai fait part de ces mêmes doutes à M. Turgot, parceque c'est M. Revillon, son marchand, qui a bien voulu me faire les avances des habits et linges qui m'étoient nécessaires[3].

Enfin voilà le moment fortuné qui s'avance où je pourrai reconnoître vos bontés en vous envoyant toutes les richesses en histoire naturelle du Pérou. Déjà les

1. D. Francisco Ventura de Novera, trésorier extraordinaire de Sa Majesté Catholique en résidence à Paris.

2. « Avec 2000 # seulement que vous conserverez, écrit-il à Jussieu à la même date, vous donnerez à M. Révillon 1500 # et les 500 autres seront partagées à Quesme et Carette. Je leur ferai toucher chaque année par vos mains quelques sommes jusqu'à extinction de tout ce que je dois à Paris. J'espère que mes créanciers se contenteront de ces arrangemens, parce que je ne peux pas disposer de tous mes appointemens d'une année, ce qui me mettroit hors d'état de satisfaire à ma commission... »

3. Avec les 100 pistoles complétant les 3000 # en question, Dombey devait se fournir de « lit, papiers, instruments et autres fournitures nécessaires ». Il espérait toutefois qu'Ortega lui fournirait le papier pour l'herbier.

Tout coûte le double à Madrid « faute d'ouvriers ».

peines passées et celles à venir s'évanouissent; je ne vois que les Cordillières et cette idée enflamme mon courage.

Nous nous embarquerons à la Corogne sur un paquebot qui doit faire voile pour Buenos-Ayres et nous nous rendrons par terre à Lima. Cette route promet des richesses immenses.

Je suis très sensible au ressouvenir de l'aimable Me Dugage et de M. de la Saudraye, leur santé est-elle meilleure? Mille choses de ma part à MM. Goüan[1], Yzquierdo, Gallot[2] et Roussel[3].

En attendant que je vous annonce le moment désiré qui doit enfler nos voiles, recevez, je vous prie, Monsieur et cher ami, les protestations les plus sincères de l'amitié et de la reconnoissance de votre ami et serviteur.

M. Ortega a reçu beaucoup de choses de votre part et me charge de vous faire ses complimens.

VIII

A Madrid, le 6 juin 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai reçu avec un grand plaisir votre lettre du 20 mars

1. Antoine Goüan, né à Montpellier le 15 novembre 1733, professeur à l'Université et directeur du jardin botanique de cette ville, auteur de l'*Hortus regius Monspeliensis*, de la *Flore de Montpellier*, etc., l'un des maîtres de Joseph Dombey.

2. Jean-Gabriel Gallot, médecin de la Faculté de Montpellier et plus tard député à la Constituante.

3. Henri-François-Antoine Roussel, docteur en médecine, originaire de Basse-Normandie, âgé de 30 ans, hygiéniste, physicien et botaniste. Il a déjà publié plusieurs monographies variées et prépare un *Tableau des plantes usuelles* et une *Flore du Calvados*.

dernier et celle du 10 may, dans lesquelles étoient incluses celles de Madame Dugage, de MM. Gallot et Giroud[1]. Je vous fais mes remercîmens des nouvelles littéraires et botaniques que vous avez bien voulu me communiquer. Rien ne peut faire plus d'honneur à notre patrie que la protection que le gouvernement veut bien accorder aux sciences. Louis XIV fut aussi grand par l'encouragement qu'il excita que par ses victoires ; aussi son siècle fut-il comparé à celui d'Auguste. La province du Dauphiné étant heureusement située au pied des Alpes a du fournir de trés belles observations à MM. Guettard[2] et Villard[3] qui l'illustreront. Je vous sèrai très obligé, Monsieur et très cher ami, de vouloir présenter mes civilités à ce dernier qui est mon confrère, et dont Monsieur Goüan m'a souvent parlé dans ses lettres.

Je regrette infiniment la perte du célèbre chevalier Von Linné[4], il revivra éternellement dans les cœurs de tous les botanistes. Je me propose de luy élever un monument sur le plus haut des Cordillières aussi bien qu'à ses amis et rivaux en célébrité, MM. de Jussieu et

---

1. Le minéralogiste Giroud, alors âgé de 47 ans, qui fut plus tard associé non résident de l'Institut de France, dans la classe des Sciences (5 mars 1796).

2. Jean-Étienne Guettard, membre de l'Académie Royale des Sciences depuis 1734 et auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la géologie et la minéralogie et entre autres du *Mémoire sur la minéralogie du Dauphiné*, auquel fait allusion Dombey et qui paraîtra un peu plus tard (Paris, in-4, 1779, avec pl.).

3. Dominique Villars, âgé de 32 ans, médecin en chef de l'hôpital de Grenoble, et auteur d'une *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné* (Grenoble, 1786, 4 vol in-4).

4. La nouvelle de la mort de Linné était prématurée. L'illustre naturaliste suédois n'a succombé, en effet, que quelques mois plus tard, le 10 janvier 1778.

à vous, mon cher Thoüin, qui méritez de vivre toujours dans la postérité, et par ce que vous avez de grandes connoissances, et par ce que vous avez d'aimables qualités qui sont plus précieuses encore.

Son disciple M. Murray[1] doit aussi exciter nos regrets. J'ai connu en 1774 M. son frère[2] à Lyon chez M. Rast, le médecin, qui exerçoit envers moy l'hospitalité.

Je verrai paroitre avec beaucoup de joie l'ouvrage de M. de Jussieu le jeune ; ses talents et ses aimables qualités luy ont acquis une très grande célébrité, son nom est en vénération à Madrid.

J'ai écrit à M. Sage pour le féliciter. Quand je ne luy aurois pas autant d'obligation, c'est la juste récompense de son sçavoir[3].

Vous avez donc eu, mon cher ami, la douce satisfaction de voir l'Empereur[4] ! En parcourant ainsi différentes contrées pour acquérir des connoissances qui doivent contribuer au bonheur de ses peuples, il apprend qu'il est des plaisirs que ne procure pas toujours le trône. Les regrets qu'il laissera en partant de Paris et l'estime générale que l'on a pour un prince aussi aimable, doivent exciter une noble émulation dans le cœur de tous ceux qui, comme luy, sont nés pour commander aux hommes. Je n'ai lu qu'avec attendrissement la scène de l'Opéra

---

1. Jean André Murray, de Stockholm, directeur du Jardin botanique de Göttingue.

2. Adolf Murray, aussi de Stockholm, professeur d'anatomie à Upsal et médecin du Roi de Suède.

3. Balthazar-Georges Sage, apothicaire-major à l'hôtel des Invalides et créateur d'un célèbre Cabinet de minéralogie et d'un laboratoire de chimie où Dombey avait été admis à travailler, venait d'être nommé professeur de minéralogie à la Monnaie.

4. Joseph II, voyageant sous le nom de comte de Falkenstein, était arrivé à Paris le 18 avril 1777.

et ceux à qui j'en ai fait part ont éprouvé le même sentiment.

J'avois différé de répondre à votre première lettre pour vous annoncer mon départ, qui avoit été fixé au 15 de ce mois, ainsi que je vous l'avois écrit. Comme je ne reçois point d'ordre, je crains qu'il ne soit différé jusqu'à l'automne prochain, tems ou les vaisseaux de registre[1] partent pour Lima. Je vous envoye cependant une copie de la lettre de M. le marquis d'Ossun qui me disculpera dans votre esprit, en supposant que l'on me taxât de légèreté de vous avoir écrit et annoncé mon départ[2].

---

1. Vaisseaux de registre, *navios de registro*, qui portaient en Amérique des marchandises rigoureusement enregistrées au départ (Cuesta).

2. *Copie de la lettre de M. le marquis d'Ossun à M. Dombey.* De l'Escurial le 11 novembre 1776.

« J'ai parlé, Monsieur, de ce qui vous concerne à M. de Galvès, ministre des Indes, il m'a dit que M. Ortega, nommeroit sans aucuns délais les deux ou trois élèves botanistes qui doivent vous accompagner au Perou et qu'il régleroit le traitement pecuniaire qui doit leur être accordé; que le roy d'Espagne vous feroit transporter gratis à Lima et vous recommanderoit particulièrement au vice roi du Perou, et qu'il falloit que vous vous rendiez sans perdre de tems à Cadix parce que le bâtiment sur lequel vous devez vous embarquer ne tardera pas longtems à mettre à la voile; il reste à sçavoir quel secours d'argent vous pouvez avoir besoin à Cadix, et à assurer ceux qui vous seront nécessaires pendant votre séjour au Pérou. Je pouvoirai à ce dernier objet en faisant ordonner à M. le vice-roi de fournir à vos besoins, mais il faut que je demande ordres à ma Cour pour fixer la somme annuelle qui devra vous être payée aux Indes. Ayez la bonté de consulter M. Ortega sur cet objet, et de me suggérer en conséquence ce que je dois écrire à M. le comte de Vergennes. Vous pourrez néantmoins partir avant que la réponse de ce ministre ne me vienne, dans la certitude que vous ne manquerez pas à Lima des secours qui vous seront nécessaires. Pour ce qui concerne l'argent dont vous pourriez avoir besoin à Cadix, comme je suppose que la somme ne peut être que

Je vous envoye aussi copie d'une lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire M. de Lisle premier commis des finances[1]. Il paroit s'intéresser à ce que les 3000 # d'augmentation qui m'ont été accordés, à la sollicitation de mes protecteurs et de mes amis, me soient comptés cette année comme suite d'appointemens. Dans ce cas je céderai la somme entière à mes créanciers et je prendrai sur mes épargnes de cette année, qui doit commencer le 1er juillet prochain, une somme de 2000 # que je ferai passer à M. de Jussieu, pour en éteindre une autre partie.

M. Ortega qui me charge de vous faire ses civilités a reçu votre dernier envoy en bon état, et j'ai vû vos plantes très bien pousser. Il a commencé ses leçons de botanique le 17 may dernier; il les continue le lundy, mercredy et samedy à 7 heures du matin. Le nombre de ses disciples est peu nombreux; c'est dommage parce que ce professeur est rempli de mérite. Lorsque le nouveau jardin auquel on travaille au Prado sera fini, la proximité du lieu luy attirera peut-être plus d'écoliers. Je suis très assidu à ses leçons et n'en manquerai aucune pour m'instruire et me parfaire dans la langue espagnole qu'il parle très purement.

J'aurois désiré botaniser en Espagne[2], et vous faire part des richesses de ce pays. L'incertitude ou je suis sur l'instant de mon départ m'empêche de m'eloigner de Madrid dans la crainte de commettre une faute,

---

très modique, je prendrai sur moi de mander à M. de Mongelas, Consul de France dans cette ville, de vous la faire fournir. »

1. Je n'ai pas reproduit ce petit mot suffisamment résumé par Dombey.

2. Dans les montagnes de la Sierra Morena de Guadarrama (*Lettre à Jussieu*, du 6 Juin 1777).

par ce que les ordres de partir peuvent venir de moment à l'autre.

J'ai reçu de MM. Séguier, de Nisme[1] et de La Tourette, de Lyon[2] des instructions relatives à mon voyage. M. Le Camus[3] a eu la bonté de m'envoyer une caisse de livres, et a poussé la générosité à ne vouloir être payé qu'en morceaux d'histoire naturelle.

L'Espagne vient de recevoir l'agréable nouvelle que les troupes qui s'étoient embarquées dans le mois de novembre dernier sous le commandement de M. de Cevallos s'etoient emparés de tout le pays que les Portugais luy avoient pris précédemment.

En attendant je vous annonce le moment tant désiré du départ et je vous prie, mon cher ami, de me croire avec toute la reconnoissance que je vous dois, et les sentiments d'estime et d'amitié,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

M. Ortega a fait exécuter deux caisses d'après le modèle que je trouve dans le mémoire de M. Ellis[4], nous les emporterons avec nous. Elles nous serviront à

---

1. Jean-François Séguier, naturaliste et archéologue de Nîmes, associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1772. J'ai reproduit plus loin les instructions qu'il a rédigées pour Dombey.

2. La Tourette, conseiller à la Monnaie, de Lyon, auteur du *Voyage au Mont-Pilat dans la province du Lyonnois, contenant des observations sur l'histoire naturelle de cette montagne et des lieux circonvoisins*, etc. Avignon, 1770, in-8, possédait près de l'Arbresle et à Fourvières de magnifiques plantations d'arbres et d'arbustes étrangers.

3. Le Camus, membre de l'Académie de Lyon, riche et savant amateur d'histoire naturelle, avait rassemblé dans son domaine de Fontanier des collections de plantes, de minéraux, etc.

4. Le botaniste John Ellis, membre de la Société Royale, était alors « agent for the Island of Dominica ». Il s'occupait activement de l'acclimatation des espèces utiles.

envoyer en Europe les plantes les plus rares, les plus précieuses.

Je vous serai bien obligé, mon cher ami, de faire parvenir la présente à M. Giroud.

IX

A Madrid, le 7 juillet 1777.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je vous envoie copie de la lettre que M. M. d'Harvelay[1] a écrite à M. le marquis d'Yranda[2] pour me faire compter

---

1. Micault d'Harvelay, garde du trésor royal, devenu en 1785 l'un des directeurs de la Caisse d'Amortissement.

2. *Copie de la lettre de M. Micault d'Harvelay à M. le marquis d'Yranda*. De Paris le 29 avril 1777.

Monsieur,

« Je vous prie de vouloir bien payer à M. Dombey, médecin français. actuellement résident à Madrid, la somme de 6000 # pour une année qui echeoira à la fin de juin prochain, du traitement à luy accordé par S. M. T. C. pour les frais du voyage que ce médecin est chargé de faire au Perou pour le progrès de la botanique et de l'histoire naturelle. Je vous serai obligé de vouloir bien aussi luy donner une lettre de crédit pour Lima, afin qu'il puisse y recevoir une pareille somme de L. 6000, chaque année à compter du 1er juin 1777, et dans le cas ou M. Dombey pourroit avoir besoin d'une somme extraordinaire, je vous prie d'autoriser vos correspondans à la lui compter jusqu'a la concurrence de L. 3000 par année.

Je vous observe que ces sommes doivent être payées à M. Dombey sur ses quittances, lesquelles formeront votre titre pour vos remboursemens sur moi. Je vous serai obligé de répondre à la présente par le prochain courier. J'ay l'honneur, etc.

P. S. Depuis ma lettre ecrite, le Ministre me mande de ne faire payer actuellement à M. Dombey à Madrid que la somme de L. 3000; je vous prie en conséquence de vouloir bien luy compter cette somme sur sa quittance, et néantmoins de l'accréditer à Lima pour L. 6000 par an, à partir du 1er juillet 1777. Vous voudrez bien observer que les frais de change et de provision

3000 # comme fin de payement du traitement de 6000 # que le roy a bien voulu m'accorder cette année qui a fini le dernier juin 1777. Vous verrez par cette lettre, que le roy me passe, outre le traitement annuel de 6000 # un extraordinaire de 3000 # par année. L'intérêt que vous prenez à ma fortune ne m'a pas permis de vous cacher cette nouvelle faveur, qui vous réjouira. Quoique ma dépense de cette année ait excédé les 6000 # que le roy m'a accordées, cependant je n'ai pas cru me prévaloir de l'extraordinaire de l'année qui vient d'écheoir, dans la crainte de m'attirer des reproches. Je l'ai marqué à M. le Controlleur-Général et à M. de l'Isle afin de recevoir leurs ordres à cet égard.

J'aurois tout de suite fait parvenir à M. de Jussieu ces 3000 #; j'ai attendu auparavant la réponse que M. le Mis d'Yranda attend de M. Micault d'Harvelay, par ce que ce dernier paroit n'autoriser M. le Marquis d'Yranda à me payer les appointements de l'année qui commence qu'à Lima, et cependant comme nous ne nous embarquerons à Cadix qu'à la fin de l'automne prochain, nous n'arriverons à Lima qu'en juin de l'année prochaine. M. Micault d'Harvelay auroit ordonné le payement des appointemens à Madrid s'il avoit sçu le retard de notre voyage. J'écris cependant à M. Dulucq pour sçavoir de luy s'il veut que je compte les 900 # que je luy dois à Madrid, à Bayonne ou à Paris; et lorsque la réponse de M. d'Harvelay sera parvenue à Madrid, je ferai compter à M. de Jussieu par une lettre de change que je luy enverrai à Paris, les 3000 # d'avance que l'on m'a fait à Paris en linges et vêtemens.

---

doivent être pris sur le traitement de M. Dombey de manière que les remboursemens sur moy soyent precisement de la somme de # 6000 par an, sauf l'objet extraordinaire de # 3000, dont il pourroit avoir besoin suivant l'exigence du cas. »

Vous avez joui à Paris de l'auguste présence de l'Empereur, nous n'avons pas été aussi heureux. Cet aimable prince qui est venu jusqu'à S[t] Sebastien, ville frontière d'Espagne, s'est contenté d'écrire à son ambassadeur. Je vous envoye copie de sa lettre[1].

M. Ortega a fini son cours de botanique le dernier juin, il part aux premiers jours pour les eaux de Trillos[2] dont il fera l'analyse par ordre et aux dépens du Roy[3]. Il a reçu, il y a quelques jours, quatre arbres hauts de deux pieds de Buenos-Ayres; au premier aspect on les prendroit pour des euphorbes, ils ne donnent cependant point

1. *Post-scriptum de la main de l'Empereur dans la lettre qu'il a fait écrire par le général comte de Coloredo qui a eu l'honneur de l'accompagner dans ses voyages, pour donner part de la course qu'il a fait en Espagne, à son ambassadeur M. le comte de Kaunitz.*

« J'ajoute à cette lettre, presque ministérielle, mon cher Dominique, deux mots des plus naturels. Comment vous va dans ce climat? et pensez vous quelquefois aux bons Viennois? J'en suis bien loin, mais le souvenir vif de mes amis voyage avec moi. Faites, je vous prie, mes complimens tout expressement au Roy, au prince des Asturies, et surtout à la princesse, la grossesse de laquelle me fait le plus grand plaisir, par l'interest que j'ai toujours pris à elle. Dites lui, quelque chose de joli et dans le goût dont je vous crois très capable. Marquez au Roy tout le desir que j'aurois eu de faire sa connoissance si le tems me l'avoit permis, de même que de la princesse, et que c'est vrayment à regret que je m'en vois privé : enfin mettez de la dorure à tout ceci, je vous y autorise en plein, et surtout soyez persuadé que j'aurois voulu vous revoir et vous dire que je vous aime bien, ce que vous ne pouvez ignorer si vous êtes juste. A revoir! Dieu sçait quand, mais sans jamais varier. »

Signé Joseph FALKENSTEIN.

2. Trillo, au confluent du Cifuentès et du Tage; les *bains de Charles III* alimentés par neuf sources thermales abondantes, chlorurées-sulfurées-sodiques et sulfatées-calciques-arsenicales sont aujourd'hui encore très fréquentés.

3. Ortega rapporta de ce voyage les éléments de la monographie *Tratado de las aguas termales de Trillo del Madrid*, in-4° de 276 p. Madrid, 1778.

de lait. Ce pourroit être un *solanum*; les naturels l'appellent *Ambou*; il est recommandable chez eux, parce que la chair suspendue sous son feuillage se conserve quatre à cinq jours dans les plus grandes chaleurs sans se corrompre. C'est leur garde-manger d'été.

Je m'adressai il y a quelques mois à M. Davila pour avoir de la platine que je désirois envoyer à M. le comte de Buffon[1], M. Davila me refusa ainsi que vous le verréz par son billet dont je vous envoye copie[2] et que je communiquai à M. Ortega.

Ce dernier vous en a adressé 36 onces pour M. de Buffon. L'avez-vous reçue? Je vous serai obligé de le dire à M. de Buffon. Je ne voulois luy écrire que lorsque j'aurois pu luy envoyer quelque chose, sa maladie me servira d'excuse, je luy écris par ce courrier.

Présentez, je vous prie, mes respects à M[lle] Thouin, à M[e] Dugage et à M. de la Saudraye, et croyez moi pour toute la vie avec les sentimens de la plus vive reconnoissance et l'estime la plus distinguée,

Monsieur et cher ami, votre très humble
et très obéissant serviteur.

---

1. Dès 1773 Buffon s'occupait de la « matière du platine », ainsi qu'il l'écrivait à Macquer (*Correspond. inéd. de Buffon*, recueillie et annotée par M. H. Nadault de Buffon, Paris, 1860, in-8°, t. I, p. 150).

2. *Copie du billet de M. d'Avila.* — « M. d'Avila fait bien des compliments à M. Dombey et luy envoye les oiseaux enluminés de M. le comte de Buffon qu'il luy avoit confiés. Il souhaiteroit avoir de la platine que M. Dombey désire pour la luy envoyer, mais celle qu'il a dans le Cabinet du Roy lui a été donnée par poids et il est obligé d'en répondre. Il ne connoît personne non plus qui en ait, c'est pourquoi il faut patienter jusqu'à ce qu'il nous en vienne de l'Amérique ou nous l'avons demandée. »

X

A Madrid, le 25 aoust 1777.

Monsieur et très cher ami[1],

Je n'ai pas reçû de vos nouvelles depuis bien longtemps, vos occupations au Jardin du Roy en sont la cause. Je soupçonne que vous pourriez être allé faire un voyage à Lyon avec M. de Jussieu après vos leçons finies. J'espère cependant que celle-cy vous trouvera bien portant à Paris, et que vous pourrez remettre vous même à M. de Jussieu le jeune, qui peut-être ne sera pas encore parti pour ses vendanges, la lettre cy-incluse. Je luy envoye ma quittance de 3000 ⺢ pour les derniers six mois de cette année qui finira au 1er juillet 1778. Les six premiers mois qui me seront comptés à Madrid par M. le Mis d'Yranda avant mon départ pour Cadix (et j'espère qu'il aura lieu à la fin de septembre ou au commencement d'octobre) me suffiront pour me conduire à Lima, parce que S. M. C. me donne mon passage gratis et ma nourriture sur ses vaisseaux. On me l'a fait espérer.

M. Ortega me charge de vous faire ses civilités. Il est arrivé des eaux de Trillos dont il a fait l'analyse. Le Roy vient de luy augmenter ses appointements de 3000 ⺢ afin de luy tenir lieu des dépenses extraordinaires que luy ont occasionné ses voyages de France, d'Angleterre et de Hollande. Je m'en suis réjoui par ce que c'est un homme de grand mérite; ses confrères et rivaux n'ont pas lieu cependant de se louer de luy. J'ai succédé à la *bonne amitié* qu'il a témoigné à Monsieur Ysquierdo à Paris, et sans entrer dans des détails, je n'ai pas à me

1. De la main de Thouin : « *Répondu et envoyé un exemplaire de l'ouvrage de M. Sage sur l'alkali volatil, le 28 7bre 1777* ».

louer de luy, quoique il m'embrasse journellement. Je le remercie cependant tous les jours de ses bonnes intentions à mon égard, par ce que le bien de mon voyage l'exige. Sans cette jalousie, qui est condamnable dans les personnes qui courent la même carrière, M. Ortega seroït un homme très estimable. Son application et la considération dont il jouit dans ce pays et qu'il mérite par ses travaux luy suffiroient. Il vaudroit beaucoup mieux pour sa gloire qu'il abandonnât les détours de machiavélisme qu'il a pris à Bologne et qui dégradent les grands hommes.

MM. de la Tourette et Rast, de Lyon[1], de Haller[2], Séguier, M. Bertin[3] le ministre et M. le comte de Mellet son neveu, Costa de Perpignan, l'abbé Rozier[4], de la Lande[5] et plusieurs autres n'ont pas dédaigné de m'honorer de leurs conseils et leurs avis. J'ai reçu de tous des instructions très nécessaires que je mettrai à profit pour mon voyage.

L'extraordinaire dont je m'empressai de vous faire part, se réduit aujourd'hui à bien peu de chose, ainsi que

---

1. Jean-Louis Rast de Maupas, agronome lyonnais, âgé de 46 ans, dont les pépinières sises à Ecully étaient justement célèbres (cf. *Compt. Rend. des Trav. de la Soc. Roy. d'Agriculture de Lyon*, 1820-21, p. 241-250).

2. Albert de Haller, le grand naturaliste bernois que Dombey avait visité à Berne peu avant son départ pour l'Espagne.

3. Honoré-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, tour à tour lieutenant-général de police, contrôleur général des finances, ministre d'État, ministre *par interim* des affaires étrangères, s'est acquis une renommée durable par les encouragements qu'il a donnés aux lettres, aux sciences et aux arts (Cf. *Rev. d'Ethnogr.*, t. VIII, p. 328, 1889).

4. Jean Rozier, agronome, collaborateur de La Tourette, dans la publication des *Démonstrations élémentaires de botanique* (Lyon, 1766, 2 vol. in-8).

5. Le célèbre astronome Joseph-Jérôme Le François de Lalande.

vous le verrez par la lecture de la lettre de M. Dufresne[1], premier commis des finances, dont je vous envoye copie. Mais j'ai beaucoup de courage, une bonne santé et les 6000# que le roy veut bien m'accorder et dont je vous suis redevable, mon cher Thoüin, me suffisent et au delà. Je me suis procuré à Madrid (chèrement à la vérité, par ce que tout est tiré de l'étranger) les choses nécessaires pour mon voyage[2]. Je me suis mis à même, par mon économie et en me privant de tout, de payer à M. Dulucq les 900# qu'il m'avoit avancées cette année et 3000# pour le linge et vêtemens que m'a fournis M. Revillon. Chaque année je ferai passer quelque chose, si les circonstances veulent que je mette quelque chose de reste, et surtout si mon état de médecin me procure quelque bien. J'ai procuré à M. Turgot 20# de platine, M. de Galvès a promis de les luy faire passer, lorsque celle que l'on attend de Santa-Fé sera arrivée.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de reconnoissance, etc.

Veuillez je vous prie assurer la très respectable Me Dugage de mes respects aussi que M. de la Saudraye. Je vous serai obligé de m'accuser la réception de celle-cy.

---

1. Le premier commis des finances, Bertrand du Fresne, âgé de 41 ans, le bras droit de Necker (Cf. *Correspondance de Buffon*, t. II, p. 285).

2. « Pour me mettre en état de me passer de tout à Lima, je me suis fait faire à Madrid des habillements de peaux, j'ai fait venir de France des livres, je me suis fait faire des instrumens pour botaniser, ce qui m'a beaucoup coûté, parce que dans la bonne ville de Madrid tout se paye trois fois plus cher qu'à Paris par le défaut de manufaction. Ainsi j'ai payé 19#, 5s la rame de papier gris. » (*Lettre à M. A.-L. de Jussieu*, du 25 avril 1777.)

XI

A Madrid, le 18 7bre 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je vous recommande M. Romaingoux qui a exercé quelques années la médecine à Madrid et qui va à Paris étudier la botanique. Je vous prie de vouloir l'aider de vos conseils et de luy permettre l'entrée du jardin afin qu'il puisse faire des progrès plus prompts. Je vous serai aussi très obligé de vouloir bien luy indiquer la demeure de Mme la marquise Dugage, par ce que j'ai prié M. Romaingoux de présenter mes respects à cette aimable dame, aussi bien qu'à notre ami M. de la Saudraye.

Ma lettre se ressent du désordre où me met mon départ pour Cadix [1]; j'espère que vous me le pardonnerez en faveur d'une aussi bonne cause. Recevez, je vous prie, les témoignages de ma vive reconnoissance et de l'amitié que je vous ay vouée pour la vie.

J'ai l'honneur d'être avec une estime très distinguée, etc.

XII

A Cadix, le 16 8bre 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai reçu à Cadix votre lettre et celle de M. Sage que vous avez eu l'amitié de m'adresser à Madrid dont je

1. Au milieu de ses derniers préparatifs, Dombey avait cependant trouvé le temps de recueillir « beaucoup de graines et de fruits à noyaux pour semer en Amérique, *afin de rendre d'une main à ces braves Indiens* ce qu'il leur *prendroit de l'autre* ». (*Lettre à A. L. de Jussieu*, du 25 août 1777.)

partis le 19 avec mes quatre compagnons de voyage. La précipitation avec laquelle les ordres du départ furent donnés à Madrid, ne me permit pas de le faire sçavoir.

Le 20 du courant[1], si le vent le permet, nous nous embarquerons sur *le Péruvien*, de 60 canons, commandé par M. [de] Cordua. Ce vaisseau a été construit à Lima avec du bois de cèdre et passe pour un des meilleurs bâtimens de toutes les Espagnes, comme le capitaine est un des meilleurs marins de cette contrée. Nous espérons avoir les agrémens, dont on peut raisonablement jouir sur un vaisseau richement chargé, sur lequel il se trouve beaucoup de passagers songeant tous à leurs fortunes et nous regardant comme des imbécilles. Mes compagnons sont jeunes et disposés à bien faire. Notre embarquement se fait dans la saison la plus propice, et nous doublerons le Cap de Horn dans l'été de cette contrée.

Mais j'aurois dû premièrement me réjouir de votre convalescence, et vous exhorter à ménager votre santé qui est très chère à tous vos amis et particulièrement à moy qui vous suis attaché par des liens très forts.

Je touche enfin au moment si désiré. La mer, qui occasionne une secrète horreur à ceux qui doivent la parcourir, me fait un plaisir extrême. Je cherche dans l'horizon Lima et plus loin Quitto adossé aux Cordillières.

Nous nous délasserons à Lima pendant quelques mois.

---

1. « Aujourd'hui 16 du courant, nous avons fait embarquer nos caisses de papiers et d'instrumens au nombre de 23 et demain matin 17 nous embarquerons nos mules au nombre de 11 sans compter 5 caisses de douceurs pour le voyage. Les ordres qui ont été expédiés par la Cour nous ont épargné bien des peines et à moi bien des dépenses qui sont considérables dans ce pays. » (*Lettre à A.-L. de Jussieu*, du 16 octobre 1777.)

Pendant ce tems-là nous parcourrons les environs, soit de la mer, soit des terres, et nous profiterons du départ du même vaisseau pour vous expédier tout ce qui nous sera tombé sous la main. Celà fait, nous nous concerterons en présence du Vice-Roy pour notre voyage de Quitto. Tout en chemin faisant, nous déposerons chez les notables des lieux ou nous passerons, les pacquets bien empaquetés pour être portés par les voitures ordinaires au Vice-Roy, qui n'attendra pas notre retour pour vous les expédier en Europe. De Quitto nous verrons Quixos[1], ou nous devons travailler à la culture de la canelle. Le premier travail ne sera pas long.

Les trois années, que nous resterons pour attendre la saison et le moment de la récolte, seront employées à visiter les environs du fleuve des Amazones. Je brûle d'envie de parcourir aussi loing que faire se pourra ses deux bords. C'est dans ce lieu même, dans la forest de Quixos que Madame Godin[2], abandonnée aux horreurs de la faim, vit expirer huit personnes qui l'accompagnoient, parmi lesquelles étoient ses deux frères ; d'où elle se tira par une espèce de miracle, par ce que cette contrée est remplie de tigres[3].

Je vous fais mes remercimens des nouvelles litté-

1. Terme vague sous lequel on désigne alors le versant oriental des Andes à l'Est de Quito. (Cf. d'Anville, *Carte de la Province de Quito*, etc., publiée en tête du *Journal de La Condamine.*)

2. Cf. *Lettre de M. Godin des Odonais et l'aventure tragique de Madame Godin dans son voyage de la province de Quito à Cayenne par le fleuve des Amazones*, publiée à la suite de la *Lettre de M. D. L. C.* (de La Condamine) *à M*** sur le sort des Astronomes qui ont eu part aux dernières mesures de la terre depuis 1735*. S. l. n. d., br. in-8°.

3. C'est entre Canelos et Andoas, au bord de la rivière Bobonaza, affluent de gauche de la Pastaza, qu'eut lieu l'horrible scène rappelée ici par Dombey (*loc. cit.*, p. 18).

raires que vous avez bien voulu me donner. J'espère que vous voudrez bien me faire parvenir vos lettres à Lima, avec la précaution de les remettre à M. de Vergennes ou au Ministre des affaires étrangères. Elles seront adressées à M. l'Ambassadeur de France qui les remettra à M. le Ministre des Indes en Espagne; c'est le seul moyen de reçevoir de vos nouvelles.

Dans huit années je viens vous embrasser; en attendant ce moment désiré, croyez moi, je vous prie, avec les sentimens d'estime, de reconnoissance et d'amitié, etc.

XIII

A bord du « Peruvien », le 28 octobre 1777.

MONSIEUR ET CHER AMI!

Le mauvais tems, qui nous a obligé de rentrer dans le port après en être sortis le 20 du courant, m'a permis de reçevoir votre dernière lettre avec les expériences de M. Sage sur l'alkali volatil fluor[1]. J'ai toujours cru que ce remède étoit l'unique contre la rage et la morsure des vipères. J'éprouvai sur moi même en 1772 en Dauphiné l'efficacité de ce remède dans le dernier cas, et en 1768, je donnai avec succès l'alkali volatil contre la rage. Je me suis donc muni de deux livres d'alkali volatil chez le frère de M. Sage, qui m'a fourni toutes mes drogues que j'ai à bord bien conservées.

Me voilà enfin dans le chemin des Cordillières, et si

---

1. La brochure de Sage qui venait de paraître a pour titre : *Expériences propres à faire connoître que l'alcali volatil fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies, avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipère, dans la rage, etc.*, Paris, 1777, in-8.

mes espérances ne sont point trompées, j'espère vous faire un envoy par le retour du même vaisseau qui va débarquer du mercure pour l'exploitation des mines. Il ne tenoit qu'à M. Ortega de faire faire à l'expédition botanique un voyage des plus heureux; mais lorsque l'on est obligé de solliciter pour soi-même, on craint de le faire pour les autres. Chargé de la part du Ministre de faire pour le mieux, et ayant carte blanche, les Espagnols n'avoient pas même leurs livres la veille du départ. J'avois cependant fourni un mémoire pour ce qui étoit necessaire huit mois avant et je crois que je n'avois rien oublié. Je dois vous avouer que malgré la bonne volonté du Roy et de ses ministres, j'ai été contrarié par celuy qui après avoir reçu un accueil distingué en France[1] auroit dû être mon protecteur à Madrid. Les choses de sa part avoient été poussées, derrière moi, de telle manière que je fus obligé d'avertir M. l'Ambassadeur, qui eut la bonté de me donner un certificat de bonne conduite à Madrid pour me servir un jour[2].

Je fus fâché que vous n'ayiez pas pu effectuer votre

1. Dans un voyage qu'il avait fait à Paris, on l'avait nommé correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

2. « Nous, Pierre Paul, Chevalier, Marquis d'Ossun, etc., etc.

« Certiffions à qui il appartiendra, que M. Dombey, docteur en médecine et botaniste, destiné par Sa Majesté pour passer au Pérou, conjointement avec des professeurs de botanique espagnols, pour y faire des recherches et des découvertes relatives à cette science, s'est conduit avec tout l'honneur, toute la sagesse et toute la probité possible à Madrid pendant les dix ou onze mois qu'il y a résidé, et qu'il y a mérité l'estime de tous ceux qui l'ont fréquenté et la mienne en particulier. En foy de quoy nous avons jugé convenable de luy donner la présente attestation, signée de notre main, scellée du grand sceau de nos armes et contresignée par notre secrétaire. A St Ildefonse, le seize septembre mil sept cent soixante dix sept. Signé d'Ossun et plus bas : Par son Excellence. Signé D'OLHABERRIAGUE.

voyage avec M. Yzquierdo comme vous l'aviez proposé, vous auriez eu dans ce compagnon beaucoup d'agrément. J'ai été très sensible à l'accident de M. Bernard de Jussieu et je suis charmé que cela n'ait eu aucune suite.

Les embarras qu'a essuyés M. Thierry[1] ne me surprennent pas; rien n'est difficile lorsqu'on est avec des amis, mais ici c'est bien différent. Lorsque vous aurez occasion de luy écrire, faites moi le plaisir de lui faire mes amitiés.

Le tems m'empêche de vous écrire davantage. Nous avons à l'heure qu'il est un gros tems et je suis fort gêné. Je n'ai que celui de me recommander à votre amitié et à celle de M. de Jussieu pour mon extraordinaire qui me sera de la plus grande utilité. Sans celà je crains de ne pouvoir suivre mes compagnons et ce malheur seroit désespérant pour moy. Il seroit nécessaire que M. Necker fut instruit que je vais dans un pays ou la chemise des nouvelles mariées monte plus haut que les appointemens que me fait la Cour de France, et que la considération dépend, aussi bien que le travail, du nécessaire, sans quoi l'on ne peut pas voyager dans un pays ou tout est de la plus haute valeur.

Mes respects, je vous prie, à M[e] Dugage, à M. de la Saudraye et croyez moy, avec les sentimens de la plus vive reconnaissance et de l'amitié que je vous voue pour la vie, etc.

---

1. Nicolas-Joseph Thiéry de Menonville se rendait à Saint-Domingue pour y naturaliser la cochenille du nopal qui n'existait alors qu'au Mexique et dont les Espagnols interdisaient la sortie (Cf. Thiéry de Menonville, *Traité de la culture du nopal et de l'éducation de la cochenille dans les Colonies françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca*, Cap Français, 1787, in-8°).

XIV

Lima, le 19 avril 1777[1].

Monsieur et très cher ami,

Je profite du départ d'un particulier qui va à Panama s'embarquer ensuite pour Cadix, pour vous donner avis de mon heureuse arrivée à Lima. La traversée a été généralement très heureuse pour tout l'équipage[2] et principalement pour moi qui n'ai éprouvé aucune incommodité en mer. J'espère aussi pouvoir conserver ma santé dans un pays, ou les Européens payent le tribut au changement. Nous avons été accueillis par M. le Vice-Roy qui parle bien françois et qui est d'un caractère très aimable[3], condition favorable pour notre entreprise ; les principaux personnages du pays nous ont assurés de leur appui et de leur protection. Les lettres de recommandation que j'avois pour M. de Bordenave[4] m'ont valu de la part de cet ami de M. Joseph de Jussieu beaucoup de caresses. Il a désiré me loger dans son Collège et me donner sa table. Cette offre étoit ce qui pou-

1. « Répondu, écrit Thouin au bas de la lettre, le 20 janvier 1779; par duplicata ».

2. *Le Péruvien* n'avait perdu que quatre hommes. Le vaisseau précédent avait dû jeter 80 hommes à la mer de la Conception du Chili au Callao et après le débarquement 60 encore étaient morts à l'hôpital (*Lettre à A.-L. de Jussieu* du 16 avril 1778).

3. D. Emmanuel de Guirrior, Vice-Roi du Pérou. « Ce seigneur auquel je fus recommandé, dit Dombey dans son *Journal* (p. 5), me reçut avec beaucoup de bonté; il gouvernoit pour le Roy Charles III le Pérou avec une bonté et une douceur capables de donner aux Indiens la plus haute idée du caractère espagnol. »

4. Santiago de Bordenave, chanoine de Lima, originaire du Béarn, et grand ami de Joseph de Jussieu.

voit être de plus heureux pour votre ami ; mais, en me séparant de Messieurs les Espagnols, l'ouvrage auroit pu languir faute de communications et j'ai préféré vivre dans une même maison et à la même table pour le bien du voyage.

J'écrivis à M. de Jussieu le jeune par le départ du vaisseau l'*Achille* le 15 du courant, il y a apparence que vous recevrez cette lettre avant la sienne. Je luy écris par ce même courrier et luy envoye un petit manuscrit[1] dont s'est bien voulu défaire en ma faveur D^n^ Francisco Rua ; il y a la description d'un *rapuntium* et de quelques autres plantes. Je pourrai peut-être découvrir dans la suite quelques autres manuscrits et je vous les ferai passer.

Les occupations de notre débarquement, pour retirer nos effets de la douane[2] et pour nous loger dans une maison que nous payons 2600 ✶ et qui n'est pas chère, ne nous ont pas permis de sortir hors de Lima, où nous sommes arrivés le 7 d'avril 1778 après cinq mois trois jours de traversée. J'ai cependant ramassé quelques graines que je vous fais passer à l'adresse de M. le Directeur Général des finances[3].

Nous arrivons à Lima dans la saison de l'automne ; c'est le moment favorable pour les graines. La séche-

---

1. Probablement un de ces manuscrits de Joseph de Jussieu, que Dombey s'était promis de rechercher plus particulièrement.

2. Débarqués le 9, les voyageurs retournaient le 10 à bord ; le débarquement ne fut terminé que le 11 à sept heures du soir. Le 16 il restait encore huit caisses en douane du Callao, faute de voitures pour les transporter à Lima (*Lettre à A.-L. de Jussieu*, 3 avril 1778).

3. Les premières herborisations de Dombey eurent lieu, comme on le verra plus loin, dans une petite île, appelée San-Lorenzo, à une demi-lieue du Callao.

resse du climat, où il ne pleut jamais, nous permettra de les ramasser sur la terre même, amoncelées par les fourmis, jusqu'à ce que les rosées de l'hyver les fassent germer[1]. Les montagnes, depuis le Chili jusqu'à Lima, sont toutes brûlées; on n'y aperçoit aucun vestige d'arbrisseaux, pas même de plantes. Les habitans du pays m'assurent que dans deux mois, lorsque les rosées auront détrempé la terre, toutes ces montagnes, qui n'offrent qu'un aspect si triste, se couvriront de jolies plantes qui poussent très promptement. Ce sera le moment de nos herborisations près de Lima. Aujourd'hui nous botaniserons près de la rivière de Rimac, ou j'ai aperçu trois ou quatre espèces de *Jussieua*, quelques lianes et quelques calcéolaires.

L'intention du Ministre d'Espagne étoit de nous faire embarquer pour Buenos-Ayres, ainsi que vous l'avez appris dans son tems. Ce fut le Dieu de la Botanique qui inspira au ministre un contre-ordre sans lequel nous n'existerions plus. La caravane qui s'étoit formée pour passer les déserts (pampas) qui séparent cette ville du Chyli a été égorgée ; à l'exception d'une seule personne qui a apporté cette nouvelle à Lima. On ignore le nombre des morts et leurs noms. Les Indiens, connus sous le nom d'*Indios Bravos*, ont emporté avec eux les têtes de tous ceux qu'ils ont égorgés, de sorte qu'il n'a été possible de reconnoître personne.

Nous allons mettre à profit le séjour que nous ferons à Lima et qui sera d'une année, pour vous faire passer par la voye d'Espagne les graines et plantes desséchées avec leurs descriptions. Après ce premier envoy nous partirons pour Quitto ; j'ignore encore le chemin que

1. En note de la main de Thouin : *Reçu 17 petits paquets de graines.*

nous prendrons. Ils me sont tous égaux, pourvu que je rencontre de quoi de vous enrichir.

Tout est nouveau ici pour moy; je ne ferai pas comme quelques voyageurs ont fait qui n'envoyoient que ce qu'ils connaissoient ou pouvoient déterminer; je vous enverrai tout, en vous avouant mon ignorance. Me Dugage à qui vous présenterez, s'il vous plait, mes respects aussi bien qu'à M. de la Saudraye, ne sera pas oubliée pour les graminées; cette dame aimable voudra bien se charger de les déterminer.

Je profiterai de toutes les occasions qui se présenteront pour vous donner signe de vie, et vous écrirai surtout mon départ pour Quitto, qui sera le moment le plus critique de mon voyage pour la dépense, par ce qu'il me faudra acheter des mules et chevaux pour mes équipages et me donner au moins un homme pour les soigner. Je ne crois pas que mes appointemens suffisent pour celà.

Faites moi l'amitié de faire parvenir à sa destination la lettre cy-incluse et croyez moi avec l'estime la plus distinguée et l'amitié la plus sincère, Monsieur et cher ami, votre très humble et très obéissant serviteur.

Lorsque vous me ferez l'amitié de m'écrire, je crois que pour m'éviter des frais qui sont considérables, il conviendroit de remettre au bureau de M. de Vergennes vos lettres pour être envoyées à M. l'Ambassadeur d'Espagne.

XV

Lima, le 11 décembre 1778[1].

J'ai reçu, mon cher ami, vos deux lettres l'une du

1. « Reçu le 11 juillet 1779 », écrit Thouin, et il ajoute : « Reçu avec cette lettre quatre espèces de graines. Répondu en 1779 ».

20 février, l'autre du 22 mars 1778; cette dernière étoit par *duplicata*. J'arrivois d'un voyage que je venois de faire le long des côtes de la Mer Pacifique ou je m'étois avancé à trente lieues de Lima vers la ligne équinoxiale. Jugez du plaisir que me fit la réception des chères vôtres et de celles qui y étoient jointes et que j'ai reçues aussi. La mort de MM. le Baron de Haller, de Linnæus et de Bernard de Jussieu[1] tempéra la vivacité de ma satisfaction.

M. de Jussieu n'est pas mort, mon cher ami, ses talents le font survivre. Son digne neveu, l'héritier de ses biens qu'il mérite, et de ses vertus comme de ses talents, le fera renaître à Paris et dans notre Europe.

Je m'occupe à mettre en ordre les plantes et les semences que je dois vous faire passer en Europe. J'espère les embarquer en janvier ou en février prochain, si la déclaration de guerre n'empêche pas le vaisseau, qui fait voile ordinairement en cette saison, de partir[2]. Mes caisses seront adressées à M. le Ministre des Indes d'Espagne qui les remettra à M. le Comte de Montmorin[3] pour être envoyées en France. Il y aura dans la caisse un petit paquet séparé pour vous, mon cher ami, pour M. de Jussieu et Mme Dugage. J'ai quelques genres nouveaux que j'ai dédiés à Monsieur le Vice-Roy du Pérou[4],

---

1. Bernard de Jussieu était mort le 6 novembre 1777, Haller le 12 décembre et Linné le 17 janvier suivant.

2. La *guerre d'Amérique* avait commencé en juin 1778.

3. Le comte de Montmorin avait succédé à Madrid au comte d'Ossun. Arrivé le 25 Septembre 1777 à S. Ildefonse pour se mettre au courant des affaires, il présentait deux mois plus tard (24 novembre) à Charles III ses lettres de créance sous les auspices de son prédécesseur.

4. La *Guirriora rivularis*, g. n. « Je découvris cette plante, dit Dombey dans son *Journ. Ms.* (p. 5), le 8 mai 1778 en me promenant

et à M. de Galvès, ministre des Indes[1]. Vous sçavez, mon ami, qu'il faut se faire protéger et que c'en est le moyen. Mr Ortega, à l'amitié duquel je n'ai pas renoncé, malgré ses mauvaises volontés à mon égard, a aussi reçu le tribut que méritent ses talents[2]; ce sera la seule vengeance que je tirerai de luy.

J'ai satisfait ensuite à des sentimens plus chers et plus conformes à mon inclination, en dédiant à mon bon ami M. Thouin, une jolie plante de la *Pentandria monogynia*, dont vous verrez la description dans le pacquet que je vous destine[3]. Me Dugage a aussi reçu la fleur que je désirois attacher à la couronne que la reconnoissance de sa patrie luy destine. Je luy ai dédié une plante de la *Diandria monogynia*; ce genre contient trois espèces[4] dont deux seulement luy parviendront dans cet envoy avec leurs descriptions. Il n'y a rien d'aussi joli que ce genre.

M. La Tourette vient aussi d'en recevoir un fort sin-

hors des murs de Lima avec le colonel de Jaros, D. Estevan d'Urrutia et D. Juan Batista Detchegaray. Elle se plaît auprès des eaux vives et croît à la hauteur d'un pied et demi à deux. Son port est celui d'une *jussieua*; ce qui la distingue, ce sont ses bractées colorées.

1. *Galvezia Limensis* g. n., 3 mai 1778. Cette plante « agréable à voir » a des feuilles qui ressemblent à celles d'un myrte d'un très beau vert, mais charnues, et des fleurs écarlates (*Journ. Ms.*, p. 3).

2. Le genre *Casimiria*, Casimir était le prénom d'Ortega; il y avait déjà un genre *Ortegia*.

3. *Thouinia multifida* Huaura, sept. 1778 (Dombey, *Classes plantarum Peruanarum*, ms. p. 91).

4. *Dugagesia verticillata, crassifolia et cordifolia.* — La première de ces espèces qui se plaît dans les rochers des petites montagnes au voisinage de Lima, porte le nom vulgaire de *Congoro*. « Les dames s'en ornent les cheveux, lorsqu'elles reviennent de la promenade des Amancaës (Dombey, *Journ.*, p. 20).

gulier de la *Didynamia angiospermia*[1] ; les capsules sont toutes semblables au *Datura stramonium*.

Le climat sec de Lima n'offre pas grand'chose; il méritoit cependant d'être vû. Il n'y a point d'arbres, très peu d'arbrisseaux : ce ne sera qu'en avançant dans les montagnes que nous rencontrerons de grandes richesses.

Vous recevrez dans cette lettre un peu de la graine de la *Thouinia*, afin que vous puissiez la semer tout de suite.

J'aurois désiré trouver un moyen de vous faire parvenir par quelque voye plus courte les plantes et les semences à mesure que nous les desséchons, mais toute autre voye que celle du Ministre d'Espagne nous est défendue par un article des instructions que j'ai reçues de la Cour d'Espagne, instructions dont je ne dois pas m'écarter si je veux finir mon voyage. Je ferai passer à M. le comte d'Angivillers[2] une caisse remplie de vases[3] trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, avec un vêtement de la famille des Incas. Cette pièce, qui est très rare et très bien conservée[4], m'a coûté beaucoup de peine pour acquérir et vaut beaucoup d'argent par sa rareté. On peut avoir une idée, en examinant cet ouvrage,

---

1. *Tourettia lappacea* (Dombey, *Classes plantarum Peruanarum*, ms. p. 277).

2. Charles Claude de Flahault, comte de la Billarderie d'Angeviller, directeur et ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts, académies, manufactures royales, etc., survivancier de Buffon au Jardin du Roi (Cf. *Correspond. de Buffon*, t. I, p. 444, etc.).

3. « Quelques vases comme ceux que nous vîmes ensemble chez M. Duluc » (*Lettre à Jussieu* du 20 avril 1779).

4. Cette pièce trouvée dans une fouille « des ruines du temple du soleil connu sous le nom de Pachacamac » était conservée, « depuis près d'un siècle dans la famille d'un Cacique » (*Lettres à d'Angeviller* des 20 décembre 1778 et 20 avril 1779, *Arch. Nat.*).

des talents des anciens habitans du Pérou. Je désirerois que M. le comte d'Angivillers voulût bien présenter ces curiosités au Roy.

L'inspection des terres m'a fourni des idées sur la formation du salpêtre qui se trouve en quantité à Lima, de sorte que l'on en pourroit faire comme les Hollandois un commerce considérable. J'en envoye un échantillon à MM. Turgot, Sage et de Buffon, avec un petit mémoire[1]. Ce mémoire arrivera à Paris en même tems que votre lettre, le salpêtre arrivera en même tems que les plantes desséchées.

Vous recevrez, mon ami, une bonne quantité de semences, parmi lesquelles vous trouverez celles d'un Chenopodium connue ici sous le nom de *la Quinoa*. M. Valmont de Bomare en parle dans son dictionnaire d'histoire naturelle[2]. Cette semence peut le disputer pour la bonté au riz; d'après le père Feuillée[3] il seroit intéressant de la cultiver en Europe. On ne sçauroit trop multiplier les choses utiles au bien de nos semblables.

L'abus du *Capsicum annuum* ou poivre de Guinée, celuy des semences du *Physalis pubescens* et du *Solanum Lycopersicum* dont les Espagnols et les Indiens sont très amateurs, leur occasionnent une maladie épouvantable connue ici sous le nom de *mal del valle*. Margraf et Pison

1. Dombey avait adressé aussi ce petit mémoire à Necker (*Arch. Nat.*) et à Rozier, qui l'a inséré dans son journal (Extr. d'une lettre datée de Lima de M. Dombey à M. l'abbé Rozier, *sur le salpêtre naturel du Pérou* et *sur la lumière phosphorique de la mer* (*Observ. sur la physique*, t. XV, p. 212-214, 171).

2. Cf. *Dict. Univ. d'Hist. Nat.*, etc., 3e éd. 1775, v° Quinua.

3. Louis Feuillée, minime, voyageait dans l'Amérique du Sud de 1708 à 1711 (Cf. *Journal des Observations faites par l'ordre du Roi sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale*, etc., Paris, 1714, 3 vol. in-4°).

l'ont décrite sous le nom de *bicho*[1]. Ce sont des ulcères à l'anus, occasionnés par le séjour sur le rectum des semences de ces plantes et de la poudre du *capsicum*, qui occasionnent une chute de l'anus, avec un débordement, puis la gangrène et la mort en peu de temps. Pison n'assigne pas la cause de la maladie qui doit me fournir le mémoire que je dois envoyer à l'Académie Royale de Médecine, par l'ordinaire prochain, ainsi que votre amitié me le conseille.

Je suis aussi occupé à vous envoyer des plantes vivaces que produit ce pays-cy. J'entrevois beaucoup de difficultés pour que vous les receviez en bon état. Une navigation de six mois sans savoir qui les soigne, le transport de Cadix à Madrid et de Madrid à Paris me paroissent mettre une impossibilité à ce que les plantes parviennent saines en Europe. Nous ferons cependant notre possible pour que tout aille bien.

J'ai fait dessiner et enluminer pendant huit mois[2] 300 plantes parmi lesquelles une moitié me paroissent genres ou espèces nouvelles. Le Roy d'Espagne aura une collection précieuse, si nous vivons cinq à six ans au Pérou, et il en pourra résulter une *flora* curieuse. Vous

---

1. Georges Marcgrav de Liebstad a bien parlé du *bicho* ou *turga* (*Turga* Brasiliensibus, *Bicho* Lusitanis), mais c'est tout autre chose qu'il vise. Il s'agit chez lui, en effet, d'une maladie parasitaire occasionnée par une arachnide qui pénètre sous la peau, « *potissimum plantae, digitis et sub unguibus, imo et manibus aliquando vidi* » (Cf. Georgii Marggavi de Liebstad, misnici germani *Historiæ Rerum Naturalium Brasiliæ libri octo*, édités par de Laët à la fin du *De Medicina Brasiliensi* de Pison. Lugd. Batav, 1648, in-f°, p. 249). Quant à Pison (*ibid.*, p. 27 et 32), c'est bien la maladie dont parle Dombey qu'il a sommairement fait connaître.

2. Il avait passé quatre mois à Lima et quatre « à parcourir les côtes jusqu'à trente lieues de la capitale en s'avançant vers la ligne équinoxiale ». (*Lettre à Jussieu* du 20 déc. 1778.)

ce qui a engagé le Roy d'Espagne a faire défendre sous des peines rigoureuses l'exportation, enfin on vient d'établir un sceau et un controlle ou tous les ouvrages seront examinés.

Malgré la rareté de la platine, j'en ai acheté 16 livres pour M. Turgot et M. de Buffon. Le premier m'écrivit à Madrid pour luy en procurer 20 livres, il ne s'en trouva point. Malgré l'envie que j'ai d'obliger ces deux personnes à qui je suis redevable de beaucoup, j'ai craint de l'envoyer en Europe à cause des deffenses. Je me suis contenté de leur écrire pour qu'ils m'obtiennent une permission du Gouvernement, afin que ce métal leur parvienne sûrement. Il seroit fâcheux pour moi de le perdre ou de m'exposer à être réprimandé.

Quoique sous la zône torride, la chaleur est supportable: le thermomètre est toujours à 10 degrés au dessus de la glace. Cependant ce temps est aussi rigoureux pour les habitans de Lima que nos froids d'Europe; jamais je n'ai mis tant de hardes ; la chaleur ne fait monter la liqueur qu'à 24 degrés. L'air est pur et serein, mais corrompu par la malpropreté des habitants et le peu de police qui règne à Lima. Les aliments y sont sains et salutaires, mais le mauvais employ des viandes salées, l'abus des semences de *physalis* et de *solanum* que l'on mélange avec toutes les sauces aussi bien que le poivre de Guinée, empoisonne tous les mets.

Le grand nombre de célibataires y a introduit le libertinage favorisé par la douceur du climat, qui renouvelle sans cesse les désirs. Le libertinage a rendu le mal vénérien si commun que les sources de la génération en sont empoisonnées. Il est à propos que la campagne et l'Europe raffraichissent la ville, sans quoi elle se dépeuplerait. Le mal vénérien ne fait cependant pas sentir des

douleurs comme dans notre Europe ; cette douceur rend les habitans négligens sur le soin qu'ils devroient avoir de se guérir et personne n'en est exempt.

Les femmes sont extrêmement jolies et peu couvertes. La douceur de leur langage et l'art qu'elles possèdent pour attraper leur proie, font que peu leur résistent, mais comme leur éducation est très négligée, elles ne peuvent vraiment séduire que des gens peu délicats. En général leur commerce n'est pas fait pour un honnête homme.

Si votre Europe arme pour se détruire, nous ne sommes pas plus heureux ici. Au milieu de la paix la plus profonde, livré au sommeil, ou dans l'église, les tremblements de terre épouvantent et désolent ce climat. Vous jugerez de la force de ce phénomène, lorsque je vous dirai que les volcans qui sont situés à Quitto, à 400 lieües de Lima, occasionnent cependant de si loin des secousses terribles. Depuis mon séjour à Lima j'en ai eprouvé quatre qui m'ont beaucoup épouvanté. Dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre je fus réveillé à minuit par les mouvemens de ma couchette et la terre des murailles qui tomboit sur mes papiers. J'étois en sueur, je sortis hors de mon lit pour chercher un azile et il fut difficile d'en rencontrer. La transpiration qui s'arrêta, ou si vous voulez la frayeur, m'occasionna une fièvre violente. Seul et sans domestique, je me livrai à de tristes reflexions, mais mon incommodité n'ayant pas eu de suite, tout s'évanouit.

Vous avez joui, mon bon ami, du célèbre M. de Voltaire[1], et malgré son âge avancé il a fait donner au

1. Voltaire était venu à Paris après vingt-huit ans d'absence, le 10 février 1778.

public une pièce qui a eu les applaudissements[1]. Vous avez reçu aussi la visite du docteur Franklin[2]. L'Empereur est venu applaudir au zèle avec lequel vous travaillez; tout cela est bien fait pour entretenir la noble émulation que je vous connois. Ces plaisirs qui portent dans l'âme l'enthousiasme, nous ne les connaissons pas ici. Il faut que ceux qui se dédient au travail ayent beaucoup de courage au Pérou. Tout ouvrage méchanique est voué au mépris; les blancs ici sont d'une race trop noble pour travailler, les nègres sont condamnés à ce vil exercice. Envoyés par deux grand monarques, on est étonné de nous voir porter des plantes, de nous voir courir les champs à pied, on n'a pas tardé à nous mépriser! Sans carosse, sans valets, nous sommes de pauvres gens! Cette manière de penser est un bien pour moi; je vis seul et je travaille toujours.

Je n'ai dans ce moment qu'une seule ambition, c'est de pouvoir contenter ceux qui m'ont envoyé et principalement mes amis. Mais comme on n'a aucune idée du pays que j'habite ny pour la difficulté des voyages ny pour la dépense, j'espère que mes amis seront indulgens et qu'ils balançeront les différences qu'il y a d'un lieu à un autre. M. de la Condamine donne une idée juste du pays; tous les jours le luxe allant en augmentant hausse aussi la valeur des choses et diminue celle de l'argent. Je serois très riche en Europe, je ne puis faire aucun effort au Pérou; mon courage suppléera à tout. J'ai heureusement des habits et du linge pour tout le temps que je dois être ici. Quoique plus riches que moi, mes compagnons

1. La tragédie d'*Irène*, dont la sixième représentation, à laquelle Voltaire assistait en personne, avait donné lieu à des manifestations enthousiastes.

2. Franklin avait débarqué à Nantes le 17 décembre 1776.

de voyage, moins pourvus de hardes, sont dans les commencemens moins riches. Dans notre petit voyage je fus obligé de faire des avances de 1500# à la compagnie.

Continuez, mon amy, à me donner de vos chères nouvelles, il n'est pas nécessaire que vous écriviez par *duplicata*. Adressez vos lettres à M. le comte de Montmorin, par la voye de M. le comte de Vergennes; j'espère que ce dernier voudra bien se prêter à cela. M. le comte de Montmorin remettra à M. le Ministre des Indes les lettres qui me seront adressées et me les fera tenir par la voye de M. le Vice-Roy qui veut bien avoir la bonté de me les faire passer dans les lieux où nous serons à botaniser. Surtout continuez à me donner vos conseils; c'est la preuve la plus grande de votre amitié à mon égard.

Aussitôt le départ du vaisseau, nous abandonnerons Lima pour Guayaquil et Quitto ; c'est la terre promise. Le pays humecté par les pluyes et les rivières nous offrira une moisson plus considérable.

Dans les envoys que je vous feray, vous ferez attention que je conserverai le même nombre de plantes en mon pouvoir pour être renvoyées une autre fois, en supposant que le vaisseau vienne à se perdre. C'est ce qui sera cause que le nombre des échantillons sera moins volumineux que je désirerois le faire.

Nous avons ici deux grands ennemis à éviter, l'humidité et les insectes. Pendant sept mois le soleil ne se fait pas voir et les brouillards pénètrent tout ; c'est dans ce moment que la végétation est la plus forte.

Obligé de dessécher tout par moi-même, j'ai eu beaucoup de mal cet hyver par ce que je desséchois tous mes papiers au feu de charbon, ce qui m'arrivoit deux fois par jour. Vous aurez une idée de ma peine, lorsque vous scaurez que je prépare douze exemplaires de chaque plante.

Mille ressouvenirs à mes amis, Me Dugage, MM. de la Saudraye, de Jussieu, Teyssier[1], Gallot, Rosier, La Tourrette. Si vous voyez M. J. J. Rousseau, dites luy que je ne tarderai pas à luy envoyer une plante qui porte son nom[2].

Marquez moi les noms des botanistes célèbres que vous connaissez hors du royaume, afin que je puisse leur dédier quelque chose. Adieu, mon cher amy, conservez votre santé et croyez moy pour toute la vie avec les sentiments de reconnoissance, de considération et surtout d'amitié que je vous ay voué.

Monsieur et cher amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Faites-moi l'amitié, mon cher amy, de faire remettre ces lettres à leurs adresses.

XVI

A Lima, le 20 avril 1779.

Monsieur et très cher ami,

J'ai embarqué sur le vaisseau *Le Bon Conseil*, qui sortit du Callao le 3 du courant pour Cadix, quatre caissons à l'adresse de M. de Buffon, contenant des échantillons de mines et les plantes sèchées aussi bien que les graines cueillies dans les environs de Lima.

J'ai fait des pacquets séparés des plantes que je vous

---

1. Alexandre Henri Tessier, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, agronome déjà fort apprécié. Il devint en 1783 membre de l'Académie Royale des Sciences.

2. Jean-Jacques Rousseau était mort depuis le 3 juillet.

destine, aussi bien que pour Me Dugage, MM. de Jussieu, Latourette, Goüan, Roussel. Je vous serai obligé, Monsieur, de vouloir bien vous intéresser à ce que les pacquets leur parviennent lorsque vous en trouverez la commodité.

Je n'ai pas multiplié le nombre des exemplaires de plantes que j'envoye au Cabinet du Roy, pour pouvoir les envoyer une seconde fois et même une troisième, s'il arrivoit un accident au bâtiment ou aux caisses.

La plupart des plantes ont leurs descriptions.

J'enverrai ensuite celles qui ne les ont pas, lorsqu'elles seront mieux examinées.

Nous avons aussi embarqué quelques plantes vivaces; je doute fort qu'elles puissent arriver à bon port, par ce que le voyage est fort long, que personne dans le bateau n'est intéressé à les conserver, et que le capitaine, à qui elles sont recommandées, occupé de son commerce, fera peu de cas de la botanique. Ajoutez la mer haute du Cap Horn, la rareté de l'eau, etc. Quoiqu'il en soit, elles sont adresées à M. de Galves, ministre des Indes, qui les remettra à M. Ortega.

J'envoye au Cabinet du Roy onze livres de platine, pareille quantité à M. Turgot, et onze autres livres à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Avec une quantité aussi considérable de ce métal, on pourra faire des expériences en grand qui jetteront un jour sur cette substance encore peu connue[1]. J'en envoye aussi cinq livres à M. Sage, votre voisin[2].

---

1. Il semble résulter d'un rapport de Guyton de Morvau à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut de France qu'une partie du platine réclamé par l'Académie Royale des Sciences aurait été destinée à construire un grand télescope.

2. Sage habitait, non loin de Thouin, une maison contiguë au Jardin des Plantes.

J'envoye à M. le comte d'Angiviller une caisse de vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, aussi bien que l'habillement d'un Inca bien conservé que j'ai tiré des fouilles des ruines du Temple du Soleil connu sous le nom de Pachacamac[1]. Je prie M. le comte d'Angiviller de vouloir présenter le tout au Roy.

Je vous envoye, Monsieur, la *quinoa* qui est une espèce de *Chenopodium*; la graine le dispute pour la bonté au riz. Les montagnes qui la produisent ont la température du printemps de Paris. Cette graine, cultivée en France, seroit une ressource par ce qu'elle seroit meilleur marché que le riz.

Vous trouverez deux préparations différentes de la pomme de terre. Il y a quelques années que nos sçavants s'occupent de tirer le meilleur parti du *Solanum tuberosum*; depuis un tems immémorial les montagnards péruviens ont sçu se préserver de la disette à laquelle quelques unes de nos provinces sont quelquefois exposées, en préparant la pomme de terre de manière qu'elle se conserve pendant plusieurs siècles en la préservant de l'humidité[2]. J'ai envoyé la préparation à M. Duhamel : le zèle de ce sçavant académicien pour tout ce qui peut être utile au bien de l'humanité est bien connu.

Dans le pacquet de la *quinoa* qui est blanche, vous en rencontrerez une autre espèce, qui est rouge, connue sous le nom de *quinoa* amère. Cette espèce, donnée en décoction après une chûte violente, prévient, les dépôts; du moins c'est le *dicton* du vulgaire.

---

1. D'après une note du Journal ms. de Dombey, il était à Pachacamac en janvier 1779.

2. C'est le *Chuño*.

Je viens de recevoir un decret, pour aller faire l'analyse des eaux de Ceuchin[1], qui est situé au pied des Cordillières. J'ai rencontré dans la route cinq genres nouveaux, une espèce de Cactus qui produit une laine dont j'envoye un très-petit échantillon dans la lettre que j'écris à M. Duhamel. L'ordinaire prochain, je vous enverrai une bonne quantité de cette laine, aussi bien qu'un mémoire; il est surtout intéressant que l'Espagne la connoisse, par ce qu'elle peut être un objet intéressant de commerce et pour les manufactures.

Le pays que j'habite a présent est le paradis terrestre, mais le tems me manque et [faute] de domestique, je sens que j'altère ma santé. Je vais prendre à mon service un Indien auquel j'apprendrai la botanique. Mes dépenses et mes dettes augmenteront, mais j'aurai la compensation de vous faire de meilleurs envoys.

A la fin d'avril, je pars pour l'Amazone près de son

---

1. *Lettre écrite par ordre de Son Excellence Dn Manuel de Guirior, pour faire passer Dn Joseph Dombey faire l'Analyse des Eaux de Chauchin.* « Etant convenable pour le meilleur service du bien public que dans le meme tems que vous travaillerez à remplir votre commission dans la découverte des Plantes sur les coteaux et autres endroits de la Province de Chancay, vous procédiez, comme étant de votre faculté, à faire l'analyse des eaux minérales de Chauchin et autres qui se trouvent aux environs, je vous en fais part afin que vous l'exécutiez ainsi avec cette prolixité et exactitude que requiert l'importance du cas; et vous m'informerez ponctuellement de ce que vous aurez fait à ce sujet, c'est ainsi que vous devez y être entendu pour l'accomplir le plus ponctuellement. Dieu vous ait en sa sainte garde, etc.

« Lima le 16 février 1779. »

La localité désignée sous le nom de Chauchin dans cette traduction officielle conservée dans le dossier du Muséum et que Dombey appelle Ceuchin ou Chiuchin, est située à 120 kilom. de Lima dans la haute vallée du Rio de Huaura.

origine ; nous nous y dédommagerons de l'aridité du terrain de Lima.

J'envoye au Cabinet du roy d'Espagne 300 desseins enluminés.

Je vous écrirai plus amplement l'ordinaire prochain. Le tems me manque parceque les soins de ma personne, de mon cheval et de mon lit m'absorbent, faute de valet.

J'écrirai aussi à Me Dugage et à M. de la Saudraye, que je vous prie d'assurer de mes respects.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite amitié,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XVII

Lima, le 20 avril 1780.

J'ai reçu, Monsieur et très cher ami, par *duplicata*, vos chères lettres des 20 novembre 1778 et 20 janvier 1779. La première ne m'est parvenue que le 16 mars 1780, c'est-à-dire quatorze mois après son départ. La guerre mettra encore de jour en jour des difficultés plus considérables dans notre correspondance.

Il y a près de dix mois que je n'ai eu l'honneur de vous écrire. Depuis ce tems-là, les païs que j'ai parcourus, éloignés de toute correspondance, m'ont privé d'un commerce plein de plaisir, et le seul, avec la chère botanique, que j'éprouve depuis mon éloignement d'Europe.

Dans ma dernière lettre qui ne fut pas écrite par *duplicata* (ce qui m'oblige à me répéter dans celle-cy) je vous disois que j'avois embarqué sur le vaisseau *Bueno*

Consejo qui fit voile de Callao pour Cadix le 3 avril 1779, plusieurs caisses adressées à M. le Comte d'Angivillers. Deux d'entr'elles contenoient les plantes sèches (dont je ne multipliois pas beaucoup les exemplaires, afin d'être en état de faire de nouveaux envois en cas d'un accident) avec les semences des environs de Lima. Une autre caisse renfermoit quelques échantillons de mine d'or, d'argent et de cinabre, adressés à M. le comte de Buffon pour le Cabinet du Roy avec trente-huit livres de platine, sçavoir onze livres pour M. Turgot qui me fit l'honneur de m'écrire à Madrid pour en demander à M. de Galvez, onze livres à M. le M[is] de Condorcet pour être présentées à l'Académie, onze livres à M. le Comte de Buffon pour être placées au Cabinet du Roy et 5 à 6 livres pour M. Sage, de l'Académie. Cette somme assez considérable mettra nos sçavants en état de faire des expériences en grand. Une autre de ces caisses contenoit des vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, avec un habillement d'un jeune Inca assez bien conservé trouvé à Pachacamac; le tout adressé personnellement à M. le comte d'Angiviller pour être présenté au Roy[1].

J'apprends par le courrier qui arrive dans ce moment à Lima l'arrivée du *Bueno Consejo* aux isles Tercères[2], ce qui me fait croire que vous aurez reçû a présent cet envoy. Je doute qu'il en soit de même des plantes vivantes que nous vous envoyâmes. Il faudroit pour cet effet un vaisseau destiné pour ce seul objet et des bota-

---

1. Deux autres caisses « renfermoient également des vases et étoient adressées à M. Bertin, ministre et à M. de la Lande », académicien (*Lettre à Jussieu* du 20 avril 1780).

2. Les îles Açores.

nistes qui soignassent les plantes embarquées. Sur ce même vaisseau nous envoyâmes 240 desseins des plantes des environs de Lima.

Le 16 février 1779 je reçus ordre de M. le Vice-Roy du Pérou d'aller faire l'analyse des eaux de Chiuchin situées au pied de la Cordillière à 40 lieues de Lima. Ce voyage me procura quelques genres nouveaux, que je dédiai à MM. Malesherbes[1], Daubenton[2], Rosiers[3]. Après avoir présenté mon mémoire analytique, je passai la Cordillière et fus m'établir dans la province de Tarma[4]. Tous les torrens de cette province vont se jetter dans le Marañon qui est peu éloigné. Mon intention étoit de pénétrer jusqu'à ce fleuve, mais des difficultés insurmontables ne nous le permirent pas. Nous décrivîmes et fîmes dessiner trois cents plantes, et nous nous rendîmes à Lima pour encaisser nos herbiers et nos dessins. Notre intention est de déposer le tout au Palais, par ce que nous avons résolu de ne faire aucun envoy en Europe, jusqu'à la publication de la paix, pour ne pas exposer nos dessins à devenir la proye de l'ennemi. Il n'en sera pas de même des graines : le 15 du mois passé j'ai adressé à son Excellence M. de Galvez un gros pacquet de graines pour vous être envoyé à Paris sous le couvert de M. le C[te] d'Angivillers et le 20 du présent

1. Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes, ancien président de la Cour des Aides, était ministre de la maison du Roi (1775-1776) au moment du départ de Dombey.

2. Daubenton était alors garde du Cabinet du Roi.

3. Les genres *Aubentonia*, *Malesherbesia*, *Roziersia*.

4. La province de Tarma faisait partie alors de l'intendance du même nom qui comprenait en outre les provinces de Jauja, Huanuco, Paratahuas. Huamalies, Conchucos, Huaylas et Cajatambo, occupant toutes ensemble un espace de 362 lieues de long sur 214 de large.

je vous fais passer le *duplicata* de ces mêmes graines. Dorénavant je vous enverrai tous les mois, lorsque les lieux me le permettront, les graines qui me tomberont sous la main.

Le 20 du courant nous quittons Lima pour aller botaniser la province de Huanuco située près du lac Auricocha[1] d'ou suivant la croyance la plus commune prend son origine le fleuve des Amazones. Ce lieu est éloigné de cinq à six cents lieües de l'endroit ou s'embarqua M. de la Condamine.

Nous savons que nous rencontrerons à Huanuco le quinquina, on commence à en apporter à Lima de cette province et si l'Europe le trouve aussi bon que celuy de Loxa[2] ce sera une richesse pour cette province et une nouvelle branche de commerce pour Lima.

---

1. Le lac d'Yauricocha, qui est situé dans les plaines de Bombon, par 10° 14′ de latitude méridionale et mesure une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. On croyait que le Marañon ou Tungruagua sortait de ce lac, large déjà « de plus de soixante pieds » avec « une profondeur proportionnée, même dans la saison où les eaux se retirent » (*Voyages au Pérou* faits dans les années 1791 à 1794 par les PP. Manuel Sobreviela et Narcisso Gerbal y Barcelo... trad. Henry. Paris, 1809, in-8°, t. I, p. 343). Le lac Yauricocha ou Lauricocha est à 220 kilomètres au N. N. E. de Lima.

2. La province de Loxa occupe les parties les plus méridionales de l'Entre-Sierra Équatorienne, limitée au Sud par les départements péruviens de Cajamarca et de Piura. C'est dans les forêts de cette province que fut découvert le premier quinquina que l'on ait employé dans la thérapeutique et que Joseph de Jussieu étudia sur place (La Condamine, *op. cit.*, p. 75). Parmi les différents quinquinas on distingue encore aujourd'hui trois variétés, dites *Loxa brun compact*, *Loxa rouge marron*, *Loxa rouge fibreux du Roi d'Espagne*, fournies par la *Cinchona scrobiculata* Künth, et une variété dite *Loxa jaune fibreux* tirée du *Cinchona macrocalyx*, Ruiz et Pavon (cf. Moquin-Tandon, *Éléments de botanique médicale*, 1861, 1 vol. in-12, p. 135).

La coca est également cultivée à Huanuco, nous la decrirons et la ferons dessiner, car je crois que cette plante renommée n'est pas encore déterminée. Je suis parvenu à m'assurer que la *coca* destinée pour les Incas étoit le *polypodium vulgare*[1].

Nous rencontrerons aussi le cacao et la vanille.

Mon premier soin en arrivant à Lima fut de faire mes diligences pour me procurer les feuilles de la canelle. Je

---

1. Dombey ne tarda pas à se détromper, comme on pourra voir plus loin, et à reconnaître que la coca provient d'un *erythroxylum*. « Parmi les herbes que produit le Pays de Popayan, disent Juan et Ulloa, on distingue la *Cuca* ou *Coca*, si estimée des Indiens qu'il n'y a point de mets, point de métal, point de pierres précieuses qu'ils ne cèdent volontiers pour en avoir. C'est une plante foible et qui s'entrelasse aux autres plantes, à peu près comme le Sarment. La feuille en est fort lice, longue d'environ un pouce et demi. Les Indiens la mâchent après l'avoir mêlée avec de la craie ou terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils mettent dans leur bouche partie de feuille de Coca et partie de *Mambi* et mâchent le tout ensemble, ils crachent d'abord, mais ensuite ils avalent leur salive mêlée de ce jus, en tournant le morceau tantôt d'un côté de la bouche, tantôt de l'autre jusqu'à ce que la feuille ne rende plus de jus, alors il la rejettent. Cette herbe leur tient lieu de toute autre nourriture, tant qu'ils en ont ils ne mangent rien, quelque travail qu'ils fassent. Ils prétendent que le jus de la *Coca* les rend vigoureux, et en effet l'expérience fait voir qu'ils ont moins de force, quand cette herbe leur manque. Ils ajoutent qu'elle raffermit les gencives et fortifie l'estomac. Cette herbe croît en abóndance dans les Provinces méridionales du Pérou, ou les Indiens la cultivent avec soin. La meilleure est celle qui croît aux environs de *Cuzco*. Il s'en fait un grand commerce, particulièrement aux lieux ou l'on exploite des Mines; car les Indiens ne sauroient travailler si cet aliment leur manque... » (D. Georges Juan et D. Antoine Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale fait par ordre du Roi d'Espagne*, etc., trad. fr. Amsterdam, 1782, t. I, p. 292.

Dombey dit quelque part dans son *Journal* (p. 301) avoir envoyé à l'Académie Royale des Sciences un mémoire manuscrit sur la Coca, sa culture, la manière de la planter, semer, etc. J'ai vainement cherché ce travail dans les archives de cette compagnie.

viens d'en recevoir de Quitto et de Santa-Fé; c'est le *laurus indica* de L.[1] et non le *cinnamomum* des Hollandois. J'ai envoyé à Son Excellence Dn Joseph de Galvez ces échantillons et je luy observe que la canelle du Pérou que les Européens avoient soupçonné jusqu'à aujourd'hui être semblable à celle de Ceylan, mais inférieure, par le défaut de culture, étoit la *Canela sylvestris americana*, qu'il étoit possible de retirer quelque profit de cette canelle, principalement de ses calices[2], mais que l'on ne pouvoit pas espérer de la porter par la culture à la perfection de celle de Ceylan, par ce que c'étoit une espèce différente.

Pour mettre Son Excellence Dn Joseph de Galvez, ministre des Indes, en état de former un jugement sur la canelle du Pérou et celle de Ceylan, faites moi l'amitié, mon cher ami, d'en extraire quelques feuilles de votre herbier, ou de celuy que je laissai à Paris à M. Duchesne et de les adresser dans une lettre à ce seigneur. Il est utile et intéressant de lever tous les doutes sur un objet de cette importance, afin que le gouvernement espagnol sache à quoi s'en tenir, lorsque des particuliers voudroient faire quelques entreprises qui seroient coûteuses et inutiles à l'etat.

Tarma nous a fourni vingt-trois genres nouveaux; deux ont été dédiés à MM. Banks[3] et Tomberg[4], un troisième à

---

1. *Laurus Quixos* Lmk.

2. Ces calices étaient connus alors sous le nom de *flor de canela* (*Lettre à Jussieu* du 20 avril 1780).

3. Sir Joseph Banks, compagnon de voyage de Cook dans son premier voyage, protecteur éclairé des sciences, venait d'être élu président de la Société Royale de Londres (1778). Le *Banksia glutinosa* fut découvert par Dombey dans la vallée de Huasa-huasi en novembre 1779 (*Journ.*, p. 270).

4. Le botaniste suédois F. P. Thunberg, disciple de Linné, voya-

Me Dugage, c'est un petit *frutex* dont le fruit ressemble à une perle. Les habitants l'appellent *perlillos* ce qui signifie petite perle. La plante qui luy avoit été dédiée antérieurement vient d'être réduite parmi les poivres. A ce sujet là j'ai une observation à faire; c'est que le poivre est de la *diandria trigynia* et que l'espèce dédiée à Me Dugage est *monogynia*, ainsi que toutes les espèces de poivres à tiges grasses et succulentes. Enfin, pour ne point laisser d'équivoque, je luy ai dédié un genre nouveau sous le nom de *Dugagesia margaritifera*; un autre a été dédié à M. de la Lande. J'aurai dans peu la satisfaction d'en dédier un à mon ami Thoüin plus conforme aux sentimens que je luy ai voués; je m'empressai à lui donner une marque de mon ressouvenir et de ma reconnaissance en arrivant à Lima. Maintenant que nous avons à choisir, je veux luy dedier un arbre plus remarquable que la plante que je lui dédiai ci-devant. M. Cusson[1], M. Lamarck[2] recevront aussi mon hommage. Le pays est très fertile et chaque vallée a une botanique différente, mais ces plantes ont été cachées par la nature dans un pays bien difficultueux. La difficulté de respirer, que les habitans appellent *beta*, ôte les forces du corps et de l'entendement. Le passage subit du chaud au froid le plus excessif et *vice versa* m'a changé absolument

---

geur au Cap et au Japon, âgé alors de 35 ans. Le *Thunbergia pinnata* fut rencontré par Dombey à Tarma en octobre 1779.

1. Pierre Cusson, médecin et botaniste, professeur de botanique à l'Université de Montpellier depuis 1767, avait été l'un des maîtres de Dombey pendant qu'il poursuivait ses études dans cette ville.

2. L'illustre naturaliste-philosophe, Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet de Lamarck, alors âgé de 36 ans, ne s'est encore occupé que de botanique. Il a publié les trois volumes de la *Flore française* en 1778 et est entré à l'Académie des Sciences en 1779.

le tempérament. Des chûtes repetées m'ont obligés de prendre à mon service un Indien pour me secourir lorsque je botanise seul; je serois bien content si, à mon retour en Europe, je jouissois des mêmes revenus que je luy donne de gages au Pérou.

Le Pérou est le pays des *Loosa*, des *Andromeda*, des *Alstroemeria*. J'ai huit à dix espèces nouvelles de *Loosa*, Jacquin qui a donné le nom de cette plante n'a fait mention que de l'*hyspida* [1].

Nous avons aussi beaucoup d'espèces nouvelles d'*Alstroëmeria*. Une des plus agréables plantes est le *psychotria*, avec le *befaria*.

Les forces, les moyens et les dessinateurs nous manquent. Il faudroit pour botaniser dans les montagnes du Pérou avoir de grands fonds. Le défaut de tentes et de gens pour les dresser nous oblige à faire des journées forcées qui épuisent notre santé, dont nous avons cependant bien besoin pour achever notre besogne qui ne fait que commencer.

Je reçois une lettre de M. Ortega dans laquelle il me dit que l'on vient d'expedier des ordres pour nous transporter à Santa-Fé par Quitto. De Santa-Fé nous irons à Carthagène pour nous embarquer en Europe. Ce voyage, ainsi que vous pouvez le voir sur la carte, se fera tantôt par mer et tantôt par terre.

Lima est éloigné de Guayaquil de 400 l.; nous ferons ce trajet par mer; de Guayaquil nous irons par terre à

---

1. Nicolas Joseph Jacquin, botaniste hollandais au service de l'Autriche, voyageur aux Antilles et à la Côte Ferme (1754). — Cf. Nic. Jos. Jacquin, *Enumeratio Systematica Plantarum quas in Insulis Caribeis vicinaque Americes Continente detexit novas, aut jam cognitas emendavit*, Lugd. Batav., in-8°, etc.

Quitto après avoir botanisé sur la rivière de Guayaquil. Des montagnes de Quitto nous nous transporterons à Santa-Fé par terre.

Cette manière de voyager est bien dispendieuse, et mes appointemens n'y suffiront pas, mais à cela il n'y a point de remède.

J'ai renoncé aux représentations, je ne prendrai jamais que 100 ps. au trésor royal par mois; il est vrai que j'emprunte ailleurs ce qui me manque et si mon voyage dure longtemps je serai bien embarrassé lorsqu'il finira. Peut-être que les grandes peines me tireront d'affaire. Déjà je mets en ordre tout mon herbier que j'adresse à M. de Galvez, pour être remis à M. le C[te] de Montmorin. Si je n'ai point le bonheur de vous le donner moi-même et que la mort me prévienne, je suis bien aise de vous dire aujourd'hui que je n'ai multiplié les exemplaires que pour en laisser un bon nombre au Cabinet du Roy, ensuite à mes amis, et puis aux savants, afin de les engager en envoyant leurs observations pour publier l'ouvrage avec moins de difficultés. Dans les momens perdus je vais tâcher de mettre au net toutes mes descriptions et je vous les adresserai à Paris.

J'ai deux petits mémoires sur deux maladies particulières au Pérou et à l'Amérique. L'une est le *vicho* qui a été décrit par Pison[1], qui n'en assigna pas la cause. La seconde est la *uta*; on ne sçait ce qui procure cette maladie, tout âge y est exposé. On soupçonne que c'est la piqure d'un insecte, qui n'a jamais été aperçu. J'ai été tenté d'envoyer ces mémoires à l'Académie de Correspondance, mais la crainte produite par la connoissance que j'ai de mes faibles talens m'a retenu

---

1. Voir plus haut, p. 43.

jusqu'à présent. Dans le silence des forêts de Huanuco, lorsque l'homme est tout à luy et n'est distrait par aucun objet, je les mettrai au net et vous les ferai parvenir pour en faire ce qu'il vous plaira.

Le peuple est partout peuple; celuy d'Espagne croit être le meilleur chrétien. Les ouvrages françois, enfans de la légèreté et de l'enjouement, ont perdu notre nation de réputation en Espagne; ce qui m'oblige à être beaucoup meilleur chretien à Lima qu'à Paris. Et cependant dans l'esprit du peuple je ne suis qu'un hérétique. Si l'Inquisition avoit quelque pouvoir sur un envoyé d'un Roy je ne vivrais pas un instant en Espagne. Je visite *gratis* mes malades, je fournis aux pauvres de l'argent et des médicamens aussi bien que mes conseils, malgré celà je n'en suis pas plus vertueux aux yeux du peuple. Les gens instruits me rendent plus de justice et m'honorent de leur amitié, celà me suffit!

J'ai appris avec plaisir les nouvelles que vous me donnez de mon frère Denis Dombey[1]. Son séjour à Paris avec sa famille m'attriste beaucoup. Né avec une fortune raisonnable, il a été la dupe de son peu d'expérience et de son bon cœur[2].

. . . .

Nourri dans le métier des armes, mon frère a reçu une éducation fort négligée et qui le rend impropre à remplir quelque place. Son sort est d'autant plus fâcheux qu'il a une épouse aimable autant que vertueuse, qui a pris un soin particulier d'une jolie famille.

Je vous rends mille grâces des bontés que vous avez

1. Denis Dombey, frère aîné de notre voyageur (*Voy.* l'étude historique et biographique qui sert d'introduction à ce volume).

2. Détails de biographie intime qu'il a paru tout à fait inutile de publier.

pour luy et de l'intérêt que vous prenez pour luy procurer quelque chose. Vous serez, mon cher ami, le bienfaiteur de toute la famille.

Si la guerre eut permis le départ de quelque vaisseau pour l'Espagne, quoique moi-même bien gêné, je luy aurois fait tenir par votre canal 200 ps (1000 ₶). S'il étoit possible d'arranger celà avec M. le garde du trésor royal à Paris, au lieu de toucher 1200 piastres à Lima pour une année de mes appointemens, j'en toucherois seulement 1000. Voyez, mon ami, si celà est possible. Je desirerois aussi sçavoir quel est l'homme puissant de Paris qui s'adonne à la minéralogie, pour luy faire quelques cadeaux qui puissent être reversibles sur mon frère et sa famille que j'aime beaucoup. J'ai en mon pouvoir deux pierres de mines d'argent de Huantajaya[1] que j'ai acheptées 109 piastres qui font 545 ₶, afin de les régaler[2].

Soyez assuré, mon cher ami, que le passage de la Ligne ne me fera pas oublier tout ce que je vous dois et que, quoique éloignée par une espace aussi considérable, mon imagination que rien n'arrête va vous rendre très souvent visite. En attendant que je puisse effectuer réellement ce voyage, je vous prie d'être persuadé de la vérité des sentiments que vous a voués pour la vie,

Monsieur et cher ami, votre très humble
et très obéissant serviteur.

Je vous serai bien obligé de vouloir faire tenir à leurs adresses les lettres cy-jointes.

---

1. Huantajaya, à une quinzaine de kilomètres au S. E. du port de Iquique.
2. De l'espagnol *regalar*, faire cadeau.

XVIII

Huanuco, 20 may 1780.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je suis arivé à Huanuco[1] dans les premiers jours de may en bonne santé, mais non sans courir de très grands dangers. Je vis précipiter mon domestique avec sa mule jusque dans un torrent très profond et ce ne fut qu'à l'aide de cordes que je retirai cet Indien dont la perte m'auroit été très sensible, parcequ'il m'aide à botaniser et dessèche bien mes plantes.

Je vous envoye, mon cher ami, quelques semences recueillies dans la route. Je prendrai la même précaution, tous les couriers, lorsque toutefois les lieux que nous allons parcourir nous le permettront.

J'ai décrit dans ma route et à mon arrivée trois genres nouveaux que j'ai dédiés à MM. Tremblay[2], Lamark et Cusson[3]. Celuy de M. Tremblay est de la *polyandria monogynia*; celuy de M. Lamark, de l'*octandria tetragynia*, et celui de M. Cusson de la *triandria monogynia*. Je vous envoye des semences des deux derniers genres.

Huanuco, qui est la capitale de la province du même nom est le *nec plus ultra* de la conquête des Espagnols dans l'intérieur des terres. En s'écartant, on entre dans

1. Huanuco, chef-lieu de département et de province à 270 kilomètres au N.-N.-E de Lima, dans la vallée du Rio Huallaga, affluent de l'Amazone.

2. Trembley, l'ingénieux auteur des expériences sur les polypes d'eau douce, membre de l'Académie Royale des Sciences.

3. *Trembleyia spicata*, Rondo; *Markea aculeata*, Huanuco; *Cussonia paniculata*, Huanuco. Maio 1780 (*Journ. ms.*, p. 277, 278, 281).

des forêts impénétrables entrelacées de plantes grimpantes et sans chemin, ou nous ne botaniserons qu'avec les plus grandes précautions pour ne pas nous égarer et périr de faim, ainsi que cela est très facile.

On vient de découvrir dans ces mêmes forêts la *cascarilla* qui est le quinquina[1]; les habitans de Lima et ceux de Huanuco commencent à le mettre dans le commerce. J'en envoye par ce courier un échantillon à M. de Galvèz, ministre des Indes.

La *coca* croît abondamment dans ce pays et c'étoit jusqu'à présent l'unique commerce des habitants; on m'assure qu'en pénétrant on trouve aussi le *cacao*. La difficulté de voyager dans des pays pluvieux et chauds tout à la fois, est très grande, faute d'habitations et d'habitans. Ajoutez que les forêts n'ont aucune entrée à cause de ces plantes grimpantes que rencontra Loefling[2] vers l'Orénoque et qu'il eut tant de peine à déterminer. Ces forêts sont remplies de serpents, de singes, de tigres; on mange ici l'*armadilla*[3]. Nous sommes obligés de porter tout avec nous, lit, table, chaise, manger; tout se transporte à dos de mulets.

Huanuco est un paradis terrestre. Il produit trois espèces d'*anona* dont les fruits sont délicieux et extraordinairement gros. Ces *anona* sont la *muricata*, la *squa-*

---

1. On désigne au Pérou en effet, dans le langage populaire, certains quinquinas sous le nom de *cascarillas*. La *Cascarilla nigrilla* par exemple est le *Cinchona glandulifera* de Ruiz et Pavon (*Flora Peruviana et Chilensis, sive Descriptiones et Icones Plantarum Peruvianarum et Chilensium secundum systema Linnæanum digestæ, cum characteribus plurium generum evulgatorum reformatis*. Auct. H. Ruiz et J. Pavon. t. III. 1802, in-f°.

2. Cf. Petri Loefling *Iter hispanicum*, etc., Stockholm, 1788, in-8 pass. — Il faisait partie de la mission de Mercuri au Vénézuela où il est mort en 1756.

3. L'armadille ou tatou.

mosa et la *reticulata* de Linnaeus. Les habitants les nomment, à sçavoir la *muricata*, *guanavana*, la *squamosa chyrimoya*, et la *reticulata*, l'*anona*[1]. La *granadilla tiliae folia*, le *pisydium pyriferum* et le *pomiferum*, connus ici sous les noms de *guayava* et de *pallillos*, le *Laurus persea* qui est la *palta* des Péruviens ornent ce beau pays ou la chaleur tempérée par un vent du nord ne fait monter le thermomètre qu'au degré de chaleur du printems.

J'attens cette semaine mes compagnons de voyage que j'ai devancés de quelques jours en prenant le chemin de la Cordillière, pour entrer dans les forêts de quinquina et de coca que j'ai grande envie de connoître. Je ne tarderai pas à vous écrire et à vous faire une relation des belles plantes qui nous attendent.

La rivière qui passe à Huanuco est réputée par les habitants être l'origine du Marañon[2]; mais ces pays sont si peu connus que je n'assure rien à ce sujet, à l'exception des sentiments d'estime, d'amitié et de reconnoissance que vous a voués pour la vie,

Monsieur et très cher amy,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

Je vous envoyai le 20 mars, le 13 avril, et le 20 avril 1780 des graines recueillies dans la province de Tarma, à l'adresse de MM. de Galvèz, comte de Montmorin, Necker, et d'Angivillers; les aurez vous reçues, mon cher ami?

---

1. *Journ.* p. 284.
2. Voyez plus haut, p. 57, n. 1.

XIX

Huanuco, le 20 juin 1780.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'eus l'honneur de vous écrire le 20 mai dernier[1] et dans ma lettre je mis quelques graines recueillies dans la route de Lima à Huanuco.

Jusqu'a aujourd'hui nous avons été occupés à faire nos préparatifs pour entrer dans les forêts qui sont éloignées de vingt-cinq à trente lieues de Huanuco. Les mêmes précautions que l'on prend pour faire un voyage de mer, nous les avons prises pour deux mois que doit durer celuy que nous projettons. Nous avons faire cuire du biscuit, saler et boucaner de la viande, acheplé du mays, des pommes de terre, de l'eau de vie; le tout se transporte sur le dos de mulet : ce qui va rendre le voyage le plus dispendieux que nous ayons fait jusqu'ici. Nous avons chacun un domestique, les conducteurs des mulets, et les Indiens qui nous guident, auxquels nous donnons à manger, et un journal assez considérable.

Le séjour de Huanuco ne nous a pas été favorable ; nous avons tous été incommodés de fortes diarrhées. Le premier professeur espagnol[2] entre en convalescence d'une fièvre maligne qui nous a fait désespérer pendant quelques jours de sa vie.

Les nouvelles reçues d'Europe par le courier nous apprennent la prise du *Bueno Consejo* par les Anglois; si cette nouvelle est vraye, nous avons donc perdu tout

---

1. Voir plus haut, p. 65.
2. Hipolyte Ruiz.

le fruit de notre travail des environs de Lima. Parmi les effets que nous envoyions, je plains beaucoup 240 desseins pour le Roy d'Espagne et 38 livres de platine pour l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il n'y a d'autre remède à celà que de redoubler de courage et de travail et de séjourner une année de plus à Lima si toutes fois la cour d'Espagne donne lieu à ce séjour, car le séjour des Espagnols au Pérou ne doit être que de quatre années. Cette disgrâce ne nous permettra de vous envoyer rien du tout avant la publication de la paix.

En achevant ce voyage de Huanuco, nous manquerons de papier. Il y a près d'une année que nous écrivimes à M. le professeur Ortega pour en demander 100 rames ; il fait défaut à Lima ou l'on ne trouve que le papier à écrire.

J'écrivis pareillement à la maison Jugla[1] à Cadix pour m'en faire venir 18 rames pour mon compte, mais je n'ai encore recû aucune nouvelle.

Je viens d'adresser par duplicata à Son Excellence Dn Joseph de Galvès, Ministre des Indes, un échantillon du Quina-quina qui croit abondament dans toutes les forêts que nous allons parcourir. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a seulement une année que l'on en a fait la découverte.

J'adresse aussi au même Ministre de la gomme tout à fait semblable à la gomme *tragacantha*, que produit le *cactus opuntia* en abondance.

Quoique le voyage que nous entreprenons, d'aujourd'huy en huit, soit bien dangereux par la difficulté des chemins, l'impénétrabilité des forêts et le danger des

---

1. Il sera plusieurs fois question dans la suite de ce négociant de Cadix, correspondant de Dombey.

tigres et des serpens, cependant nous le faisons avec plaisir pour voir la coca, la cascarilla, le cacao, et tous ces arbres qui produisent des résines et des gommes.

Si cette lettre vous parvient vous recevrez en même tems quelques graines fraiches qui pourront croitre, par ce que le courier ne tardera pas plus de six mois à vous apporter cecy.

Presentez, je vous prie, mes respects à MM. de Jussieu, de la Saudraye, Gallot, l'abbé Pouret[1], Rosiers, de la Lande, Duchesne, mais principalement à Me Dugage.

J'ay l'honneur d'être, avec les sentimens de la plus parfaite estime, de reconnoissance et d'amitié,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XX

Huanuco de Leon, le 20 septembre 1780.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'eus l'honneur de vous écrire, le 20 may dernier, en vous envoyant quelques graines que je recueillis dans mon voyage de Lima à Huanuco. Parmi ces graines il y avoit les semences d'un joli arbrisseau que je dédiai à Mr de Lamarck, *Markea aculeata*. Je vous annonçois dans cette lettre que nous nous préparions à faire un voyage dans les forêts de Cochero[2] près d'une des sources du Marañon, ou nous arrivâmes dans les commencements de Juillet.

---

1. L'abbé Pierre-André Pouret, botaniste de Narbonne, auteur d'une *Chloris Narbonnensis*, d'un travail sur les *Cistes*, etc. (Cf. *Bull. Soc. Botaniq. de France*, t. IX, p. 596, 1862.)

2. Cochero ou Cuchero, village indien sur l'Huallaga, à 60 kilom. au N.-E. de Huanuco.

La diversité de plantes nouvelles ne me permit pas de faire attention à la difficulté des chemins. J'eus le plaisir de déterminer et de décrire la *Coca* qui est une espèce d'*Erythroxylum*, L[1]. Je n'ai rien touché au genre de Jacquin qu'il a bien décript. Notre espèce est nouvelle, et nous luy avons conservé le nom spécifique de *coca*; ses feuilles sont presque semblables à l'*Erythroxylum havanense*, L., elles en diffèrent par trois nervures dans le genre de celles du *Cinnamomum*. Je vous envoye, mon cher ami, par le courier, une bonne quantité de graines de *coca*, divisée en trois pacquets. L'un est adressé à M. de Galvez, ministre des Indes, le second à M. Necker, Directeur Général des finances, et le troisième à M. le comte de Montmorin, ambassadeur en Espagne. Les graines, avec celles que j'ai jointes à la Coca, n'auront pas plus de neuf à dix mois lorsqu'elles vous parviendront et j'espère que quelques unes voudront bien se laisser examiner de nos botanistes.

Nous dediâmes étant à Huasa-Huasi[2] une jolie plante de la *dodecandria* à M^r le chevalier Banks; nous en avons rencontré à Huanuco une seconde espèce qui a dans le pays de grandes vertus.

Je tiens en mon pouvoir trois espèces de *Quinquina*. J'ai decript de nouveau les *Banisteria*, *Sauvagesia*, *Besteria*, et une quantité considérable de plantes nouvelles, parmi lesquelles les plantes grimpantes qui furent le desespoir de Loefling et dont les Indiens qui vivent sur les rivages de l'Amazone empoisonnent les flèches dont ils se servent avec la salbatane[3].

---

1. Cf. *Journ. Ms.*, p. 300. — Voy. plus haut, p. 58.
2. Huasa-Huasi, dans la vallée du même nom, à 12 kilom. d'Acobamba et 20 kilom. de Tarma.
3. Sarbacane.

J'ai décript le *matta-palos* (tue-bois), arbre qui s'entrelace aux autres arbres et qui les fait mourir. Il en découle une résine excellente pour la guérison des hernies. C'est un genre nouveau de la *diœcia polyandria*, qui n'a pas encore été dédié, je soupçonne que c'est la *Clusia*.

Jacquin décrivit une espèce, *hypericum havanense*; il n'eut pas occasion d'examiner les fruits et il observa que ce pouvoit être un genre nouveau. Effectivement cet arbre porte des bayes. Nous avons rencontré de ce genre nouveau deux belles espèces d'arbres que nous avons dédiées au célèbre M. Daubenton[1].

Un arbre qui a mérité notre attention est le bois de *Balsa* avec lequel les Indiens construisent, dans un moment, un canot pour passer quelque fleuve que ce soit. Cet arbre a une fleur blanche très grande, il est monadelphe *pentandria*. Ses cinq anthères sont entortillées comme le fruit des *helictères*, et son pistil est de même. Son fruit qui est un cylindre allongé a 10 angles, répand en s'ouvrant une laine d'une finesse et d'une chaleur agréables, et très élastique. Nous fîmes avec cette laine des matelas et des oreillers. Ce genre nouveau n'a point été dédié.

Parmi les plantes grimpantes connues ici sous le nom générique de *vejigo* (*Bejujo*), plantes extrêmement dangereuses, puisque une petite flèche de salbatane tue subitement l'animal le plus vigoureux, nous en avons dédié une à notre ami M. Sage, mon maître de chimie que nous avons nommée *Sagesia*. J'ai été charmé de rencontrer cette occasion de reconnoitre tous les services que m'a

---

1. Voy. plus haut, p. 61, n. 1. — *Daubentonia arborea* (*Journ. ms.*, p. 303). — La plante dédiée à Daubenton au cours du voyage à Chiuchin passe alors à Gourgas, de Genève (*Journ.*, p. 304).

rendus en tout temps cet honnête et aimable scavant pour lequel j'ai une très grande estime[1].

Nous ne pûmes pas prolonger notre séjour dans ce lieu enchanteur pour la raison que vous dirai plus bas : il seroit a désirer cependant que nos facultés qui sont trop courtes au Pérou ou la monnoye n'a aucune valeur, nous permissent de faire quelques efforts pour compléter notre ouvrage et achever de décrire les plantes monoïques dont les individus séparés se rencontrent par hasard.

J'occupois mon domestique au dessèchement de mes plantes. J'allois avec la hache botaniser et chaque plante m'obligoit à abattre un arbre. La chaleur et le défaut de circulation de l'air, joints au travail pénible de couper des arbres, excédoient mes forces qui ne pouvoient pas se reparer faute de nouriture.

L'humidité nous pourrit toute la viande salée que nous avions portée avec nous et nous nous vîmes réduits pendant six semaines à ne manger que du biscuit souillé par une espèce d'insecte très multipliée (*Blatta occidentalis* L.). La misère ou nous nous trouvions étoit très grande : cependant nous supportions avec plaisir nos peines à cause des belles découvertes que nous faisions. La journée étoit pour nous moindre qu'une minute, il régnoit entre nous autres botanistes, et nos dessinateurs une émulation qui fut avantageuse à notre ouvrage, et nous tirâmes plus de cent desseins enluminés de Cochero. J'eus le plaisir d'examiner le *Maranta*, le *Costus*, le *Curcuma*; ces plantes ont beaucoup d'analogie avec les *Orchidées*.

---

1. Voy. plus haut, p. 18. — *Sagesia peltata. S. Cordata* (*Journ. ms.*, p. 318).

Notre intention étoit de passer tout le mois de septembre dans ces forêts, déjà nous avions envoyé des messagers pour les provisions de bouche qui nous manquoient, lorsque le 1[er] aoust à la nuit tombante, en me retirant dans mon logis chargé de plantes, je fis la rencontre dans la forêt de deux péons coupeurs de *cascarillas* (quinaquina) qui me dirent avec les expressions de la plus grande terreur qu'ils venoient de faire la rencontre de deux cents sauvages ennemis (Chunchos[1]) armés de flèches, à une lieue de Cochero et que sans doute nous serions tous égorgés pendant la nuit. Instruit de la cruauté de ces peuples, je me hâtai de faire part à mes compagnons de voyage d'une aussi triste nouvelle; la frayeur ne nous permit de prendre aucune résolution.

Toutes les forces de Cochero consistaient en nos seules armes qui étoient trois fusils et cinq sabres.

Nous fîmes porter promptement nos effets dans l'église pour nous y faire un fort pendant la nuit, mais faisant attention que cette église étoit construite de bois et couverte de paille facile à enflammer par les flèches des Indiens, nous résolûmes sur le champ d'abandonner Cochero; nous prîmes chacun nos journaux et nous abandonnâmes le reste. Mon domestique eut le courage de s'offrir à rester dans le lieu pour conserver mes effets.

A peine eûmes nous marché cinquante pas que la difficulté des chemins et l'obscurité de la nuit firent rebrousser chemin aux deux dessinateurs et au premier botaniste espagnol; le second botaniste[2] et moi conti-

1. Ce nom de *Chunchos* ou *Sauvages* était alors donné d'une manière générale à tous les Indiens non convertis.

2. Joseph Pavon.

nuâmes notre route dans une forêt. Nous suivîmes un petit sentier, l'unique chemin, rempli d'eau et de fondrières. La peine que nous essuyâmes cette nuit fut telle que mon compagnon de voyage fut tenté de se brûler la cervelle pour se délivrer de semblables horreurs.

Nous sûmes ensuite que le bruit avoit été publié à dessein par deux coquins pour profiter du désordre et piller les maisons.

Ce voyage a été très dispendieux.

Je me vois obligé de partir pour Lima afin de me procurer des secours. Outre les dépenses de deux cents lieues que je suis obligé de faire pour aller et venir, j'ai les peines attachées à de semblables voyages à supporter, dans une circonstance ou je ne me trouve pas bien de ma santé.

J'avois presque pris la résolution de retourner en Europe, mais j'ai fait attention que le ministre ne me refusera pas de me donner les mêmes appointemens qu'à mes compagnons de voyage, appointemens qui quoique de 10000 # par année ne leur suffisent pas.

Je prêtai à la compagnie daus mon voyage de Huanuco 920 p[s] fortes qui font 4700 # de notre monnoye, et dans celuy de Huanuco elle m'est redevable de 3150 #; jugez, mon ami, si je m'endetterai, moi qui suis moins riche qu'eux de 4000 # chaque année.

Voilà bien du tems que je n'ai recu de nouvelles d'Europe. La guerre sera la cause de l'interception et de la perte de beaucoup de couriers.

Je viens de recevoir une lettre de notre ami M. Gallot qui m'apprend son mariage et celuy de M. de Jussieu, duquel je n'ai reçu aucune lettre depuis que je suis au Pérou.

J'ose vous assurer que je n'ai d'autres plaisirs que quand je recois de vos nouvelles. Eloigné de l'Europe de la moitié du globe, étranger, gêné dans ma fortune, je tourne souvent mes yeux vers votre hémisphère, et mes regrets seroient supportables, si je pouvois être assuré que mes travaux pussent vous agréer.

J'aurois désiré embrasser tous les genres de l'histoire naturelle, mes forces et celles de mon domestique ne suffisent pas pour la seule botanique : pour faire chasser, empailler les oiseaux et les différens animaux, il me faudroit prendre à gages bien des serviteurs, et vous serez étonné lorsque je vous dirai que mon Indien me mange la moitié de mes appointemens.

J'aurai soin de vous envoyer par les couriers les graines que je rencontrerai. Comme une carte ne peut contenir que les petites semences, vous ne recevrez pas celles dont le volume est considérable.

Nous attendons par un secrétaire qui arrive de Madrid à Lima et qui nous a été annoncé par Dn Casimiro Gomez Ortega, nous attendons, dis-je, les ordres nouveaux pour le voyage que nous devons entreprendre pour Quitto, Santa-Fé et Carthagène, qui est le tombeau des Européens.

Si vous avez reçu quelques unes de mes lettres, accusez-en moi la réception.

Mes respects je vous prie à Me Dugage, MM. de la Saudraye, de Jussieu, Sage, Duchesne, Le Camus. A ce dernier je vous serai obligé de dire que Dn Pedro Villavicencio de Maldonado, dont nous attendions de jour en jour l'arrivée à Lima, n'a pas paru.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très cher ami, avec les sentimens d'estime, de reconnoissance et d'amitié.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXI

Lima, le 20 8bre 1780.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'eus l'honneur de vous écrire dans le courant du mois passé de Huanuco, en vous envoyant toutes les graines que j'avois recueillies près la source du Marońon. Avez vous reçu cet envoy? Il étoit dirigé à M. de Galvez, à M. le comte de Montmorin, et à M. Necker.

La perte de notre premier envoy est de mauvais augure. Dans ma lettre du 20 septembre 1780, je vous marquais qu'ayant reçu des nouvelles que M. Miguel Maria de Galvez étoit arrivé à Buenos-Ayres et qu'il étoit chargé des ordres pour notre voyage de Quitto, de Santa-Fé et Carthagène, je passai la Cordillière pour me rendre à Lima afin de me procurer les secours nécessaires pour un tel voyage.

A mon arrivée j'appris de Cadix et de Madrid la perte du vaisseau *El bueno-Consejo* et de tout notre premier envoy et les efforts qu'avoit fait M. de Mongelas[1], Consul de Cadix, pour rachepter des Anglois à Lisboa ce que j'avois adressé à Paris.

L'alternative du grand chaud au grand froid m'a beaucoup incommodé au passage de la Cordillière, ou je perdis deux mules et tout le peu de vaisselle que je portois à l'usage du voyage.

Les effets que j'avois laissé dans un magasin se trouvèrent à mon arrivée tous rongés des insectes, à

1. Étienne Honoré Élizabeth Hardy Duplessis de Mongelas, consul général de France à Cadix depuis le 30 janvier 1775.

l'exception cependant de mes plantes pour lesquelles j'avois pris les plus grandes précautions.

Je vous envoye trois ou quatre semences recueillies à la Cordillière et je vous réitère celle de la Coca et d'autres que je vous avois déjà envoyées par le courier précédent.

Aussitôt que mes affaires seront finies (et j'espère achever dans quelques jours) je me hâterai de repasser la Cordillière pour retourner à Huanuco. Mon intention est de rentrer de nouveau daus le pays que nous fûmes obligés de quitter avec précipitation dans le premier aoust passé.

Mes respects, je vous prie, à M[e] Dugage, MM. de Jussieu, de la Saudraye, Duchesne, Sage.

J'ai l'honneur d'être avec une estime distinguée,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXII

Lima, 2 9[bre] 1781 [1].

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je vous écrivis de retour de mon herborisation de Cochero, mais, la guerre interrompant la correspondance, il ne sera pas inutile de vous envoyer un duplicata de ma lettre...

La nourriture nous étoit disputée par une infinité de vilains animaux appelés *Coucarachas* (*Blatta occidentalis*). Une autre incommodité de ce lieu, c'étoient les cousins et une espèce de petite abeille noire de la grosseur d'une fourmi, dont cette partie de la forêt étoit remplie et qui

1. Voy. plus haut p. 70 et suiv.

nous fesoit souffrir des douleurs très cuisantes ; ajoutez l'humidité et le défaut de circulation de l'air, qui nous occasionnoient des sueurs très abondantes lorsque nous botanisions.

Toutes ces peines étoient dédommagées par le plaisir que nous goûtions de rencontrer de très belles plantes...

Chaque pas, chaque course botanique nous enrichissoit de choses nouvelles. Dans une herborisation nous trouvâmes le *Clethra*, l'*Uvaria* (les fleurs de cette dernière plante ont beaucoup de ressemblance avec l'Anona), le *Prockia*, le *Mussaenda*, le *Vandelia*, le *Paulinia*, beaucoup de belles fougères en herbes et arbres, beaucoup de genres nouveaux en somme ou qui nous parurent tels[1]. Nous avons fait les descriptions génériques de tous les genres connus que Linnæus n'avoit pas vû.

Quoique nos travaux épuisâssent nos forces, par ce que faute de gens nous abattions nous même les arbres, nous vivions contens, et nous aurions prolongé notre séjour dans les forêts sans la nouvelle funeste que nous apprimes le 1er aoust 1780, que le lieu que nous habitions était assiégé par des Indiens armés d'arcs et de flèches empoisonnées. Cette nouvelle nous fut donnée à la nuit tombante. En vain voulùmes-nous prendre quelques résolutions pour pouvoir nous défendre, le défaut d'armes et de gens, confondoient nos délibérations. Nous quittâmes à l'heure même et au milieu de la nuit Cochero. J'emportai seulement mon journal....

J'envoyai au bout de vingt jours des mules à mon Indien qui m'apporta toutes mes plantes et tous mes effets bien conditionnés à Huanuco ou j'étois tombé malade

1. *Journ. Ms.*, Julio 1780, p. 313 et suiv. — Le journal s'arrête brusquement avec les diagnoses de Cochero.

du résultat de mes fatigues. Cette aventure m'attacha beaucoup cet Indien qui m'est très nécessaire.

La bonne santé, dont je jouis depuis que je suis sorti de Paris, me fit bientôt surmonter mes maux et j'oubliai mes peines et les chagrins de la première expédition.

Sçavant par l'expérience acquise dans les forêts, je fus à Lima emprunter 2400 piastres pour faire des efforts plus considérables et pour pénétrer plus avant, s'il m'étoit possible, et parvenir jusqu'au Para en passant par Pampa-Hermosa[1] et Lamas[2]. Un beau morceau de gomme élastique naturel[3], que je me procurai des sauvages de Pampa-Hermosa, me faisoit entreprendre ce voyage pour pouvoir décrire cet arbre intéressant. J'allois partir lorsque la fatale nouvelle nous obligea à retourner à Lima pour mettre nos jours en sûreté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

XXIII

Lima, le 24 9bre 1781.

Monsieur et très cher ami,

A mon retour de Huanuco, à Lima je m'occupai à encaisser toutes mes richesses. J'en ai formé vingt caissons que je déposerai avant mon départ pour le Chili, qui aura lieu en fin décembre prochain, entre les mains de MM. les gardes du trésor royal de Lima, qui m'en donneront un reçu. Je vous fais passer ci-joint une

---

1. Pampa-Hermosa, sur le Huallaga par 8° environ de lat. S.
2. Lamas, à l'embouchure du Moyobamba dans le Huallaga.
3. Dombey se demandait, en étudiant à Cochero en juillet 1780, un arbre appelé *chibou* par les Indiens, si ce ne serait pas un *gommier blanc*.

raison[1] de ce que contient chaque caisson, afin qu'en cas de mort vous puissiez faire vos efforts pour les répéter[2] au gouvernement espagnol. Je vous préviens qu'il est nécessaire d'obtenir de l'Espagne une permission pour la platine que je tiens en mon pouvoir et pour celle que je pourai acquerir dans la suite.

Je viens, mon cher ami, de recevoir vos deux lettres par duplicata auxquelles vous n'avez point mis de date. J'ai aussi recû une lettre de M. le comte d'Angivillers qui m'apprend la perte du vaisseau le *Bon-Conseil*[3]....

Il est facile de remplacer les plantes sèches perdues, par ce que je n'en envoyai que la plus petite quantité craignant le malheur qui est arrivé. Quant aux curiosités il n'est pas facile de les remplacer; le hazard seul les procure. Je m'étois défait jusqu'aux draps de lit acheptés à Paris pour mon mariage, pour acquérir le vêtement de l'Incas que j'avois envoyé à M. le Cte d'Angivillers pour être présenté au Roi.

Je ne scais, mon cher ami, si vous avez reçu les gros envois (par différens couriers) que je vous ai faits de Tarma, de Lima et de Huanuco en différens tems et toujours sous le couvert ou de M. le Ministre des Indes, ou de M. l'ambassadeur de France. Il ne seroit pas étonnant qu'ils se fussent perdus; la guerre interrompt la correspondance et nous sommes privés depuis longtems des nouvelles d'Europe.

Parmi les graines étoient celles d'un arbrisseau ressemblant à une mimosa, que j'avois négligé assez longtemps à cause de cette ressemblance. C'est un genre

1. *Raison*, inventaire.
2. *Repedir*, réclamer.
3. Voy. plus haut, p. 68 et 77.

nouveau de l'*octandria tetragynia* que j'ai dédié à M. le Ch^r de Lamarck (*Marckea aculeata*[1]); la fleur est petite et blanche à 4 pétales, le fruit comprend quatre bayes violettes noires, unies ensemble et contenant chacune une semence. Je vous réitère l'envoy de cette semence avec celle d'une espece nouvelle de Mimosa, quelque-unes d'un *Cactus*, et celles d'un *Sedum* qui peut-être ne vous sera pas inconnue.

Je vous envoyai aussi les graines d'une *polyandria* nouvelle, dédiée à M. Trembley de Geneve, *Trembleya Spicata.*

Je viens de recevoir une lettre de M. Necker qui m'a fait compter 2000 p^s en forme d'extraordinaire pour me servir soit en cas de maladie soit pour achepter des curiosités qui doivent être colloquées au cabinet du roi. Cette somme m'a mis en état d'acquerir 100 ✶ de platine et plus de 40 marks de la riche mine de Huantafaya aussi bien que plusieurs autres curiosités specifiées plus au long dans la *raison* dont je vous envoie copie.

... J'ai reçu ces jours derniers trois caissons contenant 16 rames de papier de M. Jugla de Cadix[2] qui m'ont coûté à Cadix 171 p^s 4^rs. Le fret m'a coûté 145 p^s 6^rs et les droits de douane de Lima 50 p^s 7^rs, lesquelles sommes, reduites en livres françoises font 1835 ✶ 12 s.; vous jugerez par cet échantillon de ce que je peux faire avec 1200 p^s.

J'ai donné les deux tiers de ce papier à MM. les professeurs espagnols par ce qu'ils en manquoient pour le voyage que nous allons entreprendre au Chili; j'ai en mon pouvoir les quittances de ce papier.

Il ne faut pas croire que ces messieurs soient moins

1. *Journ. ms.*, p. 278.
2. Jugla, négociant, correspondant de Dombey à Cadix.

arriérés que moi; l'on nous paye ordinairement d'avance, à cause des voyages que nous entreprenons, qui exigent des dépenses anticipées. Nos appointemens doivent tomber au 1er déc. 1781 de cette année et nos messieurs me doivent entre eux tous 880 piastres (4400 ₶).

Dans les premières années je dépensois moins, toujours plus cependant que mes appointemens. Mes forces s'épuisant chaque jour, j'ai pris un domestique, puis un autre. Pour me les attacher, je suis obligé de leur donner une vie plus douce que celle dont ils pourroient jouir autre part : habits, souliers, salaire, rien ne leur manque. Vous sçavez, mon cher ami, l'horreur qu'inspire la mer, ce terrible élément; pour les engager à me suivre au Chili j'ai été obligé de semer de fleurs le chemin de Lima au Callao. Car je me trouverois très embarrassé si mes deux valets me quittoient. Ils sont au fait de mon travail, je les ai formés, il faut, à quelque prix que ce soit que je me les conserve jusqu'à mon départ pour l'Europe ; pour cet effet je me suis obligé de leur donner à chacun un métier, et de quoi payer leur aprentissage avant notre séparation.

Je sçais bien que tous ces détails ne peuvent être que très fastidieux, mais votre amitié pour moi, dont vous m'avez donné tant de preuves est cause de cette digression. Aussi bien n'ai-je personne à qui je puisse confier mes peines ; plut à Dieu qu'elles se réduisissent à celà ! Il y en a d'autres, qui sont plus cuisantes, que je suis obligé de déguiser et d'étouffer dans mon cœur; de retour à Paris ce sera le sujet de quelques unes de nos conversations. Comme dit Sénèque, « on a du plaisir de raconter les chagrins passés lorsque l'on se trouve dans un état plus heureux » ; passons à autre chose.

J'écris par ce courier à M. le Cte de Buffon et je lui

fais mes remercîmens des 2000 p' que m'a fait toucher M. Necker.

Je n'ai rien négligé pour m'attirer et me conserver l'estime et l'amitié des personnes distinguées de Lima. Ma conduite m'a valu partout des certificats honnorables, depuis M. le Vice-Roy jusqu'aux officiers subalternes des Justices ou j'ai vécû.

Lorsque je sçus la perte du vaisseau le *Bon-Conseil* je crus devoir faire authentiser par le gouvernement les certificats et différents ordres que j'avois reçû pour des ouvrages qui n'étoient pas relatifs à ma commission; j'en formai un corps qui va être envoyé par les chefs du gouvernement à Son Excellence don Joseph de Galvez pour qu'il veuille informer le ministère français. Je désire que la guerre permette à un des exemplaires de pouvoir arriver à bon port. Je vous dis cela, mon cher ami, par ce que votre amitié me fait croire que vous vous intéressez à moi et que vous voulez que ceux auxquels vous vous intéressez fassent quelque chose pour le mériter.

Votre chère lettre a porté dans mon cœur la joye; si de tems en tems je n'avois ce plaisir je crois que mon cœur se flétriroit. L'air doux que l'on respire à Lima et le printems continuel dont on y jouit, amollit les Européens; aucune émulation d'aucune espèce ne stimule les ames. Le luxe effroyable engloutit toutes les richesses, et au milieu de la source de l'or et de l'argent, on vit dans la plus grande pauvreté. Les effets d'Europe sont à présent à un prix exhorbitant, et malgré leur rareté et leur cherté, on fait parade d'augmenter les dépenses. On s'étonne de me voir à pied. Quoique étranger dans un pays que je dois bientôt abandonner, j'ai de la peine à me mettre au dessus du *qu'en dira-t-on*.

J'ai frémi en lisant l'article de votre lettre, qui m'aprend les dangers qu'à courus Me Dugage. Je me rassure un peu en pensant qu'à l'arrivée de celle-cy notre respectable amie sera parfaitement rétablie. Veuillez, mon cher amy, luy présenter mes respects et luy temoigner la joye que j'aie ressentie en apprenant son meilleur etat. Vous ne m'oublierez pas auprès de MM. de la Saudraye, Sage, Duchesne, l'abbé Rosiers, Giroud, Roussel et tous ceux qui ont bien voulu s'interesser à moy.

L'empressement qu'a témoigné tout Paris pour faire le pèlerinage d'Armenonville et jetter des fleurs sur le tombeau de M. J. J. Rousseau m'a attendri l'âme. L'action de notre auguste Reine et de M. le Cte d'Artois n'est point une chose indifférente [1]. Ce sont des témoignages semblables qui font germer et éclore les talens qui illustrent les nations. La première statue que l'on éleva à Rome à l'homme vertueux fit naitre aux jeunes Romains l'envie d'obtenir le même honneur qui ne s'acquéroit que par la vertu.

Je m'applaudis beaucoup d'être né dans un pais ou l'on protége les talens. Je vois avec plaisir les efforts de MM. le Chev de Lamarck, Desfontaines, Boisaujeu, Richard, Tessier, de Bauvais, Michaud, pour reculer les bornes d'une science utile et aimable.

Vous me demandez, mon cher ami, mon sentiment sur le voyage que va entreprendre au Mexique ce dernier et je suis un peu embarrassé pour vous répondre. Il faut cependant le faire.

Vous avez lu les Mémoires de M. de la Condamine [2],

---

1. Ils avaient fait l'un et l'autre le pèlerinage d'Armenonville.

2. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur, servant d'Introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du*

de cet homme infatigable; vous vous rappellerez des tracasseries qu'il eut avec MM. Dn Gorge Juan et Dn Antonio de Ulloa au sujet des *pyramides*[1].

Qui vous dira que des le moment de la jonction de M. M. les Académiciens françois et de M. M. les espagnols, il ne commenca pas à germer dans le cœur de toute cette société des principes de haines et d'inimitiés, que nous avons ignorés, soit par les préférences données aux uns, soit par la différence de nation, de langage et de religion? Je vous dis de religion, par ce que dans le bas peuple de ce païs ci, qui dit *françois* ne dit pas *chrétien*.

La diversité de sentimens sur la marche ou le travail occasionne des mésintelligences qui quoiqu'elles n'éclatent pas, ulcèrent les cœurs. Tous les hommes ont bien les mêmes passions; celui qui sçait les réprimer, est l'homme vertueux. Ne point haïr son compagnon qui reçoit une faveur, une récompense que l'on ne reçoit pas soy-même et que l'on croit mériter, est une si belle vertu, que l'homme qui n'en haïroit pas un autre dans ce cas, meriteroit des autels... Je ne parle pas des recompenses accordées à un général que je ne connois pas, à un citoyen d'un état différent du mien (il est rare que l'on soit jaloux de cette préférence) mais je parle de la jalousie qui s'engendre entre quelques personnes qui suivent une même carrière. Dans ce cas-là, une louange, quelques préférences accordées à celuy qui aura des talens supérieurs, suffiront pour le faire détester de ses compagnons de voyage qui chercheront des occasions de le mortifier, et qui luy feront avaler des couleuvres à

Méridien, par M. de la Condamine. Paris. Imp. Roy., 1751, in-4.

1. *L'histoire des Pyramides de Quito*, accompagnée d'une planche, occupe les pages 219 à 271 de ce volume de La Condamine.

chaque instant. Voila pourquoi, mon cher ami, la concorde est si rare parmi les frères, c'est qu'ils vivent ensemble, et qu'il y a peu de pères assez prudents pour cacher la préference qu'ils accordent au caractère le plus aimable. La vertu, les bonnes actions, filles de la vertu, suffisent pour se faire des ennemis de ceux avec lesquels on doit passer une partie de sa vie. Il est assez ordinaire de voir des expéditions manquer par de tels motifs.

Si M. Michaux amène avec luy des dessinateurs français qui vivront necessairement avec des dessinateurs espagnols, je regarde la bonne intelligence comme chose difficile. Outre les principes de haine et d'inimitié dont j'ai parlé plus haut, les femmes, le jeu, le bal, tous les plaisirs occasionneront des querelles. On n'exigera pas d'un dessinateur la prudence d'un chef d'expedition. Rappellez vous la mort tragique de M. de Seniergues[1] : les femmes en furent la cause.

J'ai eu pour principe, dont je ne me suis jamais écarté de ne jamais fréquenter aucune maison que fréquentaient nos messieurs avec lesquels je vis. Je me suis toujours loué d'eux dans les lettres écrites à la Cour, je leur ai prêté toujours de l'argent lorsqu'ils ont eu recours à moi, je n'ai jamais voulu prendre aucun argent de mes malades afin que l'aisance ne m'attirât pas leur inimitié, je n'assiste à aucun bal ni partie de femmes, ni seul ni en compagnie avec eux. Ils ont par dessus moi 4000 ✝ de

1. La Condamine a donné un récit détaillé de ce douloureux événement dans une brochure intitulée *Lettre à Madame *** sur l'émeute populaire excitée à Cuenca au Pérou le* 29 *d'août* 1739, *dans laquelle fut assassiné le chirurgien Seniergues, Chirurgien du Roi, nommé pour accompagner MM. de l'Académie des Sciences envoyés par le Roi en* 1735, *pour aller mesurer les degrés terrestres sous l'Equateur* S. l., 1746, in-8 de 108 pp. avec une pl. grav. sur cuivre.

rente chaque année, mon arrivée à Madrid les a fait choisir pour une expédition qui leur donne actuellement une existence honorable et heureuse, outre la perspective assurée de 1800 ✝ de rente viagère; malgré tout celà si j'avois eu des dessinateurs et des domestiques françois, il m'auroit été impossible de vivre en bonne intelligence!

J'envoye à M. de Jussieu quelques manuscripts que je viens de me procurer actuellement. Si mon voyage s'étoit fait quelques années auparavant j'aurois pu recueillir beaucoup de ces papiers[1].

J'ai l'honneur d'être, etc.

Faites moi l'amitié de faire mettre les lettres cy-jointes à leurs adresses ou au courier.

XXIV

Concepcion du Chili, le 26 may 1782.

Monsieur et très cher ami,

J'eus l'honneur de vous écrire dans le courant de mars dernier pour vous faire part de mon heureuse arrivée au Chili. Comme la guerre interrompt la correspondance, je crains que ma lettre ne vous soit pas parvenue[2]; celle-cy vous servira de *duplicata*, quoique non littérale.

Je suis, mon cher ami, dans le pays des myrtes et des lauriers. J'ai six espèces des premiers et autant des derniers, parmi lesquelles le *Sassafras*. Je prends un très grand soin de me donner un tronçon de chaque

1. Voy. plus haut, p. 36.
2. Cette lettre manque en effet.

arbre intéressant et d'en recueillir les graines : j'ai en mon pouvoir depuis moins de cinq mois huit caissons et j'espère que mon séjour au Chili m'en fournira vingt.

En sortant du Chili je me propose de passer de nouveau la Cordillière et de m'enfoncer dans les forêts du Pérou. Rien n'est aussi fertile que les pais scitués entre les tropiques, il est vray qu'ils sont difficultueux, et le séjour que nous avons fait dans ces forêts a été très court.

Sans doute il s'est glissé beaucoup de fautes dans nos descriptions. Il faut au moins quelques années pour se familiariser avec la botanique de deux lieues de ces forêts qui sont presque impénétrables et dont la plupart des arbres sont dioïques.

Je bornerai mes courses à ce dernier voyage et, si la paix se publie, je m'embarquerai avec mes richesses pour vous les présenter moi-même.

Une compagnie de gens riches et instruits comme le sont le Chevalier Banks et le Dr Solander auroient beaucoup mieux fait que nous. J'ose vous assurer qu'il ne m'a manqué que les fonds et que je me plaindrai toujours de n'avoir pas eu un million de piastres de patrimoine pour les consacrer à cette aimable science.

Mes compagnons de voyage pourront certifier que j'ai fait plus que mes appointemens me le permettoient. Dieu veuille que la fin de mon travail ne soit pas pour moi le commencement de nouvelles peines !

Ma santé se rétablit tous les jours, mais ma vüe s'affaiblit et je sens que dans deux ans il sera tems de plier bagage.

Dans ma lettre de mars dernier en étoient incluses deux autres pour nos amis MM. Roussel et Galot à l'adresse de M. le Cte d'Angivillers.

Toutes les plantes de Feuillée mal décrites sont déterminées.

Nous sommes arrivés au Chili dans l'automne, nous voilà dans l'hyver qui est à peu de chose près semblable à celuy de l'Europe, à la différence des tremblemens qui m'obligent quelquefois à sortir précipitamment du lit en chemise ce qui n'est pas agréable. Le mois de septembre nous offrira les fleurs et ce sera le temps du fort travail.

Je viens de dédier à M. Valmont de Bomare une plante de la *Dodecandria trigynia*, c'est le *maqui* du P. Feuillée, un petit arbre qui ressemble assez au *Tilia americana*, dont les fruits aigrelets s'administrent avec succès dans les fièvres malignes. J'ai été bien aise de donner une marque de ma singulière estime à ce savant qui nous a fait un dictionnaire d'histoire naturelle très bon[1].

J'ai dédié à M. l'abbé Rosier une plante de la *Dodecandria monogynia* (*Rosiersia*); celle que je luy dediai au Pérou étoit connue de Linnaeus.

J'achève de décrire une jolie espèce d'*Alstroëmeria*. J'ai en mon pouvoir le *Maiten* et le *Lithi* en fruits seulement, j'attends le printemps pour décrire ces deux plantes célèbres.

J'ai décrit trois espèces de *Cirylla*. J'ai déterminé le *Panke*[2] du P. Feuillée, le *Macqui*, le *Parqui*, le *Boldo*, le *Coquil-boquil* et beaucoup d'autres.

Le *coquil-boquil* qui est une plante grimpante, dont le fruit se mange et dont le tronc sert à faire toutes espèces de liens vous a été dédiée, monsieur, parce

1. *Bomarea triflora* (Maqui).
2. *Piper thyrsoideum*.

qu'elle est plus remarquable que celle du Pérou[1].

J'ai du Chili trois caisses de plantes desséchées avec presque toutes leurs descriptions. L'hiver étant très humide, j'ai été obligé de clouer et de coller les caisses, ce qui est une bonne précaution contre les dermestes. J'ai deux caisses de coquilles et de graines; les trois autres sont de tronçons d'arbres les plus curieux. Avant une année cette collection sera de 20 caisses. Il est vrai que le froid, en rétablissant mes forces, permet que je travaille davantage, ce qui n'est pas de même sous les tropiques.

Mes compagnons de voyage ont les mêmes richesses pour le cabinet du roy d'Espagne.

Faites moi l'amitié, mon cher ami, de présenter mes respects à Me Dugage, MM. de Jussieu, de la Saudraye, Duchesne, Rozier et autres.

Voilà bien du tems que je n'ai eu des nouvelles de Paris et il se passera plus d'une année sans que j'aye ce plaisir parce que vos lettres qui passent au Chili vont toutes à Lima, d'ou on me les renverra au Chili dans le tems peut-être que je retournerai au Pérou. C'est l'inconvénient des voyages.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime distinguée, Monsieur et très cher ami.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXV

Concepcion du Chili, le 24 8bre 1782.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Mon séjour au Chili a beaucoup augmenté ma collec-

1. Voy. plus haut p. 60.

tion. Je me suis donné dans le nouveau royaume vingt caissons; parmi lesquels six de botanique; les autres sont des coquilles, bois, sable et pierres, etc.

J'ai écrit par le courier à M. le Controlleur-Général pour qu'il s'intéresse auprès de M. le Ministre des Indes d'Espagne pour mon retour en Europe lorsque se publiera la paix. J'écris aussi à M. le comte d'Angivillers pour le même effet.

Notre séjour au Chili complétera le nombre de 1000 dessins. J'aurois bien désiré enrichir la France d'une pareille collection. Mon intention est de publier le *flora* et pour cet effet je demande mon retour, par ce que ma santé et principalement ma vüe ont beaucoup diminué. D'ailleurs ma fortune ne me permet pas de continuer davantage, car mes appointemens ne m'ont que très peu aidé pour mon expédition. J'ai dépensé annuellement 30 à 40 et même jusqu'à 50 mille livres.

Je viens de rencontrer le sassafras; j'ai déterminé le *maiten*, le *lithi* et le *pangue*[1]. Le Chili est plus facile à botaniser que le Pérou, par ce que ce dernier est une terre très montagneuse et difficile, ajoutez-y la chaleur.

Il faut que vous fassiez, mon cher ami, vos efforts pour que mon retour s'effectue du port de Callao à Cadix, afin d'être présent moi même à l'ouverture de mes caissons, sans quoi adieu la botanique et toutes mes peines.

Dans le prochain courier je m'étendrai davantage, il ne me reste que le tems de vous prier de présenter mes respects à Me Dugage, MM. de Jussieu, de la Saudraye, Duchesne et autres amis et à vous prier de me

---

1. Voy. plus haut, p. 88, 90.

croire avec les sentimens de la plus grande considération, etc.

Ne m'oubliez pas auprès de M. M. Roussel et Gallot.

XXVI

Concepcion du Chili, 24 X^{bre} 1782.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI[1],

Voilà plus de deux années que je n'ai eu l'honneur de recevoir de vos chères nouvelles, la distance des lieux aussi bien que la guerre me prive de ce plaisir. Avant mon départ de Lima pour le Chili ou j'arrivai en février 1782 j'eus l'honneur de vous écrire par *duplicata*, et depuis mon arrivée dans ce nouveau royaume je vous ai aussi écrit quatre fois, dans toutes mes lettres je vous ai fait part de mon travail.

Avant mon départ de Lima pour le Chili (ce fut en novembre 1781) je vous écrivis comme quoi j'avois déposé vingt et un caissons entre les mains de MM. les gardes du trésor royal pour être répétés par le Gouvernement de France en cas de mort. Je vous envoyai aussi un état de ce que contenoient à peu près ces 21 caissons. J'écrivis en meme tems par *duplicata* les mêmes choses à MM. Necker, les C^{tes} de Buffon et d'Angivillers et de Jussieu.

Depuis mon arrivée au Chili j'ai augmenté ma collection de vingt caissons (à la date de cette lettre)

1. Reçue le 22 juillet 1783, a écrit Thouin dans l'angle supérieur gauche. — Cette lettre autographe fait aujourd'hui partie du cabinet de M. Lacroix, conservateur du Musée de Mâcon. Elle a été publiée dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* (t. II, p. 295-298, 1853).

parmi lesquels sept sont de plantes dessechées, quelques uns de tronçons d'arbres, d'autres de coquillages et autres curiosités. Le Roy d'Espagne tient les mêmes curiosités. Le nombre des plantes desséchées sera plus considérable, du moins en exemplaires doubles, parce que MM. les professeurs espaňols dessèchent chacun de leur côté les mêmes plantes. J'ajoute deux exemplaires de chaque plante à la description.

En achevant notre botanique du Chili nous compterons 1000 desseins enluminés exactement traités, avec leurs parties séparées. C'est une collection bien précieuse comme vous voyez. Sa Majesté Catholique tient déjà 240 de ces dessins qui avoient été envoyés par le vaisseau le *Bon Conseil*, ainsi que nous l'écrit M. Ortega. De tout ce que j'avois perdu dans le vaisseau, je ne regrettois que les dessins, comme la partie essentielle de notre ouvrage.

Si M. Turgot avoit été employé plus longtems, le Roy de France tiendroit les mêmes richesses.

M. le professeur Dn Hypolito Ruiz, mon compagnon de voyage, a parfaitement repondu aux vües de la cour, et a très bien profité des leçons de son maître M. Ortega. Je doute que tout autre eut rempli aussi dignement une aussi importante commission. Une chose assez rare a été la bonne conduite de toute la compagnie, son exactitude au travail et la conservation de la santé de tous les individus qui sont au nombre de cinq.

Lorsque j'arrivai au Pérou, j'étois fort, vigoureux, vif. La chaleur des tropiques a affoibli mes forces et principalement ma vüe, je sens qu'il faut songer à faire retraite, afin de pouvoir avoir le tems de publier mon *flora* avant que les maladies n'y mettent un obstacle. Je désire aussi payer mes dettes qui sont assez considé-

rables et mourir ensuite à l'hopital. C'est pour cette raison que je demandai par le courrier précédent et par celuy ci (par *duplicata*) mon retour en Europe par le premier vaisseau de registre qui sortira du Callao pour Cadix.

J'ai écrit en consequence a Son Excellence Dn Joseph de Galvez, Ministre des Indes, à M. Joly de Fleury Controlleur Général et a M. le Cte d'Angivillers et je supplie ces seigneurs de s'intéresser pour mon retour, à la publication de la paix, afin que mon travail ne se perde point.

J'attendrai à Lima la signature de mes lettres, je prens dès ce moment la ferme resolution d'achever mes travaux par l'expédition du Chili; j'ai fait plus que mes forces et ma fortune me le permettoient. Je serois tres riche si j'avois pour fortune à Paris l'argent que j'ai dépensé pour sortir avec honneur de ma commission. Je vous assure avec toute vérité que, faisant mes comptes, mes domestiques m'ont dépensé annuellement 7000 ₶. Comme il auroit été très ridicule de demander le nécessaire pour un voyage entrepris dans des terres ou l'or et l'argent n'ont aucune valeur, je n'ai jamais voulu importuner la Cour.

Si Dieu nous donne la paix, j'espère vous voir et vous embrasser dans deux années. Ma grande satisfaction sera de vous faire part de mes richesses botaniques et de vous remercier de toutes vos bontés. Vous ne sçauriez croire, mon cher amy, mon plaisir d'éteindre près de 18000 ₶ de dettes que j'ai laissées à Paris et ailleurs, et qui m'ont fait très grand tort. Peut être même, lorsque je les aurai payé, aurai-je bien de la peine d'effacer les impressions quelle ont laissées et ces mauvaises impressions ne laisseront pas que de s'opposer à mon avancement.

Je me propose de m'adjoindre à Paris une personne savante en botanique à laquelle je donnerai 1000 écus pour m'aider à mettre au net mes descriptions, à relever mes erreurs et à publier la *Flora Peruviana et Chilensis*.

Je me sens incapable de toute espèce d'application. Mon sang est affecté de scorbut, je saigne beaucoup des dents, je mange tres peu ; cependant mon esprit se conserve vif, quoique les forces soient courtes.

Je quitterai ce continent avec peine, j'ai reçù soit en Espagne soit au Pérou toutes sortes de satisfaction. Je ne cesserai jamais de me louer de toute la nation en général et principalement de la générosité des grands que j'ai eu l'honneur de traiter.

Présentez, je vous prie, mon cher ami, mes respects à Mme Dugage, MM. de la Saudraye, de Jussieu, Duchesne, Rosier, Jourdan, Girard, Lecamus, Roussel et autres ; ne m'oubliez pas auprès de MM. Goüan et Gallot.

J'ai l'honneur d'être, avec une très grande estime et les sentiments de reconnaissance et d'amitié,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXVII

Santiago de Chili, 20 aoust 1783.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI.

A mon arrivée dans cette capitale du Chili je reçus l'agréable nouvelle de la paix[1]. Je reçus aussi des

1. Les préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre et entre l'Angleterre et l'Espagne avaient été signés le 10 janvier 1783. Les traités définitifs portent, comme l'on sait, la date du 3 septembre suivant.

lettres de MM. l'abbé Rosier, Roussel, Gallot et Ortega. Je m'attristai de ne point recevoir de vos chères nouvelles ; voilà près de trois ans que je suis privé de cette consolation.

J'écris par ce courier à M. le Ministre des Indes que dans le mois d'octobre prochain je m'embarquerai pour Lima et que je profiterai des vaisseaux de registres pour me restituer en Europe. Quoique le voyage du Chili à Lima par mer soit de 800 lieues, que celuy de de Lima à Cadix soit de 4000, comme je ne vois devant moi que le doux plaisir de revoir ma patrie et de faire participans mes amis de mes découvertes, je m'étourdis sur les dangers qui m'attendent.

J'ai en mon pouvoir actuellement cinquante-cinq caissons, dix-neuf sont de la botanique ; le restant des mineraux et autres curiosités. Je viens de me donner huit caissons de minéraux que j'ai payés 3000 piastres ; il y a de beaux morceaux d'argent corné.

Je me fais un plaisir d'acquitter toutes mes dettes de Cadix et d'arriver à Paris sans rien devoir. Un particulier qui m'a servi de père dans ce pays, sachant mes embarras, veut bien me donner et prêter 4000 piastres fortes pour me mettre en état de satisfaire à mes créanciers afin d'espérer[1] avec tranquillité les grâces de la cour. Ce même particulier m'a toujours aidé pour les achapts de curiosités, de mines, et pour aider à me faire voyager, sachant que mes appointemens étoient trop peu considérables.

Je n'ai jamais rien reçu comme médecin. J'ai fait tout mon possible pour me rendre utile à la nation chez qui je voyage et qui me protège. J'ai eu soin de me pour-

1. Dans le sens espagnol du mot *esperár*, attendre.

voir de certificats honorables. Je viens de recevoir une lettre de son Ex^me^ Señor D^n^ Jph. de Galvez, ministre des Indes, qui me donne des remercîmens de la part de sa M. C. sur mes travaux. Voilà ma position.

Mes efforts en arrivant à Paris, avec le secours de mes amis, doivent être d'engager M. le Cte de Buffon à me faire payer, suivant le prix qu'il voudra luy même mettre à ma collection de minéraux qui est riche et précieuse.

J'aurois pu faire beaucoup mieux. Les tristes circonstances ou je me suis trouvé, mes courtes ressources ont mis un empêchement à mon zele et à mon activité.

Dans un voyage que je viens de faire à Coquimbo[1] par ordre du gouvernement pour reconnaître des mines de mercure, je suis revenu presque sourd. Ma vüe s'est affaiblie, mes forces et mon activité se sont évanouies et avec elles toute ambition et désir de fortune. Je borne mes espérances à pouvoir faire participans mes amis de mes plantes et à m'aider de leurs lumières pour publier mon ouvrage. Quant au reste je m'abandonne à leur zèle et à leur amitié pour l'avancement de ma fortune.

Pour pouvoir leur présenter ma collection j'ai toujours résisté aux offres gracieuses et avantageuses d'établissement que l'on m'a faites dans ce pays.

A la Concepcion[2] on m'offrit 2000 piastres de rentes pour être médecin de la ville. Mais l'amour de la patrie,

---

1. Coquimbo, province du Chili septentrional, dont le chef-lieu qui porte le même nom est à 390 kilom. au nord de Santiago.

2. Ville du Chili; chef-lieu de la province du même nom, à 435 kilomètres S.-S.-O. de Santiago.

le désir de correspondre à la confiance que l'on avoit en moy et de conserver mes richesses botaniques, m'ont fait refuser ce qu'un jour peut-être je regretterai.

Je vous envoye, mon cher ami, la description des deux plantes que je vous ai dédiées. Je fais la même chose à M. l'abbé Rosiers, M. Roussel, M. Duchesne, Me Dugage, M. de Malesherbes, M. de la Lande, M. le Chevr Banks, M. Tomberg, M. Bonnet, M. Daubenton. J'écris par ce même courier à M. le Comte de Buffon et luy donne un état de ce que contiennent tous mes caissons. Je lui envoye aussi un petit mémoire sur la formation des mines : en 9bre 1781 je luy envoyai ce même mémoire, mais la guerre peut n'avoir pas permis son arrivée; d'ailleurs j'ai acquis des observations nouvelles.

Il reste beaucoup à faire; je n'ai que glané. Les forêts entre les tropiques sont inépuisables. Mais ce travail exige des dépenses et des connoissances que je ne puis pas me procurer. Sans me flatter, j'ai fait plus que je ne pouvois; quoique moins riche que mes compagnons de voyage, ma collection est beaucoup plus considérable que la leur.

Ne m'ecrivez plus au Pérou; écrivez-moi à Cadix chez MM. Jugla et Compie. J'aurai un grand plaisir de reçevoir de vos chères nouvelles en me désembarquant. Présentez mes respects à votre maison, à Me Dugage, à M. de la Saudraye et croyez moy avec les sentimens d'estime, de reconnoissance et d'amitié,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Je joins une description d'un genre nouveau que j'ai dédié à M. le Chevr de Lamarck.

XXVIII

De Lima, le 8 février 1784.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI.

Je vous écris cette lettre du lit; je m'étois toujours maintenu bien portant. J'avois observé de vivre à la manière d'Europe; je ne me suis excédé que dans le travail.

Les grands voyages du Chili m'occasionnèrent le scorbut, et dans la fin de janvier je fus attaqué d'une maladie dissentérique qui dans le commencement ne me fatigua pas beaucoup. Elle s'augmenta au point que je fondis en eau. Enfin se déclara le *bicho*, que Pison dans son histoire du Brésil traite sous le nom de *inflamatione ani*[1]; voilà ma situation dans le moment que je vous écris. Le *bicho* est reputé mortel; malgré le critique de ma situation je n'ai pas voulu faire appeler aucun médecin pour vivre plus longtems et j'ai même travaillé sans discontinuer pour mettre ma collection en état d'être embarquée en mars prochain de l'année 1784.

J'envoye par ce même courrier la raison succinte de ce que contiennent les 73 caissons que j'embarquerai, il y a quelques légères différences entre le premier état et celuy que je vous envoye aujourd'huy. La raison est qu'ayant été obligé de faire de deux caissons un seul pour n'être point obligé d'incommoder le gouvernement par de nouvelles permissions, j'ai dérangé en partie le premier ordre.

La collection que je vous envoye est bien précieuse.

---

1. Voy. plus haut p. 43.

Un sujet de contentement pour moi dans mon triste état présent est que tout est arrangé en ordre et prompt à être embarqué. Si dans ces jours-cy je vais à mal, je formerai un petit caisson de mes papiers et je les enverrai à M. l'Ambassadeur d'Espagne; je crois qu'avec une précaution aussi respectable le tout vous arrivera à bon port.

Si je meurs on ne répétera rien à la France de l'excedant de ce que j'ai été obligé de dépenser pour me former une collection de mines aussi riche et aussi rare. M. le Cte d'Angivillers à qui j'envoye la raison et qui vous la communiquera, vous mettra à même d'evaluer mes peines. Je n'ai pas pu, à cause de mes maux, doubler cette raison, ni entrer dans un grand détail sur ce que chaque caisson contient en particulier, je vous avertis seulement que si les caissons s'ouvrent à Cadix comme cela est raisonnable de le croire, les gardes jetteront l'herbier et que la collection de mines se perdra. J'ai dépensé trois années de revenus pour la bien encaisser. 18000 #. direz-vous, pour 73 caissons paroit un mensonge! J'ai dépensé à mes amis 200,000 #. Mon seul chagrin, si je meurs dans ce pays, sera de ne pouvoir pas payer mes dettes que j'ai laissées en France.

J'insinue à M. le Cte d'Angivillers que, lorsque les gallions arriveront, il sera nécessaire de vous envoyer en Espagne pour assister à l'ouverture afin que rien ne se gâte et ne se perde; dans le cas contraire je tiens toutes mes peines pour perdues.

J'ai à me louer généralement de tout le monde en Espagne, principalement de M. le Ministre des Indes D^n Joseph de Galvez. M. Ortega est le seul qui se soit mal comporté avec moy. Son âme noire et méchante m'a tendu des embûches diaboliques; et si je n'avois

pas été envoyé avec un caractère respectable, il n'y a pas de doute qu'il m'ait fait périr indignement. Voilà l'homme que vous avez recù dans une Academie respectable, où on devroit avoir égard aux qualités du cœur plus encore qu'aux talents.

Mes maux ne me permettent pas de m'entretenir plus longtems avec vous.

Je finirai par vous dire que j'étois bien nippé lorsque j'arrivai au Pérou et que je suis aujourd'huy en chemise. J'ai refusé de jamais rien prendre de mes malades auxquels j'ai fourni les médicaments gratis ; j'ai même dépensé au Chili et au Pérou plus de 20,000 # pour l'entretien des pauvres.

A l'exception de mon herbier, de mes mines et des autres curiosités, dont j'ai même acquitté les droits de Quint au Roy, je débarquerai nud à Cadix : il y a cependant à parier que mon mal et mes chagrins me tueront.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite consideration et une estime distinguée.

Monsieur est trés cher amy,

Votre très humble et trés obeissant serviteur.

XXIX

13 juillet, à la hauteur de *Rio Jenerio.*

Mon cher ami,

Je vous écris avec promptitude ce peu de paroles, par ce qu'une embarcation que nous rencontrons à 80 lieues de Rio-Jenerio et qui passe en Europe ne me permet pas de me dilater davantage...

J'étois expirant quand je m'embarquai. Les angoisses

continuelles essuyées dans un espace de 40 degrés, avec la mort présente à chaque instant, m'ont fait perdre toute ma santé et mes cheveux. Je n'ai que le temps de vous assurer de mon amitié et du désir de vous embrasser sans scavoir quand. Notre vaisseau a 40 millions d'argent et à peu près 10 en effets.

Votre ami.

27 degrés sud, à 10 lieues de Rio-Jenciro selon l'observation.

XXX

Rio Jenero, le 14 aoust 1784[1].

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

J'eus l'honneur de vous écrire à Lima que j'allois embarquer sur le vaisseau *el Peruano*; j'étois alors mourant d'une maladie dissentérique occasionnée par le *bicho*. Nous mimes à la voile du Callao pour nous rendre à Cadix le 14 avril 1784. Nous allâmes de conserve avec le vaisseau *St Pierre* jusqu'au 44 degrés sur[2]. Le vaisseau que nous avions ordre de convoyer fut obligé de se séparer de nous, pour prendre port, à cause d'une voye d'eau qui ne luy permit pas de continuer sa route.

Les vents continuèrent à nous être favorables jusqu'au 50e degré sur, et nous nous flattions de doubler heureusement le Cap Horn. Les journaux annonçoient, dans cette saison qui étoit l'hyver, des vents propices,

1. C'est cette lettre qui a fourni les éléments de la note imprimée sous la date du 22 février 1785 dans les *Mémoires secrets de la République des Lettres* (t. XXVIII, p. 162-163, 1786).
2. *Sur*, sud.

nous experimentâmes tout le contraire. Nous fûmes un mois à vaincre 10 degrés, avec des vents et une mer si forte que tout l'équipage se trouvoit rebuté de travail et transi de froid.

Nous ne jouissions que de cinq beures et demie de jour, les longues nuits rendoient notre scituation très triste ; au 59e degré sur, le 16 juin, nous perdîmes notre timon pendant la nuit : toutes nos œuvres mortes de notre proüe furent enlevées par la mer. Une courbe-bande servant à assujetir notre beaupré, d'où dérivoit toute la sûreté de nos mâts, se rompit, enfin notre grande vergue se rendit. Notre batiment ne gouvernoit plus.

Notre batiment par luy même étoit lourd ; sa charge estimée 50 millions de * consistoit en or, argent, quinquina, cuivre et cacao. Notre équipage étoit composé de 400 hommes, non compris les passagers. Nous avions embarqué six mois de vivres d'eau, et animaux. 50 gros canons. Les équipages embarrassoient tellement le navire que nous étions très à l'étroit. Le grand froid et la grosse mer nous ayant obligé de nous serrer, nous respirions un air corrompu, nous avions jetté 32 hommes à la mer morts de scorbut et 72 étoient dans l'infirmerie. Notre scituation étoit des plus tristes. Le découragement s'étoit emparé de tout l'équipage. Nous nous contemplions près des isles Malouines et nous ignorions à quelle distance nous étions d'elles. Depuis un mois nous n'avions pu observer. L'erreur de notre estime pouvoit être très grande par ce que les courants dans ces parages jettent à terre.

Nous essayâmes de faire un timon avec un cable doublé de 24 poulces d'épaisseur, je veux dire de diamètre. Ce travail auquel nous mimes tous la main nous occupa inutilement trois jours. Nous fumes obligés de re-

courir à des chaines; pour les placer nous avions besoin de plongeurs. Le froid excessif les épouvantoit et l'humanité ne permettoit pas d'user de rigueur. Je proposai 300 piastres à celuy qui se jetteroit le premier dans l'eau. Cet appas nous en fit rencontrer 12, qui purent résister 5 minutes dans l'eau. Nous vinmes à bout de gouverner avec une peine infinie. Notre vaisseau avoit besoin de beaucoup de ménagemens et ne pouvoit pas lever beaucoup de voiles, parce que notre proüe étoit en très mauvais état. Les vents qui nous favoriserent beaucoup nous permirent de gagner la hauteur de Monte-Video [1]. Ces mêmes vents qui nous furent contraires ensuite nous obligerent à courir jusqu'au Rio-Jeneiro ou nous mouillames le 4 aoust 1784.

Nous nous occupons de la décharge du vaisseau; déjà notre trésor est assuré à la monnoye de Rio-Jenero. Mes 73 caissons ont été déposés à la douane où il me sera permis de faire réparer les dommages occasionnés par une longue et malheureuse navigation.

Les passagers ont pris maison en ville; mon embarras ne fut pas petit lorsque je fus à terre. Les ordres du Roy d'Espagne ne permettent pas à aucun particulier d'embarquer aucune espèce d'or et d'argent, pas même de la vaisselle. Il faut que tout soit remis à une personne que l'on nomme *maitre d'argent,* il tient un compte de tout et après avoir reçu la permission de la Cour de Madrid, on remet aux particuliers ce qu'ils ont enregistré. Sur cet argent on paye au Roy un droit. Le maitre de l'argent est également payé. Ce droit produit à celui-ci 200,000 #.

---

1. Montevideo, capitale de la République de l'Uruguay, à 215 kil. E.-S.-E. de Buenos-Ayres.

Dans le cas contraire le particulier s'expose à la confiscation et à des peines.

On lui permet seulement l'argent nécessaire pour payer le désembarquement de ses équipages.

Il m'auroit été facile de prendre des lettres de recommandations à Lima, mais je me flattois d'arriver heureusement à Cadix de sorte que, le peu d'argent que j'avois embarqué au Callao ayant été dépensé pour exciter notre équipage au travail, je débarquai sans le sou. Dans un cas semblable le maître d'argent n'est pas le maitre de donner l'argent dont il est chargé, il faut qu'il soit effectivement déchargé à Cadix ; dans le cas contraire il s'expose à de graves peines.

J'ai vaincu toutes les difficultés ; j'ai acquis une belle aigue-marine brute, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui n'offre qu'un très léger étonnement dans un de ses côtés. Cette pierre, très connue au Rio-Jenero, avoit été très souvent marchandée. Un Vice-Roy portugais en avoit offert 22 onces d'or. Monsieur le Vice-Roy, Don Emmanuel de Guirrior qui commandoit au Pérou lorsque j'y arrivai, en offrit à son passage 18 onces d'or, je l'ai acheptée avec une autre pierre taillée qui est fort épaisse et de la grosseur d'une fève. Cette pierre seroit d'un prix inestimable, si elle n'étoit pas étonnée et si elle avoit conservé les pans de sa cristallisation. C'est un caillou qui a été roulé par les eaux qui la détachèrent du lieu de sa formation.

J'achepterai, si je puis, des oiseaux. Mr le Vice-Roy Vasconcellos y Sousa me conduisit le jour que je mis pied à terre chez un particulier qui travaille pour le roi de Portugal. Je vis des oiseaux aussi bien préparés que ceux de M. Mauduit[1], il ne leur manque que les yeux de

1. Le petit Mauduit, comme l'appelle Buffon (*Correspond.* T. I.

cristal. Je vis aussi une belle collection de papillons, insectes, quadrupèdes et poissons des mers de Rio-Jenero.

J'achepterai aussi des cristallisations de topases et d'autres pierres du pays, à l'exception des diamans dont la vente est prohibée.

Lorsque je me serai rétabli un peu, je botaniserai et mon intention est de dédier à la maison de Bragance et à M. de Vasconcellos les deux premiers genres nouveaux que je découvrirai. Je crois que notre séjour au Rio-Jeneiro sera au moins de cinq mois, parce qu'il nous faudra tomber notre vaisseau, pour voir si notre quille est endommagée.

Je me fais une liste de tous les bois d'usage en charpenterie et j'acquerrai deux tables de chaque espèce; je fis la même chose au Chili. Le peu de résidence, mes petites facultés, le défaut d'occasion, ma santé qui est chancelante ne me permettront pas de faire tout ce que je desirerois, mais je ne négligerai rien pour mettre à proffit mon tems.

Je vous écrivis, Monsieur, de Lima, que j'avois embarqué 73 caissons et je vous fis passer une raison succinte des effets contenus dans les susdits caissons. Le prompt départ d'un vaisseau pour l'Europe ne me permet pas de vous envoyer une seconde copie de cette raison. Je vous dirai seulement que 19 caissons contiennent des plantes sèches.

J'ai également beaucoup de semences, des baumes, quelques résines.

Le restant sont des mines d'or, d'argent, de cuivre du Pérou et du Chili. J'ai 160 # de platine et 200 # d'un

p. 156, 432) docteur-régent de la faculté de médecine, orniéthologue dont on vantait les belles collections et la générosité.

beau sable vert d'Atacama[1]; les auteurs, je crois, n'en font pas mention[2].

Je m'approchai jusqu'à Copiapu pour savoir si dans les environs du lieu ou l'on trouve ce sable il y a des mines de cuivre, mais j'étois encore éloigné de 200 lieues de la où il se rencontre, et je me vis forcé par des circonstances à abandonner cette recherche qui me coûta 1000 lieues de voyage. En revanche j'acquis à Copiapu un superbe morceau d'argent corné noir qui pèse 7 à 8 livres et deux autres morceaux de même argent corné couleur de gomme arabique.

J'ai en mon pouvoir plusieurs belles pierres de la mine *del Mostaçal* qui offre, lorsque l'on rompt la pierre, des cristallisations arborisées d'argent et de cuivre mélangés qui forment une vue superbe.

J'ai de superbes morceaux de la mine d'or de Petorca[3], dont un seul pese 100 ℔.

J'ai environ 25.000 francs d'argent de Huantajaya[4], parmi lesquels plusieurs morceaux d'argent corné vitré qui se laissent percer et couper au couteau comme de la corne et se fondent facilement à la bougie.

J'en ai un morceau plus gros que le poing que j'es-

---

1. Atacama, province la plus septentrionale du Chili, dont le chef-lieu est Copiapo (Copayaipou), à une vingtaine de lieues à l'E.-S.-E. du port de Caldero.

2. Ce sable vert, découvert par Dombey, est le cuivre muriaté décrit par Haüy sons le nom *d'atacamite*.

3. Petorca, chef-lieu du département du même nom, province d'Aconcaguas, nord du Chili.

4. Huantajaya, à une quinzaine de kilomètres au S.-E. du port d'Iquique. Ces mines, où l'on trouve de l'argent presque pur ont livré depuis leur découverte plus de 350 millions de métal. Malheureusement l'exploitation en est difficile à cause du manque d'eau (Voy. plus haut, p. 64).

time 1000#; je donnai toute mon argenterie pour acquérir ce beau morceau.

J'ai eu soin d'acquitter les droits de *quint* de ceux qui étoient très riches et les quittances de MM. les officiers royaux sont jointes aux échantillons.

J'ay une grande quantité de vases rencontrés dans les tombeaux des Incas et autres péruviens; quelques ustensiles d'or et d'argent mais en petite quantité; des armes des Indiens, leurs flèches empoisonnées et environ deux onces de venin; quelques coquillages d'Otaïti, de Panama, du Chili; des poissons, des oiseaux et quelques quadrupèdes. J'aurois eu besoin de la fortune de M. Banks et de ses connoissances pour mettre à profit mon voyage; j'aurois eu besoin d'un vaisseau pour embarquer ensuite toute ma collection et je l'aurois chargé.

Les circonstances ne m'ont pas favorisé. Un soulèvement au Pérou a mis plusieurs fois mes jours en péril. Je fus obligé, étant à Huanuco, de faire des offres en argent et en bled pour faire lever deux régimens que j'offris de maintenir. Quoique mes offres ne fussent pas du tout acceptées, cependant j'ai fait naitre l'émulation qui sauva ces provinces du désastre qu'éprouva le Cusco. Les certificats honorables que j'emporte avec moy et les *informes* que l'on a donnés à la Cour d'Espagne autenthiquent ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Je fis l'analyse des eaux minérales des environs de Lima; ce travail qui dura cinq mois me jetta dans des dépenses qui ne me furent pas payées.

J'accourus au Chili dans le tems d'une peste qui, suivant les papiers publics, a fait le tour du monde, et je dépensai à secourir les pauvres, sans rien prendre des

riches, des sommes assez considérables. Les mines de mercure de Guancavelica[1] se trouvant dans un mauvais état, et les mines d'Almaden ne pouvant pas fournir assez de mercure pour le travail des mines d'or et d'argent du Pérou, du Potosi, du Chili et du Mexique, je fus commissionné par le gouvernement pour aller examiner des mines de mercure scituées dans la Cordillière du Chili, abandonnées par ordre du gouvernement depuis un demi siècle. Je fis nettoyer ces mines; je fis lever un plan et j'envoyai le tout avec des échantillons à la Cour de Madrid, ce travail me coûta 15000 ✝ dont je refusai le remboursement.

Voilà près de quatre ans que je n'ai reçu de vos chères nouvelles; la guerre aura occasionné ce déficit. M. Ortega ne m'a pas parlé de vous dans les siennes que j'ai recues au Perou et au Chili; j'espère que celle-cy vous arrivera heureusement par la voye de Lisbonne.

Je désire passionnément de revoir mes amis et de pouvoir vous embrasser, j'ignore si ma santé me permettra d'aller jusqu'à vous.

Si lorsque la nouvelle de l'arrivée du vaisseau *le Peruvien* vous parviendra à Paris, vous ne recevez pas de mes nouvelles; ce sera une preuve que je serai mort. Dans ce cas il seroit à propos d'envoyer une personne commissionnée par le Gouvernement à Cadix pour assister à la visite de mes caissons ; dans le cas contraire je regarde le tout comme perdu.

J'ai l'honneur d'être avec estime distinguée,

Monsieur et trés cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

---

1. Huancavelica, ville du Pérou central, chef-lieu du département et de la province du même nom, à 325 kilom. E.-S.-E. de Lima, célèbre dès la fin du XVIe siècle par ses mines de mercure.

Mon peu de santé ne me permet pas de faire de brouillons; c'est pourquoi vous me pardonnerez, Monsieur, les fautes qui sont dans ma lettre.

Je perds beaucoup de sang par les gencives ; j'ai perçû cependant quelque soulagement depuis mon arrivée au Rio-Jeneiro, et je me flatte que je serai un peu mieux pour supporter les chaleurs et les calmes de la Ligne.

J'aurai soin avant mon départ du Rio-Jeneiro de vous faire part de mes découvertes et de ma sortie de ce port pour l'Europe. Je desirerois rencontrer à Cadix des lettres de M. le Controlleur-Général, auquel j'écris par ce courier, pour scavoir par ou je dois conduire mes caissons en France, si c'est par mer ou par terre. Par ce moyen je resterai moins de tems à Cadix et je me restituerai plus promptement en France.

XXXI

Rio-Jeneiro, le 5 8bre 1784.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Nous partirons du Rio-Jeneiro pour Cadix dans la fin de ce mois d'octobre ou au commencement de novembre. Ce qu'il y a de triste dans cette navigation, c'est que nous arriverons sur les côtes d'Espagne dans le fort de l'hiver.

Plus mon voyage se dilate, plus ma collection se gâte, les métaux même se décomposent; mes plantes quoique bien encaissées ne laisseront pas que de se gâter, le défaut d'air et mille circonstances les mettent en danger.

Mes dépenses s'augmentent chaque jour.

Les pluyes presque continuelles ne m'ont pas permis de botaniser au Rio-Jeneiro. C'est un pays bien fertile,

à cause de sa scituation et de son humidité. Le peu que j'ai vu est tout nouveau pour moy.

Dans ma petite herborisation faite aux environs de la ville j'ai rencontré le *Dalechampia scandens*, et deux espèces nouvelles que j'ai appellées *D. cordifolia*, et *D. Triphylla*. Le *Dalechampia scandens* de Lin. est trilobé.

J'ai rencontré egalement une espèce nouvelle de *Lythrum* qu'on employe avec succès contre les maladies vénériennes.

Le Brésil est fertile en espèces de palmes et j'aurois pu, en toutes autres circonstances, en faire de bonnes descriptions.

Je désire mon retour en Europe. Je désire aussi pouvoir me débarrasser de la douane de Cadix. Mes caissons sont arrangés de manière que l'on ne peut les ouvrir sans tout les rompre.

Cette visite, si elle est générale, va me jeter dans de grandes dépenses. J'ai dépensé dans le Pérou près de trois années de mon revenu pour les encaissemens. Quoique tout soit à bon marché à Cadix, je ne laisserai pas que d'être obligé de gâter et de perdre beaucoup de temps par ce que je ne puis me fier à personne pour cet ouvrage.

J'espère au commencement de février arriver à Cadix et dans les premiers jours de l'été vous embrasser à Paris.

Ma santé se rétablit peu à peu, cependant mon sang est corrompu.

J'ai l'honneur d'être avec une estime distinguée,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXXII

Cadix, le 22 fevrier 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Monsieur le Président de la Contractation vient de communiquer à M. Poirel[1], chargé des affaires en l'absence de M. le Consul, que mes caissons ne me fussent pas remis jusqu'à nouvel ordre. Cet avis ne disant rien du tems ou je pourrai quitter Cadix, et ma santé étant bien mauvaise, je prends la résolution d'abandonner Cadix au plus tôt.

En conséquence j'écris par ce courier à M. le Controlleur-Général de vouloir bien vous compter 5000 # pour une année de mes appointemens qui ont commencé à courir le 1er déc. 1784, afin de vous mettre en état de faire le voyage de Madrid pour retirer vous même ma collection.

Pendant ce tems la j'irai à Madrid et ensuite prendre les eaux de Bagnères de Bigorre pour rétablir ma santé. Je puis à Madrid ou à Bagnères recevoir la réponse à celle-cy.

J'ai l'honneur d'être avec un véritable attachement,

Monsieur et trés cher ami,

Votre très humble et trés obeissant serviteur.

---

1. Jean Baptiste Poirel, secrétaire du consul de France à Cadix 1754) puis chancelier (1759) et vice-consul (1769), se trouvait chargé pour la quatrième fois (28 février 1784) des affaires du consulat en l'absence du titulaire, M. de Mongelas, lorsque Dombey arriva à Cadix.

XXXIII

Cadix, le 24 février 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je suis arrivé heureusement avec toutes mes richesses au port de Cadix, le 22 du courant, après avoir tenu la mer huit mois moins dix-sept jours et avoir eu devant les yeux cinquante-neuf jours durant une mort beaucoup plus effrayante que celle que l'on donne aux criminels. L'effet chez moi a été tel que je suis comme hébété.

Cependant je suis bien rétabli de la maladie qui m'affligea à Lima deux ou trois mois avant mon départ.

La foiblesse ou je me trouve ne me permet pas de répondre bien au long aux articles de vos chères lettres que j'ai rencontrées à Cadix chez M. Jugla[1]. Je ne pourrai non plus répondre aux lettres de MM. Lhéritier, Roussel et Gallot, faute de temps et de force.

Avec les conseils de M. le Consul de France j'espère bientôt vous rejoindre, j'embarquerai pour Rouen. J'enverrai tout à M. de Jussieu.

Dans un appartement je mettrai en ordre toutes mes richesses, je suis riche en mines, en plantes, en curiosités d'Indiens et j'ose me flatter que pour ce que j'ai fait extraire des sépultures des Indiens, le roy d'Espagne seul peut compéter avec moy.

J'espère tout de la générosité de M. de Galvez. Ma conduite au Chili et au Pérou a été telle que l'on me fit des offres considérables pour m'y établir. La crainte que ma patrie fut privée de mon travail me fit fermer les

---

1. On a déjà vu que c'était le correspondant de notre voyageur à Cadix.

yeux à un bien être que je ne pourrai rencontrer nulle autre part. La mémoire d'avoir répondu aux engagemens que j'avois pris avec mes amis et que je remplis me servira de récompense ; d'ailleurs celle que l'Academie vient de m'accorder passe toutes mes espérances[1]. Enfin, à Paris, je prétends n'avoir d'autres conseils à suivre que les vôtres et ceux de M. de Jussieu....

Je suis parti, sans rien devoir, de l'Amérique. Sans ma relâche au Rio-Jeneiro, j'aurois libres en mon pouvoir 3000 p[s] qui font 15000 #.

J'ai été bien charmé d'apprendre que le Gouvernement a daigné accorder sur mes appointements 1000 # à mon frère. Sa digne épouse est une des dames les plus respectables que j'ay connue. Si je puis obtenir un jour une retraite modique et cependant honnête, ce sera pour la partager avec elle et l'aider à l'établissement de ses enfants. Veuillez, je vous prie, luy remettre cette lettre...

Je n'ai pas recû les lettres patentes que m'annonce M. de Jussieu.

Presentez mes amitiés, mes respects à mes amis, aussi bien que le grand désir de me voir à Paris pour les y embrasser.

J'ai l'honneur d'être, avéc une grande reconnoissance et une véritable amitié, etc.

M. le Consul me dit que M. le Comte de Buffon est mort[2] : M. La Serre me dit qu'il vit. Dans le doute, je vous

1. Il s'agit de la nomination de Dombey comme correspondant.

2. Buffon gardait la chambre depuis son retour de Montbard en novembre 1784 et celà avait occasionné des bruits fâcheux sur son état de santé (*Correspond. de Buffon*, t. II, p. 186, 188). Le grand naturaliste a encore vécu plus de trois ans.

fais passer cette lettre, pour luy rendre s'il est vivant comme je le désire. S'il étoit mort la lettre contient un abrégé succint de ce qui est contenu dans les caissons ; vous pourriez l'ouvrir.

XXXIV

A Cadix, le 1er mars 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'ai eu l'honneur de vous donner part de mon arrivée à Cadix. Ma santé va se rétablissant peu à peu. Je désirerois un peu plus de chaleur. Je m'étois accoutumé à ces belles contrées ou il paröit que devroit être le véritable séjour de l'homme. Otez les sciences à l'Europe et vous aurez un climat très désagréable, en comparaison des agréables païs tels que le Pérou, le Chili, le Brasil, etc.

M. le Consul me propose de vous faire passer cette lettre par un vaisseau françois qui va sortir du port de Cadix ; enfin depuis près de neuf années je pourrai donc vous écrire avec liberté! La dure contrainte et la scrupuleuse attention avec laquelle j'ai été obligé de composer mes paroles et mes termes, ont changé tout a fait mon caractère vif et de bonne foy. Je crains d'avoir acquis cet art perfide que l'on appelle à la cour.. *politique*.

Lorsque M. Ortega sortit de Paris, il passa par Montpellier où MM. Goüan et autres personnes luy donnèrent des lettres pour me remettre lorsque j'arriverois à Madrid. Ces lettres étoient pleines de bons avis, de conseils salutaires; tous en me recommandant de rem-

plir mes obligations m'engageoient aussi à songer à l'avenir et à faire un petit commerce. L'Espagne ne permet pas le commerce aux étrangers, elle en est très jalouse. Vos lettres, mon cher ami, celles de notre bonne amie feue Me Dugage, celles de M. Goüan furent ouvertes et présentées au Ministre, envenimées par M. Ortega qui avoit pris de la jalousie contre moi, je ne sçais pourquoi : je fus bientôt un homme suspect.

Je n'ignorois rien de tout celà, il eût été prudent d'abandonner l'expédition. La crainte d'être taxé de légèreté me fit fermer les yeux sur tous les dangers et j'osai m'enfoncer dans des païs ou règne le plus affreux despotisme.

Ma première disgrâce fut la perte des neuf caissons que je vous envoyai en 1779. Cet envoy m'avoit coûté plus de 6000 ps; le petit habillement d'un Inca avoit été payé près de 700, le caisson où il avoit été placé avoit pour adresse *au roy de France*. Le restant étoit des mines, dont une pierre, assez considérable pour sa pesanteur, m'avoit coûté en argent le double du poids. Il y avoit trente-trois livres de platine....

M. Ortega eut la cruauté d'écrire à mes compagnons de voyage : « J'ai présenté au Roy d'Espagne l'habillement de l'Inca que M. Dombey destinoit au Roy de France avec la superbe caisse de vases trouvés dans la sépulture des anciens Péruviens » : je ne pouvois pas me plaindre, le vaisseau *el Bueno-Consejo* ayant été pris par les Anglois, ensuite rachepté par les Espagnols à Lisbonne; la France perdoit tous ses droits. Je sçus cependant que vous aviez reçu les plantes sèches, quelques graines[1], etc.

---

1. Six de ces caisses sur neuf avaient été rachetées ainsi à Lis-

Ce ne fut pas tout. M. le Ministre des Indes écrivit à Don Augustin Jauregui, Vice-Roy du Pérou pour me faire dire de la part du Roy d'Espagne que ce souverain avoit trouvé étrange que je n'eusse pas envoyé l'herbier pour l'Espagne aussi complet que pour la France et que dans la suite j'eusse à le faire.

Je demandai à M. le Vice-Roy si le Ministre des affaires étrangères de France luy avoit également écrit pour luy faire des plaintes de ce que MM. les Espagnols ne luy avoient pas envoyé une copie des dessins et des autres objets d'Histoire naturelle.

Ce seigneur me répondit que non, et que d'ailleurs MM. les Espagnols ne devoient rien à la France.

Et qu'est-ce que je dois à l'Espagne? lui répondis-je? le Roy me donne-t-il des appointements? ce que j'ai donné jusqu'à présent est un effet de ma bonne volonté : vous pouvez répondre, monseigneur, que dorénavant je n'enverrai plus rien.

M. le Vice-Roi, qui comprit bien que j'avois raison et qui d'ailleurs étoit un seigneur fort doux, me tranquillisa et me dit : je vous ferai passer une copie de la lettre du Ministre que je signerai et que je ferai signer par le secrétaire du gouvernement. Je vous conseille d'y répondre poliment. Effectivement je répondis à ce seigneur une lettre apologétique et polie.

---

bonne et par lettre du 30 Janvier 1781 D[n] Joseph de Galvez donnait ordre à Ortega de les faire remettre à l'ambassadeur de France près la Cour d'Espagne « en retirant toutefois un habillement d'Inca qui doit être placé dans le cabinet royal de cette Cour selon la volonté de Sa Majesté » (Voy. plus loin le texte de cette lettre dont une traduction française du temps est conservée à la Bibliothèque du Muséum).

J'ai continué d'envoyer en Espagne deux exemplaires de chaque plante et j'ai eu soin d'en retirer un reçu, qui est maintenant entre les mains de M. de Bourgoing[1], chargé des affaires d'Espagne, aussi bien qu'entre les mains de M. le Ministre des Indes; pour que M. le Consul de France soit au fait de mes affaires, je luy ai confié tous mes papiers, afin qu'il pût écrire avec certitude de cause.»

Mais, mon cher ami, dans quel tems est ce que le ministre me faisoit ces reproches? Dans un tems ou le Pérou, se trouvant à la veille de sa perte par un soulèvement qui a coûté la vie à 100,000 hommes, j'avois par ma générosité à offrir de l'argent, mis en sûreté les provinces voisines de Lima, d'ou dépendoit le sort de tout le Pérou. J'achevois aussi de faire l'analyse des eaux minérales de la province de Cajatambo, tout à mes frais.

Le feu étant allumé dans tout le Pérou, nous nous embarquâmes pour le Chili. La peste désoloit ce beau royaume. Saint-Jacques[2] la capitale avoit perdu 14,000 hommes et la Conception 21,400. Les enfants étoient trouvés morts sur les mamelles de leurs mères abandonnées! Les personnes auxquelles je fus recommandé ne me conseillèrent point de voir de malades. Je m'aperçus qu'il y avoit plus d'épouvante que de péril, je renonçai à entrer dans les maisons de mes amis qui craignoient la contagion et je me dédiai surtout aux

1. Jean François, chevalier de Bourgoing, avait accompagné M. de Montmorin en Espagne en 1777 avec le grade de capitaine chargé d'affaires. Il demeura dans ce poste jusqu'à la fin de 1785.

2. Santiago, capitale du Chili, à 2530 kil. E. S. E. de Lima, à 110 kil. de Valparaiso, sur la rive gauche du Rio Mapocha, affluent de droite du Rio Maipo.

pauvres. Je leur donnai des gardes payées chacune 5 # par jour, des matelas, de la viande, du riz, du vinaigre, le vin, le sucre, enfin tout ce dont ils pouvoient avoir besoin; mes soins eurent un succès étonnant. Lorsque l'on vit que je guérissois sans mourir, l'effroi disparut, plusieurs personnes charitables m'aidèrent de leurs soins et en deux mois de temps il n'y eut plus de peste.

M. l'évêque de la Concepcion me fit donner un certificat honorable : il me fit offrir 2000 piastres de rentes et fit tous ses efforts pour me marier avec une jeune fille riche. J'allois succomber, mais faisant attention que toute ma collection étoit perdue si je l'abandonnois je renonçai à un établissement qui m'étoit moins agréable encore par l'argent que par l'intérêt du cœur. J'abandonnai ce païs, et j'eus la douce satisfaction d'être payé de mes soins par les larmes des pauvres qui me combloient de bénédictions.

Cependant mes compagnons de voyage voyoient tout cela avec une jalousie qu'ils étouffoient. Trois d'entr'eux [1] s'avancèrent pour Saint Jacques et je les suivois à cinq journées de distance avec un professeur [2] qui m'a toujours été attaché. Ils eurent la bassesse de dire au corregidor de Talca que j'étois un espion et que j'entretenois une correspondance criminelle avec les Anglois. Je me fis répéter à mon arrivée à Talca plusieurs fois, en présence de M. le professeur Pavon, cette méchanceté qui m'étoit contée par M. le Directeur du Courier. Nous étions en tems de guerre, j'étois seul et le corregidor pouvoit s'assurer de moy ; bien loin de me plaindre d'un procédé semblable, je le cachai; je ne leur en parlai jamais. Lorsque je deman-

---

1. Ruiz, Brunette et Galvès.
2. Pavon.

dai mon retour en Europe, je leur lus l'article qui les concernoit à M. le Ministre des Indes, dans lequel je me louois de leurs égards, de leur bonne conduite et de leurs grands travaux; de retour à Cadix j'ai tenu le même langage.

Rendu à Saint Jacques je me logeai avec mes compagnons de voyage; M. le président et M. le régent du Chili venoient de recevoir des ordres de la Cour pour faire rechercher des mines de mercure. La mine de Guancavelica avoit éprouvé des éboulemens qui menaçoient sa ruine totale et les ordres étoient pressants. On m'offrit la commission que j'acceptai. Je me préparai en trois jours de tems et, malgré les menées sourdes de mes compagnons, qui furent mortifiés de ce que l'on me donnoit la préférence, je partis.

Deux motifs mortifioient mes compagnons; l'offre que l'on me faisoit de me rembourser mes avances, et l'idée que l'on avoit de mon sçavoir. Je revins après un voyage pénible; je presentai une grande quantité de métal. L'épreuve qui en fut fait en présence de l'Audience ne laissa aucun doute sur la bonté des mines. Je dressai un plan de 2 lieues, ou l'on pouvoit ouvrir 30 ou 40 mines; je décrivis les eaux, les bois et tout ce qui étoit propre à faire naître l'idée de l'entreprise. Le mémoire que je formai, le plan, les échantillons furent envoyés à la Cour.

MM. le Président et le Régent m'ayant écrit, qu'ils étoient satisfaits de mon voyage et des experiences, que je pouvois leur envoyer l'état de mes frais, je leur répondis que je désirois servir le Roy d'Espagne toute ma vie et que ma récompense consistoit à le servir. Je reçus des lettres de remercîmens et l'on informa la Cour.

Pendant ce voyage je reçus des lettres de M. Ortega;

dans la sienne en étoit une de M. l'abbé Pouret qui étoit décachetée, sans qu'il ait pris la peine comme autrefois de la mal recacheter !

Je m'embarquai pour Lima. Lorsque je me présentai au visiteur général Escovedo pour luy remettre des lettres de MM. le Président et le Régent avec 15 arobes [1] de métal conduit [2] à mes frais ; M. Escovedo me reçut mal, me traita avec mépris et hauteur et m'insulta en présence de mes compagnons.

Tout tremble au nom d'un visiteur, c'est pour le séculier une espèce d'inquisiteur. Indigné d'un procédé aussi révoltant, surtout en présence de nos messieurs, je luy parlai, sans luy manquer de respect, de façon à luy faire comprendre que je ne me laissois point intimider par son employ, que ma qualité d'envoyé étant beaucoup plus respectable que la sienne, je ne pouvois pas être ravalé par luy et que je n'aurois pas permis, si j'avois été un simple voyageur, une insulte semblable.

« Et quelle vengeance prendriez-vous de moi, si vous n'étiez pas envoyé? me dit cet Escovedo » « Je vous aurois déjà percé le cœur, luy répondis-je, mais comme c'est au Roy de France, qui va être instruit de tout, à vous faire punir, je resterai fort tranquille ».

Le lendemain ce Monsieur me fit appeller, me donna des satisfactions et voulut même (ce que je trouvai fort généreux) que je le répétasse à M. le Vice-Roy et dans toutes les maisons que je fréquentois....

Ne croyez pas que les tracasseries me fussent suscités par un autre que M. Ortega ! Mais entrer dans tous les détails, seroit une histoire fastidieuse et ennuyeuse.

---

1. *Arroba*, poids de 32 livres.
2. Transporté.

M. de la Lande désiroit quelques observations de flux et reflux de la Mer Pacifique, pour cet effet il s'adressa à l'Academie. M. Ortega m'envoya la demande de l'Academie de Madrid. Cette demande étoit sur une feuille volante et d'une écriture différente de la lettre d'Ortega et sa lettre ne m'en parloit point. Je luy répondis qu'étant étranger il ne m'appartenoit pas, sans ordre de sa Cour, de rien entreprendre. Vint l'ordre, mais conçu en termes qui ne me laissoient que l'arbitre de suivre deux officiers de marine destinés à cette opération, sans qu'il me fut permis de me séparer d'eux, ny de travailler qu'avec eux. Un de ces officiers mourut. Mon valet tomba malade et l'expérience en resta là.

Mes plaintes ne regardent que le seul M. Ortega. J'ai à me louër beaucoup de M. de Galvez, de M. le Vice-Roy, de tous les seigneurs. J'ai été aidé et secouru : j'ose vous assurer, mon ami, que je ne cesserai jamais de me louer d'une nation aussi généreuse que magnanime. Le neveu de M. de Cordua, généralissime des armées navales de S. M. C. refusa 3000 p^{s} qui font 15000 #, pour mon passage du Callao à Cadix. M. le Vice-Roy Vasconcelos au Rio-Jeinero me combla de faveurs. Lorsque je débarquai, ce seigneur me fit l'honneur de m'envoyer un carosse et tout de suite il me conduisit dans une maison de campagne ou je vis une superbe volière, une très belle collection d'insectes, de papillons et d'oiseaux empaillés. Il eut la bonté de me faire régaler[1] une trés belle caisse, elle étoit si belle que je donnai 13 onces d'or, 1040 #, à celuy qui me l'offrit de sa part. J'ai eu le chagrin après l'avoir apportée au port intact de la voir briser par MM. les gardes de Cadix qui n'en-

---

1. *Regalar*, faire cadeau.

tendent point à la botanique ny aux insectes : je vous dis que j'étois comme hébété lorsque je débarquai et je pouvois à peine parler, de façon que je ne sçus point trouver un expédient pour obvier à cette perte. Deux autres caissons d'oiseaux proprement empaillés n'ont pas tant souffert. J'ai un arbre bien arrangé dans un caisson double, ayant sur ses branches perchés treize jolis oiseaux, je le destine pour la Reine. Les caissons ont été brisés, mais l'arbre est intact[1].

Au milieu de ces chagrins, je reçus dernièrement une lettre de M. le Ministre des Indes qui me donnoit de la part du Roy d'Espagne des remerciements pour une nouvelle espèce de pin propre à la mâture. J'ai un caisson de ses fruits mâles et femelles et des branches sèches. Je soupçonne cet arbre dioïque, avec un point d'interrogation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les arbres qui portent les fleurs mâles ont été constamment observés plus petits que les arbres femelles qui ont ordinairement cent-cinquante pieds droits comme un épi.

Je découvris dans le même tems, de Saint Jacques à Coquimbo un petit arbrisseau qui est de la *Syngénésie* et qui produit une résine aussi excellente que celle d'Arabie. J'en envoyai à l'instant un petit caisson par le courier avec un mémoire au Ministre des Indes. J'ai en mon pouvoir une bonne portion de cette résine.

Je vous observe, mon cher ami, qu'il faut défrayer[2] ses lettres jusqu'à Buenos-Ayres, la livre pesant vaut l'once d'or (80 #); j'ai entretenu sans répugnance une semblable correspondance qui m'a coûté beaucoup d'argent.

Je n'ai jamais fait un pas sans me munir de certificats,

---

1. Cf. *Mém. secr. de la République des Lettres*, 16 janv. 1786, t. XXXI, p. 39-40, 1788.
2. Affranchir.

tous sont aujourd'huy au pouvoir du ministre des Indes; M. le consul de France à Cadix tient les originaux. Toute mon espérance a été, jusqu'aujourd'huy, d'engager M. le Ministre des Indes à vouloir informer de la part du Roy d'Espagne la Cour de France de ma bonne conduite; je n'ai jamais sollicité autre chose, j'espère que ce seigneur daignera m'accorder cette grâce[1].

Je puis dire comme M. de la Condamine, tous mes chagrins sont à leur terme, car je ne crois pas que c'en soit un d'être pauvre. Je n'ambitionne que de vous remettre le peu que j'ai recueilli, jamais, je vous le promets, je ne me repentirai de ce que j'ai abandonné, par ce que ma consolation se trouvera d'avoir rempli mes obligations. Il m'auroit été possible de faire mieux, les circonstances ne m'ont pas été favorables.

Je vous envoye, mon cher ami, quelques lettres que je vous prie de vouloir remettre à leurs adresses. Il y en a pour mon neveu et filleul Dombey, j'espère qu'à côté de Madame sa mère il ne pourra qu'être honnête homme, car Madame Dombey que j'ai eu l'honneur de beaucoup connoître est une dame rare pour ses vertus.

Vous me pardonnerez la longueur de cette lettre et tout ce que je vous écris, mais j'avois le cœur plein.

M. l'abbé Pouret me dit avoir essuyé quelques tracasseries de M. Ortega; mes compagnons de voyage vien-

---

1. La Bibliothèque du Muséum de Paris possède un cahier petit in-folio de 38 pages où ont été transcrites les traductions françaises de tous ces certificats, datés des années 1778 à 1783. Ce cahier, rattaché avec des faveurs de soie rose, est probablement l'exemplaire qui fut envoyé à la Cour de France ; il se termine, en effet, par un certificat du Vice-Roy Augustin Touragui adressé à Galvez et attestant que Dombey s'est rendu digne que S. E. fasse passer la connaissance de sa bonne conduite à la Cour de France, « comme le sollicite la partie intéressée ».

nent de recevoir un trait de sa part qui prouve la malignité de son cœur. Il vient de sacrifier ses élèves à son avancement, il les a dépouillés de tous leurs travaux, et leur a fait expédier des ordres pour rester au Pérou. Ortega aura l'honneur de présenter au Roy d'Espagne le travail de ces infortunés, recevra les récompenses qui leur sont dues et ils mourront victimes de la mauvaise foy de leur maître.

Parmi les choses curieuses que j'ai acquises au Rio-Jeinero est une pierre brute, aigue-marine, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Le particulier qui en étoit possesseur depuis quinze ans et à qui on avoit offert 24 ensuite 18 onces d'or, n'ayant pu en tirer davantage, se determina à me la vendre 300 p^s.

J'ai un petit saphir du Brésil et deux topazes fort petites de deux couleurs, une collection de bois, mais peu considérable, deux superbes morceaux de cristaux de roches très transparents qui contiennent intérieurement une autre cristallisation qui paroit ressembler à des aiguilles à coudre; je donnai six onces d'or de ces deux morceaux qui étoient destinés pour le Roy de Portugal et on me donna en même tems une pierre que l'on appelle au Rio-Jeinero élastique. J'ai cinq espèces de *Dalechampia* parmi lesquelles quatre sont des espèces nouvelles, Le *funis urens* que je vous ai envoyé par le courier de Madrid est le *tragia* du père Plumier; j'ignore si il vous arrivera, car le bon M. Ortega scait s'approprier tout. M. le consul de Suède qui est un curieux a à se plaindre de luy.

M. le Vice-Roy Vasconcellos a bien voulu écrire à l'Ambassadeur de Portugal auprès de la Cour d'Espagne pour qu'il daigne informer sur ma bonne conduite au Rio-Jeinero. Ce seigneur, qui a beaucoup voyagé, me fit

voir une corderie ou au lieu de chanvre on se sert d'une espèce de *urena*, qui élève des poids bien plus considérables que les cordes de chanvre. Je vous en ai envoyé quelques semences par le courier à mon arrivée à Cadix.

En général le Brésil est plus fertile que le Pérou, et riche en or, en diamans et en toutes sortes de pierreries. La fréquentation des Anglois a mis le peuple de Rio-Jeinero sur un ton de politesse et d'élégance que l'on ne trouve dans aucune des colonies que j'ai visitées.

J'acheptai également environ 50 p[s] de gomme élastique pour l'Académie, afin de contribuer un peu à un voyage en l'air. Si ce globe aérien se perfectionne, ce sera une chose commode pour les botanistes. Plût à Dieu que j'en eusse un en mon pouvoir qui me permit d'embarquer mes 73 caissons et ma personne pour aller désembarquer au Jardin du Roy.

Je crains bien la visite générale de tous mes caissons, ce qui me jetteroit dans des dépenses et des travaux que je ne suis pas en état de supporter. On me conseille d'assurer le tout à 2 1/2 pour 0/0, mais si je donne une valeur de 60000 p[s] à cette collection, cela emportera près de 10000# de frais ! je verrai.

J'espère présenter ou faire présenter au Roy deux vases fort minces d'argent représentant fort grossièrement deux Péruviens et un diadème d'une Pallas, le tout est fort curieux.

Ces sortes de curiosités sont devenues très rares. J'avois offert des trois morceaux 1500# mais je fus refusé; la personne à qui ils appartiennent s'est embarquée avec nous et ayant eu le bonheur de luy rendre quelques services, je suis venu à bout de me les faire promettre : j'espère qu'ils seront en mon pouvoir avant huit jours.

J'ai également quelques petites idoles d'or et d'argent des mêmes peuples, plusieurs en terre fort grossières, mais ma collection de *huaqueros* ou vases des Péruviens excédera le nombre de trois à quatre cens, parmi lesquels il y en a de fort curieux, surtout pour ceux qui entendent l'histoire du Pérou.

J'ai beaucoup dépensé pour faire creuser.

Cependant les vases que j'avois obtenu de M. le Marquis de Casa-Concha et dont une partie sont au pouvoir de M. de la Lande, étoient les plus beaux.

J'ai le *poison* du fleuve des Amazones, et les flèches empoisonnées avec une *salbatane* de ces sauvages ; j'ai été obligé de la faire couper en deux.

J'ai en mon pouvoir un joli morceau de gomme élastique naturel attaché à l'écorce; nous allions nous transporter dans les pays où croît ce bel arbre lorsque le soulèvement des Indiens nous obligea de retourner à Lima[1].

Je pourrai, étant tranquille, donner un mémoire sur la formation des mines dont je vous ai déjà envoyé quelques extraits; j'ai eu occasion d'observer comment se forme l'espèce d'argent en mousse ou en coton que l'on trouve dans les mines. Ces observations sont neuves et personne n'en a parlé.

J'ai des os de géans (?) minéralisés ; deux superbes mâchoires et un fémur entier.

Cela vient à l'appuy des preuves de ma manière de penser sur les mines. Les carrières se forment-t'elles differemment que les mines? ou la nature opère-t-elle d'une manière uniforme pour les métaux comme pour les pierres ? C'est une question curieuse et dont je puis

1. Voy. plus haut, p. 80.

donner quelques raisons... Il sera maintenant possible de dire, à l'inspection des cristallisations qui surmontent la mine, quelle espèce de métal elle renferme, si elle est riche ou pauvre, quels en sont les minéralisateurs? L'Espagne, convaincue de ces vérités d'après des mémoires que je luy ai envoyés, a nommé des professeurs pour former des écoles ainsi que je l'ai proposé.

Dans une carte[1] que je reçus à Madrid de M. Séguier et que je conserve comme un manuscrit précieux du scavoir de cet aimable scavant, il daigne me donner quelques avis sur l'inspection des terres et des pierres pour pouvoir, par analogie, former un jugement sur la nature des mines, de façon que ce savant avoit soupconné ce que j'ai eu lieu d'examiner.

Je présentai au Chili un mémoire sur une question bien importante pour le royaume, les femmes étant très fertiles, la terre étant abondante en tout ce que l'on peut désirer, l'air étant sain, pourquoi ce royaume depuis la conquête est-il dépeuplé. M. le regent Stevedo, qui est fort instruit et fort curieux des ouvrages de M. de Montesquieu, accueillit bien mon mémoire.

Ayant parcouru le Chili et ayant eu occasion d'observer tout le royaume, je formai un petit mémoire sur les pestes qui le dévastent de tems en tems et le moyen de s'en garantir....

Je donnerai à M. de la Lande une suite d'observations de 20 à 24 années sur le degré de froid et de chaleur observé à Lima avec la hauteur du baromètre....

M. Robertson dans sa belle histoire de l'Amérique méridionale, histoire que l'on ne peut trop lire, décrit très bien la différence du nouveau à l'ancien continent. Frappé de ces belles descriptions, d'après mes prin-

1. *Carta*, lettre.

cipes j'ai écrit la raison de ces différences, elles sont toutes établies sur la science physique....

Personne n'a donné raison pourquoi l'on rencontre des masses ou globes aussi considérables d'argent dans les sables de Huantajaya; pourquoi dans le sein de la terre l'argent se coupe au ciseau en barre?

M. Frésier[1] a taché d'expliquer pourquoi il ne pleut jamais sur les côtes de la Mer du Sud, cette raison, développée par l'observation des vents qui règnent régulièrement à Lima et par la hauteur des Cordilières voisines de la Mer Pacifique expliqueront un phénomène intéressant.

Mais en voilà trop, mon ami; pour cette fois, je vais à l'heure qu'il est faire une visite à M. le président de la Contractation pour scavoir quand il permettra la visite de mes caissons, j'aurai soin de vous en informer par le courier, ainsi que de mon départ de cette ville pour Madrid, ou je pourrai à mon arrivée recevoir vos chères lettres chez M. le chargé des affaires en l'absence de M. l'Ambassadeur. En attendant je vous prie de me croire avec une parfaite amitié, etc.

P. S. Je vous fais mes remercîmens, Monsieur, de la copie de ma récepcion de corresp^t d'Academie[2] que vous

---

1. Frézier, *Relation du voyage de la Mer du Sud aux côtes du Chily et du Pérou. Paris*, 1716, in-4°, p. 191.

2. *Copie du diplôme académique qui nomme M. Dombey. Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, dont l'original a été envoié par M. Hennin le 6 octobre 1783 à M. l'Ambassadeur de France en Espagne, pour faire passer au Vice-Roy du Pérou prié de le remettre à M. Dombey : « Aujourd'huy 20 aoust 1783 l'Académie informée du savoir et de la capacité de M. Dombey, Docteur en médecine, et désirant lui donner des marques de son estime, qui puissent l'encourager à continuer le commerce de lettres dans

aves eu la bonté de m'envoyer. Je sçais que j'en suis indigne, mais cette illustre académie a voulu m'encourager et me dédommager bien plus de mes souffrances que de mes travaux littéraires.

Rien n'est aussi glorieux pour moi que ce que vous m'ecrivez de flatteur au sujet de ce qui a été dit par notre auguste monarque à mon sujet.

Enfin je suis déterminé à embarquer le tout à l'adresse de M. de Jussieu pour que mes caissons ne soient ouverts qu'en ma présence. Cette précaution même devient nécessaire; mes plus belles pierres ne sont pas celles qui annoncent le plus de richesse. J'en ai d'argent corné qui n'annoncent rien et auxquelles j'ai eu la prudence de mettre des étiquettes fausses de crainte des corsaires; voilà pourquoi il sera bon que je mette moi-même ma collection en ordre.

Je ne tarderai pas à faire passer à mon frère 1000# pour me louer une maison, je desirerois que ce fut chez luy, ou il fera faire des tables pour être mises dans un ou deux appartemens un peu grands; les personnes qui viendront voir ma collection me fourniront une occasion de la faire connoitre et de prôner ce qu'ils auront vû. Pendant ce tems la M. le C[te] d'Angivillers pourra présenter un mémoire à M. le Controlleur-Général dans lequel il dira que M. Dombey nouvellement arrivé du

---

lequel il est avec M. de Jussieu sur des matières de Mathématique et de Physique, l'a nommé pour son Correspondant; lui accorde, en cette qualité, le droit d'aller aux assemblées quand il viendra à Paris et l'exhorte à continuer cette correspondance avec plus de régularité qu'il sera possible, persuadé qu'elle en tirera de l'utilité. En foy de quoy j'ai signé les présentes auxquelles j'ai apposé le sceau de l'Académie.

« A Paris, le 21 aoust 1783.

« Signé : le M[is] DE CONDORCET, secrétaire perpétuel. »

disputer que contre une seule personne, je vous assure que je ne tomberois pas malade.

Il me suffira d'avoir rempli mon devoir jusqu'ou il pouvoit s'étendre, et j'espère ensuite que mes compatriotes, en me plaignant, me feront la grâce de ne me rien reprocher.

Des nouvelles que nous venons de recevoir de Lima nous disent que le vaisseau le *S. Pierre d'Alcantara*, qui sortit du Callao avéc nous et à nos ordres, avoit eu bien de la peine a arriver au port de Talcahuano[1] de la Concepcion du Chili, qu'il avoit été obligé de s'alléger et que toute la charge, à l'exception du trésor (40 millions de livres françoises), avoit été jettée à la mer. L'Espagne voudroit-elle s'indemniser aux frais de la France ?

Cependant le registre envoyé a la Cour d'Espagne dit que par une déliberation de MM. le Vice-Roy et Visiteur Général du Pérou et pour éviter toute contestation entre l'Espagne et la France, on avoit jugé à propos d'embarquer les effets du Roy d'Espagne sur le *St Pierre* et les effets du Roy de France sur *le Peruvien*. Voilà qui est clair.

XXXVI

Cadix, le 15 mars 1785.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je vous fais passer sous le couvert de M. le Cte d'Angivillers un peu de graines d'une espèce d'hélictère que je cueillis moi même au Rio-Jeinero dans le mois

1. Talcahuano est le port de la Concepcion, dans une baie à 12 kil. N. N. O. de cette ville.

d'octobre 1784; elles sont fraiches et peuvent s'élever. Cette plante, qui est un petit arbrisseau, croît sur le bord des torrens et dans les lieux humides et ombragés.

Je vous prie, s'il vous plait de vouloir faire passer à mon frère la lettre cy-incluse.

On ne m'a point encore remis mes caissons. J'avois eu soin, avant d'arriver au port de Cadix, de tenir une lettre prête pour l'Exmo Sr D^{n} José de Galvez, dans laquelle je faisois passer à ce seigneur une copie authentique des certificats que j'avois eu soin de prendre au Pérou et au Chili, des Vice-Roy, Visiteurs Généraux, Corregidors, Evêques, etc. Je luy fis passer en même tems une copie des recûs de MM. les professeurs espagnols, par lesquels ils constatoient que je leur avois remis deux exemplaires avec la description de toutes les plantes recueillies au Pérou, au Chili, et une déclaration par laquelle ces mêmes professeurs certifioient que je n'avois rien touché aux sommes d'argent qui leur avoient été confiées pour l'expédition botanique.

Lorsque la nouvelle de l'arrivée de notre vaisseau fut portée à Madrid, ma lettre partit également. Mon but en prenant cette précaution avoit été d'éclairer ma conduite, de lever toute espèce de doute, afin de ne point essuyer de retard et je suppliois el Exmo Senor Don Joseph de Galvez de vouloir bien faire rendre compte de ma bonne conduite à la Cour de France. Je bornois, mon cher ami, toutes les graces à recevoir cette faveur.

J'écrivis également à M. le chev^{r} de Bourgoing qui s'étoit intéressé auprès de la Cour d'Espagne pour que mes caissons me fussent remis à l'instant de mon arrivée.

L'arrivée de notre bâtiment au port de Cadix a levé toutes les doutes sur les prétentions de l'Espagne,

par ce que la Cour a été instruite que par une délibération de M. M. le Vice-Roy et le Visiteur Général du Pérou, il fut résolu que pour éviter toutes contestations on embarqueroit sur le vaisseau le *St Pierre d'Alcantara* les caissons du Roy d'Espagne et sur le vaisseau le *Peruvien* tous ceux du Roy de France.

J'ai reçu des lettres de M. Ortega. Au travers de toutes les politesses dont il ne cesse de m'accabler, il esquive de me parler d'aucune chose concernant les caissons. D'un autre côté M. de Galvez n'écrit pas.

M. de Bourgoing qui m'a écrit me dit de subir la visite de mes caissons, dont il ne luy a pas été possible de m'exempter, et de faire embarquer. Ce M. ignore qu'il y a un ordre postérieur qui défend à M. le Président de la Contractation, non seulement la remise de mes 73 caissons, mais encore l'entrée du lieu où ils ont été déposés.

Je suis arrivé à Cadix dans une saison pluvieuse ; les magasins où sont déposés mes caissons sont situés près de la mer. Quoique logé dans un second étage, dans une maison saine et commode, je m'aperçois que mon papier s'humecte. Je dois soupçonner que mes caissons de plantes, placés à un rez-de-chaussée près de la mer, se peuvent à plus forte raison humecter, cela m'inquiète : depuis six années je n'ai pas perdu de vue mon travail ! Mes compagnons de voyage et mes amis ont été effrayés des dépenses et des soins que j'ai pris pour les soigner. Jamais je n'ai abandonné de vue mes caissons, ni mes muletiers dans les chemins. J'ai eu soin de leur faire passer les rivières avec les plus grandes précautions. J'ai jetté l'argent à pleines mains pour cet

effet. Je me vois au port, et c'est où ma collection court le plus grand danger.

D'ailleurs il ne m'a pas été donné une clef du magasin. Malgré la fidélité irréprochable des administrateurs de Cadix, mes caissons peuvent être ouverts, on peut me tendre par ce moyen des pièges et quand il seroit vray que j'eusse inséré dans quelques uns de mes caissons quelque chose prohibée, il seroit difficile maintenant de me jetter le blâme. Mon désinteressement au Pérou et au Chili justifieroient ma conduite. Pour que l'on pût aujourd'huy m'accuser, il faudroit m'avoir permis de placer des gardes à ma satisfaction, car une clef ne signifie rien....

Aujourd'hui que je touche à la porte de Paris, je suis obligé de me livrer à de nouvelles inquiétudes tandis que ma santé ne demande que du repos.

La visite et les dépenses qui s'ensuivent ne veulent rien dire, mais si, comme me l'écrit M. Ortega, les caissons du roy d'Espagne ont été jettés dans la mer et que l'on désire un partage, cela va me jetter dans des embarras considérables. Il n'est pas possible de partager sans laisser les deux partages incomplets. Supposons ces partages faits par l'agrément de la Cour de France (ce qui ne peut pas arriver sans ce préambule), il paroit juste que la Cour d'Espagne me dédommage de mes avances, car je ne crois pas qu'il tombe jamais dans l'imagination de personne que mon revenu ait suffit pour ma nourriture, à plus forte raison pour ma collection. Je me vois obligé de refuser tous dédommagemens, afin de ne laisser aucun doute sur ma conduite. Si je recevois quelque chose de la cour d'Espagne il resteroit des doutes et je ne veux pas être soupçonné. Dans ce cas je me vois réduit après bien des peines, des

embarras, à la honte, au mépris, et à la pauvreté.

Je ne dois non plus rien espérer du coté de la France, parceque les dépenses qu'elles a faites, quoique bien modiques, exigent aussi qu'elle reçoive quelque chose; voilà ma situation.

Mais si sur la platine, sur les échantillons de mines pauvres qui n'ont point été enregistrés et mille autres bagatelles, on exige des droits, ce sont d'autres embarras. Il faudra former un tarif pour la platine, car je ne crois pas qu'il en existe un sur un metal entièrement prohibé.

Je scais, d'un autre côté, que la Cour d'Espagne, sachant que tout est destiné pour la cour de France, ne fera pas beaucoup de difficultés. Le doute pour moy est toujours cruel!

D'ailleurs le retard que cela m'occasionne me jette dans des grandes dépenses, qui pourroient être plus utilement employées, soit à faire faire de nouveaux caissons, soit à embarquer, soit à me restituer à Paris. Cadix est trés cher. J'y suis arrivé nud; obligé de me présenter, il faut suivre la mode; c'est un autre tyran.

Il faut avoir une force et une sagesse d'ange pour résister aux ris moqueurs de la multitude et des sots. Je ne suis à Cadix que depuis environ vingt jours et j'ai dépensé à peu près une année de mon revenu : il est vrai que je n'entends rien pour acheter.

Une magnifique caisse d'insectes que je m'étois donnée au Rio-Jeinero, a été un peu beaucoup gâtée dans la visite. En ouvrant le premier caisson, les coups de marteau firent échapper un morceau de camphre qui rompit ailes et têtes de plusieurs petits innocents, les gardes rioient et trouvoient celà fort plaisant; à la légèreté du caisson on auroit pu reconnoitre qu'il ne

contenoit ni or ni argent. On ouvrit egalement un caisson contenant un arbre ou sont perchés treize jolis oiseaux du Rio-Jeinero, j'ai eu la satisfaction de voir qu'il est arrivé intact. L'artiste qui empaille au Rio-Jeinero pour le Roy de Portugal ne le cède pas à M. Mauduit[1]. Il auroit été bien essentiel pour moy d'avoir un homme semblable au Pérou ; je luy aurois donné avec plaisir 4000 piastres par année. Mais quels regrets de n'avoir pas eu de dessinateurs ? Je les avois demandé du Pérou, et je m'offrois de rester quelques années davantage.

Mon ami, il ne me sera pas possible d'engager la Cour d'Espagne à faire retirer une copie des dessins. Lorsque je dédiai une plante à notre amie Me Dugage, je ne pus par obtenir une seule copie de cette seule plante !

J'ai vu l'ouvrage de M. Thunberg ; notre botanique est toute différente. Aidé de personnes intelligentes j'espère donner un joli *flora* et régaler[2] à mes amis et aux scavants les genres nouveaux dont nous nous sommes enrichis. C'est, je vous l'avoüe, la première récompense que je me propose, et la plus flatteuse à mon cœur.

J'ai eu soin le 5 ou 6 mars d'écrire à tous mes amis, mais j'ignore si vous aurez recu mes lettres.

Mon domestique est dangereusement tombé malade du scorbut, son corps s'est enflé ; mes jambes s'enflent aussi tous les soirs, et il me reste une difficulté de respirer qui ne m'incommode que les premières heures que je suis au lit.

16 mars..... Le courrier vient d'arriver, il n'est point venu d'ordre au sujet de mes caissons. Si mon domes-

1. Voy. plus haut, p. 106.
2. Dans le sens espagnol, *regalar*, faire présent.

tique ne se trouvoit pas aussi malade qu'il est, j'aurois pris à l'instant une voiture pour abandonner Cadix et je le ferai aussitôt qu'il pourra supporter le transport.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un sincère attachement, etc.

XXXVII

Cadix, le 18 mars 1785.

J'eus l'honneur de vous écrire le 14 ou le 15 du courant par le courrier de Madrid sous l'adresse de M. de Bourgoing. Ma lettre en contenoit une autre pour mon frère, et je vous envoyois huit capsules d'une espèce d'*helicteres* que je cueillis au Rio-de-Janeiro dans le mois d'octobre 1784. Je fis le même envoy à Ortega.

Dans ma lettre je me plaignois à vous que l'on retint mes caissons par un ordre adressé à M. le président, par lequel on me défendoit même l'entrée et la vùe de mon ouvrage. Je vous disois que depuis mon arrivée à Cadix, il n'avoit cessé de pleuvoir, que mon papier s'humectoit sur ma table, que mes caissons ayant été placés dans un endroit près du port, ils pouvoient à plus forte raison s'humecter. Je me vois au port après bien des peines et des dépenses qui ne baissent pas d'un million de notre monnoye, avec le cœur et la conscience qui ne me reprochent rien sur ma conduite; et exposé à perdre le fruit de mes travaux par la mauvaise humeur d'une personne qui est pleinement convaincue de mon désintéressement et des grandes dépenses que j'ai faites pour la même Espagne.

Si ma collection s'étoit perdue par une de ces circonstances qui ne dépendent pas de nous, je n'en serois

pas moins fâché, mais être au port et essuyer une mortification semblable est précisément ce qui me déconcerte.

MM. les Espagnols, qui ne m'ont jamais perdu de vüe, sont eux mêmes étonnés du peu d'égards que l'on a pour moi et sans la crainte de manquer à mes amis, j'aurois déjà abandonné Cadix pour cacher ma honte. Mais puisque j'ai tout refusé pour pouvoir conserver mon ouvrage il faut que je prenne patience....

Par le premier courier, j'aurai l'honneur d'écrire à M. le Controlleur-Général pour le supplier de délivrer à mon frère une année de mes appointemens qui ont commencé à courir depuis décembre 1784, en le priant de payer 5000# afin de couvrir les 1000 que mon frère a touchées et dont je suis redevable au trésor royal. Je dirai à M. le Controlleur Général que c'est pour me mettre à même de louer une maison et d'y placer des tables, afin de pouvoir y ranger mes mines, etc.

Je m'abstiens d'écrire à mes supérieurs afin de ne pas occasionner d'embarras qu'il faut éviter et j'aime mieux souffrir que de me rendre tripoteur. Je vous assure que pour sortir de ce maudit Cadix je m'exposerois à faire le tour du monde avec plaisir. J'en aurois un également très grand d'être excusé d'aller à Madrid où je suis assuré que je serai très mal reçu, et ou ma vivacité ne me permettra peut-être pas de me contenir dans les bornes du respect que les grands exigent d'autant plus qu'ils vous vexent d'avantage. La haine que j'ai conçue pour Ortega est si considérable, que s'il n'étoit pas aussi gros qu'il est, je chercherois à me venger de luy !

L'interest que je prends à mon voyage, et que j'aime comme une mère aime ses enfants, me fait enfanter des chimères qui se dissiperont peut-être à mon avantage,

et n'existent peut-être que dans mon imagination! Quoiqu'il en soit je ne suis pas le maître de me modérer sur cet article et mes craintes, fussent-elles mal fondées, ne laissent pas que de me cruellement tourmenter.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très cher ami, etc.

J'écrivis à mon arrivée à Cadix à MM. de Castries, de Calonne, Buffon, de Jussieu, Duchesne, de la Lande, d'Angivillers, de Vergennes, Roussel, Pourret, le Camus, de Limare, Gallot. Il ne seroit pas étonnant qu'aucune de ces lettres ne fut parvenue à son adresse. Je vous envoyai aussi dans une lettre un *tragia*, un *convolvulus* et deux autres semences.

XXXVIII

Cadix, le 5 avril 1785.

Monsieur et très cher ami,

Je viens de recevoir une lettre de M. le comte d'Angivillers en réponse à une lettre que je luy écrivis le 25 février, après être débarqué au port de Cadix. Sa lettre en contenoit une autre pour vous de la même date, et la vôtre une pour M. de Buffon qui ne répond jamais. Depuis j'ai eu l'honneur de vous écrire trois autres lettres. Je vous ai même envoyé les graines de cinq espèces de plantes recueillies au Rio-Jeinero. J'ai aussi écrit à tous mes amis.

Enfin celle que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 17, et la copie de celle que vous avez écritte à M. le Cte d'Angivillers, me prouvent le tendre interest que vous daignez prendre à ma fortune, et votre bon naturel. Depuis longtems vous me comblez de bons services.

Ne doutez point, mon cher ami, de ma perte! Je suis arrivé à Cadix sans y avoir été recommandé. La Cour de France n'aura aucun interest à me récompenser, et moi je ne pourrai jamais me déterminer à solliciter rien en Espagne pour éviter les soupçons que l'on pourroit avoir sur mon compte. Je vois que je serai fort heureux d'avoir de quoi sortir d'Espagne comme j'y suis entré, je veux dire *à pied.*

Un partage est un grand travail; l'ouverture des caissons entrainera des grands frais. Ceux qui disposent ne pensent point à cela, tandis que depuis dix années j'ai été obligé, outre les fatigues, de me procurer les fonds qui m'ont été nécessaires pour voyager et entretenir mes domestiques.

J'espère que par le premier courier vous m'accuserez la reception de la lettre que je vous écrivis le 25 février 1785 et successivement de toutes les autres. Dans le cas contraire je ne vous écrirois plus. Ecrire et scavoir que les lettres ne parviennent pas; c'est le supplice de Sisyphe.

Recevez, mon cher ami, mes sincères remercîments, et pardonnez le désordre de ma lettre; ma tête est encore plus désordonnée.

J'ai l'honneur d'être, avec une véritable amitié, votre très humble et trés obéissant serviteur.

XXXIX

Cadix le 6 avril 1785.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

J'ai été plus sensible aux reproches que me fait votre amitié dans votre lettre du 17 mars dernier que de la

nouvelle que j'ai reçue de la concession de la moitié de mon ouvrage, que le Roy de France fait au Roy d'Espagne.

J'arrivai au port de Cadix le 21 ou 22 février dernier. Le même jour on dépêcha un courrier à la cour d'Espagne. Les passagers ne purent débarquer que quatre jours plus tard, après avoir subi une visite qui est de règle ; ce ne fut que le 25 du même mois que j'eus l'honneur de vous écrire. Votre lettre étoit sous le couvert de M. le Cte d'Angivillers....

J'ai eu l'honneur de vous écrire ensuite trois à quatre fois; je vous ai envoyé dans quelques unes de mes lettres cinq espèces de graines dont... une espèce d'*Urena* bien précieux, puisqu'on en fait des cordages au Rio Jeneiro qui enlèvent des poids plus considerables que celles de chanvre....

La représentation que vous avez bien voulu vous donner la peine de faire à M. d'Angivillers est une preuve de votre tendre amitié à mon égard et quel'on peut citer comme une chose très rare. Il est très sûr que la Cour de France auroit du faire quelque attention à ma situation avant que de concéder une collection, d'où dépendent les moyens de payer mes dettes.

Ce partage va retarder mon retour à Paris. Ma santé qui n'est pas bonne va en souffrir, et va me jetter dans des dépenses considérables.

Après dix années de peine et de travaux, sachant que j'étois moribond, lorsque je m'embarquai, on n'a fait attention à rien de ces choses.

Ne pouvant pas soupçonner un évènement semblable je n'ai rien étiqueté, je n'ai aucun état, mes forces ne me permettent pas un travail nouveau, enfin l'on peut me voler, sans que je m'en apperçoive....

Si la France prétend que l'Espagne entretienne celuy qui va desormais travailler pour l'Espagne je suis décidé à refuser, sous prétexte que mes infirmités ne me le permettent pas. La même chose sera pour l'avenir. Je veux que toute ma récompense soit celle de Colon, *Caranza Olavidès*[1], sans vouloir cependant me comparer à ce grand nom ; par ce moyen j'eviterai tout soupçon.

Le partage de l'herbier sera facile; au préalable il faudra faire le même ouvrage que nous fîmes pour l'herbier de M. Commerson. La minérologie sera plus difficile. Je pourrai après dire avec raison *sic vos, non vobis.*

Il n'est pas sûr que l'herbier et les caissons des MM. les botanistes espagnols ayent été jetés. J'ai reçu des lettres de Lima ou on m'écrit que les caisses qui contenoient les plantes vives ont été véritablement jetées en mer.

Je vous envoye, mon cher ami, une copie des certificats que j'ai eu soin de me procurer au Pérou à Lima; si ma bonne conduite et les services que j'ai rendus sont ainsi récompensés, que dois-je espérer de la France?

Je profite d'un vaisseau qui part pour le Havre pour vous faire passer celle-cy. Si dans le premier courier vous ne m'annoncez pas la réception de mes lettres, alors je dois croire qu'elles ont été interceptées, et je n'aurai plus le courage de vous écrire. Je n'ignore pas les infidélités qui m'ont été commises : pour surcroit de malheur il faut encore me taire !

Recevez, mon cher ami, les assurances de ma reconnoissance et de l'amitié que je vous voue pour toute la vie.

Votre trés humble et trés obéissant serviteur.

1. *Misère, oubli.*

XL

Cadix le 8 avril 1785.

Monsieur et très cher ami,

Je vous avoue que lorsque j'appris la concession de la moitié de mon ouvrage, j'eus un chagrin qui ne me laissa pas la liberté d'écrire comme il auroit convenu à mes interests. Je fis réponse à M. le Cte d'Angivillers, aussi bien qu'à M. de Bourgoing. en me conformant aux ordres de mon souverain.

Aujourd'hui que j'ai réfléchi un peu plus, je vois que le meilleur parti pour moi est de faire la chose de bonne grâce, je veux dire qu'il faut que la Cour d'Espagne soit satisfaite aussi bien que la Cour de France. J'aurai donc soin de faire un partage égal avec les personnes nommées par la Cour d'Espagne et je retirerai des reçus de tout ce que je remettrai. J'encaisserai ensuite la partie qui restera pour la France et je l'embarquerai pour Le Havre, en prenant mes mesures pour que le tout soit déposé chez mon frère, ainsi que vous me le conseillez.

Il est inutile de vous dire que ce travail va m'obliger à faire un sejour en Espagne dont j'ignore le terme et qu'il va me jetter dans des dépenses indispensables. Il n'y a a pas de parité entre voyager en Espagne et voyager en France. On demande aujourd'hui 60 et 30 doublons d'or pour un carosse jusques à Madrid, le doublon vaut 20 #.

Pour envoyer d'une manière sûre le restant de ma collection, il faudroit que je la suivisse en m'embarquant moi-même; ce seroit mon goût. M. le Comte d'Angivillers me dit de passer à Madrid. Ce voyage, il est vrai,

pourroit être utile à mes interests, je m'en flatte. Il pourroit aussi en etre autrement.

Un voyage par terre de Cadix à Paris ne peut pas se faire sans dépenser 1.000 p^{s} fortes, c'est peu dire.

Vous scavez, mon cher ami, qu'il ne m'est pas permis, d'ouvrir mes caissons, il m'est même défendu d'entrer où ils sont déposés. Voilà pourquoi je ne puis rien vous envoyer. J'espère que vous m'accuserez réception des cinq espèces de graines que je vous ai envoyées en différentes occasions de Cadix et en petites quantités, elles sont du Rio de Jeneiro.

Quoique par la lettre que vous avez reçue de Versailles et que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il soit dit « M. le Cte de Vergennes et M. le Cte d'Angivillers se « font à peu près leurs affaires de la finance des dettes et « emprunts de Dombey », cet *à peu près* est un peu effrayant car vous leur aviez fort bien observé qu'il était nécessaire de me consulter. Ces MM. ignorent ce que c'est que de voyager et de vivre au Pérou et au Chili; ils ignorent les dépenses considérables que j'ai faites, ces dépenses sont effrayantes! Peut-être l'Espagne n'auroit-elle pas accepté, avec la charge de rembourser. Il est vrai que je suis peu econome et que les objets ne sont pas achetés pour bénificier dessus.

Cependant, pour ne pas vous effrayer et pour vous rassurer, mon cher ami, sachez que mes dettes du Pérou et du Chili sont acquittées : je ne commence à devoir que depuis que je suis à Cadix. Il est vrai que ces dépenses montent déjà à 12400 #, sans ma maladie et ma relâche au Rio Jeneiro j'aurois payé à mon arrivée toutes mes dettes et à l'heure qu'il est je ne devrois rien.

Outre ces dettes il y a cinq pierres qui m'ont été données pour être déposées au Cabinet du Roy, dont je dois

compter 800 p[s] à M. l'abbé Durruty[1] à Bayonne et dont il faudra donner la moitié à la Cour d'Espagne. Voilà aujourd'hui mes dettes en Espagne avec 20 # de platine qui peuvent aller à 200 p[s] environ.

Quant à l'état de mes dettes et emprunts du Pérou et du Chili envoyé par M. le C[te] de Galvez à M. le C[te] de Vergennes, je ne scais ce que ce peut-être; puisque personne ne me répète rien[2]. Je soupçonne cependant que la Cour d'Espagne a envoyé à la Cour de France un compte de 7900 p[s] qui font 39500 # qui avec 12000 # que j'ai recus de mon banquier M. le C[te] de S[t] Xavier Casalaredo font exactement toutes les quantités que j'ai recues à Lima, à raison de 500 # par mois y compris 2600 p[s] d'extraordinaire qui font 13000 # : j'ai eu soin de ne jamais rien devoir aux caisses royales ni de dépasser ce que m'avoit accordé le Roy. Voilà pourquoi j'ai reçu deux années au Chili sans rien toucher, parce que mon malheureux voyage au fleuve des Amazones m'avoit endetté de 2400 p[s] 12000 #. J'ai eu soin de me faire donner un certificat de MM. les trésoriers de Lima dont le deuxième fut envoyé à M. de Galvez. C'est ce duplicata qui aura été envoyé en France, comme je le soupçonne. Par ce certificat, il paroit que j'ai été paye à raison de 500 # par mois, y compris les extraordinaires jusqu'au 1[er] décembre 1784, de façon que le Roy de France me doit aujourd'hui le mois de décembre 1784 et janvier à avril 1785 ce qui fait 2500 #; ôtez en 1000 # qu'a touchees mon frère, il reste 1500 #, voilà mon compte avec toute vérite.

S'il étoit vrai que le Roy d'Espagne eut bien voulu,

---

1. [illegible]
2. [illegible]

pour m'indemniser, m'accorder ce don de 7900 p. fortes qui font 39500 ₶, je me verrois en etat de payer toutes mes dettes avant d'entrer en France.

En remettant cette somme entre vos mains et en publiant dans *La Gazette* que les personnes auxquelles Dombey restoit devoir avant son voyage du Pérou quelques sommes, eussent à recourir à Paris à M. Thouin ou à M. Dombey, alors j'aurois la douce satisfaction d'entrer en France sans rien devoir, et je pourrois avec tranquillité publier mon ouvrage et quelques mémoires intéressans sur divers objets d'histoire naturelle. Avec vos conseils je publierai également mon *Flora Peruana et Chilensis* qui peut-être intéressant, d'autant plus que je puis faire dessiner sur le sec, en assistant et aidant aux dessins.

Quant a l'excédent de la somme, je l'abandonnerai avec plaisir à ma famille que j'aime beaucoup. Quand je dis ma famille je parle de M. et Mme Dombey, sa digne épouse, de laquelle j'ai reçu des bontés dont je ne sçaurois trop me reconnoitre.

Il est vrai que pour payer mes dettes, il est bon que je soye consulté, par ce que j'ai donné ma signature pour 1000 et 2000, n'ayant pas touché quelquefois au tiers et c'est en marchandises.

Si ces songes se vérifioient, alors comme ma santé est épuisée, que je ne puis songer à aucun établissement, mon inclination me porte naturellement à vivre à Paris avec mon frère et au sein de mes amis. Dirigé par ma sœur, je suis assuré que je serois heureux ; si je l'avois eu pour œconome dans mon voyage, je serois un homme riche. J'ai preféré de beaucoup ramasser, ay-je bien ou mal fait ? L'événement le justifiera.

Je pourrai, dans ce cas, prendre la route de Bourgo-

gne et me présenter auprès de vous en habit d'abbé. Il est facile de faire du bien et d'avancer un écclésiastique sans charger l'État; je me verrai à meme d'aider ma famille et de rendre reversible à mes neveux mes bénéfices.

Tous ces projets, cependant, sont sujets à censure, c'est vous, mon cher ami, qui devez les rectifier.

Quand vous aurez, mon cher ami, reçu la copie de mes certificats que je vous ai adressés par le Havre et que doit vous donner à Paris M. Tavernier; vous verrez que, bien loin de m'adonner à un gain sordide, je me suis dédié au contraire, non seulement à ma commission, mais encore à donner des preuves de mon attachement et de mon amour au Roi d'Espagne, qui avoit bien voulu m'accorder le passage, et sa protection. J'ai vécû au Perou dans des circonstances très critiques et vous scavez par mes lettres combien j'ai été circonspect. J'offris à Huanuco d'abandonner ma commission et de commander la troupe contre un soulevé qui ne laissait pas que de nous inquiéter. J'ai dépensé autant que j'ai recu du Roy de France avec les pestiférés de Tarma et du Chili. Je fis un voyage bien pénible pour reconnoitre des mines de mercure qui pussent suppléer a celles de Huanca Velica. Je refusai des débonrsés qui ne laissent pas que de faire une somme considérable.

La satisfaction que j'eus de faire ces choses me servit de récompense. J'ai une si grande idée de la Cour d'Espagne qui est fort généreuse et magnanime, que je suis assuré qu'elle daignera donner une bonne affirmation de ma conduite à la Cour de France.

Pour me conformer aux ordonnances du Roy d'Espagne qui defendent aux étrangers l'exportation d'or et d'argent, je m'embarquai avec une écuelle et un plat à barbe

de fer blanc. Je régalai[1] toute ma vaisselle aux personnes qui avoient bien voulu me prêter de l'argent pendant mon séjour à Lima.

Je refusai également une boîte en or de M. le chanoine de Bordenave, ainsi qu'il m'en fait des reproches dans une lettre qu'il m'écrivit à bord du vaisseau au Callao. Enfin je suis arrivé nud à Cadix, ou j'ai été obligé de me donner les habillements et le linge que prescrivent la décence ; mais il faut que vous sachiez que l'on paye ici 60 0/0 de plus qu'à Lyon.

Quant au cordon de St Michel, il est bien vray que l'Espagne pourroit d'un mot me le faire obtenir. Elle pourroit plus, mais, mon cher ami, la modestie ne permet pas que je fasse moi même les demarches pour l'obtenir, outre que je pourrois fort bien n'être pas écouté, je perdrois encore le mérite de ce que j'ai fait.

Si je me vois frustré de toutes mes espérances ou songes, j'aurai le chagrin de ne pouvoir me présenter ; mais en récompence il me restera le ressouvenir d'avoir mis en usage les moyens honnêtes et ce souvenir me consolera.

Aujourd'hui il conviendroit que l'on me nommât un banquier à Cadix pour me compter les sommes nécessaires, soit pour acquitter les 12400 # d'un côté, de l'autre les 4000 # de M. l'abbé Durruty, et les 20 # de platine, et de quoi me soutenir, aussi bien que pour les frais d'encaissement et réparations de caissons qui doivent être tous ouverts. Cette ouverture est indispensable pour le partage. Cependant je ne suis recommandé à personne à Cadix; je m'aperçois même que les personnes qui m'offroient leur aide dans le commencement

1. *Regalar*, faire présent.

se sont refroidies lorsqu'elles ont sçu que je partageois.

Comme à la Cour il y a tant de prétendants et de demandeurs, j'ai toujours eu une grande répugnance à le faire, d'ailleurs l'humiliation qui suit les refus est accablante. C'est pour cette raison que je n'ai jamais rien demandé ni à l'Espagne ni à la France.

Dans ce courier je ne puis faire mes remercîments à M. de Lamarck, je le ferai par le premier courier. J'avois eu l'honneur de luy dédier avant cette époque une plante de l'*octandria*, et je luy apporte quelques ouvrages de l'arbre ou arbrisseau; il est aussi dur et beau que le buis, c'est un specifique contre le mal venerien.

Il y a bien du tems que je n'ai eu le plaisir de recevoir des nouvelles de M. Duchesne, seroit-il en colère contre moi? Je lui ai écrit plusieurs fois, mais la guerre peut avoir fait perdre mes lettres; je suis resté près de quatre années sans en recevoir aucune de qui que ce soit. Je luy ai trop d'obligation pour qu'il puisse soupçonner que j'oublie jamais ses bienfaits.

Je n'écris pas non plus ni à mon frère ni à ma sœur non plus qu'à mon neveu et M. Monnier des Brosses. Ma vue est fort mauvaise. J'écris et lis même les plus grands caractères avec des lunettes. Quelquefois pour entendre je me sers d'un cornet.

La saison est si pluvieuse qu'un courier n'arrive que quelques heures avant le départ de l'autre.

J'ai l'honneur d'être, mon cher ami, avec les sentiments de reconnoissance et d'amitié.

Votre trés humble et obeissant serviteur.

DOMBEY.

XLI

Cadix, le 12 avril 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'ai reçû votre cher billet du 22 mars 1785 avec le paquet de M. L'héritier[1], il contenoit les planches de deux plantes[2], dont l'une est le *spilanthus albus* de Lima, et l'autre le macqui du Chili[3]. C'est un arbrisseau de la *dodecandria monogyna* que je dédiai, croyant que c'étoit un genre nouveau, à M. Valmont de Bomare en mars 1782.

Mais l'on m'a écrit qu'il avoit été dédié un autre genre nouveau à ce savant pendant mon absence. Dans ce cas (et en supposant que le *macqui* soit un arbrisseau d'un nouveau genre) je supplie M. L'héritier de luy donner son nom et de l'appeller *Heritiera macqui*.

Cet arbrisseau produit un fruit acide, dont on fait un vin qui, étant administré dans les fièvres malignes, fait un excellent effet; il m'a beaucoup servi dans la peste du Chili. J'ai envoyé à M. L'héritier la description, en le priant de vouloir y corriger les fautes[4]....

---

1. Charles-Louis L'héritier, sieur de Brutelle, conseiller à la Cour des Aides, membre de l'Académie des Sciences, alors âgé de 39 ans, ami et correspondant de Dombey. On a vu plus haut le rôle qu'il a joué dans la lutte contre Ortega.

2. Ce sont les planches VII et XVI des *Stirpes novæ descriptionibus et iconibus illustratæ* dont L'héritier vient de publier les deux premiers fascicules en 1784 (livr. I et II. Paris, Pierres, 1784-5, in-f°).

3. *Aristotelia macqui.*

4. Cf. *Stirpes novæ*, p. 32. — L'exemplaire décrit par L'héritier avait « fleuri à Monceaux, près Paris, chez le duc de Chartres ».

J'ai eu l'honneur, mon cher ami, de répondre à toutes vos lettres. J'ai écrit deux fois par le Havre et Marseille. Dans le premier vaisseau je vous envoyai une copie traduite des certificats que j'ai eu soin de retirer au Pérou et au Chili; j'ai en mon pouvoir les originaux, vous y verrez, mon cher ami, comment je me suis comporté.

J'ai reçu, le 11 avril, une lettre de M. de Calonne qui ignore le don fait au Roi d'Espagne. Il m'écrit m'avoir recommandé à M. de Mongelas, consul à Cadix[1], pour me faire toucher les fonds dont je puis avoir besoin, soit pour ma manutention, soit pour embarquer mes caissons, M. de Mongelas n'a rien écrit à Cadix.

Sur une recommandation aussi vague, je m'abstiendrai de recevoir. Je me rappelle que M. Micault de Harvelay écrivit à mon banquier à Madrid en 1777, pour m'autoriser à toucher 3000 #, chaque année, d'extraordinaire : comme je n'avois point reçu de lettre d'avis, j'écrivis à M. le Controlleur Général sur cet objet et M. Dufresne me repondit que j'avois très bien fait de ne rien toucher et que cet extraordinaire de 3000 # ne m'avoit été accordé que pour être touché une seule fois, en certifiant avant que j'étois véritablement malade. Il me souvient que j'écrivis à M. Dufresne que les maladies n'occasionnoient aucuns frais, mais bien les voyages. J'ai cette lettre en mon pouvoir.

Je suis sensible au ressouvenir de MM. Pourret, Sonnerat[2], Lamarck, Lemonnier, Guettard auxquels je vous prie de présenter mes respects.

1. Étienne-Honoré-Élizabeth Hardy Duplessis de Mongelas, consul général de France à Cadix du 30 janvier 1775 au 26 novembre 1792.

2. Sonnerat, voyageur naturaliste, correspondant du Jardin du Roy, comme Dombey.

Voilà deux couriers que j'ai recu la lettre de M. le Cte d'Angivillers, point de nouvelles de Madrid!

J'ai l'honneur d'être avec une grande amitié, Monsieur et trés cher ami,

Votre très humble et obeisst serviteur.

P. S. Je vous prie, mon cher ami, de faire remettre les 3 l. a leur adresse.

Si M. Valmont de Bomare n'avoit recû aucune dédicace de plantes, je désirerois que le *maqui* lui fût dédié et nous en chercherions une autre pour M. Lhéritier : faites moi l'amitié de le luy dire.

Votre lettre du 5 avril a été brûlée.

XLII

Cadix, le 15 avril 1785.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI.

Je vous envoie une copie d'une lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire aujourd'hui à M. le Comte de Vergennes[1], vous y verrez les difficultés qui me sont survenues.

---

1. *Copie de la lettre écrite à M. le Comte de Vergennes.* De Cadix le 15 avril 1785.

Monseigneur,

M. le Comte d'Angivillier me fit l'honneur de me communiquer dans une lettre écrite de Versailles le 17 mars dernier que l'intention du Roy étoit que je partageasse ma collection avec le Roy d'Espagne; j'eus l'honneur de répondre à ce seigneur que j'étois prêt à me conformer aux ordres de mon souverain et que j'étois charmé de donner une preuve de mon résignement à la volonté des deux monarques.

Aujourd'hui 15 du courant M. le Président de la Contractation de Cadix m'a communiqué et à M. Poirel, chargé d'affaires de

J'ai abandonné le Pérou et le Chili avec l'estime de tous les honnêtes gens ; je croyois en arrivant au port rencontrer la tranquillité que ma santé exige et tout le contraire me succéda[1].

Je crains qu'il ne m'arrive, par le peu d'expérience que j'ai des affaires, quelques désagréments, c'est pourquoi

---

France en l'absence de M. de Mongelas, un ordre de la Cour d'Espagne qui portoit « que la Cour d'Espagne avoit nommé un facultatif pour venir à Cadix assister au partage et que l'on demandât à Dombey une promesse solennelle de ne point publier aucun ouvrage jusqu'à l'arrivée de MM. les professeurs espagnols qui sont restés au Pérou ».

Je vous observe, Monseigneur, que MM. les professeurs espagnols sont restés au Pérou par ordre du Roy pour y continuer leurs travaux dans les environs de Lima et de Buenos-Ayres.

Je demandai à M. le Président de la Contractation de Cadix une copie de l'ordre de l'Espagne signée de lui et de son secrétaire, afin de pouvoir luy répondre. M. le Président me répondit que « ce n'étoit pas l'usage ».

Je répondis, Monseigneur, à M. le Président « que j'étois prêt à donner la moitié de mon travail en conséquence des ordres que j'avois reçus de ma Cour, mais que pour une promesse solennelle de ne rien publier jusqu'à l'arrivée de MM. les professeurs espagnols, j'avois besoin d'être autorisé de ma Cour et que je luy en allois donner part ».

J'ai cru devoir, Monseigneur, communiquer à Votre Grandeur cette difficulté afin qu'elle daigne m'ordonner ce qu'elle jugera convenable.

Je vous supplie, Monseigneur, d'observer que voilà dix années que je voyage : mes travaux ont été considérables à cause des mers immenses que j'ai été obligé de traverser, et des terres à parcourir. Ma santé s'en trouve endommagée. Je n'entends rien aux procès, il pourroit survenir des difficultés et je pourrois innocemment me compromettre. Si votre Grandeur daignoit envoyer M. Thouin, très honnête et aimable homme et très habile botaniste, je pourrois aller rétablir en repos ma santé, je luy céderois avec plaisir une année des revenus que le Roy a daigné me faire jusqu'ici.

J'ai l'honneur, etc.

1. *Succéder*, arriver.

je supplie M. le Comte de Vergennes de vous envoyer à Madrid. Je me verrai obligé de sortir d'Espagne comme j'y suis entré, je veux dire à pied, cependant je préfère tout état à celuy qui pourroit me compromettre et m'attirer des disgrâces. En ne perdant pas l'estime de mes amis, je me trouverai toujours aussi riche.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens d'estime et d'amitié que je vous ai voués pour la vie.

Monsieur et très cher ami,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
DOMBEY.

P. S. Si vous recevez, mon cher ami, les papiers que je vous ai adressés par M. Tavernier qui s'est embarqué pour le Hâvre, je vous prie de vouloir les communiquer à MM. les Cte de Vergennes et d'Angivillers.

XLIII

Cadix, le 24 avril 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'eus l'honneur de vous écrire le 16 du courant par le courier, que M. le Président de la Contractation de Cadix m'avoit communiqué un ordre de la Cour d'Espagne, (M. le vice consul étoit présent) portant que suivant l'obligation dont étoit convenu Dombey de partager, il avoit été nommé un élève de M. Ortega pour venir à Cadix assister au partage des 73 caissons et que l'on demandoit à Dombey une promesse solennelle de *ne point publier son ouvrage* jusqu'à ce que MM. les professeurs espagnols qui sont restés au Pérou, fussent arrivés, pour le publier conjointement.

Je répondis à M. le Président, qui refusa de me donner copie de cet ordre, que « j'étois prêt à donner la moitié de « mon ouvrage pour me conformer aux ordres de mon sou- « verain, mais que pour la promesse solennelle, etc., j'al- « lois en donner part à M. le comte de Vergennes, et, « que j'exéculerois ensuite ses ordres ».

Vous voyez, mon ami, que d'un côté M. le comte d'Angivillers m'écrit « qu'à la sollicitation du Roy d'Es- « pagne le Roy de France donne, et que de l'autre côté on « me reconvient d'une obligation. »

M. le Président me dit que jusqu'à ce que j'eusse « donné cette promesse solennelle il ne m'étoit pas libre de sortir de Cadix. » Je lui répondis que je ne demandois pas à sortir de Cadix.

Aussitot après il me parut, (d'accord avec M. le vice-consul de France) que je devois mettre mes papiers en sûreté. En conséquence je les remis à M. de Castebelle, capitaine de la frégate *La Bellone*, qui est entrée à Cadix pour se radouber, venant de Pondicheri, et qui doit partir bientôt pour Lorient. Ce Monsieur doit aller à Paris remettre des papiers de l'Inde à M. le Ministre des Affaires Étrangères, il remettra en même tems mes manuscripts et une lettre de ma part.

Je ne sçais pas comment je pourrai faire une promesse solennelle etc. (quand même M. de Vergennes l'octroyeroit à l'Espagne), une fois que M. L'héritier a déjà publié quelques planches et descriptions[1].

On m'a bien souvent critiqué de n'avoir pas reçu de

---

1. Il y avait à cette date trois fascicules publiés des *Stirpes novæ* de L'héritier contenant, entre autres planches inédites, celles au nombre de huit exécutées sur le vivant par Redouté d'après des sujets issus de semences recueillies par Dombey à Lima, Chancay, Huanuco, etc.

pension de l'Espagne, j'avoue que cela m'auroit été honorable et même avantageux; mais, mon cher ami, si je l'avois reçue cette pension, ne seroit-on pas en droit d'exiger plus de moi? Lorsque je refusai à Madrid à M. Ortega, mon prétexte fut que, n'ayant encore aucun mérite, il ne paraissoit pas décent de rien recevoir, qu'à mon retour si par mes travaux et ma bonne conduite, j'avois mérité, alors je recevrois avec plaisir et reconnoissance.

Bien loin, mon cher ami, d'avoir reçu, j'ai donné... deux exemplaires de chaque plante et mes descriptions; les papiers qui doivent être remis à M. de Vergennes contiennent les reçus de MM. les professeurs espagnols.

Je leur donnai égallement à mon retour de Coquimbo plusieurs échantillons doubles des mines de mercure que j'avois été reconnoitre à mes frais, aussi bien que 20 ℔ environ de beau sable verd du désert d'Atacama.

Dans plusieurs circonstances critiques ou je me suis trouvé dans mes voyages, j'ai dépensé avec plaisir des sommes qui montent à peu près à 1000 onces d'or. Je ne dis pas cela pour me flatter; on l'auroit ignoré. Je n'ai jamais rien demandé ni à l'Espagne ni à la France, aujourd'hui je me vois obligé de le dire par ce que, au lieu d'un accueil que j'esperois, je rencontre des difficultés. Je craindrois d'ailleurs que l'on pensât en France que ma conduite en Espagne a mérité le peu d'égard que j'y reçois.

Je vous avertis que mes manuscrits sont remplis de fautes; quelques unes sont aperçues et non corrigées, on devra me consulter. Vous comprenez que faute d'une grande expérience, faute de livres, de bons instruments, je dois être tombé dans de grandes erreurs. C'est pour cela que j'écrivois il y a quelques années que je désirois

payer une personne habile pour m'aider dans mon travail ; je pourrai mettre cette personne sur la voye et lui abréger la besogne.

Ma vüe est perdue, ma santé n'est pas bonne ; au lieu du repos que je désirois pour me rétablir, il ne se passe aucun courier sans inquiétude. Je me livre aux plus grandes impatiences ; mes résolutions, faute de bons conseils, sont toutes extrêmes, je désirerois quelquefois être mort !...

Sans doute que, dans le cours de ma vie, on peut reprocher quelque chose. Mais en Espagne ma conduite a été irréprochable, à moins que ce ne soit un crime dans ce pays d'être vertueux.

J'eus l'honneur de vous écrire par un courier qui partit par mer pour le Havre le 1er avril. Dans le vaisseau je mis un paquet à votre adresse, que doit vous remettre à Paris M. Tavernier (qui conduit un jeune enfant au collège) contenant une copie traduite de mes certificats.

M. de Costebelle qui doit voir M. le Comte de Vergennes pourra luy dire, si ce seigneur l'interroge, des choses que je ne puis pas vous écrire, et encore moins à un Ministre occupé d'affaires plus importantes.

Par un exprès qui part pour Madrid, j'envoye à M. de Bourgoing, chargé des affaires de France, en l'absence de M. l'ambassadeur à Madrid, une copie de mes certificats, je prie ce Monsieur de vouloir bien la remettre à M. le Duc de la Vauguyon à son arrivée à Madrid.

Je n'ose rien me permettre dans mes lettres ; Ortega m'écrit qu'il est ami de M. de Bourgoing. Je dois cependant, sans manquer à la vérité, chercher les voyes honnêtes de mettre la raison de mon côté pour que, si après avoir sacrifié mon temps, ma santé, l'espoir de mes créan-

ciers, je suis frustré de les payer, je puisse au moins conserver l'estime, l'amitié et les regrets de quatre à cinq amis qui ont bien voulu s'intéresser à moy ; estime et amitié qu'ils ne me conserveront jamais qu'autant que je l'aurai mérité, et que je leur en donnerai des preuves sans équivoques.

Je dois, mon cher ami, vous le répéter, j'ai reçù dans mes voyages toutes sortes d'honnêtetés, toutes facilité des personnes en place : M. de Galvès m'a admis avec bonté à ses audiences. Mon premier soin en arrivant à Cadix fut d'écrire en France les bienfaits que j'avois reçus : j'ai eu le plaisir de les voir publier dans la *Gazette de France* du courrier qui arriva à Cadix le 15 avril[1]. J'avois prié M. de la Lande de vouloir bien me rendre ce service et par cette occasion je luy en fais mes remercimens, quoique j'ignore précisément si c'est à luy que je dois cette obligation.

D'un autre côté, le partage n'est pas ce qui me mortifie ; je sacrifierois avec plaisir beaucoup plus et plût à Dieu que l'on eut tout donné et que je me visse à présent obliger d'aller à pied en France !

La chose qui me mortifie, ce sont les retards, les ordres qui me laissent dans la perplexité, un travail nouveau et long à entreprendre dans lequel il peut s'offrir à chaque instant des nouveautés qui exigeront de ma part d'écrire à mes supérieurs, l'aller et la venue de Cadix à Paris formant un espace de 800 lieües.

Aux sacrifices que l'on exige de moi, on en ajoute d'autres. Le partage occasionnera indispensablement des frais ; l'ouverture de 73 caissons, le nouvel encaissement, ne se font pas avec rien. Ajoutez-y le séjour dans un pays cher. Que deviendrai-je si je suis obligé de passer

1. Cf. *Gaz. de France*, mardi 29 mars 1785.

à Madrid pour me restituer en France ? Ce voyage seul est pour un négociant intelligent un objet de 1000 piastres ; pour moi il en coûtera davantage.

Voilà, mon cher ami, ma situation, avant que parte cette lettre (car le vaisseau ne partira que dans huit jours et j'aurai quelques autres histoires à vous communiquer); cependant il faut que celle-ci soit fermée à l'heure même et donnée à celuy qui doit vous la remettre; je n'ose pas la conserver en mon pouvoir.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens d'estime de reconnoissance et d'amitié que je vous ai voués pour la vie.

Monsieur et cher ami, etc.

P. S. Il est inutile de vous dire que les lettres que je vous écris par le courier et celles que je vous écris par un vaisseau doivent être d'un style différent et contenir des choses différentes, par la raison que vous devinerez.

Dans mes manuscrits il y a un relevé d'observations météorologiques; les caissons contiennent les pièces originales. Mon intention étoit de donner ce tableau qui contient environ 24 années à M. de la Lande pour les publier.

Mes caissons contiennent environ 8 + d'un blanc de céruse qui se compose à Lima : ce blanc n'est pas sujet à jaunir, il conserve des siècles son beau blanc. Je l'ai entendu plusieurs fois louer à M. Brunette, peintre de notre expédition et l'élève du fameux Mengs[1]. J'ai eu soin de scavoir la préparation de ce blanc ; si j'ai tardé à le faire passer, c'est que je craignois qu'il fut publié ailleurs, comme je soupçonne que d'autres choses l'ont été.

1. Antoine Raphaël Mengs, né à Ausig, Bohême, en 1728, fit deux séjours en Espagne, où il exécuta des œuvres très importantes : portraits de la famille royale, fresques aux Palais de Madrid et d'Aranjuez, etc. Il est mort à Rome en 1779.

La belle saison pourroit me permettre de botaniser, mes préoccupations ne me permettent pas de me livrer à aucune espèce de travail; je n'ose visiter personne, l'humiliation y a beaucoup de part.

XLIV

Cadix, le 27 avril 1785.

Monsieur et très cher ami,

Lorsque cette lettre vous parviendra, j'espère que vous aurez reçu la copie traduite en françois des certificats que j'eus le soin de me faire donner au Pérou et au Chili. Ces mêmes certificats, traduits litéralement de l'Espagnol en français, seront au pouvoir de M. de Vergennes ainsi que les originaux, afin de les confronter, s'il le veut, avec la copie.

Ce n'est pas que j'espère beaucoup de cette démarche. Je suis cependant bien aise de prendre toutes les voyes honnêtes pour faire connoître ma conduite et la manière dont on me traite du côté de l'Espagne : elle n'est ni honnête ni généreuse.

Parmi les manuscrits, il y a quelques papiers qui m'intéressent pour arranger le payement de mes dettes. Je serai bien aise, et qu'ils me fussent conservés, et que l'on ne communiquât à personne ces manuscrits.

Cependant si je suis dépouillé, le tout me devient inutile ; il est égal dans ce cas qu'ils se perdent ou qu'ils me soient conservés.

Monsieur le Comte d'Angivillers, dont j'ai reçû une lettre le 21 avril, me suppose parti de Cadix et déjà rendu à Madrid. Il ignore que je vais avoir la même besogne que j'eus avec l'herbier de Commerson, que

ciers, je suis frustré de les payer. je puisse au moins conserver l'estime, l'amitié et les regrets de quatre à cinq amis qui ont bien voulu s'intéresser à moy : estime et amitié qu'ils ne me conserveront jamais qu'autant que je l'aurai mérité, et que je leur en donnerai des preuves non équivoques.

Je dois, mon cher ami, vous le répéter, j'ai reçû dans mes voyages toutes sortes d'honnêtetés, toutes facilité des personnes en place ; M. de Galvès m'a admis avec bonté à ses audiences. Mon premier soin en arrivant à Cadix fut d'écrire en France les bienfaits que j'avois reçus : j'ai eu le plaisir de les voir publier dans la *Gazette de France* du courier qui arriva à Cadix le 15 avril[1]. J'avois prié M. de la Lande de vouloir bien me rendre ce service et par cette occasion je luy en fais mes remercimens. quoique j'ignore précisément si c'est à luy que je dois cette obligation.

D'un autre côté, le partage n'est pas ce qui me mortifie ; je sacrifierois avec plaisir beaucoup plus et plût à Dieu que l'on eut tout donné et que je me visse à présent obliger d'aller à pied en France !

La chose qui me mortifie, ce sont les retards, les ordres qui me laissent dans la perplexité, un travail nouveau et long à entreprendre dans lequel il peut s'offrir à chaque instant des nouveautés qui exigeront de ma part d'écrire à mes supérieurs. l'aller et la venue de Cadix à Paris formant un espace de 800 lieües.

Aux sacrifices que l'on exige de moi, on en ajoute d'autres. Le partage occasionnera indispensablement des frais ; l'ouverture de 73 caissons, le nouvel encaissement, ne se font pas avec rien. Ajoutez-y le séjour dans un pays cher. Que deviendrai-je si je suis obligé de passer

1. Cf. *Gaz. de France,* mardi 29 mars 1785.

tous les caissons vont être nécessairement ouverts, que les vieux ne pourront pas reservir, qu'il faudra en faire de nouveaux, que la maison où sont déposés les caisses ne s'ouvre que de neuf heures à midy, qu'elle ne s'ouvre pas le soir, que si je mets de l'activité dans mon travail, la personne nommée peut avoir des raisons pour ne pas me seconder, que cela entraine beaucoup de tems et de dépenses et que l'on voyage ici avec difficulté et à grands frais.

La promesse solennelle que l'on me demande ne permettra pas à la personne nommée par la Cour d'Espagne pour venir recevoir la moitié des 73 caissons de se mettre en marche jusqu'à ce que M. de Galvez soit satisfait à cet égard. Mais de Cadix à Paris il y a 400 lieues, de sorte qu'avant de reçevoir des nouvelles il se passe un espace de 40 jours. Vous verrez que faute de secours d'argent, obligé d'attendre, il se passera des années. J'ai lieu de présumer, pour des raisons qui sont tout à fait étrangères dans une lettre (on connoit mon caractère vif), je me verrai reduit à m'en aller et c'est ce que l'on demande.

Si l'on m'eut ordonné étant au Perou de vous conduire mes caisses, je l'aurois fait, mais j'aurois eu besoin d'un ordre du Ministre pour mettre à couvert ma conduite.

Je vais frustrer quelques créanciers de leur espoir. Mon crédit ici ne me permettra pas de prendre un sol pour me soutenir. Si la Cour de France ne me recommande pas il n'y aura pas moyen de rester.

Il ne suffit pas de dire à M. Poirel « donnez à Dombey »; il faut lui fixer une somme, il faudroit consulter non l'intéressé, mais M. Poirel lui-même. Scavoir en quel état je suis arrivé, si nippé ou nud, ce que l'on

dépense à Cadix et quelle différence il y a d'un lieu à l'autre.

J'ai eu 6000 ₶, j'ai dépensé la même quantité chaque mois au Pérou. J'ai une caisse qui contient 160 ₶ de platine et 200 ₶ de mine de Huantafaya dont le marc me coûte 40 ₶. On scait que la platine contient une once d'or par chaque livre ; la prohibition la fait vendre sous le manteau. Il y a un espace immense, de Choco[1] ou on la rencontre, à Lima. Les frais de transport et les périls attachés à ceux qui la vendent doivent enchérir ce métal.

J'écris à M. le Comte de Vergennes que les quantités que j'ai reçues au Perou qui sont 10300 p[s] ont été employées à construire mes caisses, à les transporter de l'intérieur des terres à Lima, à les embarquer et à mille autres frais. Je dis exactement la vérité, lorsque je vous dis que deux domestiques m'ont coûté, année portant l'autre, 7000 ₶.

Je ne prétens cependant pas dire que ma collection vaille les dépenses que j'ai faites, car ma manutention et celle de mes domestiques n'ajoutent rien à la valeur d'un marc d'argent ni d'une livre de platine ; ces choses ne sont pas de commerce. Mais un commerçant qui vient de Chine doit retirer les frais de son voyage, de ses matelots, de ses navires etc.

L'on me dira peut-être, pourquoi fites vous des dépenses à Huanuco ? Vous auriez pu vous dispenser de distribuer du bled ! etc. Lorsqu'on est environné d'enne

---

1. La Cordillière de Choco, riche en or et en platine, court le long de la côte de la République de Colombie, au nord de la baie du même nom entre 3° et 6°, à 1.500 kilomètres au nord de Lima.

mis, lorsque l'on scait que ces ennemis ne font quartie r à personne, que faut-il faire? Mais vous auriez du prendre les avances que vous fites pour l'analyse des eaux minérale de Chiuchin? et recevoir celles de la découverte des mines de mercure de la Xarilla? On m'offroit véritablement mes déboursés, mais si je les avois reçûs, j'aurois eu l'air d'avoir été récompensé, parce que le voyage étant cher et ne faisant pas tout de suite en Europe la différence des dépenses d'un pays à celles d'un autre, on les auroit trouvées exorbitantes. D'ailleurs que signifie d'employer un homme, de l'exposer, et ensuite de lui offrir de lui rembourser ses avances? Sans doute que si j'avois été un homme de mauvaise foi, en triplant mes comptes j'aurois été payé et récompensé.

J'aimois mieux renoncer à tout et en avoir le mérite. Quant aux dépenses de la peste de Tarma et de celle du Chili, je n'ai rien à répondre à ceux qui me feroient des reproches d'avoir dépensé des sommes considérables et de m'être exposé à périr; voila assurément la meilleure action de ma vie et celle qui me fait le plus de plaisir!

Je me suis servi d'un exprès sûr pour envoyer à M. le chevalier de Bourgoing, chargé des affaires en l'absence de l'Ambassadeur, une copie de ces mêmes certificats: il ne tardera pas à la recevoir: il y a huit jours que l'exprès est parti. Je le supplie de vouloir bien en prendre lecture et de la donner à M. le duc de la Vauguyon lorsqu'il sera arrivé à Madrid; je crois qu'il ne tardera pas. Je vais envoyer également à M. de Bourgoing une copie en Espagnol pour être remise à M. le Ministre d'Etat en Espagne par l'Ambassadeur, mais il faudroit, pour que cela eut un bon effet, que je fusse puissament recommandé à M. l'Ambassadeur de France

et qu'il voulût bien donner la copie des certificats au Roy d'Espagne luy même.

Il faut vous avouer que le Roy d'Espagne est un bon prince et très généreux; les grands en général et la nation, sont magnanimes; cela n'empêcheroit pas le partage, mais cela me feroit tirer parti de la situation où je me trouve, qui est l'unique chose à laquelle il faut s'attacher, si je n'étois pas la victime des menées d'Ortega.

Je vous le répète, mon cher ami, ce n'est qu'autant que M. de Vergennes voudra bien me recommander à M. l'Ambassadeur que je ne serai pas la dupe de mes peines. Sans quoi j'ay la mine d'avoir fait l'ambassade de Sosie.

Si M. le Duc de Vauguyon avoit un ami, et que cet ami voulût me recommander en l'instruisant, cela seroit fort bon. Dans ce cas là j'aurois lieu de croire, non seulement que je pourrai payer mes dettes, mais encore aller à Paris avec quelque honneur. Cette dernière expression est pour me conformer au langage ordinaire des hommes qui font consister l'honneur dans les richesses.

Pendant tout ce temps là je souffre. Je suis prisonnier à Cadix puisque j'ai refusé de faire la promesse solennelle, M. le président de la Contractation m'a dit « que je ne pourrois sortir de cette ville avant de l'avoir faite. »

M. Poirel, vice consul, doit me remettre un certificat pour me tenir lieu de mes manuscrits, dans lequel il paroitra que c'est avec sa participation et même ses conseils que je les remis à M. de Costebelle, capitaine de la *Bellone*, de crainte qu'avec le refus que je faisois l'on vint à me les saisir. J'eus même soin de coucher sur mon livre de dépenses, que le 25 fevrier j'avois remis mes manuscrits

à un capitaine qui alloit au Havre, de crainte qu'ils ne se perdissent comme cela étoit arrivé à M. de Jussieu et qu'ils avoient été adressés à M. le Comte de Vergennes qui les recevra, lorsque vous recevrez celle-cy que je vous écris fort à la hate, parceque je crains d'être surpris et de me faire quelque mauvaise affaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps de commerce de Cadix me plaint, mais ces sortes d'évènemens sont ici communs...

M. le vice-consul qui est tout a fait aimable et qui a une charmante famille vouloit m'emmener à la campagne, je n'ai pas voulu sortir de la ville de crainte de m'exposer à quelque insulte.

Je me suis retiré de toutes les maisons, je m'enferme chez moi avant le coucher du soleil et je suis aussi honteux que si je devois être justicié. Cette manière de vivre n'est pas propre à rétablir ma santé. Toutes les fois que j'écris un peu longuement je ne dors plus...

Je n'ai personne à qui me confier. Ces gens ci sont tous accoutumés à vivre sous un gouvernement despotique, ennemis nés de tous les François...

Faites moi l'amitié de remettre cette lettre à M. Roussel et cette autre à Me Dombey.

Rien n'est aussi incertain que la perte des caisses du Roy d'Espagne. On m'écrit de Lima qu'on a réellement jetté en mer les caisses contenant les plantes vivantes, mais les manuscrits, déposés avec les lettres du courier, n'ont sûrement pas été perdus. Tandis qu'on m'amuse ici à ne rien publier jusqu'à l'arrivée de MM. les professeurs Espagnols qui sont restés au Perou par ordre du Roy et que l'on peut y retenir toujours, arrivera le vaisseau le *San Pedro de Alcantara* qui porte ces manus-

cripts (on l'attend tous les jours) et *Ortega publiera, voilà le nœud de l'affaire.*

Il faut avouer que cet homme est habile. Il est bien connu et cependant il mène à son gré et le Ministre et les secrétaires; il a du talent, on ne peut en disconvenir, mais si j'avois seulement un vingtième de sa malice ou que je voulusse me servir de la mienne, je le perdrois à mon tour sans ressources; rien n'est aussi facile. Il faudroit pour cela avoir une âme noire et atroce et je ne puis m'y déterminer. J'aime mieux être sacrifié et n'avoir rien à me reprocher.

Je gage que rien n'a été jeté en mer, à l'exception des plantes vives, qui ne seroient jamais arrivées en bon état à Madrid. Le cap de Horn gèle toutes les plantes des tropiques. Il n'est pas possible de semer les semences du Languedoc au Canigou et qu'elles viennent à bien.

Le mal dans cette histoire est ma détention, les dépenses ou cela va me jetter. Voulez-vous me croire? Si j'avois été le maître de tout donner et que j'eusse tout donné à mon arrivée pour aller tout de suite à Paris, avec mes papiers, on ne l'auroit pas voulu. La preuve en est claire, j'offre de partager ; on me demande davantage. La réponse que j'ai faite et que je devois faire est ce que l'on désiroit; on gagne du tems et on est content.

Adieu mon cher ami! il faut prendre patience pour ne pas devenir fou. Ce que je vous assure, c'est qu'Ortega n'osera pas venir faire le partage lui-même.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens du plus tendre attachement.

Monsieur et très cher ami,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

XLV

Cadix, le 10 may 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je vous envoye la copie d'une lettre[1] que j'écris par ce

---

1. *Copie de la lettre écrite à M. le Comte de Vergennes par Dombey*, le 10 may 1785.

Monseigneur,

M. le Président de la Contractation de Cadix m'a communiqué le 3 du présent mois une lettre de M. de Galvez, ministre des Indes, par laquelle on autorise le premier sur ce qu'il m'a fait arrester prisonnier à Cadix jusqu'à ce que j'eusse obtenu et sollicité de Votre Grandeur la promesse solennelle de ne point publier mon ouvrage ainsi que je l'ai promis (dit la lettre) à M. Ortega jusqu'à l'arrivée en Europe de MM. les professeurs espagnols qui sont restés au Pérou par ordre du roi d'Espagne. J'ai été obligé de laisser passer deux cousiers sans donner part à Votre Grandeur de ce nouvel embarras, à cause de mon indisposition qu'augmentent encore mes chagrins.

Comme on se refuse, Monseigneur, à me communiquer ces ordres par écrit, je me trouve dans le plus grand embarras, je puis sans le vouloir affoiblir ou augmenter la force des termes d'une langue qui n'est pas la mienne et je me trouve, en outre, dépourvu des pièces qui doivent faire ajouter foy à ce que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Grandeur.

Je réponds, Monseigneur, à M. le Président que j'étois prêt à exécuter les ordres de Votre Grandeur.

Lorsque feu M. Turgot me voulût envoyer en Espagne je témoignai à ce seigneur ma répugnance à voyager dans un pays d'inquisition où il est facile de perdre qui l'on veut. Les tracasseries qu'essuya M. de la Condamine m'effrayoient. M. Turgot me dit que l'on m'accorderoit des lettres-patentes du Roy pour me mettre à l'abri de toutes insultes. J'ai en mon pouvoir, Monseigneur, ces lettres-patentes. Arrivés au Pérou[1]...

---

1. Il semble inutile de reproduire ici l'exposé des travaux et des services que Dombey fait ici une fois de plus à l'usage du ministre.

courier à M. le Comte de Vergennes, en conséquence d'un ordre qui m'a été communiqué le 3 may du courant. Je differai de faire part de cet ordre à M. le Comte de Vergennes par le courier du 3 parce que ma santé, qui est très mauvaise et que mes chagrins détériorent plus à chaque instant, ne me le permit pas ce jour-là.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'amitié,

Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obeissant serviteur.

Mon intention, Monseigneur, étoit de garder le silence sur ces choses; la modestie m'en faisoit une obligation. Au lieu de l'accueil que j'espérois reçevoir, l'insulte qu'on me fait m'oblige d'entrer dans ces détails avec Votre Grandeur.

Lorsque M. le professeur Ortega voyagea en France, il y reçut un accueil que l'on devoit à ses talens et à l'envoyé d'un Roy d'Es pagne, il n'éprouva aucune difficulté dans le transport de toutes les curiosités qu'il ramassa en Angleterre, en Hollande et en France pour le Cabinet du Roy d'Espagne.

M. Ortega auquel je fus recommandé me vit avec une jalousie qui est trop ordinaire dans les personnes qui suivent la même carrière; il m'accabla de politesses mais me desservit sourdement. MM. de Jussieu, Thouin, Mme du Gage et autres luy adressèrent leurs lettres que je reçus décachetées.

M. de Galvez qui est un grand ministre et dont je n'ai reçu que des faveurs, ignore, Monseigneur, toutes ces petites tracasseries au sujet desquelles j'avois gardé le silence. Environné d'affaires considérables, ce seigneur s'est reposé sur M. Ortega de l'expédition botanique. Le désir de publier son ouvrage avant le mien seroit une chose louable dans ce sçavant, si par contre coup il ne me faisoit pas souffrir.

Je vois, Monseigneur, ma santé, ma fortune perdues, aussi bien que l'espoir de payer mes créanciers. Réduit au Pérou à 6000 # par an, j'en ai dépensé autant chaque mois. Si je donne au Roy d'Espagne la moitié de ma collection, il seroit juste que l'Espagne payât la moitié des frais. Je vous demande pardon, Monseigneur, d'entrer avec Votre Grandeur dans des détails aussi minutieux, etc.

XLVI

Cadix, le 14 may 1785.

Monsieur et trés cher ami,

J'ai eu l'honneur de vous écrire treize fois depuis mon arrivée à Cadix; si vous avez reçu mes lettres, vous aurez vû toutes les tracasseries que m'a suscité notre ami M. Ortega.

M. de Galvez qui est environné d'affaires trop considérables pour donner attention à la botanique, en chargea M. Ortega dès l'année 1776. Voilà pourquoi je dois disculper ce Ministre de mes souffrances.

Il est à présumer qu'avec sa générosité que je connois, si ce seigneur étoit informé des menées de M. Ortega, il en seroit surpris. Rien n'est aussi poli que M. de Galvez!

Cependant tous les ordres qui m'ont été communiqués sont d'un style si insultant que, si l'on se refuse à me les communiquer d'office, c'est de crainte que je ne les fasse passer en France où on auroit lieu d'être surpris que l'on traite ainsi un homme envoyé seul sans défense, qui s'est toujours occupé dans les forêts ou avec ses malades de qui il n'a jamais rien voulu prendre, qui au contraire a toujours obei à tous les ordres qui luy ont été donnés relativement à des objets étrangers à sa commission, qui a toujours refusé ses déboursés, qui a maintenu les communautés dans l'affaire de Huanuco et qui rapporte des certificats honorables des corps de ville, du Vice-Roy, du visiteur général, des évêques, des présidents, des régents, et du ministre même des Indes qui daigna me faire des remercîments de la part du Roy pour une découverte utile, si utile que le vaisseau le *Sⁿ Pedro*

d'Alcantara ayant été demâté à Talcahuano d'un coup de tonnerre, ce vaisseau fut à Lima pour se donner un mât qui coûta au Roy d'Espagne 30000 p^s qui font 150000 ♰, tandis qu'un autre mât, égal au premier qui fut donné au même vaisseau à Talcahuano ne coûta au Roy que 3000 p^s qui font 15000 ♰. Ce fut cette raison, sans doute, qui engagea M. de Galvez à me faire un honneur dont peu de particuliers jouissent.

Si l'intention de M. Ortega est que l'on me quitte la moitié de mon ouvrage, pourquoi tant tarder? Pourquoi laisser pourrir l'herbier? Le partage pourroit se faire sans attendre la réponse de M. de Vergenne, relativement à la promesse que l'on me demande. Que dira le monde scavant lorsqu'il scaura que l'on ne fait aucun cas de mes représentations pour la conservation de mon travail? Quelle différence de la conduite de notre monarque envers M. le Capitaine Cook et encore dans un tems de guerre[1].

---

1. Le 5 avril 1778, comme on croyait que Cook allait prochainement rentrer en Europe de son troisième voyage entrepris deux ans plus tôt, Sartine rédigeait pour le Roi un mémoire où il rappelait que cette expédition n'avait pour but « que le progrès des connoissances humaines » et intéressait par conséquent toutes les nations. « Il est digne de la magnanimité du Roy, ajoutait-il, de ne pas permettre que le succès en puisse être compromis par les hasards de la guerre » et il proposait à S. M. « d'ordonner à tous les officiers de sa marine ou armateurs particuliers qui pourroient rencontrer le Capitaine Cook de s'abstenir de toutes hostilités envers lui et son bâtiment, de lui laisser continuer librement sa navigation et de le traiter à tous égards comme il est d'usage de traiter les officiers et les navires de nations neutres et amies, en lui faisant connaître cette marque de l'estime du Roi pour sa personne et le prévenant que S. M. attend de lui qu'il s'abstiendra de son côté de tout acte hostile ». Louis XVI approuvait et Sartine adressait à tous les chefs des escadres françaises à la date du 13 avril suivant des instructions conformes (*Arch. Marine.* B[4] 315).

On aura sans doute peine à croire qu'une personne qui leur a été confiée, qui ne leur a jamais rien demandé, qui a toujours constament tout refusé, qui a dépensé près de 200,000 p' en differentes occasions pour démontrer son zèle et son amour pour le Roy d'Espagne, reçoive à son arrivée à Cadix ou il débarqua malade, pour toute récompense *une prison*.

Quoique M. Ortega m'ait traité indignement à Madrid[1] je ne laissai pas que d'entretenir une bonne correspondance avec luy et avec ses élèves auxquels il avoit donné sur mon compte des impressions peu favorables. C'est un grand crime en Espagne que d'être juif et hérétique; par les soins de M. Ortega on me soupçonna de l'un et de l'autre. Au milieu de Paris de telles niaiseries ne sont rien, mais elles sont beaucoup ici.

J'eus le courage d'aller de l'avant. Je me louai toujours de ses élèves dans mes lettres au ministre; je vécus toujours avec eux sous le même couvert, à la même table. Je dirigeai les dessinateurs, je donnai deux exemplaires de toutes les plantes, des minéraux même, mais avec plus d'œconomie.

Il est vray que j'eus le plaisir de respirer un peu au Rio-Jeinero. M. le Vice-Roy du Rio Jeinero, informé du service que j'avois rendu à l'Espagne étant à Huanuco, me fit l'honneur de m'envoyer un *Cavasse* lorsque je debarquai, m'admit dans sa familiarité et m'offrit tous les secours dont je pouvois avoir besoin. Si j'avois été autorisé par le Ministre de France à vous passer directement au Havre mes caissons, j'avois en mon pouvoir de l'exécuter, mais la crainte de me compromettre et de

1. Voy. plus haut, p. 33.

faire croire que j'emportois des trésors, me fit abandonner ces vues.

Cependant, mon cher ami, je vous le repète encore. Je suis bien éloigné de me fâcher contre M. de Galvez dont je reconnois le bon caractère. C'est le sort des grands qui ont de vastes occupations d'être souvent trompés. Voilà ce qui cause aujourd'hui mes chagrins !

Rapellez-vous la bassesse avec laquelle Ortega voulut perdre M. Izquierdo. Si au lieu de rencontrer un seigneur aussi eclairé que M. le C[te] d'Aranda, il eut eu affaire à quelqu'autre moins habile, Izquierdo étoit perdu, et cela pour pouvoir jouir de sa place, qui l'auroit conduit à la survivance de celle de M. d'Avila.

Il auroit sans doute été nécessaire que le Ministre français fut instruit de toutes les sourdes menées de M. Ortega. M. Ortega, disposant de toute la secrétairerie des Indes, a toujours empêché que les certificats envoyés ne parvinssent.

Rien n'est aussi poli en apparence que M. Ortega, il est habile et scavant : recû de beaucoup d'académies, en correspondance avec tout ce qu'il y a de plus considérable en Europe, qui s'adresse à lui pour avoir des curiosités des Indes. Le moyen que j'eusse été écouté et crû ! Je fus obligé de dissimuler les affronts reçus. Ma conduite au Perou et au Chili auroit dû démentir les mauvaises impressions de M. Ortega, mais le mal fut que rien ne pouvoit arriver au Ministre.

On ignore à Paris mes souffrances et les grands sacrifices que j'ai été obligé de faire pour regagner l'Europe. Il est vray qu'arrivé à Cadix je ne m'attendois pas que M. Ortega mettroit le comble à ses méchancetés. Je pourrois me venger, rien n'est aussi facile. Lorsque l'on ne craint pas la mort, qu'à-t-on à risquer ? J'abandonne ce-

pendant tous moyens de vengeance. Je crois qu'il sera mieux puni en l'abandonnant à son mauvais génie.

Monsieur le chevalier de Bourgoing se plaint que les lettres de M. Poirel ne luy parviennent point. Pour ce motif j'ai renoncé à toute correspondance qui ne peut que m'être nuisible, puisque les lettres étant décachetées, je fournis contre moi des moyens plus faciles pour me perdre, tandis que les ministres en France ou mes amis ne peuvent rien opposer, ignorant ma position.

Cependant j'espère que vous aurez reçû des lettres que j'ai envoyées à Bayonne par un courier que je fis le 15 avril dernier. J'en fis un autre le 10 may du présent pour vous faire part de l'ordre qui me fut communiqué le 3 dudit. On veut que je fasse une promesse solennelle de ne rien publier, etc, et l'on veut que ce soit moy qui sollicite cet ordre du ministre. Une proposition semblable est si hors de vraisemblance que je craindrois d'en donner part, si M. Poirel n'étoit appellé à la communication de ces ordres et si luy même n'en faisoit pas part à M. le chevalier de Bourgoing et à M. le Comte de Castries. La raison même de ne vouloir pas informer le ministère françois de ces tracasseries est que, ne me donnant pas ces ordres par écrit, il est clair que l'on peut les soustraire lorsque l'on voudra. Ensuite un ministre ou celuy qui le fait agir peut dire « Dombey est un mauvais esprit » et je me verrois sacrifié. Ce n'a été qu'avec la plus grande répugnance que je vous les ai participés, il a fallu que M. Poirel m'y forcât. Il vaudroit beaucoup mieux que ce fut le vice consul; on ajouteroit plus de foy à ses lettres.

M. le chevalier de Bourgoing d'un autre côté, ne recevant pas de lettres comme il s'en plaint par le courier du

12 du courant ne peut rien faire en ma faveur; moy même je n'ose pas luy écrire.

La chose seroit différente, si l'on me participoit les ordres de la Cour d'Espagne par écrit. J'en enverrois une copie à la Cour de France, sans me permettre aucune réflexion, mais cette satisfaction ne m'est pas permise.

Instruit de l'interception de mes lettres, je vous fis un courrier de Lima au Rio-Jeneiro pour vous donner part de ce que j'avois laissé entre les mains de M. M. les Gardes du trésor royal. Je déposai à Lima la récompense du courier qui, pour aller et venir, avoit près de 3000 lieues à faire. Vous comprenez bien qu'avec une année de mes appointemens et même deux l'on n'exécute pas des choses semblables. Il falloit cependant le faire.

J'attache peut-être trop d'importance à tout cela? Peut-être aurois-je très bien fait de partir de Cadix après l'arrivée du premier courier? Il m'auroit été au moins facile de faire mon voyage avec décence, au lieu qu'à présent, dépourvu d'argent, n'étant recommandé à âme qui vive, je me verray obligé d'abandonner à pied ce pays; c'est le seul parti qui me reste. Lorsque l'on oblige une personne, on continue à luy faire du bien; j'ay toujours été insulté et l'on finira par m'assassiner.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'amitié,

Monsieur et très cher ami,

XLVI

Cadix, le 3 juin 1785.

Monsieur et trés cher ami.

J'écris par ce courier à M. le Comte d'Angiviller pour luy donner part que M. le Président de la Contractation a

l'indécence de ce procédé. Si M. Ortega eut brûlé ce paquet, j'aurois ignoré ce nouveau trait de sa noirceur. Cependant, depuis mon arrivée à Cadix jusqu'aux derniers jours de mars dernier, nous avions entretenu une correspondance polie ensemble. J'ai cinq lettres de luy, il me semble que c'est pour m'insulter et jouir de son triomphe qu'il s'est porté à cette bassesse! Vivant dans un païs ou un soufflet se donne et se reçoit sans conséquence, ce Monsieur s'imagine que je suis né auprès de pareils gens. Rien ne l'auroit cependant sauvé de mon indignation, si j'avois été auprès de luy.

Je vais m'occuper actuellement d'un travail désagréable, mais j'y mettrai toute l'activité et la complaisance possibles. Je ne puis pas vous dire si ce sera moi ou l'Espagne qui ferons embarquer la portion qui doit vous toucher, parce qu'ici tout se traite comme dans une Inquisition et vous jugerez du ridicule, en sachant que le Président luy-même est commissionné pour assister au partage. Un président est un personnage important ici, c'est le premier employ; malheureusement nous nous sommes rencontrés, ce sera pour luy et pour moi des heures désagréables.

Pour faire raccommoder mes caissons et autres frais j'empruntai hier 5000 # dont j'ai payé 400 # d'intérest; si l'on m'eut recommandé à quelqu'un, on auroit pu me dispenser de cette dépense. Mon intention étoit d'attendre que l'on me donnât quelque chose de Paris, mais en tenant ferme j'aurois éternisé l'affaire et les frais seroient toujours retombés sur moy.

J'écrivis à M. le Comte de Vergennes le 15 avril passé, je vous fis tenir, mon cher ami, la copie de la lettre, je n'ai reçu aucune réponse.

Cependant M. le Duc de la Vauguyon qui a bien

voulu m'honorer d'une lettre dont je vous envoye copie [1] m'exhorte, comme vous le verrez, à acquiescer aux volontés du roy d'Espagne.

Je me suis vû obligé d'écrire à M. L'Héritier, j'espère qu'il vous communiquera ma lettre que j'envoyai à

1. *Copie de la lettre de M. le Duc de la Vauguyon à Dombey.* Aranjuez, 31 may 1785.

J'étois déjà instruit avant d'arriver ici, Monsieur, du droit que vous donnent à l'estime et à la considération publique, vos lumière, votre zèle et vos services. Tous les détails relatifs au succès de votre mission, dont M. le chevalier de Bourgoing m'a fait part, n'ont pu qu'ajouter à l'intérêt que vous êtes fait pour inspirer. Je me suis adressé avec empressement à M. de Galvez et je l'ai engagé à vous mettre incessamment en mesure de retourner en France et d'y porter avec vous la portion des richesses botaniques que vous avez recueillies dans l'Amérique méridionale et qui est destinée à étendre la collection du Jardin du Roy. Ce Ministre m'a répondu que le Commissaire Espagnol qu'il avoit chargé de recevoir la portion que le Roy vouloit bien céder au Roy son oncle était parti pour Cadix, et devoit y être rendu présentement, et il m'a ajouté qu'aussitôt que le partage seroit fait, rien ne vous empêcheroit de suivre votre destination, mais il m'a témoigné Monsieur, que vous aviez pris l'engagement de ne faire connoistre ou de ne publier vos découvertes que lorsque les botanistes espagnols pourroient publier les leurs, et il m'a paru qu'il attachoit une grande importance à l'exécution de votre promesse à cet égard. Il m'a même assuré que Sa Majesté Catholique s'étoit expliqué sur ce point et avoit paru désirer que votre ouvrage ne vît pas le jour avant celuy des Espagnols; cependant il me semble par la dernière que vous avez écrite à M. le Chev. de Bourgoing et qu'il m'a communiquée que vous vous proposez de hâter l'impression et la publication des planches que vous avez déjà envoyées à Paris. Je croirois, Monsieur, qu'il conviendroit de la suspendre; si vous preniez ce parti je ne manquerois pas de faire valoir ce témoignage de votre déférence pour le Roy d'Espagne, et je proposerois à votre passage à Madrid, un expédient qui me paroitroit concilier l'empressement très naturel que vous devez avoir de jouir du fruit de vos travaux avec le désir de Sa Majesté Catholique et de son ministre.

Soyez bien persuadé, Monsieur, de la vérité des sentiments de considération avec lesquels je suis très parfaitement, etc.

M. le Duc ouverte en le priant de la faire jeter au courier de Madrid[1].

Je vous envoye la copie, mon cher ami, de la lettre que j'eus l'honneur d'écrire hier à Monsieur l'Ambassadeur; dans le dernier article je déclare en passer par ce qu'il voudra. Je ne tarderai pas à recevoir sa réponse, vous comprendrez par la lecture de la copie de la lettre de M. l'Ambassadeur ce à quoy il m'exhortera. Si M. le Comte de Vergennes ne prévient pas par sa lettre celle de M. l'Ambassadeur je me verray obligé à faire cette promesse tant sollicitée. Il ne manquera plus, pour achever de me poindre, que je soye obligé d'aller à Madrid faire des remercîments des bontés que l'on a eu pour moy.

Il ne me sera pas possible d'arranger les caisses que je vous enverrai comme je le fis au Pérou, nous travaillerons dans un lieu peu commode. Pour les faire recouvrir de peau comme elles le sont, il faudroit les faire remouiller, avoir des cours spacieuses, du soleil et des magasins où les mettre la nuit, séparément de celuy ou nous travaillons. La douane de Cadix, si embarrassée, ne permet pas celà. Cependant l'ordre de la Cour d'Espagne est on ne peut plus positif, mais l'impossibilité n'a pas de loy; je ne négligerai rien cependant pour faire pour le mieux, mais il y a bien de la différence de ma position actuelle à celle du Pérou. Mes embarras sont grands, et les peines m'accablent de tous côtés! Sans le désir que j'ai de vous complaire, de vous faire tenir ce malheureux restant, sans l'espoir incertain de payer mes dettes, j'aurois déjà secoué cet ouvrage, avec d'autant plus de raison que ce que l'on me donnera, si l'on

1. On trouvera cette lettre dans la deuxième partie de cette correspondance.

me le donne, ne sera jamais l'intérêt de ce que j'ai fait.

Le partage de l'herbier sera le plus pénible, par ce que, outre la division égale des espèces, il faut que le facultatif prenne une copie des descriptions. Beaucoup de plantes n'ont que leur nom générique et spécifique. Si l'on demande mon journal, voilà un nouvel embarras; M. le Comte de Vergennes l'a en son pouvoir, je me réjouis au moins de n'avoir pas à le livrer moy-même. Je me propose pour abréger et sortir de ce maudit pays, d'épargner la moitié de la peine au commissionné obligé d'écrire avec des lunettes, j'écrirai moy même la moitié.

Les pierres, les résultats des fouilles des tombeaux ne me retiendront pas si longtemps.

Comme les ordres se succèdent et qu'ils sont tous plus mortifiants les uns que les autres, je ne puis pas vous dire ce qui arrivera dans la suite.

Il ne me reste, mon cher ami, qu'à vous assurer des sentiments distingués d'estime et d'amitié avec lesquels je serai toute ma vie,

Monsieur et cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

J'apprends du commissionné que M. Yzquierdo est encore a Paris et qu'on le soupçonne de vouloir y établir sa résidence. Faites-moy l'amitié de luy faire les miennes.

Tandis que votre cœur honnête s'applaudissoit des démarches faites pour me restituer dans ma patrie, et me procurer qui pût m'aider de ses conseils, M. Ortega à qui je ne suis presque pas connu, avec lequel je n'ai aucune affaire d'intérêt, aiguisoit le poignard qu'il devoit m'enfoncer dans le cœur[1].

1. Quoique violemment excité contre Ortega, Dombey savait se

Je ne sens pas la perte de ma fortune, mais les équivoques et les doutes qu'une trame ourdie à loisir, maitresse chez elle, qui retient et dispose à son gré des lettres envoyées avec bonne foy, a jettés sur ma conduite.

Je me réjouis dans tout ceci d'avoir négligé les moyens de m'enrichir, d'avoir eu des circonstances à leur être utile. Si j'avois eu à recommencer je ne croirois pas devoir faire autrement. Ce qui m'étonne, c'est que lorsque notre Monarque s'occupe luy-même avec empressement du progrès des sciences, un homme vil luy quitte mon travail. Pour ce qui auroit pu m'en revenir je suis déjà consolé, j'ay même fait faire la paire de souliers qui doit me servir de voiture pour sortir d'Espagne.

XLVIII

Cadix, le 21 juin 1785.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

Votre chère lettre[1] que je viens de recevoir le 20 juin avec celle de Me Dombey, et le *Supplementum* de L. que

---

maltriser vis-à-vis ce personnage et le Muséum possède la copie d'un billet, non daté, qu'il lui envoyait peu après l'arrivée de Cüellar et que je reproduis ici :

« Monsieur et trés cher confrère,

J'ai eu l'honneur de recevoir une visite de M. Cuëllar qui est arrivé le 5 du présent à Cadix. Ce M. me remit de votre part un paquet de lettres et votre ouvrage de botanique. Ce cadeau m'est trés précieux pour le cas que je fais de l'auteur et de ses talents. J'espère que bientôt vous voudrés m'enrichir d'un autre et plus considérable et que vous m'avez déjà annoncé.

L'arrivée de M. Cuëllar m'a été très agréable, nous ne tarderons pas à mettre la main à l'œuvre et la fin de ce travail me fera d'autant plus de plaisir qu'il avancera le moment qui doit me procurer l'honneur de vous voir et de vous remercier. »

1. Je n'ai pas retrouvé cette lettre de Thouin, mais on lira dans

m'envoye M. L'Héritier m'a servi d'une grande consolation. Je vois avec plaisir que vous avez eu le bonheur de sortir d'une maladie et d'une affaire malheureuse qui a exposé votre fortune; je me réjouis beaucoup de son heureuse issue.

Vous méritez, mon cher ami, d'être heureux. Si l'honnêteté qui accompagne toutes les vertus ne fixe pas dans votre maison le bonheur et la tranquillité, tous les hunnêtes gens auroient lieu d'être surpris de l'injustice du sort à votre égard et principalement moy, qui ai éprouvé si souvent vos soins et les sollicitudes de la plus générense amitié. Jamais lettre n'est venue plus à propos pour calmer mes inquiétudes qui me devenoient insupportables. Recevez mes remercîmens pour l'intérêt que vous avez voulu prendre pour me tirer d'embarras.

Nous avons commencé le 13 du mois le partage: neuf caissons sont déjà partagés, parmi lesquels deux de plantes du Perou. Les plantes se continueront jusqu'au n° 18 inclusivement, c'est ce qui nous retiendra le plus. Le premier jour du travail j'ai délivré 56 ₶ de platine au commissionné, avec de très belles et riches pierres pour lesquelles j'avois fait de grands sacrifices.

On m'a lu un article des instructions dont le commissionné est porteur. Cet article dit « on demandera à M. Dombey le prix des pierres afin qu'on lui en rembourse le montant ». Je fus embarrassé, mon cher ami, pour donner ma réponse. Je sçais ce que j'ai dépensé à Paris, à Madrid, au Pérou et au Chili. Je puis dire aussi combien me coûte mon séjour à Cadix, voilà ce que me coûtent les choses que je délivre. Je fus donc obligé de

---

le *Recueil de pièces* qui termine le volume celle du 15 juillet qui est la réponse à celle-ci et à la précédente.

répondre que l'ordre de la Cour de France qui m'ordonne de donner la moitié de ma collection ne me parle pas de comptes.

Je ne veux pas dire par là que je ne veux pas les donner ni rien recevoir; je voudrois y être autorisé à donner en deux lignes mes dépenses générales.

Le partage ôte une grande valeur à toute la collection. S'il étoit possible d'acquérir un double de tous les objets, il y auroit moins à perdre, ainsi ma collection ressemble à un ouvrage dont on perdroit un ou deux volumes, le restant n'auroit plus la valeur de la moitié. Faute de conseils et de pouvoir prévoir les choses, je me trouve journellement embarrassé. Cependant il faut bien que je songe à payer mes dettes, je le puis faire avant d'entrer à Paris, si les choses s'accommodent comme je le désire.

Comme MM. les trésorier de Lima ne m'ont compté que 7900 p[s] et M. le Comte de S[t] Xavier 2400 p[s], peut-être croiroit-on que mes dépenses ne se montent qu'à celà. Mon seul encaissement et le transport des caisses de l'intérieur des terres au port m'ont coûté cette somme.

Lorsque vous recevrez, mon cher ami, cette lettre, il y a apparence que M. L'Héritier vous aura communiqué celle que je lui écrivis le 7 de ce mois.

Je vous écrivis le 8 par un vaisseau qui sortit pour Marseille; cette lettre vous parviendra plus tard, lorsque vous la recevrez vous lui expliquerez l'énigme et la position ou je me trouve.

A mesure que je donne, j'encaisse ma portion. Je fais faire des caisses neuves doubles pour les plantes qui se trouvent parfaitement conservées. M. le Président, MM. du Consulat et le commissionné n'avoient jamais rien vu arriver de si bien soigné. Chaque caisson de

plantes en contenoit quatre les uns sur les autres, dont trois intérieurs étoient tous collés, goudronnés. La dernière étoit précintée et recouverte d'un cuir.

Aujourd'hui il ne m'est pas possible de mettre les choses dans le même état, il me faudroit un grand emplacement, du soleil et de l'argent. Ce dernier article me manque aussi bien que le crédit. Depuis le 1er décembre 1784 je n'ai rien touché.

Cependant je prends les précautions les plus nécessaires pour le petit trajet qu'il reste à faire. Je désirerois m'embarquer avec mes caisses; j'écris aujourd'hui à M. le Duc de la Vauguyon pour lui en demander la permission. Cette voye me sera plus agréable que l'autre et moins dispendieuse.

Si par hazard, mon cher ami, on vous remet de gros paquets pour moi, retenez les, je vous prie, jusqu'à mon arrivée. Celuy de M. L'Heritier m'a coûté 458p qui font 114 # 10s ; autrefois je ne faisois pas attention à cette dépense. Les contreseings payent comme toute autre lettre. Depuis mon arrivée à Cadix, y compris quelques petites traductions et copies, j'ai dépensé pour cet objet 400 ps.

J'espère cependant, si l'on me seconde, finir dans le milieu d'aoust; en attendant recevez mes remercîmens et les assurances de mon sincère attachement.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'amitié.

Monsieur et cher ami,

Votre trés humble et très obeissant serviteur.

Je vous prie, mon cher ami de vouloir bien remettre cette lettre à Me Dombey.

XLIX

Cadix, le 4 juillet 1785.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

J'ai reçu votre chère lettre du 10 juin dernier qui m'a servi d'une grande consolation. C'en est une pour moi, que votre amitié active et généreuse ayt bien voulu faire connoitre d'ou provenoient mes chagrins. Cette satisfaction, mon cher ami, doit me suffire, car si vous avez été convaincu que je n'ai aucune faute dans ma disgrâce, me voilà consolé.

Je ne dois pas, mon cher ami, chercher à me venger. Les intérêts de celuy qui me nuit sont liés a ceux de personnes trop puissantes. L'opinion publique, qui ailleurs donne des lois en souveraine, et retient les méchants, n'est pas connue ici : il y a un préjugé contre notre nation qui n'est pas à notre avantage. Il me suffit d'être sorti du Pérou et du Chili avec l'estime générale et de m'y être bien comporté, ce ressouvenir me tiendra lieu de consolation. J'avois bien cru en débarquant à Cadix ne pas essuyer autant de chagrins, autant d'humiliation, mais il les faut souffrir patiemment et de bonne grâce.

Lorsque je vous écrivois du Pérou et du Chili que mes appointemens ne suffisoient pas pour mes domestiques, j'écrivois une vérité. Je n'importunai cependant pas le Ministre de demandes, par ce que je sçavois que l'on ignoroit les dépenses qu'occasionne un voyage de la nature de celuy que j'ai fait. Je dois faire de même au sujet de mon persécuteur : 1° c'est qu'il est difficile de prouver contre lui, 2° c'est qu'il a compromis des personnes puissantes qui ne se rétracteront pas.

D'ailleurs les Grands ont des égards les uns pour les autres, vous en jugerez, mon cher ami, par la copie des lettres que je vous envoye de M. le Cte de Vergennes et de M. l'Ambassadeur[1].

---

1. *Copie de la lettre de M. de Vergennes à Dombey.*

Versailles, le 4 juin 1785.

« J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 10 du mois dernier, j'en envoye une copie à M. le duc de la Vauguyon afin qu'il puisse informer le Ministre Espagnol des vexations que vous éprouvez et solliciter les ordres nécessaires pour les faire cesser. J'espère M. que les demarches de cet ambassadeur ne seront pas infructueuses.

Comme on exige de vous que vous ne donniez rien au public, avant le retour des scavants espagnols que vous avez accompagnés, vous pouvez y souscrire, mais avec la condition que vous aurez la faculté de rendre compte de votre voyage au Roi et à l'Academie ».

Signé Comte de VERGENNES.

Copie de la lettre de M. le Duc de la Vauguyon à Dombey.

Aranjuez, le 28 juin 1785.

J'ai reçu M., les differentes lettres que vous m'avez adressées jusqu'au 21 de ce mois inclusivement. Je vois avec grand plaisir que vous avez déjà commencé de procéder au partage de votre riche collection de concert avec le botaniste espagnol nouvellement arrivé à Cadix. J'espère qu'il sera bientôt achevé et que vous pourrez enfin jouir de votre liberté. Je serai très empressé de faire connoissance avec vous à votre passage à Madrid et de vous renouveler l'assurance des sentimens d'estime et de consideration que votre zèle et vos services m'ont inspirés pour vous et avec lesquels je suis, M., votre, etc...

P. S. — Je suppose que vous avez reçu une lettre de M. le Comte de Vergennes par laquelle ce Ministre vous autorise à prendre l'engagement de ne publier votre ouvrage qu'après le retour en Europe des botanistes espagnols vos collègues qui sont demeurés dans l'Amérique méridionale et de ne rendre compte jusque-là de vos travaux qu'à sa Majesté et à l'Academie des Sciences.

Quant à la proposition qui vous a été faite relativement aux frais de vos recherches, je crois, M., que vous devez la transmettre à M. le Comte de Vergennes et conformer votre réponse aux ordres que vous en recevrez.

...M. l'Ambassadeur à qui je donnai part de ma réponse me renvoye à M. le Cte de Vergennes. Je m'excuse d'écrire à ce seigneur pour un objet qui me concerne uniquement. Après ce qui m'est arrivé, je crois qu'il convient de ne rien prendre, d'autant plus que ce que l'on me donnera sera peut-être peu de chose, ce qui seroit pour moy une nouvelle insulte.

Il convient également que je m'embarque, pour ne pas aller à Madrid. Cette première voye me devient nécessaire; je ne puis pas fournir aux dépenses de terre.

Je puis satisfaire, mon cher ami, au désir du Roy sur la géographie des lieux que j'ai parcourus. J'ai une description de toutes les provinces du Pérou et du Chili, de leurs productions, de leurs mines, du naturel des Indiens, de leurs industries; le nom et le cours des rivières y sont mentionnés, etc. Pour faire un précis seulement de cet ouvrage, j'ai besoin d'un peu de tranquillité, car je suis malade à présent. J'ai la même dissenterie qui pensa m'être funeste avant ma sortie de Lima.

Notre partage va lentement, on ne veut pas qu'il aille vite. Plus je mets d'activité, plus je fais de sacrifices et plus on m'oppose de phlegme.

Ma détention à Cadix achève de me perdre pour toujours. J'ai lieu de me repentir d'y être resté si longtemps, à cause des embarras ou je vais me trouver pour en sortir...

Comme j'allois finir celle cy, M. Jugla m'a fait remettre votre lettre du 14 juin. Lorsque je vous fis passer, mon cher ami, la copie en françois des certificats dont M. le Comte de Vergennes a les originaux, mon intention étoit de vous faire voir la différence de ma conduite avec celle que l'on tient à mon égard, et

rien de plus. Ces mêmes copies avoient été envoyées à M. de Bourgoing en Espagnol et en François et il a bien voulu les communiquer à M. l'Ambassadeur. Elles ont été de même envoyées du Pérou et du Chili par MM. les Vice-Roy et Visiteur-Général à M. de Galvez. Enfin la copie certifiée par tous les notaires de Lima fut envoyée au Ministre des Indes à mon arrivée a Cadix.

Vous comprendrez combien on avoit pris d'avance sur moy par le peu de cas que l'on en a fait. J'ai cependant auprès de M. de Galvez un seigneur qui a été témoin au Pérou de ma conduite. Ce seigneur, par ses grands talents et son désintéressement a joué le plus grand rôle et a rendu les plus grands services à l'Espagne. Mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, le chagrin ou je me trouve me fait manquer, en écrivant, à la prudence, mais non à la vérité. Les efforts que j'ai faits n'ont point été dirigés vers la fortune, mais pour plaire à mes amis. J'ai tâché de faire connoitre mon innocence et je n'ai parlé mal de personne. Jamais je n'ai manqué de faire l'éloge des talents de celuy qui veut me perdre. J'ai toujours loué mes compagnons de voyage dont j'ai eu à me plaindre quelquefois. J'écrivois toujours que ma seule intention étoit de vivre à l'hôpital, après avoir mis entre vos mains mes petites recherches; on m'a envié ce bonheur.

Si l'on eut eu pour moi les égards que l'on doit avoir pour un étranger, pour une personne qui a rendu des services sans rien solliciter, j'aurois été assez heureux, puisqu'il m'étoit facile de payer mes dettes en France qui n'étoient rien. J'avois enregistré lorsque je vous écrivis en 1783, 15000 # ; je ne laissois aucunes dettes après moi.

Cette lettre, mon cher ami, est un brouillon; mon

indisposition ne me permet pas de la mettre au net et d'y effacer les paroles un peu fortes, qu'à un autre instant je ne me serois pas permis d'y laisser. C'est par cette raison d'indisposition que je ne puis pas écrire à MM. Le Monnier, de Jussieu et d'Angivillers pour leur faire mes remercîments. Dans le premier courier, si ma dissenterie me laisse plus libre, je le ferai comme je le dois. Vous sçavez, mon cher ami, que lorsque l'on souffre et du corps et de l'esprit, on n'est propre à rien. Si je me permets de vous écrire de la sorte, c'est que je connois votre amitié et que je sçais qu'elle voudra bien m'excuser. Vous ne sçavez pas, mon cher ami, quel est l'embarras ou je me trouve et jusqu'à quel point je suis humilié !

Que le vaisseau le *S^n Pedro d'Alcantara* ayt jeté ou non les caisses du Roy à la mer, celà devient indifférent, pour le partage. Nous l'attendons dans un mois et alors je serai à la fin de mon ouvrage. Ce que l'on a désiré, c'est de recevoir les manuscrits de MM. les Espagnols et les dessins afin de pouvoir publier avant moy. On n'ignoroit pas mon retour en Europe. Pourquoi a-t-on retenu les Espagnols au Pérou, où on peut les retenir toujours?

M. Poirel n'a reçu qu'une seule lettre de M. le Cte d'Angivillers qui le prévenoit de mon arrivée au Rio-Jenero et le prioit de me favoriser à mon arrivée a Cadix. M. Poirel n'est aucunement autorisé par une lettre semblable, il l'auroit fallu de M. de Calonne. J'écrivis à ce seigneur le 6 may dernier, en luy disant que M. de Mongelas, n'ayant pas sçû mon arrivée, ne m'avoit pas recommandé. Je n'ose pas non plus tirer sur le Trésor Royal afin de ne pas m'attirer de reproches, je suis plus libre en me maintenant à l'aide de mon crédit.

Je vous fais bien mon compliment, mon cher ami, et de ce que votre santé est meilleure et de ce que vous êtes rassuré sur votre fortune. Personne au monde ne mérite mieux d'être caressé d'elle qu'un cœur honnête et vertueux.

J'ai reçu les deux lettres de ma sœur et de mon neveu, auxquelles je ne réponds pas faute de tems.

Adieu, mon cher ami, recevez nos sincères remercîmens et les assurances de l'amitié que vous a vouées pour la vie.

Monsieur et trés cher ami,

Votre trés humble et trés obeissant serviteur.

Je n'écris pas à M. Cavanilles dont je n'ai pas reçu encore l'ouvrage; je sçais cependant qu'il est à Madrid entre les mains de M. Ortega. Peut-être attend-il une occasion pour me le faire parvenir?

J'avois oublié de vous dire que le partage a commencé le 13, nous avons déjà ouvert dix sept caisses. Dans la seconde j'ai donné au Roy d'Espagne 56 livres de platine, une plus grande quantité de mines de Huantacaya, une grosse quantité de vases trouvés dans les tombeaux des Péruviens. Le tout se pèse; je veux dire les choses de valeur. Je suis bien aise que l'ouverture de mes caissons quitte tout doute sur les choses prohibées que l'on auroit pu soupçonner que j'emportois. Une expérience de trois cens ans a fait connoître que ceux qui alloient aux Indes n'y cherchoient que les richesses; je suis peut-être le seul qui en soit revenu pauvre, et le seul qui aye travaillé au bien des pauvres.

L

Cadix, le 19 juillet 1785[1].

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'ai eu l'honneur de recevoir vos trois chères lettres des 10, 14 et 24 juin dernier. Je répondis, mon cher ami, aux deux premières, mais je ne vous envoyai que le brouillon plein de ratures. J'étois malade d'une dissenterie qui continue toujours; je l'attribue aux grandes chaleurs et à mon travail.

Tout ce que vous avez la bonté de m'écrire me console entièrement. Je ne serai cependant véritablement content que quand je serai hors d'Espagne, j'ai pris ce pays en horreur. J'espère que le partage finira le 15 août prochain, je m'embarquerai le lendemain.

J'écris par ce courier à M. l'Ambassadeur pour répondre à deux lettres fort obligeantes que j'ai reçues de ce seigneur. Je luy donne part de mon travail et luy marque mon intention de ne pas passer à Madrid; ce voyage seroit trop dispendieux.

M. le Controlleur Général a eu la bonté de me faire toucher 6000 #, il auroit bien mieux valu pour mes interests de n'être pas retenu à Cadix. Cette somme auroit pu être mieux employée à payer quelques unes de mes dettes. Aujourd'hui elle ne remédie à rien, quoique ce seigneur ait l'honnêteté de me dire dans sa lettre que cette somme est un à compte et que je puis luy en demander davantage. Je prevois que le tems qu'il me reste à vivre à Cadix ne me laissera pas le tems de recevoir

1. On trouvera plus loin une lettre de Thoüin du 5 juillet qui répond à celle que l'on vient de lire.

réponse de Paris, il est vray que je puis tirer pareille somme sur le trésor royal.

Je viens de demander dans un mémoire à M. le President la permission d'embarquer mes caisses restantes du partage, par les premiers vaisseaux qui s'offriront pour le Havre. Ce mémoire vient d'être envoyé à Madrid, il faudra que j'attende la réponse. Si la Cour d'Espagne diffère et que la réponse ne soit pas arrivée, lorsque mon partage se finira, je crois que je ne l'attendrai pas. Il me paroit que j'ai assez attendu, que les choses ont un terme et que ce seroit une bêtise d'augmenter mes dettes. Mon caractère n'est pas de solliciter, et à quoi aboutissent les sollicitations ?

Les méchants ont l'adresse de couvrir leurs noirceurs. Si mon persécuteur avoit été à Paris, j'aurois eu bien de la peine à vous faire connoitre son caractère. Cela été sur la connoissance, que je scavois que vous en aviez, que je me suis toujours reposé. Si cependant je n'avois pas eu un ami connu et honnête, qui a daigné s'intéresser pour moy, dites moy, mon cher ami, que serois-je devenu ? C'est à vos bons offices, à vos sollicitudes que je dois les consolations dont je jouis à présent.

Je n'ai rien à me reprocher avec Ortega. Mes griefs ne sont pas du ressort des tribunaux et la vengeance préméditée et réfléchie n'est pas d'un honnête homme. La conscience qui est un bon juge nous sourit lorsque nous faisons bien ; il faut donc que j'abandonne à ce juge celui qui m'a voulu nuire. Vous ne connaissez pas, mon cher ami, ce pais ; ce n'est pas un mal icy que de nuire à un Français. Au reste des personnes respectables sont compromises, et cela depuis un espace de 8 années, il faudroit pour reconnoitre des torts un effort de vertu

dont peu de personnes sont capables, croyez moi, les bonnes raisons des petits, comme le dit fort bien Sosie, ne font jamais baisser la balance en leur faveur, lorsqu'ils ont affaire à des grands.

Notre partage s'avance. Déjà toutes les plantes sont partagées; pour finir plus promptement j'ai donné toutes les descriptions qui étoient jointes aux plantes. Avant la fin de cette semaine nous entamerons les mines. Cette partie ne pourra pas se partager avec égalité, parce que les échantillons ne sont pas égaux ni de même nature. Il faut procéder par à peu près; ce qui fait perdre la valeur de l'une et l'autre portion.

Je lis avec plaisir, mon cher ami, ce que vous m'écrivez au sujet des scavants voyageurs qui vont accompagner M. de La Peyrouse. Jamais voyage n'a été fait sous de meilleurs auspices, rien n'est plus propre à faire remplir les grandes entreprises que l'accueil gracieux d'un monarque luy même très instruit. Ce fut de cette manière que la nation portugaise poussa ses découvertes si loin sous des rois qui s'occupoient euxmêmes de l'astronomie et de la géographie et qui ne dedaignoient pas de communiquer avec les voyageurs.

J'ai en mon pouvoir de quoi satisfaire notre jeune et auguste monarque..... Aussitôt que j'aurai fini mon partage, je m'occuperai d'un précis que je puis vous faire passer. Il y a à ajouter aux ouvrages de MM. Feuillée, Frésier, La Condamine, Ulloa, Reynal et Robertson. Ce dernier cependant laisse peu à désirer dans la partie historique. Sa modération, ses grandes connaissances, aidées d'une excellente et éloquente diction, rendront son ouvrage immortel.

Les renseignemens que vous demandez, mon cher

ami, pour M. de la Martinière[1] arriveroient trop tard. Vous me dites qu'ils doivent être en rade à Brest le 15 juillet pour partir, et votre dernière lettre ne m'est parvenue que le 18 du même mois. Ainsi je crois qu'à cette heure cette expédition a mis à la voile[2].

J'ai conversé avec des passagers du vaisseau *le Sn Pedro d'Alcantara* qui, à leur arrivée au Chili passèrent las Pampas de Buenos-Ayres et sont actuellement à Cadix. Témoins oculaires, tous m'ont assuré que l'on avoit jeté en mer seulement les plantes vives qui étoient sur le pont et que l'on n'avoit jeté aucun caisson.

Ce même vaisseau est arrivé de nouveau au Chili pour y charger son trésor, avec quatre-vingt personnes attaquées de la petite vérole; cet accident retardera encore l'arrivée de ce vaisseau à Cadix, et par contrecoup ma sortie d'Espagne. Comme je vous l'ai dit plus haut, aussitôt que mon partage sera fini, je m'en vais et n'attends plus rien.

Recevez, mon cher ami, l'assurance de ma vive reconnoissance et croyez moi avec beaucoup d'amitié, etc.

LI

A Gex, le 2 avril 1786.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir : vous m'annoncez vous même votre réception à l'Académie des Sciences. Je vous félicite, mon cher ami, de ce grade

1. La Martinière, docteur en médecine de Montpellier, choisi comme botaniste de l'expédition par A. L. de Jussieu et embarqué sur l'*Astrolabe*.

2. Le départ de La Pérouse eut lieu le 1er août 1785.

honorable, mais en même temps je ne puis m'empêcher de vous dire que vous honorez l'Académie. Jamais élection n'aura fait autant de plaisir au public que la vôtre, par ce qu'aucun académicien ne la méritoit mieux et n'est plus aimé que vous l'êtes.

Prenez garde, mon cher ami, à votre santé, il est bel et bon d'être de l'Académie, mais il importe davantage à vos amis que vous vous portiez bien. Le repos, je l'espère, aura bientôt rétabli votre poitrine et la belle saison y contribuera aussi.

J'arrivai le 31 à Gex, mon désir étoit d'y acheter une petite maison et un jardin. Le luxe (et le numéraire qui s'est beaucoup augmenté) a fait enchérir tout au point que je me vois frustré dans mes espérances. Je désirois faire quelques expériences sur le salpêtre, j'avois crû apercevoir que le salpêtre que l'on rencontre le long de la Mer du Sud ne doit son origine qu'au sel marin marié avec quelques autres substances[1]. Pour établir mes ateliers, il me faut un emplacement et surtout un emplacement qui soit à moi. Il me convenoit de faire construire des hangars afin de préserver mes expériences de la pluie, et les laisser exposées à l'air libre. Je vois que cette saison pourra se passer sans que j'entreprenne rien.

En 1772, j'avois tenté de faire quelques essais sur une plante commune aux Alpes, je croyais que je pourrois en former un indigo.

La lettre que vous a envoyé Ortega est d'un de mes compagnons qui m'écrit de Puzuzu près du fleuve des Amazones. Sa lettre est intéressante.

Présentez, je vous supplie mes respects à votre aimable

---

1. Dombey avait déjà exposé cette doctrine dans le *Journal de Physique*.

famille et dites luy que je suis très sensible à son ressouvenir.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup d'amitié et reconnoissance.

Monsieur et trés cher ami,

Votre très humble et trés obeissant serviteur.

Je vous prie de vouloir bien faire remettre cette lettre à mon frère.

LII

A Lyon, le 8 may 1786.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

Lorsque je recus votre lettre du 10 avril avec votre prospectus sur les prairies, j'étois à la veille de mon depart pour Lyon. Je n'ai pu me fixer à Gex. J'étois moribond lorsque je reçus celle du 27, mais me voilà un peu mieux.

Je vous suis obligé, mon cher ami, du compliment que vous voulez bien me faire, pour le brevet de 6000 # que le Roy a bien voulu m'accorder avec la reversibilité de 3000 # sur mes parents et leurs enfants.

J'ai lu avec bien du plaisir les nouvelles que vous avez bien voulu me communiquer. Vous verrez au plus tôt M. Duchesne, entre les mains de qui j'avois laissé mon herbier; il doit vous consulter pour sçavoir s'il doit le donner à M. Lemonnier. Je vous prie de luy dire que oui : Je l'ai promis à M. Lemonnier et je ne puis me retracter sans malhonnêteté.

J'écris à M. Lemonnier. Je luy annonce l'arrivée pro-

chaine de M. Duchesne a Paris, et je luy dis d'envoyer quelqu'un chez luy pour le demander.

M. L'heritier, qui m'avoit offert de me l'achepter, pourroit en demander la communication à M. Lemonnier qui, je crois, ne la luy refusera pas.

Je suis très sensible au ressouvenir de votre estimable famille à laquelle je vous prie de présenter mes respects.

J'ai l'honneur d'être avec une estime distinguée et beaucoup d'amitié votre ami.

P. S. Je vous prie de vouloir faire remettre l'incluse à mon frère.

LIII

A Tullins, le 29 juin 1786.

Monsieur et très cher ami,

Je viens de reçevoir votre lettre, avec celle que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai recu pareillement celle contresignée Dogny, celle qui contenoit la copie du brevet et toutes vos précédentes, auxquelles je ne répondis pas parce que j'ai toujours été par monts et par vaux.

Je ne suis point établi. Je n'ai pu trouver à Gex, ni à Tullins. J'abandonne ce pais dans quelques jours, après avoir assez bien rétabli ma santé.

Je crains pour M. Le Blond[1], s'il part pour le Pérou.

---

1. Il s'agit ici du voyageur naturaliste Le Blond qui a dirigé plus tard de remarquables explorations en Guyane.

Vous sçavez que M. de la Condamine ne passa au Pérou qu'avéc des compagnons : on m'en a donné ; on en proposa à M. Michaud qui devoit aller au Mexique, ainsi que vous me l'ecrivîtes à Lima. On en donnera à M. Le Blond ; son humeur peu endurante, ne luy permettra pas d'avoir des complaisances pour ceux qui le suivront. Je l'ai connu à Lima. Ses amis étoient inquiets sur son compte et nous le vimes partir avec plaisir, par ce que nous craignions les suites fâcheuses que pouvoient luy attirer ses discours.

J'ai bien eu de la peine à me tirer d'un pais, ou je n'ai fait que du bien, ou j'ai évité de m'enrichir pour ne pas exciter la jalousie.

M. de Galvez sçait que les pais qu'il gouverne sont dans un état de foiblesse si considérable, qu'il craint de les exposer au ridicule des étrangers. Cette foiblesse effectivement est si grande, qu'avec quinze années de moins dans mon âge, je chercherois à me venger de M. de Galvez en repassant dans le Pérou ou dans le Chili pour occasionner cette révolution. Je ne chercherois pas même à m'appuyer de personne en Europe.

Si M. de Galvez étoit éloigné du Ministère, je craindrois moins pour M. Le Blond.

Le *Chuno* du Pérou se fait avec des pommes de terre que l'on laisse macérer entières quinze jours dans une eau courante, en les chargeant de pierres. En les retirant de l'eau, on les écrase et on les laisse sécher.

Le *Chuno* du Chili est fait avec les racines de l'*Astroëmeria lithi*; ces racines se font sécher au soleil et on les pulvérise ; dans l'état de siccité elles se réduisent à peu de chose. Aussi ce dernier Chuno est fort cher, il vaut 15 # la livre, tandis que le bled au Chili ne vaut que

2 ₶ 10 s la charge de mulet. C'est donc une farine de luxe qui ne convient qu'aux personnes riches et qui n'est même que de peu d'utilité. Toutes les découvertes qui ne tendent pas au bien général, je veux dire, à celuy des pauvres, ne sont jamais intéressantes.

La penultième lettre que vous avez eu la bonté de me faire passer est de M. le Régent de l'Audience du Chili. Il me marque qu'il vient de commissionner une personne capable (et que je connois) pour la conduite de la mine de mercure de Coquimbo et que S. M. C. a donné ordre à son Ministre des Indes de faire des remercîmens à ceux qui ont coopéré à cette découverte. Ce régent m'écrit que suivant toutes apparences, elle suppléera à la mine de Guancavelica deteriorée et anéantie par des tremblements de terre.

Recevez, je vous prie, mon cher ami, mes excuses de ma négligence à vous écrire et mes remercîmens de vos bontés à me faire passer mes lettres.

Présentez mes respects à toute votre aimable famille et croyez moi avec toute la reconnoissance et l'amitié possible votre ami, etc.

M. Lemonnier a-t-il pris l'herbier de M. Duchesne?

LIV

A Lyon, le 12 7bre 1786.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'ai reçu toutes vos chères lettres, aussi bien que celles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Les deux dernières sont de mes compagnons de voyage du 12 nov

1785, du fleuve des Amazones[1]. A cette époque ils ignoraient le naufrage du *S[t] Pierre d'Alcantara* et la perte de tout leur ouvrage. M. Ruyz m'annonce avoir perdu dans un incendie occasionné par l'embrasement d'une forêt son linge, ses livres, ses journaux[2], et avoir été obligé de faire cent lieues tout nud jusqu'à Huanuco ou il se trouve très malade et alité. Tout concourt, comme vous voyez, mon cher ami, a rendre inutile nos peines et nos travaux. Ils m'écrivent vouloir revenir en Europe en 1787 ; je doute que le gouvernement leur accorde la permission.

Le jour de mon départ de Paris M. L'héritier me pria de luy envoyer une copie de la promesse que j'avois faite à l'Espagne de ne rien publier. Je n'ai pas cru devoir la luy remettre dans la crainte de compromettre M. le C[te] de Vergennes qui n'auroit pû m'en scavoir gré puisque M. de Galvez s'obstine à ce que l'on ne publie rien. Ses raisons seroient plus fortes que celles de M. L'heritier et par contrecoup il pourroit m'en arriver mal. Je crois qu'il est prudent de céder aux circonstances et de vivre tranquille.

Je vous fais mes remercîmens, mon cher ami, des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de l'expedition de M. le Chev[r] de la Peyrouse, aucune relâche ne pouvoit leur être plus favorable que celle de

1. Une de ces deux lettres a été publiée par M. Hidalgo (*loc. cit.*, p. 363-365).

2. « Con la fatal desgracia, écrit Ruiz de Huanuco, de haverseme quemado mis Libros de descripciones, Diarios, Prensas, Papel, Libros, Tiendos de Campaña, toda mi ropa, equipage y comestibles del campañero d[n] José Pavon y miss y todo lo trabajado en dos Meses en las mentañas de Cuchero, a causa del Incendio de un Rozo. Le estado enfermo un mas exterminos de perder la vida hasta ahora no he podido salir de casa por hallar me sumamente debil » (H. Ruiz, *loc. cit.*, p. 363-364).

la Concepcion. Cependant s'ils ont été obligés de se radouber dans ce port, je crains que le radoub ne leur soit pas profitable parce que le bois n'y est pas d'une bonne qualité. Il est vray que, à Lima, ils auroient beaucoup dépensé.

Ils auront connu un peuple aimable et recû du gouverneur D^n Ambrosio Hygins toutes sortes d'amitiés et de secours.

L'on me marque du fleuve des Amazones que le *cauchuc*[1] ou *gomme élastique* est *dioique tetrandra.*

Je vous prie, Monsieur et cher ami, de présenter mes respects à mesdames vos sœurs et frères et de me croire pour toute la vie votre ami.

Je vous prie de faire passer les incluses à leurs adresses.

LV

A Lyon, le 16 8bre 1786.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du 12 8bre et toutes les incluses dont je vous fais mes remerciments. Je prie mon frère de vouloir bien vous payer vos déboursés.

Le voyage de M. L'heritier à Londres m'inquiète ; je soupçonne qu'il aura porté un exemplaire de mes plantes en Angleterre. Lorsqu'il arrivera, faites moi l'amitié, s'il vous plaît de vous en informer et de m'en donner avis. S'il vous avoue le fait, je suis décidé à abandonner le Royaume pour me soustraire aux poursuites que ne manquera pas de faire M. de Galvez. Nous vivons dans un

1. Caoutchouc.

siècle ou le plus faible est toujours vendu au plus fort. Quoique je n'aye rien à me reprocher, je prendrai plutôt ce parti que de rester en butte aux coups d'un homme dont je reconnois pleinement la scélératesse [1].

Présentez, je vous prie, mes respects à votre famille et croyez moi pour la vie votre ami.

LVI

A Lyon, le 15 Xbre 1786.

Mon cher ami,

J'ay recu votre lettre du 17 9bre passé avec les deux incluses venant d'Espagne, je vous en fais mes remercîmens.

Depuis j'ai eu par la voye de Marseille un pacquet de mes compagnons de voyage, datté du fleuve des Amazonnes. Ils ont eu la complaisance de me dédier un genre nouveau [2]. C'est un des plus grands arbres des forets du Marañon, dont ils ont découvert deux espèces.

Je vous en envoye les desseins, avec le squelette d'une espèce, je n'ai pas recû l'autre. Je vous envoie aussi la description originale de la main de M. Pavon.

Il m'a également envoyé un petit échantillon d'un arbre que les Indiens appellent *yamich* vers le Marañon, et dans la langue générale du Perou *cauchu* [3]. Il me marque avoir

1. C'est toujours d'Ortega qu'il est question.

2. Le genre qui porte définitivement le nom de Dombey, a été établi, dans les malvacées, par Cavanilles (3e *dissertation*); ce genre *Dombeya* renferme 80 espèces de Commerson, plus le *Penta petes phœnicea* de Linné ; Jussieu l'a complètement adopté. Voir sur la question outre la 3e dissertation de Cavanilles et le *Genera* de Jussieu, deux articles de Ventenat dans le *Magasin encyclopédique* (1re année, t. I, p. 324, 1895; 3e année, t. I, p. 158, 1797).

3. Caoutchouc.

rencontré deux especes de cet arbre dont le premier s'appelle *yamich*, et le second *puyamich*; tous les deux donnent une gomme élastique, et ils croyent que c'est la veritable gomme élastique du Pérou[1].

Je me rappelle avoir vû cet arbre dans les forêts du fleuve des Amazonnes; je n'en rencontrai que l'individu femelle. Vous le trouverez dans mes plantes du Pérou parmi les inconnues. Les échantillons en sont plus beaux que celuy que je vous envoye, il vous sera facile de le reconnoitre.

M. Pavon me marque que des semences des deux especes de *Dombeyas* les Indiens extrayent une huile épaisse, dont ils font un suif, mais qui est différent du *Croton cebiferum L.* Il n'y a effectivement qu'à jetter les yeux sur les semences pour le voir.

Je vous prie de ne pas nommer à personne, surtout à M. l'abbé de Cavanilles, la complaisance de mes compagnons de voyage. Quoiqu'ils soient sacrifiés, comme je l'ai été, cependant leur sort deviendrait pire si l'on savoit qu'ils m'ont fait passer des dessins et des plantes. Ils m'écrivent qu'ils sont fatigués et qu'ils se proposent de revenir en Europe, mais les pauvres infortunés ignorent que le ministre des Indes craint leur présence à Madrid; pour cette raison on n'acquiescera pas à leur demande.

Marquez moi l'arrivé de M. L'héritier, et sçachez, mon cher ami, s'il auroit fait publier quelques unes de mes plantes; assurément il m'auroit rendu un mauvais service.

Je vous prie de présenter mes respects a M^{es} vos sœurs et à toute votre famille.

---

1. En note et au crayon : « C'est un genre de la famille des euphorbes. Voyez à l'*hevea* et au *jatropha*. »

Je suis, avec des sentiments d'estime et d'amitiés, Monsieur et très cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LVII

A Lyon, le 15 janvier 1787[1].

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'ai reçû votre chère lettre du 26 X^{bre} dernier avec celle de mon frère qui y étoit incluse. Je vous en fais mes remercîmens, aussi bien que des vœux obligeans que vous daignez faire pour mon bonheur.

Conservez, mon cher ami, les plantes et les dessins que je vous ai envoyés et augmentez en votre herbier. Je puis même vous en envoyer deux exemplaires qui me restent, si vous voulez en gratifier quelques-uns de vos amis.

Dans une lettre que je viens de reçevoir de Lima, on m'annonce une caisse que me destine mon ami Pavon. Elle contient des graines, et de l'extrait de quinquina; lorsqu'elle arrivera, si elle arrive, je vous la ferai passer.

Pour pouvoir faire venir des semences, il faudroit avoir l'agrément de M. le Ministre des Indes, D^{n} José de Galvez : les graines luy seroient directement adressées à Madrid, et en contresignant la lettre *de parte del Rey*, elle pourroit être admise au courier d'Espagne. D'une autre manière il n'est pas licite de rien mettre dans les lettres de particulier à particulier. Si vous pouviez par

---

1. Copiée au laboratoire de botanique, dans la collection d'autographes de cet établissement.
Don de M. Hérincq.

le moyen de l'ambassadeur d'Espagne avoir cet agrément, je me charge d'écrire à mes compagnons de voyage par ce qu'ils resteront au Pérou, aussi longtems que le Ministre D[n] Joseph de Galvez sera en place.

Recevez, mon cher ami, mes complimens de bonne année et les vœux que je fais pour votre conservation, votre prospérité et celle de votre aimable famille, à laquelle je présente mes respects. Croyez moi avec beaucoup d'amitié.

Votre ami.

Je vous prie de bien vouloir faire remettre l'incluse à mon frère.

LVIII

A Lyon, le 10 aoust 1787.

Dombey souhaite le bonjour à Monsieur Thoüin et le prie de vouloir faire tenir cette lettre à son frère; il ignore s'il est encore à Paris ou à Etioles.

M. Lh'éritier aura beau jeu pour faire dessiner, graver et publier les plantes du Pérou; *M. de Galvèz, le ministre des Indes, vient de mourir.*

Mes respects, s. v. p. à MM. vos sœurs et frères.

LIX

A Lyon, le 13 X[bre] 1787[1].

Monsieur et très cher ami,

La lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser à Lyon, est un avis d'une caisse d'extrait de quinquina et

1. La réponse à cette lettre est en partie imprimée plus loin.

de plantes médicinales que m'envoye du Pérou mon ami et compagnon de voyage M. Pavon. Cette caisse est à la diligence de Rouën. Si vous voulez, mon cher ami, envoyez la retirer et payer 22 # 12s pour les frais de fret de Cadix à Rouen, je vous serai obligé.

Je vous envoye 30 # pour acquitter le tout et, s'il faut davantage, je vous le rembourserai lorsque vous me direz combien.

Vous ouvrirez, mon cher ami, la petite caisse et vous ferez votre profit des graines pour votre jardin et des plantes pour votre herbier. Quant au reste, vous voudrez, bien m'en envoyer une petite note et je vous prierai ensuite d'en disposer.

Je vous prie d'agréer les vœux sincères que je fais au Seigneur, dans le renouvellement de cette année, pour votre santé et votre prospérité, aussi bien que pour celle de votre aimable famille que j'embrasse de tout mon cœur.

Dites moi si M. L'héritier est de retour de son voyage.

J'ai l'honneur d'être avec amitié,

Monsieur et très cher ami,
Votre très humble et trés obeissant serviteur.

LX

Lyon, le 3 janvier 1788.

MONSIEUR ET TRÉS CHER AMI,

Je vois par la note que vous avez eu l'amitié de m'envoyer du contenu de la petite caisse, qu'il peut y avoir quelques petits paquets pour Dn Sebastian de Zumaran et Dn Juan Segalas. Je vois aussi que les lettres qui

devoient m'apprendre à qui je devrois remettre ce qui ne m'est pas destiné, ne me sont pas parvenues. En conséquence pour ne pas manquer à ce que je dois à mon ami Pavon, ny aux personnes qui vraisemblablement ont reçu des lettres d'avis à Cadix, j'écris par le même courrier à D^{n} Sebastian Zumaran et à D^{n} Juan Segalas pour qu'ils m'avertissent s'ils ont connoissance de ce qui est à leur adresse dans la petite caisse. Ensuite de leurs réponses, j'en disposerai en votre faveur, ou je vous prierai de le leur faire tenir à Cadix par la voye de Marseille ou du Havre. La réponse de ces MM. tardera deux mois.

Vous pouvez cependant, mon cher ami, disposer dès à présent du n° 3 ou il est écrit *para mi amigo M. Dombey. Joseph Pavon*. Si ce n° contient de l'extrait de quinquina, comme vous le soupconnez, faites en votre profit et remettez-en un peu à M. de Malesherbes; celà vous procurera l'occasion de me rappeler à son souvenir. Vous pourriez en même temps lui parler du retranchement de ma pension, et d'après ce qu'il vous dira, je luy enverrai un mémoire[1]. Je viens d'écrire à mon frère qui demeure à Etioles; je luy dis de vous voir et d'aller voir M. de Malesherbes, parce que si ma pension se trouve retranchée d'un tiers, il me sera difficile de lui faire autant de bien que je désire.

Il paroit que le n° 4, que vous me dites contenir de l'extrait de quinquina, est destiné pour D^{n} Juan Segalas; nous attendrons sa réponse pour en disposer aussi bien que du n° 1 et 5.

Le n° 6 m'appartient; il est intitulé *Nozarde Carpunija*: les paroles espagnoles signifient; *propres à guérir les indigestions et fortifier l'estomac*. Nous avions cru que c'é-

1. Voyez plus loin aux *Pièces relatives à la mission*.

toit un *piper*, lorsque nous étions au fleuve des Amazones; depuis je me suis assuré que c'est une *cecropeja*. Le tronc de l'arbre est creux comme le bambou et lorsqu'on lui applique la hache, il en sort un torrent d'eau propre à désaltérer plusieurs voyageurs.

Vous ferez donc, mon cher ami, votre profit de ce paquet aussi bien que du n° 7 contenant 28 petits sachets de graines, il me parôit que le n° 2 ne doit pas vous appartenir et qu'il est destiné à Dn Juan Segalas. Le n° 8 vous appartient. *Hongo de matta*, veut dire champignon en assemblage, excellent remède pour les flux de sang, appliqué en poudre ou en décoction.

Le n° 10 contient dix paquets d'une racine ou d'un bois couleur de garance, liés comme en petits fagots, ou se trouve l'étiquette *Raiz de Rantaguia*, excellent remède contre les flux et vomissemens de sang, en poudre ou en décoction, à la dose de 2 ou 3 racines, et pour fortifier les dents. J'ignore ce que c'est, mais vous en ferez votre profit.

Il paroît que nous devons attendre la réponse de Cadix pour disposer des 2 premiers nos, aussi bien que du 4e et 5e; pour tous les autres ils sont à vous.

Je ne m'étois pas trompé sur le voyage de M. L'héritier. Je suis charmé de ce qu'il a exécuté. Il est heureux cependant pour moi, que MM. de Vergennes et de Galvès soient morts, car à la publication de l'ouvrage de M. L'héritier on auroit sonné le tocsin sur moi et soyez assuré que j'aurois été obligé de m'expatrier pour éviter le courroux de M. de Galvès.

Malheureusement des raisons de famille et d'intérêt font que l'on ne refuse rien à l'Espagne. C'est cependant une puissance si foible qu'elle n'est pas plus à ménager qu'un simple prince d'Italie.

C'est la connoissance que j'avois de cette faiblesse et du soulèvement du Pérou, qui avoit obligé M. de Galvès à avoir l'œil sur moi. Pour M. le C[te] d'Aranda, c'est un honnête homme qui a été obligé, comme ambassadeur, d'exécuter les ordres de sa cour en rougissant.

Je crois qu'il n'y aura aucun inconvénient pour M. L'héritier. Nous avons encore le gros Ortega qui fera son possible pour le traverser.

Je désire bien sincèrement que M. Le Blond réussisse dans son voyage, ce seroit une chose bien intéressante pour la France et pour l'Europe, s'il découvroit un spécifique que l'Espagne nous vend très cher et que nous pourrions donner a cent pour cent meilleur marché à cause de la proximité des lieux. Je vous prie, mon cher ami, de me rappeller à son ressouvenir, lorsque vous lui écrirez.

Je suis sensible au ressouvenir de votre aimable famille, à laquelle je vous prie de présenter mes respects, et de me croire,

Votre trés humble et trés obéissant serviteur.

LETTRES[1]

A

JUSSIEU, SÉGUIER, LAVOISIER, L'HÉRITIER, NECKER, CALONNE, ANGEVILLER, LA VAUGUYON, ETC.

1776-1786

LXI

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Paris, le 7 octobre 1776.

MONSIEUR,

J'aurois désiré avant mon départ avoir le plaisir de vous embrasser. J'aurois bien voulu pouvoir vous remercier de toutes les bontés que vous avez eu pour moi. Quoique mes passeports d'Espagne ne soient pas arrivés, je me suis cependant mis en route, à la persuasion de

---

1. Un certain nombre de ces lettres, celles en particulier que Dombey écrivait à Antoine-Laurent de Jussieu, ressemblent fort à sa correspondance avec André Thouin, que je viens de reproduire intégralement. Aussi n'ai-je donné que les parties de ces lettres qui ne doublent point celles que l'on vient de lire.

Les lettres à Jussieu sont, comme celles de Thouin, presque toutes conservées à la Bibliothèque du Muséum; j'ai retrouvé les autres dans divers dépôts d'archives ou bibliothèques, dont le nom a été soigneusement indiqué au bas de chaque pièce.

M. de Jussieu, votre oncle et à celle de M. Yzquierdo, notre aimable Espagnol. Si M. le marquis de Condorcet reçoit des passeports, je le prie de me les envoyer à Madrid...

Je me suis refusé à tout accommodement pour mes dettes de jeune homme. J'ai promis de faire passer des fonds, si j'en amasse. Il ne seroit pas juste que ce que le Roy veut bien me donner fût employé à payer des fredaines.

Je ne rêve plus que Cordillières. Si mes vœux sont exaucés, j'espère bientôt vous faire des envoys et voir fructifier dans votre jardin quelques plantes du Pérou. En attendant, je me recommande à vous, comme à ma divinité tutélaire, et dans sept à huit années, j'espère venir vous embrasser et vous faire part de toutes les belles choses que le Pérou doit nécessairement offrir.

M. Duluc[1] m'a donné toutes les lettres de recommandation et de crédit pour que mon voyage ne manquât pas. Je vous prie, Monsieur, de vouloir l'en remercier ; votre connoissance n'a pas peu contribué à toutes les bontés de ceux qui se sont intéressés à moy.

J'ai l'honneur d'être avec l'amitié la plus vive et toute la reconnoissance possible, Monsieur, votre, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXII

AU MÊME

A Madrid, le 11 nov. 1776.

Monsieur,

Je suis arrivé très heureusement à Madrid le cinq de

1. Voy. plus haut p. 6, n. 1.

ce mois[1]. Mon premier soin a été de présenter mes lettres de recommandation à M. le Marquis d'Ossun, qui m'a reçu avec bonté. Ce seigneur m'a témoigné sa surprise de ce que l'on ne l'avoit nullement instruit de mon voyage[2]...

Je vous prie, Monsieur, de me servir de vos bons offices auprès du nouveau Controlleur-Général, M. Taboureau[3], de présenter mes respects à MM. vos oncles, mes amitiés à M. votre frère, et de vouloir me croire bien reconnoissant de toutes les bontés que vous avez eues pour moy dans mon séjour à Paris.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXIII

A VERGENNES

A Madrid, le 13 décembre 1776.

Monseigneur,

Vous voulutes bien me donner une lettre de recom-

---

1. Il avait fait à pied en herborisant ce voyage de près de cinq semaines (voy. plus haut, p. 5, 143, 157).

2. Voy. plus haut, p. 6. — Les passages omis dans cette lettre et dans les suivantes, répètent avec des variantes des choses déjà connues par la correspondance avec Thouin ci-dessus imprimée *in-extenso.*

3. On a vu (p. 14, n. 1) que Taboureau des Réaux avait succédé à Clugny; il avait été nommé contrôleur général, avec Necker, comme directeur du Trésor (21 octobre 1776). Dombey s'était empressé de lui en adresser ses félicitations et Taboureau lui avait répondu le billet que voici, daté du 26 novembre :

« Je vous fais, Monsieur, mes remerciemens de votre compliment sur la marque de confiance dont le Roy m'a honoré. C'est un témoignage de votre attention auquel je suis très sensible.

« L'objet du voyage que vous avez entrepris est trop utile aux Sciences pour que vous n'ayez pas lieu de compter sur la protection du Gouvernement. » (*Bibl. du Muséum.*)

mandation pour M. le marquis d'Ossun, ambassadeur auprès de S. M. C. Ce seigneur a eu égard à votre recommandation, et m'a fait l'accueil le plus favorable.

J'ose prendre la liberté, Monseigneur, de vouloir mettre le comble à vos bontés, en m'accordant votre protection pour le voyage que je vais faire au Pérou, dont le but est le progrès de l'histoire naturelle.

J'ai l'honneur, etc.

(*Aff. Étr. Espagne, Correspondance*; t. 582, f° 382.)

LXIV

AU COMTE D'ANGEVILLER

A Madrid, le 2 janvier 1777.

MONSIEUR,

Le Roy a bien voulu me nommer pour faire un voyage au Pérou dont le but est le progrès de la botanique. L'intérêt que vous prenez aux sciences comme sçavant me fait espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'accorder votre protection, et me permettre de vous faire des envois d'histoire naturelle, d'un pays ou l'or et l'argent ne sont pas les productions les plus précieuses. Si vous daignez, Monsieur, agréer mes offres, je me croirai bien dédommagé de toutes les peines d'un aussi grand voyage.

J'ai l'honneur d'être avec respect, votre, etc.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir faire remettre à M. de Jussieu le jeune la lettre cy incluse [1].

(*Arch. Nat.*)

1. D'Angeviller, qui s'occupait un peu de minéralogie, était de l'Académie des sciences.

LXV

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Madrid, le 2 janvier 1777[1].

MONSIEUR ET CHER PROFESSEUR,

Mon séjour à Madrid commence à m'allarmer. Je dépense dans cette ville l'argent que j'emploirois plus utilement à Cadix, ou au Pérou. La saison du départ des vaisseaux est passée, ce qui me fait craindre de ne partir qu'au printemps prochain. Alors je serai épuisé, et je ferai mon voyage avec moins d'agrémens que si je fus[se] parti tout de suite.

Les deux dessinateurs qui doivent m'accompagner ne sont pas encore nommés[2].

Lorsque j'eus remis, à l'Escurial, à M. le marquis d'Ossun la lettre de recommandation que m'avoit donnée à Paris M. le comte de Vergennes, M. le marquis d'Ossun la communiqua à M. de Galvès, ministre des Indes. Ce dernier fixa la pension annuelle des quatre Espagnols à 20000#; il promit de donner des ordres aux Vice-Roy et Gouverneurs pour leur fournir en cas de maladie, ou d'autre évènement, les sommes qu'ils jugeroient leur être nécessaires. Le Gouvernement devoit fournir les papiers, les livres et l'argent pour les frais du voyage de Madrid à Cadix. Comme chef de la compagnie, M. de Galvès, qui a resté dix ans au Mexique, observa à M. le marquis d'Ossun qu'avec 1000 écus je ne pouvois pas vivre au Pérou. M. le marquis d'Ossun écrivit à M. le comte de Vergenne les intentions de M. de Galvès.

---

1. « Répondu le 20 février 1777 », écrit Jussieu.
2. On sait déjà que ce furent Joseph Brunette et Isidro Galvèz.

Je vous envoye, Monsieur, la réponse de M. Taboureau[1] avec les copies des lettres que m'a fait l'honneur de m'écrire M. le marquis d'Ossun[2], pour ma justification auprès de mes amis en cas d'évènement, par ce que j'ignore encore si M. de Galvès à qui l'on doit communiquer les réponses de M. Taboureau, voudra me permettre

---

1. *Copie de la lettre de M. Taboureau des Réaux à M. le Comte de Vergennes.*

De Paris, le 13 décembre 1776.

J'ai reçû, Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 3 et 8 de ce mois, ainsi que les copies qui y étoient jointes de celle de M. le Marquis d'Ossun relativement au voyage que le S[r] Dombey médecin de la faculté de Montpellier doit faire dans l'Amérique méridionale.

Les appointemens, Monsieur, de M. Dombey ont été fixés par un bon du roy du 14 juillet dernier à 3000 # par an ainsi que cela avoit été proposé par M. de Jussieu. M. de Clugny lui en a fait payer la première année d'avance afin de lui procurer les fonds dont il exposoit avoir besoin avant son départ et il touchera la même somme chaque année avec la plus grande exactitude. Il a reçu de plus une somme de 800 # pour les dépenses que son séjour à Paris luy avoit occasionnées. La décision du roy ne prononce sur aucun autre sujet. J'ai cru, Monsieur, devoir vous informer de ce détail pour vous mettre à portée de répondre à M. le Marquis d'Ossun.

2. *Copie de la lettre de M. le Marquis d'Ossun à Dombey.*

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous remettre cy-joint une Copie de la réponse de M. Taboureau, Controlleur Général des finances, concernant votre traitement pécuniaire. Vous y verrez que ce Ministre n'a pas eu égard à mes observations et à mes insinuations, et que Sa Majesté ne vous accorde en tout et pour tout que 3000 # par an. Vous verrez aussi que je ne suis pas authorisé à vous faire des avances. Il me semble que vous auriez du ne pas entreprendre le voyage du Pérou sans être sur que la Cour vous fourniroit des moyens suffisans pour subvenir aux frais indispensables auxquels vous êtes et vous serez exposé. Je vous conseille d'en écrire sans délais à vos protecteurs, car vous comprendrez aisément que je n'ai plus rien à dire, ny à faire à cet égard.

Signé : D'OSSUN. *A Madrid*, le 1[er] janvier 1777.

de passer à Bonnes Ayres, ainsi que il le désiroit pour de là me rendre par terre à Lima.

Tous ces petits contretems ne m'effrayent point, je partirai toujours à moins que l'on ne s'y oppose formellement, et je vendrai jusqu'à ma dernière chemise pour ne pas faire un voyage qui ne se représenteroit peut-être plus.

Agréez, je vous prie, Monsieur, les vœux sincères que je fais au ciel pour votre conservation, et celle de messieurs vos oncles, à qui je vous prie, de les faire agréer, et soyez persuadés de la vive reconnoissance avec laquelle je seray toute ma vie, Monsieur et cher professeur, votre, etc.

Mes amitiés, je vous prie, à monsieur votre frère et à M. l'abbé Teyssier, à qui je souhaite une bonne année.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXVI

A SÉGUIER

A Madrid, le 27 février 1777.

MONSIEUR,

Vous voulûtes bien m'honorer de vos conseils dans un voyage que je fis aux Pyrénées[1] avec notre ami

---

1. C'est à cette occasion que Dombey avait écrit la lettre que voici, conservée, comme les deux autres (nos LXVI et LXVIII), dans les papiers de Séguier à la Bibliothèque de Nîmes. J'en dois les copies à l'amabilité de M. Galien Mingaud, conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle de la même ville.

A Montpellier, le 16 juin 1768.

Monsieur,

Je vous remercie des bons avis que vous avez bien voulu me

suivis et je ne négligerai rien pour rendre mon voyage et celuy de MM. les Espagnols le plus intéressant. Je ferai mes envoys directement au Ministre des Indes. Tout sera partagé de manière à n'exciter aucune jalousie. Une caisse ne contiendra pas plus qu'une autre, et le Ministre d'Espagne sera le maître de faire le choix qu'il luy plaira et de remettre à M. le marquis d'Ossun celles qu'il ne voudra pas. M. le marquis d'Ossun avisera ensuite aux moyens les plus propres à vous faire parvenir ce qui sera destiné pour la France.

M. Ortega à qui j'ai fait vos compliments et qui me charge de vous faire les siens, n'a point reçu votre lettre, celle de remercimens à l'Académie, ni le pacquet qui m'étoit destiné. Je vous prie de faire des démarches auprès de M. l'ambassadeur d'Espagne et de savoir s'il seroit resté à Paris, comme M. Ortega m'a dit que cela pourroit être; dans ce cas il me parviendroit par la voye de M. de Vergennes. Je suis très sensible, et on ne peut plus flatté du ressouvenir de M. votre oncle et de M. votre frère. Je n'oublierai jamais les bontés de toute votre respectable famille, et le ressouvenir de ce que je vous dois est le plus sûr garant de mon ardeur au travail.

Je vous prie de leur présenter mes respects.

Me Dugage est vraiment un prodige. Ses aimables qualités et ses connoissances peu communes la rendent très chère à tous ceux qui ont le bonheur de la connaître, elle sera citée comme un modèle à la postérité. Je suis bien charmé du départ de M. Thierry[1]. Il vous a, Monsieur, comme moy, l'obligation de faire un très beau voyage. Vous ne devez point nous envier ce bonheur; c'est à

1. Nicolas-Joseph Thiéry de Menonville se rendait au Mexique (voy. plus haut p. 34, n. 1).

nous à vous éviter la peine, et à vous, Monsieur, à jouir des honneurs attachés à la célébrité si bien méritée dont jouit votre nom. C'est en vous imitant que nous pourrons atteindre au premier rameau d'un grand arbre dont vous occupez le sommet.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus vive reconnoissance, et l'estime la plus distinguée, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXVIII

A SÉGUIER

A Madrid, le 20 avril 1777.

MONSIEUR,

Recevez, je vous supplie, mes sincères remercimens pour les instructions et les avis que vous avez daigné me donner[1]. Je ferai une étude suivie de tous vos articles et ne négligerai rien pour les mettre à exécution. Par ce moyen je tirerai un bon parti de l'heureuse circonstance ou je me trouve. Je dis heureuse, parce qu'avec le goût pour la botanique, il n'y a rien d'aussi heureux pour moy que de pouvoir parcourir une province aussi riche et aussi neuve que le Pérou, les Cordillières et vous offrir ensuite les semences les plus rares. M. Ortega, entre les mains de qui tous mes envois seront remis, vous fera passer sûrement les paquets que je vous destinerai, Monsieur.

Cet homme célèbre, qui aime et protège les sciences, joüit dans Madrid de la considération la mieux méritée, il me charge de vous assurer de ses respects et de vous

1. Il s'agit des *Instructions* envoyées par Séguier pour le voyage et que l'on trouvera plus loin parmi les *Pièces relatives à la mission*.

faire parvenir par la voye de MM. les frères Bartelemi quelques graines avec promesse de vous en faire passer d'autres. Il seroit très enchanté que cette circonstance pût le lier de correspondances avec vous, Monsieur, qu'il aime et honore depuis sa tendre enfance.

Je viens de recevoir des lettres patentes du Roy d'Espagne par lesquelles il m'est permis de voyager au Pérou pour l'histoire naturelle et l'embellissement de son cabinet d'histoire naturelle. Ce monarque me fait accompagner par deux jeunes botanistes espagnols et deux dessinateurs de la même nation; ce qui me fait croire que nous tirerons un grand avantage de notre voyage.

Vous imiter, Monsieur, va être doresenavant ma plus grande envie. Je vous supplie de vouloir me conserver dans votre ressouvenir et me croire avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. de Nîmes.*)

LXIX

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Madrid, le 25 avril 1777.

MONSIEUR ET CHER PROFESSEUR,

Nous avons reçu le 17 de ce mois à la secretairerie des Indes, mes compagnons de voyage et moy, des brevets qui nous permettent de voyager au Pérou pour l'étude de la botanique et pour l'embellissement des cabinets d'histoire naturelle d'Espagne et de France. Ces brevets autorisent M. le Vice-Roy du Pérou à nous compter à Lima les appointemens que les Cours respectives veulent bien nous accorder; 10000 # à chacun de mes compa-

gnons de voyage pour nourriture et frais extraordinaires, 2000 écus pour moy qui seront remboursés à l'Espagne par la Cour de France[1]. MM. les botanistes espagnols jouissent du titre de *professeurs*, et moy, de celuy de *Médecin-botaniste*, et tous ensemble des honneurs et prérogatives qui y sont attachés. On nous a délivré aussi des instructions[2] sur la manière de nous conduire, ou nous pouvons voir ce qui nous est permis ou défendu. Le commerce nous attireroit des punitions[3]. Il a été fixé à mes compagnons 2500 ✝ de pensions viagères dont ils jouiront à leur retour en Espagne leur vie durant. J'espère que les avantages que ma venue en Espagne procure à messieurs les Espagnols me procureront quelques égards de leur part. Ils sont tous les quatre jeunes et tous les quatre ont des talens. Les dessinateurs sortent de l'Académie[4] et les botanistes de l'apoticairerie royale.

M. Ortega a été chargé de fournir à mes compagnons les livres, papiers, instrumens, armes qui leur seront nécessaires et leur voyage, aussi bien que le transport de leurs équipages, seront payés aux dépens du roy. Ils

1. Le texte du brevet de D. Hipolito Ruiz, daté d'Aranjuez, 8 avril 1777, a été retrouvé dans les papiers de ce voyageur récemment acquis par la *Real Academia de Ciencias exactas* de Madrid et reproduit par M. J. G. Hidalgo, dans la *Revista de los Progresos de las Ciencias exactas fisicas y naturales* (t. XXII, p. 354-355). Ce jeune homme de *vingt-trois ans* (il était né à Belorado, province de Burga, en 1754) était nommé *primer Botánico para esta Expedicion facultativa en el Reyno del Perú* (les deux botanistes espagnols sont *accompagnés* d'un médecin naturaliste et botaniste français, *acompañados de un Medico Naturalista y Botanico Francès*).

2. Ces instructions imprimées aussi par M. J. G. Hidalgo (*ibid.*, p. 355-359) sont reproduites textuellement plus loin.

3. Voy. plus haut, *pass.*

4. On a vu plus haut que Brunette était en outre élève de Mengs (p. 162, n. 1).

toucheront ainsi que moy quatre mois d'avances sur leur année qui ne commencera que du jour où ils auront mis le pied sur le bâtiment. Comme je ne suis pas compris dans les avances que l'on doit faire aux voyageurs, je me procure à mes frais tous les instrumens, etc : dont je soupçonne avoir besoin, afin de n'avoir point de démélés d'intérêt qui pour l'ordinaire divisent les hommes, ce qui nuiroit beaucoup à notre voyage, où la paix et l'union doivent aider à nous faire supporter les petits désagrémens inséparables de pareilles entreprises. Je regrette beaucoup de n'avoir pas envoyé à Cadix du papier gris de France. On n'en fabrique point en Espagne; celui que l'on trouve à Madrid coûte 20 ✝. Pour subvenir à ces dépenses nécessaires je me suis défait de quelques bijoux que m'avoit fait fournir M. Duchesne et avec l'argent je me suis procuré livres, papiers, instrumens de fer, comme hache, scie, mar teaux, ciseaux, pour me procurer dans les montagnes les cristallisations ou morceaux de lave, etc.; un fusil afin de tirer les oiseaux, quadrupèdes, ou même pour me défendre du tigre ou du lion.

Notre embarquement ne doit plus se faire à la Corogne, mais à Cadix, pour débarquer à Lima. Buenos-Ayres est maintenant le théâtre de la guerre. Il auroit été difficile à cause de cette circonstance de nous transporter à travers les terres jusqu'à Lima à cause des difficultés qu'entraînent la guerre et le défaut d'argent. Lorsque le tems aura tout pacifié, nous pourrons y faire une caravane. Ce contre-ordre me fera faire quelques frais inutiles, par ce que j'avois prié M. le Consul de Cadix de me faire tenir mes effets à la Corogne et il faut que je les fasse transporter à Cadix.

Nous avons tous été avertis par M. Ortega de nous tenir prests pour la mi-mai, sans être très certains ce-

pendant si cette époque sera le vrai moment de notre départ. Je le verrai arriver avec bien du plaisir par ce que le séjour de Madrid ne peut que nuire à mes intérêts.

M. Ortega fait peindre un petit cyprès qu'il doit vous envoyer. Ses branches sont horizontales et les fruits un peu plus gros que le pois. Il a été annoncé, je crois, par Tournefort.

Je vous prie, Monsieur et cher Professeur, de vouloir présenter mes respects à MM. vos oncles et leur demander pour la réussite de mon voyage leur bénédiction.

Le moment arrivera, je l'espère, et ce moment fera disparoître tous les chagrins,

Veuillez, je vous prie, me rappeler dans le ressouvenir de M. votre frère, M. Thouin, M. l'abbé Teyssier, M. de la Saudraye, Me Dugage, et me croire, avec une véritable reconnoissance et l'amitié que je vous dois pour bien des raisons, Monsieur et très cher professeur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXX

AU MÊME

A Madrid, le 6 juin 1777.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PROFESSEUR,

Je croyois vous annoncer mon départ pour Cadix le quinze may dernier, ainsi que j'avois eu l'honneur de vous l'écrire dans mes précédentes. Comme je n'ai point encore reçu d'ordres pour partir, je crains d'être obligé d'attendre le départ des vaisseaux de registres[1] qui ne

1. Voy. plus haut, p. 19, n. 1.

font voile de Cadix pour Lima que dans l'automne.

. . . .

M. Barnadès, fils du défunt professeur[1], a trouvé dans les manuscrits de feu M. son père quelques ouvrages de botanique qu'il désiroit faire imprimer. Il m'a donné un petit mémoire avec prière de vous le faire parvenir pour sçavoir votre sentiment. Il se détermineroit à faire le voyage de Paris, ou il le cederoit à un libraire pour une somme modique une fois comptée si l'ouvrage en méritoit la peine. Si vos occupations, vous permettent, Monsieur et cher professeur, de luy écrire, je luy ferai parvenir la lettre.

. . . .

Il paroît que M. le comte d'Yranda a bien voulu faire écrire à la secretairerie pour sçavoir ce qu'étoient devenues les lettres que vous aviez eu la bonté de m'adresser. Je crois que les recherches ont été infructueuses, puisque je n'ai rien reçu.

Je vous supplie de présenter mes respects à MM. vos oncles, à MM. votre frère et à votre ami M. l'abbé Teyssier, à M[e] Dugage et à M. de la Saudraye.

Le moment du départ tant désiré viendra cependant, et en attendant que je puisse vous annoncer une nouvelle aussi agréable pour moi, je vous prie d'être persuadé des sentiments de ma reconnoissance, de l'estime la plus distinguée.

Monsieur et cher professeur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Je vous prie, Monsieur et cher professeur, de faire

---

1. D. Miguel de Barnadès, médecin de Charles III et botaniste distingué, mort en 1771. Son fils D. Miguel Barnadès y Claris fut plus tard le successeur de Palau au Jardin botanique de Madrid (Colmeiro, *op. cit.*, p. 166, 173).

tenir les deux lettres cy-jointes à MM. Thouin et de la Saudraye.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXI

A NECKER

A Madrid, le 21 juillet 1777.

MONSEIGNEUR,

Lorsque j'eus l'honneur de vous féliciter sur la place de directeur des finances à laquelle Sa Majesté vous nomma[1], je prévis que vos mérites et vos talens vous feroient parvenir à celle que vous occupez aujourd'hui. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir agréer mon sincère compliment.

M. de Galvés, ministre des Indes, a jugé à propos de différer mon départ et celui de mes quatre compagnons de voyage jusqu'à la fin de l'automne prochain, tems ou les vaisseaux de registres de S. M. C. font voile pour le Pérou. Ce ministre a bien voulu me faire accorder des brevets signés du roi d'Espagne par lesquels il est ordonné aux caissiers royaux de Lima et autres villes du Pérou de me faire compter chaque année les 6000 ✝ de

1. Je n'ai pas retrouvé cette première lettre de Dombey à Necker, mais la Bibliothèque du Muséum possède, dans le recueil relatif à Dombey la copie de la réponse de Necker datée du 30 novembre 1776.

« Je vous rends mille grâces, Monsieur, du compliment que vous avez bien voulu m'adresser, je désire fort répondre à l'opinion que vous avez de moy et mériter les sentimens que vous me témoignez. »

traitement que Sa Majesté a bien voulu m'accorder pour mon voyage.

Depuis, S. M. ayant bien voulu ajouter un extraordinaire annuel de 3000 # ainsi que vous pourrez le voir, monseigneur, par la copie de la lettre écrite à M. le M[is] D'Iranda par M. Micault D'Harvelay garde du trésor royal, que je vous envoye[1], je vous suplie, monseigneur, de vouloir en faire écrire à M. le M[is] D'ossun par M. de Vergennes, afin que Son Excellence D[n] Joseph de Galvès fasse exprimer dans mes brevets cette somme de 3000 #, qui me mettra en état d'aller de pair avec mes compagnons de voyage auxquels S. M. C. accorde annuellement 10000 # outre 15000 # une fois payés pour leurs extraordinaires.

Quoique mes dépenses de l'année dernière, qui a fini au dernier juin de 1777 ayent excedé la somme de 6000 #, par ce que j'ai été obligé de me donner les livres, instrumens, linges, vêtemens, etc., pendant tout le séjour que je dois faire au Perou (et en cela j'ai usé d'économie, parceque les marchandises d'Europe y sont fort chères) je n'ai pas cru devoir toucher les 3000 # d'extraordinaires sans auparavant, monseigneur, avoir votre consentement. Mon intention est de remplir bien ma commission et de ne m'attirer aucun reproche.

Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien m'accorder votre protection qui m'est très nécessaire pour accomplir un voyage dont l'histoire naturelle peut retirer de grands avantages.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*Arch. Nat.*)

---

1. Voy. plus haut, p. 22, n. 2.

LXXII

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Madrid, le 25 août 1777.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PROFESSEUR,

Je vous envoye ma quittance de 3000 # pour les six derniers mois de mes appointemens de l'année qui a commencée au premier juillet 1777 et qui finira le dernier juin 1778. Vous me ferez l'amitié d'acquitter avec cette somme une partie des dettes que j'ai laissées à Paris, en préférant ceux qui m'ont fait des avances pour mon voyage, comme je crois que cela est juste.

. . . .

J'espère que mon départ pour Cadix aura lieu à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Avec cette somme j'aurai assez pour me rendre à Lima, par ce que je dois rester six mois sur les vaisseaux du roi d'Espagne qui me donne mon passage et ma nourriture *gratis*, du moins je l'espère.

M. Ortega vient d'obtenir une augmentation de 3000 # d'appointemens. Il m'a fait la faveur de me faire succéder à M. Isquierdo dans ses bonnes grâces, et je me vois obligé, à chaque espiéglerie de sa part, de lui faire des remercimens, comme si c'étoit un effet de son zèle à mon égard, par ce moyen j'entretiens la paix avec lui. A mon départ, quelque malheureux prendra ma place et je serai peut-être oublié.

J'ignore si ma lettre vous trouvera à Paris. Vraisemblablement vous serez à Lyon à vous délasser de vos travaux de cette année. Dans ce cas je vous serai très

obligé de vouloir présenter mes respectueuses civilités à MM. de la Tourette et Rast vos confrères, qui n'ont pas dédaigné me donner des avis, sur mon voyage[1].

Si vous êtes encore à Paris, j'ose vous supplier, Monsieur et cher professeur, après avoir présenté mes respects à vos respectables oncles, mes amitiés à M. votre frère et à l'abbé Teyssier, votre ami, de ne me point oublier auprès de la très aimable Madame Dugage, de M. de la Saudraye et de M. Thouin.

J'ai recueilli beaucoup de graines et de fruits à noyaux pour semer en Amérique afin de rendre d'une main à ces braves Indiens ce que je leur prendrai de l'autre.

J'ai l'honneur d'être avec la plus vive reconnoissance, pour tous vos bienfaits, et l'estime la plus distinguée. Monsieur et cher professeur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXIII

A DU FRESNE

A Madrid, le 28 aoust 1777.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer en datte du 22 juillet dernier, je me félicite beaucoup de n'avoir point reçu les 3000 # d'extraordinaires qui m'avoient été annoncés par M. Micault D'Harvelay, parce que ma seule ambition est de bien remplir ma commission et de ne m'attirer aucun reproche.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de l'attention que

1. Voy. plus haut, p. 21, 27.

vous voulez bien donner à ce que mes appointemens me soient exactement payés de six en six mois, ou de trois en trois mois, comme je le souhaiterai, soit en Europe soit en Amérique. Cette bonté de votre part me mettra à même d'employer utilement mon tems sans aucun retard.

Je prendrai la liberté de vous observer, monsieur, qu'il se rencontrera des circonstances qui exigeront que je touche quelquefois mes appointemens d'avance. Cette année par exemple : je viens d'envoyer à M. de Jussieu, de l'Académie royale des Sciences, ma quittance pour les six derniers mois de mes appointemens de cette année, pour le mettre en même d'acquitter les avances, en linge, vettemens, livres, instrumens, que l'on a bien voulu me faire à Paris avant mon départ. Les 3000 # des six premiers mois qui me seront comptées à Madrid par M. le M[is] D'Iranda me suffiront pour me rendre à Lima, par ce que S. M. C. veut bien m'accorder mon passage et ma nourriture *gratis*, sur ses vaisseaux, ce qui est une économie pour moy de 1000 piastres.

Il sera peut-être nécessaire aussi que je touche à Lima mes appointemens d'avance, par ce que lorsque je partirai de cette ville pour me rendre à Quitto, ou à Quixos[1], il s'écoulera deux ou trois ans avant que je puisse être de retour ou même recevoir aucunes nouvelles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*Arch. Nat.*)

1. Voy. plus haut, p. 31, n. 1.

LXXIV

A NECKER

A Madrid, le 18 septembre 1777.

Monseigneur,

J'ai reçu des ordres de la Cour d'Espagne pour mon départ. Je me mettrai en marche avec mes quatre compagnons de voyage espagnols, le 19 du courant, pour me rendre à Cadix d'ou je m'embarquerai pour Lima dans le courant du mois prochain. Je prendrai la liberté, monseigneur, de vous marquer le jour de mon embarquement.

Je vous envoye, monseigneur, une copie du certificat que M. le Mis D'ossun a bien voulu me délivrer avant mon départ[1].

J'ai reçu, monseigneur, de Monsieur Micault D'Harvelay[2] une lettre de crédit de M. Diego Jugla de Cadix, sur M. le Comte de St Xavier à Lima, pour toucher les 6000 # que le Roy a bien voulu m'accorder chaque année pour mon voyage. M. Micault m'écrit qu'il ne doute pas que M. le Comte de St Xavier ne me compte les 3000 # d'extraordinaire, si je me trouvois dans un cas pressant; mais la lettre de crédit de M. Diego Jugla n'exprime pas cet extraordinaire. M. Micault d'Harvelay me recommande de votre part, Monseigneur, que votre intention est que je ne touche à cette somme que dans les besoins les plus urgens, comme de maladie.

Je prendrai la liberté de vous observer, Monseigneur,

---

1. Voy. plus haut, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 22.

que je ne toucherai jamais cet extraordinaire que lorsque M. le Vice-Roi du Pérou à qui nous sommes tous recommandés, et en présence de qui nous devons nous concilier pour nos courses, m'y autorisera. Je vous observerai en core, Monseigneur, que dans le cas de maladie grave, mes 6000 # sont plus que suffisantes, qu'au contraire l'extraordinaire me seroit plus nécessaire lorsque je serai obligé de suivre mes compagnons de voyage dans l'intérieur des terres ou le transport des effets est très coûteux, par ce que l'argent à moins de valeur.

M. de Galvès, ministre des Indes, qui a voyagé dix années dans le Mexique et dans la province de la Sonora, a accordé à mes élèves 10000 # à chacun, par chaque année, lorsqu'ils voyageront, et 15000 # une fois comptées pour les extraordinaires. Mes compagnons, en outre, sont défrayés depuis Madrid jusqu'à Cadix, et S. M. C. leur a fait délivrer à ses frais les livres, instruments qui peuvent leur être utiles pour le voyage.

Avec mes appointemens, Monseigneur, je me suis transporté de Paris à Madrid et de cette ville à Cadix. Je me suis donné les vêtemens, le linge, les livres, instrumens, etc. : je ne prens la liberté, Monseigneur, de vous faire ces observations, que dans la crainte d'être arrêté dans mes courses par le défaut d'une somme modique. J'ose vous assurer, Monseigneur, que l'honneur est le seul guide qui me conduise à Quito et sur les Cordillières.

Je serai bien heureux, Monseigneur, si je pouvois répondre à l'idée qu'on a voulu avoir de moi, en me confiant une commission aussi honorable, et principalement Monseigneur, si je méritois votre approbation.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

LXXV

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Cadix, le 16 8bre 1777.

Monsieur et cher professeur,

...L'accueil favorable que me fit M. Mauduyt[1] lorsque je luy fut présenté par M. Duchesne et la belle collection d'oiseaux empaillés qu'il me fit voir[2], me firent naître l'idée de luy faire des envoys des oiseaux les plus rares que je trouverai. Je vous prie, Monsieur et cher professeur, de vouloir le luy dire de ma part et de luy présenter mes respects.

Je ne négligerai pas ce que vous me marquez au sujet de M. Joseph, votre oncle. Les lettres de recommandation que je me suis fait donner pendant mon séjour à Madrid, me procureront les éclaircissemens que vous désirez et je vous les ferai parvenir.

M. Ortega et Palau[3], Barnades[4] et Ortiz (ces deux derniers sont médecins) sont les seuls qui aiment la botanique. Mais le peu d'émulation qui existe à Madrid,

---

1. Voy. plus haut, p. 106, 139.

2. C'était la demoiselle Party qui travaillait pour Mauduit et pour Buffon, « la demoiselle Parti, écrit Mauduit, qui travaille pour le Cabinet du Roi, et qui est aujourd'hui la personne que je connoisse le plus au fait de préparer les animaux (*Lettre de Mauduit à Hennin, Bibl. de l'Institut, Correspond. de Hennin*, portef. 18).

3. Antonio Palau, de Blanes en Catalogne, deuxième professeur de botanique du jardin de Madrid depuis 1773 principal propagateur de la doctrine linnéenne en Espagne (Colmeiro, *op. cit.*, p. 172).

4. Miguel Barnades, de Puycerda en Catalogne, était élève de l'école de Montpellier. Il fut le premier qui écrivit en langue castillane des Principes de botanique (1767) (Voy. plus haut, p. 228).

malgré les bonnes intentions du Roy et de ses ministres, me font croire que l'on aura bien de la peine d'introduire le goût des sciences en Espagne. Ajoutez y les excessives chaleurs et un vice qui étouffe tous les germes dès leur naissance.

Je ne puis vous donner aucun éclaircissement sur le médecin catalan, parceque j'étois à Cadix lorsque vos lettres arrivèrent à Madrid.

Le tems qui me presse ne me permet pas de vous en dire davantage. Comptez sur mon ardeur et mon exactitude à vous faire des envoys. Présentez, je vous prie, mes respects à MM. vos oncles et mille amitiés a M. votre frère et à l'abbé Teyssier et croyez-moi avec les sentimens d'estime, de reconnoissance et d'amitié.

Votre, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXVI

A NECKER

A Lima, le 16 avril 1778.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé à Lima le 7 avril après une traversée heureuse de 5 mois 3 jours. M. le Vice-Roy m'a très bien accueilli et m'a promis sa protection aussi bien qu'à mes compagnons de voyage. Pour satisfaire à ses désirs nous nous sommes logés dans une maison commune et nous mangeons en communauté. Les appointemens de mes compagnons de voyages qui étaient de 5000 # en Europe ont été doublés en Amérique, ainsi qu'il est d'usage pour toutes les personnes qui sont au service de

S. M. C. Mes compagnons de voyage ont un extraordinaire de 15000 ⋔ pour fournir aux frais d'envoys. Obligé de payer un cinquième de la maison et de la nouriture, de l'achapt des chevaux et mulets pour le transport de nos papiers et équipages, il seroit avantageux, Monseigneur, que je pusse toucher les 3000 ⋔ d'extraordinaire qu'il plut à S. M. T. C. m'accorder en 1776, et que je n'ai pas encore touché pour me conformer à vos ordres; je me trouverai par ce moyen en état d'aller de pair, à quelque chose près, avec mes compagnons de voyage.

J'ai l'honnour d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

LXXVII

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Lima, le 16 avril 1778.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PROFESSEUR,

... Si les festes de la semaine sainte ne s'opposoient pas à notre sortie de Lima, je crois que nous aurions succomber à la tentation de botaniser. Nous remettons notre première course à la fin de la semaine prochaine et l'isle de S[t] *Lorenzo* sera notre première herborisation [1]. Cette isle paroit avoir été brulée. Aujourd'hui séparée en trois, elle ne faisoit avant le tremblement de terre de 1746 qui détruisit le Callao et une partie de Lima, qu'une seule isle. On y rencontre beaucoup de loups et de lions marins, que je crois être deux espèces de *phoca* de M. Linnæus, beaucoup d'oiseaux de mer et une espèce

1. Voy. plus haut, p. 36.

d'araignée que l'on nousa ditêtre grosse comme le poing. Malgré sa stérilité, nous espérons y trouver quelques jolies plantes et quelques semences.

J'ai vu M. de Bordenave qui m'a beaucoup parlé de son ami M. Joseph de Jussieu, votre oncle. Il m'a fait espérer de me procurer quelques manuscrits de M. Joseph qu'il croit être dans une maison; j'aurai un grand soin de vous les faire passer. M. de Bordenave m'a promis de m'aider de ses conseils. J'en ai besoin dans un païs ou les mœurs des habitants sont aussi différentes des nôtres que leurs habillemens.

Pour fournir aux frais du voyage dans l'intérieur des terres, nous nous proposons de réduire nos équipages au plus petit volume. Il nous sera facile de le faire pour ce qui concerne notre linge et vêtemens, mais non pour notre papier et nos couleurs, par ce que nous ne pourrions pas nous procurer dans aucune ville de l'Amérique Espagnole du papier pour nos dessins et pour dessécher nos plantes. Ces papiers, en y comprenant quelques instruments pour couper des arbres et des cizeaux pour détacher des rochers quelques cristallisations ou petrifications, montent à 20 caissons dont deux font la charge d'un mulet. Nous ne pouvons pas non plus nous séparer de nos lits. Celuy qui arriveroit à l'auberge de Lima, sans matelas, coucheroit à terre....

Ma qualité d'envoyé et commissionné me donnent assez de crédit dans une ville ou les especes sont très communes, pour pouvoir me procurer pendant quelque temps, et même pendant tout mon voyage, les fonds nécessaires pour suivre mes compagnons. Si mes dépenses sont plus considérables que mes appointemens, comment pourrai-je satisfaire à mes dettes et retourner en Europe? Je prévois l'embarras ou je me trouverai en sortant de

français nommé Lagrange qui étoit venu à Lima, il y à quelques années avec des lettres de recommandation pour M. Delgard qu'il trouva mort, logea chez sa fille et a profité des livres du deffunt. Cet homme ayant excité la jalousie du mary de Mlle Delgard, on le fit partir pour Cadix en vaisseau de registre; il mourut à la hauteur de la Conception de Chili en revenant au Pérou. On soupçonne qu'il avoit en son pouvoir plusieurs manuscrits de M. Joseph votre oncle. Je ferai des démarches qui me procureront peut-être quelques découvertes.

Nous continuons tous à nous bien porter et nous sortons pour botaniser.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXIX

A M. DE LA SAUDRAYE

Lima, 11 septembre 1778.

MONSIEUR ET TRÈS AIMABLE AMI,

... Notre respectable amie, Me Dugage[1] recevra deux exemplaires de toutes les graminées que j'ay recueillies avec un échantillon des plantes neuves ou rares qui pourront augmenter ou orner son herbier. Que j'aurois de contentement si mon travail pouvoit luy être agreable et en celà améliorer sa santé ! Vous êtes à côté d'elle, mon bon ami, veillez a ses jours qui nous sont précieux, que son travail n'aille pas jusqu'a prendre sur sa santé, ou du moins que la gloire qui doit resulter de ses travaux luy echauffe le cœur et verse dans son sang un baume

1. Mme la marquise du Gage de Pommereuil.

salutaire qui puisse luy faire joüir d'une santé ferme, sans quoi nous ne jouissons de rien dans ce monde.

En arrivant à Lima, je rencontrai une lettre de mon bon ami[1] et de notre respectable amie. Ce fut pour moi un plaisir que je tâcherai vainement de vous exprimer, qu'il me suffise de vous dire que depuis ma séparation de tous mes amis, mon esprit s'est sans cesse promené dans les allées charmantes du Jardin du Roy et que toutes les fois que je rencontre quelques plantes nouvelles, je ne m'en réjoüis que par le plaisir que je sçai que vous devez partager. Une pensée cependant vient empoisonner tout le plaisir que j'éprouve très souvent, c'est la crainte de ne pas répondre aux intentions de ceux qui m'envoyent et aux vues de mes amis. Je suis seul et ne peux me faire aider de qui que ce soit. Mes revenus sont de 4.000 # moindres que ceux de mes compagnons de voyage et entr'eux tous ils n'ont pas achepté d'esclave parcequ'ils ne sont pas assez riches pour l'entretenir. Il est bien étonnant que, ayant entre cinq 46 mille livres chaque année, nous ne puissions pas nous donner quelques esclaves pour nous faire aider. Le desséchement de mes plantes et la grande humidité que nous avons éprouvée, nous a pris un tems considérable que nous aurions pu employer à tout antre chose. J'ai beaucoup de courage et j'en ai besoin pour me soutenir dans cette partie du monde, ou les dépenses sont si grandes à cause du peu de valeur des espèces, et où les voyages sont extrêmement pénibles, faute de population et par la nature meme du pays qui est très sec. Après avoir fait partir pour l'Europe mes semences et mes plantes, nous nous approcherons des Cordilières. Il

1. M. de la Saudraye.

est encore indécis si nous irons à Quitto qui vient d'être démembré de la vice-royauté du Pérou ou si nous irons à la source du Maragnon, alors la scène changera. Au lieu qu'à present nous ne botanisons que des plantes, nous rencontrerons dans les montagnes des grands arbres, les canelles, les quinkina, peut être l'arbre de la gomme élastique.

J'ai appris avec bien du chagrin la mort de MM. Linnæus, du baron de Haller et de Bernard de Jussieu. Cette dernière surtout m' affecte le plus vivement, parce que je connaissois ses talens et que j'avois eu ocasion de le connoitre. Si dans une affliction semblable il est permis de se consoler, c'est de ce que M. Laurent de Jussieu son neveu, fera revivre M. son oncle, en héritant de ses biens comme de ses vertus et de ses talens. Il sera secondé par notre amie M[e] Dugage qui travaille avec tant d'application et qui doit faire tant d'honneur à notre patrie. Je ne suis point surpris des égards que M. le Comte de Buffon a pour elle; ce scavant sçait apprécier les talens et ne fait que rendre justice à notre amie. Je n'aurai point de tranquilité jusqu'a ce que j'aye reçu son ouvrage, imprimé par les soins de l'Academie. MM. Guettard, d'Aubenton ajouteront a leur gloire en protegeant notre bonne amie qui ne devroit pas avoir besoin de protecteur. Je sçais bon gré de ce que l'on ayt engagée M[e] du Gage à travailler l'article *Histoire naturelle*, dans la nouvelle édition de l'*Encyclopedie*. Personne n'est plus capable de bien traiter ce sujet que notre respectable amie, parce qu'elle connoit bien sa matière. A la beauté de la chose notre bonne amie ajoutera le charme de son style, qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer aussi beau. C'est que les dames ont une touche délicate a laquelle n'atteignent pas les hommes,

et notre bonne amie éclipsera toutes celles de son sexe qui ont joüi de quelque célébrité.

... Je vois auprès de Madame Dugage Rousseau, le Socrate de son tems, auquel on devroit elever une statue comme à une autre Minerve. Tous les arts et les talents et la douce amitié viennent dans votre aimable réduit payer un tribut aux graces, aux vertus, aux talens de notre aimable et respectable amie. L'honnêteté personnifiée dans les personnes de MM. de Jussieu et Thoüin, la modestie dans M. de Guettard avec tous les talens, vous jouissez de tout celà, mon aimable ami. Et bien! que tous ces agrémens contribuent a votre santé. à celle de l'aimable amie.

Affaissés sous le poids du vil métal qui produit tous les crimes, nos Péruviens pauvres et manquant des commodités de nos moindres artisans, consacreroient toutes leurs richesses pour jouir de vos avantages. Je vois que personne n'est content dans ce bas monde. Chacun se rend malheureux en s'élançant hors de sa sphère. Il n'y a que vous, mon aimable ami, il n'y a que votre respectable amie qui jouissez de la modération du cœur et qui sçaurez être heureux cachés, mais non pas ignorés. Sçavez vous que dans un cercle d'hommes aimables et choisis, qui cultivent les sciences à l'extrémité du monde, sçavez-vous qu'on y célèbre Madame Du Gage, ses lettres ont été traduites et nos Péruviennes ne peuvent pas croire qu'il existe dans notre Europe un prodige semblable. Une plante consacrée à notre bonne amie rappellera aux siècles à venir le nom et les talens de Me Dugage qui exciteront l'emulation qui fait éclore les vertus.

Il m'étoit nécessaire de faire la médecine à Lima et même dans le Perou, j'ai été appellé, j'ai même con-

sulté avec les meilleurs praticiens de la ville. Il n'y a pas apparence que je m'enrichisse de ce côté là; outre que je ne suis pas payé, j'ai excité de la jalousie, je ne puis pas me garantir des embûches de quelques ennemis secrets parce que je ne fréquente personne. Les ressources de mon état auroient aidé mon travail, il faudra décompter de ce côté là. Je me chagrine peu de ces tracasseries, parce que je sçais que dans toutes les sociétés il en est de même. Je serois bien content de moi, si je pouvois vous prouver que je ne perds pas mon temps et avoir votre approbation. Faute d'aide, je ne puis pas dessécher des oiseaux, ramasser des insectes, des poissons, des mines, des coquillages, toutes ces sortes de choses exigeant des frais et il n'y a pas de petits frais à Lima. Les bocaux, l'eau de vie nécessaire pour conserver mes poissons, absorberoient seuls mon revenu. J'envoye une petite note à M. de Buffon et à M. Necker pour être authorisé à achepter aux dépens du gouvernement les morceaux d'histoire naturelle que je désirerois envoyer au Cabinet. Le mineur ne *regale* rien, il vend au contraire très cher. J'ai acquis pour M. de Buffon et M. Turgot 16 livres de platine; j'ai donné 4 paires de draps de toiles d'Hollande et 12 chemises pour les avoir. Je crois avoir fait un excellent marché, parce que ce métal est rare et très précieux.

Les gazettes qui nous parviennent nous apprennent les préparatifs de guerre de presque toute l'Europe. Je ne sçais si vous êtes plus à plaindre avec la guerre que nous ne le sommes avec nos tremblemens de terre. J'en ai essuyé quatre depuis que je suis au Pérou, c'est une chose très épouvantable. Ajoutez que le bois avec lequel on pourroit construire les maisons et se garantir de ces terribles secousses, est si rare,

que l'on est obligé de s'endormir dans son tombeau.

Continuez, mon aimable ami, a vouloir m'honorer de vos nouvelles et croyez moi avec les sentimens de la plus grande considération et de l'attachement le plus sincère,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXX

AU COMTE D'ANGEVILLER...

Lima le 20 décembre 1778.

MONSIEUR,

... J'ai fait dessiner et enluminer plus de 300 plantes parmi lesquelles un tiers au moins sont de genres nouveaux, et inconnus de nos botanistes. J'ai bien du chagrin de ce que le Gouvernement françois ne m'ayt pas donné de dessinateurs. Il auroit pu, par ce moyen, se procurer uue collection rare et précieuse dans tous les règnes de l'histoire naturelle.

Lorsque le vaisseau qui fait voile du Callao à Cadix, ordinairement en janvier ou février, sortira du port, je vous enverrai, Monsieur, toutes les plantes que j'ai dessechées et les graines que j'ai recueillies pour le jardin du Roy. J'aurai soin de garder un double de tout ce que j'expediérai afin de pouvoir le renvoyer une seconde fois en cas de perte du bâtiment.

J'ai acquis dans mon voyage quelques vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, j'ai aussi en mon pouvoir le vêtement d'un jeune prince de la famille des Incas. Cette pièce qui est bien conservée étoit

depuis plus d'un siècle dans la famille d'un Cacique. On la conservoit comme une marque ancienne d'un pouvoir qui n'existe plus, elle peut donner une idée de l'industrie des Péruviens avant la conquête. Si vous croyez, Monsieur, que ces objets fussent dignes d'être présentés à notre jeune monarque, je vous serois bien obligé de vouloir le faire lorsqu'ils vous parviendront[1].

La platine est un métal qui est devenu par sa singularité l'objet des recherches et de la curiosité de nos physiciens; malgré sa rareté et sa cherté je m'en suis procuré une assez grande quantité que je destine pour le Cabinet du Roy. Je sais que M. de Buffon et plusieurs autres savants désireroïent en avoir pour faire des expériences en grand, je pourrois avec le temps satisfaire leurs désirs, il faudroit pour cela, m'obtenir la permission du gouvernement d'Espagne par le moyen de M. le comte de Montmorin. Alors je pourrois sans m'exposer vous faire directement passer, Monsieur, ce métal; il seroit aussi a souhaiter que pour la meilleure issue de mon voyage M. Necker me permît d'acheter pour le compte du Gouvernement, les morceaux curieux des mines d'or, d'argent et autres, aussi bien que les curiosités naturelles qui pourroient orner le Cabinet du Roy.

Le salpêtre est commun sur les côtes de la mer pacifique, dans quelques endroits on le ramasse à pleine main, on m'a assuré que dans d'autres lieux on le trouvoit en carrière comme le sel marin en Pologne. Cette branche de commerce pourroit-être utile aux Espagnols? Je vous ferai passer, Monsieur, un peu de ce salpêtre

---

1. Voyez plus haut p. 41, 52 et 117. — Comme le journal de Dombey montre qu'il n'était qu'en janvier suivant à Pachacamac, il en résulte que cette première collection ne fut pas le résultat d'une fouille, mais fut achetée par le voyageur, à Lima sans doute.

vierge, aujourd'hui je vous envoye quelques conjectures que m'a fait naître l'inspection du local, conjectures qui seroient intéressantes si elles s'accordoient avec l'expérience. Je me suis hâté de les publier[1] avant de m'être assuré de la vérité, parce que dans ce moment les savants de l'Europe encouragés par les gouvernements travaillent sur cet objet, et parce que dans le métier que je fais on ne vit pas longtemps.

Je prendrai la liberté, Monsieur, de vous écrire, pour vous faire savoir le moment du départ du navire ou j'embarquerai ce que je dois avoir l'honneur de vous envoyer et la quantité de caisses que je vous adresserai.

Si vous vouliez, Monsieur, m'honorer de vos ordres, je me ferai un vrai plaisir de les exécuter.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très respectueux serviteur.

(*Arch. Nat.*)

LXXXI

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Lima, le 21 décembre 1778.

MONSIEUR ET CHER PROFESSEUR...

...J'ai vu M^{e} la comtesse de Villa Nueva. Avant de la visiter j'avois pris auprès de M. de Bordenave et des amis de M. D^{n} Joseph de Jussieu, votre oncle, les renseignements nécessaires. Tous m'assurèrent que M. de Jussieu avoit prêté beaucoup d'argent dans cette maison, sans en tirer aucun billet. Me de Villa Nueva qui fut bien charmée d'apprendre des nouvelles de son petit papa, me

1. Voyez plus haut, p. 42, n. 1.

vanta beaucoup les soins qu'elle avoit eus de luy et les services qu'il luy avoit rendus. Les dames, dans ce pays cy, recoivent volontiers des hommes, et lorsqu'elles ont touché, c'est un bien qui leur est acquis. Je crois qu'il ne faut penser à rien ni espérer rien de ce côté là. Quant même M. Joseph de Jussieu seroit porteur de quelque billet, il faudroit des années pour terminer une affaire semblable. Quant aux manuscripts, M. Delgard avoit été chargé de tous les papiers et des livres. Après sa mort Mlle sa fille retira chez elle un chirurgien françois que quelques mauvaises affaires obligèrent de s'embarquer pour Cadix. Il revenoit à Lima, après avoir reçu de la Cour de Madrid satisfaction de quelques griefs, il mourut dans la traversée et tout se perdit par sa mort, par ce que Mlle Delgard luy avoit permis de se servir de tout.

...Je vous prie de présenter mes respects a M. votre frère, à M. Teissier, j'ai appris par la *Gazette de Médecine* tous ses travaux dans la Sologne. Enfin rappelez moy dans le ressouvenir de tous mes amis.

J'ay l'honneur d'être avec beaucoup de respect, j'ajouteray avec toute la considération, l'estime et l'amitié, etc.

Je vous ferai passer par l'ordinaire prochain quelques mémoires.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXXII

AU MÊME

A Lima, le 20 avril 1779.

MONSIEUR,

J'ai embarqué sur le vaisseau le *Bon Conseil* qui sor-

tit du Callao pour Cadix le 3 avril, sept caissons que j'ai pris la liberté de vous adresser, par la voie de M. le comte de Montmorin, ambassadeur de S. M. T. C. près la Cour d'Espagne.

Un de ces caissons qui vous est personnellement adressé, Monsieur, contient des vases qui sortent des tombeaux des anciens péruviens, avec un habillement d'un Incas.

Deux autres caissons de la grandeur du vôtre, Monsieur, sont, l'un pour M. Bertin le Ministre; l'autre pour M. de Lalande, de l'Académie royale des sciences[1].

Les quatre autres caissons sont pour le Cabinet du Roi à l'adresse de M. le comte de Buffon[2]. Ils contiennent des échantillons de mine d'argent et d'or, trente et quatre livres de platine que j'envoye pour être placées, une partie au Cabinet du Roi, l'autre pour l'Académie des sciences et pour M. Turgot.

J'espère qu'avec cette quantité assez considérable de ce métal, on pourra faire des expériences en grand qui tendront à assigner une place à cette substance encore peu connue.

Les matières sur lesquelles nous gravons les faits mémorables pour les transmettre à la postérité n'échappent pas à la dent destructive des siècles. Il paroît que la platine par sa propriété de résister aux dissolvans excepté à celui de l'or, pourroit être consacrée aux mo-

---

1. Bertin et d'Angeviller avaient reçu ces collections qui, confisquées chez eux au moment de l'émigation, sont entrées à la Bibliothèque Nationale de 1795 à 1797, puis ont été envoyées en 1880 au Musée d'ethnographie.

Le Cabinet du Roi possédait dès 1783 cinq des vases donnés par Dombey à de Lalande et qui font également partie de la collection du Trocadéro (Cf. E. T. Hamy, *Les origines du Musée d'Ethnographie. Histoire et documents*, Paris, 1890, 1 vol. in-8° *pas.*).

2. Voyez plus haut, p. 50 et 55.

numents publics : quand ce métal n'auroit que cette seule propriété, il seroit d'un prix inestimable.

Je viens de trouver une laine végétale, semblable à la laine des *Lamas*. La plante qui produit cette substance est un cierge d'Amérique, épineux ; j'aurai l'honneur de vous l'envoyer par le premier courier avec un mémoire.

Je quitte actuellement Lima pour aller botaniser les rives du fleuve des Amazones, près de sa source, j'espère que ce voyage m'enrichira en productions naturelles rares...

Je serois très honoré, Monsieur, si vous daigniez m'honorer de vos ordres et de vos conseils.

J'ai l'honneur, etc.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir faire remettre à M. de Jussieu la lettre ci-jointe.

(*Arch. Nat.*)

LXXXIII

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Lima, le 20 avril 1779.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PROFESSEUR,

... Au retour à Lima de neuf mois de botanique pénibles à cause de la sécheresse et de la chaleur, je croyois me delasser quelques semaines et m'occuper de ma correspondance et de quelques mémoires que je voulois vous envoyer, lorsque je reçùs un ordre du Vice-Roy du Perou pour me transporter à quarante lieues de Lima, au pied de la Cordillière, afin de faire l'analyse des eaux

chaudes de Ceuchin. Quoique je fusse flatté de cette commission, je fus cependant mortifié d'abandonner ma correspondance dans le moment de l'embarquement de nos effets. Quoique ma lettre soit datée de Lima, j'en suis éloigné de quarante lieues. Si la crainte de mécontenter ceux qui espèrent sur mon travail, n'inquiétoit pas mon esprit, je serois le plus heureux des hommes d'habiter les belles montagnes ou je me trouve. J'ai décrit en sept jours cinq genres nouveaux. Les plantes sont en si grande abondance, que je manque de tems.

On ne mange point de pain à Ceuchin, il n'y est pas connu. Je suis obligé d'y suppléer par des pommes de terre cuites à l'eau. L'Indien ne parle pas le castillan excepté l'Alcade du village. Attaché aux animaux qu'il élève, le Péruvien ne veut vendre ny poulets ny œufs, aucune provision. Malgré le droit naturel qui ne veut pas qu'on obtienne rien de force, je me vois obligé de tuer les poules et d'enlever tout ce dont j'ai besoin, que je paye ensuite. J'ai soin de mon cheval, de ma cuisine, de mon lit. Au lieu d'être seul, j'aurois besoin d'avoir deux ou trois esclaves. Ce soulagement me permettroit d'écrire et je n'en ai pas le tems.

Une clause insérée dans les instructions que nous remit le roy d'Espagne nuit aussi à notre travail. Il a été stipulé que tant que nos messieurs resteroient à Lima ils auroient la solde simple. Vous comprenez que cette clause engage nos messieurs à toujours voyager. Ces courses nous font perdre du tems et à moy quatre mille livres par année, parce que nos dépenses sont communes.

Vous vous doutez bien, Monsieur et cher professeur, que nous devons faire des fautes en déterminant les plantes. Celle que nous avons dédié à Ortega, sous le nom de *Casimiria*, est un *Begonia* que Linnæus avoit

placé dans la *polygamia.* Il est vray que Murray dans son *Systema vegetabilium* avoit corrigé cette faute.

Je dediai à un de mes compagnons de voyage une plante que je crus nouvelle de l'*Octandrie*, je scais à présent que c'est le *Cordia sebestena* que Linnæus place dans la *pentandria.* Enfin le *Capraria biflora* qui est didyname dans Linnæus, nous l'avons constamment trouvé pentandre dans plus de cinq cents plantes que nous avons toutes bien examinées.

Je crois que l'ouvrage, qui résultera de notre voyage et que le Roy d'Espagne donnera au public (puisqu'il va être le possesseur des desseins), je crois, dis-je, que cet ouvrage ne sera jamais bien exact, si auparavant nous ne confrontons les plantes cueillies au Pérou, avec celles renfermées dans les herbiers des sçavants de l'Europe.

Je rencontre à chaque pas un cactus qni produit une laine plus courte, mais de la même couleur, que celle du mouton du Perou. J'en envoye un brin à M. du Hamel, et vous promets par l'ordinaire prochain une quantité de cette laine végétale avec un mémoire, et celuy de l'infirmité connue sous le nom d'*el mal del valle.* Quoique Pison ait décrit cette maladie sous le nom de *bicho*, il n'en a pas assigné la cause. On pourroit, je crois, Monsieur et cher professeur, trouver l'origine de beaucoup de maladies populaires en examinant les alimens dont les gens se nourrissent. M. l'abbé Teissier, votre ami, a assigné au seigle ergoté la cause des épidémies du pays des Vosges. Un jour un observateur publiera la cause de la terrible maladie des cheveux des Polonois. Le *bicho* est une maladie non moins épouvantable.

L'histoire des maladies de ce pays tient à la manière de vivre des habitans, à leur éducation et à leurs préjugés. La gonorrhorée, maladie honteuse chez nous et que

nous prenons soin de guérir promptement, est regardée par les femmes de ce pays comme une évacuation salutaire à la santé. Ce préjugé leur occasionne peut-être dans les suites le cancer de la matrice qui est très commun à Lima, et empoisonne les sources de la génération.

Le pire est qu'on ne guérit point cette maladie !

Nous allons abandonner Lima pour aller botaniser les rives du fleuve des Amazones près de sa source. J'espère rencontrer l'arbre de la gomme arabique. Ce pays, humecté par les pluyes, nous offrira une botanique bien différente de celle de Lima, qui est un pays sec et aride. Avant mon départ j'aurai l'honneur, Monsieur et cher professeur, de vous écrire et de vous faire passer un mémoire sur le *bicho*[1].

Mes respects, je vous prie, à M. votre frère et Me Dugage, votre bonne amie.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible et l'estime la plus distinguée, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXXIV

A DN HIPOLITO RUIZ.

Lima, agosto y 9 de 1779.

Amigo y companero senor Dn Hypolito Ruys,

He rencontrado à Chiuchin una planta mui digna d'attention por su celebritad, es el *gen zeng* de los Chinos, el *ninsi* de los Japones, y el *sium nisi* de Linnæus; esta planta es una umbella de uno piés de altura, las raices bifurcadas como muslos de hombre. Ningunos autores al

1. Voy. plus haut, p. 62.

exeption de Kempfer hizo descripcion de esta planta ny la dibujaron. Seré essential y mui necessario de la haçer dibujar con raices y semblas separadas, como tambien de la enluminar. Esta planta quiere la humedad y los lugares umbrosos, y cresce siempre al norte como l'observe à Chiuchin. Si Vmd. rencontra esta planta me hará el gusto de me llevar à Lima hasta 12 rayses y estimare la finessa...

A mis companeros y amigos Dn Joseph Brunette, Dn Isidro Galvez y Dn Joseph Pavon muchas memorias.

A cavo de dejar, etc.

B. L. M. de Vm.
el mas afecto amigo y Servidor.

(*Arch. de la Real Academia de Ciencias Exactas, Fisicas y naturales de Madrid.* — Cf. J. G. Hidalgo, *loc. cit.*, p. 360.)

LXXXV

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

Lima, le 20 avril 1780.

Monsieur et cher professeur...

... Je viens de recevoir une lettre de M. Ortega dans laquelle ce professeur me dit que l'on est a expédier des ordres à la secretairerie des Indes pour nous transporter à Quitto, nous joindre avec un médecin-botaniste afin d'examiner ensemble le quinquina de Loxa, la canelle de Quixos, nous transporter ensuite à Santa-Fé, d'où nous irons terminer nos courses à Carthagene, lieu de notre embarquement pour l'Europe[1]...

1. Voy. plus haut, p. 61.

Nous rencontrons au Pérou un climat différent, de 10 en 10 lieües. La hauteur des montagnes occasionne cette difference. Une vallée éloignée d'une autre vallée de quatre à cinq lieües produit des plantes toutes differentes. Les forêts qui sont très considérables, mais en même tems impénétrables, sont remplies d'arbres bien rares, surtout de la classe dioique, que nous décrivons sans pouvoir les déterminer...

... La plante que j'avois dédiée à Mᵉ Dugage est un poivre. Quelques arbres de poivre, que nous avons rencontrés, nous a fait appercevoir notre faute. Tous les poivriers qui ont une tige ligneuse ont trois pistils, mais les poivres à tiges succulentes n'en ont qu'un ou pas du tout:

Le genre nouveau dédié à Mᵉ Dugage est aussi *Diandria monogynia.* C'est un petit *frutex* qui est perenne, à feuilles pinnées, et a pour fruit une drupe blanche avec un seul noyau. J'envoye la description à Mᵉ Dugage[1].

Les chaleurs de la zône torride, le passage subit du chaud au froid, l'air suffoquant que l'on respire dans les lieux très-élevés, ont fait un changement considérable à ma constitution. Cette grande vigueur dont je jouissois en Europe n'est pas la même ici. Cependant que ne nous reste-t-il pas encore à faire? Il faut que le courage supplée au défaut des forces. Quelques soient les changements qui arrivent chez moi ils n'altéreront jamais les sentimens d'estime et d'amitié que je vous ay voués pour la vie.

J'ai l'honneur, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

1. Voy. plus bas, p. 270, n. 1.

LXXXVI

A NECKER

Lima, le 20 août 1780.

Monseigneur...,

... Un voyage que nous achevons de faire au delà de la Cordillière nous a valu une collection bien rare de très belles plantes avec trois cens différens dessins enluminés. Notre intention en arrivant à Lima, de retour de ce voyage, étoit de faire un second envoi en Europe, mais la déclaration de la guerre nous a fait prendre la résolution de ne point exposer le fruit de notre travail à devenir la proie de l'ennemi ; c'est pourquoi pour envoyer nous attendrons la paix.

Je prends cependant la liberté, Monseigneur, de vous faire passer un paquet de graines recueillies près des rivières qui se jettent dans le fleuve des Amazones, afin de les semer au Jardin du Roy.

Des difficultés que nous n'avions pas prévues ne nous ayant pas permis de pénétrer jusqu'à l'Amazone, nous repartons dans le courant de ce mois pour Huanuco, chef-lieu de la province du même nom, situé près du lac Auri-Cocha qui est suivant l'opinion la plus commune, l'origine du fleuve des Amazones[1]. Jaën de Bracamoro, où s'embarqua M. de la Condamine, est éloigné de 4 à 500 lieues de ce lac Auri-Cocha.

Un plus long séjour au Pérou nous procurera 2000 dessins de plantes point connues de nos botanistes. Je désirerois procurer une aussi rare collection

1. Voyez plus haut p. 57.

au Cabinet du Roy. C'est pourquoi, Monseigneur, si vous jugiez convenable de m'envoyer quelques dessinateurs, je prolongerois volontiers mon séjour dans l'Amérique méridionale, ou je sens cependant que ma santé s'affaiblit.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

LXXXVII

AU MÊME

Lima, le 16 novembre 1780.

MONSEIGNEUR,

J'ai été obligé d'abandonner les rives du Marañon ou je travaillois depuis près d'une année, pour me procurer à Lima les secours en argent dont je commençois à avoir besoin.

Mes appointemens, moindres de 800 piastres fortes que ceux de Messieurs les professeurs espagnols mes compagnons de voyage, m'ont obligé, après un séjour de trois années au Pérou, de prendre chez M. le comte de Saint-Xavier 2400 piastres fortes pour me mettre en état de continuer mes travaux. Un voyage que nous allons entreprendre à Quitto, S[ta] Fé et Carthagène va me jetter encore dans de plus grands frais.

J'ai cru, Monseigneur, qu'il valoit mieux faire cet emprunt que d'abandonner une entreprise, dont les sciences peuvent retirer quelques avantages.

J'ai eu l'agrément de déterminer la *Coca*, le *Mata-palos* et l'arbre *Ceibo*, qui n'étoient pas connus de nos savans.

Le *Ceibo*, dont j'ai décrit deux espèces, est un arbre intéressant par la laine qu'il produit et par la légèreté de son bois qui le rend propre à la navigation des sauvages du Marañon qui le nomment *Huarpo*. J'ai pris la liberté, Monseigneur, de vous dédier cet arbre, qui constitue un genre nouveau de la *Monadelphia pentandria*, sous le nom de *Neckeria lanuginosa*.

Après un séjour de dix-neuf jours à Lima je me mets de nouveau en marche pour repasser la Cordillière et rejoindre mes compagnons de voyage.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble, etc.

(*Arch. Nat.*)

LXXXVIII

A Antoine-Laurent de Jussieu.

Lima, le 2 novembre 1781.

..... L'état présent de ce païs ne nous permettant pas d'aller à Quito, Sta Fé et Carthagène, ainsi que le désiroit le gouvernement, nous partons pour le Chili. Nous pensons nous embarquer dans le courant de X^bre^ prochain.

Lorsque vous aurez pris lecture, Monsieur, de la lettre que j'écris à M. Thoüin, je vous serai bien obligé de vouloir vous intéresser auprès de M. le Directeur-Général pour que je puisse sortir de ce païs cy sans y laisser aucune dette. Porter mes appointemens à l'égal de mes compagnons de voyage, depuis ma sortie de Cadix, me mettroit à même de payer mes dettes contractées à Paris et ailleurs. J'aurois même suffisamment de reste pour m'aider à passer quelque tems à Paris afin de publier

mon ouvrage. Il ne seroit pas nécessaire que cette augmentation me fût payée en Espagne, il suffiroit qu'elle me fut promise et assurée à Paris; bien entendu que l'on seroit content de mon travail, des choses que je remettrois au Cabinet du Roy, estimées au dessus de la valleur du double et du triple de l'extraordinaire que je viens de recevoir, abstraction faite de mon herbier qui doit être remis au Roy comme chose qui lui appartient depuis ma sortie de Paris, depuis l'instant que j'ai l'avantage d'être son pensionnaire. Je vous avoue avec vérité, Monsieur, que quoique mes appointemens ne me permissent pas de rien achepter (puisqu'ils ont toujours été trop modiques pour mon entretien), je n'ai pas laissé d'achepter pour le roy les curiosités qui me tomboient sous la main. D^{n} Estevan de Urrutia et D^{n} Juan de Bordenave m'ont souvent avancé des sommes considérables pour cet objet, ainsi que ce dernier qui est votre ami pourra vous le certifier, aussi bien que de la manière dont je me suis comporté dans ce païs[1]. Malgré la perte de nos dessins pris par les Anglais sur le vaisseau le *Bon Conseil*, nous aurons pour le moins, de retour du Chili, 1000 dessins enluminés avec leurs descriptions. C'est de quoi faire un joli *flora*. Je vous envoye, Monsieur, la raison de ce que je laisse entre les mains de MM. les gardes du trésor royal de Lima afin de le répéter si je venois à mourir dans le voyage. Si la guerre dure encore deux ou trois ans, j'aurai le plaisir de vous offrir toutes mes richesses, car je borne à cet espace de tems mon voyage. Quoique j'aye toujours joui d'une bonne santé depuis mon départ de Paris, l'air du Pérou

1. Voy. plus loin dans le *Recueil de Pièces* les lettres de Bordenave à Jussieu.

affaiblit les forces et je souffre d'une suffusion qui me fatigue beaucoup lorsque j'observe une plante. Cette raison m'a obligé à me donner deux domestiques qui me gênent dans ma fortune, mais qui m'aident beaucoup, par ce que je les ai formés à mon travail.

Je vous fais passer, Monsieur, trois petits manuscripts de feu Mr Joseph, votre oncle. Si j'étois arrivé plutôt à Lima j'aurois pu recueillir beaucoup de brouillons de ses ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, avec une très grande considération et l'estime la plus distinguée,

Monsieur et très cher professeur, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

LXXXIX

A NECKER

Lima, le 16 novembre 1781.

Monseigneur,

Je revenois d'une expédition assez malheureuse entreprise près du fleuve des Amazones (Marañon) lorsque j'eus l'honneur de recevoir votre lettre du 28 août 1780. Je dis que mon expédition fut malheureuse, par ce que je fus obligé d'abandonner tout le fruit de mon travail de deux mois, et de me sauver à pied au travers de forêts impénétrables, emportant seulement mon journal. Une terreur panique occasionnée par la nouvelle, qui me fut donnée, que j'étois poursuivi par les Indiens de cette contrée qui sont indépendans, me contraignit à cette fuite. La fertilité de ces forêts, l'aménité de ces rivières qui forment par leur jonction, l'Amazone, la quantité de belles plantes, me faisoient couler des jours charmants,

malgré les grandes peines et les fatigues, que j'éprouvois dans des déserts, ou je ne vivois, faute d'habitations, que de biscuits. J'eus le bonheur cependant de ne rien perdre. Un indien fidèle, que je me suis attaché depuis trois ans et qui dessèche fort bien mes plantes, eut le courage de rester à la garde de mes effets, tandis que son maitre fuyoit. En cela j'ai été beaucoup plus heureux que feu M. Joseph de Jussieu qui perdit en un instant, par la disparition de ses valets, le fruit de 10 ans de travail....

.....Dans un mémoire sur la formation des mines du Pérou (et je crois que la nature opère partout de la même manière) que je vais faire passer à M. le Comte de Buffon, je dis que les riches mines ne se rencontrent que dans les endroits ou il fait froid, témoin, les mines du Potosi, du Choco, de Pasco, Guarochiri, Caxamarca, et les riches mines de la Paz et du Chili, toutes situées au pied des Cordilières qui sont couvertes de neige en tous temps; qu'au contraire les mines que l'on rencontre près de la Mer Pacifique ne défrayent point les mineurs de leur travail, à l'exception des riches mines d'argent de Huantasaya et de la mine de Coquimbo mélangée de cuivre et d'or, qui doivent leurs formations à des accidents produits par un volcan qui ont mis en fonte les riches minéraux.

Je m'embarquerai, Monseigneur, dans tout le mois de décembre prochain pour le Chili, ou j'espère séjourner deux années, j'aurai soin de faire une collection de mines d'or qui abondent dans ce royaume.

Dans le moment de mon embarquement je me trouverai en arrière avec le gouvernement de 2400 piastres fortes. J'aurai l'attention de ne rien prendre au trésor royal jusqu'en décembre 1783.....

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, etc.

(*Arch. Nat.*)

XC

AU COMTE D'ANGEVILLER [1]

Conception du Chili, le 24 8bre 1782.

MONSIEUR,

Mon séjour au Chili a considérablement augmenté ma collection. J'ai déterminé toutes les plantes qui me sont tombées sous la main, lesquelles ont été dessinées et enluminées par les dessinateurs de Sa Majesté Catolique.

Le roy d'Espagne tient actuellement 820 dessins, mon séjour au Chili me fait espérer que je compléterai le nombre de 1000. Cet ouvrage est déja plus considérable que l'*Hortus malabaricus* et l'*amboinensis*.

Les longues navigations, un séjour de près de cinq années sous les tropiques et un voyage subit fait au Chili où le froid est assez considérable, ont affaibli ma santé et surtout ma vüe qui m'est très nécessaire pour l'examen des plantes.

Ces considérations m'ont engagés à demander à l'excellentissimo Señor D^{n} Joseph de Galvez, ministre des Indes et à M. le Controlleur-Général mon retour pour l'Europe, lorsque la paix se publiera, afin que ma collection ne tombe pas au pouvoir des ennemis.

J'ose vous supplier, Monsieur, de vous intéresser pour le meme effet, il seroit nécessaire que M. le Cte de Ver-

1. L'adresse porte : « A M. le comte d'Angivillers, de l'Académie Royale des Sciences. »

gennes écrivit à M. le ministre des Indes afin que ce seigneur donnât ses ordres pour qu'à la publication de la paix je fusse recû, sur le premier vaisseau de registre qui sortira du port du Callao pour Cadix, de préférence à tout autre passager, et pour que mes caissons (bien entendu qu'ils ne contiennent rien concernant le commerce) soyent embarqués et mis dans un lieu sain, afin de les préserver de toute avarie.

Un trop long séjour au Pérou fit perdre au public les observations de M. Joseph de Jussieu et luy affoiblit considerablement l'esprit. C'est ce qui m'engage, Monsieur, à penser à mon retour pour publier mon *Flora*, et vous offrir ma collection qui est déja volumineuse, aussi bien que les quarante livres de platine que je vous destine, Monsieur, et pour laquelle il est nécessaire que M. de Vergennes demande une permission, non seulement pour les 40# mais aussi pour toute celle que je puis acquerir soit pour le cabinet du Roy, soit pour l'Académie. J'en ai actuellement en mon pouvoir 100#.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect etc.[1].

P. S. Vous pouvez, Monsieur, me faire l'honneur de m'adresser votre réponse à Lima[2].

(*Arch. Nat.*)

---

1. Cette lettre, qui porte en tête la mention 2e *Duplicata Rp.* 149, 28 juillet 1783, fait partie de la collection d'autographes de J. Decaisne, à la Bibliothèque de l'Institut. Elle avait été donnée à ce savant par Boutron, ainsi que l'atteste une lettre de ce dernier conservée avec celle de Dombey. Decaisne possédait également de la main de Dombey la diagnose latine de la *Melastoma grandiflora* découverte à Cochero par notre voyageur. (*Bibl. de l'Institut, Correspond. Decaisne*, carton 7.)

2. Je crois inutile de reproduire une lettre presque identique, écrite le même jour par Dombey au Contrôleur Général, Joly de Fleury. (*Arch. Nat.*)

XCI

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU.

Santiago de Chili, le 20 aoust 1783.

MONSIEUR ET TRÈS CHER PROFESSEUR,

J'eus l'honneur de vous écrire dans le mois de 9bre 1781. Je vous envoyai un état de mes richesses qui se sont beaucoup augmenté dans un séjour de 14 mois à la Concepcion du Chili. Nous avons fait dessiner 300 plantes et le nombre des descriptions est plus considérable. J'ai en mon pouvoir 55 caissons parmi lesquels 19 sont de plantes. Le restant est de minéraux et autres curiosités. Depuis mon arrivée à Santiago ou nous n'avons pû botaniser par ce que nous y sommes arrivés en hyver, je me suis adonné à faire une riche collection de minéraux qui m'a coûté bien prés de 3000ps, non compris un caisson de la riche mine de Guantasaya que j'ai laissé à Lima et que j'estime 2000ps. J'ai un caisson de 100# de platine.

Je crains bien que vous n'ayiez recû aucune de mes lettres, par ce que les corsaires ne laissoient passer aucune correspondance. Il y a trois ans que je n'ai recû des nouvelles de M. Thoüin qui me donnoit des vôtres.

Enfin la paix vient de se publier. Comme ma vûe s'est affaiblie et que dans un voyage que j'achève de faire pour examiner quelques mines de mercure, j'ai perdu l'ouïe, je songe à m'en retourner en Europe. Quand on est sourd et aveugle, on n'a je crois plus rien à faire que de plier bagage et de se mettre dans un coin pour n'être pas heurté des passans.

Je me propose de m'embarquer dans le mois d'octobre

prochain pour aller au Callao, ou je profiterai du premier vaisseau pour m'embarquer avec mes richesses botaniques et me restituer en Europe.

De Cadix j'auroi soin de vous faire passer 15000# pour acquitter mes dettes, afin que les mauvaises impressions qu'elles ont laissées se détruisent.

Je vous supplie, Monsieur, de faire vos efforts pour que toutes mes richesses passent en Espagne sans embarras, principalement la platine qui est défendue. Elle est destinée pour l'Académie et m'a coùté beaucoup d'argent. Toutes mes espérances sont fondées sur ce que j'ai en mon pouvoir et si par quelque accident je venois à perdre le tout, j'aurois bien l'air d'avoir fait un mauvais voyage.

Je vous envoye, Monsieur, la description générique d'une plante que je dédiai au Perou à M. de Malesherbes. Faites moy l'amitié, Monsieur, de vouloir luy présenter, c'est tout le mérite qu'elle peut avoir. J'en ai rencontré une seconde espèce près de Coquimbo dans le Chili.

Outre mes yeux et mes oreilles, j'ai une autre maladie qui n'est pas agréable, c'est le scorbut. Je perd beaucoup de sang par les gencives. Mes forces sont diminuées et avec elles tous désirs de fortune et d'ambition se sont évanouis, je ne desire que d'aller mourir tranquillement à l'hopital, si on veut bien m'y recevoir.

Si rien ne s'oppose à mes projets, j'espère arriver en Europe dans la fin de 1784.

J'ai l'honneur d'être, avec une estime distinguée,

Monsieur et très cher professeur,

Votre très humble et très obeissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

XCII

A MADAME DU GAGE.

Santiago du Chili, le 20 aoust 1783.

MADAME ET TRÈS RESPECTABLE AMIE,

Il y a trois ans que votre pauvre péruvien apprit par une lettre de M. Thoüin la maladie dont vous étiez affligée, avec l'espérance de votre guérison. Si nos vœux dans cet hémisphère ont quelque valeur, s'ils ont pu être exaucés, je ne doute pas de votre parfaite convalescence, parce qu'ils ont été ardents[1].

Je partirai dans le mois d'octobre prochain pour Lima avec le premier vaisseau de registre, je sortirai du Callao pour me restituer en Europe. Si mes espérances ne sont point trompées, j'espère être à Paris à la fin de 1784 et vous offrir, Madame, ma collection. Elle pourroit être plus volumineuse, mais les efforts, quoique considérables, n'ont pas été secondés par les moyens. Ces pays sont difficultueux et chers. J'abandonne à regret ces riches forêts du Marañon que je n'ai fait qu'apercevoir. Ma santé délabrée ne me permet pas d'aller plus avant, et j'abandonne le plus pour conserver le moins.

Je prens la liberté, Madame, de joindre à cette lettre la description d'un genre nouveau que je vous dédiai[2],

---

1. Voy. plus haut, p. 85.

2. A la lettre originale est jointe en effet la diagnose latine du genre *Dugagesia* et de l'espèce *D. margaritifera*, vulg. *perlillas*, spécifique? pour les hémoptysies, découverte à Huasa-huasi, en novembre 1779. Ce nouveau genre devait remplacer celui que Dombey avait d'abord dédié à Mme Du Gage, la fleur des Amancaës, reconnue depuis comme un *Piper* (voy. plus haut, p. 40, n. 4.

étant dans la province de Tarma entre *los Chunchos*, peuples sauvages de l'Amérique méridionale[1]. Cet hommage de ma part n'ajoute rien à votre célébrité, Madame, ni à votre gloire, mais elle satisfait à la tendre amitié que je vous professe.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Madame et très respectable amie,

Votre très humble et très obeissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

XCIII

Au comte d'Angeviller

Lima, 8 février 1784.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de reçevoir à Lima les deux lettres que vous avez daigné m'écrire de Versailles en date du 26 mars et 28 juillet 1783. Je vois par leur contenu les démarches que vous avez bien voulu faire auprès de Mrs les comtes de Vergennes et Florida Blanca[2], pour que ma collection parvienne à destination.

1. Voy. plus haut, p. 74, n. 1.

2. Dn José Moñino, né à Murcie le 21 octobre 1728, fiscal du conseil de Castille (1766), ministre d'Espagne à Rome (1772), puis à Naples, appelé aux affaires étrangères en novembre 1776 pour remplacer Grimaldi qui venait de prendre sa retraite, avait été fait comte de Florida Blanca par Charles III au mois d'octobre 1773. Ortega envoya de Madrid l'ordre de lui dédier un genre et on réunit sous son nom les quatre espèces de plantes connues sous les noms de *Catas* au Pérou, de *Zarale*, *Nota*, *Piñol* au Chili. Dombey protestait dans son journal contre cette mesure : « Linnæus, écrivait-il, recommandoit de ne dédier les plantes qu'aux botanistes qui s'en sont rendus dignes par leurs travaux et leur savoir, je désire que ces plantes que la flatterie a fait dédier à une

J'étois expirant d'une maladie dissentérique, lorsque vos lettres, Monsieur, me furent remises. Dans le moment même que j'ai l'honneur de vous écrire, je ne suis pas hors de danger. Les évacuations, qui m'ont duré trois semaines, m'ont laissé à l'intestin rectum des ulcères. C'est le *bicho* décrit dans Pison[1]. Lorsque j'arrivai au Pérou, frappé de la singularité de cette maladie, j'écrivis un mémoire que j'ai différé d'envoyer à l'Académie Royale de Correspondance de Médecine, par ce qu'il me manquoit quelques observations. J'ignorois alors que je devois me les fournir à moi-même.

Je vous envoye, Monsieur, une raison succincte des 73 caissons que j'embarquerai dans le courant de ce mois de février ou de mars prochain 1784 sur le vaisseau *le Péruvien* où je m'embarquerai également.

Ma situation présente ne me permet pas de vous envoyer, Monsieur, une raison bien détaillée de ce que contient chaque caisson en particulier. C'est pourquoi, Monsieur, lorsque la nouvelle de l'arrivée du vaisseau *le Péruvien* vous parviendra à Versailles, si vous ne recevez point de mes nouvelles, ce sera une preuve que je serai mort. Dans ce cas il seroit nécessaire d'envoyer à Cadix une personne instruite (comme M. Thoüin), pour que les caissons se visitent en sa présence et pour que les gardes n'égarent rien. Seul un botaniste est en état de manier un herbier, sans quoi il court risque de se perdre. Sans cette précaution, je tiens le tout pour perdu.

Si ma maladie va à mal, j'aurai soin d'envoyer à M.

---

personne sans mérite en botanique, soient dédiées à un botaniste de mérite ». Il oubliait que, dans ce même registre, il avait ouvert des pages aux genres *Galvesia*, *Guirriora*, *Neckeria*, *Malesherbesia*, etc.

1. Voy. plus haut, p. 43, n. 1.

l'Ambassadeur de France à Madrid mes manuscrits ; avec une précaution aussi respectable je ne doute pas que le tout ne vous parvienne, Monsieur, à Paris.

J'ai appris avec beaucoup de chagrin la mort d'une aussi excellente personne comme l'était M. Turgot[1]. Quelque considérable que soit pour moi la mort de ce protecteur, j'aurai un sujet de consolation, Monsieur, si vous daignez vouloir vous intéresser à ma fortune.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

(*Copie* dans le portef. XXVIII de la *Correspondance de Hennin* à la Bibliothèque de l'Institut.)

XCIV

AU MÊME

En mer, le 16 juillet 1784.

MONSIEUR,

J'eus l'honneur de vous écrire que je m'embarquerois le 14 avril 1784, ce que j'exécutai au Callao le même jour. Le 16 juin nous essuyâmes une grande tempête au cap de Horn, et trois jours après nous perdimes notre timon. Notre vaisseau chargé de près de 50 millions de livres ne nous permettant pas d'arriver ni aux Isles Malouines, ni à Montevideo, pour le peu de sûreté et le manque de ressources dans ces deux ports, nous voyageons pour le Rio-Jeneiro. Une barque Catalane que nous rencontrons à l'instant me permet de vous donner, Monsieur, des nouvelles de ma triste situation. Notre vaisseau qui est *le Péruvien* tient dans ce moment un

---

1. Turgot était mort depuis près de trois ans (20 mars 1781).

mauvais et précaire gouvernail, toute sa proüe est endommagée et un grand mat est hors de service.

J'étois expirant lorsque je m'embarquai, les horreurs de la mort, que j'ai eu devant les yeux depuis un mois et qui ne cesseront que lorsque nous arriverons à Rio-Jeneiro, m'ont mis dans l'état le plus déplorable.

Le temps ne me permet pas de m'étendre davantage il ne me reste que celui de vous assurer, Monsieur, de mon profond respect.

P. S. J'ay dans ce vaisseau 73 caissons, dont 19 de plantes du Chili et du Pérou, une collection superbe de minéraux et autres curiosités, entre lesquelles 153# de platine. (*Arch. Nat.*)

XCV

A Joly de Fleury

Rio-Jeneiro, le 14 août 1784.

Monseigneur,

Après six années d'un travail assidu, soit au Pérou, soit au Chili, je me suis vu contraint de songer à mon retour, pour avoir perdu ma santé et ma vue.

Je m'embarquai le 14 avril 1784...; après avoir essuyé pendant un mois un temps rigoureux au Cap Horn, nous perdimes dans la nuit du 16 juin 1784 notre timon. Cet accident nous obligea à arriver au Rio-Jeneiro. J'ignore, Monseigneur, le temps que nous y séjournerons, parceque j'ignore l'état de notre vaisseau qui n'est pas encore déchargé.

J'ai eu soin, avant mon départ de Lima, d'exiger de MM. les officiers royaux, un certificat dont le double a été envoyé à M. le Ministre des Indes en Espagne. Il

conste par ce certificat que je n'ai touché que 500₶ par mois, pendant mon séjour au Pérou, non compris deux extraordinaires, l'un de 600 piastres, l'autre de 2000, piastres qui me furent octroyées par la Cour de France pour m'aider à acheter quelques minéraux.

Je désirerois, Monseigneur, en arrivant à Cadix, y recevoir vos ordres, afin, de savoir comment je dois faire parvenir en France mes 73 caissons, pour n'être pas retenu longtemps et inutilement en Espagne.

J'ai l'honneur, etc. (*Arch. Nat.*)

XCVI

A VERGENNES

Du Rio-Jeneiro, le 14 aoust 1784.

MONSEIGNEUR,

Je m'embarquai sur le vaisseau *El Peruano* qui fit voile du Callao pour Cadix le 14 avril 1784. J'embarquai sur le vaisseau 73 caissons contenant des curiosités d'histoire naturelle destinées pour le cabinet de S. M. Très-Chrétienne. Notre navigation fut heureuse jusqu'au 50° degré sud. Au 59°, nous perdîmes notre timon, toutes nos œuvres mortes de notre prouë, une de nos principales courbe-bandes, servant à assujettir le beaupré, d'où dérivoit toute la sûreté de nos mâts; enfin notre grande vergue se rendit et notre vaisseau resta sans gouvernement.

Cet accident nous a obligé d'arriver au Rio-Jeneiro, où nous mouillâmes le 4 aoust 1784. Je ne puis pas, Monseigneur, vous dire le tems que nous serons obligés d'y séjourner, par ce que notre vaisseau, qui n'est pas

encore entièrement déchargé ne nous a pas permis de reconnoître l'état du batiment.

J'ai reçu de M. le Vice-Roy Vasconcelos y Sosa l'accueil le plus distingué. Ce seigneur eut la bonté d'ordonner que mes caissons fussent placés à la douane dans un appartement exempt d'humidité, afin de pouvoir réparer les dommages que peut leur avoir occasionnées une navigation longue et pénible; aussi bien que la permission de botaniser et d'augmenter ma collection.

Lorsque je m'embarquai au Callao, j'offris au capitaine de vaisseau *el Peruano*, qui s'appelle Don Joseph da Cordova y Ramos, trois mille piastres pour mon passage et flet[1] de mes équipages et caissons. Ce seigneur, qui est le neveu de Don Luis de Cordova, général des armées de S. M. Catholique, me refusa obligeamment, et me répondit que S. M. T. C. ayant comblé de faveur M. son oncle, il étoit charmé de rencontrer cette occasion d'obliger une personne envoyée par le Gouvernement de France.

J'ai cru, Monseigneur, qu'il étoit de mon obligation de vous participer les faveurs que j'ai reçues de MM. le Vice-Roy du Rio-Jeneiro Vasconcelos y Sosa, et de Don Joseph de Cordova y Ramos.

Je désirerais, Monseigneur, recevoir vos ordres au moment de mon arrivée à Cadix, pour sçavoir comment je dois faire parvenir mes caissons en France.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*; t. 614, f° 78.)

---

1. Frêt.

XCVII

AU MÊME

A Cadix, le 25 février 1785.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé au port de Cadix, le 23 février, après une navigation de 8 mois. J'espère que ma santé qui est très affoiblie se rétablira avec le tems.

M. le Président de la Contractacion tient en son pouvoir 73 caissons d'histoire naturelle qui ont été accumulées aux frais de S. M. T. C. et par les avances de différents particuliers qui ont voulus prendre intérêst à mon sort. Au retour du courier qui fut envoyé à Madrid pour annoncer l'arrivée de notre vaisseau et de son trésor, il y a apparence que l'on me délivrera ces 73 caissons que j'embarquerai pour le Hâvre et je partirai pour Paris où j'aurai l'honneur, Monseigneur, de vous faire mes remerciemens de l'intérest que vous avez daigné prendre à la conservation de ma collection...

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 614, f° 174.)

XCVIII

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Cadix, le 24 février 1785.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Je suis arrivé heureusement à Cadix après une navigation de près de huit mois qui a été très périlleuse. Une

espece d'insensibilité que l'on contracte dans les grands périls, surtout quand ils sont continus, m'a comme hébété. Le défaut de santé, qui j'espère se rétablira promptement, et le peu de tems qui me reste jusqu'au départ du courier, ne me permettront pas de vous répondre très au long.

Je dois premièrement, Monsieur, vous faire mon compliment de condoléance sur la perte d'une épouse chérie[1]; la seule consolation que l'on puisse offrir dans un cas semblable à un ami est de s'affliger avec luy. La faveur que vous m'annoncez de la part de l'Académie[2] est une récompense qui me fait oublier mes peines et mes chagrins. J'ignore comment il faut se comporter dans un cas semblable. Je vous supplie de vouloir me conseiller.

L'exemple que vous me proposez de M. Sonnerat ne peut, je crois, valoir que dans le cas que je fusse arrivé à Cadix, de quelques terres qui ne fussent pas de la domination espagnole. Dans ce cas là, en laissant mes caissons à la douane jusqu'au moment de l'embarquement, on est assuré que je ne vends rien au port d'arrivée et par conséquent je ne suis pas dans le cas de payer des droits, mais venant du Pérou et du Chili, ou j'aurois pu, au lieu de me dédier à l'histoire naturelle, faire un commerce d'or et d'argent en pigne[3], ce qui est contraire

1. Antoine-Laurent de Jussieu avait perdu le 15 (août 1783 sa femme Marie-Sophie Bellet, fille de Thomas Bellet, ancien échevin de Paris et d'Angélique Nau, qu'il avait épousée à Sainte-Opportune quatre ans auparavant (7 juin 1779). Il restait veuf avec deux petites filles, Sophie-Geneviève, mariée dans la suite au sieur Lerat de Magnitot, et Antoinette-Jeanne-Zoé demeurée célibataire (*Pap. de famille*, communiqués par M. G. Ramond, assistant au Muséum).

2. Sa nomination de correspondant de l'Académie.

3. « Ce qu'on appelle pignes, dit Prézier, sont des masses d'argent poreuses et légères, faites d'une pâte desséchée, qu'on avoit

aux lois du pays, je crois que ce seroit blesser toutes les lois les plus sacrés d'Espagne que de permettre une exemption auquel le royaume est sujet. Ce que l'on peut faire pour m'éviter des frais considérables d'encaissemens, c'est de visiter un certain nombre de caissons pris au hazard. Si la visite n'annonce rien de contraire à ce qui est déclaré, le reste est délivré. C'est la coutume dans toutes les douanes d'Espagne, je l'ai vu pratiquer. Si l'ordre, qui doit venir de la Cour de Madrid par le courier qui a porté au Roy la nouvelle de notre arrivée, veut que tout soit ouvert, celà me jettera dans des frais considérables et des travaux, que dans ce moment je ne suis pas à même de supporter. Si l'on prend des droits sur toutes les mines de peu de valeur, sur les sables, les oiseaux, les curiosités, la platine, alors je ne suis pas en état d'acquitter les sommes nécessaires, principalement si je paye des droits à raison des dépenses faites.

Vous devez croire, Monsieur, que chaque caisson de plantes me coûte 200 * (les autres un peu moins) ; si aux dépenses d'encaissement vous ajoutez les frais de transport de l'intérieur des terres aux différens ports ou je me suis embarqué, soit au Callao, soit à Valparaiso et à la Conception, je crois que tout l'argent reçu du Roy de France n'a point suffi. J'ai toujours eu deux domestiques et j'en conserve aujourd'hui un. Ils m'ont coûté chaque année 8000 *. Vous voyez, Monsieur, par cet échantillon dans quel embarras j'ai du me trouver au Pérou.

Cependant je ne dois pas m'effrayer, la Cour d'Espagne est très généreuse. J'ai à me louer de touts les seigneurs avec lesquels j'ai eu l'honneur de traiter, et principale-

formée par le mélange du mercure et de la poudre d'argent tirée des minières » (*op. cit.*, p. 140).

ment de M. de Galvèz ministre des Indes. MM. les Vice-Roys et Visiteurs ont bien voulu envoyer de ces pays lointains des certificats de ma bonne conduite, de mon travail et de mon désintéressement.

J'avois un moyen honnête de gagner de l'argent dans la médecine; j'ai toujours refusé de mes malades. J'ai soulagé les pauvres au Chili dans le tems d'une peste qui enleva près de 15.000 personnes. Toutes les commissions qui me furent confiées, je les accomplis à mes frais. M. de Galvèz est instruit de tout, et j'espère qu'en cette considération, il donnera des ordres pour que les visites se fassent sans m'occasioner de grands préjudices.

Je me comporterai, au reste, d'accord avec M. le Consul de France. Lorsque je finirai cette visite, j'embarquerai pour le Hâvre à votre adresse, Monsieur, les 73 ou 78 caissons[1] pour que vous les fassiez déposer dans le lieu que vous jugerez le plus convenable à mes intérêts. Je suis très disposé à suivre les conseils que votre amitié me dicte.

Je suis extrêmement sensible au ressouvenir de Me Dombey. C'est une dame très aimable et très vertueuse qui m'a donné dans tous les tems les marques d'une amitié très rare. Je vous ai une très grande obligation des peines que vous avez bien voulu prendre pour luy faire compter par M. Dufresne les 1000 ⁎.

Il me reste beaucoup à écrire, mais je me trouve dans l'impossibilité de continuer, parce que je ne suis pas trop bien. Cependant depuis deux jours que je suis débarqué je trouve un changement très grand en mieux.

Je joins ici une carte de M. de Bordenave, votre ami[2].

1. Aux 73 caisses embarquées au départ étaient venues se joindre les cinq caisses du Brésil.

2. Voir plus loin aux *Pièces relatives à la Mission*.

Ce M. m'a beaucoup aidé au Pérou. Luy seul m'aura prêté jusqu'à 30.000 fr., mais je suis parti sans rien devoir.

J'ai l'honneur d'être avec un très grand attachement,

Monsieur et très cher professeur,

votre très humble et très obéissant serviteur,

Je suis sensible au ressouvenir de M. votre frère auquel je vous prie de faire mes remercîments.

(*Bibl. du Muséum.*)

XCIX

A D[n] HIPOLITO RUIZ

Cadix, el 13 de Marzo de 1785.

AMIGO Y COMPANERO, SENOR DOM HYPOLITO RUIZ [1],

He recevido con mucho gusto la querida carta[2] de

1. L'adresse porte: « Señor Dn. Hypolito Ruiz, primer botanico de S. M. C., de la Real Acad[a] Matrilense, etc.

2. Voici ce que M. Hidalgo a imprimé de cette lettre, datée de Lima, 4 mai 1784.

S[or] D[n] José Dombey y q[do] Compañero,

Aunque la vispera de la salida de Vmd. pase de terminado a darle un estrechado abrazo de despedida, queriendo bolver a reitarle despues de la comida, el sentim[to] q[e] spre en mi causa la separacion de un verdadero Amigo y tan amable como mi M[r] Dombey no me permitió et ponerlo en ejécution.

Yo deseo haya Vmd. teñído prospera y feliz navegacion, y entêro restablecimo de su salud hasta cuyo favorable noticia no vivirá gustoso ni tranquilo mi anima.

Considero a Vmd. al recivo de esta bien preocupado en essa de Madrid, y lleno de satisfaccion entre los Amigos, quienes no dudo q[e] en cierto modo aliviaran a Vmd. los quebrantos y contratiempos.

Por otra parte le veo a Vmd. disponiendo su viage hacia su

Vmd. es la qual estimo como debo las expresiones de su cariño, mi separacion de un compañero de los talentes, y circonstancias de Vmd., me fué mi sensible. Vmd., puede disminuir mi pesadumbre dandome en Paris a menudo de sus noticias, de sus travajos, y descubrimientos que no serán menores, y yo agradeceré infinito si Vmd., se digna conservarme un Exemplar de cada planta con sus descripciones. De mi lado yo hare mis esfuerzos para corresponder con Vmd., v. g. puedo yo hacer una coleccion de los libros botanicos nuevos, y mandar los a Madrid a su llegada, ya yo he visto en esta Ciudad la ovra de Tunberg que estava destinada para Muttis, y la nueva flora hispaniola de Quer publicada par Ortega con notas.

La ovra de Tunberg que trata de las plantas Japonicas es mui buena con laminas de los generos y especies nuevas, pero la obra de Vmds es mas dilatata, sera mas apreciable de todos modos, y las plantas son totalemente distintas.

Me escriva Ortega que piense que los caxones que Vmd. ha embarcado con el *S^n^ Pedro* han sido perdidos, pero yo pienso que la sola perdida de Vmd. haora sido de las macetas y esto no quiere decir nada, con el motivo que difficultuosamente plantas de los tropicos pueden aguantar el hyvierno del Cabo de Horno.

Yo escrivo a D^n^ Casimiro Ortega que llegando el caso que las plantas hayan perecidas que yo soy prompto a

---

Itaca, de la q^e^ espero, q^e^ con maternal amor, haga el acogimiento a un hijo. q^e^ en servicio de ella ha savido trocar los placeres y caricias por los trabajos. No dudo sean estos remunerados como mi querido Dombey merece.

Mio viage a Pozozo, etc.

Lima y Mayo 4 de 1784.

Blm. de Vmd. su verdadero y reconocido Compañ^o^

HIPOLITO RUIZ.

entregar de nuevo algunos exemplares, y ajudar en todo a minorar la perdida...

Tuve el gusto a mi llegada di rencontrar muchas cartas de mis amigos de Paris y en una de essas cartas la noticia de mi recivimiento en le Real Academia de Paris[1] en qualidad de correspondiente, con el privilegio de assistir a mi llegada en sus assembleas, yo soy deseado, pero el s^r Ministro D^n Jph de Galves no ha dado toda via las ordenes para que se me entregan mis caxones que voy en essos dias hacer embarcar sobre un navio francès que me mandaron à proposito, despues yo me encaminaré para Paris passando por Madrid.

Yo tengo escrito varias veces al Exc^mo Señor D^n Jph de Galvez y muchas veces mas a Ortega. Siempre yo me soi alabado de los cariños de Vmds con mi, pero principalmente de vuestros trabajos, buena correspondencia, harmonia y del bueno y honroso manejo de todos. El mismo hice siempre de Lima y del Chile y el mismo haré siempre de todas partes.

Suplico, y e so de veras, que Vmd. y mis Campañeros me perdonan mis faltas, mi genio vivo, pero que no es ni malo ni rencoroso, nunca tuvo la menor voluntad de enfaudar a Vmd. siempre yo mea cordare de Vmd. con el a mistad que devo.

Yo voi hoi a comer con... etc.

Si Vmd. ha tenido papeletadas a hacer, y arengas a tener, para cobrar el sueldo doble, tener paciencia, yo he tenido en mi arrivada que a gastar 3000 ps. y desde nuestra separacion hasta haora 6000^lb sin esperança ninguna de premios, sino de ellos que llevan directamente a l'hospital, mi deseo despues de haver entregado mis

---

1. Voy. p. 130.

caxones a el Rey es de retirar me a viver en una casa de hospital, renunciando a sueldos y empleos, quiere tener mi libertad que se pierde a la corte, enfin quiere ser libre, y de mi persona, y de mis ratos, sin tener que a pedir licencia para ir a bever muscatel en Caramanchel.

... Mis caxones han llegado buen condicionados, ellos fueron depositados en un buen aposento del Consulado, pero el mar se cerca y la dilatacion pueden moxar las plantas y echar las a perder. Con todo yo vivo contento con el motivo que la avaria no dependiendo de mi si no del lugar, dilatacion, he cumplido con mi obligacion. La culpa no puede caer sobre mi.

Deseo a Vmd. una perfecta salud, muchos descubrimientos, algunas cartas de su carino, y despues con que passar los ultimos dias con dese anso. Dios gue a Vmd. m[s] a[s].

A todos los Companeros m' m'.

B. L. m de Vmd. su
amigo y companero.

(*Archivo de la Real. Acad. de Sciencias Exactas Fisicas y Naturales de Madrid*[1].)

1. Cf. J. C. Hidalgo, *Algunas Noticias sobre la expedicion scientifica hecha al Peru por ordon del Rey d'España Carlos III* (*Rev. de los Progresos de las Sciencias Exactas fisicas y naturales*, t. XXII, n° 6, p. 361-363).

Voici la réponse de Ruiz datée de « Huanuco y n° 12 de 1785. »

AMIGO Y COMP° S[or] D[N] JOSÉ DOMBEY,

El gozo que ha tenido mi corazon con la estimada de Vmd. de 13 de marzo fha, en Cadiz, no me es posible explicar con la pluma; permitame Vmd. lo dejé al silencio ; hagame el favor de creer q[to] le digo ; y viva en la confianza que mi epistolar correspondencia le hará manifiestar esta verdad. Asi mismo creame que no tengo motivo para perdonarle ninguna ofensa, pues nunca la he recibido de mi querido Mr. Dombey, a quien no he sabido estimar como sus amables prendas merecen; pero esto no es culpa de mi fino

C

A LAVOISIER

Cadix, le 22 avril 1785.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 25 mars

---

afecto, sino de mi corto talento, y pues el de mi amigo Mr. Dombey es tan claro, le suplico mi ambie amenudo continuados rasgos de sus luces para poder caminar sin tropiezo y minorar la pena qe me ha causado su ausencia.

Quedo impuesto y compadecido de sus navales trabajos; asi como tambien muy gustoso de las satisfacciones y obsequios de mis Amigos.

Con la fatal desgracia de haverseme quemado mis Libros de Descripciones, Diarios, Prensas, Papel, Libros, Tiendos de campaª, toda mi Ropa, equipage y comestibles del compañero Dn José Pavon y mios y todo lo trabajado en dos meses en las montañas de Cuchero, a causa del Incendio de un Rozo, he estado enfermo un mes en terminos de perder la vida, hta a hora no he podido salir de casa por hallarme sumamte debil.

Quando tuve el gusto de dar à Dn José Pavon las descripciones de las Dombeyas para que las pusiese en limpio y se las remitiese à Vmd. con los Dibujos, ya yo me hallaba enfermo, por lo qe no he podido escribir a Vmd. y asi hagame el favor de suplir los defectos de ellas, y admitir ese corto obsequio en nre de los dos qe, por ser elevadisimos y corpulentos Arboles y con ñres vulgars tuvimos la satisfaccion de poner el ñre de *Dombeyas*. Corresponden à la clase de *Polygamias Monœcias* antes del genero *Acer*.

Si a caso fuese Genero conocido, ó bien no sea de su gusto, a mi llegada a Madrid le remitiré todos los nuevos Gt para que elija el de su agrado.

Estímo como debo la oferta que me hace de la coleccion de los nuevos libros botanicos; y advierto a Vmd. que no necesitá mi cariño nada de esto para saver destinarle un exemplar de cada Planta, con su descripcion, asé que llegue a Madrid y se abran los cajoñes.

Agradezco muy mucho el ofrecimto qe hizo Vmd. a Dn Casimiro Ortega, de entregar un exemplar de cada Planta en el caso que se huviesen perdido los cajones qe iban en el *Sn Pedro*. La perdida fué

dernier, que M. le C[te] d'Angiviller a bien voulu me faire passer.

Je vous fais mes remercîmens, Monsieur, de la bonté que vous avez de me féliciter au nom de l'Académie sur

---

solo como Vmd pensó de las Plantas vivas y un cajon de diferentes cebollas. Tenemos noticia de q[e] el S[n] *Pedro* arribo al Rio Jeneyro.

Hta la presente se han dibujado mas de 300 Plantas nuevas. Yo tenido descriptas mas de 500 desd. ñra separacion; y corregidas 600 de las antiguas : me han quedado los Borradores antiguos y algunos de los modernos, He recuperado de las nuevas hta el dia unas doscientas, y espero remplazar en el sig[te] año las mas ó casi todas de las perdidas. Deseara hallarme con la cabeza libre para acordarme de algunos generos corregidos y remitir a Vmd. una identica narracion de ellos; pero a mi regreso a Madrid lo haré con toda voluntad y en los siguientes correos iré oportunam[te] dando a Vmd. noticía de las correcciones que me ocurran.

He celebrado q[e] sus cajones de Vmd. hayan llegado sin avaria : y he tenido suma complacencia de saber q[e] se haya destínado un Barco para conducirlos a Francia. prueva evidente del aprecio que se hace del merito de su persona.

De Pedro Compare nos comunica q[e] en una Gazeta de Paris se inserta la noticia del Buen acogimento, franqueza generosidad y liberalidad con que la han tradado à Vmd. y el S[or] de Cordoba, el virrey del Geneiro, el Ex[mo] S[or] Ministro de Indias.

No esperaba yo otra cosa, conociendo el merito de Vmd. y la acreedor que era a ello. Asi mismo nos dice q[e] los Amigos le esperan en Paris para ponerle el cordon de S[n] Mig'. Yo a mi mismo me doy la enhorabuena de todas estas satisffaciones y recompensas.

Igualmente que recivim[to] en la R[l] Academia de Paris en qualidad de correspondiente y con el Privilegio de asister a sus assembleas : Espero q[e] prosoguiran en adelante, asi el Soverano, como los Protectores y Amigos en remunerar los trabajos y meritos de mi amigo Mr. Dombey a q[n] de todas veras doy el parabien de todo, pues tanto me intereso en ello.

Los compañeros quedan satisffechos de su fina voluntad, y yo muy reconocido à sus buenas ausencias, aquellos remiten cordialisimas m[s]; y yo quedo con un lugar en mi corazon para tener colocado en el a mi comp[o] Mr. Dombey.

Dios g. a. V. m[s] a[s]. Huanuco y N[o] 12 de 1785.

Blm. de Vmd. su Amigo y Comp[o].

Ruiz.

mon heureuse arrivée en Europe. L'organe dont cette célèbre Académie s'est servie pour me faire faire ces félicitations ajoute beaucoup de prix à l'honneur qu'elle daigne me faire.

J'aurois désiré, monsieur, répondre à l'instant à vos questions; il y a une difficulté. Lorsque j'arrivai à Cadix, obligé d'errer d'auberges en auberges, je pris la précaution d'envoyer mes manuscripts à M. le Cte de Vergennes. Cette précaution me parut nécessaire pour éviter la perte qui arriva au pauvre J. De Jussieu.

Aussitôt que je serai arrivé à Paris, j'aurai l'honneur, Monsieur, de vous satisfaire sur un objet aussi intéressant. Je vais m'en occuper dans le moment même, et cet ouvrage me conduira insensiblement à vous faire part de la manière dont se forme le bel argent en coton que l'on trouve dans la fameuse mine de Salcédo, scituée dans la province d'Oururu [1].

Il est vrai, monsieur, que j'etois moribond quand je m'embarquai au Callao pour revenir en Europe. L'accident qui arriva à notre vaisseau au 38 1/2 degré, et qui nous obligea d'arriver au Rio Jenero augmenta encore mon état. L'air et les alimens sains du Brasil rétablirent ma santé, et me permirent de botanniser un peu. Je fus assez heureux pour rencontrer quelques espèces nouvelles, parmi lesquelles quatre espèces de *Dalechampia*.

J'ay l'honneur d'être, avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

---

1. Oruro, chef-lieu de département et de province, à 190 kilom. de La Paz, Bolivie. Les mines d'argent qui l'entourent, au nombre de plus de trois mille, en avaient fait au XVII[e] siècle un centre très peuplé. L'exploitation de ces mines d'argent est aujourd'hui en grande partie remplacée par celle de mines d'étain très riches, découvertes dans le voisinage.

CI

A VERGENNES

Cadix, le 25 avril 1785.

Monseigneur,

J'eus l'honneur de donner part à Votre Grandeur, le 15 avril du courant, que M. le Président de la Contractation de Cadix m'avoit communiqué un ordre de la cour d'Espagne, portant que l'on avoit nommé « un facultatif « pour venir à Cadix assister au partage de ma collec- « tion, et que l'on demanderoit à Dombey une promesse « solemnelle de ne rien publier jusqu'à l'arrivée en Eu- « rope de M.M. les professeurs espagnols, qui sont res- « tés au Pérou par ordre du Roy d'Espagne. »

Je refusai, Monseigneur, de donner cette promesse solemnelle, ainsi que j'eus l'honneur de l'écrire à Votre Grandeur, jusqu'à ce que j'eusse reçu l'ordre de le faire.

Sur mon refus, M. le Président de la Contractation me dit « qu'il ne m'étoit plus permis de sortir de Cadix jusqu'à ce que j'eusse donné cette promesse. »

Je communiquai, Monseigneur, cet arrêt à M. Poirel, chargé des affaires de France en l'absence de M. de Mongelas. Je crus devoir, avec sa participation et autorisé de son conseil, mettre en sûreté mes manuscripts. En conséquence, je les remis à M. le chevalier de Costebelle, capitaine de la frégate *la Bellone* qui, venant de l'Inde, a été obligé de relâcher au port de Cadix et qui doit les remettre à Versailles, à Votre Grandeur[1].

---

1. Voy. plus haut p. 001.

Ces manuscripts, Monseigneur, contiennent aussi les originaux des certificats que j'ai eu le soin de prendre au Pérou et au Chili, dont j'envoie à Votre Grandeur une copie traduite littéralement de l'espagnol en français.

Lorsque Votre Grandeur se sera fait rendre compte du contenu de ces certificats, elle verra que ma conduite et la manière désintéressée avec laquelle je me suis comporté, dans tout le temps que j'ai resté en Espagne, ne méritoit pas à mon arrivée une *espèce de prison.*

J'ose vous supplier, Monseigneur, de vouloir bien me recommander à M. l'Ambassadeur auprès de la Cour d'Espagne.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*; t. 616, f°, 431.)

CII

A CALONNE

Cadix, le 6 mai 1785.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Grandeur une copie du certificat qui me fut donné à Lima par MM. les gardes du trésor royal, dont j'eu l'honneur d'adresser à Votre Grandeur le premier duplicata le 12 avril dernier.

M. de Mongelas, Monseigneur, ne sachant pas mon arrivée à Cadix, n'a donné aucun ordre à M. le vice-consul pour me faire compter les fonds dont je puis avoir besoin soit pour subsister à Cadix, soit pour les frais que vont occasionner l'ouverture, et l'encaissement nouveau de ma collection, soit enfin pour me restituer en France.

J'ose, Monseigneur, supplier Votre Grandeur de vouloir donuer ses ordres sur cet objet.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monseigneur,

De votre grandeur,

Le trés humble et trés obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

CIII

A M. ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU.

Cadix, le 31 may 1785.

MONSIEUR ET TRÉS CHER PROFESSEUR,

Mon plaisir fut extrême au moment ou je sautai à terre. J'étois assez fort pour entreprendre le voyage de France après un repos de 15 jours. Ce plaisir fut un peu diminué par ma détention en Espagne, qui durera vraisemblablement six à huit mois. A l'exception d'une dartre qui m'inquiète un peu, ma santé se rétablit journellement. J'espère même qu'avec un bon régime je parviendrai à me guérir parfaitement.

Quoique les périls que j'ai essuyés ayent été grands, cependant, Monsieur, je dois vous sçavoir gré de m'y avoir exposé. Si j'avois perdu la vie, mes derniers soupirs auroient été employés à vous faire des remercîmens de m'avoir poussé dans une carrière qui est celle de la gloire. Lorsque je fais réflexion au peu que je vaux et à ce que vont abandonner MM. Laborde fils[1], je vous avoue que j'estime bien peu mes travaux.

1. MM. de Laborde-Marchainville étaient embarqués à bord de l'*Astrolabe*, l'un comme enseigne surnuméraire, l'autre comme garde de la marine.

Les circonstances d'ailleurs ne m'ont pas aidé. Peu ou point de secours pécuniaires, la guerre, des accidens imprévus ont borné mes courses; enfin je suis honteux d'avoir parcouru un aussi beau pays, ou j'aurois pu beaucoup faire et de m'être trouvé les mains liées.

Depuis mon arrivée a Cadix, je n'ai rien pu pour la conservation de mon herbier; il ne m'a pas été permis de disposer de rien. Déposé près de la mer (Cadix est une isle), je crains que l'humidité chargée d'acide marin ne l'ayt pénétré, endommagé, aussi bien que les graines dont les plus récentes ont plus de trois années...

Vous avez raison, Monsieur, rien ne me convient mieux que de me loger avec mon frère. M[e] son épouse que j'aime et que je respecte beaucoup m'a donné dans tous les tems des preuves de son amitié. Il est rare (c'est une louange que je plais à luy donner) de rencontrer dans une personne autant de vertus.

J'ignore dans ce moment ce que je dois faire.

Lorsque j'eus l'honneur de vous écrire de Saint-Jacques du Chili, j'avois alors en mon pouvoir 20.000 ⭑ destinées à payer mes dettes, je ne prévoyois pas ma maladie de Lima, mon arrivée au Rio Jeneiro et ma détention à Cadix.

Le partage (je ne me le dissimule pas) ôte à ma collection, déjà courte d'elle-même, la moitié de sa valeur; un long séjour à Cadix, l'ouverture de mes caissons, de nouvelles caisses, l'embarquement, le frêt, vont me coûter beaucoup. Voilà donc mes premières idées toutes détruites.

Si M. le C[te] de Vergennes, en accordant à l'Espagne la moitié de ma collection, n'a pas exigé qu'elle me payât la moitié de mes avances, me voilà non seulement ruiné, mais hors d'état de payer mes dettes. D'ailleurs

ce qui restera pour la France, en perdant la moitié de sa valeur, ne me laisse aucun droit à luy rien demander par ce qu'elle a beaucoup dépensé. Il est vrai que M. le C[te] de Vergennes a cru que mes dépenses ne montoient qu'aux sommes que j'ay reçues de MM. les trésoriers.

Pour vous donner, Monsieur, une idée, il me suffira de vous dire que MM. les Espagnols qui m'ont accompagné avoient dépensé au roy d'Espagne au moment de notre séparation *deux cent mille livres*. L'Espagne leur avoit donné les livres, les papiers, les instrumens, etc. Cependant MM. les Espagnols n'ont pu envoyer que des plantes, des graines, quelques coquillages du Chili et des échantillons de bois.

J'embarquai, outre ces choses, des minéraux chers, plus de 400 vases péruviens dont les fouilles m'ont coûté beaucoup, 160 # de platine, etc.

J'ai eu quelques commissions, à moi seul, que j'ai remplies à mes frais. Je fus assez heureux pour pouvoir dépenser dans des circonstances critiques des sommes assez considérables dont l'Espagne seule a retiré l'utilité. Cela augmente mes frais en mon particulier.

Si l'Espagne me demandoit mes comptes et que je fusse payé; j'ai de quoi payer mes dettes et aider ma famille. Dans le cas contraire je suis assez embarrassé. Voilà pourquoi, Monsieur, je ne puis rien vous dire sur les arrangemens que je dois prendre, par ce que cela dépend de la manière dont on voudra bien me traiter.

Depuis le commencement de décembre 1784, je voyage à mes frais.

Je vais maintenant m'occuper du partage. M. le secrétaire du Président de la Contractation de Cadix m'avertit dans ce moment que les instructions de la

cour d'Espagne viennent d'arriver et que la personne commissionnée pour y assister et recevoir est en route. Lorsque je serai instruit de ces instructions, je vous en ferai part.

Quand cet ouvrage sera fini, j'embarquerai pour le Havre avec mes caisses pour les soigner et éviter les dépenses que doit entrainer nécessairement un voyage de 400 lieues dans un pays ou tout est plus cher qu'en France. Il n'y a pas de comparaison à faire; depuis mon arrivée à Cadix j'ay dépensé comme au Pérou. Il est vray que je suis arrivé fort mal équipé; à Paris j'aurois épargné la moitié et plus sur mes dépenses.

Cependant, comme il s'écoulera plusieurs mois avant que je puisse sortir de Cadix, on pourroit m'ordonner de prendre une autre route.

Je comprends fort bien, Monsieur, que la voye de terre est plus sûre et plus agréable, je la préférerois parceque je commence à craindre la mer et surtout la Manche; ajoutez encore que la saison ou je prévois devoir m'embarquer ne sera pas fort bonne. Il seroit à désirer que ce partage se put finir avant le mois d'aoust, alors il y auroit peu de risques à m'embarquer. Au Pérou je prenois mon tems, je choisissois les saisons, je pouvois dépenser tout ce qui étoit nécessaire pour la conservation de mes effets, on sera étonné a l'ouverture de mes caisses de voir les dépenses qu'elles m'ont dû occasionner. Ces caisses qui sont, pour les plantes, quadruples, collées, goudronnées, les clous mêmes collés, et le tout recouvert d'une peau, vont s'inutiliser, il faudra encaisser plus légèrement. Il y a deux années je pouvois me procurer à la minute 10 et 20 mille p^{s}. M. de Bordenave auquel vous eûtes la bonté, Monsieur, de me recommander est un de ceux qui voulut bien m'aider de sa

bourse. Dans mon séjour au Pérou il m'a prêté 60.000 #, je viens d'acquitter à M. son frère 5.000 # que je restois luy devoir.

A Cadix c'est tout différent, je doute qu'aucun négociant voulut me confier la plus légère somme, surtout sçachant les embarras ou je me trouve.

De quelque manière que se passent les choses je serai toujours, trés content, Monsieur, d'avoir fait et achevé heureusement mon voyage et de vous en avoir l'obligation. Je me consolerai de la perte de mon travail, par ce que cela ne dépend pas de moy.

Je vous prie, Monsieur, de présenter mes respects à M. votre frère, à M. Thouin auquel je n'écris pas par ce courrier.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,
Monsieur et très cher professeur,
votre humble et très obéissant serviteur.

CIV

AU DUC DE LA VAUGUYON

A Cadix, le 7 juin 1785.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre[1] que V. E. a daigné m'écrire d'Aranjues le 31 may dernier; je vous fais mes remercîments, Monseigneur, des éloges bien flatteurs mais peu mérités que vous voulez bien me donner, aussi bien que des démarches que V. E. a

1. Voy. plus haut, p. 181.

bien voulu faire auprès de M. de Galvez pour hâter mon retour en France.

Le commissionné nommé par la Cour d'Espagne pour faire le partage est arrivé à Cadix le 5 du présent et nous allons, Monseigneur, commencer l'ouvrage.

Je n'ai point donné, Monseigneur, mon engagement de ne rien publier, je ne l'ai pas non plus refusé. Je donnai part, à M. le C[te] de Vergennes le 15 avril passé, de la prétention de la Cour d'Espagne et j'attends la réponse de ce seigneur pour m'y conformer. Je prends la liberté, Monseigneur, d'envoyer à V. E. une copie de la lettre que j'écrivis à M. le Ministre des affaires étrangères [1].

Les désirs d'un souverain, Monseigneur, sont des ordres pour un particulier. J'aurois acquiescé promptement à la demande de M. de Galvez, si j'avois été possesseur en propre de ma collection. Subordonné aux ordres de la Cour de France qui m'a fait l'honneur de me commissionner, j'ay crû, Monseigneur, que je n'avois rien de mieux à faire que d'attendre ses ordres.

Si j'eusse donné, Monseigneur, la promesse que la Cour d'Espagne me demandoit, sans le participer à mes supérieurs, j'aurois pu être blamé en France et j'aurois craint de perdre l'estime même de M. de Galvez.

J'envoyai, Monseigneur, étant au Pérou et au Chili quelques graines qui ont été plantées au Jardin du Roy de Paris : on m'écrit que ces graines au nombre d'environ dix ont fructifié. Ce sont ces graines, Monseigneur, que l'on permit à M. L'héritier de dessiner, graver et publier [2]. Cette publication a été faite sans ma participation; on me croyoit même mort lorsque cet ouvrage se

1. Voy. plus haut, p. 155, n. 1.
2. Voy. plus haut, p. 158, n. 1.

fit. Si vous le désirez, Monseigneur, je ferai passer à votre Excell. les essays [1] qui sont au nombre de quatre, aussi bien que les lettres originales de M. L'héritier qui sont en mon pouvoir et que j'ay reçues depuis mon arrivée à Cadix.

Quant à mes manuscrits, Monseigneur, pour en éviter la perte, comme cela arriva à M. Joseph de Jussieu, je les ai fait passer à M. de Vergennes. Etant dans des mains aussi respectables, M. de Galvez doit être pleinement rassuré que rien ne se publiera. Je vais écrire, Monseigneur, à M. L'héritier pour le prier de suspendre la publication d'aucunes autres plantes.

Je me ferai toujours un devoir, Monseigneur, d'obéir à vos ordres, et aussitôt que V. E. daignera me les communiquer, je les exécuterai.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

(*Bibl. du Mus. Copie.*)

CV

A L'HÉRITIER [2]

A Cadix, le 7 juin 1785.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir le 5 du présent votre lettre du 16 octobre 1783. Je reçus le 1er mars à mon arrivée à Cadix celle du 11 aoust 1884 et les deux épreuves à l'eau forte du *Siegesbeckia* [3] et du *Rudbeckia* [4],

1. Épreuves des cuivres.
2. Voy. plus haut, p. 181.
3. C'est la pl. IX des *Stirpes novæ* de L'héritier.
4. Ni cette planche ni celle du *Bomarea* ne se sont retrouvées dans les portefeuiles de L'héritier acquis par de Candolle et conservés à Genève par le petit-fils de cet illustre botaniste.

et le 11 avril celle du 21 mars 1785 aussi bien que les deux épreuves du *Spilanthus albus*[1] et du *Bomarea maqui.* J'ai eu l'honneur de vous faire, Monsieur, mes remercîmens les 1er mars et 11 avril de vos bontés à vouloir me faire connoître et je vous les réitere de nouveau pour vos offres obligeantes de votre première lettre.

La volonté du Roy d'Espagne est que mon ouvrage ne se publie que conjointement avec celuy de MM. les professeurs espagnols. M. le duc de la Vauguyon a bien voulu me participer que S. M. C. s'étoit expliquée sur ce point. La protection bénéfique que ce souverain a daigné m'accorder pendant mon voyage dans ses domaines, les bontés de M. de Galvès à mon égard, et les insinuations de M. l'Ambassadeur ne me laissent que le choix de l'obéissance.

J'ose vous supplier, Monsieur, de vouloir bien ne point publier les autres plantes que vous auriez pu faire dessiner et graver au Jardin du Roy, provenues des graines que j'envoyai et du Pérou et du Chili[2].

Je joindrai, Monsieur, cette obligation, etc.

(*Bibl. du Mus. Copie.*)

CVI

AU COMTE D'ANGIVILLER

A Cadix, le 21 juin 1785.

MONSIEUR,

Nous avons commencé le partage le 13 juin. J'ai déjà

1. *Stirpes novæ*, pl. IV.

2. Cette lettre à L'héritier, conformément à la promesse contenue dans la précédente, fut envoyée ouverte par Dombey à l'Ambassadeur « pour qu'il voulut la faire mettre au courier de Madrid, après en avoir pris lecture ».

délivré au commissionné de la Cour d'Espagne la portion contenue dans les neuf premières caisses. Comme il n'est pas possible, Monsieur, de rencontrer dans les échantillons de mines, des morceaux parfaitement égaux ni de la même beauté j'ai soin de me comporter de manière à contenter la Cour d'Espagne sans négliger les intérêts de celle de France.

M. le Président de la Contractation de Cadix qui assiste au partage, m'a fait lire, Monsieur, un article des instructions données au commissionné dans lequel il est dit; que l'on demandera à Dombey la valeur de ce que lui ont coûté les échantillons des mines afin de lui en faire payer le déboursé.

Je fus embarrassé, Monsieur, pour la réponse, je sais ce que j'ai dépensé pour me préparer à exécuter mon voyage, mais j'ignore au juste ce que m'a coûté chaque pièce en particulier, par ce que je ne pouvois pas prévoir le désastre arrivé au vaisseau le *S. Pierre d'Alcantara*. En outre un voyage de la nature de celui que j'ai entrepris augmente beaucoup la valeur intrinsèque de tous les morceaux d'histoire naturelle. J'ajouterai, Monsieur, que le partage d'une collection dont tous les morceaux ne sont pas doubles diminue la valeur de chaque portion.

Je répondis, Monsieur, à M. le Président que l'ordre de la Cour de France qui m'ordonnoit de donner, ne m'autorisoit pas à recevoir.

J'ai crû, Monsieur, devoir vous participer l'offre de la Cour d'Espagne et ma réponse.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

CVII

A VERGENNES

A Cadix, le 28 juin 1785.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre que Votre Grandeur a daigné m'écrire de Versailles le 4 juin du courant. Je vous fais mes remercimens, Monseigneur, de la protection que Votre Grandeur veut bien m'accorder.

Je prens la liberté, Monseigneur, d'envoyer à votre grandeur la copie[1] de la promesse que j'ai faite aujourd'hui entre les mains de M. le Président de la Contractation de Cadix. J'espère, Monseigneur, finir vers la fin du mois d'aoust prochain, le partage qui s'est commencé le 13 du présent, et pouvoir m'embarquer pour le Hâvre avec le restant de ma collection afin de la soigner dans la traversée, et de la voir débarquer.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 617, f° 206.)

---

1. *Copie de la promesse donnée à M. le président de la Contractation de Cadiz* par Dombey.

Pour me conformer au désir de S. M. C., qui me fut communiqué par M. le président de la Contraction de Cadiz, le 16 avril dernier, et en conséquence des ordres de la Cour de France, je soussigné promets de ne pas publier mon ouvrage fait dans l'Amérique méridionale, jusqu'à l'arrivée en Europe de MM. les professeurs Espagnols qui sont actuellement au Pérou, me réservant cependant la faculté d'en rendre compte au Roi et à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

A Cadiz, le 28 juin 1785. (Aff. Étr. Espagne, *Correspond.*, t. 617, f° 123 v°. Copie.)

CVIII

AU DUC DE LA VAUGUYON

A Cadix, le 28 juin 1785.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté d'envoyer à V. E. la copie d'une lettre de M. le Comte de Vergennes que j'ai eu l'honneur de recevoir le 27 du courant. Je joins aussi, Monseigneur, la copie de la promesse que ce seigneur m'autorise à faire, et que j'ai faite entre les mains de M. le président de la Contractation de Cadiz aujourd'huy 28.

Lorsque je fus, Monseigneur, au Tribunal pour remettre la promesse à M. le Président, ce Seigneur étoit occupé à l'audience. M. son secrétaire me demanda à voir l'ordre sur lequel je fondois ma promesse afin de le communiquer à M. le Président, j'eus de la répugnance, Monseigneur, à le faire, mais M. le secrétaire m'ayant dit que ce n'étoit que pour satisfaire M. le Président, il en prit une copie qu'il a envoyé à M. de Galvez, en m'en donnant cependant part. J'ai crû, Monseigneur, devoir participer à V. E. cet incident.

Dans une lettre, Mgr. que j'eus l'honneur d'écrire à M. le comte de Vergennes le 15 avril passé, je disois à ce Seigneur « que je n'entendois rien aux affaires, que « je pouvois innocemment me compromettre ». Dans une autre lettre, Monseigneur, je le suppliois de vouloir bien charger M. le Vice-Consul d'assister et de répondre aux ordres de la Cour d'Espagne, afin de m'éviter quelques fausses démarches.

Je suis, Monseigneur, seul, sans conseil; ma santé est mauvaise. Eloigné depuis dix années de ma famille

dont je n'ai encore reçu aucunes nouvelles, ma fortune est toute délabrée.

Je suis endetté.

Obligé d'assister à un travail assidù, sans secours pécuniaires, mon embarras est extrême.

Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 617, f° 25. Copie.)

CIX

AU COMTE D'ANGIVILLER

A Cadix, le 9 août 1785.

Monsieur,

J'ai fini le quatre du présent le partage; il m'est resté trente six caisses des 73 que j'avais formées au Pérou et au Chili.

Le 6 du courant mois, le président exigea que je fisse l'ouverture des cinq caisses formées au Rio-Jeneiro, afin que le commissionné put prendre des instructions sur les raretés du Brésil. Je crus devoir avoir cette complaisance pour m'éviter de nouveaux désagréments. Le même jour je les refermai, sans que l'on en exigeât rien.

Le 8 du courant mois d'aoust, M. le Président me communiqua deux ordres de la Cour d'Espagne. Par le premier l'on m'accorde la permission d'embarquer pour la France les 36 caisses provenues du partage. Le second exige le partage des cinq caisses du Rio Jeneiro.

J'aurois acquiescé, Monsieur, à l'instant à ce partage, par ce que ma santé et mes facultés ne me permettent pas de faire un plus long séjour dans un pays ou j'essuie coup sur coup des désagrémens que je n'avois pas lieu d'attendre par ma conduite. Mais outre que ce partage,

fait sans ordre de mes supérieurs, auroit pu m'attirer des reproches, il m'auroit encore valu des plaintes de mes créanciers. J'ai cru, Monsieur, devoir me borner à répondre à M. le Président, que je désirois condescendre à l'instant au désir de Sa Majesté Catholique, mais qu'auparavant j'allois en donner avis à M. le C[te] de Vergennes.

Je participe, Monsieur, à MM. le C[te] de Vergennes et au duc de la Vauguyon, cette nouvelle prétention de la Cour d'Espagne.

Je vais cependant, Monsieur, m'occuper à faire embarquer mes 36 caisses pour le Havre, et lorsque le capitaine les aura sur son bord, je vous en donnerai, Monsieur, avis.

J'ai l'honneur d'être avec respect

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.* — Cf. Aff. Étr. Espagne, *Correspond*, t. 617, f° 398.)

CX

A VERGENNES

A Paris, le 14 octobre 1785.

MONSEIGNEUR,

Je suis arrivé à Paris le 13 du courant. J'embarquai à Cadix, pour le Hâvre, trente-six caisses résultant du partage, sur le vaisseau *Le jeune Henry*, capitaine Tribout, qui a dû faire voile le premier septembre dernier.

J'attendrai, Monseigneur, vos ordres pour me rendre à Fontainebleau afin de rendre compte à Votre Grandeur de ma commission.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 618, f° 165.)

CXI

AU MÊME

A Paris, le 2 novembre 1785.

Monseigneur,

Je viens d'avoir l'honneur de recevoir une lettre de M. le Controlleur Général qui m'annonce le don de 60.000 livres que le Roi a bien voulu m'accorder, comme aussi la continuation du traitement de 6.000 livres jusqu'à l'entière publication du catalogue de la description des objets que j'ai rapportés et que je dois disposer dans les cabinets du Roi.

Cette grâce que Sa Majesté a bien voulu m'accorder étant due, Monseigneur, à l'information favorable que Votre Grandeur a voulu faire sur mon compte, je vous supplie de recevoir mes remerciements et d'agréer les vœux sincères que je ne cesserai de faire pour la conservation et la prospérité de Votre Grandeur.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 618, f° 229.

CXII

A CALONNE

A Paris, le 1er janvier 1786.

Monseigneur,

J'ai remis à M. l'abbé Rochon les vingt livres de platine; aussitôt qu'il m'a communiqué la lettre de Votre Grandeur; je puis, Monseigneur, en mettre dans votre Cabinet la quantité qu'il vous plaira me désigner ou tout au moins celle que je conserverai pour moi.

J'ose vous supplier, Monseigneur, de vouloir faire passer des ordres à MM. les gardes du trésor royal, pour que le restant de la somme qu'il a plu à Votre Grandeur me faire accorder par le Roi me soit payé, afin de satisfaire mes créanciers.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

CXIII

A. J.-J. BARTHÉLEMY [1].

A Paris, le 25 janvier 1786.

MONSIEUR,

Je viens d'être autorisé par M. de Calonne à remettre au cabinet des médailles du roi, les vases et autres curiosités que j'ai rapportés du Pérou. J'ai numéroté les pièces et fait le catalogue[2]. Si vous voulez, monsieur, me donner votre jour et votre heure, j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Archives du Cabinet des médailles*. Dossier de 1786.)

---

1. Garde du cabinet des médailles depuis 1754.
2. Voy. plus loin ce catalogue dans les *Pièces relatives à la mission*.

CXIV

A Dn HYPOLYTO RUIZ

A Lyon, 9 8bre de 1786.

Amigo y Companero Señor Dn hypolito Ruiz,

He recevido con sumo gusto las dos cartas de Vmd., la primera de Huanuco, mayo 11 de 1785 a la qual contesté, y la seconda de Huanuco[1] de 12 9bre 1785, en la quel veo todos los contratiempos de la infeliz entrada en las montañas del Marañon, aora havrà savido Vmd. el naufragio del *Sn Pedro de Alcantara* del qual solo se ha sacado el oro y la plata.

Pero amigo es precizo de tener valor, no hay que a desmayarse ya se save en toda la Europa todo el sucedido de nuestro viage y nonobstante los contratiempos, los premios y el descanso esta esperando en Madrid a Vmd.

Me escriven los amigos Pavon y Galvez que la vuelta para su deseada patria deve efectuarse en 1787. Soi esperando con ansia esta noticia para dar las enoras buenas a mi amigo Ruiz, como de su llegada, y de los premios bien merecidos para tantas afanes, penas y sustos de mares, como de viajes tan dificultuosos. Save Vmd. que ninguna Corte premia como la de España.

Asi pues no tengo Vmd. ninguno miedo. El Exmo Señor Dr Jph de Galvez, protector de las Sciencias y de los Sçavios, sabra premiar a sus travajos y todas sus penas como que Vmd. lo mercie.

---

1. C'est la dernière dont j'ai donné plus haut le texte (p. 282 n. 1).

Espero que esta mia carta no encontrará a Vmd. en el Perú y que las primeras noticias de mi amigo Ruiz las reciviré de Cadiz ó de Madrid, colmado de premios, ya descansandose entre los suyos parientes y amigos.

Doi a Vmd. muchas gracías para el genero nuevo de *Dombeya* que quiso su amistad dedicarme. Amigo, no toma Vmd. ninguna pena en mandarme plantas ni descripciones, yo he de cado el todo, entregando la media parte de mi colleccion al Rey de España y la otra media a el Rey de Francia, todos los demas papeles yo los quemé[1] y regalé mis curiosidades sin conservar nada; de este modo, desnudo como quando veni en el mundo, no tengo miedo de perder nada sino l'amistad de Vmd. y de mis compañeros que Dios gue dilatados años.

B. L. M. de Vmd.
Su mas apasionado
Amigo y Servidor!
M' M' a todos mis comp' que son mis amigos.

---

1. Une note de Hidalgo au mot *quemé* est ainsi conçue : « M. Lhéritier dice sin embargo en su carta que M. Dombey le entrego sus manuscritos ». Les manuscrits remis à L'héritier sont ceux que Dombey avait envoyés en France par l'entremise de M. de Costebelle et qui sont conservés aujourd'hui au laboratoire de botanique du Muséum et à la bibliothèque de l'Institut : un journal botanique en trois volumes, une copie au net de partie de ce journal, et un cahier de certificats. Toutes les autres relations auxquelles Dombey fait allusion dans ses lettres (p. 43, 129, etc.) ont disparu dans l'*auto da fé* auquel il s'est livré en 1786. Il n'en reste absolument rien, ni à Paris, ni en province, ni à l'étranger.

CHOIX DE PIÈCES

RELATIVES A LA MISSION

DE

JOSEPH DOMBEY

(1776 — An VIII)

Correspondance de Clugny[1].

1776

CLUGNY A JUSSIEU

A Versailles, le 29 juin 1776.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 18 de ce mois au sujet du projet adopté par M. Turgot d'un voïage en Amérique pour la découverte de plantes et d'arbres dont la culture pourroit être introduite en France et dans les colonies.

Vous m'observez, Monsieur, que M. Dombey, médecin de Montpellier, a été agréé par M. Turgot pour cette recherche et qu'il doit partir au mois de septembre prochain. Vous désireriez en conséquence que j'arrêtasse avant son départ les fonds qui lui seront nécessaires, tant pour son voïage que pour son séjour en Amérique et que je lui fasse donner des lettres de Crédit. Je sens, Monsieur, toute l'utilité de ce projet et je suis certainement très porté à le favoriser en tout ce qui dépendra de moy, mais je ne puis procurer à M. Dombey des lettres de crédit. Les dépenses qu'il sera dans le cas de faire peuvent s'évaluer, sinon d'une manière très précise, au moins par apperçu. Lorsque vous m'aurez

1. On a déjà dit que Jean-Étienne Besnard de Clugny avait été appelé au contrôle général après le renvoi de Turgot (12 mars 1776) et qu'il avait gardé cette fonction quelques mois seulement.

procuré, Monsieur, les éclaircissemens dont j'ai besoin sur cet objet, je ferai volontiers ce que la situation des finances poura me permettre pour concourir au succès de cette entreprise.

Je suis, Monsieur, votre très affectionné serviteur.

(*Bibl. de Muséum.*)

A Versailles, le 20 juillet 1776.

J'ai mis, Monsieur, dimanche dernier sous les yeux du Roy le mémoire [1] relatif au voïage, que le Sr Dombey se dispose à faire en Amérique, pour la découverte de plantes et d'arbres dont la culture pourroit être introduite en France et dans les Colonies.

Sa Majesté a fixé, Monsieur, les appointemens du Sr Dombey à 3000# et lui a accordé, en outre, une somme de 800# une fois païée, pour subvenir aux dépenses que son séjour à Paris lui a occasionnées. Je vais, en conséquence, faire expédier pour ces deux objets deux ordonnances au nom du Sr Dombey.

Je suis, Monsieur, votre très affectionné serviteur.

(*Ibid.*)

A Versailles, le 3 août 1776.

Par votre lettre, Monsieur, du 22 du mois dernier au sujet du voïage que M. Dombey se propose de faire en Amérique, vous désireriez qu'il luy fut accordé une gratification de 1200# avant son départ pour subvenir aux frais du voyage.

Il n'est pas possible, Monsieur, de remettre sous les yeux du Roy l'objet qui intéresse M. Dombey, mais je me porterai volontiers à lui faire avancer une somme de 1200# sur le traitement qui lui a été accordé.

Quant aux passe-ports qui lui sont nécessaires, il est d'autant plus convenable de s'en tenir aux moyens qui ont été d'abord adoptés que vous pensez que ce sont ceux qui sont les moins susceptibles d'inconvéniens.

Je suis, Monsieur, votre très affectionné serviteur.

(*Ibid.*)

A Versailles, le 24 août 1776.

La première année, Monsieur, des appointemens de 3000# accordés au Sr Dombey, sera employée dans la distribution de la se-

1. Ce mémoire n'a pas été retrouvé.

maine prochaine, et le 1er Commis des finances lui remettra son ordonnance et la lettre d'avis pour en recevoir le montant.

Quant au brevet, il n'est nullement nécessaire pour cet objet, et si le Sr Dombey en a besoin d'un, relatif seulement à son voïage, il peut s'adresser à M. Amelot[1] qui le lui fera expédier.

A l'égard de la lettre de recommandation dont vous me parlez, Monsieur, j'écris à ce sujet à M. de Vergennes pour l'informer de la mission du Sr Dombey qui, d'après cela, peut se présenter chez le Ministre et prendre ses ordres avant son départ.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Ibid.*)

CLUGNY A VERGENNES

A Versailles, le 24 août 1776.

Sa Majesté, Monsieur, dans la vüe de concourir au progrès des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle, a approuvé que le sieur Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, fit un voïage dans l'Amérique méridionale aux frais du Gouvernement, pour la recherche des plantes et arbres qui pourroient être transportés en France et dans nos colonies. Il doit à cet effet se rendre en Espagne d'où il s'embarquera avec les Botanistes Espagnols que la Cour de Madrid doit associer à ce voïage. Le sieur Dombey, Monsieur, désireroit que vous eussiez la bonté de lui donner une lettre de recommandation. Je lui ai promis que j'aurois l'honneur de vous écrire à ce sujet, et si vous n'y trouvez point d'inconvénient, je vous prie de vouloir bien donner vos ordres pour que cette lettre soit expédiée en faveur du sieur Dombey.

(Aff. Etr. Espagne, *Correspondance*, t. 581, f° 279. — Original signé[2].)

(1) Amelot, ministre de la maison du Roi. Il avait succédé à Malesherbes (voy. plus haut p. 56, n. 1).

(2) On lit au f. 301 du même volume quelques lignes de Vergennes à Clugny lui accusant réception de sa lettre du 24 août et accompagnées de la lettre de recommandation demandée pour Dombey. Le texte de cette dernière n'a pas été conservé.

Lettres de Roussel, Magallon et Condorcet.
1776

ROUSSEL[1] A THOUIN[2]

Orléans, le 10 aoust 1776.

Monsieur,

Lors de la disgrace de M. Turgot, je reçus une lettre de M. Dombey qui me témoignoit son regret de voir s'en aller en fumée l'espérance qu'il avoit de faire un beau voyage; je lui écrivis sur le champ pour luy témoigner combien j'étois moy même faché de ce dérangement, je le chargeois alors de quelques petites commissions qu'il pouvoit très bien exécuter, mais n'ayant pas entendu parler de luy depuis, j'ay présumé qu'il étoit parti de Paris, comme il fait ordinairement, c'est-à-dire sans dire gare, et sans scavoir ou il iroit. Je le priois, entre autres choses, de vous voir et de vous demander si vous aviez songé à me faire continuer un catalogue du jardin du roy suivant le nouveau systhème de M. de Jussieu, dont vous m'aviez donné les quatre premiers [cahiers] il y a deux ans, et que je vous ay remis à mon dernier voyage à Paris pour avoir la suite. Comme depuis je vous ay sçu occupé aux leçons je n'ay pas jugé à propos de vous importuner. Comme je pense qu'elles sont finies aujourd'hui et que vous avez plus de liberté, je vous prie de me dire si M. Dombey vous a parlé de moy et si vous y avez pensé, et en cas que vous m'eussiez oublié, je vous prie de me rappeler à votre souvenir.

J'ai fait connoissance ici avec plusieurs botanistes, entre autres, M. l'abbé Carraud, que vous connoissez sûrement; il a son jardin ou il a d'assez belles choses. S'il vous prenoit un jour fantaisie de venir botaniser dans la forêt d'Orléans, j'espère que vous m'avertiriez. Je compte faire un petit voyage cet hyver à Paris, j'aimerois mieux y passer l'été, mon herbier ne s'en trouveroit pas plus mal. Si vous scavez ce qu'est devenu M. Dombey, vous me ferez plaisir de me le dire; en attendant de vos nouvelles j'ay l'honneur d'être avec une parfaitte considération, Monsieur, votre très humble et obéissant servitteur.

(*Collect. Hamy.*)

---

1. Voy. plus haut p. 16, n. 3.
2. Voy. p. 2, n. 3.

MAGALLON[1] A CONDORCET

A Madrid, le 16 sept. 1776.

Il m'a été impossible, Monsieur, de faire plutôt réponse à la lettre du 14 du mois dernier que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'y ai vu que M. Dombée souscrit avec plaisir aux conditions qui lui ont été indiquées.

Le Ministre de l'Amérique[2] à qui j'ai communiqué le contenu de votre lettre, vient de me mander que le sieur Dombée peut venir en Espagne; qu'il trouvera tout prets les passeports nécessaires et les Espagnols qui devront l'accompagner dans son voyage et qu'ils devront s'embarquer tous sur le vaisseau qui portera les *azogues*[3], qui partira de Cadix pour le Callao sur la fin de novembre, et sur lequel on lui accordera le passage.

J'ai été fort aise, Monsieur, d'avoir pu remplir vos désirs à cet égard.

Je saisis avec bien du plaisir cette occasion pour vous renouveller le bien sincère et respectueux attachement que je vous ai voué.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me rappeller au souvenir du cher et très respectable M. Dalembert[4]; je désire de toute mon âme que sa santé soit rétablie entièrement.

(*Bibl. du Muséum.*)

CONDORCET[5] A DOMBEY

S. l. n. d.

J'envoie avec grand plaisir à Monsieur Dombei cette lettre de M. de Magallon et c'est avec une très grande joie que j'ai appris qu'on lui accordait son passage. Si je n'ai pas le plaisir de le voir, qu'il me permette de lui faire ici mes adieux; de l'assurer de mes vœux pour le succès de son voyage et du désir que j'ai d'être

1. Voy. plus haut, p. 6, n. 6.
2. Galvès, ministre des Indes. Voy. plus haut, p. 8, n. 2.
3. *Azogue*, mercure. On transportait au Pérou des quantités considérables de mercure, pour le traitement des métaux précieux par amalgamation.
4. L'illustre Jean Le Rond d'Alembert, alors âgé de cinquante-neuf ans, membre de l'Académie Royale des Sciences depuis 1741 et secrétaire perpétuel de l'Académie française depuis 1772.
5. Voy. plus haut, p. 3, n. 1.

témoin de la gloire qui l'attend au retour et du bien qu'il procurera aux sciences et à son pays.

(*Bibl. du Muséum.*)

Correspondance de Vergennes.

1776-1777

VERGENNES AU MARQUIS D'OSSUN[1]

A Versailles, le 29 août 1776.

Le sieur Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, Monsieur, va faire un voyage dans l'Amérique méridionale aux frais du gouvernement, pour la recherche des plantes et arbres qui pourroient être transportés en France et dans nos colonies. Il doit à cet effet se rendre en Espagne où il s'embarquera avec les Botanistes espagnols que la cour de Madrid doit associer à ce voyage. M. le Contrôleur-Général, qui s'intéresse aux succès de M. Dombey, m'a prié de vous le recommander ; votre zèle pour le service de S. M. me persuade d'avance du bon accueil que vous ferez à ce savant ainsi que de l'assistance qu'il éprouvera de votre part dans tous les cas où il pourroit en avoir besoin. M. de Clugny vous en saura, ainsi que moi, un gré particulier.

(Aff. Etr. Espagne, *Correspondance*, t. 581, f° 302. — Minute.

LE MARQUIS D'OSSUN A VERGENNES[2]

A L'Escurial, le 18 novembre 1776,

Monsieur,

Le sieur Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, m'a remis, il y a quelques jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à son sujet le 29 août dernier. Il m'a dit que feu M. de Clugny lui avoit fait donner trois mille livres pour fournir aux frais de son voyage jusqu'à Cadix et qu'il lui avoit fait entendre que son traitement ultérieur seroit réglé d'après les éclaircissemens et les informations que je fournirois. Ce médecin doit se

---

1. Voy. plus haut p. 6, n. 5 et p, 8, n. 3.
2. Envoyé copie à M. Taboureau le 2 décembre 1776.

rendre incessamment à Cadix avec deux Botanistes Espagnols que le Ministre des Indes lui associera. Le vaisseau qui les transportera à Lima mettra à la voile dans le mois prochain, et comme je n'ai eu connaissance de cet arrangement que par la lettre dont vous m'avez honoré, et que le départ prochain du sieur Dombey ne me laisse pas le tems de recevoir des ordres sur ce qui le concerne, j'ai pris le parti d'engager M. de Galvez à le recommander très particulièrement à M. le Vice-Roi du Pérou, soit pour lui faciliter les moyens d'exécuter avec succès la commission dont il est chargé soit pour lui fournir l'argent qui lui sera nécessaire, néanmoins sur le pied du traitement qui sera accordé aux Botanistes Espagnols. Le passage ne coûtera rien au sieur Dombey, il sera transporté à Lima aux frais de S. M. C. mais il m'a témoigné que les mille écus qu'il a reçus suffiront à peine pour couvrir les frais de son voyage et du transport de ses malles de Paris à Cadix ; et comme il aura quelque dépense indispensable à faire avant de s'embarquer, principalement pour se pourvoir du papier propre à envelopper et à conserver les plantes, je chargerai M. de Mongelas, consul de France, de lui avancer la somme de mille cinq cens livres qu'il m'a demandée. Telles sont, Monsieur, les mesures provisionnelles que j'ai cru devoir prendre pour me conformer à l'ordre que vous m'avez donné de faire un bon accueil à ce savant et de l'assister dans tous les cas ou mon secours lui seroit nécessaire. Dès que je saurai le traitement pécuniaire qu'on accordera aux Botanistes Espagnols, j'aurai l'honneur de vous en informer, et j'espère que vous voudrez bien me marquer, en attendant, si ce que j'ai concerté avec M. de Galvez a mérité l'aprobation de M. le Contrôleur-Général, et me faire connoitre ses intentions, afin que je puisse m'y conformer.

(*Ibid.*, t. 582, f° 269. — Original signé.)

LE MÊME AU MÊME[1]

A l'Escurial, le 25 novembre 1776.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 18 de ce mois au sujet du sieur Dombey, médecin Botaniste qui doit passer au Pérou par ordre de la Cour avec deux élèves que lui donne l'Espagne. M. de Galvez desiroit qu'ils pussent s'embarquer sur un vaisseau de

1. Envoyé copie à M. Tabourcau le 8 décembre.

guerre qui doit mettre à la voile pour Lima à la fin de ce mois; mais il a fallu trouver les élèves; le tems s'est écoulé, et les trois sont encore à Madrid et ne se rendront à Cadix que vers la fin du mois prochain pour y attendre l'occasion de quelque navire marchand qui puissent les transporter à leur destination; ainsi Monsieur, je pourrai connoitre avant leur embarquement les intentions de M. le Contrôleur-Général sur le traitement pécuniaire du sieur Dombey pendant son séjour aux Indes. Celui des élèves Espagnols a été fixé à cinq mille francs par an pour chacun et il sera en outre ordonné à M. le Vice-Roi du Pérou de leur fournir quelque argent de plus pour subvenir aux frais extraordinaires que la commission dont ils sont chargés pourra exiger. M. de Galvez, que j'ai consulté sur ce qui concerne le sieur Dombey, pense qu'il lui faut au moins douze mille francs par an. Ce savant a trouvé à Madrid un jeune homme, bon sujet et assés intelligent, qui possède la langue française et l'espagnole; il voudroit le mener avec lui en qualité de secrétaire ou d'aide. Cette précaution ne paroitra peut-être pas déplacée à M. le Contrôleur-Général; par ce qu'il est possible que le sieur Dombey vienne à mourir dans le cours de ses opérations, et que, n'ayant pas un aide, les mémoires, les découvertes et les collections qu'il auroit déjà faites seroient vraisemblablement perdues pour la France; mais si l'on accorde ce secours au sieur Dombey, on ne peut guères donner moins de deux mille livres par an à son aide. Le sieur Dombey demande aussi qu'on lui fasse toucher à Cadix la somme de quinze cens livres avant son embarquement. Daignez, Monsieur, conférer sur le tout avec M. le Controleur-Général et me donner des ordres conséquens à ce qui sera arrangé à cet égard, afin que je puisse convenir avec M. de Galvez du traitement pécuniaire du sieur Dombey pendant son séjour au Pérou, et qu'il ordonne au Vice-Roi d'en faire les avances avec la certitude qu'elles seront remboursées par la France.

(*Ibid.*, t. 582, f° 309. — Original signé.)

VERGENNES A TABOUREAU DES RÉAUX

A Versailles, le 3 décembre 1776.

Monsieur de Clugny m'a prié le 24 aout dernier de recommander à M. le marquis d'Ossun le sieur Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, destiné à faire un voyage dans l'Amérique méridionale aux frais du gouvernement; vous verrez par la lettre

de l'Ambassadeur du Roi l'accueil qu'il a fait à ce médecin, ainsi que les secours et les facilités qu'il luy a procurés. Je vous prie de me dire votre façon de penser sur les dispositions faites par M. d'Ossun, afin que je puisse l'en informer.

(*Ibid*, t 582, f° 349. — Minute.)

LE MÊME AU MÊME

Versailles, le 8 décembre 1776.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, Monsieur, copie d'une seconde lettre que M. le marquis d'Ossun m'a écrite au sujet du sieur Dombey. Je serai exact à transmettre à cet Ambassadeur la réponse que vous jugerez à propos de faire.

(Aff. Etr. Espagne, *Correspondance*, t. 582, f° 360. — Minute.)

TABOUREAU DES RÉAUX A VERGENNES[1]

A Paris, le 13 décembre 1776.

J'ai reçu, Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 3 et 8 de ce mois, ainsi que les copies qui y étoient jointes de celles de M. le marquis d'Ossun relativement au voïage que le sieur Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, doit faire dans l'Amérique méridionale.

Les appointemens, Monsieur, de M. Dombey ont été fixés par un bon du Roy du 14 juillet dernier à 3000 livres par an ainsi que cela avoit été proposé par M. de Jussieu ; M. de Clugny lui en a fait païer la première année d'avance, afin de lui procurer les fonds dont il exposoit avoir besoin avant son départ, et il touchera la même somme chaque année avec la plus grande exactitude. Il a reçu de plus une somme de 800 livres pour les dépenses que son séjour à Paris lui avoit occasionnées. La décision du Roy ne prononce sur aucun autre objet. J'ai cru, Monsieur, devoir vous informer de ce détail pour vous mettre à portée de répondre à M. le marquis d'Ossun[2].

(*Ibid.*, f° 401.)

---

1. Envoyé copie à M. le marquis d'Ossun le 20 décembre.

2. Le 20 du même mois Vergennes envoyait une copie de cette pièce au marquis d'Ossun.

VERGENNES AU MARQUIS D'OSSUN

A Versailles, le 4 Mars 1777.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer une nouvelle lettre que M. Taboureau m'a écrite relativement à la mission du sieur Dombey dans l'Amérique méridionale. Vous voudrez bien lui communiquer cette lettre, afin qu'il y voye les dispositions ultérieures de M. le Contrôlleur-Général à son égard.

(*Ibid.*, t. 583, f° 322. — Minute.)

LE MARQUIS D'OSSUN A VERGENNES

A Madrid, le 17 mars 1777.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 4 de ce mois, et celle de M. Taboureau qui y étoit jointe, relativement à la mission de M. Dombey, médecin botaniste, dans l'Amérique méridionale, et à l'augmentation de traitement que Sa Majesté à daigné lui accorder. Je lui ai communiqué la lettre de M. le Contrôleur-Général, et les choses s'arrangent de manière qu'indépendamment des secours que la France lui donne, l'Espagne fournira aux dépenses extraordinaires, et aux besoins imprévus que les voyages dispendieux, qu'il sera obligé de faire dans l'intérieur du païs, pourront exiger.

(*Ibid.*, t. 583, f° 388. — Minute.)

Correspondance de Taboureau des Réaux.
1777

TABOUREAU A JUSSIEU

Paris, le 18 février 1777.

J'ay mis sous les yeux du Roy, Monsieur, les observations qui m'ont été faites par différens membres de l'Académie des Sciences[1]

1. Voici le texte de ces observations :

Les membres de l'Académie des sciences représentent très humblement à Votre Majesté que le Sr Dombey a été choisi par M. Turgot

et particulièrement par vous, Monsieur, sur le modique traitement qui avoit été réglé au Sr Dombey par feu M. de Clugny.

Sa Mté a bien voulu avoir égard aux représentations de ce Medecin et elle luy accorde un traitement fixe de 6000# par an. En outre, M. le Marquis d'Ossun sera autorisé par M. le Cte de Vergenne à lui procurer les autres secours extraordinaires ou recommandations qui pourront luy devenir nécessaires pour le voyage qu'il entreprend ainsi pour le païs qu'il va habiter. Je m'empresse de vous faire part de cette Décision que vous voudrez bien communiquer aux membres de l'Académie qui prennent intérêt au succès de cette entreprise.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

TABOUREAU A VERGENNES

A Versailles, le 17 février 1777.

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous mander par ma lettre du 13 Xbre dernier que M. de Clugny, mon prédécesseur, avoit fixé

---

pour être envoyé dans l'Amérique méridionale à l'effet d'y faire des recherches sur la botanique et sur l'histoire naturelle du pays, et pour y suivre des découvertes annoncées par les Srs la Condamine, Jussieu et Commerson, que ce ministre avoit promis de pourvoir à tous les frais de voyage du dit Sr Dombey et de lui donner les lettres de crédit nécessaires.

« M. de Clugny qui a succédé à M. Turgot a restraint le traitement à accorder au Sr Dombey à 3000# par an pour tous frais quelconques.

« L'Académie, ainsi que le Mis d'Ossun, observent que le Roy d'Espagne envoye quatre sujets en Amérique pour le même objet auxquels on donne 20 mille livres de traitement fixe et qu'on leur fournira en outre tous les autres secours dont ils pourront avoir besoin en cas de maladie ou d'événemens qu'on ne peut prévoir dans le cours d'un semblable voyage.

« Le Sr Dombey ne pouvant l'entreprendre avec un aussi modique traitement pour tous frais que celui de 3000# se trouve arrêté à Madrid et attend que Votre Majesté veuille bien prononcer sur son sort.

« Le Contrôleur Général propose à Votre Majesté d'accorder un traitement fixe de six mille livres par an au Sr Dombey et d'autoriser le Mis d'Ossun à luy faire donner les autres secours extraordinaires qui pourroient lui devenir nécessaires dans un pays aussi éloigné. »

En marge de la main du Roi : « Bon ».

par un bon du roy à la somme de 3000# le traitement du S[r] Dombey, médecin de la faculté de Montpellier, nommé pour faire le voyage de l'Amérique méridionale et qui est déjà rendu à Madrid.

Plusieurs membres de l'Académie des Sciences m'ont représenté qu'il n'étoit pas possible que le S[r] Dombey entreprit un voyage de cette nature avec d'aussi faibles ressources; qu'il seroit exposé à manquer du nécessaire dans un païs où tout est fort cher, que le Roy d'Espagne avoit accordé 20000# par an pour quatre sujets qu'il fait partir pour la même destination et qu'en outre il a donné des ordres pour qu'il leur soit fourni des secours extraordinaires au cas de maladie ou d'événemens qu'on ne peut prevoir. Vous vous rappellerés sans peine M. que M. le marquis d'Ossun a écrit plusieurs lettres à ce sujet et a fait à peu près les mêmes observations. Ces différens motifs m'ont déterminé à faire augmenter le traitement du S[r] Dombey et sa Majesté a bien voulu le fixer de nouveau à 6000# par an. J'ai l'honneur de vous en prévenir afin que vous vouliez bien en faire part à M. le marquis d'Ossun et luy marquer en même tems que l'intention du Roy est qu'il luy procure les autres secours et recommandations qui peuvent luy devenir nécessaires pour un voyage d'aussi long cours[1].

(*Bibl. du Muséum.*)

DE L'ISLE A TABOUREAU

A Paris, le 14 avril 1777

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous adresser un Bon du Roy qui fixe le traitement d'un M. Dombey, médecin que l'on envoie au Pérou. Il s'élève une question; celle de savoir si ce traitement doit avoir lieu seulement de la date du Bon ou bien de l'époque de la mission qui est du mois de juillet 1776. Je vous avouerai que je pense que ce doit être de cette dernière époque d'autant qu'en prenant lecture de l'énoncé de ce Bon vous y verrés que ce n'est proprement qu'une rectification du traitement que M. de Clugny avoit jugé à propos de réduire et qui ne pouvoit subsister tel quel étoit. Or le Roy aiant bien voulu le connoitre et y ajouter, je ne puis douter que cette décision ne rétablisse le tort fait à M. Dombey pour tout le tems qu'il a eu lieu néamoins je ne m'arrêterai à mon opinion qu'autant

1. Vergennes répondait à Taboureau le 24 suivant, lui accusant réception de sa lettre qu'il avait fait passer au marquis d'Ossun pour qu'il la communiquât à Dombey (Aff. Etrang. Espagne, *Corresp.*, t. 583, f° 255. Minute).

qu'elle sera conforme à la vôtre et je vous prierai de m'en faire part.

Il seroit aussi nécessaire que vous voulussiez bien écrire à M. de Novera, banquier de la Cour d'Espagne à Paris, qu'il peut faire payer au Sr Dombey ce traitement et les autres secours dont il pourroit avoir besoin en cas de maladie sans quoy il seroit difficile à ce voyageur de les obtenir dans l'éloignement ou il va se trouver. Agréez, etc.

(*Arch. Nat.*)

LE MÊME AU MÊME

A Versailles, le 27 avril 1777.

Je vous remercie Monsieur de la bonne nouvelle que vous me donnez pour M. Dombey et surtout de l'avis que vous pensés que le traitement de 6000 livres doit courrir du mois de juillet 1776. Je vous demande à présent de vous prêter à un autre petit arrangement : Je sais que M. Dombey pour se mettre à même d'entreprendre son voyage a contracté des dettes à Paris et dans la confiance que le gouvernement viendroit à son secours, des amis l'ont aidé entre autres M. de Jussieu le jeune. M. Dombey lui a laissé un blanc-seing de 3000 livres pour toucher les premières sommes qui pourroient luy appartenir. Il ne comptoit alors que sur 3000 livres, il en a le double aujourd'hui par les bontés du Roy et votre généreuse interprétation de l'époque à laquelle elles commencent à avoir lieu : Ce seroit rendre un nouveau service à ce digne homme que, des 6000# qui echéroit en juillet, en faire toucher 3000 à M. de Jussieu sur le blanc-seing dont il est porteur et les 3000 de surplus avec ce qui lui revient successivement lui seroient comptées ou il sera par les bons soins que vous avez bien voulu prendre et qui me paraissent très propres à remplir l'objet, car il ne s'agit que d'assurer à la Cour d'Espagne le remboursement (bien entendu limité) et elle se chargera de faire compter à M. Dombey, partout ou il sera, son petit contingent.

J'ai l'honneur, etc.

(*Ibid.*)

TABOUREAU A JUSSIEU

A Paris, le 28 May 1777.

J'ay reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de

m'écrire le 22 de ce mois, j'aurois désiré pouvoir adopter l'arrangement que vous me proposés relativement au traitement du Sr Dombey mais cela n'est plus possible vu les dispositions précedemment faites pour son payement.

Il a été écrit dans les derniers jours d'avril à M. d'Harvelay comme chargé des services des affaires étrangères de faire payer tout de suite au dit Sr Dombey, soit par M. le marquis d'Ossun, soit par ses banquiers à Madrid, une somme de six mille livres pour la première année de son traitement et qui doit commencer au 1er juillet 1776. Il a été recommandé encore à M. d'Harvelay de procurer à ce médecin une lettre de crédit pour Lima afin qu'il puisse y recevoir un secours extraordinaire dans le cas où il en auroit besoin; d'après cela le Sr Dombey doit avoir touché actuellement une année entière et aura été dans le cas de satisfaire par luy même aux différentes dettes que vous projettés de payer à son acquit.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très affectionné serviteur.

(*Ibid.*)

Instructions

Que Séguier envoie à Dombey, pour le voyage au Pérou qu'il entreprend par ordre du Roi d'Espagne, pour rendre ce voyage utile à l'histoire naturelle[1].

(1777)

Vous êtes, cher Monsieur, en relations (assez suivies) avec les plus savans naturalistes de Paris, pour avoir les informations nécessaires pour retirer de votre voyage la plus grande utilité par rapport à l'histoire naturelle : Il s'en faut bien que je puisse rien ajouter à tout ce qu'ils communiquent pour y réussir. Cependant, pour répondre à la confiance que vous me paroissez avoir en mes foibles lumières, je vais tâcher de vous entretenir du plan que je me proposerois si j'étois à votre place.

Quelque différent que soit le climat et l'aspect des terres que

1. Je dois la copie de cet intéressant document à la complaisance de M. Galien Mingaud, conservateur du Musée d'Histoire naturelle de Nîmes.

vous devez parcourir, il est constant que cette partie qui est si éloignée des belles régions de l'Europe offre aux yeux du naturalistes des plaines et des montagnes, celles-ci sont le plus grand livre des amateurs de l'histoire naturelle et donnent matière à une infinité de recherches curieuses. J'examinerois d'abord : 1° le gisement des montagnes, c'est-à-dire la direction qu'elles ont vers les points cardinaux du monde ; 2° les ramifications qui dépendent des plus élevées ; 3° la nature et la qualité des rochers, des pierres et autres matières qui les composent. Après m'être assuré de ces premières notions préliminaires, je ferois des recherches pour m'instruire si les montagnes lorsqu'elles sont calcaires servent de base à celles qui sont schisteuses et celles-ci aux plus élevées qui doivent être de granit, comme est la formation de celles de l'Europe dans les plus hautes chaînes. J'entrerois ensuite dans l'examen détaillé des matières qu'elles renferment comme sont les métaux, les marbres, les terres propres à l'agriculture, aux arts et aux manufactures, les sources, les eaux minérales et les rivières qui en découlent.

La seule partie minéralogique doit occuper pendant longtemps et exige des recherches infinies, mais surtout les métaux précieux ; l'or et l'argent dont ces pays, abondent et méritent une attention particulière. La manière d'exploiter ces riches mines, d'en extraire le métal, de le préparer, d'en connoître la bonté, d'en séparer les matières hétérogènes, tout est intéressant.

On ne doit pas manquer d'examiner la hauteur des lieux, ou la profondeur d'où l'on tire le minerai, mais il faut encore tâcher de découvrir la raison, pourquoi ces régions sont si abondantes en or et en métaux précieux et à quelles marques extérieures on pourroit pratiquer des essais dans d'autres pays analogues à l'aspect de ceux-là.

S'il y a d'autres minéraux que l'or et l'argent, et de tous en général, prendre des renseignements et des échantillons assez grands pour en orner les cabinets du Prince qui vous a commis cette recherche, mais encore pour pouvoir faire les analyses nécessaires lorsque vous serez de retour.

Les mines de fer sont-elles rares au Pérou et d'où vient que les anciens habitants n'ont pas fait des découvertes de ce métal si utile ? Leur a-t-il été inconnu et n'en exploite-t-on aucune aujourd'hui ? On rapporte qu'il y en a plusieurs, mais qu'on ne fait cas que de ce qui est or ou argent. D'où se tire l'*Azogue*, l'argent vif, qui est d'un très grand usage pour travailler les minerais d'argent? Je ne parle point des autres minéraux comme l'étain, le plomb, le cuivre, etc., ils exigent les mêmes recherches et vous êtes en état

de les bien observer. Outre les minéraux, on trouve encore dans les montagnes et les torrens plusieurs espèces de cailloux qu'on peut travailler; il y en a qui dans leur intérieur sont aussi clairs que le crystal; j'en ai vu qu'on estimoit beaucoup. Peut-être y a-t-il quelque part des diamans, au moins comme ceux du Brésil dont on a tant apporté à Lisbonne.

Les agathes, les pierres fines colorées, comme les émeraudes, les topazes, les améthistes, les jaspes exigent encore vos soins et vos recherches,

Les anciens habitans, avant qu'ils eussent connus les Européens, avoient mis en usage plusieurs terres pour leurs ustensiles et pour former des petites pagodes qu'ils vénéroient. Ces terres subsistent encore, vous ferez très bien d'en apporter des échantillons qui font faute dans les cabinets et qui méritent d'être connus. Je n'entre point ici dans aucun détail particulier. L'or s'y trouve aussi en grains, en *pepites*, comme disent les Espagnols; j'en ai vu d'énormes à Paris qu'on y avoit transportées. Ces pépites se trouvent-elles dans les rivières et proviennent-elles de quelque filon des mines? A mesure qu'elles roulent dans l'eau elles s'arrondissent. Y trouve-t-on aussi des paillettes d'or comme dans quelques-unes de nos rivières de France?

On prétend qu'il y a des mines dont la terre exhale une odeur suave qui montre la richesse de la mine. Cela est-il vrai?

Y trouve-t-on de l'or ramifié dans les pierres et les marbres comme en Hongrie?

Les anciennes mines du temps des Incas sont-elles épuisées et le métal s'y reproduit-il?

Tâchez de prendre tous les renseignements nécessaires pour l'or blanc que je ne connois qu'en petits fragments; y en a-t-il en bloc et en trouve-t-on des filons? Celà mérite principalement d'être observé et bien examiné.

Une chose que je vous prie de bien observer, c'est de vous informer soigneusement s'il se trouve des coquillages épars par la montagne et des pétrifications comme dans l'Europe; des bois pétrifiés, des empreintes de plantes et des poissons sur les schistes, tels que ceux que vous avez pu observer chez moi.

Nos Français qui furent envoyés en Amérique pour déterminer la figure de la terre, ne purent me donner aucune notice des pétrifications qui doivent se trouver en Amérique. Feu M. de la Condamine en avait vu quelqu'une, à ce qu'il écrivit au marquis Maffei, dans une longue lettre à ce sujet que j'ai. Mais cet objet mérite encore d'être plus étudié et il ne doit pas vous échapper. Y a-t-il en un mot des marques pour découvrir que la terre ait été recouverte

d'eau dans les tems reculés et qu'il s'en soit conservé quelque tradition parmi les habitants ?

Trouve-t-on, s'il y a des pétrifications et des coquilles, les analogues dans les mers voisines?

Les coquilles marines sont devenues une branche fort recherchée de l'histoire naturelle. Je pense que vous ne les négligerez pas.

Je passe à la partie qui concerne les plantes, qui est votre principal objet. Vous avez un vaste champ à vous exercer et à la vue de tant de plantes inconnues à l'Europe vous sentirez ranimer votre ardeur.

Il ne s'agit, par rapport à votre commission, que de ramasser un grand nombre d'échantillons de chacune pour en former le plus grand recueil possible, et en apporter nombre de chacune pour en faire passer aux célèbres botanistes qui les classeront et les rapporteront toutes à leurs genres ou leurs espèces. Pour cela il faut autant que faire se pourra les dessécher avec leurs fleurs, et en ramasser les semences, les fruits, les baies et les noyaux, les gommes, les résines, les sucs concrets. On accuse les botanistes de négliger les arbres, les lianes et de ne s'attacher qu'aux abrisseaux et aux plantes basses. Je suis persuadé que vous éviterez ce reproche et que vous nous apporterez des échantillons des plus grands arbres et surtout de ceux qui sont utiles pour la nature, la charpente, les meubles, la teinture, les médicamens, la manufacture et de tant d'autres qui nous sont encore inconnus et qui méritent tant de l'être.

Ce n'est pas le tout que de ramasser des plantes, il faut s'informer soigneusement des usages qu'en font les habitans pour se guérir de toutes les infirmités. Car ils ont une médecine et c'est d'eux que nous avons appris les vertus de plusieurs simples.

Le père Feuillée, quoique occupé des observations physiques qu'il alla faire sur les côtes de l'Amérique méridionale au commencement du siècle, ne négligea point l'étude de la botanique et nous lui devons la description de plusieurs plantes qu'on a imprimé dans le 3e volume de son ouvrage en 1725 et que vous pourrez consulter. MM. Ulloa et don Juan ont parlé de bien des choses qui regardent l'histoire naturelle du Pérou dans leur Voyage historique dans l'Amérique méridionale, qui parut à Paris en 1752, in-4°, Frezier, dans sa Relation du voyage dans la mer du Sud et aux côtes du Chily et du Pérou, ne doit pas être oublié. Il y a partout à glaner.

Hernandez qui alla du tems de Philippe 2ond, a donné un volume assez gros sur les plantes, les animaux et les minéraux du Mexique. C'est un ouvrage qui vous serait fort utile si vous pouviez vous le procurer, mais il est rare et difficile à acquérir.

Enfin Jacquin, dans un gros volume in-fol, a fait imprimer à Vienne en 1763 un recueil considérable de plantes choisies d'Amérique dont on ne peut se passer lorsqu'on s'attache à les connaître.

Je ne parle point de toutes celles que Ray, Petiver, Plucknett, Tournefort, Miller, Linné et plusieurs autres fameux botanistes ont rapportées dans les ouvrages qu'ils ont publiés.

D'après les échantillons que vous recueillerez, il vous sera facile à votre retour de les consulter et de les classer. Mais pour cela faire, il faut tâcher autant que vous pourrez de prendre des mémoires de leurs fructifications; observer le nombre des étamines et des pétales de chaque plante avec les calyces et leurs semences ou fruits qu'elles produisent. Voilà bien des occupations et des remarques à faire; je connois votre zèle et votre patience et j'en espère tout.

Il y a enfin un 3e objet de l'histoire naturelle qui est le genre animal. Tout ce qui regarde les insectes peut facilement s'exécuter en les conservant dans le taffia, espèce d'eau-de-vie, du sucre, et une petite barrique, qui en seroit remplie, en contiendrait un grand nombre qui s'y conserveroit pendant la traversée.

Les papillons peuvent se placer, les ailes étendues, dans un papier de leur grandeur dont on les recouvre en repliant leurs bords collés avec de la gomme après qu'ils sont desséchés. Plusieurs autres insectes, après qu'ils sont bien desséchés, peuvent se transporter dans le sable bien sec, ou mieux encore dans la poudre de chaux éteinte, bien entassée dans des caisses. On peut en faire de même pour les petits oiseaux et les petits lézards ou quadrupèdes, A l'égard des poissons, il faut un peu plus de soin. Il faut les séparer en deux dans leur longueur, en conservant bien d'un côté leurs nageoires, et cela fait, arrêter avec des épingles le côté qu'on conserve jusqu'à ce qu'il se sèche dans cette position. Alors on l'enduit de quelque gomme résineuse détrempée dans l'esprit de vin et il est préparé pour le transport.

Y a-t-il encore des anciens habitants descendus de ceux qui sont originaires du pays que vous allez parcourir? Y auroit-il quelque tradition que ces peuples avoient de la monnaye ou des pièces de métal non battues pour le commerce? Si cela étoit, il faudroit tâcher d'en avoir quelqu'une. Si ce n'est pas du métal, avoient-ils de ces petites coquilles dont les peuples de l'Asie se servent encore pour leur petit commerce?

Faites provision de plusieurs rames de papier gris d'emballage, dont vous ne sauriez avoir trop, pour faire dessécher vos plantes et pour empaqueter mille autres morceaux d'histoire naturelle. Quoique les grandes villes d'Amérique soient bien pourvues de

tout ce qui est nécessaire à la vie, vous pouvez bien n'y pas trouver ce qu'il faut pour votre objet.

L'âge[1] où je suis ne me permet pas d'espérer de vous revoir. Si j'ai le bonheur de vous embrasser à votre retour je serai charmé de m'entretenir avec vous de tout ce que vous aurez observé et je me flatte que vous voudrez m'accorder quelques-uns de vos doubles dont je ferai beaucoup de cas.

Si vous voyez M. Ortega, à Madrid, saluez le tendrement de ma part. J'étois en relation avec Monsieur son père lorsqu'il étoit en Italie et lui m'avoit promis de me voir quand il est retourné en Espagne, mais apparemment qu'il ne put s'arrêter quelques moment en passant par notre ville.

Si vous aviez occasion de voir M. le chanoine dom Perez Bayer, un des directeurs des études de l'Infant dom Gabriel, je vous prie de lui offrir mes respects et de l'assurer de la grande estime que j'ai de lui et combien je lui suis attaché. Il doit y avoir actuellement à Madrid un négociant de notre ville nommé M. Cavaron qui doit m'apporter quelques livres d'antiquités dont je l'ai prié; il est logé[2].... Si vous voulez l'aller voir ou lui remettre quelques semences de plantes ou autres choses pour moi, il s'en chargera volontiers.

Et M. Davila qui après la vente de son cabinet à Paris, repassa en Espagne, qu'est-il devenu? donnez m'en quelques nouvelles[3].

Lorsque vous embarquerez vos plantes et autres curiosités, souvenez-vous qu'il faut mettre double caisse à cause de l'air marin qui, malgré tous les soins qu'on a pris, pénètre tout et corrompt une grande partie des envois.

---

1. J. F. Séguier avait 74 ans lorsqu'il écrivait ces Instructions. Ce célèbre botaniste et antiquaire mourut à Nîmes le 1er septembre 1785 à l'âge de 81 ans.

2. L'adresse manque.

3. Voy. plus haut, p. 6, n. 4.

Instruction du gouvernement espagnol.
1777

INSTRUCCION [1] A QUE DEBERAN ARREGLARSE **los sugetos destinados por. S. M. para pasar a la America Meridional en compañia del Medico Dr Josef Dombey a fin de reconecer las plantas y yerbas, y de hacer Observaciones Botánicas en aquellos Paises** (*Aránjuez, y Abril 8 de 1777*).

1°

Llegados los Profesores a Lima se establicerán alli por algun tiempo, que emplearán en recoger, examinar y remitir las plantas, que observacen en todos las contornos, y en tomar las noticias y dispocisiones necesarias para determinar las salidas y viages de mas consideracion a los parages donde sean mas ventajosos. En todo procederan con la aprobacion del Virrey, y de los respectivos Governadores; y para hacer sus propuestas, se acordaron entre si, firmando todos los Botánicos lo que resolviere la pluridad, assi en esta como en todas las demas materias, que mereciesen deliberacion. En los principios herborizaron juntos, hasta que juzguer poder hacer por si observaciones nuestros Españoles que en este caso podran alternar en acompañar à Mr. Dombey, bienque siempre ha de ser en terminos, que al cabo de pocos dias buelvan a unirse, y conferenciar sobre sus descubrimientos.

2°

Procurarán vivir en la mejor armonia, y buena correspondencia con el referido Medico Dr Josef Dombey, gañar su confianza y amistad, y aprovecharse de los conocimientos que tiene, asi en la Botanica é Historia Natural, como en el arte, y methodo de ordenar y conservar las plantas, y de formar los Herbarios.

1. Cette instruction a été imprimée partiellement par Dn Joaquin Gonzalès Hidalgo parmi les pièces justificatives de la courte note déjà utilisée plus haut, intitulée : *Algunas Noticias sobre la expedicion cientifica hecha al Peru por orden del Rey de España Carlos III* (*Revista de los Progresos de las Ciencias exactas fisicas y naturales*, t. XXII, n° 6, p. 355-359) Je reproduis les articles 1 à 7, 11, 19, 21 et 22, tels que je les trouve dans cette publication.

3°

Tendran cuidado de preguntarlo, y de recurrir a él en los casos en que crean tener necesidad, o serles util el valerse de sus luces, y experiencias, sin que por esto sean, ni puedan creerse dependientes de el, ni que el pueda tratareos como tales en ningun caso, ni materia.

4°

Comunicaran con Dr Josef Dombey los descubrimientos Botanicos, o de Historia Natural, que hiciessen, no haciendole misterio de nada, afin de empeñarlo con esta franqueza y buen proceder, a igual buena correspondencia en lo que el mismo descubriere.

5°

Si la casualidad hiciese, que no se encuentre sino una sola planta, yerba, o simple de alguna specie singular, no debera haver disension, ni disputa sobre quien la debera adquirir ; si fuese el Medico Dombey quien promero la encuentra; y coge, deberá este conservarla para su Herbario, comunicando a sus compañeros una exacta description de ella, y permitiendoles hacer sacar un dibujo puntual ; y si buenamente fuere possible, sin detrimento de la planta, separar alguna parte de ella, deberia consentirlo el referido Mr. Dombey, para que puedan nuestros Botánicos colocar a lo menos esta parte de la planta en los libros que formasen.

La misma disposicion, y buena correspondencia se observara de parte de nuestros Observadores para con Mr. Dombey si fuesen ellos los que primero viessen, y cogiessen alguna planta extraordinaria de que no havieso muchos exemplares ; y para que la util emulacion que los aliente en los descubrimientos, que muchas veces ofrecera la casualidad, no degenere contra todo esperanza en discordia, sera bien que segun vayan encontrado generos ó especies nuevas, ó mal determinados hasta a qui por los Botánicos, los apunten en sus respectivos diarios con el nombre del descubridor à continuacion del que por entonces se haya impuèsto a la planta; y en primera ocasion al tiempo de comunicarse reciprocamente sur hallazgos añadiran todos ellos sus firmas en cada diario para que conste quien tiene el primer derecho à poder publicarla.

6°

Lo que acaba de decirse no se opone en nada á la obligacion en que se ha convenido Mr. Dombey de presentar a su buelta a Europa dos exemplares de las Observaciones, y Herbarios, que huviese echo para que los cotegen a su presencia, y la de sus Compañeros

los Profesores de nuestro R[l] Jardin Botanico y se deje une de ellos en España; bien entendido que si por una extraña casualidad, dificil de suceder, huviese en elles alguna planta unica, y sola, por non haver encontrado otra, se le permitira la deje en el exemplar, que se llevase à Francia; pero con la condicio n de que en el que dejase en España debera insertarse en el lugar correspondiente, la descripcion y dibujo de la misma planta, con las observaciones y notas de qualquiera genero, que haviesse echo sobre ella.

7°

Los Botanicos Españoles deberán hacer independientem ente de Mr. Dombey (bien que consultandole y vallendoso de sus luces y conocimientos siempre que lo creyesen conveniente) la definicion y descripcion de cada planta con arreglo a los principios, o reglas Botanicas de Linneo, y segun su methodo sexual adoptado ya generalmente, expresando el nombre que tiene en la lengua del pais, en español, en latin, si lo tuviere, y el que da a ellas en frances Mr. Dombey, las especies y variedades de cada genero, y si es la misma que con distinto nombre se conoce en otras Provincias, ya sea de la misma America, de las Indias Orientales, ó de otros qualesquier paises.

. . . .

19°

Los articulos que van referidos son concernientes à la calidad de Profeseros, y al encargo que llevan como tales; pero hay algunas otras advertencias muy principales, que hacer à nuestros Botánicos (las quales se harán tambien saver expresamente a Mr. Dombey).

Estas se reducen a que con ningun motivo, ni pretexto, por si, ni por otra alguna persona, sa mezcle ninguno de ellos directamente ni indirèctamente en asuntos de Comercio, en enviar a Europa ni en recivir genero, ni mercaderia alguna de qualquiera especie, que sea, pues desde el instante que se sepa, o se sospeche fundamente haverse mezclado en asuntos de esta naturaleza, o que tienen correspondencia con algun Mercador de Europa o de America, para este efecto, se tomarán las providencias convenientes y aun si fuera necesario se las haria venir a España en partido de registro, y se les castigará severamente; sobre lo qual se prevendrá a las personas á quien correspondiese, velen con la mayor atencion, y den cuenta del menor exceso que pudiese haver en esta porte.

Quanto vá dicho se entiende no solo por lo que mira a generos ó

mercaderias regulares de comercio; sino tambien a los mismos objetos de la Botanica é Historia natural de los quales tampoco podrán hacer envio alguno a la Europa, que no sea directamente al Secretario del Despacho de Indias para el Gavinete d'Historia Natural, y Real Jardin Botanico, ni traficarlos en la America con el fin de hacer algunas gañancias; pues siendo este Viage, y Comision puramente literarios, no deberán salir, tanto los Profesores Españoles como Mr. Dombey y los que a acompañasen del estudio y atencion a que deben limitarse.

. . . .

21°

Se dara a Mr. Dombey une copia en Francès de esta instruccion, no solo para que vea la buena correspondencia, y union que se encarga a los Profesores Españoles, sino tambien que esté informado de los articulos a que es la intencion del Rey se sugete el mismo Dombey, y para que no alegue excusas ni ignorancia en caso de contravencion.

20°

Mr. Dombey ne se negara ayudar los Profesores Españoles a quanto pueda contribuir al mejor desempeño de su Comision, sin excepcion de asunto, ni materia, y havra de parte de estos la misma buena correspondencia, de manera, que cada uno por su parte contribuya al cumplimiento de los fines, y objetos, que se propone el Rey en este viage, de que se puedan sacar grandes ventajos para el adelantamiento de los Artes, y las Ciencias, y por consiguente para el bien de la Humanidad, si los que se emplean en el proceden con el zelo, aplicacion y buena armonia que se espera y que se encarga muy particularmente.

JPH. DE GALVEZ.

Correspondance de C. G. Ortega avec A. Thouin[1] (1777-1799).

Madrid, ce 17 février 1777.

.... Mr. Dombey se porte à merveille. C'est à lui à vous écrire s'il est content de moi. Au moins je n'ai pas manqué de faire tout ce

---

1. Extraits provenant d'une liasse de lettres d'Ortega à Thouin, que ce dernier avait soigneusement conservées et classées, et qui forment un dossier à part dans la Bibliothèque du Muséum.

qui a dépendu de moi pour mériter son estime et pour lui rendre service. Monsieur le marquis d'Ossun, votre Ambassadeur à Madrid, m'a bien amplement compensé mes petites peines en me témoignant publiquement aujourd'hui à table combien satisfait étoit-il de mes démarches en faveur de notre Botaniste François, pour lequel Son Ex^{ce} prend un vrai intérêt...

Madrid, ce 3 mars 1777.

.... Mr. Dombey a reçu votre lettre, que je lui ai remis[e]. Puisque il est content de moi et vous aussi, Monsieur, je triomphe, en obtenant la plus douce récompense de petits soins que j'ai pris pour cet aimable Botaniste qui est bien digne de la protection du Ministère François et Espagnol. D'ailleurs dans son voyage intéressent beaucoup les progrès de toute l'Histoire naturelle. Je vous promets de continuer à lui rendre service autant que celà dépendra de moi...

Madrid ... [avril] 1777.

.... Mr. Dombey m'a fait l'honneur de m'accompagner aujourd'huy au jardin et à table. Plus je le connois, plus je l'estime. Il paroit très content des jeunes Botanistes que je lui ai donnés sous les ordres du Roy.

Madrid, ... avril 1777.

.... J'ai reçu, quoique un peu arriérées les lettres de Mr. de Jussieu pour Mr. Dombey notre excellent ami et pour l'Académie qui en a été très flattée. Pour la première de ces lettres je me rappelle fort bien de l'avoir remise à M. Du Rocher[1] qui venoit dans ce temps là tous les jours chez moi et qui logeoit chez lui Mr. Dombey. Mr. de Jussieu a témoigné avec raison sa surprise sur ce que Mr. Dombey ne paroissoit pas avoir reçu sa lettre. J'ai prié à cette occasion Mr. Du Rocher de me dire s'il avoit oublié de remettre la lettre à Mr. Dombey; et comme il est toujours franc et de bonne humeur il m'a répondu que son intention constante avoit été de ne pas la garder; qu'il croyoit l'avoir remise et qu'il [l'auroit] égarée quelque part, ainsi qu'il lui arrive souvent depuis, dit-il, qu'il a perdu sa femme et sa tête, et qu'il se voit accablé des soins qu'il prend de ses petits enfants et de son gendre, du changement de son logement, etc. Cela dit, il m'a quitté brusquement, en ajoutant qu'il alloit tout de suite chercher la lettre parmi tous ses papiers. Je ne

1. Voy. plus haut, p. 9.

vous cacherai pas que cette étourderie m'a un peu mortifié par rapport à Mr. de Jussieu, et je n'ai osé le dire qu'à demi a Mr. Dombey. Cependant il ne faut pas que Mr. de Jussieu l'ignore, afin qu'il puisse répéter la lettre ou faire comme il lui plaira. Au reste je vous prie de me rappeler dans son souvenir et de lui dire mille et mille choses agréables de ma part... On vient de découvrir au Royaume de Santa-Fé une grande abondance de l'arbre qui fournit au Pérou le véritable Quinquina. Le Roy m'a fait passer quatre grande caisses de cette écorce avec des échantillons de fleurs et de fruits. Nous les avons examinés avec Mr. Dombey, nous nous sommes assurés du genre *Cinchona*, nous penchons aussi vers l'opinion que ce soit la véritable espèce médicinale. Sa Majesté, excitée par mes prières, a daigné ordonner qu'on nous envoie les arbres en nature : vous en aurez, mon cher ami, aussitôt que je les recevrai et soyez en général bien persuadé que la bonté du Roi ne manquera pas de me mettre en état de vous témoigner pour l'avenir ma reconnoissance, moyennant les richesses du Nouveau Monde. J'ai traduit en Espagnol par ses ordres le petit ouvrage du Docteur Ellis[1] que je m'étois procuré en Anglois afin de faciliter le transport des végétalles de nos possessions Américaines. Votre ami l'a-t-il traduit et publié en François?...

Vous recevrez à l'Automne le *chirimoya* (Annonæ species), arbre qui porte un fruit le plus délicieux de toute l'Amérique méridionale[2]...

Madrid, 15 décembre 1777.

.... Notre estimable ami, Mr. Dombey, partit de Cadix bien recommandé et bien content dans un bon vaisseau de guerre au commencement de novembre. Il reçut avant son départ tout ce que vous m'aviez addressé pour lui. Je ne doute aucunement que nous retirions beaucoup de fruit de son voyage et vous, Monsieur, vous serez le premier à y participer.

... Pour l'année prochaine je m'occuperai à ramasser des graminées pour l'ouvrage très intéressant de votre respectable Botaniste Madame Du Gage à qui et à Mess[s] Saudray, Rouelle, etc. je vous prie de faire mes complimens...

Madrid, 2 avril 1778.

.... M. Dombey et nos Botanistes Espagnols, qui seront déjà arrivés

---

1. Voy. plus haut, p. 21, n. 4.
2. Voy. plus haut, p. 67.

au Pérou ne tarderont pas à nous faire des envois.... Je viens d'acquérir un peu de platine en attendant qu'on nous en envoye une bonne portion de l'Amérique. M. le Comte de Buffon m'avoit fait l'honneur de m'écrire qu'on faisoit de platine seule, ou mêlée avec de l'acier de très beaux bijoux. Si ce savant avoit la bonté de vous donner les renseignemens convenables, je vous fairois tenir trois ou quatre livres de ce métal, en vous priant de vous charger par vous même ou aidé aussi de M. Sage, de les convertir en bijoux, dont je payerois exactement, avant tout, la façon; quelque bijou seroit aussi destiné pour Mad^lle Thoüin afin de vous recompenser en quelque sorte de vos soins. Les bijoux que je souhaiterois de préférence seroient des boules, des poingnées d'épée, quelques tabatières, etc.

Madrid, 17 septembre 1778.

.... J'ai reçu hier la nouvelle que je m'empresse de vous communiquer étant bien sûr que vous la recevrez avec les mêmes transports que moi. Notre excellent ami Mr. Dombey m'écrit de Lima au Pérou en date du 16 Avril être arrivé heureusement le 7 du même mois dans ce païs fécond avec ses camarades. Il m'apprend qu'ils ne tarderont guères à nous faire leurs premiers envois dont vous, Monsieur, serez des premiers participants.

... Dombey... se loue infiniment des politesses du capitaine et officiers espagnols à bord, et de l'accueil qui lui a été fait par le Vice-Roy...

Madrid, 18 janvier 1778.

.... Nous ne tarderons guère à recevoir des plantes vivantes du Pérou. Mr. Dombey et ses confrères nous ont déjà envoyé quelques genres nouveaux c'est-à-dire les dessins, pour faire leur cour au Ministre du Département des Indes.

Madrid, 8 avril 1779.

.... Vous trouverez... dans le même paquet un peu de Quinquina de Sta Fé pour le cabinet de Ml^le Thoüin qui aura la bonté de la partager avec mad^e du Gage, dont le diplôme vous sera adressé aussitôt que Mr. le président sera rétabli. J'ai été enchanté d'apprendre par une lettre de mes élèves au Pérou qu'ils avoient consacré une nouvelle plante, d'accord sans doute avec Mr. Dombey, à cette savante Botaniste. Je viens de leur écrire qu'ils ne vous oublient point...

Madrid, [.. mai] 1779.

.... Votre probité m'est un sûr garant de ce qu'il ne m'arrivera pas ce que j'ai lieu de craindre [qui] soit arrivé à l'égard des deux espèces de *Quinquina de Santa Fé* que je vois annoncées dans la *Gazette de France* par un mémoire de M. de Jussieu lu à la Société Royalle de Médecine de Paris, sans qu'il y soit fait mention de l'Auteur de la découverte, ni de moy qui l'ai constatée par l'examen botanique et [l']analyse chimique que j'en ai fait par ordre du Roy, avant d'envoyer des échantillons des branches fleuries avec leurs fruits et quelques livres d'écorce à M. Vicq d'Azir pour la ditte Société.

Je ne doute aucunement que le sçavant Mr. de Jussieu, notre ami, aura rempli dans son Mémoire tous les devoirs de l'amitié et de la justice, mais je commence à être un peu inquiet à cause des deux circonstances déjà énoncées, c'est-à-dire de n'avoir encore reçu aucune réponse de la Société et de la manière dont on a annoncé au public la découverte.

Vous êtes, Monsieur, le seul capable de me rassurer en confiant ce que vous trouverez à propos de cette lettre à M. de Jussieu, à qui je vous prie de remettre la cy incluse avec la graine d'une plante du Pérou qui porte son illustre nom de famille, nom que vous trouverez en ma brochure, et en le priant de me faire réponse et d'engager la Société d'en faire autant sur le Quinquina et sur l'Association de quelques sçavants Espagnols.

A propos d'Association, je ne sçai pas si j'aurai le tems dans ce moment de répondre à la lettre de Madame du Gage, mais je m'empresse à lui remettre par votre main des échantillons des plantes sèches du Quinquina, que cette Dame respectable et sçavante désire avoir, et le Diplôme que l'Académie lui a accordé par le suffrage de tous ses membres, ce dont vous aurez la bonté de lui faire mon compliment...

Je vais écrire à M. Dombey et lui addresser votre dernière lettre et une autre à M. l'abbé Pourret. Nous allons recevoir incessamment le premier envoi de Mrs les Botanistes du Pérou. M. Dombey m'a écrit et il se porte bien...

Puerto Llano, 4 août 1779.

.... Nous venons de recevoir des nouvelles intéressantes de la santé et des découvertes de notre illustre amy Mr. Dombey et de nos Botanistes Espagnols. Le Roy vient aussi de leur accorder, à

ma solicitation, quelques grâces qui contribueront beaucoup à la réussite de leur projet. J'espère qu'ils vont bientôt nous fournir des moyens de vous prouver les sentiments de reconnoissance, d'estime et de considération avec lesquels je suis, etc.

A Madrid, ce 8 janvier 1787.

Depuis le commencement de l'année, que j'ai l'honneur de vous souhaitter aussi heureux que pour moi-même, sont parties d'ici les caisses (7) du Pérou pour votre Cour. J'espère qu'elles arriveront très bien conditionnées, j'ai eu l'ordre de les remettre à M. le comte de Montmorin dans le même état, qu'elles sont arrivées de Lima. Ayez la complaisance de me faire savoir leur arrivée à Paris. Je désire de tout mon cœur que les graines, plantes et curiosités nouvelles qu'elles contiennent, puissent vous faire plaisir. Il est à espérer que Mr. Dombey n'ait rien négligé de ce que nos Botanistes Espagnols ont envoyé à la Cour de Madrid. Cependant, si par hasard il y a quelque chose ici dans votre envoy qui puisse vous faire plaisir, je ne manquerai pas de vous en faire part aussitôt...

A Madrid, ce 4 avril 1782.

.... Les trois lettres pour Mr. Dombey, notre cher bon ami, seront sûrement addressées au plutôt à leur destinée sous le cachet du Ministre...

A Madrid, ce 4 avril 1785.

.... J'attends impatiemment l'arrivée à Madrid de notre cher bon ami Mr. Dombey, que j'ai invité de venir prendre un logement chez moi. Je l'ai encouragé autant que celà dépend de moi et je ne manquerai pas de lui rendre tous les bons offices de l'amitié et qui lui sont dûs. Vous trouverez ci-joint huit espèces de graines que je viens de reçevoir de Lima... Mr. Dombey me fait espérer que j'aurai le plaisir de vous posséder pour quelques semaines à Madrid. Quel bonheur pour moi! Comptez, je vous prie, sur ma maison et sur tout ce qui dépendra de moi... Je vous prie... de faire remettre les graines cy-jointes à Mr. L'Héritier. Je prierai au plutôt Mr. l'Abbé de Cabanilles[1] de souscrire à son ouvrage qui, je ne doute pas, sera bien reçu de tous les sçavants.

---

1. Cavanille.

A Madrid, 8° de marzo 1796.

.... L'interruption de notre correspondance n'a fait qu'augmenter mon zèle et mon désir d'en réparer les pertes. Agréez, je vous prie, pour prémices de cette réparation cent à peu près espèces de graines, la plupart de plantes récemment publiées ou qui doivent l'être dans la *Flora Peruviana*. L'expédition botanique du Mexique va aussi grand train, elle aussi bien que celle du Nouveau Regne de Grenade et les travaux de Mr. Cuellar aux Isles de Philippines me fourniront, j'espère, la proportion de pouvoir souvent vous témoigner ma reconnoissance...

Madrid, 19 mars 1799.

Il y a bien des années, que je ne sçais par quelle fatalité je suis privé de votre intéressante correspondance. Permettez moi qu'à l'occasion du voyage en Espagne de Mr. le Baron de Humboldt et du Cit. Bonpland, pour lesquels je me suis fait un plaisir de m'intéresser afin de faciliter leurs excursions pour l'Amérique Espagnole [1], et avec qui nous nous [sommes] entretenus agréablement bien des fois de vous, dont le retour d'Italie à Paris m'ha été annoncé par ces mêmes Messieurs, je pense renouveler notre ancienne connoissance et me rappeler à votre estimable souvenir [2]...

1. « Mr. d'Humboldt, écrit encore Ortega à Thouin dans sa lettre du 23 avril 1799, Mr. d'Humboldt ha obtenu tout ce qu'il desiroit pour passer incessamment au Mexique. Je me suis fait un plaisir de le présenter au prince de Tavone qui est un sçavant ». On observera que Humboldt s'était fait connaître comme géographe, physicien, chimiste, minéralogiste, physiologiste; Ortega ignorait que depuis dix ans il s'était mis sous Willdenow à l'étude de la botanique. Quant à Bonpland, il n'avait encore rien publié qui pût le désigner à la jalousie d'Ortega !

2. Suit l'annonce d'un envoi de 40 espèces, publiées par Ortega dans ses *Décades* qu'il adresse en même temps. Thouin répondit de suite par un autre envoi de graines au Jardin de Madrid et une lettre que nous ne connaissons pas, à laquelle Ortega répliqua le mois suivant (23 avril 1799). Et ce fut tout... L'ombre de Dombey se dressait entre Paris et Madrid.

Lettres de Bordenave[1].

(1778-1784)

A ANTOINE-LAURENT DE JUSSIEU

A Lima, le 20 avril 1778.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre avec un sensible plaisir. D'un côté le triste état où vous me dites qu'est réduit Monsieur votre oncle, mon très cher ami Joseph de Jussieu, me pénètre de la plus vive douleur, et me fait considérer la révolution terrible et le changement dont l'homme est susceptible, d'un autre (peut-être me flatté-je en vain) j'espère que le tems et les soins que vous prenez de lui, peuvent dans la suite fortifier ses organes et leur faire reprendre le ton que le travail et les fatigues leur ont fait perdre dans ce pays, et qu'enfin vous aurez la consolation de me faire part quelque jour que le ciel a daigné le rendre au Commerce et à la Société des hommes, et cette nouvelle, me transportant de joie, mettra le comble à mes désirs.

Je suis très sensible à l'honneur que me fait Monsieur son frère et Votre cher Oncle Bernard de Jussieu de me conserver dans son souvenir. Je vous prie de l'assurer de mes très humbles respects et de lui signifier que je ne souhaite rien tant que des occasions par où je puisse lui prouver le vœux sincère que j'ai de l'obliger. La renommée de son mérite et de sa vaste érudition s'est répandüe non seulement dans l'Europe et par tout le monde ou les sciences et les beaux Arts fleurissent, mais encore dans ce nouveau, qui admire aussi ses rares talents et les peines qu'il s'est donné pour enrichir la botanique et l'histoire naturelle, la seule à mon avis digne de l'homme : il seroit à souhaiter pour les progrès des sciences que de tels hommes fussent immortels. Je suis bien mortiflé que les maux, inséparables ordinairement de la vieillesse, lui causent tant d'incommodités et le privent du plaisir de continuer à faire des recherches utiles, mais en même tems je suis charmé d'apprendre que vous suivez de près les glorieuses traces de Messieurs vos Oncles, je prie le Seigneur qu'il bénisse et fruc-

---

1. Santiago de Bordanave (ainsi qu'il signe ses lettres) ou de Bordenave comme l'appelle Dombey (voir plus haut, p. 35), chanoine de Lima, grand ami de Joseph de Jussieu.

tifie vos travaux et que l'on puisse dire comme en proverbe que l'appanage des Jussieu est la science, la vertu et le mérite.

M. Dombey est arrivé heureusemeut à Lima, il m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par laquelle vous me le recommandez. J'ai tâché de lui prouver combien de cas je fais de votre recommandation en lui offrant dans ce Collège un honnête logement, et ma table, quoique frugale; il a refusé mes offres, dont je suis bien mortifié, pretextant qu'il ne pouvoit se separer de la compagnie de quatre associez que le Roi d'Espagne lui a donnés, pour l'aider dans ses recherches. Il y a déjà du temps que l'on savoit à Lima que la France devoit envoyer au Perou un botaniste et l'on s'attendoit qu'elle y envoyât un homme tel que M. votre Oncle, mais je vous avouerai franchement que l'on a été surpris de voir M. Dombey si jeune; pour moi je ne doute nullement que puisqu'il a votre approbation et que vous avez eu part à son élection, il ne s'acquitte au mieux de sa commission. Soyez persuadé que je saisirai toutes les occasions qui se présenteront de lui rendre service, soit en lui fournissant de l'argent s'il en a besoin, soit encore en le recommandant dans les différens endroits ou il doive se transporter. Je crois qu'il a resolu de rester une année dans cette ville et de commencer à faire ses recherches dans une petite isle appellée de S[t] Laurent, située à une demie lieue du Callao; il s'occupera en sortant de l'île à parcourir les environs de Lima, ensuite, il entreprendra le voyage de Quito, d'où il passera au Pays qui produit de la Canelle. Ce fut dans ce fatal voyage où mon cher ami, M. votre oncle, eut à essuyer des peines et des fatigues incroyables, qui furent le commencement de l'altération de sa santé.

Je ne saurois que vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre pour tacher de m'avancer; si, sans vous incommoder, vous pouvez bonnement continuer je vous serai bien obligé; surtout aujourd'hui que le premier pas est fait et que je suis parvenu à être chanoine de Lima, je croirois que mon avancement n'est pas si difficile. Quoiqu'il en soit, je vous prie de ne pas me priver du plaisir de recevoir de temps en temps de vos lettres que j'estime infiniment, et quoique je n'aie pas des connaissances bien étendües dans la botanique, je pourrois vous consulter néanmoins sur bien des choses, et principalement sur le bénéfice de plusieurs métaux tirés des minéraux riches, et dont on n'est jamais venu à bout d'extraire tout l'argent qu'il y a, parce qu'aussitot qu'on met l'argent-vif dans les métaux déjà moulus et réduits en fine farine délayée avec de l'eau et du sel, pour ramasser les particules d'argent, en paitrissant cette pate, non seulement elles

ne s'attachent pas à l'argent-vif, mais encore celui-ci disparoit et se dissipe, de façon que si l'on en met cinquante livres, par exemple, sur trente quintaux de pâte, à peine l'on en trouve 25 après l'avoir lavée, tandis que d'autres métaux plus dociles rendent à peu près la même quantité qu'on y avoit mis. Il me seroit facile de vous faire tenir de ces métaux pour que vous exâminassiez les raisons pourquoi cet argent-vif se perd ou se dissipe; et quoique ces recherches sont plutôt du ressort des chimistes, cependant comme elles dépendent aussi de la physique et de l'histoire naturelle, elles vous pourroient intéresser, et peut-être seroient-elles dignes de votre attention.

Dans tout ce royaume on suit une routine qu'on a héritée des anciens Espagnols, et quelque défectueuse qu'elle est, personne n'a songé à la redresser. Je ne doute nullement, que si vous vous appliquiez avec quelque attention à un sujet si important, vous ne vinssiez à bout par le moyen de quelque expérience de trouver le moyen de détruire les parties arsenicales, sulphureuses, les emerils ou quelque autre matière qui détruit ou dissipe le mercure; car, ne connaissant dans ce pays d'autre moyen d'extraire l'argent que celui de l'amalgame, s'il se rencontre des matières qui détruisent l'argent-vif, le métal quelque abondant qu'il soit en argent, n'en produit presque point.

Si les premiers Espagnols qui vinrent conquérir ce riche pays eussent eu soin d'examiner et nous transmettre la façon que les Indiens de leur temps observoient pour extraire l'or et l'argent, il n'y a point de doute que les mines riches qu'il y a rendroient infiniment plus qu'elles ne rendent. Les anciens Indiens ne connurent ou du moins ne firent jamais usage de l'argent-vif, ils ne laissoient pas cependant d'extraire des quantités prodigieuses d'or et d'argent par le moyen du feu, à ce qu'on prétend, ils travaillaient même des mines bien pauvres où je suis entré plusieurs fois, et dont j'ai fait l'expérience des métaux. Mais craignant de vous ennuyer par une trop longue lettre et de ne pas me faire entendre en me servant de termes qui ne sont pas propres à l'art, parce que je les ignore, je finis en vous priant d'être persuadé que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Mon frère qui est à Madrid est parfaitement bien instruit de la façon d'extraire l'argent par amalgames ce métier là ayant fait sa principale occupation pendant dix ans. Si vous prenez la peine de le consulter, je ne doute pas qu'il ne vous satisfasse sur bien des articles touchant cette matière. Je ne sais même pas s'il conserve encore des métaux qu'il emporta en Europe tirés de plusieurs mines riches de ce royaume.

J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien perdre quelque quart d'heure et l'employer à me donner de vos nouvelles et de celles de Messieurs vos oncles que je recevrai toujours avec un nouveau plaisir, en les attendant avec impatience, je vous prie d'être persuadé de la sincérité de sentimens de votre très humble serviteur.

LE MÊME AU MÊME

A Lima, le 13 avril 1784

Monsieur de Jussieu,

Il est juste que m'ayant fait l'honneur de m'écrire il y a quelques années pour me recommander M. Dombey, quand il est venu dans ce pays, je vous réponde au moins quand il s'en retourne, pour vous dire que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il acceptât mes offres, qu'il peut bien connoître par ma franchise avoir été sincères; mais son génie doux et aimable lui a procuré bientôt des amis prèts à lui rendre service dans tous les païs ou il a été; et si j'ai quelque sujet de me plaindre de lui, c'est qu'il ne m'a pas fait connoitre ses besoins autant de fois que je l'aurois désiré et qu'il m'a preferé des personnes qui assurément ne lui portoient pas autant d'amour que moi.

A cela près tous ceux qui le connoissent louent son mérite, son désintéressement, sa prudence et son zèle infatigable pour le service du Roi et l'avancement de l'histoire naturelle.

J'ai lu les remerciments que le Ministre d'Espagne lui a fait de la part du Roi, pour les services qu'il a rendus à cette monarchie, sans perdre de vue son devoir; il a parcouru des pays immenses essuyant mille travaux et en égard au peu de tems qu'il a resté dans ce vaste royaume, on aura de la peine à croire qu'il ait pu faire une si belle collection de curiosités que celle qu'il emporte; il est vrai que cela seroit impossible à qui n'eût pas la passion insatiable de botaniser qu'à M. Dombey. Il s'est ouvert souvent des chemins au travers des bois par ou il ne passait que des bêtes féroces. S'il eut resté ici plus de tems, il auroit sans doute contracté la même maladie de feu Monsieur votre oncle, et même il en a été un peu atteint, mais les remèdes qu'il a pris à propos l'en ont garanti; la rigueur du froid ni les chaleurs excessibles ne sont point capables de borner son travail. Il a aussi souffert beaucoup d'incivilités de la part de ses compagnons de voyage que l'Espagne lui associa, dont l'humeur bizarre est incompatible avec sa douceur et sa conduite; cependant il n'a jamais eu aucun démêlé avec eux, ce qui prouve évidemment sa modération et sa prudence. Partout

ou il a passé, il a traité gratis les malades laissant même aux pauvres gens de quoi fournir à leurs besoins et leur donnant les médecines qu'il leur ordonnoit. Voilà, Monsieur, ce que je puis dire en gros sur le compte de M. Dombey. Il est généralement regretté de tous ceux qui le connaissent. Je ne doute pas que partout il ne s'acquiere la même estime.

Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé que je ne souhaite rien avec plus d'ardeur, que l'honneur de vous être utile dans ce pays. Quand vous n'auriez pas le mérite qui vous distingue parmi les savants et qui vous a procuré les charges honorables que vos dignes Ancêtres ont exercé avec tant de gloire, il me suffiroit, pour vous être entièrement dévoué, que vous soyez neveu de Monsieur Joseph de Jussieu qui a laissé dans ce pays une memoire éternelle de sa science et de sa piété et dont je ne me séparai pas une seule demi journée pendant les trois dernières années avant son départ, ayant conservé un commerce de lettres reciproques auparavant, pendant que je restai dans mon benefice Curé. Je vous prie donc, Monsieur, de me conserver une petite place dans votre souvenir, si vous trouvez juste ma prière, et de croire que je suis sans réserve, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Jean de Bordanave.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer une petite pierre de cristallisation que je prie M. Dombey de vous remettre tirée de la mine appellée Chuquibal, située dans le bénéfice que j'obtins de la Pallasca dans la province de Conchucos et Pardon.

Correspondance de Vergennes.
1780-1786
(Extraits et analyses).

VERGENNES A NECKER

Versailles, 6 mai 1780.

Envoi d'une lettre de Galvez à Montmorin relative à Dombey qui demande une augmentation de traitement; et prière de mettre Montmorin en mesure de répondre à Galvez.

LE MÊME AU MÊME

Versailles, 13 aoust 1780.

Envoi de la traduction d'un *office* de la Cour de Madrid à Montmorin. L'Espagne a fait les avances du traitement de Dombey « ainsi que d'une gratification extraordinaire qui lui a été accordée ». Prière de fournir les éléments d'une réponse satisfaisante.

NECKER A VERGENNES

Paris, 24 aoust 1780.

Le traitement de Dombey a été réglé par le Roi à 6000# par an à compter du 1er juillet 1776. Il a reçu au 1er janvier 1779 « trois mille livres au delà de ce qui lui étoit dû, mais le sieur del Campo, trésorier de S. M. C. à Lima l'ignoroit sans doute et il est juste qu'il soit remboursé »; Micault d'Harvelay est prévenu et il va mander à son correspondant de Madrid de rembourser sur le champ les 1200 pi. au trésor de S. M. C. Prière d'informer Galvez pour qu'il donne l'ordre à Del Campo de payer chaque année à Dombey 1200 pi. « soit pour faire quelques achapts intéressans pour les sciences, soit pour subvenir aux cas de malheur ou de maladie, il conviendra d'autoriser à payer jusques à la concurrence de deux mille piastres de plus que son traitement pendant la durée de son séjour au Pérou ».

MICAULT D'HARVELAY A VERGENNES

Paris, 3 aoust 1780.

Toutes les dispositions recommandées par le Directeur Général ont été prises. Vergennes peut répondre en conséquence à Montmorin.

TRADUCTION D'UN OFFICE DE GALVEZ A MONTMORIN

S. Ildefonse, 20 septembre 1780.

Ordre a été donné à la Trésorerie générale de Madrid de recevoir les 1200 pi. que d'Harvelay doit faire remettre. Il a été également prescrit aux caisses royales de Lima de payer à Dombey 1200 pi. par an pendant tout le temps qu'il sera employé au Pérou par la Cour de France, et d'avancer en outre à Dombey 2000 pi. une fois payées « pour subvenir aux frais extraordinaires d'achat » d'objets « utiles au progrès des sciences », ou « par forme de secours et de gratification » en cas d'accident ou de maladie. En considération de « l'augmentation du prix des denrées » au Pérou, le Roi d'Espagne a accordé aux deux botanistes, ses sujets, un traitement annuel de 2000 pi. outre « une certaine somme destinée aux frais extraordinaires ». C'est ce qui a pu donner à Dombey l'idée de faire des représentations sur la médiocrité de ses appointements comparés à ceux de ses collègues.

VERGENNES A NECKER

Versailles, 1er octobre 1780.

Montmorin a communiqué au ministère espagnol la lettre du 24 août analysée ci-dessus. Vergennes transmet la réponse faite par Galvez à cet ambassadeur.

TRADUCTION D'UN OFFICE DE GALVEZ A MONTMORIN

S. Ildefonse, 14 août 1781.

Dombey sollicite l'augmentation de ses appointements.

L'infériorité de son traitement par rapport à celui des deux Espagnols qui l'accompagnent l'a obligé à contracter pour 3000 p. de dettes. Nouvelle réclamation adressée à Galvez qui en fait part à l'ambassadeur de France à Madrid.

VERGENNES A JOLY DE FLEURY

Versailles, 23 septembre 1781.

Transmission du dit office, demande d'instructions pour y répondre.

JOLY DE FLEURY A VERGENNES

Paris, 9 novembre 1782.

Dombey a envoyé de Lima le compte-rendu de six années de voyages et de recherches. Au moment de s'embarquer pour le Chili où il doit séjourner deux ans, il a renfermé ses collections dans vingt caisses qu'il a remises aux officiers du Trésor Royal de Lima et dont il a envoyé le reçu. Fleury adresse à Vergennes l'état du contenu de chacune de ces vingt caisses et prie de faire lés démarches nécessaires pour empêcher, le cas échant, qu'on ne retienne la platine « substance prohibée » que Dombey a achetée et « seroit encore dans le cas d'acquérir pour le Roy et l'Académie des sciences ».

VERGENNES A JOLY DE FLEURY

Versailles, 22 novembre 1782.

Accusé de réception de la précédente lettre dont copie a été envoyée à Montmorin.

TRADUCTION D'UN OFFICE DE GALVEZ A MONTMORIN

Du Pardo, 9 janvier 1783.

Envoi de la lettre du 23 novembre 1781 du « Visiteur général et

su perintendant de la Royale Finance, dans la Vice Royauté du Pé rou » qui rend compte « du mérite particulier, de la bonne conduite, de l'application et des autres qualités de Don Joseph Dombey, médecin françois et botaniste ».

Pour se conformer au vœu de Dombey et à l'intention du Visiteur Général « l'un et l'autre désirant que S. M. T. C. soit instruite de la manière dont ce particulier remplit la mission qu'on lui a confiée » le ministre des Indes communique à Montmorin le document de la part du Roi afin qu'il « ait la bonté d'en informer sa Cour ».

VERGENNES A JOLY DE FLEURY

Versailles, 16 janvier 1783.

Vergennes envoie une copie de la lettre de Montmorin qu'il vient de recevoir, accompagnée de la réponse de Galvez à l'office que cet ambassadeur lui avait fait passer et qui paraît avoir produit tout l'effet désirable.

VERGENNES A MONTMORIN

Versailles, 7 février 1783.

Accusé de réception des documents reçus de Galvez. Ils ont été communiqués au ministre des finances « qui s'intéresse particulièrement » à Dombey et profitera de la première occasion pour mettre sous les yeux du Roy les témoignages flatteurs que le Visiteur Général du Pérou a rendus à la bonne conduite et aux travaux de ce voyageur françois.

VERGENNES A JOLY DE FLEURY

Versailles, 9 février 1783.

Connaissant l'intérêt qu'il prend au botaniste Dombey, Vergennes envoie à Fleury copie de la lettre écrite à son sujet par le Visiteur Général au Ministre des Indes. « Il en résulte que le s[r] Dombey a justifié parfaitement la confiance de la Cour en travaillant avec succès aux objets dont on l'avoit chargé, et en se conciliant la bienveillance, l'estime et même la reconnaissance du peuple au milieu duquel il vit depuis six ans » Vergennes espère que Fleury se fera un plaisir « de faire connaître ces témoignages avantageux à Sa Majesté. C'est la récompense la plus flatteuse que ce botaniste pourra obtenir par sa bonne conduite et ses utiles travaux ».

JOLY DE FLEURY A VERGENNES

Paris, 21 février 1783.

Accusé de réception de sa lettre du 9 février.

D'ANGIVILLER A VERGENNES

Versailles, 2 mars 1783.

Prière de faire passer au Cte de Florida Blanca, une lettre destinée à Dombey « pour qu'elle soit envoyée au Pérou avec les premières dépêches qu'il y adressera ». Analyse d'une lettre de Dombey relative aux collections qu'il a déposées, en partant pour le Chili au Trésor Royal de Lima : recommandation relative à la platine.

LE MÊME AU MÊME

Versailles, 28 juillet 1783.

Dombey demande qu'il soit écrit à D. J. de Galvez pour appuyer la démarche qu'il a faite, relative à son retour. Que le ministre des Indes veuille bien « donner les ordres à Lima » pour que le premier vaisseau de registre qui partira du Callao reçoive de préférence à son bord le sieur Dombey avec les caissons qu'il a rassemblés en Amérique tant pour S. M. Catholique que pour le Roy de France, comme aussi pour que ces caissons soyent mis en lieu sain pour les préserver de toute avarie..... Comme le sieur Dombey doit enrichir le Cabinet de S. M. d'une très grande quantité de choses, j'espère que vous voudrez bien par cette considération lui accorder cette recommandation... »

D'ORMESSON A VERGENNES

Versailles, 31 juillet 1783.

Lettre écrite pour le même objet que la précédente.

VERGENNES A D'ORMESSON

Versailles, 15 août 1783.

M. le comte de Montmorin a été autorisé à faire auprès du ministère espagnol les démarches nécessaires pour obtenir le passage de Dombey sur le premier vaisseau de registre qui partira du Callao pour Cadix.

DUCHESNE[1] A VERGENNES

Paris, 12 juin 1784.

Dombey a dû s'embarquer en septembre dernier à Santiago du Chili pour Lima, d'où il projettait de passer à Cadix sur les premiers vaisseaux qui partiraient, avec ses collections « de plantes, poissons, coquilles, graines, mines d'or, d'argent et autres curiosités des Indes ». La crainte de Dombey et celles des membres de l'Académie des Sciences qui prennent intérêt à ce voyage « est que ses caisses ne soient dégradées et pillées dans les différentes visites qu'elles seront obligées de souffrir en Espagne comme en France ». Prière à Vergennes d'obtenir pour ce voyageur « tous les passe-debout et passeports dont il aura besoin pour faire arriver ses caisses à Paris, sans qu'elles soient visitées ni déballées ».

D'ANGIVILLER A VERGENNES

Versailles, 6 juillet 1784.

On attend le retour de Dombey « avec 50 ou 60 caissons dont partie pour S. M. Catholique, et partie à mon adresse pour le Roi. Il est désirable, pour la conservation de ce qui est destiné à S. M., que ces caisses ne soient pas ouvertes à Cadix « mais seulement, s'il est nécessaire à Madrid » devant Dombey. Prière au Ministre des Affaires Étrangères d'interposer encore une fois ses bons offices auprès du Ministre Espagnol. L'introduction de la platine que Dombey rapporte, a besoin d'une permission; les naturalistes et les chimistes comptent beaucoup sur cette quantité du nouveau métal pour leurs travaux.

VERGENNES A D'ANGIVILLER

Versailles, 13 juillet 1784.

Le sieur de Bourgoing, chargé des affaires du Roi en Espagne, est autorisé à faire les démarches demandées. Vergennes désire que ces demandes aient le succès que d'Angiviller s'en promet.

BOURGOING A VERGENNES

S. Ildefonse, 13 septembre 1784.

Galvez n'a voulu promettre qu'une chose, c'est que « dans tous les cas, les caissons attendus seroient portés au Bureau de la Con-

1. Intendant de la maison de Madame.

tienne. Cette nouvelle m'a fait le plus grand plaisir, car, d'après quelques nouvelles de l'arrivée du vaisseau qui ne disoient rien du sieur Dombay, je le croyois devenu victime de son zèle pour l'histoire naturelle. J'avois aussi déjà appris que tout ce qui avoit été destiné pour S. M. C. par le sieur Dombey avoit été jetté à la mer, dans la circonstance du danger que le vaisseau avoit couru en doublant le cap de Horn. J'ai pensé que dans cette circonstance, quand même le ministère espagnol n'auroit pas annoncé ses intentions de partager dans ce qui étoit envoyé pour le roi de France, il convenoit d'en faire l'offre et la proposition. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien vous charger de transmettre à cet égard les intentions du Roi au Ministère Espagnol. J'en fais part par la lettre ci-jointe au sieur Dombey. Je vous serai obligé de vouloir bien l'envoyer avec vos dépêches à Madrid pour qu'elle lui soit adressée de là et qu'elle lui parvienne plus sûrement.

VERGENNES A BOURGOING

A Versailles, le 18 mars 1785.

...M. le comte d'Angiviller, Monsieur, en rendant compte au Roi de l'arrivée à Cadix de la collection faite par le sieur Dombey, l'a prévenu que celle destinée pour le Roi d'Espagne a été jettée à la mer. Dans cette supposition, S. M. me charge de dire à M. le comte de Floride Blanche qu'elle se fera un véritable plaisir de partager la sienne avec S. M. C. Comme le sieur Dombey est sur les lieux, il présidera à cette opération, si les caissons n'ont pas été tout de suite expédiés pour le Hâvre, à moins que l'on exige qu'ils soient ouverts à Cadix, ce que nous ne présumons pas.

VERGENNES A D'ANGIVILLER

A Versailles, le 19 mars 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois; elle étoit accompagnée de celle que vous adressez au S[r] Dombey, et que je fais passer à ce botaniste.

Je vais charger le Sieur de Bourgoing, Monsieur, de prévenir le ministère espagnol, que le Roy, instruit de la perte de la collection destinée pour le Roi d'espagne, se fait un plaisir de partager la sienne avec ce monarque, et que le S[r] Dombey présidera à cette opération, dans le cas ou les caisses n'auroient pas encore été expédiées pour le Havre, et qu'on auroit exigé contre notre attente, qu'elles fussent ouvertes à Cadix.

J'ai l'honneur d'être, avec un très sincère attachement, Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur.

VERGENNES A CALONNE

A Versailles, le 19 mars 1785.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la traduction de la notte des avances faites au sieur Dombey par le gouvernement de Lima. Comme il s'agit d'en faire le remboursement, le sieur de Bourgoing propose à cet effet à M. le maréchal de Ségur [1] de laisser en Espagne une partie de la somme qui revient à nos troupes du produit des prises faites au fort Saint-Philippe. C'est à vous, Monsieur de juger si cet expédient vous convient, et à vous entendre à cet égard avec M. le maréchal de Ségur. J'attendrai votre réponse et la sienne pour diriger la conduite du sieur de Bourgoing.

VERGENNES A SÉGUR

Versailles, le 19 mars 1785.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer une lettre que nous écrit le sieur de Bourgoing au sujet de la part qui revient à nos troupes des prises faites au fort Saint Philippe. Je présume que vous déterminerez avec M. de Calonne l'arrangement que ce chargé d'affaires propose pour le remboursement des avances faites au sieur Dombey. J'enverrai à M. le Contrôleur Général la notte de ces avances.

SÉGUR A VERGENNES

A Versailles, le 22 mars 1785.

Monsieur, le Chevalier de Bourgoing vient de m'informer qu'il a obtenu du ministre des finances d'Espagne les ordres définitifs pour faire recevoir en son nom, à Séville, les sommes qui reviennent aux troupes françaises dans le produit des prises faites au fort Saint-Philippe. Il me propose en même temps de retenir, sur ce fonds, 7.900 piastres fortes, pour le montant de pareille somme qui a été avancée à Lima, au sieur Dombey, botaniste français, envoyé, il y a quelques années au Pérou, par ordre du Roy, et dont le ministère espagnol a demandé le remboursement.

1. Philippe-Henri, marquis de Ségur, maréchal de France, ministre de la guerre.

M. de Bourgoing n'aura pas manqué, sans doute, de vous rendre compte de cet objet. Je vais m'assurer si le département de la finance consent à déplacer, ici, ladite somme de 7900 piastres, afin d'autoriser ensuite, s'il y a lieu, M. le Chevalier de Bourgoing à recevoir pour comptant, en Espagne, les pièces justificatives de cette avance, en déduction de ce qu'il a à toucher pour le compte des troupes de S. M.

CALONNE A SÉGUR

A Versailles, le 22 mars 1785.

Le roy d'Espagne ayant bien voulu accorder, Monsieur, au corps de troupes françaises qui a concouru à la reddition du fort Saint Philippe, Isle de Minorque, une portion dans le produit des prises faites en ce fort, M. le Chevalier de Bourgoing, chargé des affaires du Roy à la Cour de Madrid, me propose de faire payer, sur les sommes qui reviennent, pour cet objet, aux dites troupes, celle de 7900 piastres fortes, ou 158.005 R. de N°, qui a été avancée, de la caisse de Sa Majesté Catholique à Lima, au Sieur Dombey botaniste français, et dont le ministère Espagnol demande le remboursement. Je suis informé que ce botaniste a été envoyé au Pérou, il y a plusieurs années, par ordre du Roy, sur le rapport de M. Turgot, pour faire des recherches relatives à son état, et qu'il doit être de retour en Europe, depuis quelque temps. Je vous serai infiniment obligé, Monsieur, de vouloir bien vous en faire rendre compte, et me marquer, si vous êtes dans l'intention de faire remplacer, ici, la dite avance de 7900 piastres, afin que je puisse autoriser, s'il y a lieu, Monsieur le Chevalier de Bourgoing, à en recevoir, pour comptant, en Espagne, les pièces justificatives et à me les adresser, pour ensuite être versées, en échange des fonds que vous ferez remettre au trésorier général de la guerre, pour acquitter le montant des dites pièces.

J'ai l'honneur d'être, avec un très parfait attachement Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

SÉGUR A VERGENNES

Versailles, 22 avril 1785.

Monsieur, le contrôleur général vient de m'assurer qu'il feroit remplacer ici au Trésorier général de la guerre, pour le compte des troupes employées à Minorque, les 7.900 piastres que M. le Chevalier de Bourgoing m'a proposé de prélever, sur les sommes qui leur reviennent, dans le produit des prises du fort Saint-

Philippe, pour rembourser à l'administration espagnole les avances faites à Lima au sieur Dombay, botaniste françois. J'écris en conséquence à ce chargé d'affaires pour l'autoriser à consommer cet arrangement et le prier de vous adresser les reçus et autres pièces justificatives dudit remboursement, avec le surplus des fonds qui doivent en ce moment avoir été remis à sa disposition. Je vous serai infiniment obligé, Monsieur, de vouloir bien l'engager à continuer de donner ses soins à la prompte exécution de cette affaire.

VERGENNES A DOMBEY

A Versailles, le 4 juin 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 10 du mois dernier. J'en envoye une copie à M. le Duc de la Vauguyon, afin qu'il puisse informer le Ministre Espagnol des vexations que vous éprouvez, et solliciter les ordres nécessaires pour les faire cesser. J'espère, Monsieur, que les démarches de cet Ambassadeur ne seront pas infructueuses. Comme on exige que vous ne donniez rien au public avant le retour des savants Espagnols que vous avez accompagnés, vous pourrez y souscrire, mais avec la condition que vous aurez la faculté de rendre compte de votre voyage au Roi et à l'Académie des Sciences.

LA VAUGUYON A VERGENNES

Aranjuez, le 13 juin 1785.

M. Dombey s'étoit adressé, avant mon arrivée ici, à M. le Chevalier de Bourgoing, M. le Comte, pour le prier d'engager M. de Galvez à lui faire délivrer la portion des richesses botaniques qu'il a rassemblées dans l'Amérique méridionale, et qui est destinée a étendre la collection du Jardin du Roi. J'ai renouvellé à ce ministre les instances que lui avoit déjà faites le chevalier de Bourgoing, il m'a promis d'envoyer un Botaniste Espagnol pour recevoir la partie de cette précieuse cargaison que le Roi a prié le Roi son oncle d'accepter, et il a immédiatement donné les ordres nécessaires à cet effet. Le Botaniste est parti et doit être rendu à Cadix depuis plusieurs jours.

M. de Galvez m'a témoigné en même tems, Monsieur le Comte, que Sa Majesté Catholique verroit avec peine que l'ouvrage de M. Dombey, qui contiendra la relation de ses découvertes, fût publié avant celui des Botanistes Espagnols qui sont demeurés en Amérique pour y continuer leurs recherches, mais qui doivent en

revenir au commencement de l'année prochaine. Ce Ministre m'a prié de vous faire part du désir de Sa Majesté Catholique à cet égard, et de l'importance qu'elle attache à ne pas priver ceux de ses sujets, qui ont été les coopérateurs de M. Dombey, de l'avantage de recueillir en même tems que lui les fruits de leurs travaux communs. Vous voudrez bien, Monsieur le Comte, me dicter la réponse que je dois lui faire.

LE MÊME AU MÊME

Aranjuez, le 23 juin 1785.

J'ai reçu, M. le Cte, votre dépêche du 31 mai relativement à M. Dombey. Celle que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 13 de ce mois, vous aura informé des démarches que j'ai faites en arrivant ici auprès de M. de Galvez, et des ordres donnés par ce Ministre. Le botaniste espagnol qu'il a nommé pour recevoir la portion de la collection de M. Dombey que S. M. a prié le Roi, son Oncle, de vouloir bien accepter, est arrivé à Cadix, et a déjà commencé à procéder en présence du président de la Contractation, et de concert avec le botaniste français, au partage qui doit être fait. M. de Galvez à qui j'ai fait part de la permission que le Roi veut bien donner au sr Dombey de s'engager à ne publier son ouvrage qu'après le retour des botanistes espagnols qui sont encore demeurés dans l'Amérique méridionale, et à ne rendre compte jusque là de ses travaux qu'à Sa Mté et à l'académie des sciences, m'a répondu qu'il ne manqueroit pas d'informer Sa Majesté Catholique de cette nouvelle preuve de la tendre déférence du Roi, son neveu, à laquelle elle sera fort sensible. Il m'a assuré qu'il n'avoit donné aucun ordre qui pût gêner la liberté de M. Dombey, qu'il s'empresseroit de lui procurer toutes les facilités qui pourront dépendre de lui; et que, dès que le partage commencé seroit achevé, il seroit le maître de faire expédier, de la manière qu'il estimeroit la plus convenable, les caisses qui contiendront la partie de la collection réservée à Sa Majesté.

Recevez, etc.

VERGENNES A LA VAUGUYON

A Versailles, 1er juillet, 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 du mois dernier au sujet du sieur Dombey. La mienne du 31 mai, qui vous sera parvenüe immédiatement après

le départ de la vôtre, répond à la demande de M. de Galvez. Je présume que vous n'avez pas différé à en instruire ce Ministre, en même tems que vous l'avez informé de la conduite odieuse que le sieur Dombey éprouve à Cadix.

Ce Botaniste vient de mander, Monsieur, qu'on lui a offert de payer la part de la collection qui en sera retirée pour le compte du Roi d'Espagne. Je vous prie d'observer à M. de Floride Blanche ou à M. de Galvez que les objets ressemblés par le sieur Dombey n'appartiennent pas à celui-cy, mais à Sa Majesté; que par conséquent il ne sauroit être question d'acquitter la valeur de ce qui en sera séparé pour S. M. C. Le Roi ne s'estime que trop heureux de pouvoir faire en cette occasion, chose qui soit agréable au Roi son oncle.

VERGENNES A THOUIN

A Versailles, le 12 juillet 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 9 de ce mois. J'avois déjà été informé par M. le C[te] d'Angiviller et par le S. Dombey lui-même des difficultés que ce botaniste éprouve à Cadix et je n'ai pas différé à autoriser M. le Duc de la Vauguyon à faire les démarches nécessaires pour les faire cesser.

Quant aux besoins du S. Dombey, c'est à M. le Controleur général seul à y pourvoir et j'y concourrai aussitôt que ce ministre aura jugé à propos de me faire connoître ses intentions à cet égard.

Je suis très sincèrement, Monsieur, entièrement à vous.

VERGENNES A D'ANGIVILLER

A Versailles, le 16 juillet 1785.

Je crois devoir, Monsieur, vous envoyer la copie ci-jointe de la lettre que M. le duc de la Vauguyon vient de m'écrire au sujet du sieur Dombey. Vous y verrez que l'on est occupé du partage des plantes rassemblées par ce Botaniste, et que celui-cy pourra expédier de la manière qu'il jugera la plus convenable la part qui reviendra à S. M.

D'ANGIVILLER A VERGENNES

A Versailles, le 28 aoust 1785.

Vous avez reçu, M. le Comte, une lettre de M. Dombey dont je

présume que vous avez été aussi surpris que je l'ai été de son contenu dont il m'a donné communication. Il semble que le Ministère Espagnol a été bien peu sensible à une offre aussi honnête que celle qui lui a été faite et qui a été acceptée, sçavoir celle du partage de tout ce que ce naturaliste a rassemblé aux frais du roi de France; car il a exigé rigoureusement le partage de 5 caisses que M. Dombey avoit recueillies, non dans les états du roy d'Espagne mais à Rio-Janeiro, et par les facilités que lui avoit données le Vice-Roi du Brésil. Il est résulté de la que M. Dombey, dont la santé est des plus chancelantes, a pris le parti d'abandonner les caisses entières en les offrant a S. M. Catholique car par leur nature elles étoient, ou du moins quelques unes d'elles, impartageables. Cependant, Monsieur le Comte, il y en avoit une qui contenoit une espece de rocher minéral, garni des plus jolis et des plus rares oiseaux de l'Amérique méridionale et spécialement du Brésil que je destinois, d'après le désir de M. Dombey, à la Reine etdont j'avois prévenu S. M. Je suis tout à fait fâché de me voir privé de la possibilité de lui présenter ce morceau curieux et peut-être unique. Permettez moi de vous prier d'écrire à M. le Duc de la Vauguyon pour que ces cinq caisses, absolument personnelles à M. Dombey et qui n'ont point été recueillies sur les terres de la domination Espagnole, lui soyent rendues entières et sans partage. Il me semble que quand cela ne seroit pas de justice, la manière honnête dont le Ministère Français s'est conduit en cette affaire envers le Ministère Espagnol, exigeoit de sa part plus de condescendance.

VERGENNES A DOMBEY

A Versailles, le 5 septembre 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous m'informez que le partage de votre collection a été entièrement effectué le 4 du mois dernier. Je vois en même temps qu'on a également exigé de vous le partage des cinq caisses qui vous appartenoient personnellement. J'ai peine à me persuader que telle ait été l'intention de S. M. C., et je suis porté à croire que, sur le compte qui lui en aura été rendu, elle aura ordonné de vous en faire l'entière restitution.

LE MÊME AU MÊME

A Fontainebleau, le 9 novembre 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 2 de ce mois. Je ne puis qu'applaudir aux témoignages

de satisfactions que M. le Controlleur Général Vous a procuré de la part de Sa Majesté[1].

LA VAUGUYON A VERGENNES

Madrid, le 20 juillet 1786.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe, Monsieur le Comte, une des dernières feuilles de la *Gazette de Madrid* dans laquelle vous trouverés un article relatif à M. Dombey qui pourra vous causer quelque surprise, et que j'y ai lû avec peine. Je n'ai cependant pas cru devoir faire aucune démarche à ce sujet, par ce que je me suis rappelé qu'en effet M. Dombey m'avoit mandé lui-même, lorsqu'il étoit à Cadiz, avoir pris l'engagement formel de ne pas publier son travail avant le retour en Europe des Botanistes Espagnols. J'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe, Monsieur le Comte, la copie de cet engagement qu'il me fit passer alors avec celle qu'il y joignit d'une lettre qu'il avoit reçue de vous. Si vous jugiez toutefois, Monsieur le Comte, qu'il convînt que je fisse à cet égard quelque réclamation, je vous prie de vouloir bien me marquer vos intentions auxquelles je ne manquerai pas de me conformer exactement.

VERGENNES A CALONNE

A Versailles, le 18 août 1786.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai reçue de M. le duc de la Vauguyon avec un exemplaire qu'il y a joint de la *Gazette de Madrid* du 11 juillet; vous verrez dans cette feuille un article qui concerne le sieur Dombey. Je vous prie de vouloir bien me dire en vertu de quelle autorité ce Botaniste s'est permis de publier une relation de son voyage dans l'Amérique Espagnole et un détail de la collection des plantes qu'il en a rapportées, tandis qu'il avoit pris l'engagement formel et par écrit de ne rien publier de ses opérations, jusqu'au retour en Espagne des Botanistes Espagnols qui avoient été associés à son voyage. J'attendrai votre réponse pour en faire une à M. le Duc de la Vauguyon.

---

1. Le ministre avait ajouté la phrase suivante, qu'il a ensuite biffée : « Ils sont la récompense du zèle avec lequel vous vous êtes appliqué à répondre à ce qu'on attendoit de vos talents dans la mission pénible que vous venez de remplir ».

La *Gazette de Madrid* du 11 juillet 1786, rapporte à l'article de Paris un extrait du *Journal général de France* du 14 janvier dernier concernant le voyage de M. Dombey. Après un passage de cet Extrait où il est dit « *que ce naturaliste fut envoyé au Pérou par la Cour de France vers la fin du Ministère de M. Turgot* » on lit la note suivante du rédacteur espagnol :

« Le Journaliste François auroit dû observer que M. Dombey fit ce voyage avec la permission de Sa Majesté Catholique. Mais puisqu'il a négligé de faire mention de ce fait, nous ajouterons pour l'information du public, les détails que nous savons sur cet objet.

« A la sollicitation de la Cour de France le Roy avoit donné à M. Dombey la permission de passer au Pérou pour y reconnoître et observer les plantes du pays aux dépens du Roy de France, à condition cependant qu'il n'iroit qu'en qualité de membre d'une expédition composée de deux Botanistes et de deux dessinateurs Espagnols que Sa Majesté Catholique avoit résolu d'y envoyer dans la vue d'étendre et de perfectionner la Botanique, le Commerce et les arts utiles par de nouvelles découvertes; qu'en outre M. Dombey à son retour remettroit au Jardin Royal de Madrid deux exemplaires de toutes les plantes péruviennes qu'il auroit recueillies et une copie de ses observations et des descriptions qu'il feroit; qu'enfin pour qu'aucun des trois Botanistes ne se trouvât frustré de la gloire des découvertes tant communes que particulières, il seroit formé un journal exact des progrès de l'expédition tenu par tous ses membres. M. Dombey, avant de partir de Madrid, s'engagea par écrit à observer ces conditions.

M. Dombey accompagna constamment nos Botanistes et Dessinateurs dans leurs tournées au Pérou et au Chili, depuis le 5 avril 1779 jusqu'au 14 avril 1784, époque à laquelle, sans attendre le retour de ses collègues, il s'embarqua pour Cadiz dans le vaisseau le *Péruvien*, avec 74 caisses qui renfermoient sa collection. A son arrivée il remit avec l'agrément de sa Cour au Jardin et au Cabinet Royal de Madrid, les doubles des objets d'histoire naturelle que contenoient ces caisses et il emporta le reste en France.

« Il avoit précédemment fait un autre envoi par le vaisseau le *Buen Consejo*; mais le Vice Roy du Pérou lui ayant représenté par ordre de Sa Majesté, qu'il n'avoit pas tenu la promesse qu'il avoit faite de remettre une copie des descriptions des plantes, il prétendit qu'il n'étoit pas tenu de remplir cet engagement, les descriptions des Botanistes Espagnols étant mieux faites que les siennes. M. Dombey ne respecta pas davantage à son arrivée en Espagne la promesse qu'il avoit faite de donner une copie corrigée de son journal et de ses observations. Le président de la Contractation de

Cadiz lui en fit des reproches par ordre de Sa Majesté, mais il répondit qu'il ne lui étoit pas possible de satisfaire à cette demande, ses papiers étant déjà remis en France.

« M. Dombey étoit convenu d'ailleurs dans les lettres d'office qu'il avoit écrites du Pérou et du Chili, que les découvertes faites par l'expédition seroient publiées à Madrid de concert avec nos Botanistes et dessinateurs, comme étant communes à tous; et pour preuve du désir qu'il avoit que cela fût ainsi, il dit à Cadiz que quand même il le voudroit, il ne pourroit point publier en France ses découvertes, parceque tous les dessins étoient restés entre les mains des Botanistes Espagnols. Avant de quitter Cadiz, il signa même un écrit par lequel il s'engageoit de ne rien publier jusqu'au retour de nos Botanistes et d'envoyer de Paris son journal aussitôt qu'il l'auroit corrigé.

« Malgré toutes ces précautions, malgré les obligations et les promesses solennelles de M. Dombey, on a commencé à publier en France ses découvertes comme on le voit par l'article ci-dessus du *Journal général de France*, sans dire un mot de l'expédition Botanique disposée par S. M. et envoyée à ses frais, ni des travaux des Botanistes Espagnols. Quoique M. Dombey se soit retiré dans sa province pour raison de santé, après avoir remis ses collections dans le Cabinet du Roy de France, on a annoncé dans le même journal et dans d'autres papiers que M. L'Héritier étoit chargé de rédiger les découvertes de ce Botaniste et de tirer la plus part des dessins sur les sujets secs de ses herbiers. En effet il en a déjà paru plusieurs cahiers sous le titre de *Plantes nouvellement découvertes*. Ce procédé est non seulement une violation manifeste des conventions et une usurpation de la gloire düe aux Professeurs Espagnols de l'expédition, mais encore un manque de respect envers le public qui achètera un ouvrage incomplet dans ses descriptions et imparfait dans ses dessins.

Nos Botanistes qui suivent dans ce moment-ci avec un zèle infatigable les découvertes qu'ils ont déjà faites au Pérou, ont composé un ouvrage en 2 tomes in-folio intitulé : *Flora del Peru*, la flore du Pérou, dont la publication est retardée jusqu'à leur retour, afin qu'ils puissent la soigner eux-mêmes et l'enrichir d'un grand nombre de plantes qu'ils ont reconnues et dont ils n'ont point encore envoyé les dessins ni les descriptions.

CALONNE A VERGENNES

A Paris, le 22 août 1786.

Pour être en état de répondre, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18 de ce mois, en m'adressant une copie de celle que vous avez reçue de M. le duc de la Vauguyon, j'ai demandé sur le champ au sieur Dombey s'il avoit rendu publique la relation de son voyage dans l'Amérique Espagnole et le détail de la collection des plantes qu'il en a rapportées. Ce Botaniste m'assure qu'il n'a aucune part à l'article du journal publié à son insçu et pendant son absence, et qu'il n'à donné aucune relation de son voyage ; mais il m'observe qu'il sait que deux mois après son départ de Paris, M. le Comte de Buffon, qui étoit dépositaire de son herbier et de ses manuscrits, les a remis à M. L'Héritier, conseiller à la Cour des Aydes, pour les faire dessiner et graver, et que cette remise a été faite sans sa participation pendant qu'il étoit dangereusement malade à Lyon. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'y a aucun reproche à faire à M. Dombey à cet égard ; mais pour vous mettre en état de tranquilliser la Cour d'Espagne, je vais écrire à M. de Buffon de retirer l'herbier et le manuscrit des mains de M. L'Héritier, et de les laisser en dépôt au Cabinet du Roi jusqu'à nouvel ordre. En prenant ces mesures, vous pourrez assurer la Cour d'Espagne que la publication de ces Manuscrits et de cet herbier ne se fera que de concert avec Elle et après le retour des Botanistes Espagnols qui ont été associés à son voyage, ainsi qu'elle l'a désiré.

VERGENNES A LA VAUGUYON

Versailles, le 15 séptembre 1786.

J'ai communiqué, monsieur, à M. de Calonne ce que vous m'aviez fait l'honneur de me mander relativement à la publication qu'on imputoit au sieur Dombey d'avoir faite de son voyage dans l'Amérique Espagnole. Je joins icy une copie de la réponse que j'ai reçue de ce ministre. Elle vous mettra en état de convaincre le ministère espagnol qu'il n'y a aucun reproche à faire au sieur Dombey. Vous y verrez également les mesures qui ont été prises pour que la publication des manuscrits et de l'herbier de ce Botaniste ne se fasse que conformément à l'engagement auquel il s'est soumis vis-à-vis du ministre de S. M. C.

(Aff. Etrang. Espagne, *Correspondance*, t. 599, f° 41 ; t. 600, f° 140, 145, 207, 311, 512 ; t. 601, f° 12 ; 80, 196, 237 ; t. 610, f° 19 ; t. 616, f° 247, 261, 262, 263, 266, 267, 282 ; t. 617, f° 123, 156, 232, 294, 453 ; t. 618, f° 30, 258, 376 ; t. 620, f° 503, 516 ; t. 621, f° 65.)

Correspondance d'Antoine-Laurent de Jussieu

(1778-1785)

ANTOINE LAURENT DE JUSSIEU A DU FRESNE

Ce 31 décembre 1778.

Monsieur,

Je viens d'écrire à Monsieur le directeur général des finances, relativement à M. Dombey, botaniste envoyé au Pérou, et j'ai joint à ma lettre celle que j'ai reçue de ce médecin. Comme elle passera probablement sous vos yeux, vous y verrez la demande qu'il fait et les motifs de cette demande. Si elle vous paroît juste, comme je crois qu'elle l'est, j'oserai vous prier de vouloir bien l'appuyer auprès de M. Necker, et procurer à ce voyageur tous les moyens de tirer le meilleur parti de son voyage. L'intérêt que je prends à la science, m'oblige à en prendre aussi aux botanistes qui y consacrent tout leur temps, comme fait M. Dombey; il a porté ce goût au point de négliger sa fortune et de se mettre dans la nécessité de faire des emprunts. Il m'a fait connoître en partant plusieurs de ses créanciers qui n'ont consenti à des délais que sur la promesse que j'ai faite de m'occuper d'eux pendant l'absence de leur débiteur. Quoique ce genre d'affaires me convienne très peu, je consentis à m'en mêler, dans l'espérance que le produit des travaux botaniques compenseroit pour moi l'ennui de stipuler des articles pécuniaires. Jusqu'à présent il n'a pas trompé mon attente. En arrivant à Lima, il a récolté des graines qui nous sont déjà parvenues, et il promet d'autres envois plus considérables; mais pendant qu'il herborise je reçois la visite des créanciers, quelques uns ont déjà reçu des à comptes sur les 3000# que vous m'avez fait payer au mois d'aoust 1777. J'ai remis 2300# à M. Revillon, marchand à qui il est dû encore 700# : les Srs Guesseau et Carrel auxquels il était dû environ 1600# en ont reçu 700#; il ne me reste plus rien : on m'a présenté il y a quelques jours un mandat de 1540# à l'ordre de M. Grand, banquier, que je me trouve dans l'impuissance de payer, si vous ne me procurez encore quelques avances sur les appointements de M. Dombey qui m'a laissé à cet effet plusieurs blancs-seings. Dans la supposition ou je pourrois toucher une seconde fois 3000#, je les emploirois pour l'acquit de plusieurs créances, et je me délivrerois de l'importunité de quelques personnes qui paroissent avoir besoin de leurs fonds. Vous voudrez bien sur ce point me faire connoître les intentions de

M. le Directeur général, pour que j'en fasse part aux personnes intéressées.

J'ay l'honneur d'être, avec une très parfaite considération,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

A. L. De Jussieu,
De l'Acad. des sciences, prof. de bot. au Jardin du Roy, rue des Bernardins.

(*Arch. Nat.*)

LE MÊME AU MÊME

31 décembre 1778.

Monsieur,

Chargé par état d'être le solliciteur de tous les botanistes, je prends la liberté de vous adresser une requête de M. Dombey, médecin-botaniste du Roy, envoyé au Perou dans la compagnie de quatre espagnols chargés comme lui de faire des recherches sur l'histoire naturelle. Les motifs de sa demande sont énoncés dans une lettre que j'ai reçue de lui et que j'ai l'honneur de mettre ici sous vos yeux. Vous y verrez l'apperçu des dépenses auxquelles sa commission le nécessite, et l'insuffisance des moyens qui lui sont accordés. S'il lui étoit permis de toucher à une somme de 3000#, désignée seulement dans les cas extraordinaires, alors il seroit plus en état de suivre ses compagnons et de concourir aux mêmes travaux. Son goût pour la botanique lui avoit fait anciennement négliger les intérêts de sa fortune ; il avoit quelques dettes et a été obligé à son départ d'en contracter de nouvelles pour se fournir tout ce dont il avoit besoin. J'en ai acquitté une partie avec 3000# que vous m'avez fait compter au mois d'aoust 1779 sur ses appointemens. Je lui en connois encore pour une somme à peu près pareille pour laquelle ses créanciers me pressent de solliciter une nouvelle avance. De ce nombre est M. Grand, banquier de cette ville, possesseur d'une lettre de change passée par M. Dombey au profit de MM. Valentin et Dallezette, négociants à Ferney. Je ne puis suivant l'ordre, acquitter la dette, qu'en perçevant une portion des appointemens. J'espère que vous voudrez bien accueillir favorablement la demande de M. Dombey, et me mettre aussi en état de donner une réponse positive à M. Grand.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

(*Arch. Nat.*)

LE MÊME AU MÊME

Paris, ce 2 juin 1781.

Monsieur,

Je me suis déjà trouvé dans le cas de vous solliciter quelques fois pour des objets relatifs à M. Dombey, botaniste envoyé au Pérou. Il se présente une nouvelle circonstance qui m'oblige encore à recourir à vous.

M. Dombey a ici un frère marié auquel il doit les soins de son éducation, et des avances pécuniaires faites en divers temps. Ce frère a éprouvé successivement des revers de fortune qui le mettent dans le plus grand embarras. Notre botaniste, instruit de son état, lui a témoigné l'intérêt qu'il y prenoit, et le désir de lui rendre en cette circonstance une partie de ce qu'il lui devoit ; il me prie de solliciter à cet effet la distraction de mille livres sur les premiers appointements qui devront lui être payés, et de les remettre à son frère si je puis les obtenir ; je me suis chargé de cette commission bien volontiers, parceque je connois et estime l'honnête père de famille gêné dans ses affaires. Oserai-je espérer que vous voudrez bien présenter ma requête à M. Joly de Fleury, et l'appuyer de votre recommandation ? Vous obligeriez très sensiblement celui qui a l'honneur d'être, avec une très haute estime et une considération distinguée,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(Arch. Nat.)

Monsieur,

Je dois vous prévenir que j'ai des blancs-seings de M. Dombey le botaniste.

DU FRESNE A A. L. DE JUSSIEU

Ce mardi, 5 juin [1781]

Je crains bien, Monsieur, que l'arrangement que vous proposez pour le frère de M. Dombey soit impraticable. Le Ministre a donné des ordres à Lima pour que la totalité du traitement de ce botaniste lui soit payé et vous jugez que si nous payons ici cent pistoles à son frère, il faudra écrire à Lima pour en prévenir la personne chargée de fournir le traitement de M. Dombey, et qu'il se passera peut-être deux ou trois ans avant qu'on puisse se bien entendre et se mettre en règle sur cela. Il auroit été beaucoup plus simple et plus sûr que M. Dombey envoyat ici à M. son frère un mot sur le trésor royal, ou une quittance de ses cent pistoles, dans laquelle quittance il auroit expressément énoncé que cette

somme seroit retenue sur le premier paiement qui doit lui être fait au Perou. Si vous voulez, Monsieur, me faire l'honneur de me venir voir demain à *midi*, nous en causerons.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Nª. Le blancseing que vous avez ne peut vous servir.

(*Bibl. du Mus.*)

A. L. DE JUSSIEU A DU FRESNE

Paris, ce 8 juin 1781.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser conformément à vos intentions les deux lettres écrites du Pérou par M. Dombey à son frère et à M. Thouin; vous y verrez ses désirs relativement à son frère clairement exprimés; je souhaitte que ces articles suffisent pour faire toucher à ce frère les 1000# dont il a un pressant besoin. La lettre à M. Thouin contient d'ailleurs des détails qui vous plairont peut-etre, parcequ'ils donnent une idée des travaux de notre voyageur; ces mêmes détails font désirer à M. Thouin de recouvrer sa lettre lorsque vous en aurez fait l'usage convenable. Je ne manquerai pas d'aller au premier moment apprendre de vous ce que vous aurez décidé. Agréez, je vous prie, les assurances de la très haute estime et de la considération très distinguée avec lesquelles je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

A. L. DE JUSSIEU A GOJARD

Paris, ce mardi 10 juillet 1781.

Monsieur,

Vous avez eu la bonté de me promettre vos bons offices pour le frère de M. Dombey, botaniste au Pérou, et de mettre sous les yeux de M. de Fleury la demande que je vous ai faite en son nom. Si l'homme honnête, pour lequel je vous sollicite, n'étoit pas dans un embarras réel, vous ne seriez pas importuné pour un objet très petit en lui-même, mais intéressant pour le malheureux dans le besoin. Le Cours de botanique que je fais au Jardin du Roy ne m'a pas laissé le moment de me présenter hier à votre audience, et je n'ai pas cru devoir attendre à la huitaine pour vous parler de M. Dombey le frère. Des engagemens contractés dans le besoin

sont échus; des créanciers peu traitables, ne recevant pas leur remboursement, ont déjà fait saisir le modique revenu qui lui reste dans sa province. Sa femme, respectable à tous égards, m'a produit les preuves des faits que j'avance ici. Si les 1000# dont notre botaniste consent à se dessaisir en leur faveur, leur étoient accordés, ils pourroient éteindre ces dettes et vacquer d'ailleurs à l'éducation de leurs enfans, ils comptent sur votre disposition généralement connue à compatir aux peines des malheureux. Recevez, je vous prie, mes excuses, ainsi que les assurances de la très haute estime et de la considération très distinguée avec lesquelles je suis, M., Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

DU FRESNE A A. L. DE JUSSIEU

A Paris, le 12 de juillet 1781.

Je suis, en vérité, Monsieur, fort embarassé sur le parti que je dois prendre relativement aux cent pistoles que M. Dombey veut faire payer à son frère. D'un côté, la situation de celuy-ci me tourmente et m'intéresse; de l'autre je répugne à sortir des arrangemens convenus dans la crainte d'exposer le roi à faire un paiement de cent pistoles qui peut porter longtemps à faux. Enfin, je ne puis croire que M. Dombey néglige de se mettre en règle sur cela; et cette opinion aidée du besoin pressant de son pauvre frère, me détermine à ce qu'il propose. Je vous prie donc de me l'amener lundi matin, et je lui avancerai cette somme.

J'ai l'honneur d'être, avec une très parfaite considération et un attachement sincère, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

P. S. Lorsque vous aurez l'occasion de voir Monsieur Thouin, je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien lui dire que je suis fâché, qu'il ne veuille pas me procurer un bon jardinier dont j'ai besoin pour ma maison de campagne.

(*Bibl. du Muséum.*)

A. L. DE JUSSIEU A VERGENNES

[11 juin 1785.]

Monseigneur,

Permettez qu'en qualité de Botaniste et attaché sous ce titre à l'Académie et au Jardin du Roy, je vous sollicite en faveur de M. Dombey, retenu à Cadiz par divers contretemps. Il y a neuf ans que je le présentai à M. Turgot pour le voyage Botanique qu'il

a effectué. Envoyé d'abord à Madrid, il fut accueilli par le Ministère Espagnol qui l'autorisa à faire des recherches d'histoire naturelle dans l'Amérique espagnole, et lui donna quatre jeunes espagnols pour compagnons de voyage et de travaux. Ils devoient se former avec lui ou sans lui, et récolter pour la Cour d'Espagne tous les objets intéressans pour les sciences, pendant qu'il rempliroit de son côté les mêmes fonctions pour la France par laquelle il étoit stipendié. Les intentions combinées des deux ministères ont été remplies; il paroit de plus que M. Dombey ne s'en est pas tenu à sa mission, et qu'il a saisi toutes les occasions d'être utile comme médecin et comme naturaliste à la nation au milieu de laquelle il se trouvoit. Dans ses voyages il a éprouvé beaucoup de revers, de fatigues et de maladies; à peine convalescent, il s'est embarqué sur la flotte Espagnole, et a manqué périr par une tempête avec toute sa collection qu'il a eu cependant le bonheur de conserver, dans le moment où celle de ses compagnons espagnols, placée sur un autre vaisseau, a été engloutie.

L'annonce de cette perte vous a engagé dans le temps, Monseigneur, à offrir à l'Espagne le partage de la collection du naturaliste François. J'ignore quelle a été la réponse du Ministère Espagnol à une offre aussi généreuse; mais je sçais que les caisses de M. Dombey ont été séquestrées à son arrivée du Pérou sans permission à lui de les revoir; que placées dans des magazins bas, elles ne peuvent manquer d'y contracter de l'humidité; que les plantes conservées en herbier y seront bientôt moisies et perdues pour la science; que les graines qu'il auroit fallu semer ce printemps pour propager dans nos climats des végétaux étrangers, vieillissent inutilement sous la garde des douaniers de Cadiz. Après l'autorisation accordée par le Souverain d'Espagne à M. Dombey pour voyager et recueillir dans ses possessions, quel droit reste-t-il aux agents de la nation d'intercepter les effets recueillis par lui, d'occasionner leur destruction au port après qu'ils ont évité les dangers de la mer, et de faire perdre ainsi le fruit d'un voyage long et pénible qui ne pourra être recommencé de longtemps? Jamais la France a-t-elle inquiété les voyageurs étrangers, naturalistes ou autres, qui parcouroient ses états. Je ne sçais si votre offre de partage est devenue le titre de cette vexation, mais je crois que vous n'avez pas eu intention de séparer ou morceler des suites qui doivent toujours rester dans leur intégrité; cette offre n'a pu porter que sur les objets doubles dont le choix pouvoit se faire ici comme à Cadix.

On veut encore en Espagne que M. Dombey s'astreigne à ne rien publier avant l'arrivée de ses compagnons espagnols qui seront

encore longtemps absens. La liberté des sciences ne peut se prêter à une pareille demande qui ne tend qu'à déshonorer aux yeux des autres nations, celle de laquelle émaneroit une loi si bizarre. Aussi ne puis-je croire que la Nation espagnole, qui est noble et généreuse, que son Ministere, qui est éclairé, aient pu concevoir une pareille idée. Tout cela vient de quelques subalternes intriguans et bassement jaloux d'un mérite qui n'est pas le leur. Les vrais sçavans, en Espagne comme ailleurs, se tiennent à l'écart, et laissent les Ministres livrés a des demi-sçavans auxquels ils ont quelquefois le malheur de donner leur confiance, qui veulent attirer tout à eux, ne servent que les gens disposés à travailler sous leur direction, et gènent la marche de tous les autres. Il seroit intéressant, Monseigneur, de faire cesser promptement ces bases manœuvres qui touchent à l'honneur d'une Nation, qui font à la science un préjudice irréparable, et qui affectent vivement un malheureux voyageur dont la santé est d'ailleurs assez chancelante. Un mot pressant de votre part, adressé a M. l'Ambassadeur de France à Madrid, éclaireroit le Ministre dont M. Dombey a toujours eu à se loüer, lorsqu'il a eu avec lui des relations directes. Il le décideroit à voir l'affaire par lui-même et très probablement tous les obstacles seroient bientôt levés. Le plus essentiel est un prompt envoi des graines et des herbiers, en attendant que l'article du partage des autres effets soit terminé. Oserai-je vous prier, Monseigneur, de vous occuper promptement d'un objet qui ne permet pas de retards, et d'accorder aux sciences, et à ceux qui les cultivent une protection qui leur est très nécessaire, dans un pays surtout ou elles ne jouissent pas d'une faveur aussi déclarée qu'en France.

Je suis, etc.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*; t. 617, f° 151. — Autographe signé.)

VERGENNES A A. L. DE JUSSIEU

A Versailles, le 12 juin 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire au sujet du sieur Dombey. M. le comte d'Angiviller m'ayant fait part des difficultés que ce botaniste éprouve à Cadix, je n'ai pas différé à prendre des mesures nécessaires pour les faire lever, et j'ai lieu d'espérer que mes sollicitations n'auront pas été infructueuses.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*; t. 617, f° 154. — Minute.)

Correspondance d'André Thouin

(1780-1787)

ANDRÉ THOUIN A P. M. HENNIN

Paris, 11 septembre 1780.

Monsieur,

La protection que vous accordez aux sciences me fait espérer que vous voudrez ne pas rejetter la prière que je prends la liberté de vous faire. Un de mes correspondans, M. Dombey, botaniste pensionné du Roy au Pérou, me dit de lui adresser la correspondance du Jardin du Roy avec lui par la voie de M. de Galvès, Ministre des Indes à Madrid, qui la fera passer au Vice-Roy du Pérou, lequel la lui remettra. Pour celà il est nécessaire que M. le C[te] de Vergennes veuille bien se prêter à la recommander à M. de Montmorin. N'ayant aucun rapport avec ce Ministre, j'ai recours à vous, Monsieur, pour obtenir cette faveur qui sera très utile à notre Jardin, puisque cette correspondance roule sur des demandes de végétaux qui y manquent et sur des questions relatives à l'avancement de la botanique. Puis-je espérer que vous aurez la bonté de me rendre ce service, j'en serois on ne peut plus reconnoissant. C'est de quoi je vous prie d'être persuadé, ainsi que du très respectueux attachement avec lequel je suis, etc.

THOUIN.

[La correspondance de Thouin avec Hennin est au Portef. 28 de la collection de ce dernier à la Bibliothèque de l'Institut.]

P. M. HENNIN A THOUIN

Versailles, le 14 sept. 1780.

Le paquet que vous m'avez adressé, Monsieur, partira par le premier courier qui sera expédié à Madrid, c'est-à-dire au premier jour. Vous me trouverez toujours disposé à faciliter votre correspondance avec les personnes qui peuvent contribuer aux progrès de la botanique et enrichir le Jardin du Roy. Je satisferai par là un goût qu'il m'est devenu impossible de cultiver et le désir que j'ai de vous obliger personnellement...

THOUIN A D'ANGIVILLER

A Paris, ce 5 octobre 1783.

Monsieur le Comte,

M. Dombey, médecin naturaliste du roy, envoyé par ordre de Sa Majesté au Pérou, sous le ministère de M. Turgot, y travail(le) depuis huit ans consécutifs à rassembler tous les objets d'histoire naturelle qui peuvent être utiles au Jardin et au Cabinet du Roy; dans ce moment il a réuni assez d'objets intéressants pour remplir 41 caisses; il désire que le ministère de France obtienne du ministère d'Espagne son passage en Europe avec sa pacotille sans qu'elle fut fouillée ni visitée qu'en sa présence, tant pour obvier aux infidélités qui se commettent dans les douanes que pour réparer le désordre que ces visites occasionnent dans les caisses surtout d'histoire naturelle. La santé de ce voyageur estimable s'affaiblit sensiblement et sa fortune est très délabrée; procurez-lui, Monsieur le Comte, les moyens de rétablir l'une et l'autre par un prompt retour dans sa patrie et donnez-lui la satisfaction de le faire jouir de son vivant de toutes les choses précieuses dont il va l'enrichir; c'est une obligation qui sera commune à tous deux et dont je serai en mon particulier très reconnaissant.

Je suis, avec un très profond respect,

Monsieur le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

THOUIN A GOJARD

Ce 5 octobre 1783.

Monsieur,

M. Dombey, médecin naturaliste du Roy, envoié au Pérou par ordre de Sa Majesté sous le ministère de M. Turgot, y travail [le] depuis huit ans à rassembler tous les objets d'histoire naturelle qui sont utiles au Cabinet et au Jardin du Roy, indépendamment de tout ce qu'il a déjà envoié en Europe; il a rassemblé un nombre de 41 caisses remplies des productions les plus précieuses du Chili et du Pérou ; cet estimable voyageur demande son retour en France, pour y rétablir sa santé et sa fortune que ses travaux ont presque épuisés et mettre en ordre le fruit de ses voyages. Il désireroit que le Ministère de France demanda au Ministère espagnol son passage sur le premier Vaisseau qui partira d'Amérique, avec toutes ses richesses, sans qu'elles fussent visitées en son absence pour éviter des infidélités qui se commettent souvent dans les

douanes, et qu'il puisse rétablir l'ordre dans ses caisses pour que tout ce qu'elles contiennent arrivent en bon état.

M. Dombey a déjà fait cette demande au Ministre des finances, à M. le Cte d'Angiviller et à M. de Buffon; je ne scais ce qu'elle aura produit, voudriez vous bien, Monsieur, avoir la bonté de m'en informer afin que je puisse tranquiliser mon ami, et dans le cas ou il n'y auroit encore rien de fait, vous intéresser à son sort et lui procurer son rapel avec sa pacotille; je vous envoie pour cet effet, ses deux dernières lettres dont l'une contient un état de ce qu'il a mis en dépot au Pérou et l'autre sa demande formelle. Je vous aurai, Monsieur, une obligation infinie de tout ce que vous voudrez bien faire pour ce voyageur intéressant.

Je suis, avec le plus respectueux attachement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

THOUIN A HENNIN

A Paris, ce 9 avril 1784.

Monsieur,

Par une lettre que je viens de recevoir de M. Dombey, médecin botaniste du Roy au Pérou, il m'apprend qu'il est dangereusement malade à Lima, qu'il desespère de pouvoir s'embarquer sur la flotte espagnole qui a dû partir du port de Callao dans le courant du mois dernier, mais qu'il profitera de cette occasion pour faire passer en France 74 caissons remplis d'objets d'histoire naturelle récoltés pendant un long et paisible voyage; que toute sa crainte est que ce superbe envoi, arrivant sans lui à Cadix, ne fut pillé ou ce qui revient au même, ne fut déballé avec peu de précaution et remballé de même. ce qui lui feroit perdre tout le fruit de son voyage et à nous toutes nos espérances.

J'implore, Monsieur, cette assistance et pour lui et pour nous afin d'éviter ce malheur.

Il faudroit d'abord que vous voulussiez bien faire donner des ordres à M. le Consul de France à Cadix pour qu'en l'absence de M. Dombey, si sa pacotille est arrivée, il en donne avis en France et qu'en suite il fasse des démarches pour obtenir du Gouvernement Espagnol que les caisses ne fussent point visitées ou qu'au moins, si cette visite est de rigueur, elle fut retardée jusqu'à ce que quelqu'un de sûr et intelligent fut commis par la Cour de France pour présider à cette visite. Préalablement il conviendroit que M. le Consul fit débarquer ces caisses à l'arrivée de la flotte espagnole

et les fit placer dans un magasin à l'abri des injures de l'air et hors la main des voleurs.

Par un aviso arrivé depuis plus d'un mois à Cadix, on a appris que la flotte péruvienne étoit arrivée aux Isles Canaries en tres bon état, et qu'elle se disposoit à se remettre en mer pour Cadix. Ainsi, Monsieur, il n'y a point de temps à perdre, si l'on veut prévenir le facheux accident que nous craignons avec tant de raison.

Il seroit aussi bon de charger M. le Consul de prendre des renseignements sur la santé de M. Dombey, sur ses affaires et sur tout ce qui a rapport à ses travaux; celà lui sera très aisé à l'arrivée de la flotte espagnole.

Je joins ici un petit paquet destiné à M. Dombey et une lettre pour M. Jugla, son correspondant à Cadix. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien les faire passer à M. le Consul de France à Cadix en l'engageant à remettre l'un et l'autre à M. Jugla dès qu'il les recevra......

Pardon, Monsieur, de tout l'embarras que je vous cause, j'en suis honteux, et je n'aurois point cette hardiesse s'il n'avoit pour but l'avantage des sciences que vous vous aimez et vous protégez si utilement.....

Je suis, etc. (*Bibl. de l'Institut.*)

LE MÊME AU MÊME

A Paris, ce 15 juillet 1784.

Monsieur,

Oserai-je vous prier de vouloir bien faire passer ce Paquet à M. le Consul de France à Cadix en Espagne, en lui recommandant de le faire remettre à M. Jugla, afin qu'il parvienne sur le champ à M. Dombey qui est attendu de jour à autre dans ce port de mer. Une autre grace que j'ai à vous demander, Monsieur, qui m'intéresse infiniment ainsi que tous les botanistes, est que vous veuillez bien avoir la bonté de recommander M. Dombey à M. le Consul de Cadix, lui et la riche pacotille d'histoire naturelle qu'il apporte du Pérou renfermée dans plus de 60 caisses, il seroit bien malheureux que ces richesses fussent bouleversées par les visites des commis de douanes que ces objets la interessent peu et qui cassent et brisent tout, comme nous en avons fait déjà plusieurs fois la triste expérience. S'il étoit possible que les caisses de M. Dombey ne fussent point visitées, cela n'en seroit que meilleur; mais si cela est indispensable, qu'elles le soient du moins en sa présence et avec precaution. S'il vous est possible, Monsieur, de nous obte-

nir cette faveur, vous nous rendrez un signalé service dont je serai infiniment reconnoissant. C'est de quoi je vous prie d'être persuadé ainsi que du très respectueux attachement avec lequel etc.

(*Bibl. de l'Inst.*)

HENNIN A THOUIN

Versailles, le 21 septembre 1784.

J'ai fait dans le tems, Monsieur, ce qui étoit nécessaire pour que les envois de M. Dombey n'éprouvent pas le sort que l'exemple du passé doit faire craindre. M. le Comte de Vergennes a fait demander des ordres à Madrid, M. le Maréchal de Castries a écrit au Vice-Consul de Cadix. Il est question aujourd'hui d'envoyer une personne exprès pour être présente à l'ouverture des caisses, car on veut absolument à Cadix qu'elles soient ouvertes. J'espère que l'attention que la Cour met à cette affaire écartera la fraude.....

(*Bibl. de l'Institut.*)

THOUIN A HENNIN

De Paris, ce 24 septembre 1784.

Monsieur,

Un million de remercimens pour vos bons offices relativement à l'envoi de M. Dombey. Grâce à vos soins obligeants et toujours soutenus, la Botanique vous devra encore la conservation de cette riche Pacotille. Si le pauvre M. Dombey est vivant et qu'il arrive avec elle, la visite se faisant en sa présence, tout sera remis en ordre et nous parviendra en bon état. Dans ce cas, il sera inutile d'envoyer quelqu'un à Cadix pour cet objet ; mais si par malheur il est mort ou qu'il soit resté à Lima, c'est alors qu'il faudra envoier une personne de confiance. Si l'on étoit embarassé pour la trouver et qu'on crût mes services utiles je les offre avec bien de l'empressement autant par zèle pour la Botanique que par defference pour les intentions de mon pauvre ami qui me désigna pour cette expedicion dans sa lettre à M. le Cte d'Angeviller dont la copie est ci-jointe.

Vous verrez, Monsieur, par cette lettre qu'il devoit embarquer sa pacotille dans le courant de mars dernier sur le vaisseau *le Péruvien* en chargement au port de Callao. L'arrivée de ce vaisseau en Europe devoit nous indiquer sa vie ou sa mort, il faut attendre sa venue pour prendre un parti. J'ai quelqu'un ici qui reçoit deux fois par semaine des nouvelles de Cadix et qui ne manquera pas de m'informer de l'arrivée de ce navire dès qu'il paroîtra. D'un

autre côté M. le Vice-Consul de France, conformément aux ordres qu'il a reçus, ne négligera pas d'en instruire M. de Castries au moyen de quoi, d'une ou d'autre part, nous ne manquerons pas d'être informés à temps.

Je suis avec un très respectueux attachement, etc...

(*Bibl. de l'Institut.*)

JUGLA[1] A THOUIN

A Cadix, le 5 nov. 1784.

Monsieur,

J'ai bien des excuses à vous faire de n'avoir pas plutôt répondu à la lettre que vous m'avez faire l'honneur de m'écrire le 8 août. L'attente ou j'étois de voir arriver à tout moment les vaisseaux de guerre de Lima et Mr Dombey avec eux, me fit différer ma réponse, et le temps s'est ensuite écoulé insensiblement jusqu'à ce moment que je m'aperçois de ma faute.

Ces vaisseaux, Monsieur, qui sont en mer depuis près de sept mois n'arrivent point et on n'en a pas de nouvelles, ce qui cause d'assés vives inquiétudes, on suppose qu'ils auront relaché pour cause de maladie dans les Equipages; j'ignore si M. Dombey s'est embarqué, je n'ai point de ses lettres depuis un temps infini : le comte de S. Xavier à qui je le recommandai et qui m'a écrit sous la date du 14 may ne m'en dit pas un mot et les Capnes des trois navires marchands arrivés ne l'ont pas connu, je suis inquiet sur son compte d'après ce que vous m'en dites et j'attends de ses nouvelles avec impatience.

J'ignore s'il a chargé sur les vaisseaux du Roy en retard les 74 caisses dont vous me parlez, il ne sera pas aisé de les retirer à leur arrivée sans dégats, les officiers des douanes voudront les reconnoître et s'assurer qu'il n'y ait point des lingots d'or ou autres objets de contrebande, il sera impossible de parer ici à cet inconvénient si vous n'obtenés un ordre de la cour d'Espagne qui enjoigne de les délivrer sans les ouvrir, et je présume qu'on ne l'accordera pas aisément; cependant, le chargé des affaires de la Cour de France à Madrid est insinuant, bien vu des Ministres et peut-être obtiendra-t-il plus que je ne pense. Si ces caisses sont ouvertes et vuidées ici, il n'est pas douteux, Monsieur, que ce sera avec peu de ménagements et qu'on ne pourra jamais les remettre dans leur état primitif, vous pouvez pourtant compter que M. le Consul et moi y donnerons tous nos soins.

1. Voy. plus haut, p. 69, etc.

Vos deux paquets pour Mons. Dombey sont en mes mains, je ne les enverrai qu'après avoir reçu de ses nouvelles.

Je vous offre, Monsieur, mes faibles services dans ce païs. Je serois flatté de recevoir vos ordres et de vous donner des preuves de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

THOUIN A CALONNE

A Paris, ce 30 janvier 1785.

Monseigneur,

Je m'empresse de vous faire passer une lettre que vous destine M. Dombey, naturaliste du Roi, envoié au Pérou depuis 8 ans. Ce voyageur intrépide arrivera incessamment en Europe, chargé des trésors du nouveau monde. L'affaiblissement de sa santé, la perte d'une partie des deux sens les plus précieux, l'ouïe et la vue, lui seront peu sensibles si ses travaux sont utiles aux sciences et méritent l'approbation des personnes qui comme vous, Monseigneur, les aimez et leur accordez une protection si particulière.

Le Roi dit dernièrement à un de ses levers à M. Le Monnier que le vaisseau *le Péruvien*, porteur de M. Dombey, étoit forcé par des ordres supérieurs de retourner au Pérou pour se rétablir, ce qui lui faisoit craindre de ne jouir de longtemps des richesses qu'apporte M. Dombey, il les connoit par l'état qu'en a fait passer ce voyageur à M. le Comte d'Angiviller; peut-être que Sa Majesté sera bien aise d'apprendre que ce vaisseau se répare à Rio-Janeiro et que suivant les apparences il arrivera à Cadix vers le mois de may.

Je suis avec un très profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Arch. Nat.*)

THOUIN A VERGENNES

A Paris, ce 10 juin 1785.

Monseigneur, les persécutions qu'essui[e] à Cadix, M. Dombey depuis son retour en Europe, nous mettent à la veille de perdre un voyageur estimable, intéressant par ses connoissances distinguées et par ses qualités personnelles. L'histoire naturelle se verroit frustrée des espérances flatteuses qu'elle avoit conçue des découvertes de ce voyageur instruit et le Gouvernement perdroit

tout le fruit des dépenses qu'il a fait depuis neuf années. Les Lettres que je viens de recevoir de M. Dombey et différents renseignemens qui m'ont été donnés sur son état ne me laissent pas douter que sa vüe ne soit très affoiblie, son ouie altéré sensiblement et sa santé fort chancelante. Cet état de langueur, qui est une suite des fatigues de son long et périlleux voyage, lui fesoit désirer avec ardeur de revoir l'Europe pour rétablir sa santé. Il ne soupçonnoit pas que des peines et des chagrins plus cuisans encore l'attendissent à la vue de sa patrie et lui en fermeroit l'entrée peut-être pour toujours. Vous seul, Monseigneur, pouvez arrêter cette persécution et conserver à la France un sçavant qui lui fera honneur ; les moyens sont au pouvoir de Votre Grandeur.

Toutes les vexations qu'on fait éprouver à M Dombey ne viennent point d'un projet formé par le Ministère Espagnol de s'emparer des travaux de ce Naturaliste; au contraire il n'a qu'à se louer des Grands et de tous les gens en place de ce Royaume dont il n'a reçu que des honnêtetés et même des bienfaits en différentes occasions. Un seul homme est cause de tous les malheurs de notre naturaliste. C'est un nommé Ortega, professeur de Botanique du Jardin de Madrid, être jaloux a l'excès qui ne doit son existence qu'à beaucoup de charlatanisme et à la disette de gens qui s'occupent d'Histoire Naturelle en Espagne ; sa persévérence à assiéger la porte des Ministres et plus encore ses liaisons dans les divers bureaux le mette[nt] à portée d'extorquer des ordres qui conviennentà ses vues. Son projet, formé depuis longtemps, est de s'approprier toutes les découvertes, non seulement de M. Dombey, mais même de ses concitoyens. Il retient ces derniers au Pérou d'où, s'il en est cru, ils ne reviendront jamais, tandis que leurs manuscrits embarqués avec les papiers du gouvernement sur le *Saint Pedro d'Alcantara* arriveront incessament, ce vaisseau etant attendu d'un jour a autre à Cadix. Gagner du temps et obliger M. Dombey à force de mauvais traitemens à abandonner sa pacotille est le moyen qu'il a choisi pour parvenir à son but; de là son empressement à faire nommer un de ses élèves affidé pour procéder au partage afin de le faire durer aussi longtemps qu'il voudra. Ensuite l'indécence de la demande qu'il a fait faire à M. Dombey de souscrire une obligation de ne rien publier avant l'arrivée des professeurs Espagnols. Quels professeurs? des élèves à peine au rudiment de la science, qui lui avoient été donnés à l'instigation d'Ortega plustôt pour lui servir d'espions que pour contribuer au succès de ses découvertes et dont le peu de mérite étoit si bien connu du Ministère Espagnol que toutes les fois qu'il s'est agi d'observations intéressantes M. Dombey en a toujours été chargé seul. Le séquestre

des effets de notre voyageur et sa détention à Cadix est bien propre à lui faire perdre courage et à procurer à Ortega l'abandon qu'il désire.

Voilà! Monseigneur, une ébauche des persécutions qu'éprouve un homme estimable qui, non content d'avoir bien servi sa patrie à encore rendu des services essentiels à la Nation qui le persécute: que ne m'est-il permis de mettre sous les yeux de Votre Grandeur, la correspondance de M. Dombey, vous y reconnoitriez une âme douce, honnête, dominée par l'amour du bien et par l'envie d'être utile à l'humanité. Mais en revanche vous seriez indigné, Monseigneur, des avanies que lui a suscité un méchant homme qui se pare encore des dehors de l'amitié.

Le moyen d'arrêter une vexation si contraire aux droits des Gens, seroit, Monseigneur, que vous voulussiez bien engager M. de la Vauguion à dessiller les yeux du Ministère Espagnol sur le tort qu'il se fait en Europe en servant les viles passions d'un être méprisable, et donner des ordres à cet ambassadeur d'accorder une protection spéciale à M. Dombey, de presser le partage de sa collection et surtout d'accelérer son retour en France; c'est peut être le seul moyen de conserver ce malheureux voyageur.

Je dois encore vous prévenir, Monseigneur, que M. Dombey, arrivé presque nud à Cadix, a besoin des secours les plus prompts et qu'il couviendroit que Votre Grandeur eût la bonté de faire expedier des ordres à M. Poirel de lui fournir les secours qui lui sont nécessaires.

Je suis, etc.

(Aff. Étr. Espagne, *Correspondance*, t. 617, f° 149. — Autographe signé.)

VERGENNES A THOUIN

Versailles, le 12 juin 1785.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 10 de ce mois. J'avois déjà été informé par M. le Comte d'Angiviller et par le sieur Dombey lui-même des difficultés que ce botaniste éprouve à Cadix, et je n'ai pas différé à autoriser M. le duc de la Vauguyon à faire les démarches nécessaires pour les faire cesser.

Quant aux besoins du sieur Dombey, c'est à M. le Contrôleur Général seul à y pourvoir, et j'y concourrai aussitôt que ce Ministre aura jugé à propos de me faire connoître ses intentions à cet égard.

(*Ibid.*, t. 617, f° 155.)

THOUIN A D'ANGIVILLER

A Paris, ce 15 juin 1785.

Monsieur,

Rien n'est moins certain que la perte de la collection faite par les compagnons de M. Dombey et embarquée sur le S. Pedro d'Alcantara. Par des lettres arrivées à Cadix il est question que des caisses de plantes en nature qui ont été jettées à la mer par ce qu'elles embarrassoient trop le vaisseau et que d'ailleurs le froid excessif qu'elles ont éprouvées au passage du Cap de Horn avoit fait périr. Ce vaisseau est attendu de jour à autre à Cadix et nous serons bientôt éclairés de ce fait important.

Vous n'ignorez pas, M. le Cte, les persécutions indécentes qu'on fait éprouver au pauvre M. Dombey depuis son retour. Mais peut-être ne scavez-vous pas que c'est un seul homme qui les trame et que cet être vil a formé le projet de s'attribuer tout l'honneur des découvertes des botanistes péruviens et d'obliger, à force de mauvais traitemens, M. Dombey dont il connoit le caractère vif et ennemi de toutes contraintes à abandonner sa pacotille. Il est d'autant plus interessé à lui faire prendre ce parti qu'il craint que si notre voyageur alloit à Madrid il ne demasque un tissu de méchancetés et de noirceurs qui a pensé vingt fois lui faire manquer le but de son voyage.

Si vous n'avez la bonté, Monsieur le Comte, de vous intéresser vivement au sort de notre malheureux naturaliste, c'est un homme perdu pour la France ainsi que toute sa collection et il ne restera au Ministre français des belles espérances qu'il avoit conçues que le regret de n'avoir pas secouru à temps un homme estimable qui pouvoit enrichir sa nation et lui faire honneur dans les sciences naturelles. Votre recommandation personnelle à M. le Duc de la Vauguyon peut produire le meilleur effet. Il est impossible que, si M. l'ambassadeur de France développe au Ministre Espagnol la basse intrigue qui le rend coupable envers un étranger qui lui a rendu des services essentiels, il ne le fasse songer d'avoir mis sa confiance dans un homme qui se deshonore à la face de l'Europe entière et qu'il ne cherche à réparer ses torts.

Je suppose, M. le comte, que vous avez entre les mains une copie des certificats de conduite et de service de M. Dombey au Perou ainsi qu'un détail de tout ce que lui est arrivé depuis son retour en Europe. S'il en étoit autrement, M. le Cte de Vergennes pourroit vous communiquer les originaux que lui a remis depuis quelques jours M. de Costebelle et M. Lemonnier en a la traduction

litterale avec une lettre du 14 may qui renferme tout ce qui est arrivé à ce voyageur depuis son séjour à Cadix.

Une autre observation importante par laquelle je finirai cette lettre déjà trop longue est que M. Dombey, arrivé à Cadix malade, sans argent et presque nud, a besoin des secours les plus prompts; il n'a pas cru être suffisamment autorisé à prendre les fonds dont il avoit besoin auprès du Consul de France. Il seroit bien important que M. le Controlleur Général reglât cet objet.

Je suis avec un très profond respect,

Monsieur le comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

THOUIN A LE MONNIER

A Paris, le 15 juin 1785.

Monsieur,

J'attendois avec impatience le paquet ci-joint pour vous mettre à même de juger des persecutions qu'on fait éprouver au pauvre M. Dombey et en même temps pour vous prouver combien elles sont peu méritées. Cet intéressant voyageur n'a cessé pendant tout le cours de ses voyages de rendre des services essentiels à l'Espagne. Sa conduite a toujours été, non seulement irréprochable mais même vertueuse, prévenante et généreuse. Les copies des certificats ci-joints en sont la mention la plus honorable, les originaux sont entre les mains de M. le Cte de Vergennes. Par sa lettre vous verrez, Monsieur, la récompense qu'on met à ses services et à ses vertus, il est vray que ce n'est point le Ministre Espagnol qui en est cause, mais bien le seul M. Ortega, être jaloux de toute la terre (excepté de sa femme, dit-on) et qui cherche tous les moyens de s'emparer des travaux des botanistes péruviens pour s'en faire honneur en les publiant.

Si vous n'avez la bonté, Monsieur, de vous intéresser au sort de notre estimable voyageur, c'est un homme perdu pour la France. Ils l'obligeront à force de mauvais traitemens à abandonner sa collection et à se sauver en France ou peut être ils feront encore pis, comme l'insinue Dombey lui-même à la fin de sa lettre.

Je crois qu'il conviendroit, Monsieur, que vous voulussiez bien voir M. le Cte de Vergennes pour lui développer cette abominable intrigue, que vous écrivissiez à M. le Duc de la Vauguyon de la manière la plus pressante et que vous en informiez le Roy dans les fréquentes occasions que vous avez d'approcher ce vertueux monarque. Vous seul qui tenez si dignement les rênes de la bo-

tanique en France, avez le droit de porter au pied du trône les réclamations d'un de vos sujets et de les faire écouter du Ministre. Il est impossible, si vous vous en mêlez, qu'on ne rende pas justice à M. Dombey et qu'on ne force le Ministre Espagnol de rougir des vexations qui ont été faites sous son nom par un intrigant qui avoit beaucoup plus son propre intérêt en vue que celui de l'honneur de sa nation.

Je dois encore vous prévenir, Monsieur, que Dombey, arrivé presque nud à Cadix, a besoin des secours pécuniers les plus prompts et qu'il seroit bien important que M. le Cr Gl lui fit passer quelques fonds.

Je suis avec un tendre et très respectueux attachement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. du Muséum.*)

LE MONNIER A THOUIN

A Montreuil, le 2 juillet 1785.

Je vous renvoye, mon cher Thouin, la lettre et la copie des certificats de M. Dombey; je comptois vous les reporter cette semaine, mais j'ai été obligé de remettre mon voyage de Paris : lorsque j'ay été voir M. de Vergennes, j'ay appris qu'on avoit écrit avec force en sa faveur à Mr de la Vauguyon notre ambassadeur et MM. Hennin et de Bonneval m'ont confirmé cette nouvelle par les détails qu'ils m'en ont donné; ils m'ont dit qu'il ne dépendoit pas de leur ministre de faire expédier des fonds, mais qu'il falloit s'adresser à M. le Contrôleur Gl et qu'ils en parleroient : je ne sais s'ils l'ont fait, mais je n'en ai point eu de nouvelles. Je compte bien solliciter pour cet article, mais on est lent à donner et notre ami est peut-être encore dans l'embarras, je trouve qu'il est plus court de lui faire passer cinquante louis par un banquier, sauf à me les rendre quand il en recevra, afin qu'il sorte de captivité, c'est pourquoy voyez à trouver un moyen sur de les lui faire passer et je vous les ferai tenir lundi dans la journée.

J'ai reçu de Marseille une boite d'oignons de la part de votre ami André[1] avec une lettre du 2 de l'envoi, etc.

Je suis avec toute la considération possible, etc.

(*Bibl. du Muséum.*)

(1) Le célèbre voyageur André Michaux, qui rentrait de Perse. Cette lettre de Michaux du 2 juin est conservée dans les papiers de Lemonnier au Muséum.

THOUIN A DOMBEY

A Paris, le 15 juillet 1785.

J'ai reçu, Monsieur et très cher ami, vos deux dernières du 8 et du 21 juin, elles me sont arrivées presque en même temps, la première par Marseille et la seconde par M. le Comte d'Angivillers. Ces deux lettres en me mettant au courant de vos affaires me donnent des espérances de les voir bientôt terminées et j'espère à votre satisfaction, si vous continuez à faire comme vous avez déjà fait contre fortune bon cœur et que vous ne perdiez pas courage à la veille d'arriver au port. Il est vray que la conduite d'Ortega à votre egard est ou ne peut pas plus malhonnête et qu'il faut infiniment de patience pour la supporter, mais considérez que l'honneur, la justice est de votre côté et laissez intriguer un être vil dont la conduite sera bientôt réprimée si elle ne l'est déjà, vous triompherez d'autant plus que vous aurez essuyé [plus] de désagrements et à coup sur le plus fort en est fait.

Votre partage est donc commencé et probablement il sera fort avancé lorsque celle-ci vous parviendra. Je regarde cette opération avec chagrin pour votre gloire, mon cher ami, tachez au moins d'en être dédommagé par la fortune. Ne vous refusez pas à mettre un prix à des travaux pour lesquels vous avez quitté votre état, vos amis, vos parents, votre patrie et pour lesquels vous avez eu à lutter pendant 9 années contre les désagrémens d'une vie errante et même contre la mort dans un grand nombre de circonstances. Il est, je le crois, très difficile d'établir la valeur des objets de votre collection relativement aux sacrifices de toute espèce que vous avez fait et plus encore à cause des dangers que vous avez courus, mais en faisant abstraction de ces risques qui ne peuvent se payer, vous sçaurez les sommes que vous avez dépensées pendant votre voyage. Faites en un état le plus circonstancié que vous pourrez, après quoi faites un inventaire de tous les objets qui composent votre collection et mettez des prix à chacun de ces objets en raison 1° de leur mérite propre, 2° de leur rareté, 3° des peines qu'ils vous ont coûtées et 4° de leur utilité; ensuite faites en sorte que le total des prix de vos objets inventoriés soit le même que le total de vos dépenses. Au moyen de celà il vous restera la gloire, vos dépenses ayant été payées, d'avoir sacrifié votre tems et votre santé pour enrichir la collection des deux monarques qui vous ont employé. Cela me paroit être de la plus exacte justice, je crois même que vous ne pouvez vous dispenser de mettre en ligne de compte dans votre état de dépenses les sommes que vous avez touchées de la France, quitte à faire un compte de la défalcation

avec elle lorsque vous compterez avec notre ministre. Vous me direz peut-être que toute la collection que vous avez rassemblée ne vaut pas intrinsequement les sommes que vous avez dépensées; cela seroit peut-être vray, si les objets que vous rapportez étoient de nature commerciale et qu'ils fussent nécessaires à la vie comme le pain, le vin, la viande, etc. Ces choses doivent avoir une valeur proportionnée aux besoins et aux facultés des hommes. Mais il n'en est pas ainsi d'objets d'Histoire naturelle destinés à former des collections de 2 puissants rois et d'enrichir les dépots qui doivent honorer les nations qui les possèdent; avec de l'argent il ne leur seroit pas possible de se procurer des choses que vous rapportez, il a fallu un concours de circonstances qui ne se retrouvera peut être jamais. Je dis plus, mon ami, vous ne pouvez ni ne devez faire autrement relativement à votre état et à votre manière de penser. Mettrez-vous des prix arbitraires à vos objets? Vous convient-il de faire le métier de marchand et de laisser soupçonner que vous gagnez sur votre marchandise? En montrant l'état de votre dépense et celui de votre prisée on verra la correspondance qu'il y a entre ces deux totaux et vous serez disculpé de l'imputation de vouloir bénéficier sur vos avances, on pourra se recrier sur des disproportions dans les valeurs des différents objets, mais qu'importe puisque vous laissez la liberté de les prendre ou de ne les point prendre. Suivant cette marche, si l'Espagne prend la moitié de votre collection, elle doit vous tenir compte de la moitié de vos dépenses et la France suivra son exemple en faisant entrer pour acquis les sommes qu'elle vous a avancées à différentes époques.

Soyez bien assuré, mon cher ami, que M. le Controleur G[l] ne sera pas faché que l'Espagne paye une partie de la dette que la France a contractée avec vous, ainsi je crois que vous ne devez pas différer à accepter le payement des objets que prend l'Espagne. D'ailleurs consultez la dessus M. l'Ambassadeur de France et prenez son attache tant sur le fond que sur la forme.

La lettre de M. l'Ambassadeur est fort honnête, il me paroit qu'à cette époque il vous connoissait déjà bien et je présume que dans ce moment il vous connoit encore mieux. Les conseils qu'il vous donne partent d'une intention louable de vous servir, mais qui n'est pas éclairée sur vos interests les plus chers. J'aurois desiré que dans la réponse que vous lui fites, tout en accédant à ses vues, vous lui eussiez représenté qu'un homme de votre sorte n'entreprend pas un voyage de l'espèce de celui que vous venez de faire pour s'enrichir. Que la gloire de faire des découvertes utiles à l'avancement des sciences et au bonheur de l'humanité ayant été votre

moteur principal, il est douloureux pour vous de vous voir frustré du seul moyen que vous aviez de publier vos travaux.

Que le moyen qu'on propose pour les rendre publics, indépendamment de ce que ce projet n'aura pas d'exécution tant que M. Ortega sera en pouvoir de l'empêcher, il ne vous convient pas d'associer à l'honneur de vos découvertes de jeunes élèves en histoire naturelle, à peine au rudiment de la science lorsqu'on vous les donna comme compagnons de voyage.

M. L'héritier m'a fait part de la lettre que vous lui avez écrite le 7 juin dernier ; il fera ce que vous demandez ; cependant je dois vous prévenir que dans ce moment il a un nouveau cahier qui vient d'être imprimé dans lequel se trouve deux ou trois des plantes dont vous nous avez envoyé les graines en 1779[1], il lui est impossible d'empêcher ces dernières de paroître parcequ'il manqueroit à ses engagements envers le public s'il retardoit à en faire graver d'autres pour les faire remplacer dans sa prochaine livraison. Cette defference de M. L'heritier pour vous, sera-t-elle imitée des Anglois, des Suedois, des Danois, des Hollandois et de beaucoup d'autres botanistes des différentes nations avec lesquels je suis en correspondance et auxquels j'ai communiqué des graines de vos plantes ? Il ne faudroit plus qu'on vous imputât à crime en Espagne de ce que M. Cavanilles a publié dans son histoire des *Sida* 5-6 espèces que nous tenons de vous, il vient de faire figurer presque autant d'espèces de mauves et probablement il ne renoncera pas au plaisir de les répandre dans le public au commencement de cet hiver et cela pour plaire à M. Ortega.

Je crois toujours fermement, mon cher ami, que vous ferez bien de vous rendre à Madrid après avoir fait votre partage, de vous lier avec l'ambassadeur de France et de l'engager à demander le prix de vos services, et surtout de vous faire rendre justice de toutes les peines et les désagréments que vous a causés M. Ortega.

Il est inutile de vous répéter, je crois, que j'ai reçu votre lettre du 6 avril avec la copie du vos certificats et que M. le Cte de Vergennes a reçu tout ce que vous lui avez envoyé par M. de Costebelle. Je crois que vous lui avez déjà accusé la réception de ces pièces importantes et l'emploi que j'en ai fait. Vous avez du recevoir avec ma dernière du 7 de ce mois une lettre de change de 1225 # 13^s 9 argent de France payable à vue sur MM. Lagarde frères et Berrocal à Cadix, c'est un prêt que vous fait M. Lemonnier. Je vous l'ai adressé sous l'enveloppe de M. Poirel consul de France à Cadix. Je souhaite que cet argent soit entre vos mains

1. Cf. *Stirpes novæ*, pl. XXI, XXII, etc.

et qu'il vous fasse plaisir, il vous prouvera du moins l'attachement qu a pour vous un homme très estimable, qui ne manque aucune occasion de parler de vous au roi. A Dieu, mon cher ami. Portez-vous bien et croyez pour la vie votre sincère ami.

Pardon du style et des ratures.

(*Bibl. du Muséum.*)

LE MÊME AU MÊME

A Paris, le 27 Xbre 1787.

Monsieur et très cher ami,

J'ai reçu votre très agréable lettre du 13 du courant dans laquelle étoit renfermée un billet de change de 30# que j'ai touché au jour dernier. J'ai payé une somme de 22# 12s pour le port de votre caisse du Pérou depuis Cadix jusqu'à Rouen et six livres quatre sols depuis Rouen jusqu'à Paris et pour les frais de garde à la douane; ainsi j'ai payé en tout 28# 16s partant je vous redois une livre quatre sols.

Cette caisse m'est parvenue lundi dernier, elle s'est trouvée en très bon état; après avoir levé la couverture de toille du dessus j'ai trouvé pour adresse à Dn Sébastian de Zumaran; l'ouverture de cette caisse m'a mis à même de vous rendre un compte exacte de ce qu'elle contenoit et le voici :

1° une boîte de 8c etc. (Suit le détail.)

Voilà, mon cher ami, tout ce que contient la caisse; après avoir dressé l'inventaire cy-dessus j'ai tout remis dans la caisse et j'attends que vous me marquiez la destinacion de chacun de ces objets pour en disposer comme vous le trouverez bon.

M. L'héritier est de retour d'Angleterre depuis 8 ou 10 jours, vous avez été plus habile que moi, vous avez deviné depuis longtemps le mobile de son voyage et moi je ne m'en doutois nullement lorsque je lui signifiai l'année dernière l'ordre de M. le Cr Gl de me remettre votre herbier et vos manuscripts, il me dit avec beaucoup de sang froid qu'il me les remettroit volontiers, lorsque je luy rendrois le récépissé qu'il en avoit donné à M. de Buffon, cela étoit dans l'ordre. J'écrivis à M. de Buffon qui étoit alors à Montbard pour lui redemander cette pièce, sans laquelle je ne pouvois mettre à exécution les ordres du Ministre. Il me répondit qu'il avoit laissé ce récépissé à Paris parmi ses papiers et que son retour devant être prochain je n'avois qu'à laisser dormir ces choses jusqu'à son arrivée. Pendant ce temps M. L'héritier, sous prétexte

d'aller passer ses vacances dans sa terre de Brutelle en Picardie, partit pour Londres avec votre herbier. Au retour de M. de Buffon j'allais chez M. L'héritier muni de son récépissé pour retirer votre collection végétale. Mme L'héritier me dit que son mari étant à la campagne et n'ayant point la clef de son cabinet, elle ne pouvoit rien me remettre mais qu'elle croyoit que son époux ne devoit pas tarder à revenir, que sitôt qu'il seroit de retour elle ne manqueroit pas de m'avertir. Je redis cela à M. de Buffon qui serra de nouveau le récépissé de M. L'héritier et attendit patiemment son retour. Environ 15 jours après cette époque je rencontrai le dessinateur de M. L'héritier auquel je demandois si l'on avoit de ses nouvelles, il me dit que oui et qu'elles étoient datées de Londres parce que M. L'héritier qui avoit terminé les affaires qui l'avoient appelé à sa terre plus tôt qu'il ne pensoit et voulant profiter du reste des vacances il étoit passé en Angleterre pour voir les jardins et faire connoissance avec les botanistes de cette nation, qu'il étoit fort satisfait des uns et des autres et que trouvant dans les jardins beaucoup de plantes nouvelles en fleur il étoit déterminé à faire venir son dessinateur, effectivement il le manda quelque temps après. Nous étions tous dans la bonne croyance que M. L'héritier n'étoit arrêté si longtemps hors de chez lui que par l'appas de la botanique des serres chaudes de Kew, de Chelsea, etc. mais lui s'occupoit serieusement de la votre, il alloit tous les jours travailler sur l'herbier de M. Banks pour déterminer vos plantes et certifier la synonymie des espèces nommées par Linné. Il faisoit dessiner par un peintre anglois tous les genres nouveaux et rédigeoit leurs descriptions. Enfin il a fini à peu de chose près ce grand travail et est revenu avec l'ouvrage en état d'être gravé et publié, ce qu'il ne fera cependant pas sans vous avoir consulté et sans votre assentiment. C'est de luy même que je tiens toutes ces choses. Vous pouvez être assuré qu'il n'a pas distrait un seul exemplaire de vos plantes et que même il ne les a laissé voir qu'à un très petit nombre de personnes en leur recommandant le plus inviolable secret. J'oubliois de vous dire qu'il a contesté la nomenclature des espèces connues d'après l'herbier de Linné qui se trouve actuellement entre les mains de M. Schmitt, c'est même en partie ce qui l'a fait sejourner en Angleterre plus qu'il ne comptoit parce que M. Schmitt étoit en voyage et qu'il ne vouloit revenir qu'après avoir vu l'herbier de Linné. M. de Buffon quoique de retour à Paris depuis plus de trois mois paroit avoir perdu cet objet de vue, la faiblesse de sa santé, les douleurs qu'il éprouve presque continuellement et peut-être l'état des choses peuvent en être la cause. La mort de M. de Vergennes, de M. de Galvez, l'absence de M. de

Calonne et de l'ambassadeur d'Espagne et le temps qui s'est écoulé a assoupi cette affaire. Personne n'en parle plus et il est probable que M. L'héritier ne trouvera aucun empêchement à publier votre travail et le sien. Cependant il est bon de garder le secret jusqu'à l'impression. Comme M. L'héritier doit vous ecrire incessamment s'il ne l'a déjà fait, ne lui dites rien de ce que je vous apprends et n'en parlez, je vous prie, à personne. Il faut avouer, mon cher ami, que M. L'héritier a un zèle bien particulier pour s'être expatrié pendant si longtemps et pour avoir fait des sacrifices pécuniaires aussi considérables; celà doit lui mériter la reconnaissance de tous les botanistes.

M. Le Blond est arrivé à Cayenne dans le mois de juin, il a du en partir peu de temps après pour son expédition de l'intérieur des terres. Le commandant lui a donné 15 blancs et une vingtaine de noirs armés, avec des canots, des provisions et des ustensiles propres à remplir la commission. J'ai reçu 2 lettres de lui par lesquelles je crois qu'il est rempli d'espérances, de vigueur et de satisfaction. Il doit être actuellement de retour à Cayenne et j'espère que dans un peu nous recevrons de ses nouvelles; Dieu veuille qu'elles soient bonnes.

Je crains bien, mon cher ami, que les projets de reforme ne nuisent à votre bien être par la reduction de votre pension, cependant je crois que si vous faisiez valoir que votre pension est moins une récompense dûe à vos services que le payement d'une grande quantité de choses précieuses dont vous avez fait l'acquisition et qui vous ont couté beaucoup plus que vous n'en retirez on pourroit vous excepter de la loi générale, ce seroit une justice et je ferai faire cette observation à M. de Malesherbes, mais il ne seroit pas mal que vous lui écrivissiez vous même ainsi qu'au Duc de la Rochefoucault qui vous aime bien :

Je suis on ne peut plus sensible aux choses obligeantes et aux souhaits que vous faites en ma faveur à l'occasion de ce renouvellement d'année, je vous en ai la plus sincère obligation et je désire bien sincèrement que vous jouissiez d'une santé inaltérable et que votre bonheur soit aussi parfait que vous le méritez; ma famille se joint à moi et vous souhaite toutes sortes de propérités, recevez en l'assurance ainsi que celle des sentimens d'amitié sincère que vous a voué pour la vie

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(Bibl. du Muséum.)

Correspondance de L'Héritier
(1786-an VI)

L'HÉRITIER A J. PAVON ET H. RUIZ

Paris, ce 9 mars 1786.

Messieurs,

Vous ne vous douteriez pas qu'à un si grand éloignement de vous je sois pour ainsi dire devenu le compagnon de vos travaux. M. Dombey, votre camarade et ami, dont la santé délabrée exige la retraite et le repos vient de me remettre ses manuscrits et son herbier pour les publier. Nous intitulerons l'ouvrage, sous votre bon plaisir : *Flore du Pérou et du Chili*, ou pour mieux dire *Flora* (car il sera en latin) et je n'en serai que l'Éditeur, chose qui me flatte infiniment. Les plantes déjà connues seront seulement rappelées ; toutes les plantes nouvelles seront décrites complètement et gravées. C'est une besogne de longue haleine, car en supposant mille plantes nouvelles, ce que j'ignore encore, il faudroit plus de dix années pour les faire graver, parce qu'il n'est pas possible d'en faire graver cent par an. Au reste les gravures seront du même format que l'ouvrage que je vous envoie.

J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien concourir pour donner à cet ouvrage toute l'exactitude possible. Si vous daignez nous faire part de vos découvertes futures pendant le cours de l'entreprise, cette flore sera d'autant plus complète. Combien n'y auroit-il pas encore à ajouter pour que cette flore devint parfaite ! Palmiers, mousses, lichens, champignons, plantes marines, plantes grasses. De toute manière je ne laisserai pas ignorer au public combien vous avez eu de part à l'ouvrage que je lui présenterai.

Je vous prie, Messieurs, d'accepter un exemplaire de mon propre ouvrage. Comme le volume en est un peu gros, je n'ai pu vous en expédier pour cette fois que les deux premiers cahiers. Je vous enverrai la suite à de prochaines occasions. Vous y reconnoîtrez déjà quelques-unes de vos plantes. Il y a un genre que j'ai cru devoir offrir à M. Dombey comme très saillant et très beau. Ne voulant pas souscrire à la convention que vous avez faite avec M. Dombey de ne point vous offrir mutuellement de genres, vous voudrez bien permettre que j'en nomme quelqu'un parmi vos plantes. Je vous prie même de choisir la plante que vous deciderez qui portera le nom de chacun de vous. Toute préférence vous est due sur votre propre bien.

M. Dombey n'a rapporté presqu'aucun fruit du Pérou et cela nous mettra souvent en défaut pour les descriptions et figures. Si vous pouvez y suppléer, cela nous obligeroit infiniment. Pour le Chili, il me paroit bien complet en fruits.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur[1].

LE MÊME AUX MÊMES

Paris, ce 28 avril 1786.

Messieurs,

Je vous expédie avec la presente lettre le troisième cahier de mon ouvrage. Vous y trouverez quelques plantes du Pérou qui sont le fruit de vos travaux communs avec M. Dombey. Puissiez-vous, Messieurs, être satisfaits de la manière dont elles sont exécutées tant pour la description que pour la gravure.

Quant aux plantes de l'herbier que m'a remis M. Dombey, lorsqu'il y en aura un certain nombre de gravées, nous avons proposé d'ouvrir une souscription, me permettrez-vous alors, Messieurs, de vous adresser des prospetives pour les répandre. Car ce devroit être, au Pérou, même qu'il se trouvât le plus grand nombre de souscriptions pour la flore du Pérou et du Chili. Si vous pouvez d'ailleurs nous fournir quelques matériaux pour cet ouvrage, vous pouvez compter sur notre reconnoissance ainsi que sur celle de nos lecteurs.

Je vous ai donné un plus grand détail sur l'ouvrage de M. Dombey dans ma letre du 9 de mars dernier, à laquelle je me refere entièrement.

J'ay l'honneur d'être, avec la considération distinguée, etc.

(*Arch. de la Real Academia de Ciencias, Exactas, Fisicas y Naturales de Madrid.* — Ces deux lettres ont été publiées par M. Joaquin Gonzales Hidalgo, dans la « Revista de los Progresos de las Sciencias exactas fisicas y naturales », tome 22, n° 6. Madrid, 1888, in-8°.)

H. RUIZ A L'HÉRITIER

Madrid y noviembre, 5 de 1798.

A M^r L'HÉRITIER :

Con el motivo de habernos entregado el Sr D^n Eugenio Izquierdo

---

1. La lettre est signée L'HÉRITIER, conseiller à la Cour des Aides, rue Quincampoix, à Paris.

de parte de Vm. pocos dias hace los dos primeros Fasciculos de sus Nuevas Plantas, que desde Paris nos dirigia al Perú con una carta fha a 9 de Marzo de 1786, le escribimos esta para darle las gracias por su apreciable fineza y ofrecernos con la mas sincera voluntad a su obediencia.

Hemos sentido que la carta de Vm. haya estado detenida tantos años, y que no la huviesemos recibido en el Perú á tiempo oportuno de poder satisfacer de algun modo los deseos y fines que Vm. se proponia en ella; pero respecto á que ahora estamos mas cerca de Vm. puede contar con ñro buen afecto y deseos de complacerle.

Entre las varias plantas que de ñros descubrimientos hemos hablado en dichos dos Fasciculos se encuentra primorosam[te] dibuxada y grabada la *Dombeja lappacea* cuyo ñre hemos conservado por razones poderosas que nos han obligado á ello. Asi las Estampas de estos Fasciculos como las de los tres siguientes y las del *Sertum Anglicum* nos han parecido no solo primorosas y magnificas, sino dignas del universal aprecio á que igualmente es acrehedor el Autor de tan sumptuosa obra.

A ñro arribo del Perú á España tuvimos la noticia de que los Manuscritos y Herbarios de nro. amable compañero Mr. Dombey havian pasado á manos de Vm. para su publicacion, sin embargo de lo pactado con Mr Dombey [1] para no pasar a ello hasta ñro regreso. Despues se han trastornado y desquiciado de tal modo las cosas que quedó interrumpida la correspondencia de Dombey con nosotros hasto su muerte; por lo que emprendimos solos la publicacion de nra. *Flora Peruviana y Chilense*, cuyo Prodomo ó *Nova Plantarum Genera Peruvianarum et Chilensium* imprimimos en 1793 [2]. Despues varios inopinados incidentes nos la dilataron hasta el año 1797 que á fuerza de recursos conseguimos del Ministerio la continuacion de ella; y tal vez contribuiran no poco los elogios que ese Directorio hizo al tiempo de dar las gracias por los exemplares que nro. Gefe le remitió del Prodromo. En ocho meses dimos concludo el primer Tomo de la Flora, que comprehende 266 descripciones de otros tantos vegetales de las quatro primeras clases de Linneo y 219 figuras en 106 Estampas grabadas á una linea por diferentes Profesores con el posible cuidado y esmero. Esto tomo se remitió ya al Directorio, donde es muy regular que Vm. le haya visto.

Actualemente estamos iluminando cierto numero de Exemplares

1. Segun borrador escrito de su mano.
2. Voy. plus haut p. 69, etc.

de esto primer Tomo y el iluminador va sacondo las Estampas con aquella naturalidad y hermosura que podemos desear; es verdad que los Diseños originales viniéron del Perú con sus propios colores; por lo que esperamos sea apreciada la obra de los Botánicos. Naturalistas, curiosos y Aficionados á las Ciencias.

Para el 2° Tomo de la Flora tenemos grabados ya 60 lamines y continuamos con los trabajos diarios a fin de darle al público (si no ocurren embarazos que le impidan y que son de temer en las circunstancias actuales) á principio del prox° año.

En le semana prox^a concluimos la impresion del primer Tomo del *Systema vegetabilium Floræ* Peruvianæ et Chilensis; cuya primera parte contiene les diferencias de las Especies de los Generos comprehendidos en el Prodromo con los caracteres diferenciales de estos; el habito de aquellos que constan de dos ó mas Especiès. Anunciamos tambien si las plantas son arboles, arbustos, matos ó yerbos; los paises y terrenos donde se crian; el tiempo en que floreçen; los nombres vernaculos y las virtudes y usos que hacen de ellas los Americanos con varias notas y observaciones. En la 2ª parte (laqual en este primer tomo no pasa de la quarte Clase, pero que seguirá hasta la ultima) van las Especies nuevas de los Generos conocidos y algunos Generos nuevos con sus Especies, observando el mismo metodo que en la primera.

Este systema le hemos dispuesto con el fin de que aquellos que no puedan costear la obra grande, logren con equidad un completo Compendio de la Materia que en ella se trata.

Es muy regular que los 2 mil Dibuxos originales que tenemos de plantas nuevas grandiosas y particularisimas so repartan en siete tomos mas, por el mismo orden que se ha publicado el primero siguiendo en todo el Sistema sexual de Linneo como el mas universalm^te adoptado.

En las 37 Estampas del Prodromo se colocaron 149 fructificaciones de otros tantos Generos nuevos, entre los cuales van unos 13 ya conocidos, pero que hemos procurado reforma sus caracteres genericos. Esta obra la reimprimio en Roma el Albate D^n Gaspar Xuarez en 4° mayor. Es muy regular que Vm. le haya conseguido de una ú otra parte, y quando no deseamos que Vm. nos comunique los medios de dirigir á sus manos un exemplar y entre tanto nos repetimos á su obediencia.

(*Archiv. de la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales de Madrid.* — Cf. J. G. Hidalgo, *loc. cit.*, p. 370-372.)

L'HÉRITIER A REDOUTÉ

Londres, ce 26 octobre 1786.

Vous me feriez plaisir, Monsieur, de me donner le détail de mes petites affaires pour les gravures que vous aurez sans doute fait continuer comme nous en étions convenus. Ma femme ne m'a rien écrit à ce sujet.

Je vous prie de me donner des nouvelles de Mᵉ Redouté qui doit approcher de son terme. J'ai écrit à ma femme de vous offrir de l'argent, comme mon présent, toutes et quantes fois que vous pourrez en désirer. Ainsi ne vous en faites point de faute.

Si vous avez appris quelque chose à mon sujet, faites m'en pareillement part, car j'ignore à peu près si l'on se doute ou non de la besogne qui m'occupe icy. Je désirerois bien que cela fut toujours secret, même après mon retour.

Je ne suis à l'ouvrage que depuis les premiers jours de ce mois. Depuis ce moment j'ai renoncé à tout, aux jardins même, et néanmoins cela sera un peu plus long que je ne pensois, mais je suis assez content de mon travail.

Nous reprendrons de plus belle l'année prochaine. Aussitôt mon retour il faudra vous mettre à dessiner les genres nouveaux qui seront au moins du nombre que je pressentois. Mais il faudra travailler vigoureusement, autrement nous ne verrions pas la fin de ce travail.

Adieu, bonne santé, tenez toujours vos crayons taillés pour moi.

J'ai l'honneur d'être très sincèrement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

(*Bibl. Institut. Papiers de Cuvier*, I, liasse VII, p. 5 (*a*).)

LE MÊME AU MÊME

Londres, ce 3 avril 1787[1].

Mon parti est bien pris, Monsieur, de vous recevoir dans ce pays ou nous avons de la besogne pour nous occuper, quoique nous ne travaillerons pas aussi commodément qu'en France, parce que tous les jardins sont hors de la ville. Mais, indépendamment des plantes de jardins nous avons les nouveaux genres du Pérou, faites donc vos preparatifs sans rien dire à personne. Avant de

1. *Bibl. Instit.*, *Papiers de Cuvier*, VII, p. 5 (*b*).

partir, tâchez de donner de l'ouvrage à nos meilleurs graveurs, surtout à M. Maleuvre. Mettez en train les deux *Hewartia* que je vous ai renvoié, ainsi que les dessins des plantes du Pérou. Il faut faire faire autant de cuivres que vous fournirez de dessins aux graveurs, afin qu'ils préparent chaque plante sur son cuivre, pour que vous puissiez juger avant votre départ, s'ils l'ont placée convenablement. Recommandez-leur surtout la plus grande exactitude et la plus fidele correction pendant votre absence, autrement ils auront la peine de recommencer ce qui sera mal fait.

Bien entendu que je [vous] defraie de votre voyage en allant et en revenant, vous viendrez loger avec moi. Pour les autres arrangemens je vous les dirai icy, et je crois que vous en serez content. Demandez à Me L'héritier l'argent qui pourra vous être nécessaire, en la prevenant d'avance de ce dont vous aurez besoin.

Pour icy ne vous chargez d'aucun autre habit que de drap et sans dorure, avec collet. Vestes blanches ou autres restes coupées de toute espèce avec bavaroise et collet. La culotte de satin noir qu'on porte en toute saison est la plus grande parure et ensuite les culottes de nankin.

Precautionnez-vous de bas de soye et de souliers, car ils sont horriblement chers icy. Pour les autres bas ils sont plus beaux icy et peut-être moins chers qu'à Paris.

Observez qu'on ne peut porter sur aucun de ses habillemens que des boutons fabriqués soit en poil, laine, filosel, métal, etc.; si l'on portoit des boutons de drap ou de la même étoffe que l'habit, on est exposé à payer tant d'amende par chaque bouton. Ce règlement a pour but de favoriser la fabrication des boutons.

Vous voudrez bien vous charger de tout ce qui est chez M. Broussonet pour moi. Apportez-moi une épreuve, en tel état qu'elle puisse être, de toutes autres plantes commencées à graver, avancées plus ou moins. Apportez moi aussi les dessins que vous avez faits pour moi depuis mon absence, c'est-à-dire ceux qu'on ne grave pas, avec l'échantillon de cet héliotrope dont vous parlez. Faites moi le plaisir de me sacrifier l'échantillon que vous pensez avoir de cette espèce de *Rudbeckia* de mon jardin gravée par M. Maleuvre et de demander aussi pour ce pays à M. de S. Germain[1] un échantillon de la *Dombeya*. J'ai des doubles de l'un et de l'autre dans mon herbier, mais où les trouver? Je les remplacerai avec les miens à mon retour.

J'ai enfin pu lire le nom des deux plantes dont vous me parliez.

---

1. Jean Joseph de Saint-Germain, l'un des correspondants de L'héritier (Cf. *Stirp. nov.*, p. 108).

C'est *hibiscus*. La fleur jaune est en effet un hibiscus, l'autre à fleur rouge clair est une mauve. Elles sont toutes les deux à graver et par d'excellens graveurs. Vous observerez de laisser de la place pour ajouter le fruit. J'ai le fruit du premier dans de vieux paquets de graines; pour la mauve j'en ai recueilli quelques fruits l'année dernière, mais que je ne crois pas..... Peut-être les aurai-je mis à part dans ma petite table noire. Voyez-y, je vous prie. Le paquet pourroit bien être étiqueté *Malva reclinata*, à cause que l'extrémité de ses feuilles est roulée, au moins est-ce le nom que j'avois intention de lui donner. Ne dérangez point les paquets qui pourroient être à part dans les petits carrés à l'encre de cette même table. Car autant que je puis m'en rappeler, c'est là où j'ai coutume de mettre les fruits à dessiner. Communiquez ceci à Dubois où à M. L'héritier pour qu'on ne seme pas ce paquet ou au moins qu'on réserve quelques bons fruits.

Le *spilanthus* est certainement au nombre des plantes dont M. Spandonck[1] a fait les détails, je ne suis pas aussi certain qu'il ait achevé la plante sur vélin. Cependant dans mes notes je trouve écrit en marge *fait*. Elle étoit appellée alors *spilanthus salivaria*. M. Thouin doit s'en ressouvenir parfaitement, mais je ne sçais si M. Spandonck, est très bien intentionné pour nous. Si vous pouvez vous le procurer par le canal de M. Thouin et qu'il y ait une feuille, vous pourrez la peindre. A l'égard du *croton* qui que ce soit ne peut vous le procurer, j'en ai seulement une feuille qui nous suffira à mon retour.

En quelque état que je trouve ce premier cahier peint, je vous prie d'en prendre avec vous un exemplaire, non pas celui qui m'est destiné, mais un autre. Je le remettrai à mon libraire, pour qu'on puisse le voir icy et quand le *spilanthus* et le croton seront faits je les lui enverrai.

Que Me Redouté ne m'en veuille pas trop de vous enlever. Je peux si cela lui convient prier un de mes confrères de la Cour des Aides de la consoler de son veuvage. Adieu, bon voyage.

Voicy mon adresse pour arriver à la maison no 13 Broad Street, at the Corner of Poland Street, Carnaley Market.

---

1. Gérard van Spaendonck, célèbre peintre de fleurs. Né à Tilburg, Hollande, le 23 mars 1746, était membre de l'Académie depuis 1781 et peintre du roi au Jardin des Plantes depuis 1783.

LE DIRECTEUR DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE AU CITOYEN L'HÉRITIER DE L'INSTITUT NATIONAL

26 messidor an 5 (14 juillet 1797).

Les Professeurs administrateurs du Muséum d'histoire naturelle ont pris un arrêté à la dernière assemblée au sujet de l'herbier et des manuscrits de Dombey qui sont entre vos mains. J'ai l'honneur de vous envoyer, citoyen, une copie ci-jointe de cet arrêté suivant l'intention de l'Assemblée.

Je vous embrasse, mon cher collègue, de tout mon cœur.

Salut et fraternité.

DAUBENTON.

Séance du 24 messidor de l'an 5 de la République françoise une et indivisible (12 juillet 1797). — L'Assemblée prévenue que l'Institut national avoit reçu par les soins de l'ambassadeur de France en Espagne un exemplaire d'un ouvrage in-folio avec gravures, contenant les descriptions et desseins des genres nouveaux de plantes recueillies au Pérou par l'infortuné Dombey, publié par les botanistes espagnols Ruiz et Pavon, ses compagnons de voyage, persuadée que le Gouvernement d'Espagne qui a reçu de la France en présent la moitié de la collection de ce voyageur françois, consentira volontiers à donner à cette nation un exemplaire de plus du même ouvrage pour le Muséum d'Histoire naturelle, qui doit essentiellement le posséder dans sa Bibliothèque; arrête que le Directeur fera auprès du ministre des Relations extérieures, les démarches nécessaires pour obtenir qu'il écrive à ce sujet à l'Ambassadeur[1].

De plus rappelant à cette occasion que depuis le 25 février 1876 le citoyen L'héritier est dépositaire de la collection des plantes sèches et des manuscrits de Dombey appartenans au Muséum, lesquels lui avoient été confiés par M. de Buffon, lors Intendant du jardin, sous la condition expresse d'en remettre promptement le catalogue à cet Intendant, de faire dessiner les espèces ou genres les plus intéressants, de mettre en ordre les descriptions y relatives, de publier sans délai d'abord les genres et ensuite les espèces et de restituer promptement et à première réquisition ledit herbier au Muséum pour que le Public puisse en joüir. Considérant qu'il est de son devoir, comme chargé de l'Administration du Muséum,

1. *Quatre ans plus tard*, l'administration du Muséum remerciait (17 thermidor an 9, 4 août 1801) le chevalier Azara, ambassadeur d'Espagne à Paris, des trois volumes in-f° de la *Flore de Pérou* qu'il venait seulement de lui faire adresser.

d'y rassembler tous les moyens d'étude que la nature a mis à sa disposition et d'y réunir toutes les collections éparses, confiées à sa responsabilité; que d'après ce principe d'autres herbiers remis à des botanistes et réclamés par elle ont déjà été restitués au Muséum; que la même mesure doit avoir lieu pour l'herbier et les manuscrits de Dombey, dans la circonstance surtout de la publication déjà faite d'un ouvrage sur les plantes de ce même herbier; que depuis onze ans le Public est privé de la jouissance de cette collection sans aucun avantage ou compensation, puisque les occupations étrangères du citoyen L'héritier ne lui ont pas permis de satisfaire aux conditions convenues; que dans le moment actuel les botanistes et amateurs d'histoire naturelle sont dans le cas de vouloir vérifier sur les plantes, le livre à la main, les descriptions faites par les auteurs Espagnols, ainsi que par Molina, autre Espagnol qui a donné un ouvrage sur les plantes du Chili; que le citoyen Desfontaines professeur de botanique, est occupé maintenant à réunir tous les herbiers particuliers déposés au Muséum en un herbier général qui, disposé suivant un ordre méthodique, doit former la collection la plus considérable en ce genre, et qu'il est indispensable que les plantes du Pérou et du Chili occupent une place dans cette collection pour completter les séries naturelles.

Observant de plus que sans nuire aux jouissances du Public les travaux du citoyen L'héritier, s'il a l'intention de les continuer ou de les reprendre, peuvent être favorisés par la communication successive et partielle des plantes de cette collection, communication qui, ainsi motivée, ne peut tendre qu'au bien de la science.

L'Assemblée arrête que le Directeur sera chargé de s'occuper de la prompte réintégration des herbiers et manuscrits de Dombey dans le Muséum.

Daubenton, Geoffroy, secr.

LES PROFESSEURS ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE AU CITOYEN L'HÉRITIER[1]

24 vendémiaire an 6.

L'administration du Muséum vous avoit adressé, citoyen, par l'organe de son directeur un extrait de sa deliberation du 26 messidor dernier relative à l'herbier de Dombey dont vous êtes dépo-

1. Cette seconde lettre est écrite en vertu d'une résolution du 14 vendémiaire. L'heritier est qualifie de membre de l'Institut national et chef des bureaux du ministère de la justice.

sitaire. N'ayant reçu de vous aucune réponse à sa lettre, elle doit supposer que vous ne l'avez pas reçue et elle a arrêté en conséquence qu'il vous seroit écrit de nouveau pour s'informer si cette délibération vous est parvenue. Nous vous prions en conséquence de vouloir bien répondre à cette demande et nous faire sçavoir s'il seroit nécessaire de vous adresser une nouvelle copie. Dans la supposition contraire nous regrettons de n'avoir reçu de vous aucune réponse.

L'obligation où nous nous trouvons de rassembler dans un ordre régulier toutes ces collections qui appartiennent au Muséum nous contraint d'insister auprès de vous pour l'exécution de cette délibération. La réunion des divers herbiers existans au Muséum, forme maintenant un herbier général qui peut rivaliser avec les principaux herbiers existants en Europe. La collection de Dombey, la seule qui y manque, est dans le cas d'assurer à ces herbiers une supériorité marquée sur les autres et de procurer aux personnes qui cultivent la science les moyens d'augmenter beaucoup leurs connaissances dans cette partie. Dès lors nous ne devons pas hésiter à souhaitter la prompte réunion de cet herbier à la collection générale. Nous espérons que ce motif et ceux qui sont énoncés dans la délibération vous détermineront à faire promptement la remise demandée. Les naturalistes françois doivent s'intéresser à assurer au Muséum d'histoire naturelle une supériorité dans les diverses parties sur les autres établissemens analogues des pays étrangers et à y voir réunis tous les moyens d'instruction.

Salut et fraternité.

JUSSIEU, LACÉPÈDE, secr.

LES MÊMES AU MÊME[1]

Du 11 frimaire an 6 (1er décembre 1797).

C'est d'après une délibération expresse que l'administration du Muséum d'Histoire Naturelle vous adresse, citoyen, une troisième lettre pour vous annoncer qu'elle vous a écrit deux fois relativement à l'herbier de Dombey dont vous êtes dépositaire et que vous devez remettre au Muséum à la première réquisition de ceux qui dirigent cet établissement.

Vous n'avez pas répondu à nos deux premières lettres et nous ne pouvons expliquer votre silence qu'en supposant qu'elles ne vous sont pas parvenues, quoiqu'elles aient été portées par des

---

1. Cette troisième lettre est écrite en vertu d'une résolution de l'Assemblée des Professeurs du 4 frimaire an 6 (24 nov. 1797).

commissionnaires sûrs; il est de notre devoir de réunir dans le dépôt qui nous est confié tous les objets qui lui appartiennent et de mettre les sçavans et les élèves à portée de pouvoir les étudier, nous devons veiller à ce que ces objets soient disposés avec ordre et mis à l'abri de la destruction. Ces motifs supérieurs ne nous permettent pas de rallentir nos démarches pour rassembler en un même lieu tout ce qui est confié à notre garde et nous croyons d'autant plus devoir vous presser sur ce point que nous sommes instruits que diverses circonstances vous empêchent depuis longtemps de suivre le travail que vous avez entrepris sur cet herbier. Nous vous prions en conséquent de satisfaire au plus tôt à notre juste demande, et de nous indiquer le jour où nous pourrons recevoir de vos mains la collection qui doit rentrer dans le Muséum.

Salut et fraternité.
JUSSIEU. LACÉPÈDE, secr.

L'HÉRITIER AUX PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM.

Paris, ce 21 frimaire an 6 (11 déc. 1797).

Vous me demandez, citoyens, (par votre lettre du 16 de ce mois) de vous indiquer le jour où vous pourrez recevoir l'herbier de Dombey.

Je puis facilement vous satisfaire sur ce point d'une manière cathégorique. Ce ne sera qu'après la publication de l'ouvrage que j'ai promis au monde savant et pour lequel j'ai fait tant de sacrifices; sinon le jour de mon décès.

Car je vous le déclare, en dépit de la jalousie, malgré les tracasseries déjouées et celles à venir, la collection de Dombey n'en sera pas moins publiée, et sera publiée par moi seul, ou je mourrai à la peine. Le retour de la paix, la cessation des circonstances orageuses que nous avons eu à traverser sont les premiers garants que bientôt je mettrai la dernière main au monument que je dois élever à la mémoire de Dombey, plus encore pour répondre à la confiance d'un ami au nom duquel j'ai ambitioné d'identifier le mien, plus qu'au choix même du gouvernement qui a mis l'herbier à ma disposition pour la publication.

Salut et Fraternité[1].

---

1. *Arch. du Muséum.* — Cf. *Bibl. de l'Institut.* Mss. Georges Cuvier, I, liasse n. 11, p. 5 (*c*).

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR AUX ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Paris, le 13 germinal an 6 (2 août 1798).

Le Directoire Exécutif m'a transmis, citoyen, la lettre par laquelle vous lui adressez votre délibération du 14 nivose[1] relative au refus fait par le citoyen L'héritier de remettre l'herbier de Dombey.

Pour mettre fin à toutes les tergiversations du citoyen L'héritier, je vous charge de vous rendre chez lui pour y vérifier l'état dans lequel se trouvent, et la collection qui lui a été confiée et le travail qu'il a promis sur cette collection. Si ce travail étoit à la vieille d'être terminé, peut être seroit-il convenable d'attendre encore quelque tems la restitution de l'herbier; mais si le délai devoit se prolonger, cette restitution seroit sur le champ ordonnée; quoiqu'il en soit je vous invite à vous concerter avec le citoyen L'héritier pour le choix du jour où vous ferez chez lui la vérification dont il s'agit et dont je l'ai prévenu. Dès qu'elle sera faite, vous voudrez bien m'en rendre compte et sur votre avis motivé je statuerai sur le parti à prendre à cet égard.

Salut et fraternité.

LETOURNEUX.

---

1. *Séance du 14 nivôse de l'an 6 de la République française une et indivisible* (2 avril 1798). — On a relu la lettre du C. L'héritier à l'administration, lettre dans laquelle il annonce un refus de rendre au Muséum l'herbier de Dombey qui lui avoit été confié par Buffon sous la condition de le remettre à première réquisition. L'assemblée, après une nouvelle délibération, voulant sauver sa responsabilité, persiste dans les motifs et les conclusions exposés dans le procès-verbal de ses séances du 24 messidor an 5. Elle arrête qu'extrait de ce procès-verbal et copie de la reconnaissance souscrite par le C. L'héritier en reçevant des mains de Buffon ledit herbier seront adressés au Directoire pour être par lui statué ce qu'il appartiendra.

Elle arrête encore que pour prouver la modération qu'elle a mise dans ses démarches aux copies précédentes seront jointes celles des trois lettres écrites au C. L'héritier les 26 mess. an 5, 24 vend. et 11 frim. an 6, ainsi que l'unique réponse faite le 21 frim. par le C. Lhéritier à la dernière de ces lettres.

Elle charge son directeur et son secrétaire de joindre à cet envoi une lettre explicative.

LES PROFESSEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE AUX HÉRITIERS DU Cen LHÉRITIER

Paris, 17 fructidor an 8 (3 septembre 1800).

D'après un arrêté de l'Assemblée des professeurs dud. Muséum du 4 fuctidor der, qui charge son bureau de faire rentrer incessamment dans les dépôts du Muséum les herbiers et manuscrits de Dombey, voyageur naturaliste prêtés au citen Lhéritier en 1786, sur son récépissé dont copie est ci-jointe, nous vous invitons à nous assigner une époque à laquelle nous pourrons les envoyer chercher. Il importe au Muséum qu'elle soit la plus rapprochée possible, parce que les plantes qui composent les herbiers exigent des soins de surveillance indispensables pour éviter leur détérioration.

Salut et fraternité.

(*Séance du 4 fructidor.*)

29 nivôse an 9 (18 janvier 1801).

J'ai l'honneur de saluer M. Thouin et de le prévenir que je vais communiquer sa réclamation aux héritiers de feu M. L'héritier[1]. J'aurai l'honneur de lui écrire quand nous serons en état de lui donner satisfaction.

Son serviteur
DEMOLLY.

3 pluviôse an 9 (22 janvier 1801).

M. Demolley a l'honneur de saluer MM. Desfontaines et Thouin[2] et de les prévenir que le 5 à midy ils peuvent se présenter à la maison L'héritier et qu'il leur sera remis l'herbier de Dombey[3].

Leur serviteur
D...

1. L'héritier avait été assassiné à coups de sabre, comme on l'a vu plus haut, le soir du 16 avril 1800.

2. Les scellés avaient été tardivement levés chez L'héritier et l'administrateur du Muséum, informé de la chose avait chargé Desfontaines et Thouin de s'occuper de la rentrée de l'herbier Dombey (27 frimaire, an 9-18 déc. 1800).

3. La remise fut faite en effet le 5 ; l'herbier était en bon état ainsi que les manuscrits. Desfontaines et Thouin donnaient décharge et l'Assemblée prenait acte de la restitution le 7 pluviôse-27 janvier 1801).

RAPPORT SUR LA BIBLIOTHÈQUE DE L'HÉRITIER
PAR FOURCROY ET THOUIN [1].

MM.,

La bibliothèque d'histoire naturelle de feu le cit. L'héritier, de l'Institut National, est célèbre dans toute l'Europe.

Elle fut pendant sa vie l'objet de ses soins les plus assidus et pour la former il n'épargna ni son temps ni sa fortune.

Son goût, qui le portoit vers l'étude du Règne Végétal, lui fit rechercher de préférence les livres qui traitent de la botanique et de l'agriculture. Au moyen des correspondances suivies qu'il entretenoit avec les principaux libraires de l'Europe, aucun ouvrage de ce genre ne lui échappoit et il savoit toujours se procurer les meilleures éditions, les plus beaux exemplaires.

Il s'attacha aussi à réunir tous les livres de voyages, tous les mémoires des académies étrangères, toutes les dissertations particulières qui se publioient sur divers points de l'histoire naturelle, et enfin plusieurs manuscrits que sa vigilance lui fit connoître.

Il employa en même temps les talents du cit. Redouté pour peindre sur le vélin des plantes rares. Cette collection s'accrut successivement et devient par la suite un des objets les plus précieux de son cabinet [2].

---

1. La bibliothèque de L'héritier, qui contenait tout ce qu'il avait préparé pour la publication des découvertes de Dombey, avait été dès le 22 août (4 fructidor an 8) l'objet d'une communication du bibliothécaire du Muséum, Toscan, a l'Assemblée des Professeurs, et le ministre de l'Intérieur, « approuvant les vues qui lui avaient été exposées » dans le rapport transcrit ci-dessus, désignait Desfontaines, Toscan et Ameilhau pour estimer contradictoirement la collection avec les héritiers (6 oct., 13 vendém., an 9). Le 28 novembre suivant (7 frim.), Desfontaines après estimation amiable, arrêtait un prix de 50.000 fr. pour les 7.389 volumes et le ministre acceptait ce chiffre. Mais les héritiers ne voulaient livrer les livres au Muséum que par lots à mesure que le paiement s'en effectuerait. Les bureaux exigèrent la remise de la bibliothèque tout entière au moment du premier paiment. Le marché fut rompu, malgré les protestations du Muséum, et cette collection unique vendue aux enchères, fut malheureusement dispersée (mars 1802-ventôse an 10). *Arch. Mus. Proc.-verb. des Assembl. des Prof.*, an 8-an 10 *pass.*

2. Voyez plus haut, p. 000.

Ce fut ainsi que par une persévérance, qui ne peut avoir d'exemple que chez des particuliers très riches [1] et pleins de zèle pour le progrès des sciences. Il parvint à former le plus riche dépôt de livres d'histoire naturelle qui ait jamais existé en France. Sa bibliothèque étoit, en ce genre, sinon la première, du moins la seconde de l'Europe et les étrangers venoient à Paris pour la consulter, comme ils alloient à Londres pour puiser les mêmes lumières dans celle de Banks.

Quels regrets pour les amis des sciences, si ces livres précieux, dont la réunion coûta tant de peines, de soins et de sacrifices, allaient être dispersés par une vente publique ! Mais surtout quelle perte pour la République si un pareil trésor venoit à passer tout entier dans les mains de l'étranger ! C'est cependant ce que nous devons craindre si le gouvernement n'en fait lui-même l'acquisition.

La voix publique, MM., s'élève avec la nôtre pour former ce vœu ; mais il en est un autre que nous ne saurions nous empêcher de vous exprimer, par ce qu'il tend plus directement au progrès des sciences et à la prospérité de l'établissement qui nous est confié ! Nous désirons vivement que le gouvernement dispose de cette précieuse acquisition en faveur de notre Muséum. Ainsi la plus belle collection de livres d'histoire naturelle seroit placée à côté du plus magnifique dépôt des productions de la nature. Où pourroit-elle être mieux pour l'avantage du public ? Où serviroit-il mieux à son instruction?

Notre bibliothèque actuelle est bien loin d'être complette ; probablement elle ne le sera jamais, si la réunion que nous proposons n'a pas lieu et si le gouvernement laisse échapper cette unique occasion de la rendre à la fois une des mieux assorties et des plus instructives en son genre.

Votre amour pour les sciences, MM., et la protection que le gouvernement leur accorde nous font espérer que notre demande sera favorablement accueillie. Elle est dictée par notre zèle pour le progrès des lumières et la gloire de la République.

16 fructidor an 8 (3 septembre 1800).

FOURCROY. THOÜIN.

---

1. On assure qu'à sa mort il laissa plus de 12.000.000 francs à ses enfants.

Certificats de Dombey

(*Traduits de l'espagnol* [1])

1778-1783

CERTIFICAT DU GOUVERNEUR DE CHANCAY

Je certifie que Dn Joseph Dombey, Médecin Botaniste de Sa Majesté Très Chrétienne, aussitôt qu'il fut arrivé dans cette Province qui est sous mon commandement, a commencé à montrer le désir qu'il avoit de remplir l'importante Commission à laquelle il a été destiné, s'étant appliqué par un travail continuel à la découverte des herbes, sans que dans l'espace de plus de deux mois, qu'il a demeuré dans cette Province, il ait cessé de travailler dans son ministère, ainsi que le démontre la copie des desseins qui y ont été faits, lesquels m'ont été présentés; le tout avec une conduitte très réglée, et à ma plus grande satisfaction.

En foi de quoi, et pour en retirer les effets qui lui conviendront, j'ai donné la présente à Chancay, le huit octobre mil sept cent soixante et dix huit.

MANUEL RUIZ DEL BURGO.

CERTIFICAT DU GOUVERNEUR DE TARMA

Je certifie que Dn Joseph Dombey, Médecin de Sa Majesté Très Chrétienne et commissionné par la Cour de France pour la découverte et l'examen des Plantes qui se produisent dans ce Royaume du Pérou, est venu comme Botaniste nommé par la Cour, faire exercice de son Ministère et herboriser en cette Province, qui est sous mon commandement ou il a acrédité son aplication, en s'appliquant sans relache sur tout ce qui concerne cet objet; et comme il est arrivé une Épidémie ou espèce de Peste dans ce territoire, il a montré de la capacité, de la charité et des talents médicinaux dans les secours à propos, qu'il a donné libéralement à beaucoup de malades, sans intérêt, et avec une prudence reconnue.

En foi de quoi et pour en retirer les effets qui lui conviendront, j'ai donné la présente à sa réquisition que j'ai signée à Pueblo de Castro le 3 janvier 1780.

JUAN JOSEPH DE AVELLA FUERTE.

---

1 Ce sont les traductions du temps, envoyées à Vergennes, et réunies plus tard aux journaux et à la correspondance de Dombey au Muséum.

LETTRE-CERTIFICAT DU VICE-ROI DU PÉROU

Monsieur,

En témoignage de ce que vous m'exposez dans votre lettre du 6 du courant, pour que je dise ce qui me paroit convenable et ce que j'ai observé dans votre conduitte et sur l'accomplissement de votre commission botanique pour laquelle vous êtes venu en ce Royaume par ordre de Sa Majesté Très Chrétienne accompagné de plusieurs autres sujets destinés par la Cour d'Espagne pour le même objet; je dois vous dire que votre personne s'est comportée pendant tout le tems que j'ai commandé dans ce Vice-Royaume avec la règle due et sans la moindre notte, ainsi que vos compagnons, sans autre ob jet ny dessein que celui de travailler à remplir votre but et votre devoir, depuis votre arrivée jusqu'au moment présent, au point d'avoir déjà fait vos remises en Espagne des différentes Plantes; c'est ce que je peux vous manifester pour votre satisfàction, selon qu'il convient. Dieu vous ait en sa sainte garde. Lima le 12 Aoust 1780.

Je vous baise les mains et suis votre serviteur.

D^n^ MANUEL DE GUIRIOR.

DEMANDE DE CERTIFICAT AU CORREGIDOR DE HUANUCO

D^n^ Joseph Dombey, Médecin Naturaliste et Botaniste de S. M. Très Chrétienne, résident en cette ville pour le dit motif de la Botanique; je me présente devant vous et dis : qu'il convient à mon droit de vous prier d'avoir la bonté, en vertu de votre Emploi, de certifier d'une manière à laquelle on doit ajouter foi, si j'ai agi pendant le tems de mon séjour en cette ville, selon les devoirs auxquels j'ai été destiné, ou si vous avez eu quelque chose à remarquer sur ma façon de me comporter. C'est pourquoi je vous suplie de vouloir bien ordonner de m'expédier le certificat que je vous demande, puisque celà convient ainsi à mon droit et que celà est juste, etc.

JOSEPH DOMBEY.

DÉCRET

En la ville de Leon de Huanuco le vingt sept du mois d'aout mil sept cent quatre vingts, a été présentée devant moi, D^n^ Pedro Joseph de Loyola y Estraña, Corregidor et grand justicier nommé par Sa Majesté dans cette ville et sa jurisdiction, la demande énoncée ci-des-

sus, laquelle vue par moi ledit corregidor, je la reçus pour l'examiner en droit ; et en vertu de ce que la partie a représenté, il lui sera donné le certificat qu'il sollicite ; ainsi je l'ai ordonné et ai signé, en faisant instruire la chose par devant moi et les témoins, au défaut d'écrivain public ny Royal.

PIERRE DE LOYOLA.

Comme témoins : PIERRE DE VERGONA et JEAN DIAS VALEZ.

CERTIFICAT DU CORREGIDOR DE LA PROVINCE DE HUANUCO

En la ville de Leon de Huanuco le vingt sept du mois d'Aoust mil sept cent quatre vingt, en vertu de ce qui a été ordonné par moi dans le décret antécédent ; je certifie en tout ce qui est de droit, devoir et puissance, que Dn Joseph Dombey, un des botanistes envoiés par Sa Majesté en cette partie de l'Amérique, s'est comporté dans sa charge avec la plus grande exactitude, son aplication et son zèle ne s'étant point bornés à la seule découverte des Plantes, mais encore à donner des récompenses à ceux qui ont procuré de nouvelles découvertes et en même tems il s'est apliqué à guérir tous les pauvres, en leur fournissant des médicamens et même des alimens à la plus grande partie selon leurs maladies, et cela aux propres frais dudit Dombey. ayant fait voir son très grand acte de charité envers tous les pauvres de cette ville, sans qu'on ait pu lui noter aucune vue d'intérêt, s'étant comporté avec beaucoup de talent et de prudence ; en foi de quoi et afin qu'il en résulte les effets convenables, j'ai donné la présente en la dite ville, lesdits jour, mois et an, par devant moi et les témoins au défaut d'écrivain public ny royal.

PIERRE JOSEPH DE LOYOLA ;

Témoin, PIERRE BERGARA ; Témoin, JEAN DIAS VELEZ.

QUITTANCE DE TROIS CHARGES DE BLED QUE D. JOSEPH DOMBEY A DONNÉ POUR AUMÔNE A L'HOPITAL St JEAN DE DIEU

J'ai reçu de Dn Joseph Dombey trois charges de Bled qu'il a données par aumône pour faire du Pain qui doit servir à la subsistance des pauvres malades qui sont dans cet hôpital de Notre Seigneur de la Miséricorde, Ordre de St Jean de Dieu, de cette ville de Huanuco, le 31 may 1781.

F. RAPHAEL ONEL, prieur.

CERTIFICAT DU GOUVERNEUR DE LA MONTAGNE DE HUANUCO, A LA SOURCE DU FLEUVE DES AMAZONES

Moi, D^n Simon Thadee de Govea, capitaine de guerre, chef principal de haute justice de ces frontières d'Indiens Pamataguas, et son District pour Sa Majesté, je certifie qu'il a été rendu public et notoire, de commune voix et renommée, tant dans toute la ville de Leon de Huanuco de los Caballeros du Perou, que dans cette frontière la bonne conduite, le zèle et l'amour avec lesquels s'est comporté le Docteur D^n Joseph Dombey, Botaniste de Sa Majesté Très Chrétienne et recommandé par notre Monarque ; qu'outre celà il a protégé les pauvres avec son argent et secouru les malades avec son assistance, ses espèces et ses médicamens et il a eu la générosité d'avoir fait un offre à Sa Majesté de mil piastres fortes ainsi que des provisions de vivres nécessaires pour le maintien de la troupe qui se trouve actuellement cantonnée sous les arcades de la Place Royalle de cette ville, ce qui a passé par les mains de l'illustre Assemblée du Conseil.

Cet acte généreux n'a été que l'inspiration d'un bon Citoyen, car il voyoit la grande pauvreté ou étoient réduits les habitans et les laboureurs de sa jurisdiction. L'illustre Assemblée du Conseil n'a point admis cette offre, bien qu'elle rejaillissoit au Benefice de Sa Majesté, en considerant les guerres actuelles ou se trouve notre Pays et le présent soulèvement de l'Indien rebelle Tapacmaro, qui fait la cause des cantonnemens dans toutes les Provinces. Ledit sieur Joseph Dombey a distribué les provisions de vivres aux pauvres de St Jean de Dieu, à l'hospice des Pères franciscains, à la communauté des filles, ainsi qu'à d'autres pauvres honteux. Il me conste qu'il a fait ses découvertes jusqu'au dernier endroit des infidèles de S. Antoine de Cochero : dans ce voyage il a montré dans les lieux, par ou il a passé, son esprit de Piété et a fait expérimenter aux habitans le meilleur traitement.

Je pourois ajouter icy beaucoup d'autres actes de vertu, mais je m'arrête et ai donné la présente en cette ville de St Pierre de Acomayo le septième jour du mois de février de mil sept cent quatre vingt un.

SIMON THADÉE DE GOVEA.

CERTIFICAT DU F. JOSEPH GUTIERRES,
PRÉSIDENT DE LA CONVERSION DES MONTAGNES DE LA PROVINCE DE HUANUCO

Moi fr. Joseph Gutierres, Religieux de l'ordre des Mineurs de notre Serafique Père S[t] Francois, Prédicateur Général Apostolique du collège de S[te] Rose de Ocopa, et Président actuel des conversions qui concernent les montagnes de la ville de Huanuco, je certifie que le Docteur D[n] Joseph Dombey, Médecin Botaniste de Sa Majesté Très Chrétienne, envoyé en cette Amérique Méridionale pour la découverte des productions naturelles, a donné un tel crédit à sa bonne conduite, son amour envers cette Ville et son zèle envers les Pauvres, que tous les habitans et les voisins aplaudissent sa vertu pieuse, et sa grande générosité, augmentant son honneur par les fatigues journalières de son emploi. La vérité de ses actions généreuses est démontrée par les distributions qu'il a faites aux pauvres à l'hôpital S[t] Jean de Dieu, ainsi qu'à la communauté des filles de l'Immaculée Conception de cette ville, comme aussi aux pauvres nouveaux convertis des villages dans les dittes montagnes qui sont sous ma direction; les bonnes intentions d'un fidel citoyen sont bien notoires, vu l'offre qu'il a faite à l'illustre Assemblée du Conseil, d'une somme de mille Piastres fortes, et d'une quantité de Bled, qu'il a partagé en voyant que l'Assemblée Royale n'avoit pas admis son offre dans la présente circonstance. Son bon zèle fut ému en voyant la troupe cantonnée à cause du soulevement de l'Indien rebelle Tapac-maro, et de voir que cette ville manquoit de secours. En fin de quoi j'ai donné la présente, en cet hospice des Conversions, le treize février mil sept cent quatre vingt un.

FR. JOSEPH GUTIERRES,
Président des Conversions.

OFFRE QUE FIT LE DOCTEUR D[n] JOSEPH DOMBEY
A L'ILLUSTRE ASSEMBLÉE DU CONSEIL
DE LA VILLE DE HUANUCO

Très illustre Seigneur,

Le Docteur D[n] Joseph Dombey, Botaniste envoyé en ces Royaumes par le Roi Très-Chrétien et recommandé par S. M. Catholique pour la spéculation des productions naturelles, pénétré du zèle et de la fidélité qu'il doit aux deux Monarques, ne peut point s'empêcher (dans les circonstances présentes, ou il voit avec douleur l'incendie

de la révolution allumé par le Tyran Tapac-maro, et de se voir en cette ville où la rareté des choses ne peut point subvenir à la subsistance et au maintien des Troupes qui doivent la garder et la défendre) d'offrir à Sa Majesté et présentement à vous qui êtes authorisé pour représenter la Personne Royale, dix charges de Bled, dix de fèves et mille piastres fortes en argent effectif, pour qu'ils soient emploiiés en d'autres ustensilles nécessaires pour le maintien et la subsistance de laditte Troupe. J'espère, qu'au nom de Sa Majesté (que Dieu conserve) vous voudrez bien admettre cet hommage, comme un effet naturel du zèle et de la fidélité dont il est animé, et en conséquence lui désigner la Personne à qui vous jugerez à propos qu'il remette cette offre, pour que de cette façon on obtienne la gloire de faire voir au souverain la connoissance naturelle de sa bonne loy, Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

Huanuco, 11 janvier 1781.

LE DOCTEUR Dn JOSEPH DOMBEY.

ASSEMBLÉE CÉLÉBRÉE PAR L'ILLUSTRE CONSEIL DE LA VILLE DE HUANUCO, EN CONSÉQUENCE DE L'OFFRE DE Dn JOSEPH DOMBEY

En la ville de Leon de Huanuco, le quatorzième jour du mois de janvier, de l'année mil sept cent quatre vingt un, étant tous assemblés en deliberation Royale de justice, comme il est d'usage et de coutume, Mrs Dn Juan Facundo de Zalayeta, corregidor et haut justicier de cette dite ville et son district pour Sa Majesté; le Colonel Dn Francisco de la Pascua, habitantet alcade ordinaire d'icelle; Dn Manuel Berrozpi, Enseigne Royal pour Sa Majesté; Dn Ascencio Marin, dépositaire général; Dn Juan Apolinio Castañeda, Regidor Doyen; Dn Pedro Sotelo, Regidor perpetuel; et Dn Adrien de Arze, Procureur General, fut présentée la lettre cy jointe, écrite à cette illustre Assemblée par le Docteur Dn Joseph Dombey, dans laquelle il donne des preuves de sa fidélité et de la pureté de la conduite avec laquelle il fut consacré, en offrant pour le service du souverain Mille Piastres sur l'instant, dix charges de Bled et dix de feves, pour la subsistance et le maintien des Troupes qui sont actuellement en service contre l'insurrection et l'émeute de l'insolent Tyran Tapacmaro, et cette offre si héroïque dans les circonstances présentes méritant la plus grande estime et étant digne de la mémoire royale de Sa Majesté (que Dieu conserve). Nous délibérons, en conséquence, qu'elle soit tenue presente pour son tems, en conséquence de ce qui sera résolu par Son Excellence M. le Vice-Roy de ces Royaumes. En vertu de quoi, ayant été appelés et rem-

placés par le Procureur Général de cette ville et l'huissier de cette illustre Assemblée, tous les officiers de l'Etat Major et leurs Capitaines respectifs des deux Bataillons d'Infanterie et de Cavallerie, ils ont dit étant présents, par la voix d'un seul et d'un chacun de pour soi *insolidum*; que pour l'offre que fait le Docteur D[n] Joseph Dombey, ils lui rendoient les graces dues à la franchise et libéralité, d'avoir préparé la dite somme d'argent et de denrées pour le bien de la Troupe; mais que dans les circonstances présentes ils suppléeroient a son admission, lesdits officiers s'offrant de maintenir leurs compagnies à leurs dépens et par semaine, un chacun selon le tour qui lui correspondra; en conséquence de ce, nous l'avons résolu ainsi et avons tenu pour convenable ce qui a été délibéré par cette illustre Assemblée et sur tous ces faits il sera expédié les certificats correspondants aud[t] Docteur D[n] Joseph Dombey d'une action si méritoire, pour que dans tous les tems il conste. On l'enregistrera dans les livres du Conseil. C'est ainsi que nous en avons disposé et l'avons paraphée au deffaut de l'écrivain du Conseil.

Juan Facundo de Zalayeta, Francisco de la Pascua, Manuel Berrozpi, Ascencio Marin, Juan Apolinio Castañeda, Pedro Sotelos, Adrien de Arze.

CERTIFICAT DU CHAPITRE DE LA VILLE DE HUANUCO

Étant tous assemblés en délibération Royalle de Justice et convoqués comme il est d'usage et de coutume, les sieurs D[n] Juan Facundo de Zalayeta, corregidor et haut justicier de cette ville de Leon de Huanuco et son district pour Sa Majesté; le colonel D[n] Francisco de la Pascua, etc... Nous certifions en tout ce qui est de notre pouvoir et a lieu en droit à tous les Messieurs qui la présente verront ou dans les endroits ou elle sera présentée, que le D[r] D[n] Joseph Dombey Botaniste, envoyé en ces Royaumes par le Roy Très Chrétien et recommandé par Sa Majesté Catholique a fait voir dans cette République une vive expression avec ses biens et sa Personne ayant rassemblé pour le service du souverain, mille Piastres doubles à huit Reaux, et vingt charges de Bled et fèves, pour l'assistance et le maintien des Troupes et autres dépenses et ustentiles, en encourageant tous les vassaux avec cette démonstration si digne du plus grand aplaudissement, ce qui certainement a causé la vindicte[1] publique, avec une résignation ardente à

1. Dans le sens de *vindication*, action de rendre à chacun ce qui lui est dû.

la vue de cet offre, qui dans de semblables circonstances a servi de règle pour le faire pratiquer par d'autres; ce qui fait que le docteur D^n joseph Dombey, s'est rendu digne de la Royalle mémoire de Sa Majesté (que Dieu conserve) et afin qu'il y soit ajouté foi partout ou il conviendra, Nous avons donné la présente à la réquisition de la partie. En cette ville de Leon de Huanuco, le sixième jour du mois de janvier de l'année mil sept cent quatre vingt un.

(*Mêmes signatures.*)

DOCUMENT PAR LEQUEL D^n ADRIEN DE ARZE REND GRACES A D^n JOSEPH DOMBEY, AU NOMDE LA VILLE DE HUANUCO, COMME ÉTANT SON PROCUREUR GÉNÉRAL.

Le procureur général de la ville de Leon de Huanuco, Alguazil major des Coffres Royaux des Vivres et de la Justice Ecclésiastique de cette ditte Ville. Je dis que le Docteur D^n Joseph Dombey, aussitôt après avoir entendu la nouvelle que l'Indien Tapacmaro s'était soulevé, ledit Dr Don Joseph mit promptement et effectivement un mil de piastres en Reaux de Plate[1], monnoye courante, vingt charges de bled et fèves, lesquels grains sont fort chers aujourd'hui par leur rareté causée par la perte des récoltes de l'année passée, et les dittes charges étaient déposées en nature effective dans la maison du Mestre de Camp D^n Christobal de Zabala; il fit tout ceci dans l'intention de maintenir la troupe cantonnée par le service du Roy Catholique d'Espagne (que Dieu conserve) et son empressement libéral n'ayant point été admis, led^t s^r en a fait la distribution aux Pauvres honteux et à l'hôpital de notre Père St. Jean de Dieu. Et de tout ce, comme tel, Procureur général, au nom de toute la ville, je lui rends les grâces qui lui sont dues, et que cette action et bienfaits sera tenu mémorable dans tous les sens, en foi de quoi j'ai signé.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL ADRIEN DE ARZE.

CERTIFICAT DES DEUX COLONELS D'INFANTERIE ET DE CAVALLERIE DE LA VILLE DE HUANUCO

Nous certifions en tout ce qui est de notre pouvoir et aye lieu en droit, pour les officiers de l'État major des deux Bataillons d'Infanterie et de Cavallerie de cette ville de Leon de Huanuco, le Co-

1. *Plata*, argent.

lonel d'Infanterie Dn Joseph Tauregui, et le Colonel de Cavallerie Dn Francisco de la Pascua... que le Docteur Dn Joseph Dombey... a donné dans cette vindicte publique, des preuves resplendissantes de l'amour et du zèle avec lequel il s'est conservé au service du Roy Notre Seigneur...... on n'a pas accepté son offre, jusqu'à de nouvelles circonstances et en vertu de ce que les capitaines des deux Régimens se sont dévoués en mérite de leurs emplois, de maintenir leurs compagnies par semaines, selon le tour qui leur correspondra, et ce considéré on a rendu les grâces qui étoient dues audit Docteur Dn Joseph Dombey, ainsi que les qualités de sa Personne lui ont mérité de plus grands honneurs, etc... En cette ville de Leon de Huanuco, le dix-septième jour du mois de mars de mil sept cent quatre vingt un.

JOSEPH TAUREGUI. FRANco DE LA PASCUA[1].

LETTRE DE Dn AUGUSTIN DE TAUREGUI AU CORREGIDOR DE HUANUCO

Informé par votre lettre du 21 du mois passé de l'offre par le médecin botaniste Dn Joseph Dombey, de mille piastres et de dix charges de bled et autant de fèves, pour la manutention de la troupe qu'on a projetté de faire cantonner dans cette Province, vous pourrez lui dire de ma part que je me ressouviendrai de cette belle action en temps et lieu.

A Lima, le 10 mars 1781.

LETTRE DU Dn JOSEPH ANTOINE DE ARRECH, VISITEUR GÉNÉRAL, AU MÊME

J'ai vu avec l'estime requise, par votre lettre du 22 mars passé, tout ce que vous me dites au sujet de l'offre généreux... que fit le docteur Dn Joseph Dombey... afin de mettre votre ville en état de deffense contre les révolutions qui pourroient y pénétrer comme des étincelles du vil traître, Cacique du village de Junca saca, dans la province de Pinta, Joseph Gabriel Tupacmaro, et cette action étant (comme vous le dites) très analogue au noble et honorable

1. Deux certificats analogues sont signés l'un des capitaines d'Infanterie et des Grenadiers Royaux de la ville de Huanuco, l'autre des Capitaines de Cavalerie de la même ville. Toutes ces pièces sont tirées de la secrétairerie de la Chambre de S. E. le Vice-Roi et les extraits en ont été faits le 26 octobre 1781 par les ordres du marquis de Salinas.

esprit et au zèle de la Personne qui l'a offert, j'espère que vous me ferez le plaisir de lui en témoigner de ma part ma juste reconnoissance.

Vous sçaurez déjà la prise de ce Rebelle, celle de sa femme, de deux filles, de deux oncles et de plusieurs Parens et celle de la plus grande partie de ses Capitaines principaux et alliés, lesquels recevront sous peu de tems le châtiment qu'ils ont mérité. Avec celà et avec ceux que nos Troupes valeureuses exécutent tous les jours, contre ceux qui ne se réfugient pas sous les Drapeaux du Roy, j'espère qu'on réussira à soumettre à leur juste obéissance en peu de tems, le peu de villages qui suivent la révolte et celà plus par un esprit de voler, à quoi ces naturels sont accoutumés, que pour celui de leur parti, lequel manquant aujourd'huy des Chefs principaux, s'éteint tous les jours de lui-même. Avec cela vous n'aurez plus à aprehender que cette révolte transmise dans vos provinces, laquelle s'est introduite avec tant de rapidité dans cet Evêché, et même dans d'autres, par l'abandon où les ont laissé leurs corregidors dans les commencemens et comme une conséquence facile du peu sage consentement qu'ils ont donné aux lettres circulaires que ledit Traître répandoit entre eux par le moyen de ses émissaires. Sa fuite précipitée vers le fort ayant ouvert le chemin et un voile disgracié (?) par lequel il est venu à bout de mettre sa révolte à un tel point de préjudice pour tout le Royaume, qu'il en a déjà couté beaucoup de sang et de dépenses aux finances du Roy, pour les couper et réduire leurs terreins. Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

A Cozco, le 2 mai 1781.

LETTRE DU MÊME A SON EXC^{ce} D^{n} JOSEPH DE GALVEZ [1]

Très excellent Seigneur,

Don Joseph Dombey, botaniste, destiné par la Cour de France pour aller dans ces contrées herboriser et reconnoitre leurs diverses productions naturelles, et qui est arrivé muni d'un passeport et d'une recommandation de notre Cour pour se joindre aux Espagnols qui sont ici avec la même destination, s'est présenté pour demander qu'on examine divers documents qui traitent de sa conduite et de son mérite, et qu'en conséquence on informe S. M. par la voie de V. E. du désir qu'il auroit que S. M. voulût bien faire connoitre leur contenu au Ministère de France, afin que la manière dont il a su se conduire ne soit pas ignorée du Roi Très-Chrétien.

1. Jointe à l'office de M. de Galvez du 9 janvier 1783.

Le certificat ci-joint est relatif à cet objet et il en résulte entr'-autres choses que M. Dombey non seulement a laissé de lui dans tous les lieux ou il a résidé la meilleure opinion de son talent, de son jugement, de la régularité de ses mœurs, et de son application à remplir sa destination, mais aussi qu'il a donné les idées les plus favorables de son humanité, de son attachement au Roi notre Maître, et des autres vertus qui caractérisent un homme de bien.

En effet, M. Dombey se trouvant dans la ville de Huanuco, assista comme médecin plusieurs malades sans salaire, leur fournissant gratuitement les remèdes et alimentant même les pauvres à ses frais. Il a répété ce généreux procédé en plusieurs autres endroits. Il aida l'hôpital de la même ville en fournissant quelques charges de bled pour le pain de ses malades et comme il s'agissoit alors de mettre quelques troupes sous les armes pour les opposer aux desseins du prétendu cacique du Tungaruca, *Joseph Condorcanqui*, nom véritable qu'il portoit au lieu de celui de *Tupac-Amaru* qu'il s'étoit donné, il offrit pour subvenir à ces frais mille piastres en nature et quelques charges de comestibles. On fit de cette offre généreuse tout le cas que l'on devoit; mais les circonstances ne mirent pas dans la nécessité d'en profiter.

Je n'avois pas besoin, Monsieur, de ces témoignages pour être convaincu des qualités estimables de M. Dombey. J'ai vécu avec lui et lui ai reconnu du talent, de l'instruction, de la probité, un caractère liant et tranquille, ce qui lui a concilié l'estime de toutes les personnes de distinction sans avoir encouru le plus léger reproche.

C'est pour rendre hommage à la vérité, M., et pour complaire à l'intéressé que j'ai l'honneur de transmettre ces détails à V. E. Il a bien des titres à la grâce qu'il sollicite. Elle se réduit à ce que S. M. T. C. n'ignore pas la manière dont s'est conduit et dont se conduit encore ce particulier, un des dignes sujets de ce Prince[1].

CERTIFICAT DE L'ÉVÊQUE DE LA CONCEPTION DU CHILI

Nous, le docteur D^n Francisco Joseph de Maran, par la grâce de Dieu et du Saint Siège Apostolique, Évêque de cette Église cathédrale de la Conception de Chile, du Conseil de Sa Majesté, etc., certifions et donnons véritable témoignage qu'il est arrivé en cette

1. Deux autres copies du même document sont conservées l'une aux Archives Nationales dans le dossier relatif à Dombey, l'autre aux Archives des Affaires étrangères (*Espagne, correspond.*, t. 605, f° 394).

ville par ordre de Sa Majesté le Roy Très Chrétien, Dⁿ Joseph Dombey, pour reconnoître les plantes, arbres, fleurs, et tout ce qui concerne et regarde l'histoire naturelle, dans laquelle inspection il s'est comporté avec le plus grande prolixité[1], sans prendre garde aux rigueurs des tems, rudesse des chemins et d'autres obstacles, dans l'intention de remplir uniquement la confiance Royalle. Et outre celà, nous assurons, par ce que l'expérience nous a démontré, qu'il n'a pratiqué aucune autre inspection ny qu'il n'a eu d'autre vue que celle de l'exercice de sa Commission, s'étant comporté en même tems avec une prudence, un jugement, et une abstraction si agréable et honnête qu'il s'est acquis toutes les bonnes grâces de ce voisinage et de tous les lieux de cet Évêché par ou il a passé. Entre ses bonnes vertus particulières, nous avons observé son grand amour du prochain, puisque s'étant destiné à traiter les malades faute de médecin, sans le moindre intérêt, nous sommes informé qu'il a secouru gratuitement les misérables qui avoient besoin d'assistance, aussi bien par l'achat des médicamens, que par son intelligence, qui découvroit le genre des maladies dans les maisons, ayant mérité pour tous ces faits la plus grande récompense. Tout ce qui est exprimé cy-dessus est la même chose que ce que nous avons reconnu dans ledit Joseph Dombey et nous donnons à sa demande nos présentes lettres signées de notre main, scellées de notre sceau et contresignées par notre secrétaire de la Chambre.

En la ville de la Conception, le 26 mars 1783.

FRANÇOIS JOSEPH, Évêque de la Conception de Chile.

Par ordonnance de l'illustrissime Évêque, Monseigneur.

JACYNTO MURILLO, secrétaire.

CERTIFICAT DU GOUVERNEUR DE LA CONCEPTION DU CHILI

Dⁿ Ambrosio Higgins de Vallenar, Colonel de Cavallerie des Armées de Sa Majesté, Mestre de Camp et Commandant général de ce royaume de Chile, Gouverneur de ces frontières et de cette ville de la Conception, etc.

Par les présentes, je certifie qu'au commencement de l'année passée de mil sept cent quatre vingt deux, le Professeur Botanique Dⁿ Joseph Dombey étant venu de Lima en ce Royaume, avec la permission de son Exᶜᵉ M. le Vice Roy du Pérou en compagnie de ceux de la même Profession nommés par S. M. en 1777 pour faire

1. Dans le sens de *minutie*.

dans ce pays les observations des productions naturelles Dn Hipolito Ruiz et Dn Joseph Pavon (aussi commissionnés pour perfectionner les progrès des sciences physiques), auquel important et recommandable objet il me conste que ledit Dn Dombey a concouru de sa part avec le plus grand zèle et constante aplication, puisqu'après avoir fait en cette contrée les recherches convenables, il entreprit en compagnie des dits commissionnés différentes sorties pour reconnoître les campagnes et les montagnes circonvoisines; ils s'acheminerent à celle des Pays de notre frontière qui confine avec les Indiens barbares, dans lequel voyage comme dans toutes les conjonctures de cette penible commission, il a scu se conduire et conserver avec ses compagnons et les dessinateurs de cette expédition la plus belle correspondance, accompagnée d'une harmonie réciproque, tant nécessaire qu'indispensable pour la réussite de l'entreprise, étant informé en même tems que, malgré qu'il a voulu s'armer de la plus grande économie à cause des apointemens limités qu'il me paroit lui avoir été assignés, il lui a été absolument indispensable d'entrer dans des dépenses extraordinaires, tant pour le voiturage de ses voyages que pour la sûreté et l'entretien de sa Personne, domestiques et autres assistances et plus que tout celà pour les frais de considérables assortimens des dits produits naturels dans la classe des végétaux et des minéraux et d'autres espèces de curiosités qui ne sont point connues en Europe, desquelles cet estimable sçavant a fait une collection à ses dépens, lesquels étant soutenus par des fonds suffisans pourroient s'étendre encore bien au delà, en augmentant à proportion l'embellissement de l'histoire naturelle dans ces pays; il fit au milieu de ces circonstances plus qu'on ne pouvoit espérer de ses facultés en se comportant par un effet particulier d'une si bonne conduite, depuis son entrée dans ce district en février 1782 jusqu'à sa sortie par la capitale de Santiago en mars de la présente année d'une façon à avoir acquis l'estime et le crédit qui est notoire, à quoi je peux ajouter avec sûreté que dans toutes ses opéràtions le dit sieur Dn Joseph Dombey a toujours fait voir la plus parfaite reconnoissance à la confiance distinguée qu'il a méritée des Ministres du Roy dans le cours et dans l'usage de cette commission. Et pour qu'il soit ajouté foi à tout ce qui est cy dessus énoncé, partout où besoin sera, je donne le présent certificat, signé de ma main et scellé du sceau de mes armes.

En la ville de la Conception de Chile, le 30 Aoust 1783.

Dn Ambroise Higgins de Vallenar.

CERTIFICAT DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CHILI

Dn Ambrosio Benavides, chevalier de l'Ordre Royal et distingué de Charles III, Brigadier de l'Infanterie des Armées du Roy, Gouverneur général de ce Royaume et Président de son Audience Royale, je certifie par la présente, qu'étant arrivé en cette Capitale, vers la fin du mois d'avril passé, Dn Joseph Dombey, médecin de Sa Majesté Très-Chrétienne, avec les autres sujets de la Compagnie Botanique, destinés par le Roi Notre Seigneur, pour examiner et reconnoître en ces Royaumes les minéraux, végétaux et animaux de cette Amérique méridionale, il a démontré complettement sa sage conduite et son beau maintien, son affabilité et sa bonne correspondance avec les habitans, avec une exacte aplication sur l'accomplissement de sa commission : pour lequel objet il est passé avec une permission de ce Gouvernement, et une Commission particulière de M. le Regent de cette Audience Royale et visiteur des finances du Royaume, Dn Thomas Alvarez Açevedo à la Province de Coquimbo, pour reconnoitre les mines de vif argent de la Jarilla et Andacollo, ainsi que les autres métaux, afin d'avancer leur exploitation conformément aux ordres de Sa Majesté, dont il a fait les diligences correspondantes et à ses propres frais sans apointemens ny gratification des finances Royales s'étant également dédié au service du bien public. dans sa faculté de médecine, gratuitement et sans perçevoir aucun émolument, de même que dans tout ce qui lui a été ordonné et prévenu par les supérieurs respectifs du Royaume avec une entiere soumission et respect aux Chefs et aux Justices Royalles, en observant les lois, statuts et droit de la couronne catholique et à la demande dudit Dn Joseph Dombey, pour lui servir de preuve j'ai donné le present certificat, signé de ma main, scellé du sceau de mes armes en la ville de Santiago de Chile le 28 septembre 1783.

AMBROISE DE BENAVIDE.

Par ordonnance de Mgr. JUDAS THADÉE REYER, secrétaire.

No 298.

Le vice-roy du Pérou joint icy le témoignage dans lequel est accréditée l'exactitude avec laquelle le Botaniste françois M. Dombey, a rempli sa commission, lequel informe que moyennant icelui qu'il a donné sur sa bonne conduitte, il s'est rendu digne que V. E. fasse passer cette connoissance à la Cour de France comme le sollicite la partie intéressée.

LETTRE DE Dn AUGUSTIN TAUREGUI A S. EXC. Dn JOSEPH GALVEZ

Je remets entre les mains de V. E. le témoignage cy joint, lequel a été remis pour cet objet entre les miennes par Dn Joseph Dombey, Médecin Botaniste de S. M. T. C. dans lequel il est exprimé, comme V. E. le verra vérifié, le travail continuel auquel il s'est apliqué, dans ses découvertes et examen des productions naturelles auxquelles il a été destiné par sa Cour, en parcourant différentes Provinces de ce Royaume, dans lesquelles il a fait voir au surplus sa charité, en assistant les Pauvres malades, en leur fournissant généreusement les medicamens. Son zèle et son amour à l'obéissance de notre souverain a été manifesté clairement dans les troubles passés du Royaume, puisque lorsque j'avois disposé de cantonner les troupes dans les Provinces, ledit M. Dombey se trouvoit dans la même saison dans celle de Huanuco ou il a offert sa Personne et la somme de mille Piastres fortes en argent, avec vingt charges de grains pour la Troupe, et bien que cette offre n'ait point été admise elle ne mérite pas moins toute attention et reconnoissance. Son Instruction Politique n'est pas moins digne de lui, ainsi que la conduitte réglée avec laquelle il s'est comporté, en méritant par de si estimables vertus, la considération et l'agrément de toutes classes de Personnes par ou il a passé ; et sa demande se réduisant à ce que V. E. ayant examiné son mérite, elle veuille bien informer la Cour de France de l'exactitude avec laquelle il a rempli sa commission, ainsi que de ses bons procédés ; il m'a paru devoir représenter à V. E. tout ce qui est exposé, afin que, comme je l'espère, il vous plaira condescendre au désir de la partie intéressée.

Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde comme je le désire.

Lima, 16 décembre 1783.

Mgr, je baise les mains a V. E. et suis son affectionné serviteur.

(*Bibl. du Mus.*)

Lettres d'Açevedo[1] à Dombey.
1783

Santiago de Chile, le 15 mars 1783.

Monsieur,

Il y a longtemps que je désire trouver un sujet intelligent dans la connaissance, loy et bénéfice des métaux de vif argent, pour le charger de la spéculation et de l'examen de ceux qui se tirent d'un côteau situé à douze lieues de distance de la ville de Serena, capitale de la province de Coquimbo; et étant informé que vous possédez l'instruction, la capacité et toutes les autres qualités nécessaires pour la pratique de cette diligence, avec la prolixité[2] requise, et que je désire pour pouvoir, en vertu du résultat, former un entier jugement de l'état et de la valeur actuelle, et de l'espoir qu'on peut avoir desdits métaux ainsi que du côteau et des mines qui les produisent, j'ai pensé qu'il seroit très utile et convenable pour le service du Roy, de vous charger de cette vérification et examen : et pour pouvoir traiter et délibérer ce qui convient sur cet objet important, avec la régularité requise, j'espère qu'en réponse à cette présente, vous me direz si vous avez quelque obstacle ou quelque embarras pour accepter cette ditte commission, et prendre à votre charge et soin tout ce qui est relatif aux fins et aux objets dont il est fait mention , bien entendu que les dépenses et les fraix précis qui se feront pour celà, seront ponctuellement satisfaits par les finances du Roy. Dieu vous ait en sa sainte garde.

Je vous baise les mains et suis votre affectionné serviteur.

Traduction du temps (*Bibl. du Muséum*).

Santiago de Chile, le 20 may 1783.

Monsieur,

En conséquence de ce que je vous ai marqué dans ma lettre du 15 du courant, et ayant examiné votre réponse du même jour, j'ai résolu d'accord avec M. le Président Gouverneur et Capitaine Général du Royaume[3] de vous charger de reconnoître et d'examiner les mines et métaux de vif-argent du côteau nommé La Jarilla, situé dans la partie de Andacollo, à peu de distance de la ville de la

1. On a déjà vu plus haut que Dn Thomas Alvarez Açevedo était « Régent de cette Audience Royale et visiteur des finances du Royaume ».

2. Voy. plus haut, p. 408.

3. Dn Ambrosio Benavides (v. plus haut, p. 410).

Serena, capitale de la Province de Coquimbo : en cette intelligence, et parce que celà convient et est très nécessaire pour le service du Roy, que cette commission soit remplie le plus promptement et le plus exactement, qui a pour but en substance de spéculer, d'éclaircir et de montrer l'état actuel dudit côteau et mines, la nature et la loy de ces métaux et les avantages et les utilités que sûrement et probablement on peut espérer de son exploitation et bénéfice, je suis dans la confiance que si vous prenez cette affaire à cœur avec le zèle et l'activité que son importance demande et que j'ai reconnu en votre Personne, j'aurai la satisfaction de la voir évacuer[1] complètem' en toutes ses parties, bien auparavant la fin de la présente saison de l'hyver, qui selon ce que vous m'observez, n'est pas propre pour les opérations de son principal ministère et exercice.

Bien que je vous aie signifié verbalement tout ce qui m'a paru convenable pour le plus entier accomplissement de cette commission, en vous observant les objets et les fins à quoi elle se dirige, malgré celà, je ne peux m'empêcher de vous charger particulièrement, que de toutes les carrières ou mines de vif-argent que vous reconnoîtrez dans ledit côteau, vous en aportiez un assortiment d'échantillons assez grand, pour en faire plusieurs esssais icy et à Lima, en tâchant qu'ils viennent séparés, et leurs marques et signaux respectifs et relatifs aux autres par lesquels on doit distinguer les mines, pour faciliter la clarté et l'intelligence de tout ce qui se pratiquera et s'exécutera dans cette affaire, de façon que dans tous les tems et distances quelconques, on puisse le comprendre et avoir present l'endroit ou le parage d'ou on a tiré chaque pièce ou pierre de métal qu'on essayera.

Pour tout ceci il conviendra beaucoup de lever un plan minutieux dudit côteau, avec une démonstration claire et spécifique de toute son enceinte, et sa dimension, sa grandeur et circonférence, carrière et mines; en cette intelligence que n'ayant pas pu vous donner la facilité de faire marcher avec vous, pour cet effet, un des dessinateurs de l'expédition Botanique, comme je l'avois projetté, vous ferez en sorte de charger quelqu'intelligent du Pays de cette opération, en le dirigeant pour la réussite et en supléant à la faute du Dessinateur le mieux qu'il sera possible.

Vous trouverez cy joint le Passeport de M. le Président et mes lettres de recommandation pour le Gouverneur et pour l'Administration des Tabacs de Coquimbo et pour D^{n} Joseph Guerrero habitant de cette Province, afin que par tous les moyens possible il

1. Dans le sens de *vider*.

vous facilite toutes les assistances qui pourroient vous être nécessaires pour remplir promptement et exactement lad[te] commission.

Vous tiendrez une note des fraix et des dépenses que vous ferez, pour la présenter à votre retour afin qu'on vous les rembourse et que vous soyez satisfait par les finances Royalles, selon que je vous l'ai offert, et de tout ce qui arrivera touchant à l'éclaircissement que l'on désire, vous m'en informerez en tems et lieu. Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde[1]. (*Ibid.*)

Santiago de Chile, le 3 Septembre 1783.

Monsieur,

Par le contenu et la relation et description des mines de vif-argent de la Jarilla et Andacollo que vous m'avez remis triple en datte du 30 Aoust dernier, avec un même nombre de Plans Géométriques et un perspectif desdits minéraux et des métaux nécessaires pour faire plusieurs essais dans cette Capitale et autres fins exprimées dans la ditte Relation, je comprends que vous avez evacué complètement la commission que j'ai confiée à vos soins par ma lettre du 20 may de la présente année, pour la reconnoissance et l'examen des dittes mines : en conséquence je ne puis m'empêcher de vous participer par la présente que je suis satisfait et reconnoissant de la ponctualité, du zèle et de l'amour pour le service Royal, avec lequel vous vous êtes acquitté de cette Commission.

Je suis aussi informé que le Gouverneur de Coquimbo, D[n] Gregorio Dimar de Echaurren, a payé de sa bourse les frais qui ont été faits pour nettoyer et dessécher les dittes mines, afin d'en retirer lesdits métaux, de laquelle dépense il a fait une donation gratuite en faveur de Sa Majesté. Pour ce qui regarde celles que vous avez faites dans votre voyage et autres diligences relatives à l'accomplissement de la ditte Commission, en présentant vos Comptes, j'ordonnerai qu'ils vous soient remboursés par les finances du Roy, ainsi que je vous l'ai marqué dans ma ditte lettre du 20 may.

---

1. Suit le passeport annoncé du Président Ambrosio de Benavide adressé aux « Corregidors et Justices des passages de cette ville à celle de Coquimbo ». Le corregidor devra pourvoir Dombey « de quelque personne intelligente et pratique et il s'en trouve dans sa juridiction, pour prendre les dimensions et formes des desseins de ces parages, pour l'accompagner dans les découvertes et les opérations qu'il fera, en subvenant aux dépenses qui seront occasionnées par l'Associé qu'on lui donnera et en donnant part à ce Tribunal etc... »

Vous sçaurez déjà que sur le motif d'avoir rencontré par hazard un sujet, qui a démontré avoir quelque intelligence dans les métaux de vif-argent, on construit actuellement à sa direction un fourneau et d'autres ustenciles, qu'il a dit être nécessaires pour mettre en exécution les essais qu'il a offert; dans cette suposition j'espère qu'à votre retour en cette Capitale, vous me ferez le plaisir de continuer en aidant par vos lumières et votre intelligence aux dittes opérations, jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de démontrer et d'éclaircir la véritable Loy desdits métaux, avec la sureté la plus possible. Dieu vous ait en sa sainte garde... Je vous baise les mains et suis votre serviteur. (*Ibid.*)

Santiago de Chile, le 4 Septembre 1783.

Monsieur,

Par votre lettre du 5 courant, je suis informé de la générosité avec laquelle vous cédez au bénéfice des finances du Roy les frais et les dépenses que vous avez fait dans votre voyage de Coquimbo pour reconnoître les mines de vif-argent, dont je vous ai chargé par ma lettre du 20 Mars de la présente année, et en même tems de la franchise avec laquelle vous offrez de vous détenir en ville jusqu'à la conclusion des effets et expériences, que l'on doit y faire avec les métaux que vous avez envoyés desdittes mines, pour assurer et garantir autant qu'il sera possible l'idée qu'on doit se former de leur loy; je rendrai compte de tout ceci à S. M. par la voie de Son Ex^ce^ M. D^n^ Joseph de Galvez secrétaire d'Etat au département Universel des Indes, quand je lui donnerai part du résultat de cette négociation. Mais pour ce qui regarde votre détention en cette Ville, je dois vous dire que mon intention n'est pas de vous voir détenu[1] pour ce motif ni retardé le cours régulier de l'expédition principale de la Commission botanique dont vous êtes chargé, j'espère que pour pouvoir délibérer avec fondement sur ce qui conviendra le mieux à ce sujet, est d'en donner part à M. le Vice Roy, selon ce que vous m'avez proposé; vous me ferez le plaisir de me faire savoir le tems auquel vous devez entreprendre votre voiage, en éloignant de ce nouveau motif de délay, et celui que vous pourrez bonnement rester icy sans préjudice ny retard de laditte principale mission dont vous êtes chargé.

Dieu vous ait en sa sainte garde. — Je vous baise les mains et suis votre serviteur. (*Ibid.*)

1. Retenu.

Communications de J. de Galvez à Ortega et à Ruiz. (1781-1785)

GALVEZ A ORTEGA.

Monsieur,

J'ai appris par votre lettre du 24 novembre dernier le bon état dans lequel sont arrivées les treize petites caisses envoyées par les botanistes du Pérou, il en manque 4 pour compléter les dix-sept qu'on avoit embarquées sur le navire le *Bon conseil*, mais on doit attribuer cette diminution de nombre au malheur qu'a éprouvé ce bâtiment de tomber entre les mains des Anglais. Parmi les 13 caisses, il en est six que M. Dombey botaniste envoye à la cour de France et que vous voudrez bien, Mr, faire remettre à l'ambassadeur, en retirant toutefois un habillement d'Incas qui doit être placé dans le cabinet royal de cette cour, selon la volonté de Sa Majesté.

Je vous annoncerai, Mr, les ordres du roi relativement à la *platine* ou or *blanc*. J'ai présenté à Sa Majesté la caisse qui contient les essais faits sur ce métal qui vous a été remis à cet effet pour Mr le comte de Milly avec la copie du mémoire qu'il a présenté à l'académie royale des sciences de Paris.

Je reste chargé de l'analyse par laquelle vous vous êtes convaincu que le sel des côtes de la mer du Sud n'étoit pas comme on l'avoit imaginé, du nytre ni du salpêtre, ainsi vous pourréz l'annoncer aux botanistes du Pérou afin qu'ils n'en envoyent plus ainsi qu'à leurs correspondants de Paris. Ecrivéz d'ailleurs à M. Dombey, selon les ordres du roy, qu'il envoye un herbier aussi complet pour le nombre des plantes, leur momenclature et leurs descriptions que celui qu'il a fait passer en France.

Je vous recommande en finissant, Mr, de distribuer les graines selon l'utile but que vous vous êtes proposé, de faire placer les morceaux d'histoire naturelle au cabinet du roi, de faire encadrer les dessins et de remettre les herbiers aux botanistes. Vous pourrez vous servir pour cela du dessinateur botaniste don Bruno Salvador y Carmona que je prie par cette lettre de vouloir bien concourir à ce dessein. Que Dieu vous donne, Mr, une longue vie.

Du Pardo, au palais du roi d'Espagne le 30 janvier 1781.

JOSEPH DE GALVEZ.

Traduction du temps (*Bibl. du Mus.*)

GALVEZ A RUIZ

Los dos tomos en Folio que Vmd. me dirigio con fha de 10 de Abril del mes proximo pasado de orden del Rey al primer catedratico del Jardin Botanico Dn Casimiro Gomez Ortega a fin de q. los tenga dispuestos para quando S. M. tenga a bien que se comuniquen al publico los descubrimientos que se han hecho en esta expedicion. Sin embargo de qe por Mr Dombey Compañero en ellas y tambien por la Corte de Francia se havia pretendido que se le entregasen los 73 cajones de producciones naturales qe esto Botanico havia dirigido desde Lima; ha resuelto S. M. qe con instruccion qe debe formar el referido Ortega pase desde luego uno de sus discipulos del Jardin Botanico a entregarse en Cadiz de todo lo que Dombey traiga duplicado, y de la mitad de lo demas que conduzca sin estra circunstancia. A cuyo fin se han dado las oportunas disposiciones como igualmente para dejar asegurado qe dho Profesor no publique cosa alguna perteneciente à la citada expedicion hasta la venida de Vmd. y demos empleados en ella, por ser muy correspondiente que las observaciones y trabajos salyan unidos, y ne se defraude en nada à la gloria qe a nuestra nacion le pertenece. Aranjuez, 8 de Abril de 1785.

JOSÉ GALVEZ.

Mémoire de l'Académie Royale des Sciences (1784).

22 août 1784.

En 1775, M. Dombey a passé par ordre du Roi dans l'Amérique méridionale pour y faire des recherches et observations sur la botanique et sur les autres branches de l'histoire naturelle; il s'y est livré avec un courage et un zèle infatigables. En 1779 il fit un envoi précieux dont partie fut détournée et gâtée dans les douanes espagnoles. Un envoi de 75 caissons est actuellement en route, et la précaution qu'a prise M. Dombey de l'annoncer à l'avance, a mis M. le comte de Vergennes à portée de prévenir le ministère espagnol et d'assurer la rentrée intacte en France de cet envoi, qui contient un immense herbier, une nombreuse collection de mines, et plus de cent livres de platine, substance précieuse, et qu'il est très important de soumettre à des essais en grand.

Tant de travaux ont altéré la santé de M. Dombey sans diminuer son courage; d'après les dernières nouvelles, attaqué d'une maladie grave, il ne s'occupoit que de l'embarquement de ses caissons, avec lesquels il devoit faire la traversée, s'il vivoit encore. Il arrivera donc peut-être incessamment en Espagne, chargé du fruit de ses recherches, mais dénué d'argent, malade et nud.

L'Académie des sciences, instruite de ces faits par sa correspondance, croit devoir les exposer à Monsieur le Controlleur général, et lui demander de pourvoir aux secours dont ce savant estimable aura, en débarquant, le besoin le plus urgent. Il est donc supplié de vouloir bien donner des ordres aux Consuls de France en Espagne, pour que M. Dombey reçoive à son arrivée l'argent et les secours nécessaires pour revenir en France.

L'Académie se réserve de solliciter par la suite, Monsieur le Controlleur général, pour faire obtenir à M. Dombey la juste récompense de ses travaux, si les sciences ont eu le bonheur de le conserver.

Correspondance du Comte d'Angivillers (1784-1785)

I

MÉMOIRE DU 26 NOVEMBRE 1784

26 novembre 1784.

M. Turgot dont le zèle pour le progrès de toutes les sciences est connu, avoit envoyé pendant son administration des finances, le Sr Dombey, habile botaniste et minéralogiste, pour faire au Pérou et dans les parties voisines de l'Amérique, des recherches pour la perfection de la botanique et de l'histoire naturelle en général. Il lui fit obtenir pour faciliter cet objet le titre de botaniste de Sa Majesté Très Chrétienne.

Le Sr Dombey, pour remplir ces vues de M. Turgot, a fait des voyages très dispendieux soit dans le Chili, soit dans les parties adjacentes de l'Amérique comme aux sources de la rivière de Paraguai et de Rio de la Plata; il a dessiné une multitude de plantes inconnues jusqu'à ce moment à l'Europe et donné des descriptions plus complètes d'une foule d'autres; il a ramassé un herbier immense; il a parcouru toutes les mines célèbres de cette partie de l'Amérique, et formé de tous ces objets une collection la plus im-

mense et la plus riche qui ait jamais été envoyée de cette partie du monde. Elle consiste en 73 caisses embarquées sur le vaisseau de Registre le *Péruvien*, qui ne doit pas tarder d'arriver à Cadix.

On attend par le même vaisseau le S[r] Dombey, s'il n'est pas mort en Amérique d'une dissentérie dangereuse, dont il marquoit en février dernier avoir été attaqué dans ses courses laborieuses, ou s'il n'a pas succombé aux fatigues de sa traversée. Mais il est du moins certain qu'il arrivera à Cadix absolument épuisé de toutes ressources et sans un sol, ayant tout sacrifié pour remplir les vues de sa mission. Il est impossible aussi qu'il ne soit pas dans un état de santé exigeant beaucoup de soins et de menagemens.

Monsieur le Controlleur général est instamment prié par M. le Comte d'Angivillers de pourvoir aux secours dont aura besoin le S[r] Dombey à son arrivée en Europe, s'il est assez heureux pour y toucher. Il faudroit pour cela qu'il écrivit incessament au Consul de France à Cadix pour qu'il l'accueillit et lui donnat les sommes dont il aura besoin pour se vêtir, vivre pendant le séjour qu'il fera à Cadix et s'embarquer avec ses caisses sur quelque vaisseau françois.

(*Arch. Nat.*)

II

D'ANGIVILLERS A J. DOMBEY

A Versailles, le 17 mars 1785.

Je viens, Monsieur, de recevoir par M. le comte de Vergennes la nouvelle de votre arrivée à Cadix sur le vaisseau de registre le *Péruvien* avec les 73 caisses d'histoire naturelle que vous avez rassemblées, tant au Pérou qu'au Chili et que vous m'aviez annoncées par vos différentes lettres, lorsqu'enfin j'ai reçu de vous les nouvelles directes que j'attendois. Après tant d'inquiétudes, que nous avons eues ici sur votre sort, je dois vous féliciter de grand cœur sur votre arrivée. Je vous dirai même que le sieur Thouin ayant reçu par le duc de l'Infantado la nouvelle de l'arrivée du vaisseau *le Péruvien* sans aucune nouvelle de l'arrivée de vous personnellelement, nous vous avons tenu pour victime de votre amour et de votre zèle pour l'histoire naturelle. J'allois en conséquence envoyer quelqu'un à Cadix; mais M. le comte de Vergennes m'a détrompé à ma grande satisfaction.

Il est maintenant nécessaire que vous sachiez, si vous ne l'avez

pas déjà appris, que, lorsqu'il a été question des mesures à prendre pour la conservation des objets contenus dans les 73 caissons et que l'on a demandé au ministère espagnol d'ordonner que rien ne fût ouvert qu'en présence, ou de vous, ou, à votre défaut, de quelqu'un envoyé à cet effet, il a annoncé que l'intention de Sa Majesté Catholique étoit de partager les objets contenus dans ces caisses; il y a apparence qu'il n'attendoit pas que vous envoyassiez pour le roi d'Espagne une collection aussi précieuse et peut-être plus encore que celle qui étoit destinée pour le roi de France; ce que j'ai lieu de croire; mais tout ce qui étoit destiné pour Sa Majesté Catholique, ayant éprouvé la fortune de la mer, il est aujourd'hui honnête et décent de lui offrir de partager dans ce qui étoit pour S. M. T. C. M. le comte de Vergennes a été de cet avis et a dû en faire l'offre au ministère espagnol et je crois devoir vous informer à cet égard des intentions du Roy, afin que vous vous conduisiez en conséquence avec les officiers du Bureau de la contractation des Indes.

A l'égard de l'envoy des caisses qui, par le triage fait pour la Cour d'Espagne, se réduiront à peu près a la moitié, je vois que vous avez pensé comme moi qu'il étoit à propos de les embarquer sur un vaisseau sûr allant de Cadix dans un de nos ports de France, comme Nantes ou mieux encore le Havre, d'où les 30 ou 40 caisses arriveroient facilement à Paris; j'approuve en conséquence tout à fait ce parti, et il ne me reste qu'à souhaiter que vous acheviez heureusement le reste de votre voyage jusqu'à Paris en passant par Madrid ainsi qu'il convient pour rendre au ministère espagnol compte de votre mission. M. le Comte de Vergennes écrit par le même courrier à M. de Bourgoing, chargé des affaires de S. M. à Madrid, pour vous recommander à lui, et le charge de vous recommander au ministère espagnol ainsi que vous le désirez.

J'ai l'honneur d'être Monsieur votre, etc.

P. S. Toutefois il ne faut pas vous trop presser à l'égard du partage, parce que peut-être le ministère français obtiendra du ministère espagnol que l'envoy des caisses soit fait sans qu'elles soient ouvertes ailleurs qu'en France; on fait encore pour cela une tentative

Quant au remboursement des frais faits pour cette immense collection vous devez compter sur mes soins réunis avec ceux de M. le comte de Vergennes.

(*Arch. Nat.*)

III

MÉMOIRE A M. DE CALONNE

Juillet 1785.

Monsieur le contrôleur général a certainement été informé de l'arrivée de M. Dombey à Cadix. Ce naturaliste y a trouvé le consul du Roy ou la personne qui le représente, prévenu de son arrivée et il en a reçu tout l'accueil qu'il pouvoit attendre de la recommandation de Monsieur le contrôleur général. Il va s'occuper en ce moment d'une opération convenue entre les cours de France et d'Espagne, après laquelle, c'est-à-dire dans environ 6 semaines, il sera en état de revenir en France, ce qu'il fera en passant par Madrid.

Mais il est nécessaire de lui procurer les moyens d'effectuer ce retour et de payer à Cadix les dettes que l'état où il est arrivé a du nécessairement lui faire contracter : sur quoi il est à observer, que quoiqu'on ait dit que M. Dombey avait contracté une dette très forte dans l'exécution de sa mission, il n'a reçu du gouvernement Espagnol que ce qui lui avoit été assigné par année, par M. Turgot, et les gratifications en supplément qui lui avoient été accordées par M. Taboureau et M. Necker ; il n'a enfin consommé dans ces emprunts que ses appointemens jusqu'au 1er décembre 1784. En sorte que depuis cette époque toutes les dépenses de son voyage ont été à ses frais.

Dans ces circonstances M. le comte d'Angivillers prie Monsieur le contrôleur général de vouloir bien pourvoir de la manière convenable aux dépenses nécessaires que M. Dombey a à faire tant à Cadix que pour son retour en France. Il lui est dû déjà plus d'une demie année de son traitement et en conséquence on ne peut moins lui accorder en ce moment qu'une année de ce traitement c'est-à-dire 6000# et même vu l'état de dénuement et de mauvaise santé où il est arrivé, une somme de 10000# ou 2000 piastres, à prendre à Cadix.

(*Arch. Nat.*)

M. DE CALONNE A M. LE C[te] D'ANGIVILLER

Le 10 juillet 1785.

Sur la demande faite, M., par M. Dombey a son arrivée à Cadix, j'ai engagé le Consul de France en cette ville, de lui donner un secours de 6000# pour l'aider à subsister et à subvenir aux frais occasionnés par l'opération convenue entre le Roy et Sa Majesté Catholique. Suivant la réponse que m'a faite M. de Mongelas le 16 juin dernier, M. Dombey doit avoir présentement touché cette somme. J'ai, de plus, observé que si elle était insuffisante, je pourvoirois au supplément nécessaire. Vous voyez, M., que j'ai prévenu vos désirs à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, avec mon très sincère attachement...

(*Arch. Nat.*)

Lettre du Contrôleur général à J. Dombey.

31 octobre 1785.

Sur le compte, Monsieur, que j'ai rendu au Roi de la nécessité où vous vous êtes trouvé peudant votre sojour au Pérou de contracter pour 50 à 60.000# d'engagements, à l'effet de subvenir aux dépenses de ce voyage, et de l'acquisition de divers objets relatifs aux sciences, Sa Majesté a bien voulu vous accorder une somme de 60000#, pour vous mettre en état de vous libérer. Elle a ajouté à cette grâce la continuation du traitement de 6000# dont vous jouissez, jusqu'à ce que vous ayez achevé le Catalogue et la description des objets que vous avez rapportés, et qu'ils soient déposés dans les Cabinets du Roi. Sa Majesté a remis à cette époque à règler la récompense pécuniaire qu'elle est disposée à vous accorder et à statuer sur les autres demandes que vous avez formées.

Soyez persuadé de la sincérité des sentiments, etc.

(*Arch. Nat.*)

Inventaires des Collections de Joseph Dombey[1].

CONTENU DES 5 CAISSES ET 2 CAISSONS ENVOYÉS DU PÉROU PAR M. DOMBEY[2]

Ceci paraîtroit regarder M. Bertin.

1re CAISSE

3 Coquilles de l'isle de Taïty.
19 Vases d'anciens péruviens dont plusieurs brisés.

---

1. Ces *raisons* ou inventaires, dont il subsiste plusieurs exemplaires, sont conservés au Muséum, aux Affaires Étrangères et aux Archives Nationales.

2. Ce premier envoi, diminué de ce qui en avait été détourné, ainsi qu'on l'a vu plus haut, pour le Cabinet de Madrid, était parvenu vers la fin de décembre 1780 à Bayonne. Voici la lettre d'avis qui en annonçait l'expédition au Comte d'Angiviller :

A Madrid, le 23 *décembre* 1780.

Monsieur le Comte,

J'ai enfin reçu de M. Ortega d'ordre de M. Galvez, Ministre des Indes, sept caissons dont vous avez ci joint la note. J'en ignore le contenu n'ayant pas jugé devoir les faire ouvrir, je les ai fait couvrir de nattes à long poil pour les mettre à l'abri de la pluye et je les ai remis à Bayonne par le voiturier Arambaru, qui est parti hier à l'adresse de M. Hériart qui a ordre de vous les faire passer; il n'y a eu ici d'autres frais que ceux des nattes, cordes, transports, plombs et scellés, précautions pour qu'ils ne soient pas ouverts dans la route; le tout monte à 138 réaux de veillon dont le voiturier sera remboursé à Bayonne par M. Hériart à qui vous pourrez adresser vos ordres, Monsieur le Comte, si vous en avez à lui donner à ce sujet. Ils arriveront à peu près en même temps que le voiturier dont le voyage doit être de huit jours environ.

Ces caissons sont en très bon état, je serai charmé qu'ils arrivent de même et sans aucun accident; je me porterai toujours avec empressement à exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer et serai très flatté des occasions que vous voudrez bien me fournir de vous prouver le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur Le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

BOYETET.

Jardin du Roy, hors ce qui a des désignations particulières.

2e CAISSE

1 Boëte de fer blanc contenant des fruits et graines.
2 Portefeuilles de plantes desséchées.
1 Boëte de bois coloriée contenant des oignons, fruits, etc.
2 Boëtes oblongues contenant du salpêtre vierge pour l'Académie des sciences et pour M. Turgot.
1 Sac de toile contenant une graine du Pérou.
1 Boëte pour M. Duhamel.
1 id. pour M. Turgot.
7 à 8 Fruits indiens, cocos extraordinaires.

Jardin du Roy.

3e CAISSE

Plantes sèches pour le Jardin du Roy à l'adresse de M. de Buffon; on ne l'a pas ouverte, attendu l'indication et l'adresse.

4e CAISSE

1 Paquet de graines pour M. Gouan.
1 Pour M. de la Lande.
1 Pour M. l'abbé Rosier.
Une vingtaine de vases péruviens tant grands que petits dont plusieurs en morceaux.

Ceci paroît adressé personnellement à M. le Comte.

5e CAISSE

1 Boëte pour la Société d'agriculture de Chambéry.
1 Paquet d'une pièce de toile peinte servant à un habillement péruvien, trouvée dans un tombeau.
1 Autre de différentes étoffes et ustensiles péruviens.
1 Autre contenant divers ajustement péruviens.
1 Douzaine de vases dont plusieurs brisés.

Ceci pourroit à quelque chose près, que M. le Comte s'approprieroit être envoyé au Cabinet du Roy.

1er CAISSON

Sous l'emballage il y avoit l'adresse de M. le comte d'Angiviller il contenoit :

1 Paquet d'une cristallisation ; dont l'adresse et la désignation étoient détruites, hors quelques mots.

1 Autre contenant, un morceau de cristal de la mine de Chuquichucu.

Autre contenant, mine d'argent très riche de Guarochiry pour le Cabinet de S. M. T. C.

Dans la seconde, mine d'argent de Guarochiry.

Autre paquet avec l'intitulé Guantajaha.

Autre sans étiquette.

Morceau de mine d'or de Guachipa.

Paquet intitulé mine d'or de Guarochiry.

3 petits échantillons de la mine d'or de Guachipa.

Mine d'or de Guachipa.

2e CAISSON

Il étoit également à l'adresse de M. le comte d'Angiviller, et contenoit :

Morceau de mine de mercure de Guancavelica.

Mine riche de Guarochiry pour le cabinet du Roy.

N. A.

Paquet chiqueté pour M. Sage, contenant une livre environ de platine.

Onze livres de platine pour l'Académie royale des sciences.

Onze livres id. pour le cabinet de S. M.

Onze livres id. pour M. Turgot[1].

Paquet déchiré sans étiquette contenant un minéral noir.

Un petit morceau de mine de mercure de Guancavelica.

Na Le contenu de ces deux caissons a été porté dans le Cabinet des livres de M. le Comte et déposé sur la tablette à gauche en entrant.

4 février 1781.

RAISON DES EFFETS CONTENUS DANS LES 21* CAISSES REMISES A MM. LES OFFICIERS DU TRÉSOR ROYAL DE LIMA, POUR ÊTRE REPETÉ AU GOUVERNEMENT DE FRANCE DANS LE CAS QUE M. DOMBEY VINT A MOURIR DANS SON VOYAGE DE CHILI.

Marque des caisses. — N° 1. Contient 100# de platine en poudre

1. M. le Comte pourroit garder ces 11 livres, au moyen de quoi il en resteroit 11 livres pour le Cabinet du Roy et 11 pour l'Académie et le reste seroit envoyé au Cabinet du Roy.

* La première raison, envoyée dans le premier duplicata, ne faisoit mention que de 20 caisses.

renfermées dans six sacs de peau cousus, avec ces lettres, pour le roy de France ; une petite boëte de mine d'argent.

N° 2 contient plusieurs morceaux de la belle et riche mine de Huantajaya dont plusieurs morceaux portent le sceau du Roy d'Espagne pour preuve du quint que j'ai payé avec 2 certificats signés de M. M. *los ensayadores* de la monnoye de Lima (Les morceaux de cette mine m'ont coûté le pesant d'argent. Ceux qui sont le moins riches m'ont coûté beaucoup plus comme étant beaucoup plus rares, comme le morceau renfermé dans le caisson n° 3, et les 2 morceaux d'argent corné de Huantajaya pesant environ 1 mark pour lesquels j'ai donné un plat à barbe qui m'avoit couté 120 p[s] (600#), un plat de platine pesant environ 12 marks, troué dans le milieu, 2 morceaux de mine d'argent cornée, un superbe morceau d'argent de la mine de Chota près Cajamarca. La mine en est noire comme de la pierre obsidiene et reçoit le poli de l'argent.

N° 3 contient de la mine d'argent de Poucara, avec un petit caisson contenant un beau morceau de la mine de Huantajaya remarquable par une cristallisation de souffre.

N° 4 contient quelques curiosités d'Othaiti, quelques coquillages, un beau morceau de mine de Calla-pampa. 2 flacons de beaume noir et blanc du Pérou, une pierre verte du fleuve des Amazones, un morceau naturel de gomme élastique, une peau du grand serpent *bovo*, un petit caisson d'une nouvelle gomme d'un cactus-opontia ressemblant au *tragacanthus*.

N° 5 differens échantillons de mines d'argent, d'alun, deux tables de cristal de roches écailleux, un morceau d'une machoire avec la dent minéralisée trouvé dans une mine du Potosi et vendue comme mâchoire de geant. Il paroit qu'elle a appartenu à une espèce de phoea.

N° 6 contient quelques ossemens d'un autre cétacé, petrifiés et minéralisés.

N° 7 contient des vases de terre trouvés dans les tombeaux des péruviens : n° 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18 contiennent des plantes sèches des environs de Lima, des provinces de Chancaye, Cajatambo, Tarma, Huanuco, et l'origine des Amazones. Chacun de ces caissons en contient 2 et sont triples, goudronnés et collés intérieurement et extérieurement pour les preserver des dermestes et de l'humidité, à l'exception de l'extérieur qui est de sapin qui est bien attaché avec des bandes de peau clouées. Chaque caisse ainsi conditionnée me coute un once d'or qui vaut actuellement 17 p[s] (85#).

Les n[os] 19 et 20 contiennent des vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, un petit caisson de la mine de Huantajaya,

une petite boëte de celle de St Juan de Lucanas, un vase sculpté qui en contient 12 autres sculptés du bois de guayac. Ce vase est renfermé dans un caisson avec 2 coquilles endommagées d'Otaitie, quelques échantillons de la mine d'or de Palia dans la province de Ica. Une petite pierre verte de la rivière des Amazones, et 8 petits morceaux de la platine d'une grosseur peu ordinaire.

Nota. Dans le no 6 ou 7 est un diadème d'argent représentant une lune avec deux topos, ornemens de femme, rencontrés dans un sépulcre remarquable à 3 lieues de Tarma. Le vêtement d'un Inca envoyé en 1779 à S. M. T. C. et pris par les Anglois sortoit de ce même tombeau, qui est situé dans une grotte fort élevée.

Le no 21 contient des flèches et armes des Indiens. Nota que le no 4 contient de petites flèches empoisonnées que les sauvages du Marañon lancent avec la salbatana.

(Le no 21 n'était pas mis dans le 1er duplicata joint à la lettre de M. Joly de Fleury du 9 novembre 1782.)

Raison des objets d'histoire naturelle et des curiosités contenues dans les 73 caissons qui se trouvent actuellement au pouvoir de M. le président de la Contractation.

No 1 contient deux petits caissons renfermant, chacun d'eux, un vase d'argent pour prendre l'herbe du Paraguai, soutenus sur les cornes du petit cerf du Pérou. 15 vases de terre rencontrés dans les sépultures des Péruviens, un petit panier des sauvages de la Californie.

2. Deux caissons, dont le no 1 contient environ 100 ✱ de platine avec une belle pierre d'argent de Calla-pampa. Le no 2 contient environ 160 marks de la mine d'argent de Huantajaya. Tous ces morceaux participent de l'argent corné. Cette quantité a acquitté au roy d'Espagne les droits de quint. Chaque pierre a son certificat et le scel du roy. Trois autres petits sacs de platine. Une pierre minérale de Chota.

3, renferme les nos 3 et 4 de la première raison envoyée en 1781, avec plusieurs pierres de différentes mines d'argent de la province de Huarochiry.

4. Minéraux. Curiosités du Pérou, de l'isle de Otaiti, du Chili, quelques planches du bois de santal de l'isle de Juan Fernandez.

5. Echantillons de mines de Huarochiry, Potosi, etc.

6. Ossemens pétrifiés et minéralisés.

7, 19, 68. Une grande quantité de Huaqueros rencontrés dans Las huacas des anciens péruviens.

9 à 18, inclusivement, plantes desséchées dans les environs de Lima, les provinces de Chancaye, Tarma, Huanuco, Chiuchin, les sources du Marañon.

20. Curiosités d'Otaitie.

21. Armes des sauvages.

22, 23, 24, 26, 27, 33, 39, 43. Plantes desséchées du Chili.

25. Coquillages du Chili.

28, 29, 30, 44. Tronçons d'arbres du Chili.

31. Graines, 1 quadrupède, quelques vases du Chili.

32. Trois caissons plats contenant Cancres et coquillages.

34. Graines, coquilles, sable.

35. Un loup marin, 1 pinguin, quelques oiseaux, une verge, une machoire de loup marin, quelques curiosités des sauvages Péguinches.

37. Quelques vases à prendre le matté ou herbe du Paraguai à l'usage des habitans du Chili, quelques ornemens des sauvages.

38, 40. Habillemens des sauvages du Chili, quelques unes de leurs armes.

41. Trois espèces de chiens de mer, quelques poissons, graines, écorces d'arbres.

42, 45, 47, graines, écorces, terres propres à la teinture.

46. Pignes d'une espèce nouvelle de pin rencontrée dans les Cordillières du Chili, propre à la mature des vaisseaux.

48, 51 deux cuirs remplis d'un sable verd du désert d'Atacama pesant 200 ℔.

49, 50, 52, 53, 54, 55, 62, 65, 66, 67, 69, 72, 71, 72 (*sic*) échantillons de mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, d'argent cornée des provinces de Coquimbo Santiago, Concagua, Potosi, Tarma, Huamalies, Talca, Caxamarca, etc. 12 ℔ de platine, deux plats de platine troués, une suite des planches des arbres du Chili.

66 à 61, 63 vases odorans d'une forme bizarre propres à orner les corniches d'un cabinet d'Histoire naturelle ou une bibliothèque.

73. Un cancre de Chiloi, un grand vase des Péruviens, 3 flacons de baume du Pérou, mines, curiosités, graines, etc.

Catalogue de quelques curiosités rencontrées dans les tombeaux des Péruviens remises au Cabinet des médailles[1].

1 à 30. Vases de terre de différentes grandeurs.

31. Une navette.

32-33. Deux instrumens propres à resserrer les fils passés par la navette.

34. Un petit vase de terre double.

35-36-37-38. 4 Idoles de terre de différentes grandeurs, grossièrement dessinées.

39. Deux Topos d'argent ou épingles arrondies de femmes pesant 3 onces 1/2.

40. Ornement d'argent en croissant pesant 2 onces moins 1 gros.

41. Deux topos d'argent, ou épingles à l'usage des Péruviens, en forme de croissant, du poids de 3 onces 1/2.

42. Aplomb, de plomb.

43. Une pierre représentant un épy de mays.

44. Un morceau de cuivre, avec mélange d'or, percé pour être mis au haut d'un bâton, avec deux têtes d'un animal qui ressemblent à celle d'un tigre.

45. Idole accroupie.

46. Hache de cuivre.

47-48-49. Trois pierres trouées servant à donner du poids aux fuseaux.

50. Un sceptre de bois, avec figures d'une espèce de pélican alkatras.

51. Fragment de l'habillement d'un prêtre du temple de Pachacamac.

---

1. Ce catalogue que j'ai copié dans les archives du Cabinet des Médailles est précédé de la note que voici : « En 1776 M. Dombey, Médecin Naturaliste fut envoyé au Pérou aux frais du gouvernement par les soins de M. Turgot, contrôleur général des Finances. Il en est revenu au mois d'octobre 1785 et en a rapporté, outre une très grande quantité de plantes et autres objets d'histoire naturelle destinés pour le Jardin du Roi, diverses antiquités péruviennes qui ont été déposées par ordre de M. de Calonne, contrôleur général des Finances, au Cabinet des antiques de S. M. le 31 janvier 1876 ».

52. Tunique d'une vierge ou vestale du temple de Pachacamac.

53. Diadème ou Borla de la même vestale.

54. Un stilet d'or, du poids d'une once moins 2 gros, trouvé dans le tombeau d'un Incas à Paucartambau, près Cusco, servant à percer les oreilles (1 once moins 2 gros).

55. Diadème d'argent du poids de 1 once moins 1 gros.

56. Fragmens d'épingles d'argent 1 once moins 2 gros.

57. Une épingle de cuivre.

58. Deux balances.

59. Une Idole d'or, représentant une vestale du poids d'un gros.

60. Un épilatoire d'or du poids de 2 gros 1/2.

61. Deux petites idoles d'or, du poids de 2 gros.

62. Six idoles d'argent, du poids de deux onces.

63. Deux plaques d'or, trouvées sur les yeux d'un Incas[1].

64. Une idole d'argent doré représentant la vigogne 2 gros 1/2.

65. Sept plaques d'argent arrondies et percées par une extrémité, en tout 1/2 once.

66. Petits instrumens de cuivre représentant une hache d'un côté, et le museau d'un animal de l'autre.

67. Deux petites pierres trouvées dans la main d'un Péruvien.

68. Une idole de bois d'Otaitie.

69. Collier d'un sauvage préhvenche du Chili.

« Le même M. Dombey (ajoute une copie du même document, conservée au Cabinet des Médailles) envoya au Cabinet du Roi en 1783 par M. de La Lande, son correspondant, 4 vases semblables à ceux indiquées aux nos 1-30, et un autre vase représentant un animal à quatre pattes ».

---

1. Garcilasso l'Inca dit que « lorsqu'un Inca mouroit on l'exposoit 40 jours, que l'on le paroit de ses vetemens royaux et que l'on luy mettoit sur les yeux des plaques d'or. »

Ces deux plaques d'or ont été trouvées dans un grand mausolée à 17 lieues du Cuzco, qui fut ouvert. On rencontra un seul cadavre assis sur une chaise d'un bois précieux. Il n'avoit pour toute richesse que ces deux plaques, ses habillemens qui furent dispersés, et une éguille d'or (no 54). Voyez la dissertation que j'ay faite en 1780 sur l'usage de ces éguilles*.

* Cette dissertation a disparu avec les autres écrits du voyageur (voy. plus haut p. 304, n. 1).

EXPLICATION DES PLANCHES

FRONTISPICE. *Buste de Joseph Dombey.* — Ce buste en plâtre, qui appartient au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, doit avoir été exécuté à la fin de 1785. Cette œuvre, pleine d'expression, a certainement pour auteur un de ces sculpteurs habiles qui ont modelé vers le même temps de si remarquables portraits. Je serais incliné à y reconnaître la main de Pajou dont certains bustes, exécutés à cette même époque, offrent avec celui-ci de frappantes analogies.

Le buste de Dombey nous montre le voyageur, tel que l'Amérique espagnole venait de le rendre à la France, chauve, ridé, vieilli de vingt ans, l'œil fatigué, la joue creuse, mais ayant bien les traits caractéristiques que lui prêtent ses contemporains, les sourcils épais, le nez busqué avec ce je ne sais quoi de levantin qui avait accrédité l'étymologie bizarre que donnaient de son nom quelques vieux Mâconnais.

P. XVII. — Photographie du brevet de Dombey. L'original m'a été gracieusement communiqué, je l'ai déjà dit, par M. le professeur Florence, de l'Université de Lyon.

P. XLIV. — Deux reproductions, de face et de profil, du *silvador* de Pachacamac, décrit à la page correspondante.

P. LIV. — Le vase de Tarma, décrit à la page LIV, est ici représenté de face.

P. CVI. — La *Vestidura del Inca* (voy. p. XXXIV, XLVIII-XLIX, etc.), reproduite d'après la figure qu'en a donnée D. Florencio Janér, dans le *Museo Español.*

P. CX. — Itinéraires de Joseph Dombey au Pérou (1778-1780). On a indiqué par un pointillé dans cette carte les divers itinéraires suivis par Dombey au cours de ses voyages au Pérou.

Ce sont d'abord l'itinéraire de Lima à Huaura, le long de l'*arenal* (1778), puis ceux de Lima à Pachacamac (1779), de Lima à Chiuchiu et à Tarma (1779), enfin ceux de Lima à Cochero par Huanuco (1780).

P. 432. — Généalogie de la famille Dombey.

ERRATA

P. II, *au lieu de* Saint-Edmond, *lisez* Saint-Emond.
P. 35, *au lieu de* 19 avril 1777, *lisez* 19 avril 1778.
P. 41, n. 2, *au lieu de* Angeviller, *lisez* Angiviller.
P. 82, l. 17, *au lieu de* Huantafaya, *lisez* Huantajaya.
P. 170, l. 16, *au lieu de* cousiers, *lisez* couriers.
P. 174, l. 25, *au lieu de cavasse*, *lisez* carosse.
P. 247, l. 9, *au lieu de* Angeviller, *lisez* Angiviller.
Rectifier la même orthographe aux p. 211, 264, 269, etc.
P. 250, l. 28, *au lieu de* AU MÊME, *lisez* AU COMTE D'ANGIVILLER.
P. 327, l. 16, *au lieu de* 20e, *lisez* 22e.
P. 339, l. 17, *au lieu de* 3 aoust, *lisez* 30 aoust.

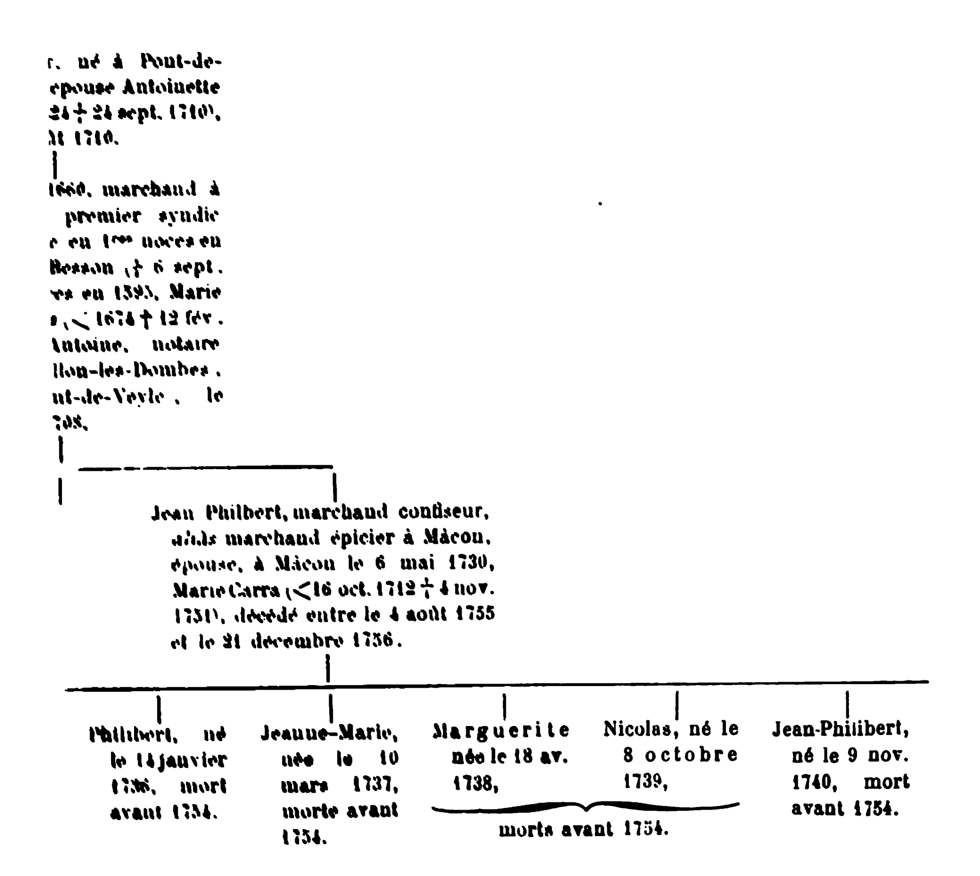
Marie François, curé de la Chapelle
du Chatelard.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DOMBEY



Marie-Philiberte, née le 29 avril 1743, vivait encore en 1754.	Jeanne-Marie, née le 28 octobre 1745, épouse le 10 janvier 1764, Gilbert Séméraire, notaire royal et commissaire aux droits seigneuriaux à Mâcon.	Benoit, né le 24 janvier 1747, mort le 4 mai 1752.	Thomas, né le 21 déc. 1748.

TABLE DES MATIÈRES

ANGERS. — IMP. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.